00050620

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

ZEND-AVESTA,

OUVRAGE

DE ZOROASTRE.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

ASHBURNER

ZEND-AVESTA,

OUVRAGE

DE ZOROASTRE,

CONTENANT les Idées Théologiques, Physiques & Morales de ce Législateur, les Cérémonies du Culte Religieux qu'il a établi, & plusieurs traits importans relatifs à l'ancienne Histoire des Perses :

Traduit en François sur l'Original Zend, avec des Remarques ; & accompagné de plusieurs Traités propres à éclaircir les Matieres qui en sont l'objet.

Par M. ANQUETIL DU PERRON, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & Interprête du Roi pour les Langues Orientales.

TOME PREMIER.

Vol I
50620

PREMIERE PARTIE,

Qui comprend L'INTRODUCTION AU ZEND-AVESTA, *formée principalement de* LA RELATION DU VOYAGE DU TRADUCTEUR AUX INDES ORIENTALES, *suivie du* PLAN DE L'OUVRAGE ; *& un* APPENDIX *sur les Monnoyes & Poids de l'Inde, sur quelques objets d'Histoire Naturelle & de Commerce, & sur les Manuscrits Orientaux du Traducteur :*

Ornée de Planches gravées en taille douce.

A PARIS,

Chez N. M. TILLIARD, Libraire, Quai des Augustins, à S. Benoît.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00050620

Perron, M.-A.

AUX NATIONS
QUI POSSEDENT LE TEXTE ORIGINAL DES LIVRES DE ZOROASTRE.

PEUPLES puissans, éclairés & amis de la Sagesse,

FRANÇOIS & ANGLOIS,

En vous offrant la Traduction des Ouvrages d'un des premiers Législateurs de l'Antiquité, *j'acquitte le tribut que vous doivent les Lettres. Des titres particuliers ajoutent au droit que vous avez à cet hom-*

mage. Vous êtes les seuls qui vous soyez occupés de la recherche des LIVRES DE ZOROASTRE *, les seuls qui les possédiez dans la Langue même où ils ont été composés. Vous êtes les seuls qui, par votre activité, & par le nom que vos conquêtes vous ont fait en Asie, soyez en état de développer, d'appliquer à d'autres branches, les Connoissances dont le* ZEND-AVESTA *renferme le germe. L'Inde, il est vrai, qui jusqu'ici a gémi sous le poids de vos victoires, ne doit pas être disposée à vous ouvrir son sein, à vous dévoiler ses Mysteres. Le but de la vraie valeur est de faire des heureux. L'étendue même du Commerce en est souvent la ruine. Maintenant que vos intérêts conciliés, rendent à leurs foyers les Indiens fugitifs, & remettent dans les ames ce calme, cette sérenité que demande la culture des Lettres, puissent vos efforts se réunir pour enrichir l'Europe de biens qui ne coûtent plus de larmes aux Contrées qui les produisent! Puisse votre rivalité même, lui offrir des trophées que l'humanité avouë, dont l'esprit humain se glorifie,* la connoissance exacte des Peuples & des Païs que vos armes auront soumis ! *Ce sont les vœux que forme le Voyageur qui ose faire paroître sous vos auspices* la Traduction du ZEND-AVESTA : *son Ouvrage vous appartient ; daignez le recevoir comme le fruit de la protection dont vous avez honoré ses travaux.*

PREFACE.

PRÉFACE.

J'AI lutté long-tems contre moi-même, pour me déterminer à donner au Public la *Traduction des Livres Zends*. Avide de connoissances & peu touché du nom d'Auteur, je sentois presque mon courage m'abandonner, lors qu'aulieu de recherches pénibles, de découvertes propres à m'éclairer, je ne lui donnois pour objet que les difficultés de l'impression. Maintenant même, si je suivois mon penchant, j'irois, tandis que le sang bouillonne dans mes veines, affronter de nouveaux dangers & surprendre les Brahmes dans leurs retraites dont je n'ai point encore perdu la trace; laissant à d'autres le soin de me produire sur un Théâtre où je ne désire pas de briller. Par-là j'éviterois le reproche que j'ai plus d'une fois entendu faire à ces Ecrivains qui veulent que le Public partage avec eux les peines que leur ont couté des Ouvrages qu'on ne leur demandoit point.

Quel que soit le principe de cette façon de penser; légereté ou crainte des contradictions : voilà quelles sont mes dispositions actuelles. La nouveauté de mon Ouvrage, le peu d'apparence qu'il soit goûté, tout m'engage à les faire connoître; & la maniere dont je vis

me met dans le cas de les réaliser au premier moment.

Mais des motifs pressans m'arrachent à la tranquille, à l'heureuse obscurité que j'aurai peut-être lieu de regretter. Des protecteurs, des amis auxquels je me dois tout entier, les Sçavans de l'Europe avec lesquels j'ai en quelque sorte pris des engagemens dans différens morceaux publiés depuis mon retour de l'Inde; tous attendent avec impatience la traduction des *Ouvrages qui en Perse & dans l'Inde portent le nom de Zoroastre*. Cet empressement est pour moi la voix du devoir, il me rend sourd à celle qui me montre le danger.

Eh! pourquoi craindrois-je de produire mes foibles efforts, lorsque l'objet qui les a fait naître est le plus digne d'occuper l'être pensant; lorsque le peu de matériaux que j'ai tâché de rassembler peuvent servir à commencer un édifice, la connoissance de l'homme, lequel ne demande pour être achevé qu'une main plus habile, qu'un bras plus fort & plus courageux?

L'homme, le centre en quelque sorte de la Nature, l'être qui nous intéresse le plus, qui nous touche de plus près, dont la connoissance est la base de nos opérations, de toutes nos autres connoissances; l'homme, étudié, ou du moins vû & pratiqué depuis l'origine du Monde, n'est guère plus connu qu'au moment de sa création. On a mesuré les astres, sondé les abîmes de la mer, parcouru toute l'étendue du Globe, & déterminé sa forme; on a surpris le secret de la Nature dans ses productions, dans les loix qui reglent son cours : tout cela est pour l'homme, & l'homme est ignoré.

Deux routes peuvent nous conduire à la connois-

ſance de cet être ſi intéreſſant ; l'inſpection de ſa nature : ce qu'il peut, ce qu'il doit être ; la vûe de ſes opérations : ce qu'il eſt.

La Métaphyſique, ſuivant la premiere route, décompoſe l'homme, analyſe ſes facultés, leur puiſſance, leurs rapports ; combine ces rapports, calcule les opérations qui peuvent en réſulter. Après tout ce travail, l'être qui ſort de ſes mains n'eſt qu'un automate, capable d'un petit nombre de mouvemens aſſignés par le Machiniſte, habile, il eſt vrai, mais infiniment au-deſſous de la Nature ; & le Philoſophe, au ſortir des ſpéculations les plus fines, ſe trouve ſouvent auſſi neuf au milieu des hommes, quand il a à traiter avec eux, ou qu'il veut ſimplement les conſidérer, que s'il s'étoit juſqu'alors occupé de tout autre être que de l'homme.

L'Hiſtoire procede différemment ; elle nous montre l'homme en action, c'eſt-à-dire, tel qu'il eſt ; ſeul moyen propre à nous en donner une connoiſſance exacte.

J'entends par l'Hiſtoire celle des opinions, de l'eſprit humain, & celle des événemens.

La derniere a ſes inconvéniens, qui diminuent bien les avantages quelle devroit naturellement produire. Du côté de ceux qui en font l'objet, comme les paſſions ſont preſque le ſeul mobile qui les remue, le tableau varie ſi ſouvent, qu'il eſt difficile d'en rien tirer de bien fixe. Un même regne, une même année fournira quelquefois une foule d'événemens qui préſentent l'homme ſous des nuances moins dues à des motifs qui le faſſent agir, qu'à des circonſtances étrangeres qui l'entraînent. Et du côté

de l'Hiſtorien : on ſçait que ſouvent des yeux différens voyent différemment les mêmes objets ; qu'un événement rapporté par deux témoins oculaires, un regne décrit par deux Ecrivains de ce regne, offrira quelquefois des variétés qu'on n'auroit pas ſuppoſé poſſibles. Si la diſtance des lieux & l'éloignement des tems ſe joignent à ces cauſes d'erreurs, que penſer des tableaux tracés par l'Hiſtorien qui paſſe pour le *plus* fidele ? Ce ſeront des portraits faits par un peintre qui ne pouvant voir les originaux, travaille d'imagination ou ſur de ſimples deſcriptions, ſur des oui-dire : ſon habileté ne garantira jamais la reſſemblance qu'un Artiſte même médiocre auroit ſaiſie au premier coup d'œil.

J'ai dit l'Hiſlorien le plus fidele, parce que dans toute deſpription la main de l'Ecrivain ſe montre comme celle du Peintre dans le tableau. L'amour de la vérité réſiſte difficilement au charme d'un trait brillant ; comment empêcheroit-il de ſupprimer une contradiction de caractere ? Il faut que tous les événemens ſoient liés ; on leur donne des cauſes qui n'exiſterent jamais : comme chez le Peintre, il y a certains regards, certaines poſitions, une union, un enſemble d'uſage, mais qui n'eſt pas toujours dans l'original que le tableau eſt cenſé repréſenter.

Il faudroit pour aſſurer l'exactitude de l'Ecrivain qu'une ſorte de reſpect guidât ſa main ; & c'eſt ce qui ne peut guère avoir lieu (encore ne l'a-t-il pas toujours) que dans l'Hiſtoire des Opinions Religieuſes. L'attachement de ſecte, augmenté par le caractere divin imprimé à ces opinions, les tranſmet plus ſurement. Le zéle religieux, après avoir ſoumis des peuples nombreux,

les

les retient long-tems sous une sorte de joug, dans une même posture qu'il est plus facile de saisir & d'exprimer. D'ailleurs il n'est plus question de recueillir des oui-dire souvent incertains, de concilier des relations quelquefois opposées, fondées sur ces oui-dire ; les Auteurs mêmes de ces opinions, de ces religions ont soin de les consigner à la postérité en les confiant à leurs sectateurs ; ou du moins ceux-ci, en les développant à leurs disciples.

Il est vrai que l'homme paroît toujours dans ces exposés secondaires. Ce qui sort de ses mains doit tenir de la foiblesse de son être. Et de-là l'obligation de recourir aux Ouvrages originaux, d'apprendre les langues dans lesquelles il sont écrits, d'en fixer l'époque, de rechercher celle des variétés qu'ils ont souffertes, des monumens en pierres ou autres qui en font mention, des peuples dont ils ont fait la Loi : de-là l'obligation de suivre les migrations de ces peuples, de connoître exactement les pays où ils se sont fixés, les noms mêmes des lieux particuliers qu'ils ont habités ; d'observer leur habileté dans les sciences, dans les arts ; d'étudier leur morale, leur politique. Tout cela mene à la connoissance de l'esprit de l'homme, & tient à l'Histoire des opinions, sur-tout de celles auxquelles, comme je l'ai dit, la religion a imprimé un caractere sacré.

Partant de ce point, on verra ces opinions causer des changemens dans les langues des peuples chez qui elles ont pris naissance, & ces changemens se communiquer aux langues des nations que ces peuples ont soumis, ou qui les ont subjugués eux-mêmes dans des guerres de religion ou d'ambition.

Par ces obſervations on peut remonter à l'origine des peuples & des langues, & établir, pour ainſi dire, un calcul d'idiomes & de penſées, dans lequel les réſultats ſoient moralement auſſi certains que dans les nombres.

On ſçait que du mélange de pluſieurs couleurs données doit naître telle autre couleur; de même ſi l'on mêle deux peuples pendant tel eſpace de tems, en tel païs, tel climat, en tel état de politeſſe ou de groſſiereté, ſuivant telles loix, il en ſortira un troiſiéme peuple qui tiendra plus ou moins des deux premiers. Ici les expériences ſont faites; il n'eſt queſtion que de les appercevoir.

Ces réflexions générales ſuffiſent pour faire voir que l'Hiſtoire des Opinions, de l'eſprit de l'homme, ſuppoſe la connoiſſance des Langues, des Antiquités, de la Géographie ancienne & moderne, de la Chronologie; ſciences que le faux bel eſprit couvre d'un verni de pedantiſme, parce qu'effrayé par l'immenſité, par la complication de l'échafaudage, il n'a pas la force de pénétrer juſqu'au bâtiment.

Maintenant le moyen d'approfondir (on ne l'épuiſera jamais) un ſujet ſi important, ſi intéreſſant? Ce qui regarde les Juifs, les Grecs, les Romains, l'Europe entiere, fait, depuis la renaiſſance des Lettres, l'étude des Sçavans: reſtent l'Amérique, l'Afrique & l'Aſie, qui, j'oſe le dire, ſont encore à défricher dans le ſens que j'ai expliqué plus haut.

Il eſt vrai que pluſieurs Miſſionnaires ont déja donné ſur l'Aſie des Ouvrages importans, eſſentiels même en leur genre (1); des Sçavans en Europe (2)

(1) Les P. Noël, Couplet, Beski & Gaubil.

(2) Le D[illegible]yde, MM. Maracci, Schultens, Gagnier, l'Abbé Barthelémy & de Guignes.

ont auſſi étendu dans le même plan, la ſphere de nos connoiſſances : mais, d'un côté, les occupations attachées à l'état de Miſſionnaire, de l'autre, la privation du commerce des Orientaux, de l'avantage de prendre chez eux ce tour qui leur eſt propre, de voir les choſes de ſes yeux ; ces inconvéniens (du moins c'eſt mon opinion) empêcheront toujours, ſi l'on ne tente pas une autre voie, d'avoir ſur ces contrées des notions entierement ſatisfaiſantes : & jamais ce vuide ne ſera rempli par les relations des Voyageurs ſimplement Militaires, Marins ou Marchands.

Ce ſont des Sçavans de profeſſion qu'il faut & des Sçavans voyageurs. Mais comment voyageront-ils? On ſçait que les lumieres s'augmentent par la communication, & que les beſoins dans des pays éloignés demandent des ſecours ſûrs & prompts. Le moyen qui pourroit procurer l'un & l'autre avantage, ſeroit d'établir des *Académies*, ſi je puis m'exprimer ainſi, *ambulantes*. Cette idée me vint à Surate en 1760. La traduction des Livres Zends étoit achevée. Ce que j'avois ſouffert, ce que j'avois fait depuis que j'étois dans l'Inde, me fit ſentir l'utilité de pareilles Sociétés littéraires : j'en traçai le plan. Peut-être le Lecteur me pardonnera-t-il de l'entretenir un moment de celle que la France pourroit avoir : s'il eſt des Romans utiles, ce ſont ceux qui, ſans reveiller les paſſions, ſervent à perfectionner, à étendre les connoiſſances humaines.

Je ſuppoſe ce Corps de Sçavans voyageurs compoſé de quatre-vingts Académiciens. Commençant par l'Amérique, deux iroient s'établir au Détroit de Magellan ou au Chili ; deux au Mexique ; deux à Quito, dans le Perou, & deux en Canada ou près de la Baye

d'Hudſon. En Afrique deux réſideroient au Sénégal ; quatre au Cap de Bonne-Eſpérance, deux, s'il eſt poſſible, en Ethiopie, le long de la Côte Orientale de l'Afrique, & deux au grand Caire. Pour l'Aſie, j'en place deux à Conſtantinople, deux à Bagdad, deux à Iſpahan, deux à Dehli, deux à Aſtrakan, quatre dans la grande Tartarie, deux dans le Thibet, deux dans la Tartarie Chinoiſe & deux au Kamtchatka; reprenant enſuite par le Sud-Oueſt, deux ſe fixeroient à Peking, deux à Cantong, deux à *Malak* ou à *Siam*, deux à Patna, deux dans le Bengale au bas du Gange, deux à Pondicheri, deux à Ceylan, deux à Mahé, deux à Ponin, deux à *Surate*, deux à Baſſora. Quatre perſonnes ſuffiront pour les Iſles de la mer de l'Inde & de celle de la Chine; quatre au port de l'Orient & quatre à Marſeille, pour préparer les choſes néceſſaires aux Académiciens répandus dans les différens endrois que je viens de nommer.

Il ſeroit bon que tous les quatre ans, pour l'Afrique deux jeunes Académiciens, deux pour l'Amérique & quatre pour l'Aſie, allaſſent viſiter dans leurs retraites les Sçavans Voyageurs, recueillir leurs Ouvrages & leur porter les ſecours dont ils pourroient avoir beſoin. Ceux ci, après avoir paſſé douze ans à leur miſſion, formeroient à Paris avec pluſieurs Sçavans de cette Ville, habiles dans la connoiſſance des Langues & des Peuples, un Corps particulier chargé de revoir, mettre au net & faire imprimer les productions curieuſes envoyées des trois plus grandes parties du Monde. La gloire d'avoir contribué au progrès des connoiſſances humaines & le plaiſir de repaſſer en idée les lieux, les peuples, les différens objets qui les auroient occupés dans le cours de leurs voyages, ſeroient la juſte récompenſe de

leurs travaux ; ce doit même être la ſeule, de peur qu'avec le tems des vûes d'intérêt, comme dans les Compagnies de Commerce, ne portaſſent des perſonnes dépourvues des qualités néceſſaires, à briguer cette eſpece de Direction.

Deux perſonnes ſont néceſſaires en chaque endroit à cauſe des voyages particuliers que ces ſçavans feront obligés de faire, des maladies qui peuvent ſurvenir & du dégout en quelque ſorte inſéparable d'une ſolitude abſolue. Ces Académiciens dans leurs douze années parcoureront alternativement, à deux ou trois cens lieues à la ronde, les Provinces de leur diſtrict. Celui de Patna pénétrera dans Aſchem ; celui du Cap de Bonne-Eſpérance, à Madagaſcar ; celui de Dehli, dans le Kaſchmire ; celui de Quito, dans les Cordilleres, & ainſi des autres. Douze années, ou quinze au plus, ſuffiſent pour mettre en état de remplir ſa miſſion un habile homme, qui n'aura qu'une langue ou deux à apprendre, par exemple à Ceylan, le Ceylannois & le Samskretan ; à Siam, le Siamois & le Bali ; à Iſpahan, le Perſan & le Pehlvi ; à Baſſora, l'Arabe & ſes différens dialectes ; à Quito, le Peruvien ancien & moderne.

D'abord l'Académicien fera, pour ſe dépaïſer, de petits voyages, à quinze à vingt lieues du point de ſa réſidence, & apprendra, comme en ſe jouant, la langue vulgaire. Je ſuppoſe qu'il ſçait l'Hébreu, quelques langues modernes d'Europe, l'Hiſtoire Ancienne, un peu de Théologie, de Métaphyſique & d'Aſtronomie. Lorſqu'il pourra parler ſans interprete, il s'appliquera à la langue ſacrée & lira les Livres de la Loi & les Ouvrages Théologiques. Ces Ouvrages ſont la clef de tous les autres, contiennent mille faits allégués continuellement, & ont été compoſés par des gens graves ;

au lieu que les Hiſtoires courantes ou modernes, fruit ordinaire du cerveau des Poëtes, ne ſont le plus ſouvent qu'un tiſſu de fables.

Le ſçavant voyageur aura ſoin de remarquer les altérations que la langue ſacrée aura ſoufferte dans le païs où il eſt. A la Côte Malabare le Samskretan eſt mêlé de Tamoul; à Bengale, de Bengali; près de Surate, de mots Indous : le Pehlvi, aux environs de la mer Caſpienne ſe reſſent du Tartare. Ce ſera aux Académiciens de Paris à perfectionner toutes ces Obſervations. Celui qui aura paſſé douze ans à Surate verra bien dans le Samskretan de la Côte Malabare ce qui s'y trouvera d'étranger; l'Académicien Malabar en fera autant du Samskretan du Guzarate: de cette façon on rendra les meres langues à leur premiere pureté.

Les *Académiciens* compoſeront des Grammaires & des Dictionnaires des langues dont ils ſeront chargés, feront l'Hiſtoire de ces langues; ils diſtingueront ce qui eſt dans les anciens Livres, de ce qui eſt de ſimple tradition, tâcheront d'acquérir les Ouvrages qu'ils ſeront dans le cas de citer & en fixeront l'ancienneté. Ces préliminaires poſés, ils travailleront à l'Hiſtoire générale du païs, après avoir traduit tous les Ouvrages d'où cette Hiſtoire doit être tirée, pour ne pas augmenter le nombre des Hiſtoires faites ſur des monumens apocryphes. Cette Hiſtoire ſera toujours relative à ce que nous appellons l'Hiſtoire ancienne, & la chronologie qu'on y ſuivra, à celle du texte Hébreu, à l'Ere d'Alexandre, à celles des Perſes, des Mahométans, des Indiens, enfin aux Époques rapportées au commencement des *Tables Aſtronomiques d'Ouloug beigue.*

L'Hiſtorien doit être attentif à tout remarquer. Chaque Religion a des points cachés; chez les Indiens,

ce que désigne & signifie le *Lingam* ; chez les Parses, le Tems sans bornes, créateur d'Ormuzd & d'Ahriman Principes secondaires, le Taureau origine de tous les animaux doués ou non doués de raison & de tous le végétaux, le péché de Meschia & de Meschiané, peres du genre humain. Le peuple ignore le fond de ces dogmes ; & il faut être fort avancé pour les tirer des Prêtres. Par exemple, si l'Indien que vous consultez est chrétien, pour vous flatter il habillera les Dieux de sa nation à la Chrétienne ; s'il est payen, il vous amusera par des fables & des explications débitées du plus grand sang froid. Généralement en Asie le mensonge utile est compté pour rien.

Les Observations Astronomiques & Botaniques ne doivent pas occuper notre Académicien, elles prendroient son tems & lui feroient manquer son objet ; il ne parlera qu'historiquement de ce qui sera étrange à son ressort : il ne copiera les inscriptions & les médailles que lorsqu'il sçaura bien les langues, pour n'être pas exposé à recommencer ; & un habile Peintre, compagnon de l'Académicien visiteur, dessinera sur les lieux les Monumens dont le Sçavant voyageur enverra en France la description.

Si pour perfectionner l'Histoire naturelle & la théorie du Globe, on juge à propos d'envoyer d'autres sçavants dans les mêmes endroits, ces recherches réunies formeront le corps de connoissances le plus propre à donner le Systême de l'homme & celui de l'Univers.

J'ai en quelque sorte ébauché dans mes recherches l'exécution du plan dont je viens de donner l'esquisse. Sans me laisser accabler par la multitude des connoissances nécessaires à un voyageur, je me suis attaché particulierement aux restes précieux d'un des premiers

peuples de l'antiquité, les Perſes. J'ai étudié leurs Langues, leurs Livres ſacrés, leur Hiſtoire, leurs mœurs, leur morale, leur Religion, leurs ſuperſtitions.

J'ai poſé des pierres d'attente pour les Indiens : les Bengalis, les Malabars, les Marates, les Canarins & les Maures ſe montrent dans mon voyage ſous des traits propres à les caractériſer.

On verra dans ce que je dis des Européens établis dans l'Inde ce que peuvent ſur les peuples de l'Europe le changement de climat & le mélange des uſages & des mœurs Aſiatiques.

Trop jeune pour être toujours maître de moi, & malgré cela dans l'âge que demandent des entrepriſes d'une certaine force, d'une certaine étendue, je me ſuis peint pour être utile aux voyageurs même par mes foibleſſes.

Mais j'étois ſeul & peut-être trop peu ſecouru. Mes recherches, quoique fixées à un objet principal, s'étendoient à mille branches. Je les quittois, les reprenois enſuite; eſpece d'égarement qui rendra moins ſurprenant la diſtribution ſinguliere de l'Ouvrage que je préſente au Public. Quel avantage l'Europe ſçavante ne retireroit-elle pas des travaux murs, réfléchis, combinés, d'un Corps de Miſſionnaires littéraires mieux approviſionnés que moi, & plus riches de leur propre fonds?

Vaine eſpérance, projet chimérique! mon Académie n'exiſtera jamais : & les hommes, accoutumés à leurs erreurs ou effrayés du travail que demanderoient de pareilles recherches, ſe nourriront de ſyſtêmes, de portraits de fantaiſie, & continueront de tout étudier, de tout connoître, excepté l'homme.

ERRATA

ERRATA,

Qui contient des Corrections & des Additions.

IL y a beaucoup de fautes dans cet Ouvrage; le plus grand nombre est de moi, les autres ont échappé à l'Impression. Je m'arrêterai surtout à celles qui blessent le sens, ou qui le rendent incertain : le Lecteur voudra bien corriger le reste de lui-même, & suppléer la ponctuation dans les endroits où, quoique vicieuse, elle ne cause aucune obscurité. Ce seroit faire tort à ses lumieres, que de l'avertir qu'il faut lire, par exemple, *être*, au lieu de *ctre*, *offrent*, au lieu de *offtent*, & autres mots de cette nature. Cependant, pour ne rien laisser à desirer aux Lecteurs les plus scrupuleux, j'ai placé à la fin de chaque Volume les fautes de cette espece, réunies en groupe, pour qu'elles prennent moins de place : de même, pour diminuer le volume de cet *Errata*, au lieu de présenter, comme c'est l'usage, l'endroit défectueux, je le donne simplement corrigé, & le plus souvent avec le mot qui précéde & celui qui suit.

Je ne dis rien des fautes qui touchent au fond de l'Ouvrage. Dans deux cens ans, quand les Langues *Zende* & *Pehlvie* seront devenues en Europe familieres aux Sçavans, on pourra, en rectifiant les endroits où je me serai trompé, donner une Traduction plus exacte du *Zend-Avesta*; & si ce que je dis ici, excitant l'émulation, avance le terme que je viens de fixer, mes fautes m'auront conduit au but que je me suis proposé.

Voici l'Orthographe que j'ai tâché de suivre dans les noms propres Orientaux, & dans les Textes Persans ou autres que j'ai donnés en caracteres Européens. J'exprime le *t* à trois points des Arabes par *ths*; leurs *soad*, *zoad*, par *ss*, *zz*; leurs *toé*, *zoé*, par *tt*, *zz*; leur *aïn* par *aa*, *ee &c*, allongeant le son de la voyelle pour rendre la prononciation gutturale; leur *kof* par *k* ou *c*, ainsi que le *kaf*; & le *ghain* par *gh*.

Lorsque plusieurs mots servant à en composer un, se suivent sans être en régime, comme *Ssad der*, les *cent Portes*, *No rouz*, *nouveau jour*, je les sépare, sans tiret. Je lie par un tiret, ceux qui sont en régime, tels que *Viraf-namah*, *Histoire de Viraf*, *Gueti-kherid*, *il a acheté le Monde* : mais je crois devoir avertir qu'il n'y a rien de plus défectueux que ces lectures de mots Orientaux en caracteres Européens, parce qu'elles suivent ordinairement la prononciation de celui qui écrit ces mots.

En général, quand on se verra arrêté par un sens louche ou par quelque contradiction, on fera bien de consulter l'*Errata*.

ERRATA.

TOME PREMIER, PREMIERE PARTIE.

Discours Préliminaire ou Introduction.

1°. Ce morceau, supposé que le *Zend-Avesta* eut paru en un Volume, comme l'annonçoit le *Prospectus*, ne devoit avoir que 60 à 80 pages; je l'avois en conséquence intitulé *Discours Préliminaire*. Les N^os^. I. &c. V. marquoient les divisions de ce Discours; j'ai été obligé de les conserver, parce qu'ils se trouvoient citées dans la seconde Partie du premier Volume, imprimée avant que j'eusse mis la premiere en ordre : voilà le nœud de la distribution singuliere du premier Volume.

2°. Toutes les pièces citées dans mon Voyage sont en Original dans un Recueil Oriental assez considérable, qui fait partie de mes Manuscrits.

P. 5, l. 21, *défricher;* lis. *déchifrer.* -p. 10, l. 4, lis. *argent. Cette.* l. 38, lis. *Compagnie; M.* - p. 11, l. 11, lis. *le 24 Février.* l. 25, lis. *la lançoient* - p. 13, l. 33, lis. *connoît peu.* - p. 17, l. 25, lis. *ce fonds.* l. 36, lis. *humiliant, cet.* - p. 21, lig. 7. lis. *paroissoient.* - p. 23, l. 34, lis. *garni.* - p. 24, l. 17, lis. *dans sa maison.* -p. 25, l. 8. lis. *venois de faire.* - p. 28, l. 13, lis. *Pondichery, où la.* - p. 30, l. 25, lis. *le pied, il reprend.* - p. 33, l. 6, lis. *premiere; ce qui me.* - p. 40, l. 5, lis. *soumis à un premier.* l. 31, lis. *Zends.* - p. 47, l. 34, lis. *Argamasse.* - p. 49, l. 26, lis. *Eltchi (l'Envoyé.* - p. 50, l. 27, lis. *Mostahafezan ttourk.* - p. 55, l. 14, lis. *Palanquin que j'avois laissé à la loge Fr. en quittant Cassembazar.* - p. 60, l. 20, *Gange, qui*; ôtez la virgule. - p. 62, l. 7, lis. *Kabhepour.* - p. 69, l. 18, lis. *Barkandazs.* - p. 73, l. 2, lis. *au tour.* - p. 74, l. 10, *de Jagrenat*, ajoutez *Il ne faut pas croire au reste que ces ravages, dans les pays chauds, présentent quelque chose à aussi effrayant que dans nos contrées. Une armée met une Ville au pillage, brûle les maisons, c'est-à-dire, sur trois ou quatre en plâtre, mille paillotes qui coutent un écu ou deux à construire. Comme les expéditions se font dans la belle saison, les habitans de ces cabanes se retirent dans les forêts, emportant avec eux leur lit qui consiste dans une nate, un vase ou deux de cuivre qui leur servent de gobelets. Le riz & les lentilles se cuisent dans des panelles de terre qui coûtent un peça ou deux, & qui se trouvent dans tous les marchés. Les hardes, comme l'on sçait, n'augmentent pas beaucoup le bagage; & souvent ils vont à quelques lieues de là fonder une nouvelle Ville ou Aldée, aussi aisée à détruire & avec aussi peu de dommage que la premiere.* l. 22, lis. *un à un du reste de la Presqu'isle.* - p. 75, l. 2, *le Rajah, est*, ôtez la virg. l. 12, lis. *composée.* l. 22, lis. *ruine de Schandernagor.* - p. 76, l. 10, lis. *Maaladda. Nous*, l. 12, lis. *Moullahs.* - p. 77, l. 5, lis. *idée, & il voulut.* l. 38, lis. *& nous rendîmes.* - p. 89, l. 3, *tchoki, & étang*, ôtez la virg. l. 25, lis. *par l'eau, il paroît.* - p. 92, l. 19, lis. *Kasibouga.* l. 22, lis. *Kaïta.* - p. 93, l. 22, lis. *le 20.* - p. 94, l. 24, lis. *fit sur.* - p. 95, l. 13, lis. *me mettront.* - p. 98, l. 24, lis. *accompagnées.* - p. 101, l. 3, lis. *Ferenguidipa*, l. 8, lis. *guéable.* l. 21, lis. *Allour*, l. 24, lis. *Mouci, &.* - p. 102, l. 16, lis. *cette Aldée.* - p. 104, l. 2, lis. *les fatigues que je venois d'essuyer.* l. 37, ôtez *aussi.* - p. 107, l. 33, lis. *poussent l'eau avec force.* - p. 108, l. 24, lis. *jurisdiction sur toute la Côte.* - p. 109, l. 6, lis. *ouverture ou porte.* - p. 113, l. 32, lis. *familles de perdues.* p. 117, l. 35, lis. *procure.* - p. 121, l. 33, lis. *Capitaine; & celui-ci.* - p. 122, l. 38, lis. *Romains, des.* - p. 123, l. 30, lis. 3°. *le Langage de Goa.* 4°. *Le M-*

raste. - p. 124, l. 1, lis. *jusqu'à Ganjam.* - p. 130, l. 26, lis. *c'est-à-dire, une.* - p. 131, l. 24, lis. *Kanserkora; de Ciapnek.* - p. 134, l. 31, lis. *faites.* p. 137, l. 4, lis. *Riviere de Neliceram.* l. 34, lis. *Brouma (Brahma).* - p. 139, l. 9, lis. *en dédommagement.* l. 38, lis. *Kandanate, l'Archevêque.* - p. 140, l. 1, lis. *Goa, descendant.* l. 25, lis. *l'autre, le nombre.* l. 40, lis. *Mozaekika-ghât.* l. 44, lis. *Besalika-ghât.* - p. 144, l. 25, lis. *Angloise).* en marge l. 5, lis. *imprimée.* l. 11, lis. *p. 15. 16.* - p. 148, l. 25, lis. *douanier, ont.* - p. 149, l. 15. lis. *auparavant contre.* - p. 150, l. 31, lis. *ses forces.* - p. 152, l. 13, lis. *fût en Hollandois.* l. 27, ôtez *gros.* - p. 154, l. 24, lis. *inconnues en Europe.* - p. 157, l. 29, ôtez la virg. après *Moundoukarens.* - p. 158, l. 12, lis. *emporterent.* - p. 159, l. 15, lis. *c'est-à-dire Malâbar de la Côte de Coromandel.* - p. 160, l. 4, lis. *Contenant les Actes d'un Concile de Cranganor.* - p. 165, l. 7, lis. *ruinée, n'étoit.* - p. 166, l. 14, lis. *Areopagite.* l. 19, lis. *Baroep (ou.* l. 26, lis. *Thomas; celle.* l. 36, lis. *te benedixit.* - p. 167, l. 1, lis. *Ancien. Les.* l. 2, lis. *Urfa (Edesse).* l. 20, lis. *emschamilio,* - p. 168, l. 36, lis. *heure, l'Aldée,* l. 38, ôtez *sont*, mettez une virg. apr. *à droite.* - p. 169, l. 6, une virgule après *minutes.* - p. 170, l. 32, virg. apr. *Peroumal.* dern. lig. lis. *siecles.* - p. 171, l. 33, lis. *m'avoit faite.* - p. 172, l. 19, *ejouttou, (le,* ôtez la virg. - p. 173, l. 23, lis. *Kenikams.* l. 29, lis. *fanons qui paroissent d'argent.* - p. 174, l. 11, virg. apr. *Chrétiens.* - p. 175, l. 9, une virg. apr. *Castes,* l. 32, *Birvi,* lis. *Eirvi,* - p. 176, l. 31, lis. (1) *Les hommes.* - p. 178, l. 11, une virg. apr. *éléphant.* l. 13, lis. *onzième Signe.* l. 14, lis. *jour noomi.* l. 15, lis. *Magarmas (Décembre).* l. 28, une virg. apr. *Padeschahi.* - p. 179. l. 25, lis. *Barkombayes.* - p. 182, l. 39, lis. *remplie.* - p. 183, l. 1, après *remettre* ôtez la virg. l. 4, après *reconnoissoit*, ôtez la virg. - p. 185, l. 20, un crochet après *ont brûlée,* - p. 186, l. 5, un crochet av. *le siége.* l. 9, lis. *du Malabar.* l. 22, un crochet après *azyme.* - p. 189, l. 33; une virg. ap. *Ipika.* - p. 190, l. 5, *chez les Malabars,* ajoutez *Chrétiens.* l. 13, lis. *aucune.* - p. 199, l. 16 (& ailleurs,) lis. *Guingueli.* l. 29, lis. *Naguinkoté.* l. 31 (& aill.) lis. *Baindour.* l. 33, une virg. après *visavis.* l. 35 & (aill.) lis. *Surour.* l. 37, lis. *Patekoi.* - p. 201, l. 22 (& aill.) lis. *Anjidive.* p. 202, dern. lig. effacez *à l'Est Nord-Est.* - p. 205, l. 19, une virg. après *Alcassou.* - p. 206, l. 36, lis. *des quatre premiers Officiers.* - p. 207, dern. l. lis. *terre à l'égard des Officiers d'Europe.* - p. 209. l. 20, lis. *Bitchouli.* - p. 210, l. 9, lis. *après lequel, le bras qui en baigne les murs, se divise.* l. 32, lis. *paye tribut.* - p. 211, l. 21, lis. *étoient morts en* 1758. l. 23, lis. *qui alors étoit.* l. 26, lis. *neveu sans emploi en 1758.* - p. 212, l. 17, lis. *Monguipatan.* - p. 216, l. 9, lis. *Est & Ouest.* l. 28, une virg. apr. *cheval.* - p. 220, l. 28, lis. *invités.* - p. 223, l. 8, lis. *de l'étang.* p. 224. l. 4, lis. *Chombor.* - p. 227, l. 35, lis. *journées de là.* - p. 231, l. 4, lis. *dans l'Est Nord-Est.* l. 34, ôtez la virg. av. *Toka.* - p. 234, l. 5, lis. *ne sont.* - p. 237, l. 37, 38, mettez *file* au lieu de *rang.* - p. 239, l. 23, lis. *porte.* l. 26, lis. *Rama... Ses Schoupdars.* - p. 243, l. 19, une virg. apr. *le mur,* l. 31, lis. *le treizième, Gangam Ram & sa femme.* - p. 247, l. 26, lis. *accompagnés.* - p. 248, l. 18, *deux cannes,* lis. *deux colonnes.* - p. 251, en marge, l. 9, lis. *Original Angl.* - p. 252, l. 29, lis. *Sakré.* - p. 253, l. 16, lis. *quatre cannes.* - p. 259, l. 34, lis. *au-delà, environ quatre cosses avant. Tarabad fait une grande Vallée qui commence en deçà de Tchandor.* - p. 260, l. 4, lis. *Plant.* l. 25, lis. *coule le Naddi.* l. 31, lis. *est Pipelpara.* - p. 264, l. 27, lis. *indépendants.* av. dern. l. lis. *Visir, sous le nom de Monaem khan,* 7°. à la fin de la dern. l. ôtez *fils son.* p. 265, l. 15, lis. 26°. *Mir Hafez eddin Ahmed khan, fils de Maaïn eudin khan;* en marge, l. 6. lis. *dans le quatorzième siécle.* - p. 268, l. 44, lis. *Saadat khan.* - p. 269, l. 29, lis. *il y a plus de quatre cens ans.* - p. 270, l. 20, un crochet après *Ministre.* - p. 271, l. 10, lis. *eul khelafeh.* - p. 272, l. 10, lis. *nom de Kehrki.* - p. 274, l. 31, lis. *de Nizam): six ans.* - après la l. 43, mettez à ligne, 62°.

Djehanbakht, la même année, à Dehly, après que Schah Djehan eut été détrôné par les Marates.

Aali goher, pere de Djehanbakht & fils d'Aalemguir, nommé Schahzadeh & Schah Aalem, dans la Province d'Elahbad. Voy. *l'Ouvrage de M. Dow qui a pour titre : The History af Hindoustan, from the earliest account of time to the death of Akbar, translated from the persian of Mohammed casim ferischta, toghether with à Dissertation concerning the Religion and Philosophy of the Bramins. 1768, deux vol. in-4°.*). - p. 277, l. 35. lis. *ne fussent.* - p. 290, l. 31, lis. *laks.* - p. 293, l. 10, lis. *cinquieme frere.* - p. 296, dern. l. lis. *de Cambaye.* - p. 299, l. 9, lis. *qui est à,* - p. 312, (& ailleurs), l. 22, lis. *M. Price.* - p. 316, l. 34, une virg. après *maître.* - p, 317, l. 22., lis. *empêchoient (soit disant) d'achever.* - p. 320, en marge, l. 10, lis. *16-19.* - p. 321. l. 16. lis. *d'un côté.* - p. 322, l. 21, lis. *termina.* - p. 323, l. 2, lis. *une copie du Vendidad Zend, accompagnée de la traduction Pehlvie.* - p. 324, l. 8, lis. *siecles, les trois Mobeds de Sandjan, & leurs successeurs... ainsi que les Mobeds de Surate.* - p, 326. l. 29, lis. *le Feroüeschi Pehlvi.* - p. 330, l. 31, *le 30 Mars,* ajoutez, *& le 4 Avril suivant, écrivant par la Caravane à M. le Comte de Caylus & à M. l'Abbé Barthelemy, je marquai à ces Sçavans que javois achevé la traduction du premier Fargard du Vendidad.* - p. 334, l. 18, lis. *me le mit sur* - p. 338, l. 19, lis. *du Barzou-namah.* - p. 341, dern. l. lis. *Schampa.* - p. 345, l. 29, *& ils n'ont... incapables;* mettez cette phrase à la fin de la p. après *attendent.* - p. 349, l. 36, lis. *avec une très-modique compensation.* - p. 355, l. 6, lis. *sous le sol.* l. 34, lis. *qui lui donne.* - p. 369, l. 3, lis. *fond.* - p. 372. l. 6, lis. *païs.* - p. 376, l. 18, lis. *le chemin dans les Nelis.* - p. 380, l. 18, lis. *de Tarapour.* - p. 382, l. 1, un point après *gueable,* une virgule après *minutes.* l. 20, la *note marg.* a rapport à *Ponin.* - p. 385. l. 16, une virg. après *Carlin.* - p. 387, l. 27, lis. *Europe, d'avances en maçonnerie.* - p. 388, l. 11, lis. *ces colonnes.* l. 19, lis. *du vestibule (8) est de cinq cannes.* l. 20, effacez *est de cinq cannes.* - p. 389, l. 7, lis. *à sa droite.* - p. 391, l. 35, lis. *coin (8), on voit.* - p. 393, en marge, l. 6, lis. cccxcii. - p. 394, l. 27, une virg. après *tournant.* - p. 399, l. 11, lis. *lettres, adroite, de quatre lignes.* - p. 400, l. 5, lis. *approchante de celle.* l. 11, lis. *pagne.* en marge, l. 5, lis. * *Pl.* l. 7, lis. * *Pl.* - p. 402, en marge, l. 5, ôtés *ci-d. p. cccc.* l. 6, lis. *ci-d. p. cccc.* - p. 407, l. 33, lis. *une gallerie large environ de deux cannes & demie, & soutenue;* en marge. l. 10, lis. * Pl. - p. 410, l. 17, lis. *au-dedans de cette salle.* - p. 413, l. 10, lis. *inscription, le bas.* - p. 414, l. 16, lis. *Moïli.* - p. 415, l. 28, lis. *mantegue.* - p. 416, l. 15, lis. *éloigné.* l. 22, lis. *d'eau. Ce coco.* l. 24, lis. *le second trou du coco.* - p. 419. l. 37, lis. *canne, trois quarts.* - p. 422. l. 34, une virg. après *figures.* - p. 423, l. 14, lis. *une canne, figures aux coins (b), au-dessus.* - p. 428. l. 36, lis. *Nérenguestan.* - p. 429, l. 33, *l'Inde, toutes les pieces citées dans cette relation.* - p. 430, l. 4, lis. *de monnoies;* en marge, l. 5, lis. *ces feuilles.* - p. 439, l. 35, lis. *des découvertes.* l. 36, lis. *tendant à prouver que les Chinois sont une Colonie Egyptienne.* - p. 445, l. 39, lis. 35°, 52'. l. 41, *variation,* 17°. - p. 448. l. 25, lis. *liées avec des cercles.* l. 32, lis. *Nord, à quelque.* - p. 450, l. 15, lis. *voyions.* - p. 459, l. 1, *Auteur,* ajoutez, (*Tched dew dadi filius*). l. 30, lis. *des Docteurs riches.* - p. 461, l. 37, lis. *Mahabarat.* - p. 465, l. 30, lis. *de bouë, d'ou perçoient,* - p. 470, l. 21, lis. *à Waux-hall,* l. 26, lis. *Shakespeare.* - p. 471, l. 9, 10, lis. *Bagnio.* - p. 472, l. 32, lis. *enfoncement, sur le côté. Ce.* av. dern. l. lis. *bien, dans les Cuisines, nous montrer.* - p. 480, ll. 21, lis. *Vadjs, Nérengs.* - p. 487, l. 25, lis. *des principaux Mss. le Vendidad Sâdé, les Ieschts Sâdés, le Si rouzé, le Boundehesch, &c. J'ai de plus.* - p. 490, l. 5, lis. *ces deux Beits sont rapportés en caracteres Persans à la p. 278 du même ouvrage de M. Hyde; ils sont tirés.* - p. 492, l. 34, lis. *zoudi kardan.* - p. 494, mettez au bas de la page la

note suivante qui répond à la l. 28. *Thomas Hyde*, disent les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, *proposed tothe World the publishing a correct edition of it with a latine translation; but meeting with no encouragement to undertake so laborious and expensive a Work, the World has ben deprived of the sight of this great curiosité. Univers. History.* vol. *2. p. 216.* - p. 497. l. 33, une virg. après *éditeur.* - p. 502. Faisant la revuë de mes papiers tandis qu'on imprimoit la Table des Matieres, j'y ai trouvé une note, écrite quinze jours après mon arrivée à Paris, & que je crois devoir placer ici : elle a rapport à la l. 20.

« *M. le Comte de Maurepas & M. le Comte de Caylus me dirent, il y a quel-» ques jours, qu'ils croyoient que M. l'Abbé Sevin avoit apporté de Constantinople » un manuscrit de Zoroastre. Avant mon départ pour l'Inde, personne ne m'avoit » parlé de ce manuscrit. Les Anglois à Londres ni à Oxford ne m'en ont pas touché » le mot. Voici ce que j'ai fait pour m'assurer du fait.*

» *D'abord, j'ai parcouru avec M. Bejot, Garde des Manuscrits de la Biblio-» theque du Roi, le Catalogue imprimé des Manuscrits Persans, Indiens & Ara-» bes, qui traitent de la Théologie. Je n'y ai rien trouvé en ancien Persan, ni » qui ait pour premier objet la Religion de Zoroastre. M. de Bose, dans la Rela-» tion du Voyage Littéraire de M. l'Abbé Sevin, parlant des Manuscrits apportés » par cet Académicien (Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. T. VII. Histoire, p. » 342), releve beaucoup un ouvrage traduit, vers le 12^e^. siecle, par Eboul, Pré-» cepteur du Roi de Perse, & qui traite du Magisme professé par les Perses » avant la naissance de Zoroastre. J'ai encore examiné dans le même Catalogue » tous les articles d'Aboul; il ne s'en trouve aucun qui réponde au Manuscrit ap-» porté par M. l'Abbé Sevin. Où est donc ce manuscrit? & quand il existeroit, il » ne pourroit passer pour un ouvrage de Zoroastre.*

» *Pour ne laisser aucun doute sur ce sujet, de l'avis de MM. Caperonnier & » Bejot, j'ai prié M. Lefevre, Secrétaire de la Bibliotheque du Roi, de me com-» muniquer les Catalogues manuscrits de M. l'Abbé Sevin. Il a eu pour moi cette » complaisance, & m'a obligeamment permis de prendre lecture des lettres que » MM. Sevin & Fourmont ont écrites de Constantinople à M. le Comte de Mau-» repas, Ministre d'Etat, & à M. l'Abbé Bignon. J'ai encore parcouru les Ca-» talogues de MM. Icard & de Maillet, & quelques états de livres envoyés par » M. le Marquis de Villeneuve, Ambassadeur de France à la Porte. Je n'ai vu » dans ces papiers aucune trace de Manuscrits de Zoroastre. A la fin d'une liste de » Livres achetés en Perse & à Bassora, & envoyés par M. Otter, j'ai vu un in-» folio & deux in-quarto Sabéens. Ce que j'avance est certain & peut se vérifier » par les pieces originales qui se trouvent au Secrétariat de la Bibliotheque. M. » Otter n'a pas apporté d'autres manuscrits en langues inconnues; il ne peut pas » par conséquent avoir commencé la traduction d'un manuscrit de Zoroastre, n'y » ayant alors en France aucun Livre de ce genre : & même, s'il avoit été en état » de traduire les Manuscrits Sabéens, qu'il avoit envoyés par les vaisseaux de la » Compagnie des Indes, il en auroit au moins donné la notice, ce qu'il n'a pas » fait. Il est je crois prouvé que MM. Sevin & Otter n'ont ni apporté, ni connu » les ouvrages de Zoroastre. Ce 29 Mars 1762.* »

Le manuscrit d'Eboul, apporté par l'Abbé Sevin, est vrai-semblablement l'Anwar Sohely, dont on peut voir la Notice dans d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 118, 456.

Peut-être encore est-ce l'article Pazend *de la Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, qui a fait croire que la Bibliotheque du Roi possédoit un Manuscrit de Zoroastre. Voici ce que porte la fin de cet article* (p. 701.) « *On ne trouve que » très-difficilement des exemplaires des anciens Livres des Mages (le Zend, le » Pazend, & le Vesta), parce qu'il y en a peu, & que les Ghebres les gardent » très-soigneusement entre eux, & ne les communiquent point aux Etrangers. Ils » sont écrits en vieux Persan, & on n'a vu jusqu'à présent en Europe qu'un Dic-*

» tionnaire qui en explique les mots en Persan moderne, lequel doit être dans la Bi-
» bliotheque du Roi.

D'Herbelot n'indique pas plus positivement ce Dictionnaire, & on a vu cidevant, (p. 501.) le P. Le Quien, assurer à M. Hyde qu'il n'y avoit de son tems, (en 1701), à Paris, aucun manuscrit dans les caracteres qui paroissoient dans son ouvrage. Le Dictionnaire en question devoit donc être écrit en Persan moderne. En examinant tous les manuscrits Persans de la Bibl. du R., j'y ai trouvé un Dictionnaire Persan, (ci-ap. T. I. 1. P. p. 532, & Catal. de la Bibl. du R. Mss. Pers. p. 274, n°. 187) divisé en cinq portes ou parties. La premiere renferme les mots Persans; la seconde, de petites phrases, ou des façons de parler relevées ou difficiles & anciennes, expliquées en termes modernes & ordinaires; la troisieme, plusieurs expressions où se trouve le Kof; la quatrieme est de cinq feuilles, & formée de mots annoncés comme tirés du livre Zend, Pazend, Vesta (Dar tchaharom moschtamel ast bar Loghat Ketab Zendo Pazend o Vesta; la cinquieme présente des mots étrangers, comme Indiens, Guilaniens, Grecs, &c. La quatrieme partie de ce Dictionnaire seroit-elle l'ouvrage dont parle d'Herbelot : je l'ai lue : j'y ai trouvé des mots Pazends, Pehlvis & Parsis, mais aucune expression Zende.

Appendix.

- p. 503, l. 16, lis. 403. 451. - p. 505, dern. l. lis. *manous; le reste coupé.* - p. 506, av. dern. l. lis. *côtés sont des.* - p. 512, l. 13, lis. *djolous (un.* - p. 516, l. 12, lis. *Mobarek.* l. 24, lis. *lemguir sani*, - p. 518 av. dern. l. lis. *al Sultan al Sultanaïn.* - p. 525, lig. 15, lis. *blanche, & très-odoriférante.* - p. 531, l. 14-16. lis. *Zends) le Ravaët de Kamdin fils de Schapour, de Barotch, lequel traite, entre autres choses, du feu Behram; suivi de deux morceaux, l'un sur Djemschid, l'autre sur l'origine de la célébration du Gâhanbar.* - p. 533. l. 12. lis. *Dehli (Ekhbarat.* - p. 534, l. 15, lis. *lettres, indiqués par*, l. 23, lis. *Mirat al.* l. 31, lis. *kitab dar.* - p. 536, l. 30. lis. *Tchengrenghâtch*, en marge, l. 11, lis. *Petis de.* - p. 538, dern. l. lis. *namah, c'est-à-dire, livre.* p. 541, l. 4, lis. *Samskretan, & le Feroueschi Pehlvi.* l. 18. lis. *Timour-namah.*

TOME PREMIER, SECONDE PARTIE.

Notices des Manuscrits &c.

P. 3, l. 21, lis. *la voici : Rouz ferrokh menïou Arschesvang mah mobarek Meher sal avariek hazar o pendjah az schahan schah Iezdeguerd scheheriar Sasan tohkmé in Ketab Djed dewdad tamam schod : c'est-à-dire, le jour heureux du céleste Archesevang*, &c. - p. 6, l. 1, lis. *Dahman.* - p. 9, l. 11, lis. *Rousloum Manek.* - p. 10, l. 35, lis. *purs très-connus (les huit pehrs du jour); neuf, des neuf trous,* - p. 18, l. 5, lis. *Hesar.* - p. 19, l. 9, lis. *Iescht Pehlvi.* - p. 23, l. 3. lis. *la priere du repas.* l. 14, lis. *du plan de l'Arvis-gâh. Voici l'explication de ce plan qui répond à la p. 570, du T. II. Pl. XIII. n°. VI. 1, place où se tient le Djouti, le visage tourné au Midi. 2, pierre sur laquelle sont les vases. 3, Ateschdan. 4, pierre sur laquelle sont trois morceaux de racine d'arbre & trois d'odeurs. 5, lieux où se tiennent le Djouti & le Raspi, le visage en face l'un de l'autre. 6, lieu où se tient le Djouti, le visage au Sud.* Sur la Pl à côté du N°. VI. lis. *p. 570. & I. 2. P. N. 23.* - p. 26, av. dern. l. lis. 349). - p. 27, l. 4, lis. *c'est pécher.* - p. 28, l. 16, lis *c'est pécher.* l. 24, *hozathétem boun hed*, mettez dessous, *commencez à engendrer heureusement.* - p. 29. l. 29, lis. *l'Asergan de Meher.* - p. 39. l. 4, lis. *schah, & habitant, ... Manek, ou le Tchengah schah dont parle le gr. Ravaët, p. 568.*

Sommaires & Titres &c.

J'ai mis en Italique ce que je crois propre à servir de titre géné-

ral pour chaque article ; le reste forme les Sommaires : & quand ce qui suit l'Italique n'en est pas séparé par un tiret, c'est ordinairement que la matiere y est analogue à celle de l'Italique, en est l'extension ou l'explication.

- p. 47. l. 20, lis. *évenement ; il avoit auparavant annoncé sa Loi dans l'Iran, à Urmi sa patrie, selon l'Ordre d'Ormuzd.* - p. 48, l. 18, lis. *du Prêtre Parse Officiant* - p. 49, l. 1, lis. *Origin. Z. p. 3, l. 10-6, l. 2. p. 9, l. 9-13, l. 8, (c'est-à-dire, original Zend, page trois, ligne dix, jusqu'à la page six, ligne deux, & page neuf, ligne neuf jusqu'à la page treize, ligne huit, & ainsi dans la suite).* P. 50, l. 7, lis. l. 15-16, *c'est-à-dire, ligne quinze & seize, & ainsi dans la suite, quand le mot lig. ne se trouve pas après le chiffre qui est au bout du tiret*). l. 33, lis. *par le ministere des Génies.* - p. 52. l. 24, lis. *pour lui les Amschaspands.* - p. 55, l. 7. lis. *lig. 5-395, lig. 4.* - p. 70. l. 7, lis. *Officiant, appelle au.* l. 17, lis. *p. 120, 122.* - p. 62, l. 13, lis. *Schahriver.* - 66, l. 12, lis. *regardés.* - p. 69, l. 19. lis. *Aschmogh.* - p. 81, l. 20, lis. *hommes, qu'il appelle.* - p. 82, l. 23, lis. *parties, nécessaire.* - p. 87, l. 12, une virg. après *célebres.* - p. 88, l. 34, lis. *des Parses.* - p. 89. l. 36, lis. *vie & pour.* - p. 92, l. 25, lis. *ame; cause de la mort de l'homme.* - p. 95, l. 4, lis. *Soleil & demeure.* - p. 95, l. 36, lis. *Djouti, le Hom.* - p. 98, l. 33, lis. *Feroüeschi. Quand.* - p. 103. l. 14, lis. *Aschtâd occupe une.* - p. 108, l. 28, lis. *du Zaré Ferakh khand, des trois grands Zarés de Sour, le Pouti, le Kamroud, & le Djahboun.* - p. 109, l. 19, lis. *d'une partie de ces enfans.* - p. 110, l. 14, lis. *a chargés de.* - p. 111, l. 3, lis. *montagne, à queue, des Arabes.* - p. 116, l. 28, lis. *si schoé.*

Vie de Zoroastre.

P. 3, l. 12, lis. *s'exprimer (1). Bochart.* - p. 4, l. 21, lis. *Epeôschô & de Samehé, mauvais.* - p. 6, l. 13, lis. *un tissu de traits merveilleux, de prodiges &.* l. 20, lis. *quelques-uns de ces traits.* - p. 7, l. 6, lis. *génies.* - p. 8, l. 28, lis. *selon la priere.* - p. 9, l. 4, lis. *Sapetman (1). Dans.* - p. 10, l. 35, lis. *cité dans le*; - p. 14, l. 4, (& aill.) lis. *Enghrémeniosch.* - p. 19, l. 26, lis. *Ormuzd. Il y revint après*; en marge apr. la l. 6, lis. *Ci-ap. T. II. p. 419.* - p. 21, en marge, l. 7, lis. *Farhang.* p. 33, l. 25, lis. *Methskal.* - p. 34, l. 5, lis. *laisser.* - p. 40, l. 28, lis. *d'airain.* - p. 41, l. 23, lis. *érigea un Dadgah sur le mont Revand, (au feu Bourzin) un des trois feux.... les livres Pehlvis.* - p. 44, dern. l. lis. *Freschoster, (Pere) de.* - p. 45, l. 1, lis. *Djamasp, (oncle) de.* l. 20, lis. *d'un des enfans que Zoroastre avoit eus de sa seconde femme.* - p. 46, l. 16, lis. *Zoroastre : ensuite se fera.* l. 26, lis. *Ké Khosro*; en marge, dern. l. lis. *p. 321.* - p. 47, av. dern. l. lis. *Persans, que ce Docteur cite ailleurs (p. 332), disent.* - p. 49, l. 25, lis. *deux années entieres.* - p. 52, l. 24, lis. *dans l'Irman, qui est représenté comme la desirant ardamment, à Urmi, sa Patrie, selon.* l. 31, lis. *Zoroastre. & même la porte 36 du Sad der Boun-dehesch, dit formellement qu'il revint dans l'Iran-vedj, après avoir annoncé sa Loi à Gustasp*; en marge mett. *id. c. 3*, devant *80000 Sages*; &, *ci-d. Notices, p. 37*, devant *la Porte 36e. du Sad der.* - p. 55, l. 9-13, corrigez sur le texte, ci-ap. T. II. p. 180. - p. 60, l. 18, lis. *XI. Je suppose.* - p. 64, l. 35, lis. *la supposition, du moins pour une partie, est antérieure.* - p. 65, en marge, lis. *ci-apr. T. I. 2. P. p. 324, T. II. p. 157.* - p. 66, l. 31, lis. *si ce n'est par une Loi?* - p. 67, l. 35, lis. *par ce Monarque.*

Vendidâd Sâdé.

Pour ne pas trop grossir cet *Errata*, je ne releve pas les choses

qui ſe devinent ; par exemple , des noms propres qui ſont écrits exactement dans le reſte de l'Ouvrage ou à la Table des Matieres, comme *Ormuſd* au lieu d'*Ormuzd* &c.

- P. 84, l. 7 (& aill.). liſ. *Tchengréghâtchans.* - p. 86, l. 32, liſ. *Khſchethréïâo.* - p. 87, l. 2, liſ. *l'être à) l'homme.* - p. 92, l. 5, liſ. *la (nouvelle.* - p. 95, l. 19, liſ. *(la racine d') arbre.* l. 20, liſ. *Chef de toutes les Provinces.* - p. 96, l. 5, liſ. *je prie le (Vendidad).* - p. 97, l. 25, 26, liſ. *Avec ce Barſom, je prie ce Zour, cet Evanguin pur & bien attaché, & je leur fais Ieſcht.* - p. 99, l. 8 & 12, liſ. *d'Ormuzd, (&).* - p. 106, l. 9. liſ. *à protéger (conſerver) pur.* - p. 110, l. 5 (& ailleurs), liſ. *qui vous boivent avec.* - p. 111, l. 16, mett. *Aveſta*, en car rom. - p. 113, l. 1, liſ. *ce Djé*, l. 10, 11, liſ. *l'excellente Aſcheſchingh... la pure...* l. 19, liſ. *ma priere à la nuée, à la pluie.* - p. 116, l. 36, liſ. *qui a paru.* - p. 117, mett. en marge, *ci-d. p. 66*, devant la l. 19. - p. 121, dern. l. liſ. *donne la 3e. la 4e..... la 10e.* - p. 123, l. 34, liſ. *Kheſchi.* - p. 125, *l.* 9, liſ. *tems, &c.* - p. 129. l. 23, ſelon la conſtruction, *ſaint, &c.* doit ſe rapporter à *Evanguin.* - p. 135, l. 16, liſ. *hommes purs & agiſſants*, l. 32, liſ. *Ormuzd, qui es ſaint.* - p. 140, l. 22, liſ. *agir (comme le deſire Ormuzd).* - p. 146, *l.* 30, un crochet après *(2).* - *p. 147*, en marge corrigez les deux citat. ſur les *Sommaires*, *p. 51.* - p. 148, *l. 8*, liſ. *je leur fais Izeſchné.* l. 18, liſ. *les corps & les ames* : en marge corrig. les deux citat. ſur les *Sommaires.* p. 51. - p. 150, *l.* 8, liſ. *le Zour (2), le crin, le hom.* l. 26, liſ *terre arroſées par les Zarés & ſurtout par celui qui au commencement ſe forma de l'eau répandue par Taſchter. Le Keſchvar Khounnerets* (- p. 151, av. dern. l. liſ. (1) Le même morceau ſe trouve à peu près dans l'*Izeſchné Zend-Samskretan, avec quelques différences, & pluſieurs phraſes tirées des Hâs précédens, Mſſ. Zends &c. de la Bibl. du Roi, N. III. p. 107-113. l. 22.* - p. 152, av. dern. l. liſ. *Farvardians, Aſcheſchingh, Parvand.* - p. 153, l. 5, liſ. *la pure Aſcheſchingh.* p. 164, l. 27, mett. à la ligne. *Que Schahriver*, - p. 166, l. 12, liſ. *la l. 8.* - p. 167, l. 6, liſ. *d'Ormuzd, &).* - p. 171, l. 7, 8, liſ. *ô Ormuzd, intelligent, grand, étendu; dites,* l. 29, liſ. *que le corps de ce (Taureau) ſeroit* - p. 175, l. 14, liſ. *à ce qui ſe boit, &.* ou *donnez-moi ce qui ſe boit par Khordad, ce qui ſe mange par Amerdad.* - p. 180, l. 31, liſ. *péerédjeſaméedé.* - p. 181, l. 10, liſ. *Aſcheſchingh pure & ſainte.* l. 28, mettez en car. rom. *le Ciel eſt l'homme de la terre.* - p. 183. l. 12, liſ. *Monde, jouiſſe du bonheur après avoir vécu très-purement.* p. 184. l. 28, liſ. (2). *Véerieſtchâ. Le mot Var déſigne une ſource, dont l'eau raſſemblée forme un grand étang, une eſpece de mer, un canal qui paroit au loin. Le mot Var ſe dit auſſi des lieux qui renferment ces ſources,* l. 30, liſ. (2) *Taremtchâ herééthïâo.* - p. 187, l. 13, liſ. *ordonnez Ormuzd. que*, - p. 188, l. 2, liſ. *ce dont vous m'avez parlé; que la pure Aſcheſchingh.* - p. 193, l. 1, liſ. *je lui accorderai.* p. 194, l. 18, *plus grand &.... ſaintement*, peut s'entendre de Zoroaſtre. - p. 197, l. 22, liſ. *les choſes auxquelles je penſe (que je deſire) dans le Monde, je vous les demande, Ormuzd, vous relevant, parlant avec pureté.* l. 33. liſ. (2) *Ardjaſp, Roi du Touran, ci-d.* - p. 203. l. 24, liſ. *Juſtes.* * *j'adreſſe* ; & en marge, * *Nemeſtchâ.* - p. 206, l. 33, liſ. *meneſ peôorïô.* - p. 209, l. 32, ou, *que le pur Schahriver le protege.* - p. 210. l. 20, liſ. *(au Gâh).* - p. 215, l. 1. liſ. *lieu & le Chef.* - p. 219, l. 9 (& aill.), liſ. *par lequel le Monde.* - p. 220, l. 28, liſ. *donné) la vie (animale)*, - p. 221, l. 4, liſ. *l'habillement* (1) ; *ces.* - p. 224, l. 2, liſ. *de la grande Aſcheſchingh.* - p. 228, l. 11, liſ. *qui habite* (1) *un* ; & en bas en note, (1) *Ce Cardé peut ſe dire de Seroſch qui habite un même lieu avec Hom, ci-d. p. 156* ; changez en conſéquence les nos. des notes. - p. 229, l. 15, liſ. *qui lui font du mal*, - p. 241, l. 22, liſ. *que la pure Aſchſchingh.* - p. 243, dern. l. liſ. *Guerriers, le feu Goſchaſp.* - p. 245, l. 9, liſ. *où eſt le crin ; enſuite.* - p. 246, l. 28, liſ.

bien

bien monté, peut parcourir en quarante jours. l. 31, lis. *nombre de*) *sept.* dern. l. lis. *neré berémenâé.* -p. 247, l. 5, lis. *nombre de*) *dix mille.* -p. 257, dern. l. lis. *tous les Setout-Ieschts.* -p. 258, l. 6, lis. *qu'elles soient.* -p. 264. l. 28, lis. *p. 184, edit. Amst.* 1711). *Le* -p. 266, l. 2, ou, *grande* (*célebre*) *par ses drapeaux.* -p. 270, l. 8, lis. *que les autres* (*Empires, les quinze précédens*); en marge, l. 1, lis. *Iescht.* -p. 274, l. 8, lis. *de terre* (*y compris l'entourage*). l. 29, lis. *les trois parties de terrein sur lesquelles.* -p. 278, l. 29, lis. *du climat situé au Sud de l'Iran proprement dit, cette phrase.* -p. 279, l. 21, lis. *la Loi, les paroles*, -p. 281, l. 28, lis. *lequel y étoit.* -p. 282, l. 21, 22, mett. *gâm*, au lieu de *pas.* -p. 283, l. 17, lis. *arbres* (*& surtout*) *des arbres.* l. 26, lis. *le voit, & que les* -p. 285, l. 27, lis. *doit payer, en compensation, 500 derems, ou le poids en argent de 500 derems; ou bien son péché pesera 500 derems à la balance de Mithra, le quatrieme jour après la mort. La Traduction.* Dern. l. lis. *Dirhem*; *& Chard. Voyag. T. II. p. 91*; *le Dirhem, selon ce Voyageur, est pris dans les Livres Persans, pour un morceau d'argent de la valeur de trente deniers.* -p. 286, l. 18. lis.) *du corps*) *de.* -p. 289, av. dern. l. lis. *Eschem & Eghetesch, les sept.* -p. 297, l. 24, lis. *peau*) *de cheval.* -p. 298, l. 14, lis. *le cadavre dans un lieu tel*). l. 19, lis. *du cadavre, le Daroudj*). -p. 299, l. 1. lis. *cadavre, le Daroudj*). -p. 301, l. 19, mett. (2) & (3) au lieu de (1) & (2). -p. 306, l. 8, lis. *nuits* (2); & après la 35^e^. lig. mettez la n. suiv. (2) *En hiver l'impureté se communique plus promptement & se dissipe de même, ou le feu a plus de force,* -p. 315, l. 13. lis. *frappé* (*regardé*) *comme.* -p. 320, l. 29, lis. *dessein* (*de porter*) *qui veut.* -p. 322, l. 18, lis. *soit que ces grains* (*ces productions de la terre*) *soient* -p. 323, l. 19, lis. *Si le* (*Médecin*) -l. 30, ôtés (4). -p. 328, l. 11, ou *Mazdéïesnane*, & ainsi dans la n. 3. -p. 331, l. 16, lis. *morceaux, que l'on mette pour* -p. 334, l. 10, lis. *peau*) *de cheval.* -p. 335, en marg. mett. *ci-d. p. 286*, devant *séparez le voleur &c.* -p. 337. dern. l. lis. *Padoschkar: c'est la.* -p. 341, av. dern. l. lis. *du bois, de ces arbres.* -p. 343, l. 34, lis. *de souillure, de contrainte en quelque sorte, dont.* -p. 344, l. 14, lis. (*pour chauffer les bains.* -p. 345, l. 33, lis. *qui chauffe les vases.* -p. 351, l. 22. lis. *le monde qui existe.* -p. 353, av. dern. l. lis. *Planche XIII. n. 1.* -p. 355, en marg. l. 3. lis. *XIII. n. 1.* -p. 365, l. 18, lis. *exterminerez* (*le Daroudj*) *Nesosch.* -p. 366, l. 5, ôtez (4). l. 19, lis. *Dew* (4) *Eschem.* l. 20, lis. *Dew* (5) *Eghetesch.* -p. 368, l. 20, lis. *Honovers.* -p. 369, l. 21, lis. (*le Daroudj*) *Nesosch*, -de même, p. 370, l. 11, & 32. -p. 374, l. 27, lis. *ou* (*si*) *une cousine vient* dern. l. *du frere; peut-être, frere du pere, l'oncle, ou bien, l'article de l'oncle devoit être à la place de celui du fils, qui est répété inutilement*, -p. 376, l. 27, lis. *le fils du fils.* l. 34, *les germes différens de celui de.* -p. 378, av. dern. lig. lis. *Docteurs Parses.* -p. 381, l. 26, lis. *Peuple* (2) *prend.* -p. 384, l. 3, lis. *si ce chien étant hors d'une maison, on le fait à dessein tomber dans un trou...* (*si on le jette à dessein*) *d'un vaisseau.* l. 29, lis. *dès que l'* (*un de ces chiens*) *est*, -p. 385, l. 15, lis. *les troupeaux purs* (2) (*en les.* & en not. avant la derniere l. mett. (2) *Selon le Pehlvi, il éloigne le voleur & le loup*; changez en conséquence les n^os^. des not. -p. 387, l. 16, lis. *celui* (*qui*) *aura frappé.* -p. 390, l. 7, lis. (*cet animal*). -p. 398, lig. 26, lis. *lieu* (*nommé*) *Armischt.* -p. 400, l. 30, lis. *ongles* (*si l'on n'observe.* l. 32, lis. *criminelles, les Dews.* -p. 401, l. 15, lis. *couteau*) *de métal.* -p. 402, l. 19, lis. *branches d'*) *arbres.* -p. 406, l. 34, lis. *la nuit de l'examen, la quatrieme après la mort.* l. 36, lis. *qu'il leur donne.* -p. 407, l. 18, lis. *qui met le monde.* p. 408, l. 23, lis. *quelle est* (*l'action qui*) *met.* -p. 410, l. 23, lis. *protegée par*) *Sapandomad.* -p. 414, l. 16, lis. *sept Amschaspands.* -p. 415, l. 5, lis. (*le Daroudj*) *Nesosch.* l. 30. 31. lis. *Kéetiehé, qui agit en haut* (*le Tems sans bornes*): *au*; *le......* -p. 416, l. 2, lis. *Oiseau* (*ou les oiseaux*) *qui agit en haut. J'invoque.* l. 20, lis.

au pur Bahman. - p. 422. l. 26, lis. *de là & de ce que dans les Livres Parsis Hoschingh est appellé Peschdad* (*T. II. p. 352. n. 1.*), *plusieurs Destours.* l. 18 lis. *le premier Prince qui ait anéanti les Dews, le mal, & en même-tems le Monarque le plus célebre de la Dynastie des Peschadiens; aussi.* - p. 425, l. 1, lis. *engendré, (qui est) saint.* - p. 426, l. 10, lis. *s'en éleve (une partie).* l. 16, lis. *d'Ormuzd, elle domine.* - l. 31, lis. *(l'eau) qui s'éleve.* - p. 427, l. 16, lis. *(l'eau) qui s'éleve.* - p. 428, l. 30, lis. *zak rag ré.* - p. 430, l. 15, lis. *je vous bénirai.*

Légeres corrections pour les deux Parties du Tome I.

Agc, lis. *age.* - *(j) 'aillai*; lis. *(j) allai.* - *annoncuient*; lis. *annonçoient.* - *Arsé*; lis. *Arzé.* -*avee*; lis. *avec.* - *autipathie*; lis. *antipathie.* - *authoribus*; lis. *autoribus.* - *avoienr*; lis. *avoient.* - *carvenserâis*; lis. *carvanseraïs.* - *c'est-a-die*; lis. *c'est-à-dire.* - *cettc*; lis. *cette.* - *ci d-d.* lis. *ci-d.* - *Chréien*; lis. *Chrétien.* - *cncore*; lis. *encore.* - *consttruize*; lis. *construire.* - *couduire*; lis. *conduire.* - *Darondj*; lis. *Daroudj.* - (les) *Daroudj*; lis. *Daroudjs.* - *dAumonier*; lis. *d'Aumonier.* - *dc*, lis. *de.* - (*chose*) *demandé*; lis. *demandée.* - *d'émerite*; lis. *démerite.* - *dlx*; lis. *dix.* - *doit y - rester*; lis. *doit y rester.* - *du du Nord*; lis. *du Nord.* - *duns*; lis. *dans.* - *e'est*, lis. *c'est.* - *ette*; lis. *être.* - *engagc*; lis. *engage*; - *entrautre*; lis. *entre autres.* - *evoya*; lis. *envoya.* - *exhorbitant*; lis. *exorbitant.* - *fourmils*; lis. *fourmis.* - *ftere*; lis. *frere.* - *Gambyse*; lis. *Cambyse.* - *Gâtes*; lis. *Ghâtes.* - *Jcune*; lis. *jeune.* *Izeschts*; lis. *Ieschts.* - (*en*) *laisse*; lis. (*en*) *lesse.* - *lcs*, lis. *les.* - *les midi*; lis. *le midi.* - (*le*) *Malabare*; lis. *Malabar.* - *Masdéïesnans*; lis. *Mazdéïesnans.* - *Maur*; lis. *Maure.* - *m'ention*; lis. *mention.* - *monde*; lis. *monde.* - *Nabad*; lis. *Nabab.* - *operatiens*; lis. *opérations.* - *otdinairement*; lis. *ordinairement.* - *paie*; lis. *païe.* - *Palikate*; lis. *Paliacate*; - *pardonneut*; lis. *pardonnent.* - (*je*) *parts*; lis. (*je*) *pars.* - *pat.* lis. *par*; - *plainement*; lis. *pleinement.* *ponr*; lis. *pour.* - *porra*; lis. *porta.* - *premere*; lis. *premiere.* - *puit*; lis. *puits.* - *qu*; lis. *qui.* - *Sacrificé*; lis. *Sacrifice.* - *Saiunt*; lis. *Saint.* - *Samskrtan*; lis. *Samskretan.* - (*je*) *sçais*; lis. (*je*) *sçai.* (*il*) *sçu*; lis. (*il*) *sçut.* - *Souba*; lis. *Soubah.* - *tem*; lis. (*tems*). - *tien*; lis. *rien.* - *toute esprit*; lis. *tout esprit.* - *tradpuire*; lis. *traduire.* - *transmigrarions*; lis. *transmigrations.* - (*la*) *traversé*; lis. *traversée.* - *Vendida*; lis. *Vendidad.* - *uinterieure*; lis. *intérieure.* - *voyellcs*; lis. *voyelles*; - *vqus*; lis. *vous.* - *vraisemblablemenr*; lis. *vraisemblablement*; *y il fut*; lis. *il y fut.*

TOME II.

Ieschts Sadés.

Les citations qui, dans ce second Volume, sont exprimées de cette maniere, *ci-d. T. I. 2. 3. &c.* ont rapport à la seconde Partie du T. I. depuis la p. 1. de la Vie de Zoroastre, jusqu'à la p. 432.

P. 1. l. 6. lis. *les Afergans & les Afrins.* l. 11, lis. *le nom de Vadjs, Nérengs & Taavids, je.* - l. 16, lis. *traduit en Indien.* - p. 3, l. 2, lis. *traduit en Indien.* - p. 5, l. 2, lis. *traduit en Indien.* p. 6, l. 16, lis. *agit d'en haut: (je te prie), toi, oiseau qui veilles.* - p. 7, l. 1, lis. *traduit en Indien.* - p. 8, l. 17, lis. *Pehlvi, en Parsi & en Indou*). - p. 9, l. 3, lis. *comme un*) *coursier.* l. 33, lis. *élevée.* - p. 10, l. 33, lis. ..., *berezéântém.* - p. 15, en marge, l. 3, lis. *ci-d. T. I. 2. P. 80.* - p. 16, l. 12, lis. *Mithra*) *&c.* dern. l. lis. *en Pehlvi & en Indou.* - p. 20, l. 6, lis. *Parsi*; *il l'a été en Indou.* - p. 22, l. 7, lis. *Pehlvi & en Indou*). - p. 25, av. dern. l. lis. *Mâh bâmi.* - p. 27, l. 18, lis. *le Nord. Cette*

priere a été traduite en Indien). - p. 29, l. 4. 5. lis. (*de toute*) *pureté de parole*, (*de toute*). l. 25, lis. (*à*) *Ahriman*. - p. 30, l. 38, lis. *Marguerzan* (*de huit Tanafours, 400 derems ou tanks, & un man, selon le Ravaët de Bahman Poundji. gr. Ravaët, p. 638.*) ; *on fait*. - p. 38, l. 11, lis. *sortes d'eaux*. - p. 40, l. 24, ou bien, *pendant les trois nuits après ma mort, & qu'* (*en conséquence de cette punition*), *l'examen me soit favorable*. - p. 41, l. 5, lis. *fol. 197*. - l. 14, lis. (*de tout*) *mal*. - p. 43, l. 31, lis. *d'un an* (3) ; *si j'ai*. Après la dern. l. mett. à la ligne, note (3) *Hezem kam az iek sal ter, c'est-à-dire, peu de tems après qu'il a été coupé, ou qu'il est redevenu verd. Le bois doit être bien sec; mais comme tous les ans le Nam* (*la séve, le suc*) *rentre dans le bois; il faut le brûler avant ou long-tems après l'année révolue*. - p. 44, l. 35. 36, lis. *de l'eau sur le Daschtan, ou si*. - p. 47, l. 6. 7. 8. lis. *je n'ai pas récité le Néaesch du Soleil.... récité le Néaesch de Mithra..... récité le Néaesch de la Lune*. - p. 49, l. 11, lis. *de la punition du Douzakh*. - p. 50, l. 6. 7. (*de tout*) *mal*. l. 21, lis. *Néreng* (*que l'on*. - p. 51 [illegible] 3. 6. lis. *Feroüers, en tel gah, tel jour, tel mois, telle année, où j'ai fait Izeschné, j'ai offert le Daroun, où je bénis maintenant le Miezd! Que*. - p. 52, l. 29. lis. *Tour* (*fils ou simplement descendant*) *de Djemschid*, av. dern. l. lis. (*ci-d. T. I. p. 109*). - p. 53, l. 35, lis. *il y a 250 ans*. - p. 54, l. 35, lis. *situé du côté du Khorasan*. - p. 55, l. 5. 6. lis. *jour, au mois, dans l'année* (*où je prie, que l'homme*) *soit victorieux! Vivez bien*. - p. 59, l. 28, lis. *Khschethriann*. - p. 60, l. 31, lis. *qu'il tient alors de la main droite*. - p. 62, l. 15, lis. *en Vadj en répetant*. - p. 64, l. 22, lis. *tel gah* (&) *à tel Ferouer!* - p. 66, l. 20, lis. *au jour, dans le mois, dans l'année* (*où je prie que l'homme*) *soit victorieux*. - p. 67, dern. l. lis. *de zéle*. - p. 68, l. 17, lis. *ci-d. p. 67*, lig. 3, *jusqu'à*. - p. 69, l. 8, lis. *asnid khered.... goschosroud*. - p. 71, l. 16, lis. *apprise, des Chefs*. l. 17, lis. *Ville, des Chefs*. - p. 72, av. dern. l. lis. *des purs*. - p. 73, l. 2, lis. *purs*; l. 4, lis. *& soyez*. - p. 74, l. 8, lis. (*jours, & les cinq petits qui sont*) *le*. - p. 83, l. 16, lis. *& pures; la place*. l. 25 (& aill.). 26, lis. *mois*) *Tir*, (*du jour Khorschid au jour Dée* (*peh Meher*). l. 29, lis. *c'est-à-dire, du jour Khorschid au jour*. - p. 84, l. 11, 15, lis. *mille vaches*. lis. le *Peteschem*. - p. 85, l. 6. 11, lis. *mille jumens*. l. 30, lis. *l'Eiathrem*, - p. 86, l. 23, lis. *le Mediarem*. - p. 87, l. 22, lis. *l'Hamespethmedem*. - p. 88, av. dern. l. lis. *il vienne au devant de moi*. p. 91, l. 14, lis. *sources de*. - p. 93, l. 13, lis. *comme Athvian*; en marge, l. 5, lis. *p. 110*. - p. 94, l. 9, lis. *du vin sec* (*du vin vieux!*) *Que*. - p. 95, l. 7, lis. *réciproquement, se disent l'un homme d'une telle, l'autre, femme d'un tel. delà*; à la marge, ôtez *ci-après Boun-dehesch*. - p. 96. av. dern. l. lis. *Ravaëts* (*gr. Rav. p. 526*). - p. 97, l. 20, lis. *soyez fort*. - p. 99, l. 17, lis. *comme Taschter*. - p. 100, l. 20, lis. *vie, le bien-être du corps, une vie longue, l'éclat*. - p. 106, l. 13, 14. lis. (*des Justes*) *qui se présentent de concert*. - p, 109, l. 34, lis. *vispanm hodjiâetîm*. - p. 110, l. 5, lis. *Chef de Province*. av. dern. l. lis. *homâ iem*. - p. 113, l. 2, 9, lis. *Taavids*. - p. 114, après la 9e. l. lis. *l'abondance & le Behescht, &c. quatre fois*. - p. 117, l. 15, lis. (*incube &*). - p. 120, l. 26, lis. *Ghosel*; en marg. l. 5. 6. lis. *tiré du gr. Ravaët. - p. 361. 533*. p. 123, l. 3, lis. *année où j'ai fait Izeschné*. l. 14, lis. *Peschab* (*cette priere est traduite en Indien*). dern. l. lis. *Marcellin, liv. 23*, - p. 134. l. 21, lis. *simple, ainsi benie*. l. 23, après *soulager*, mett. à la ligne, *le Néreng du Lepreux, repété, ci-d. p. 119*. av. dern. l. lis. *p. 92*, (*il y a*, - p. 136, l. 4 & ailleurs, lis. *Taavid*. l. 24, lis. *adertcheher o adertcheher, selon*, dern. l. lis. *Taavids. Il paroît par le grand Ravaët, que ces paroles, adertcheher o adertcheher, sont mises pour le nom même de la personne pour laquelle on prie. Voici ce qu'on lit dans cet Ouvr. p. 365 366 : adertcheher o adertcheher iaani nam baiad nebischtan keh falan ben falan; ce qui signifie, adertcheher o adertcheher, c'est-à-dire, qu'il faut écrire le nom* (*de l'enfant*), *sçavoir, un tel fils d'un tel*. - p. 137, l. 25, lis. *d'un Indien, se nomme*. - p. 143, l. 1, lis. *Ieschts*. - p. 144, l. 22, lis. *Ormuzd*, (*en lui disant*) : *ô Ormuzd*,

- p. 145, l. 32, liſ. Zeréthoſchtré : ied. - p. 148, l. 25, liſ. aſſeyiez. l. 27, liſ. déliez. - p. 150, dern. l. liſ. patience, ou d'avoir l'eſprit toujours préſent, de ne pas perdre connoiſſance. - p. 151, l. 32, liſ. traduction Pehlvie. - p. 152, dern. l. liſ. Amſchaſpands. - p. 153, l. 37, liſ. Chef des Gâhanbars, de ceux. - p. 157, l. 7, liſ. je (vous) tendrai la main (moi), les ſept. - l. 35, liſ. io him daſté kerenem io him daſté darenem ioé hafté Emeſchaſpeanté : ou nous agirons bien du bras, nous tendrons bien la main, (nous) les ſept Amſchaſpands. - p. 159, l. 16, liſ. prend). - p. 162, l. 12, liſ. homme qui affoiblit, (qui tourmente, fatigue, ôte les forces). - p. 163, dern. l. ou bien, en laiſſant pothré, le fils, ou le fils du frere, ou celui qui eſt né de l'Athorné. - p. 166, dern. l. liſ. de même, &c.) & ainſi. - p. 167, l. 32, liſ. frere ou même pere, ſelon quelques Auteurs, de Tehmourets. - p. 168, l. 14, liſ. lumiere &c. - p. 173, l. 21, liſ. avantages ; en marge, l. 3, liſ. 175. - p. 174, l. 26, liſ. (1). Eſchéoûeezedao. l. 29, liſ. Sâm, pere de Guerſchâſp, & même. - p. 177, dern. lig. liſ. koned. - p. 181, l. 3, liſ. l' (eau qui a donné). l. 14, liſ. avantage), ô ſource - p. 182, l. 28, liſ. active, bouillante. - p. 184, l. 15, liſ. p. 9. l. 16, liſ. en tout tems ; en marge, l. 2, liſ. ci-d. p. 9. - p. 189, l. 21, liſ. (c'eſt-à-dire très-ſouvent, continuellement). l. 31, liſ. & ne nomme Meſchia que dans ce Cardé-ci, & dans les 13^e. & 19^e. de l'Ieſcht de Mithra. l. 37, liſ. Teſchtrieeenieſtché. - p. 190, l. 38, liſ. Deſtours, l'orgueil de. - p. 191, l. 17, liſ. Tarſchetôtſch. l. 30, mettez, me font Izeſchné, en car. rom. - p. 195. en marge, liſ. ci-d. p. 191. - p. 200. l. 28, 29. liſ. l'Ieſcht en l'honneur de (Drouaſp. Je fais izeſchné à) Drouaſp : p. 202. l. 25, liſ. moi, pur. l. 27, liſ. (grace), pur &. av. dern l. liſ. azitea inn ; en marge, l. 3, liſ. ci-d. p. 171. & Gr. Rav. p. 12. - p. 204, l. 3, liſ. récite la nuit au Gâh. - p. 213, l. 32, liſ. ci-d. T. 1. 1. P. p. 483. que Mithra. - p. 215, l. 6, liſ. (ſources) de tous biens. l. 31, liſ. Viakhno. dern. l. liſ. & traduis. - p. 220, l. 2, liſ. animaux qui portent (1) (féconds). - p. 222, l. 27, liſ. Mithra qui eſt au-deſſus de tous les Dews qui ſont cachés dans le crime, tel qu'eſt le Darvand. - p. 223. l. 13. liſ. les biens y couronnent. l. 30. liſ. l'abondance, l'excellence. - p. 225, l. 29, liſ. dojizeſchté. - p. 229, l. 7, liſ. cet (Ized) agit. l. 16, liſ. comme (4) le. l. 35, liſ. vautour, ou plutôt l'épervier qui vole plus vite que le Vautour. - p. 232, av. dern. l. liſ. (1) Iô - dern. l. liſ. T. I. p. 112. - p. 234, l. 36, liſ. ner o zan. - p. 236, mett. ainſi la note (2), Hekhschéïé Sréoſchéhé ; en Pehlvi, Hameſcha Seroſch ; Seroſch (qui exiſte) toujours. Je lis Hekhéïé, comme porte le Mſſ. Zend & Pehlvi, la vie, l'ame (djan, en Parſi), ou Houzivendegui, la vie excellente. - p. 247, l. 11, liſ. cérémonie : il a été traduit en Pehlvi. - p. 248, l. 9, liſ. Ciel, (où leurs corps ſont dans cet état par le ſecours). - p. 252, l. 17, liſ. étendus, (coulent au loin). - p. 253, l. 20. liſ. & vous (Ferouer) briſez - p. 254, l. 14, liſ. état ; qui. - p. 255, l. 6, liſ. le quadrupede vivant. l. 7, liſ. juſqu'à, aux hommes. l. 28, liſ. bânôuâo reokhſchnémâo. - p. 256, l. 12, liſ. (c'eſt-à-dire priez pour votre propre ame, & prenez enſuite notre nom). l. 30, liſ. (1) La traduction Pehlvie de ce Cardé ſe trouve à la fin de celle de l'Afergan Gâtha ; il commence. - p. 258, l. 3, liſ. Zaré Voorokeſché ; en marge, l. 3, liſ. id. p. 46. - p. 259, l. 27, liſ. (Feroüers), lorſqu'ils. - p. 263, dern. l. liſ. Meſchia, donné pur, ci-d. p. 189, - p. 269, l. 37, liſ. il y a dans le manuſcrit un renvoi. - p. 272, l. 32, liſ. ſchieotheneһé gueïedâſteieneһé, ou d'Eſchéſchieothné. - p. 273, av. dern. l. liſ. (2) Perengherô mekhſchetôeſch. - p. 280, l. 29, liſ. Parſchid gâ. - p. 281, l. 35, liſ. Khodeſchraé. l. 37, liſ. ou la fille dont le mariage eſt une ſource de bien, la femme Sater. - p. 282, l. 38, liſ. qui (pour ne pas donner trop d'étendue, à ce que diſent quelques Auteurs Orientaux), l'avoit. - p. 285, l. 36, liſ. l'Izeſchné, qui préſente ſeulement deux mots de plus, deenô ſatchanm, inſtruits, ſçavans dans la Loi. - p. 287, l. 25, liſ. l'Izeſchné en l'honneur du (victorieux Behram ; je fais Izeſchné au) victorieux, - p. 290, l. 6, liſ. d'un (jeune) homme. - p. 291, au titre cour. liſ. Ieſcht Behram - p. 294, l. 5, liſ. (bleſſe) dès. - p. 297, l. 16, liſ. p.

287. - p. 298, l. 4, lis. *(pour que) les.* - p. 300, l. 10, lis. *brillant de lumiere.* - p. 301, l. 2, lis. *végetantes: je porterai* - p. 302, l. 5, lis. *Ized, augmentent.* l. 24. lis. *Daroudjs; vous qui brisez (vous-même.* av. dern. l. lis. *torôuâo.* - p. 304, l. 21, lis. *Athvian!* l. 34, lis. *du chat qui.* - p. 306, av. dern. l. lis. *tché scheonanm.* - p. 308, l. 26. lis. *Voorotchenghôe, * lac . . . . . varé,* - p. *310*, dern. l. lis. *eenieaoûehé.*

Si rouzé.

P. 315, l. 1 & ailleurs, lis. *Si rouzé*, sans tiret. l. 20, lis. le *Grand Si rouzé.* - p. 317, l. 14, lis. *Chef pur & grand.* - p. 320, l. 9 & ailleurs, lis. *Raschné râst*, sans tiret. - p. *321*, l. *25*, *26*, lis. *khedatehé.* ou . . . *(à toi oiseau)*, *révolution du Ciel. . . . . de même ci-d. p. 6. Le surnom d'oiseau (veïeoesch) convient très-bien, au Tems sans bornes & à la révolution du Ciel; il peut-* p. *323*, l. *23*, lis. *bien, ou, le bien.* l. 28, lis. *Manfrespand; ou*, - p. 324, l. 30, lis. *l'Iezd du Bordj.*

Boun-dehesch.

P. 338, l. 17, lis. *pour avoir frappé sa mere.* - p. 339, l. 18, lis. *pour assez ancien.* l. 23, lis. *il ne seroit pas.* l. 25, lis. *sçavant, eût voulu.* - p. 340, av. dern. l. lis. *Abulfedæ.* p. 341, l. 7, lis. *guenah.* l. 13, lis. *arvespagahsch.* l. *17*, lis. *agahsch.* l. 37, lis. *agh schan.* - p. 344, l. *23*, lis. *paeda amad.* l. 34, lis. *mêlange (ou lorsqu'il les eut produits tous deux), vint Ormuzd.* l. 40, lis. *Loi). La.* - p. 347, l. 35, 36, lis. *deheschné, ou lorsque deux hommes seront donnés ensemble. Il est ici question de la naissance, ou des enfans de Meschia & de Meschiané.* - p. 348, l. 31, lis. *(toujours, les fixes).* l. *32*, lis *(toujours, les Planetes).* - p. *352*, l. *3*, lis. *Kaïomorts* (1), &. l. 4, lis (1), *Le.* l. 9, lis. *après) cinquante ans.* l. 31. lis. *homme (Kaïomorts) a été.* - p. 353, l. 32, 33, lis. *Poissons; & ces astres commencerent à fournir.* - p. 354, av. dern. l. lis. *tchaschm.* dern. l. lis. *salive: on sçait.* - p. 355, l. 30, lis. *Kaïomorts est rapportée.* - p. 356, l. 32, lis. *ou j'y retournerai. Il a été.* l. 34, 39, lis. (1) *Selon l'Eulma eslam, sept Dews furent attachés aux Cieux des sept Planetes; sçavoir, Zeïereh.* - p. 357, l. *21*-*23*, lis. *du printems. Lorsque le premier Khordeh du Cancer arrive, ce sont les plus longs jours; c'est le commencement (la racine ou le siege, le fort) de la chaleur (de l'été). Lorsque.* - p. 358, l. 17, 18, lis. *ténebres, il échauffe.* - p. 360, l. 9, lis. *vint, courut.* av. dern. l. lis. *deux (Taschter.* - p. 361, l. 12, 13, lis. *l'un est à l'Est, l'autre à l'Ouest; sçavoir.* l. 20, lis. *eaux; il reverse.* - p. 363, l. 16, lis. *que, lorsque.* l. *21*, lis. *séparées les unes des autres.* - p. 364, l. *12*, lis. *l'Albordj, s'éleva.* - p. 365, l. *28*, lis. *& vient de l'Aprasin.* - p. 366, l. *23*, lis. *Revand (c'est-à-dire, brillant, le Sounbar): le.* - p. 367, l. 5, lis. *suivantes; sçavoir), le.* l. 18, lis. *Kelah (la Forteresse).* - p. 368, l. 14, lis. *Zarés, que le Zaré.* l. 27, lis. *djeknemouned.* - p. 369, l. 28, lis. *Ferakh khand, & si anciennement l'embouchure de l'Euphrate n'avoit pas été distinguée de celle du Tigre, je proposerois.* - p. 370, l. 28, lis. *l'un est à l'Ouest, c'est l'Arg roud; l'autre.* - p. 373, l. 20, lis. *avi (le.* - p. 374, l. 20, lis. *chat huant). Car.* - p. 375, l. 17, lis. *vif, donné.* - p. 376, l. 26, lis. *de la bete.* Apr. la l. 36. mett. à la l. *Kaïomorts n'a pas eu de femme; lorsque la miséricorde de Dieu l'a voulu, sa semence s'est mêlée à la terre. Apres cela Meschi & Meschiané ont cru de la Terre, ont été femme & homme; de cette souche est venu le Genre Humain. Rav. de Barzou, dans le Gr. Rav. p. 12.* en marg. l. 2. lis. *Mino-khered*, p. 380. lig. 6. lis. *d'eux (Meschia).* - p. 381. l. 33. lis. *obscur. Il faut sçavoir qu'il y a dix especes d'hommes. L'homme qui s'applique à la recherche des biens, qui travaille, habite le Khounnerets bâmi; les autres especes d'hom-*

mes sont dans les Isles de l'Indoustan, dans les mers, les montagnes ; les uns ont la tête comme celle du cheval, les autres comme celle du chien ; plusieurs ont une queue comme les animaux ; d'autres n'ont que la moitié du corps ; & personne n'a vû toutes ces dix especes d'hommes. Rav. de Barzôu dans le Gr. Rav. p. 11. - p. 383, l. 22, lis. *Zaré* (2). l. 27, lis. *Feroboun.* - p. 384, l. 34. lis. *Zends, éclat de l'Iran, éclat des Kéans.* - p. 385, l. 19, lis. *parcourir.* (3) *De.* l. 38, lis. *ou d'ainéh.* - p. 386, l. 13, lis. (*chacun de ses*) *côtés.* - p. 387, l. 9, lis. *célestes* (1), *une eau nourrissante* (*un suc*) *va.* - p. 392, l. 9, lis. *les rouhs.* l. 20, lis. *Roï.* l. 30, lis. (2) *Boun khanan mavan djamnounad Aroum: ou, appellé la racine des sources, arrose Aroum.* - p. 393, l. 36, lis. *Kâsé roud pavan.* - p. 394, l. 7. 8, lis. *les arbres; la seconde.* - p. 396, l. 30, lis. *djanvar.* - p. 400. l. 4, lis. *fait le peuple du* (*ce qui constitue le*) *Monde.* l. 13, 14, lis. *Medioschem*, (2) *les jours.* dern. l. réclame, *pendant.* - p. 402, l 9, lis. *faisoit* (*pas*) *sentir.* l. 16, lis. *l'année comptée* (*précédente*) (5), *c'est pour cela.* - p. 406, l. 4, lis. *nature, s'appelle.* l. 7, (*l'arbre qui donne*) *le camphre.* - p. 407, l. 37. lis. *robeschné.* - p. 408. l. 28, lis. *socctenedé.* av. dern. l. lis. *agh* (*djan Mardoman*) *Pahalom &c.* - p. 409, l. 17, lis. *Gustasp, & qui est.* - p. 410, l. 32, l. *der* (*ou, pavan tigré*) *bina,* l. 38, lis. *Djamaspi nazzmi.* - p. 412, l. 14, lis. *& conduit*), (3) *dont.* dern. l. lis. *à la fin,* - p. 413, l. 29, lis. *lorsque le pere aura été séparé de sa moitié..... il sera passé.* - p. 416, l. 3, 4, lis. *Raspi, il tiendra en main l'Evanguin* (*le Barsom lié*). *La.* l. 29, lis. *nah schokermandeh.* l. 34, lis. *fils d'Hoschindj.* av. dern. l. lis. *381*), *est Noé.* - p. 417. l. 14, lis. (6) *Feridoun.* l. 26, lis. *Tehmourets, & fils.* l. 38, lis. *particuliers portent,* - p. 422, l. 27, lis. *Kaschnesfandeh.*

Vocabulaires &c.

P. 425, l. 24 - 26, lis. *de plus en examinant .... que l'Aderbedjan.* - p. 427, l. 32, lis. *été le plus généralement remplacées.* - p. 428, av. dern. l. lis. *fin du mémoire que je.* - p. 429, l. 10, lis. *génie, ses.* - p. 433, l. 4, lis. *Euxin, ou établis sur ceux.* - p. 438, col. Zende, l. 12, lis. *Beschesch fremâtô*; col. Pehl. corresp. lis. *Bodjehké penadj hosmoudar.* - p. 440, col. Z. l. 14, lis. *Teântcheschtem.* - p. 444, col. Franç. l. 4, lis. (*subsiste*). p. 448, col. Pehl. l. 4, lis. *Zinhand.* - p. 450, col. Franç. l. 17, lis. *dessous* (*apres*). - p. 453, col. Franç. l. 8. 9. lis. *Gâm, mesure de* (*trois*) *vedasts* (*ou*) *trois pas.* - p. 455, col. Pehl. l. 12, lis. *agh pademan.* - p. 459, col. Pehl. l. 1, 2, ôtez *dou nadvak saréh* - p. 467, col. Z. l. 5, lis. *Iâonghiié oûereté.* - p 472, col. Pehl. l. 17, lis. *kanitouned*, col. Franç. lig. corresp. lis. *Oschen Fort, se leve s'éleve. On appelle Fort* (*le Gâh*) *Oschen auquel paroît* (*commence*) *la* 3^e^. *partie de la nuit.* Le reste de la page contient six articles à chaque colonne, lesquels ne sont pas bien allignés. - p. 486, col. Franç. l. 8, lis. *concombres*). - p. 499, col. Fr. l. 4, 5, lis. *animal, & nom des Perses.* - p. 507, col. Franç. l. 8. lis. *Zoroastre, ci-d. p. 419*). - p. 510, col. Pehl. l. 4, lis. *païké bé.* - p. 517, l. 9, lis. (*pierre... des yeux*). - p. 525, après *Atoun*, l. 10, mettez *Din*; après *Ader*, mett. *Dée.*

Exposition des Usages &c.

P. 529. en marge. l. 12. lis. *Ravaët du Rec. Pehlv.* (*Mss. Zends &c.* n°. vij). *p.* 104. - p. 530. av. dern. l. lis. [illegible], en marge l. 2. lis. *Pehlvi, p.* 104. - *p.* 531, l. 36, lis. *341-343*; en marge, vis-à-vis la n. 2. lis. *Gr. Ravaët.* p. 407. - p. 532, l. 28. lis. *Asp gassan.* - P. 535. l. 31, lis. *Plutarque, &c. qui se trouve dans*; - p. 543, l. 32, lis. *ensuite : (j'offre).* l. 33. lis. *dem &c. commençant.* - p. 545, en marge, l. 4, lis. *Relig. Moham.* - p. 547. en marge, l. 2. lis. *Kamdin Schapour, p.* 63. *du Recueil ci-ap. T. I. 1. P. p.* 531, *n°.* 15. - p. 552, l. 33, lis.

Dsandhem, composé. av. dern. l. lis. *Xenoph. Cyroped. liv.* 1 ; en marge, l. 10. lis. *Kamdin Schapour, p. 81. du Recueil cité ci-d.* - p. 557, l. 9, lis. *coupables du Tanafour* ; en marge, l. 8. lis. *Kamdin Schapour dans le Gr. Rav.* p. 521. Devant la *Nam-zad*, mettez, *selon Darab, le Tandorousti, ci-d. p. 127.* - p. 561, l. 25-26, lis. *dans ses tems,* 9°. en marge, l. 9. lis. *Kamdin Schapour.* p. 55. & 80. *du Recueil cité ci-d.* - p. 563. en marge, l. 3 lis. *fol. 171.* devant la l. 27. mett. *ci-d. T. I. 2. P.* N. 18 - p. 564, l. 35, lis. *fol. 148, versò* ; en marge. l. 4. lis. *Ravaët de Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 532. 536. - p. 570, en marge, mettez devant *Arvisgâh, Pl. XIII. 111. n°. vj. Voy. ci-d. t. 2. P. N.* 23; & sur la planche, lis. *N°. VI. p. 570. & t. 2, P. N. 23.* - p. 571, l. 9, 10, lis. *le Boé.* l. 10, 11, lis. *deux* (18), *est.* - p. 572, l. 34, lis. *Tome premier, seconde Partie.* - p. 573, l. 20, lis. *le vingt-troisieme & le huitieme, (p...* dern. l. lis. *de l'année, les quatre jours qui suivent la mort, &c. & à l'anniversaire.* - p. 576, l. 34, lis. *de Golius sur.* - p. 577, dern. l lis. *not. 1. ces mots, gao daie, ne sont pas dans le Gr. Ravaët ; on y lit seulement, p. 563, (& ci-d. I. 2. P. N.* 18), *Feridoun pavan scham Taschter.* - p. 579, l. 24, lis. *Sacée* (σακέαν). - p. 581, l. 3. 4, lis. *Ville, un bouffon monté sur un cheval, & qui a.* - p. 582, l. 39, lis. ξεινας οἱ δε. - p. 583, en marge, l. 18. lis. *Gr. Rav. p.* 483-485. - p. 584. l. 9-12. lis. *les Mobeds font signe aux Nesasalars, continuent.... récitent.... achevent....* dern. l. lis. *une corde : & s'il n'y a qu'un Nesasalar pour porter le mort, il doit prendre un chien pour second. Rav. du Recueil Pehlvi, p.* 87. - p. 585. l. 20. lis. *& un des Mobeds célebre.* - p. 588, l. 21, lis. *Darouns* (3), à l. 40, lis. (3) *Au Kirman* ; en marge, dern. l. lis. *Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 439. - p. 592, l. 1. (& ailleurs), lis. *cérémonial.* l. 30, lis. *Croix.* Voy. à la fin de l'*Errata* cette distribution énoncée plus nettement, l. 33. lis. 139. 150. - p. 593. l. 32. lis. 102. *T. II. p. 236. 323.* l. 36, 37, lis. *189-193.* l. 38. lis. *p.* 17. † *T. I. p.* 414. 418. † - p. 597. en marge, l. 15. lis. *Kamdin Schapour, dans le Gr. Rav.* p. 408. - p. 601, l. 30, lis. *humain, à tous les êtres animés.* - p. 604. hauss. d'une l. les deux dern. citat. marg. - p. 606, l. 10, lis. *Parses ne soit.* - p. 608, l. 32, lis. *leurs Conseils ; &.* - p. 609, l. 21, lis. *telle est.* - p. 614, l. 3, lis. *agit ainsi.* - p. 615, l. 25, lis. *y atteindre.*

Légeres corrections pour le Tome second.

ἀλλν ; lis. ἄλλων - *Aschaspand* ; lis. *Amschaspand.* - *bein-faisant* ; lis. *bien-faisant.* - *commeucement* ; lis. *commencement.* - *créatnre* ; lis. *créature.* - *dc* ; lis. *de.* - *Dée pémeher* & *Deé-pé-hmeher* ; lis. *Deé-peh-Meher.* - *den* ; lis. *d'en,* - *Djehangueri* ; lis. *Djehanguiri.* - Διί ; lis. Διὶ - *de droite* ; lis. *de droit.* - *doux ou trois* ; lis. *deux ou trois.* - *Espandermad* ; *Espendermad* ; lis. *Espendarmad.* - *&e.* lis. *&c.* - *Evesroutrem* ; lis. *Evesrouthrem.* - *Farvadians* ; lis. *Farvardians.* - *Froschoster* ; lis. *Freschoster.* - *cinq Gazz* ; lis. *cinq Gazs.* - *Gueti kherid* ; lis. *Gueti-kherid.* - *Hastenghât* ; lis. *Haftenghât.* - *hommcs* ; lis. *hommes.* - *Hoscheng* ; lis. *Hoschingh.* - *Ieschts Farvardin* ; lis. *Iescht Farvardin.* - *lumineux* ; lis. *lumineux.* - *Izescht-khaneh* ; lis. *Izesch-khaneh.* - *ké Khosre* ; lis. *Ké Khosro.* - *Kondy, Conry* ; lis. *Condy, Konri.* - *Koosti* ; lis. *Kosti.* - *Koschnoumn, Khoschnoumen* ; lis. *Khoschnoumen.* *Kounnerets* ; lis. *Khounnerets.* *Lora* ; lis. *Lord.* - *lordre* ; lis. *l'ordre.* - *Mannek* ; lis. *Manek.* - *Mansaresp and* ; lis. *Mansrespand.* - *missioa* ; lis. *mission.* - *les Mithra-Daroudj* ; lis. *les Mithra-Daroudjs.* - *Mitrha* ; lis. *Mithra.* - *Monarechie* ; lis. *Monarchie.* - *Nann setaeschné* ; lis. *Nanm setaeschné.* - *Naucari* ; lis. *Nauçari.* - *Néaescht* ; lis. *Néaesch.* - *nn* ; lis. *un.* - *Ormusd* ; lis. *Ormuzd.* - *partiqué* ; lis. *pratiqué.* - *pendnnt* ; lis. *pendant.* - *peschem* ; lis. *Peschem.* - *Poëriodokeschans* ; lis. *Poëriodekéschans.* - *proehe* ; lis. *proche.* - *publignement* ; lis. *publiquement.* - *qaulités,* lis. *qualités.* - *Sader* ; lis. *Sad der.* - *Seroch* ; lis. *Serosch.* - *Simorg* ; lis. *Simorgh.* - *Tascher* ; lis. *Tasch-*

ter. - *Tchinevad*; lis. *Tchinevad.* - *tout les*; lis. *tous les.* - *Vadjerdjuerd*; lis. *Vadjerguerd.* - *Zareh*; lis. *Zaré.* - *Zeorô Vengheosch*; lis. *Zeorô vengheoesch.* - *Zoak*; lis. *Zohâk.*

Table des Matieres.

Il n'est pas ordinaire de comprendre la *Table des Matieres* dans l'*Errata* : mais la nature & l'étendue de celle-ci peuvent excuser cette singularité. Mon objet a été de donner la *Concordance* en quelque sorte des deux volumes, & surtout celle des *Livres Zends & Pehlvis*, par ordre alphabétique : on sent l'importance de ce plan. Le tems ne m'a pas permis de l'exécuter aussi parfaitement que je l'aurois souhaité. Malgré cela, certains articles, par exemple, ceux d'*Ahriman*, *d'Ormuzd*, les articles *Tems*, *Feu*, *Parses*, *Zoroastre &c.* présentent à-peu-près tous les endroits qui font mention de ces êtres, placés dans un ordre propre à faire saisir les différens rapports sous lesquels ils paroissent dans les Livres des Parses : & cet ordre peut suppléer aux explications que j'aurois peut-être dû mettre dans le corps de l'Ouvrage. Je suis obligé, pour finir, d'abandonner au Lecteur le François de cette Table. Je n'ajouterai que peu d'articles & quelques corrections de numeros de pages.

En général, *si l'on ne trouve pas une matiere à la page & au Volume indiqués, c'est qu'il y a erreur de volume ; la même page d'un autre volume la donnera sûrement.*

P. 620, l. 8, *une N, & la Préface par Pref.* - p. 621. col. 1. l. 16. (& aill.) lis. *Kazzi* -p. 622, 2e. col. l. 32, lis. *ibid. Ader*, *9e. mois de l'année, 9e. jour du mois, 524, 525.* - p. 624, col. 1. l. 27, 28, lis. *30, n. 1, 6, & 45. Former.* - p. 626, col. 2, l. 21, lis. *Ame (l')*. - p. 627, col. 1, l. 23, lis. *362, Amerdad, 5e. mois de l'année, 7e. jour du mois, 524, 525.* - p. 630, col. 1, l. 15, lis. *nuits, de deux especes*; col. 2e. l. 30, lis. 87. *L'année Solaire a de plus cinq petits tems qui donnent tous les quatre ans un mois de 31 jours, 402, 403. L'année actuelle des Parses.* - p. 631, col. 2, l. 4, lis. *Darab, acheve à Surate.* - p. 362, col. 2, l. 48, l. *ibid. Ard. 25e. jour du mois, 524*; à la réclame, lis. *1, 2.* - p. 633, col. 1, l. 24, lis. *appellé couleuvre Touranie, Afrasiab.* l. 41, lis. 181. *demande à Gosch de le lier*, 202; col. 2, l. 21, lis *ibid. Ardibehescht, 2e. mois de l'année, 3e. jour du mois, 523, 525.* -p. 635, col. 2, après la l. 4, mett. à la l. *Aschak Personn. P. II. 418, n. 2. Voy. Zoscheké.* -l. 34. lis. *425, Escheam appellé Aschmogh, II. 77.* - p. 637. col. 1, l. 1, lis. *gho, un des fils*; & ainsi pour les vingt-huit autres fils de Gustasp; col. 2, lis. *Atibara, tems d'ouragans, I. 1. P.* l. 46, lis. *II. 349.* - p. 638, col. 1, l. 2, & 37, lis. 349; col. 2, l. 48, lis. *Barkombayes.* - p. 642, col. 1, l. 20, lis. *Strabon, II. 532, n. 4.* - p. 643, col. 2, l. 12, lis. *ibid. Behram, 20e. jour du mois, 524.* - p. 644, col. 1, l. 10, lis. *Aurengabad.* l. 28. lis. 330. 535. & 2. *P.* - p. 645. col. 1. l. 2, lis. 349. l. 3, lis. *de Muscs*; col. 2, l. 13, lis. *Radclivienne, à Oxford.* - p. 646, col. 2, l. 2, lis. *1. & 394, 395. II.* l. 3, lis. *Boé*, - p. 647, col. 1, l. 12, lis. *349.* p. 652. apr. la l. 38. mett. à la l. *Chardin (Voyage de). I. 2. P. 264. n. II. 529.* - p. 653, col. 1, l. 13, lis. 293. *quatre chevaux du.* - p. 654, col. 2, l. 4, lis. *179, n. - 184, n.* l. 11, lis. *180, n. & 183, n.* - p. 655, col. 1, l. 3, lis. *fois, l'abondance, Vadj.*

après la l. 4, mett. à la l. *Cobbe d'elephant, mes. de long. I. 1. P. 178*; col. 2, après la l. 44, mett. à la l. *Colombo, Vil. de Ceyl. Etabliss. Holland. I. 1. P. 151.* - p. 657, col. 1, l. 9, 11, lis. *Fiancé, du répondant de la fiancée, & de la fiancée elle-même, lorsque c'est une une fille faite, nécessaire pour le mariage, II. 96, & n. 2, & 102.* l. 15, 16, lis. *les Parses & chez les Chinois, II. 349 & n. 2.* l. 17, lis. *Indiens, n. 2.* Après la l. 39, mett. à la l. *Copistes (inexactitude des)*, II. 424. Voy. *fautes*; col. 2, l. 49, lis. *n. 1. Grand côté, mes. de long. I. 2, P. 311, n. 2.* - p. 659, col. 1. l. 39-41, lis. 2°. *Dakhmé, II. 688, ou lieu, dans le païs des Mazdéïesnans, où, en attendant qu'on les porte au Dakhmé, on dépose en tems de pluie les.* l. 45, lis. *pur, 300, 331.* - p. 662, col. 1, l. 28. lis. *de Tchengahschah, I. 1. P. 323. & n. 1. & 2. P.* l. 45, lis. *292, 293.* - p. 663, col. 1. l. 22. lis. *556, doit en avoir cinq, 390.* - p. 666. col. 2. l. 8. lis. = *à-peu-près à dix livres.* -p. 667, col. 1, après la l. 38, mett. à la l. *Dix (nombre par)*; *II. 259*; col. 2, l. 7, lis. *jointure.* - p. 669, col. 1, l. 49, 50, lis. *avantages qu'elle procure, I. 2. P. 247. II. 259.* - p. 676, col. 1, dern. l. lis. *524, 525*; col. 2, l. 15, lis. *p. 89. fautes de Copistes dans les Livres Zends, 283, 367, 372, 376, II. 236, 261.* l. 42, lis. *Chef de la Maison.* - p. 678, col. 1, l. 19, lis. *269, 270.* - p. 679, col. 2, av. dern. l. lis. *des trois premiers états, 79. protégés.* - p. 680, col. 1, l. 7, lis. *Soldat, 24, 328. Neriosengh, 24. Aderbourzin, 73. feu tiré*; col. 2, l. 48, lis. *43, 44.* - p. 682, col. 2, l. 12, lis. *especes*; *celle.* - p. 683, col. 2, après la l. 36, mett. à la l. *Frobz, feu, II. 89. Voy Fra* p. 685, col. 1, l. 16, lis. *249 (Etendard de)*; col. 2, l. 4, lis. *réciter, 129*, 130. l. 8, lis. *245-246*, l. 30, lis. *du Port de.* - p. 687, col. 1, l. 10, lis. *349.* - p. 688, col. 2, l. 49, lis. *349.* - p. 689. col. 1. l. 34. lis *349.* - p. 690, col. 1, l. 17, lis. *P. Kéan*, 179. - p. 691, col. 2, l. 39, lis. *ibid. Ordre de le célébrer*; *démérite du contraire, 87.* 88. - p. 692, col. 1, l. 22, lis. *parlent de Hom & du Hom.* p. 693, col. 1, l. 1, lis. *Z. I. 2. P. 74. II. 53.* après la l. 11[e]. mett. à la l. *Heomô, I. 2. P. 10. Voy. Hom.* - p. 694, col. 1, l. 22, lis. *n. (Malardji), autre, Chef Mar. 211, n. 274, n.* - p. 696, col. 1, l. 14, lis. *248. Zoroastre lui donne les attributs des Izeds, II. 266, 279. Ce qui*; col. 2, l. 43, lis. *380, dix-huit enfans selon le Modjmel el Tavarikh, 352, n. 1. Descendans.* - p. 697, col. 2, l. 24, lis. *II. 349.* - p. 699, col. 1, l. 17, lis. *n. 1-87, n. son.* Après la l. 49, mett. à la l. *Jasmin, II. 405. Celui qui tire sur le rouge, affecté à Ormuzd, 407.* - p. 703, col. 2, l. 2, lis. *chez les Malabars, instrument.* - p. 704, col. 1, l. 28, lis. *428, n. 1. 429, n. 4.* col. 2, l. 9, lis. *285, Jugement dernier, II. 413, 415.* dern. l. lis. *n. 2. leurs attributs donnés à des hommes, II. 266. 279.* - p. 705, col. 1, l. 17, lis. *73, faisoit.* - p. 707, col. 1, l. 2, lis. *n. & 2. P.* l. 21, lis. 31, *du côté du Khorasan, c'est-à dire à l'Est, II*; col. 2, l. 21, lis. *l'Auteur, 313. 317.* - p. 709, col. 1, l. 1, lis. *Zaré, II. 78. Voy. Kansé.* l. 13, lis. *Kehrkas, d'or.* l. 26, lis. *349.* - p. 711, col. 2, l. 3, lis. *103, feu, ordonne à Gustasp d'écouter Zoroastre, 39, & II. 24.* - p. 712, col. 2, l. 7. lis. *Vitaré* ou *Vedast.* l. 8. lis. *II. 453.* l. 28, lis. *178, ses descendans, &c. Voy. Thomas Knaye.* L'article ne devroit pas être coupé en deux. l. 44, lis. *340. Kobad, pere.* - p. 717, col. 2. l. 43, lis. *419, & n. 1.* - p. 722, col. 2, l. 21, lis. *123, 124.* - p. 723, col. 1, l. 29, lis. *560. consentement des Parties nécessaire, quand elles sont en âge convenable, souhaits*; col. 2, l 36, lis. *349.* - p. 725, col. 1. Après la l. 33. mett. à la l. *Mechista, Ville, II.* 588. l. 41, lis. *& s'il en meurt trois de suite entre ses mains, renoncer.* - p. 726, col. 1, l. 15, lis. *349.* col. 2, après la l. 7. mett. à la l. *Mermeroès Général P. II.* 588. l. 40, lis. *Zoroastre le nomme, 189, 191, 214. 217. son péché a introduit la mort, ibid.* l. 48, 49, lis. *après quarante hyvers a des enfans, huit couples, (ou neuf), I. 2. P. 278. II. 352, n. 1,* & *380.* - p. 728. col. 2. après la l. 15[e]. mett. à la lig. *Mir Hafez eddin Ahmed khan, fils de Miatchen, Nab. de Sur. I. 1. P. 265. n.* l. 46. lis. *à Ariema.* - p.

731, col. 2, l. 42, liſ. *Samdehi.* - p. 732, col. 1, l. 34, liſ. *Zoroaſtre paroît; de.* col. 2, l. 29, liſ. *364, 367.* - p. 733, col. 2, l. 17, liſ. *349.* - p. 734, col. 2, l. 20, liſ. *donnera pendant.* - p. 735, col. 2, après la l. 20, mett. à la l. *Moudi, Marchand de ris, grains, beurre, &c. chez les Maures, I. 1. P. 64, n. 1.* - p. 736, col. 2, l. 32. liſ. *rivieres, I. 1. P. 60. n.* 1. l. 36, liſ. *donnent du ſecours.* l. 43, liſ. *Naguinkoté.* - p. 738, col. 2, dern. l. liſ. *349.* - p. 739, col. 1, l. 46, & aill. liſ. *Nereé*; col. 2, l. 41, liſ. *Guerſchâſp, & pere de Sam.* - p. 740, col. 2, l. 5, liſ. *547. Progreſſion de nombres indéterminés par neuf, 258.* - p. 741, col. 1, l. 35, liſ. *& Perſan*; col. 2, l. 27, liſ. *533. Sept cens, nombre indéterminé, II. 203. Progreſſion de nombres indéterminés par neuf & par dix, pour marquer une quantité conſidérable, II. 258, 259.* l. 33, liſ. *Nonaber* (*Izeſchné*). l. 37, liſ. *349.* - p. 742, col. 1, l. 44, liſ. *23, 328*; col. 2, l. 44, liſ. *586. Punition des trois nuits, après la réſurrection, II.* 414. *Voy. Réſurrection.* - p. 743. col. 1. l. 32. liſ. *Sorbah de.* - p. 745. col. 2. l. 8. liſ. *vient du.* - p. 746; col. 1. l. 2. liſ. *N.* 29. *Ormuzd, premier jour du mois, II. 523.* col. 2. mett. l'art. *Oziren* apr. celui d'*Oxus*. p. 747. col. 2. - p. 747, col. 2, l. 12, liſ. *II. 54, 555,* - p. 748, col. 1, l. 19, liſ. *272, n. 3*, av. l'av. dern. l. mett. à la l. *Pall mall, quartier de Londres, I. 1. P.* 465. - p. 752, col. 1, l. 3, liſ. *finit, comme il a commencé, en*; col. 2, mett. l'art. *Med. Saint Paul*, à l'S. l. 37, liſ. *Peças, de Barotch.* - p. 756, col. 2, l. 6, liſ. *d'Huiſſier Indien.* - p. 760, col. 2, liſ. 264. *l'Izeſchné & les Ieſchts, ou, en chantant, I. 2. P. 175 avec les.* - p. 761, col, 1, av. dern. l. liſ. *175-178*; col. 2, l. 14, 15, liſ. *160, 170, n. communiqué* - p. 762; col. 1, l. 47, liſ. *Tanafour, II. 30. n. 1*; col. 2, l. 12, liſ. *peſés le* 4[e]. l. 32, liſ. *néceſſaire pour.* - p. 763, col. 2, l. 4, liſ. *Aſchmogh, ou qu'on.* - p. 765, col. 1, l. 51, liſ. *lié, en tenant le hom élevé, faiſant*; col. 2, l. 9, liſ. *nature, 401, fait.* - p. 766, col. 1, l. 22, liſ. *238 - 247*; col. 2, à l'article *Recueil*, toutes les diviſ. doivent commencer par une capitale, ainſi, liſ. *De morceaux, &c. Qui contient, &c. D'ouvrages*, &c. dern. l. liſ. *39, 46.* - p. 767, col. 1, l. 49, liſ. *138, n. 1- 140, n.* - p. 768, col. 1, l. 18, liſ. *I. 2. P. N. 37.* l. 34, liſ. *412, Se.* - p. 769, col. 1, l. 13, effac. *II*; col. 2, l. 36, liſ. *II. 59-60.* - p. 770. col. 1, l. 38, liſ. *425, 427*; col. 2, l. 9, liſ. *40, II. 269, n. 1.* l. 17, liſ. *roupies. d'Arcate.* l. 48, liſ. *I. 2 P.* - p. 772, col. 2, l. 1, liſ. *Parſi, II. 430.* l. 29, liſ. *Fort. Portug.* - p. 774, col. 2, l. 44, 45, liſ. *Auteurs, ibid. n. 1.* - p. 775, col. 2, l. 30, liſ. *369, 397.* - p. 779; col. 1, l. 29, liſ. *ou Boum.* - p. 780, col. 1, l. 2, liſ. (*Province de*), *à*. l. 33. liſ. *II. 235*; col. 2, l. 45, liſ. *371. - 373.* - p. 781, col. 2, après la l. 50, mett. à la l. *Sirius, l'aſtre Taſchter, II. 186, n. 1.* - p. 782; col. 2, l. 27, liſ. *16, n. 1, 17, n.* - p. 786, col. 2. après la l. 40. mett. à la l. *Tamin al dûri, Perſonn. Arabe. II.* 617. - p. 787, col. 2, l. 36, liſ. *Tir, ſeconde Taſchter contre.* l. 46, liſ. *en Parſi, Tir.* - p. 788, col. 1, l. 34, liſ. *de Tir.* - p 789, col. 1, l. 33, liſ. *163, II. 356*; col. 2, l. 23, liſ. *Tchaliram.* - p. 790, col. 2, l. 11. *ibid. Peut-être ce Parſe eſt-il différent de Tchenghah ſchah, pere de Manek ſchah, auquel eſt adreſſée la Lettre des Deſtours du Kirman, dont on trouve des extraits dans le Gr. Ravaët, p. 568 & aill.* l. 12, liſ. *Tchengrenghâtchah.* l. 34, liſ. *Zend-Aveſta, & engage.* - p. 591, col. 1, l. 16, 17, liſ. *470. ſa poſition.* - p. 792, col. 2, l. 8, liſ. *noms. tems des verbes*, Voy. *Zend, Pehlvi, Parſi & & Perſan.* l. 50, liſ. *ſoulage, I. 2. P. 191.* - p. 793, col. 1, dern. l. liſ. *266, en marge*; col. 2, l. 40, 41, liſ. *campo, ſecond du nom, Archidiacre.* - p. 794, col. 1, l. 34, liſ. *Taſchter, Tir.* - p. 796, col. 2, l. 21, liſ. 523, 525. - p. 797. col. 2. apr. la l. 48. mett. à la l. *Vedaſt, meſ. de long. II.* 453. *Voy. Vîteſchté.* - p. 798, col. 2, l. 49, liſ. *réciter qu'avec l'Izeſchné.* - p. 799, col. 1, l. 4, liſ. *ibid. Rapport.* l. 7, liſ. *arbitraire, I. 2. P. 75, 76.* l. 36, liſ. *Auteur,* 1. *P. 6.* - p. 801, col. 1, l. 4, liſ. *I. 1. P. 539.* - p. 802, col. 1, l. 42, liſ. 320. - p. 805, col. 2, l. 42, liſ. *Taz, II.* 417. - p. 806, col. 2, l. 19, liſ. *Daëti, la mer Caſpienne;*

traverse cette mer, & a. - p. 807, col. 1, l. 51, lis. 170. 429. - p. 808, col. 1, l. 2, lis. 420, *n. 1.*

Légeres corrections.

Afrix; lis. *Afrin.* - *Berézésiug*; lis. *Berezesingh.* - *Boun-dehesek*; lis. *Boundehesch.* - *ccelle*; lis. *celle.* - *considree*; lis. *consultée.* - *Franc Fran.*; lis. *Franç.* - *Feezi.* lis. *Faizzi.* - *Kattalab khan*; lis. *Kartalab khan* - *Legislateur*; lis. *Législateur.* - *Litnrgie*; lis. *Liturgie.* - *Manguel kaloua*; lis. *Manguelkaloua.* - *Mediozeram*; lis. *Mediozerem.* - *offtande*; lis. *offrande.* - *Prettes*; lis. *Prêtres.* - *Schahh-namah*; lis. *Schah-namah.* - *Tchaudirenoum*; lis. *Tchandirenoum.* - *Tegh beig khan*; lis. *Teigh beg khan.* - *Van - Dorts*; lis. *Van Dorts.* - *Zadmarg*; lis. *Zad-marg.* - *Zend-Avesta*; lis. *Zend-Avesta.*

Préf. p. 14, dern. l. lis. *Chaque Religion a ses dogmes cachés; celle des Indiens, ce que designe..... celle des Parses, le Tems....*

Pour la p. 592. du T. II. l. 30. 1°. *Le Tems sans bornes, premier Principe, crée la lumiere premiere, † l'eau premiere, † le feu original, † Ormuzd & Ahriman: † la Parole, la Loi, † la Parole existante avant tous les Etres, créatrice: † Ormuzd, ses attributs; † Ahriman, ses attributs.*

2°. *Durée du tems, &c. partagée, &c. † Guerre des deux Principes, † terminée par le triomphe d'Ormuzd.*

3°. *Les Feroüers, † créés contre les Dews &c. † les plus purs, celui de la parole, de la Loi, † celui de Zoroastre, † chargé de rétablir &c. † Création des Etres en faveur des Feroüers, † de l'Iran vedj: † mauvais Génies opposés aux bons.*

4°. *Distribution de l'univers, † soumis à l'action des bons Génies donnés d'Ormuzd, † qui ressortissent à Ormuzd, † au Tems sans bornes: † création du premier taureau, † de Kaïomorts; † l'ame de l'homme créée pure, † juste, † libre: † péché de Meschia &c. † pere du genre humain: † cause du mêlange de biens & de maux, &c. † lequel résulte des opérations contradictoires &c.*

5°. *Délivrance de l'homme à la mort; † séjour destiné au Juste, † au pécheur; † Résurrection, † precédée de la conversion de toute la terre, † épreuves, réglées par le Tems &c. † pécheurs punis & purifiés; † Rétablissement général de la Nature, † l'enfer purifié, † le Monde d'Ahriman détruit: † Ormuzd & les premiers Izeds, unis avec Ahriman & les premiers Dews dans un sacrifice de louange fait au Tems.*

Auteurs & Ouvrages omis dans la Table des Matieres.

Abraham Roger, *Mœurs de Bramines, I. 1. P. 318. & aill.* - Agathias, *II. 545. 570. 578. 588.* - Ammien Marcellin, *123.* - Arrien, *De exped. Alex. 369.* Assemani, *Bibl. Orient. I. 1. P. 166. & aill.* - Et. Evod. Assemani, *Act. Martyr. Pers. 483.*

Bardesanes, dans Eusebe, *II. 582.* - Bayer, *Elément. Litt. Mungal. I. 1. P. 395.* - Beausobre, *Hist. du Manichéisme, I. 2. P. 1.* - Beckius, *Ephemer. Pers. I. 1. P. 535.* - Bernier, *Voyage, 270.* - Beski (le P.), *Pref. 10.* - Bochart, *Phaleg. I. 2. P. 3. Hierozoic, 344. & aill.* - Boundari, dans Hyde, *31.* - Brisson, *de Regn. Pers. 1.* - Buxtorf, *Synagog. Judaïc, I. 1. P. 486.*

Calvisius, *Opus Chronol. II. 82.* - Carpin, *Voy. par Gerberon, 556.* - Casaubon, *in Athæneum, 580.* - *Catal. de la Bibliot. Publ. de Leyde, 340.* - Cellarius, *Notit. Orbis Antiq. I. 2. P. 268. 282. & aill.* - Clem. Alexand. *Stromat. 5.* - Ciceron, *Tuscul. quæst. 8. II. 582.* - *Commentar. Petropolit. I. 1. P. 395.* - Couplet, *Vit. Confus. I. 2. P. 7.* - *Ctesiæ Excerpt. II. 578.*

Dellon, *Voy. I. 1. P. 264.* - Denis d'Halicarnasse, *Antiq. Rom. II. 432.* - Denis Periegetes, *I. 2. P. 268.* - Des Vignoles, *Chronol. I. 2. P. 61. & aill.* - D'Herbelot, *Bibl. Orient. I. 1. P. 530. & aill.* - Dinon, dans Diogene Laerce, *I.*

2. *P. 3.* Diogene Laerce, *De Vit. Philosoph. ibid. & aill.* - Dion Chrysostome, *Orat. I. 2. P. 27. 54. II. 579.* - Dodwell, *De ætat. Pythag. I. 2. P. 61.* - Du Halde. *Hist. de la Chine. 7.*

Elmacine, Hist. Sarac. I. 1. P. 318. - Eubulus, dans S. Jérôme, *Contra Jovin, II. 556.* -Eusebe, *Preparat. Evangel. 582.*

Fabricius, *Cod. Apocryph. N. Test. I. 1. P. 164.* Fréret, *Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. I. 2. P. 266.*

Gazali, Doct. Mahom. *II. 617.* - *Geographia Nubiensis, I. 2. P. 42.* -Glicas, *Annal. II. 555.* - Golius, *in Alferg. I. 2. P. 265. & aill. Lexicon, II. 369.*

Hamadani; Histor. II. 338. - Hamdallah, cité par Gol. *I. 2. P. 275.* - Herbert, *Voy. I. 1. P. 318.* - Hermodore, dans Diog. Laer. *I. 2. P. 3.* - Hérodote, *61. II. 551. 553.* - *Hist. Généalog. des Tatars, II. 610.* - Hottinger, *Hist. Orient. I. 2. P. 2.* - Huet, *De situ Parad. Terrest. II. 369. Quest. Alnet.* 580. - Hyde, *Itiner. Mundi, I. 2. P. 275.*

Jean André, *Confusion de la secte de Mahom. II. 602.* - *Journ. des Sçav. I. 2. P.* 343. *& aill.* - Julius Pollux, *Onomast. II.* 533. - *Justin, Epitom. II. 588.*

Kempfer, *Amœnit. Exotic. II.* 388. *& aill.* -Kirker, *I. 2. P.* 3.

Leb el Tavarikh. I. 2. P. 59.

Maracci, *Sur l'Alkor. I. 1. P.* 530 *& aill.* - Martinius, *Hist. Sinic. I. 2. P. 7.* - Medjidi, dans Hyde, 33. - Menage, *sur Diog. Laerc.* 3. *Mémoires des Miss. de la Comp. de Jes. dans le Lev. I. 2. P. 275. de la Bourdonnais. I. 1. P. 125. de la Compag. des Ind. ibid. de M. Dupleix,* 115. *de M. Godeheu,* 113. *de M.* De *Bussi,* 30. Menander, cité par Athen. *II.* 533. - Moyse de Chorène. *Hist. Arm. & Geograph. I. 2. P.* 270. 301. - *Mudjizat,* dans Hyde, *I. 2. P. 29.*

Nassireddin, *Tabl. géograp. par Grav. I. 1. P.* 270. - Nicomaque, dans Athen. II. 533. - Noël (le P.), *Præf.* 10.

Observations Physiq. &c. avec des not. du P. Gouye, I. 2. P. 7. - *Observ. Mathem. Astronom. &c. données par le P. Souciet. II.* 349. - Ockley, *Hist. des Sarras.* 339. - Olearius, *Voyag. I. 2. P.* 264 *& aill.* - *Origenes contra Cels,* 28. - Orus Apollo, *Hierogl. II.* 582.

Pausanias, *Græc. Periegess.* II. 531. - Petis-de-la-Croix, *Vies de Genghiiskhan, de Tamerl.* 339. *I. 2. P.* 264. - Pline, *Hist. nat. I. 2. P.* 13. 29. *& aill.* - Plutarq. *De Procreat. anim.* 2, *Symposiac.* 66. - Pocock, *Specimen, Hist. Ar. II.* 544. - Porphyre *De Nymph. ant. I. 2. P.* 28, *De abstin. II.* 556. 601. - *Pseudo-Origen. I. 2. P. 2.* - Ptolemée, *Geograph.* 266. 283.

Quinte-Curce. *II.* 282.

Recognitions att. à S. Clem. I. 2. P. 4. - Reland, *Diss. de situ Parad. Terr. II.* 369; *De Relig. Mohamm.* 544. - *Relat. des Conquêtes des Portug.* &c. *I. 1. P.* 204. *Relation du Levant, du P. de Chinon, II.* 551. 601. - Renaudot, *Anc. Relat. &c. I. 2. P.* 53. - Rheisckius, *Prodidagm. ad Hist. & Geograph. Orient. II.* 340.

Saumaise, *sur Solin, I. 2. P.* 344. - Scaliger, *ad Euseb. Chronol.* 3. - *Schah-namah natseri,* dans Hyde, 32. - Schultens, *Ind. Geogr. in vit. Sal.* 264. - Selden, *de Diis Syr. II.* 580. - Sharp, éditeur du *Syntagma. Dissert. de Hyde, I. 1. P.* 488. - Solin, *I. 2. P.* 13, Stanley, *Hist. Philosoph.* 3. - Strabon, 264. *II.* 530. 532. *& aill.* - Suidas, *I. 2. P.* 5. 6.

Tabul. Syr. Abulfedæ. II. 340. Tavernier, *Commerce des Indes. I. 2. P.* 344. - Texeira, *viage de la Ind. II.* 369. - Theodoret, *Serm. de legib. I. 2. P.* 2. - Theo. phyl. Simoccat., *II.* 566. - Thevenot, *Recueil de Voy. I. 1. P.* 369. Tilladet, *Recueil de Dissertat.* II. 391-392.

Xenophon, *Cyroped. I. 2. P.* 60. *II.* 552.

EXTRAIT

Extrait des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Du Vendredi 19 Avril 1771.

M. l'Abbé BARTHELEMY & M. de GUIGNES, Commissaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un Ouvrage Manuscrit de M. Anquetil Duperron, Associé de ladite Académie, intitulé : *Zend-Avesta, Ouvrage de Zoroastre, traduit en François par M. Anquetil Duperron, sur l'Original Zend, avec des Remarques, précédé de la Relation du Voyage qu'il a fait dans l'Inde, & accompagné de plusieurs Traités relatifs à l'Histoire & à la Religion des Perses*, en ont fait leur rapport, & ont dit, qu'après avoir examiné cet Ouvrage ils n'y ont rien trouvé qui dût en empêcher l'impression. En conséquence de ce rapport & de leur Approbation par écrit, l'Académie a cédé à M. ANQUETIL DUPERRON, son droit de Privilége pour l'impression dudit Ouvrage. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris, au Louvre, ce Vendredi 19 Avril 1771.

LE BEAU, Secrétaire pérpétuel.

Lettres portant renouvellement de Privilége en faveur de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, pendant trente ans, pour l'impression, vente & débit de ses Ouvrages.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A Nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant Nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres Nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres Nous a fait exposer, qu'en conformité du Réglement ordonné par le feu Roi Notre très honoré Seigneur & Bisayeul, pour la forme de ses exercices, & pour l'impression des divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent : elle en a déja donné un grand nombre au Public en vertu des Lettres de Privilége qui lui furent expédiées au mois de Décembre mil sept cent un, renouvellées par autres du quinze Février mil sept cent trente-cinq ; mais le détail de trente années, porté par ces dernieres, se trouvant expiré, Notredite Académie Nous a très-humblement supplié de lui accorder Nos Lettres nécessaires pour sa prorogation. A CES CAUSES, & Notre intention ayant toujours été de procurer à Notredite Académie en corps, & aux Académiciens en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons de nouveau permis & accordé, permettons & accordons, par les présentes, signées de Notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de Notre Royaume, par tel Li-

braire qu'elle jugera à propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans ses Assemblées, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom; comme aussi les Ouvrages, Mémoires ou Livres des Particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés, au terme de l'article 44 du Réglement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'Académie aura choisi, pendant le tems & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes: faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs, que celui ou ceux que l'Académie aura choisis, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits Ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine, contre les contrevenans, de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicables, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été commise, & l'autre tiers au Dénonciateur, à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans Notre Bibliotheque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU, avant de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur du beau & bon papier, & en beau caractere, suivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire registrer ces Présentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user Notredite Académie & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & voulant faire cesser tous troubles & empêchemens; voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de Nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier Notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution de ces Présentes, tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission: Car tel est Notre plaisir. DONNÉ à Compiegne, le vingt-huitieme jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de Notre regne le cinquantieme. *Signé* LOUIS, *& plus bas*: par le Roi, PHELYPEAUX.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, n°. 437. fol. 364. conformément au Réglement de 1723, qui fait défense, art. 41, à toutes personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 14 Septembre 1765.

LE BRETON, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires de LL. AA. SS. Messeigneurs le Prince de CONDÉ, du Duc de BOURBON & de l'Archevêché, rue des Mathurins 1771.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE OU *INTRODUCTION* AU ZEND-AVESTA,

QUI renferme le VOYAGE du Traducteur aux Indes Orientales ; l'HISTOIRE de la retraite des Parses dans l'Inde, & les événemens les plus considérables qui concernent ce Peuple fugitif, jusqu'en 1760 ; & des détails relatifs aux LIVRES ZENDS, aux différens Exemplaires sur lesquels on les a traduits, & à l'ordre selon lequel on a cru devoir les distribuer.

LE nom seul de l'Ouvrage que je présente au Public suffiroit pour lui assurer un accueil favorable, si le fonds des choses répondoit à ce que le titre annonce. Tout doit intéresser dans un Législateur aussi célebre que Zoroastre. Les Auteurs Grecs & Latins en font l'éloge le plus pompeux ; à la naissance du Christianisme, plusieurs Hérétiques crurent relever le mérite de leurs Ouvrages en les revêtant de

ſon nom ; les Mahométans, ennemis perſonnels de ſes Diſciples, ne l'appellent que *le Sage*. Dans un ſiécle où la raiſon, maîtreſſe du préjugé, ſe picque de ne tenir qu'à la vérité, Zoroaſtre ſe feroit lire avec avidité, s'il paroiſſoit accompagné de cette profondeur, de cette étendue de connoiſſances que l'Hiſtoire ancienne lui attribue.

Mais je crains que les Ouvrages dont je donne la traduction ne rempliſſent pas l'idée que l'on s'eſt formée de ce Légiſlateur. Cette crainte doit-elle m'empêcher de les préſenter aux Sçavans ? Je penſe au contraire que l'on payera volontiers de quelques heures d'ennui la ſatisfaction de ſçavoir à quoi s'en tenir ſur cette matiere.

Les hommes admirent de loin des choſes qu'ils regarderoient à peine, ſi elles étoient ſous leurs yeux. Souvent nous nous laiſſons aller au même enthouſiaſme, lorſque nous liſons les Relations des Voyageurs. Il faut voir les objets immédiatement, pour ſe détromper : & c'eſt un des avantages que l'on peut retirer des nouvelles découvertes. Si quelquefois elles n'offrent par elles-mêmes rien de fort intéreſſant, du moins mettent-elles en état d'apprécier des choſes qui ſouvent n'auroient pas piqué la curioſité, ſi elles euſſent été connues plus exactement.

Les voyages faits avec réflexion préſentent le même objet d'utilité. La vûe ſimple des lieux & des choſes donne des idées neuves, & rectifie celles que l'éloignement & le tems avoient pour ainſi dire conſacrées.

Mais ces entrepriſes Littéraires n'ont pas été portées auſſi loin qu'elles pouvoient l'être. L'intérieur de l'Afrique nous eſt encore inconnu, & la plus grande partie de l'Aſie offre un ſpectacle abſolument nouveau ; ſpectacle digne, par la variété des événemens, des Peuples & des Langues, d'occuper un eſprit, qui veut débrouiller, s'il eſt poſſible, les Archives du Genre-humain, & étudier la Nature encore dans ſon berceau.

C'eſt pour le contempler, ce ſpectacle, que j'ai fait le voyage des Indes Orientales. Le Lecteur auquel j'offre le fruit de mes travaux, deſire ſans doute de connoître plus en détail les vûës qui m'ont porté à les entrepren-

dre, & les moyens que j'ai employés pour réussir ; l'exposé simple que je vais en faire justifiera en même-tems l'importance & la solidité de mes recherches.

Persuadé que les usages modernes de l'Asie doivent leur origine aux Peuples & aux Religions qui l'ont subjuguée, je me suis proposé d'étudier dans les sources l'ancienne Théologie des Nations habituées dans les Contrées immenses qui sont à l'Est de l'Euphrate, & de consulter sur leur Histoire, les Livres originaux. Ce plan m'a engagé à remonter aux Monumens les plus anciens. J'en ai trouvé de deux especes : les premiers écrits en *Samskretan* [1] ; ce sont les *VEDES*, Livres sacrés des Pays, qui de l'Indus s'étendent aux frontieres de la Chine : les seconds écrits en *Zend*, ancienne Langue du Nord de la Perse ; c'est le *ZEND-AVESTA*, qui passe pour avoir été la Loi des Contrées bornées par l'Euphrate, le Caucase, l'Oxus & la mer des Indes.

Ci-ap. T. II. p. 426.

Ci-ap. Vie de Zoroast. p. 20

Voy. le Journ. des Sçavans, 1726. Juin, 2e. volume.

La Relation abrégée de mon Voyage que je publiai à mon retour en 1762, a déja fait connoître les raisons qui m'ont engagé à commencer par la traduction du *Zend-Avesta*, & les matériaux que j'ai rassemblés pour celle des *Vedes*. Mais l'importance de l'Ouvrage que je présente au Public m'oblige d'entrer à ce sujet dans de plus grands détails : & le moyen qui me paroît propre à satisfaire également les Sçavans & les Curieux, est de donner ici le Journal abrégé de mon Voyage. Les Sçavans y trouveront sur les Parses, leur établissement dans l'Inde, leurs Livres sacrés, tous les éclaircissemens qu'ils peuvent desirer ; les Curieux me suivront dans des marches périlleuses, dont l'objet principal étoit l'étude des hommes ; ils visiteront avec moi les Monumens les plus anciens de l'Inde ; ils s'assureront de la maniere dont j'ai vû, dont j'ai vérifié, discuté ; & peut-être rencontreront-ils des traits qui les dédommageront du ton sec, de la forme hérissée & presque barbare du reste de l'Ouvrage.

[1] Le *Samskretan* est une Langue morte qui n'existe plus que dans les Livres ; elle passe pour la mere des Langues Indiennes. Il y a du Samskretan de differens âges.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

Ie. PARTIE.

I. LA Religion & l'Histoire des Perses sont des objets intéressans par eux-mêmes, & qui méritent de plus l'attention des Sçavans, à cause des liaisons que ce Peuple a eues avec les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, & même avec les Chinois. Mais s'en rapporter uniquement à ce que les Anciens nous apprennent de cette Nation, ce seroit s'exposer à n'en prendre qu'une idée imparfaite. Les Ouvrages qui traitoient à fond de son *Histoire* & de sa Religion n'existent plus ; & ceux qui ont échappé au tems, ne peuvent nous en donner une connoissance sûre & satisfaisante.

Ces réflexions engagerent, sur la fin du siecle dernier, le sçavant Docteur Hyde à approfondir une matiere jusqu'alors à peine effleurée. Il feuilleta les Auteurs Arabes & Persans, joignit à ces Monumens le témoignage des Voyageurs, & les lettres que plusieurs de ses amis lui avoient écrites de l'Inde, & composa son fameux Ouvrage sur la Religion des Perses.

Ce Livre peut passer pour le seul qui donne sur les Perses une suite de détails instructifs pris des Ouvrages des Orientaux. Malheureusement les principales sources où M. Hyde les a puisés, ne sont pas de la premiere antiquité. Le Docteur Anglois cite particulierement le *Farhang Djehanguiri*, Dictionnaire Persan, commencé dans le seiziéme siecle, sous le regne de Schah Akbar, & achevé dans le dix-septiéme, sous celui de Djehanguir ; il rapporte plusieurs passages du *Virafnamah* & du *Sad-der*, Ouvrages postérieurs de beaucoup à Zoroastre, & dont il ne possédoit que les traductions faites en Persan moderne. Mais comme ce Docteur ne sçavoit ni le Zend ni le Pehlvi [1], on ne

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 380. not. 9.

[1] Ce point sera prouvé à la fin du Discours Préliminaire.

trouve dans son Ouvrage aucun passage de l'*Izeschné* ni des *Néaeschs*, qui faisoient néanmoins partie de ses Manuscrits; il se contente de nommer le *Zend-Avesta*, sans en rien traduire: Son travail ne pouvoit donc passer aux yeux mêmes des Anglois, que pour un essai.

VOYAGE aux Indes Orientales. Ie. Partie.

La voie la plus sûre eut été sans doute de consulter les Perses eux-mêmes sur leur propre Religion; & l'entreprise n'avoit rien d'impossible. L'Inde en présente un corps nombreux établi depuis plus de neuf cens ans dans le Guzarate. Ils sont répandus au Nord de la côte Malabare, où le goût du Commerce & l'industrie qui les caractérisent, leur ont procuré des Établissemens considérables. On les appelle dans l'Inde *Parsis ou Parses*: je me servirai dans la suite de ce dernier nom pour désigner ce reste précieux des Disciples de Zoroastre.

Voyage de Chardin, in-4° T. III. p. 127.

Ce fut des mains des Parses établis à Surate, que George Bourchier, Anglois, reçut en 1718 le *Vendidad sâdé*. Ce volume qui contient trois ouvrages Zends, le *Vendidad* proprement dit, l'*Izeschné* & le *Vispered*, ne fut apporté en Angleterre qu'en 1723. Il paroissoit en Europe pour la premiere fois, & personne alors n'en pouvoit défricher les caracteres, quoique l'Alphabet Zend se trouvât dans un des Manuscrits du Docteur Hyde.

Ci-ap. p. 75.

Long-tems après, un Conseiller de Bombaye, M. Frazer, Ecossois, connu par la Vie qu'il a donnée de Tamaskoulikhan, alla chercher à Surate ce qu'il croyoit pouvoir recouvrer des Ouvrages attribués à Zoroastre. Son projet réussit quant à l'achat de deux Livres Zends, l'*Izeschné* & les *Ieschts*, & de plusieurs autres Manuscrits Persans & Indiens: mais il lui fut impossible d'engager les Prêtres à lui enseigner le Zend ni le Pehlvi, à lui donner la clef du *Zend-Avesta*. De façon que peu satisfait de son voyage, il revint en Angleterre, où il est mort depuis.

Ci-après, T. II. p. 143.

Telles furent les tentatives que firent les Anglois pour l'acquisition & l'intelligence des Ouvrages attribués à Zoroastre. Le reste de l'Europe s'en rapportoit au Docteur Hyde, sans songer à apprendre des Langues dont les Sça-

VOYAGE aux Indes Orientales, I. Partie.

vants connoissoient à peine les noms. Cet assoupissement général sur un objet aussi intéressant m'étonna, & je conçus dès-lors l'idée du voyage que j'ai fait dans l'Inde.

En 1754, j'eus occasion de voir à Paris quatre feuillets Zends calqués sur le *Vendidad sâdé*, qui est à Oxford. Sur le champ je résolus d'enrichir ma Patrie de ce singulier Ouvrage. J'osai former le dessein de le traduire, & d'aller dans cette vue apprendre l'ancien Persan dans le Guzarate ou dans le Kirman. Ce travail pouvoit étendre les idées que je m'étois faites sur l'origine des Langues & sur les changemens auxquels elles sont sujettes. Il étoit encore très-propre à répandre sur l'Antiquité Orientale des lumieres qu'on chercheroit vainement chez les Grecs ou chez les Latins.

Je crus donc, qu'au lieu de m'abandonner aux conjectures, en suivant les traces du sçavant Anglois, je n'avois d'autre moyen pour réussir, que d'aller puiser chez les Parses mêmes, les connoissances dont j'avois besoin. Je sçavois encore que les quatre *Vedes*, Livres sacrés des Indiens, étoient écrits en ancien Samskretan, & que la Bibliotheque du Roi étoit riche en Manuscrits Indiens, que personne n'entendoit. Ces raisons m'engagerent à préférer l'Inde au Kirman, d'autant plus que je pouvois également y approfondir l'ancien Persan & l'ancien Samskretan.

Je communiquai mon projet à M. l'Abbé Sallier, à M. l'Abbé Barthelemy, à M. le Comte de Caylus, à Messieurs Falconnet, de Bougainville & de Guignes. Ces Sçavans l'approuverent. Ils me montrerent de loin l'Académie des Belles-Lettres comme le terme de mes travaux ; ils me promirent même de parler au Ministre en ma faveur, & d'engager la Compagnie des Indes à se prêter à mes vûës. J'eus en conséquence l'honneur d'entretenir plusieurs fois à ce sujet M. de Silhouette, Commissaire du Roi à la Compagnie des Indes ; & la maniere dont il m'écoutoit tenoit autant de l'homme de Lettres, que du protecteur des talens naissans.

Mais l'impatience de commencer une carriere que je prévoyois devoir être longue & semée de difficultés, ne

me permit pas d'attendre que les promesses des personnes qui s'intéressoient à l'exécution de mon plan, se réalisassent. J'étois d'ailleurs résolu, pour n'être pas exposé aux reproches en cas de mauvais succès, de ne devoir qu'à moi-même une entreprise de cette nature; & l'équité ne souffroit pas que j'exigeasse de ma famille, peu favorisée des biens de la fortune, des secours qui pouvoient paroître plus que hasardés.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Dans ces dispositions, sûr de la force de mon tempérament, & exercé depuis plusieurs années à une vie austere, aux veilles, à la sobriété, l'état de Soldat de la Compagnie des Indes me parut le seul que les circonstances me permissent d'embrasser. J'allai en conséquence trouver M. Boucher, Officier chargé de former les Recruës que l'on envoyoit dans l'Inde, & après quelques momens de conversation sur l'Histoire du Païs & sur les affaires de la Côte de Coromandelle, je lui déclarai nettement l'objet de ma visite. Ma proposition le surprit; il me représenta fortement & avec une sorte de tendresse, à quoi je voulois m'engager, & me remit à quatre jours, comptant que ce délai me feroit changer de résolution. Il est difficile d'exprimer ce qui se passa chez moi pendant cet intervalle. J'allai au bout des quatre jours revoir M. Boucher; mon courage triompha de ses objections: & voyant que c'étoit un parti pris, il reçut mon engagement, avec promesse positive de n'en parler qu'après mon départ.

J'employai le peu de têms qui le précéda, à former, sans que mes parens s'en apperçussent, mon petit équipage, qui consistoit en deux chemises, deux mouchoirs & une paire de bas. Je grossis le paquet d'un étui de Mathématiques, de la Bible Hébraïque de Leusden, de Montagne, de Charron; & la veille du jour auquel je devois quitter Paris, j'envoyai chercher mon frere, celui qui est actuellement Chef du Comptoir François de Surate. Quelle entrevûe! Je ne puis y penser sans frémir. Le billet que je lui avois écrit, lui marquoit en deux mots ce dont il s'agissoit. J'eus besoin d'une force plus qu'humaine pour dévorer son chagrin & le mien. M. Boucher me laissa en sa présence maî-

tre de mon ſort. Nous nous collâmes le viſage l'un ſur l'autre. Ses larmes étoient ſes expreſſions ; les miennes me ſuffoquoient. Je lui montrai avec cette force que donne un courage froid & réfléchi, que le parti que je prenois étoit néceſſaire. Il me promit le ſecret pour deux jours ; & après avoir reçu de lui quelques préſens, j'eus encore la force de le quitter le premier, pour rejoindre la Troupe avec laquelle je devois me rendre à l'Orient. Le moment du départ arrivé, je partageai entre mes nouveaux Camarades l'équipage que la Compagnie des Indes donne à ſes Soldats ; & nous nous mîmes en marche à pied, commandés par un bas Officier des Invalides, le 7 Novembre 1754, avant le jour, au ſon lugubre d'un tambour mal monté.

La route de Paris à l'Orient fut pour moi un apprentiſſage de fatigues, que je fis avec plus de fermeté que je n'aurois oſé l'eſpérer. Le voyage fut de dix jours, partie à pied, partie à cheval, au milieu des pluies, du froid, de la neige, & accompagné de dangers de plus d'une eſpece. Souvent je me vis obligé de porter pluſieurs lieues ma valiſe à travers des champs labourés, pour aller goûter quelques heures de repos dans une pauvre chaumière, où je trouvois à peine, même en payant, le néceſſaire d'un Soldat de recrue.

Ce qui m'occupa utilement, & même en quelque ſorte agréablement pendant cette pénible marche, ce furent les caracteres nouveaux dont ma ſituation me mettoit à même d'obſerver les différentes nuances.

Juſqu'alors je n'avois connu les hommes, que par les livres, & par le commerce des honnêtes gens : je voulois en conſéquence trouver par-tout des principes, du raiſonnement, des mœurs. Je vis, d'un côté, l'humanité abandonnée à elle-même dans ſon plus bas étage, chez le Payſant ; de l'autre, accompagnée de tous les vices, dans mes Camarades.

Obligé de me tenir en garde contre ces Soldats d'une nouvelle eſpece, dont quelques-uns convoitoient mon habillement, il falloit en même tems que je ſerviſſe de Médiateur entre ces Brutaux & les Particuliers qu'ils avoient,

ou volés, ou maltraités ; exposé souvent à être sacrifié moi-même au ressentiment des Paysans, qui me prenoient pour le Chef de la Troupe.

Il est vrai que ma jeunesse, relevée par un grand air de douceur, désarmoit les plus furieux. Elle me procuroit aussi dans les maisons, où je logeois par étape, des égards, des attentions qui me remettoient promptement des fatigues de la journée. Plusieurs fois on voulut m'engager à discontinuer ma route. Le Maire de Blin, au-delà de Nantes, après avoir reglé ce qui concernoit la Recruë, me pria de rester à déjeûner avec lui ; il me représenta devant ses deux filles, le danger du parti que j'avois pris, que mes espérances pourroient bien être vaines. Mais, inébranlable dans ma résolution, & assuré de ce que je pouvois souffrir par les fatigues que je venois de supporter, je le quittai enchanté de sa politesse, & rejoignis la Troupe.

Certains Tableaux saisis vivement, me faisoient encore passer des heures délicieuses dans les circonstances où chez moi la nature devoit souffrir le plus. Tel fut celui de la Chaumiere qui me servit de retraite au-delà d'Ancenis (en Bretagne). La Ville logeoit des Troupes du Roi : nous fûmes en conséquence, chetifs Soldats de recruë de la Compagnie des Indes, relégués à deux lieues dans un Hameau. Il y avoit deux jours qu'il pleuvoit ; les chemins étoient affreux. Nous partîmes, après avoir attendu trois heures sur la Place, exposés au froid le plus piquant. Il falut porter à pied ma valise par des chemins de traverse jusqu'au Village, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. La Cabanne où j'entrai avec l'Invalide qui commandoit la Recruë, étoit à peine couverte de chaume. Le spectacle qui s'offre à ma vue, est une femme entourée de trois enfans presque nuds, & qui donne à teter à un quatriéme. Notre présence les allarme. Quelques charbons à-peine fumans, point de pain, d'œufs, ni de lait, pour des gens percés jusqu'aux os, & qui sont sur les dents. L'Invalide jure, menace, demande avec emportement ce que l'on est obligé de donner aux personnes logées par étape ; & tout le monde

Voyage aux Indes Orientales, I. Partie.

disparoît. La compassion me tira des larmes. Touché de la situation de ces pauvres Paysans auxquels j'allois arracher un repos acheté à la sueur de leur corps, & trop souvent vexés par les Brutaux qu'ils logent, je présente quelqu'argent, cette offre, ces larmes les surprennent. Ils ne voient plus en moi un Hôte inhumain qui vient augmenter leur misere. Aussitôt j'ai autant de Serviteurs, qu'il y a de personnes dans la Cabane. La mere me régale d'un grand feu; le pere me trouve dans le Village ce dont j'ai besoin; &, malgré ma résistance, je suis obligé d'accepter le sommier de crin qui leur sert de lit. Pour eux, sans songer aux travaux qui les attendent au lever du Soleil, ils passent la nuit sur un méchant banc, occupés à entretenir quelque chaleur dans un lieu où le vent entroit de tout côté. Le lendemain j'eus bien de la peine à leur faire recevoir le prix de ce qu'ils m'avoient fourni; & pour achever la Tableau, l'Invalide me dit que je devois à ses ménaces, les soins officieux de ces bonnes gens.

J'arrivai à l'Orient, le 16 Novembre. M. Godeheu d'Igoville, Directeur de la Compagnie, avoit été prévenu à à mon sujet par M. Falconet son ami. Lorsqu'on annonça un Soldat de la Compagnie, qui demandoit à lui parler; *c'est sans doute*, dit-il, en sortant promptement de son cabinet, *M. Anquetil. Est-il possible*, m'adressant la parole, *que vous ayez pris un pareil parti?* Il chargea en même tems le Major des Troupes de me conduir dans la Ville, me laissant toute liberté sur le lieu où je voudrois loger, & sur les mesures que je trouverois à-propos de prendre pour l'arrangement de mes affaires.

Le mois suivant, il me remit mon engagement par ordre du Ministre, & m'apprit que le Roi m'avoit accordé une Pension de cinq cens livres. C'étoit une suite des bons offices de M. l'Abbé Barthelemy, dont les amis, M. le Comte de Caylus, M. Bignon & M. Lamoignon de Malesherbes, avoient parlé en ma faveur à M. de Silhouette & à M. le Contrôleur Général. Le jour même de mon départ, mon engagement avoit été porté au Bureau de la Compagnie, M. Saint-Ard, Directeur, prévenu par mes parens, l'en avoit retiré; & sur-le-champ mes amis

avoient travaillé à me procurer un ſort compatible avec le plan, pour l'exécution duquel j'avois en quelque ſorte forcé les événemens.

De ſon côté, la Compagnie des Indes me donna le paſſage *gratis* ſur un de ſes Vaiſſeaux, *le Duc d'Aquitaine*, la Table du Capitaine, une chambre ; & je me diſpoſai à partir pour les Indes Orientales, dans la réſolution d'en rapporter les Loix de Zoroaſtre & celles des Brahmes.

J'étois au Port-Louis, lorſqu'un coup de canon, tiré à ſept heures du matin, le 7 Février 1755, m'avertit de me rendre à bord ; & je m'étois à-peine arraché aux embraſſemens de mes amis, que je vis le Vaiſſeau à la voile entrer dans le Canal du Port-Louis. Je me jette auſſi-tôt dans le premier Canot qui ſe préſente, & à force de rames, je gagne la Chaloupe. Le premier Grapin que le Canotier lença pour l'accrocher, manqua ; & le choc de cette maſſe penſa renverſer mon Canot. Nous en jettâmes un ſecond ; &, dans la vivacité avec laquelle je m'élançai dans la Chaloupe, je ne m'apperçus pas que je m'étois preſqu'arraché un doigt.

Je doublai la Citadelle du Port-Louis dans la Chaloupe qui ne tenoit au Vaiſſeau que par un cable retenu avec peine par deux hommes. Le clapotage de la mer l'agitoit furieuſement ; les vagues le lançoient quelquefois contre le Vaiſſeau : & l'on me dit dans la ſuite, que j'avois couru un vrai danger. Mais je ne penſois guere alors à ma ſituation. Ce qui m'occupoit, étoit d'un côté le fracas horrible des vagues, qui, preſſées par le Vaiſſeau & par les rochers du Port-Louis, jettoient au loin une écume de feu ; de l'autre, cette Forteresse ambulante couverte de plus de ſix cents perſonnes, qui marchoit à mes côtés avec une majeſté effrayante ; derriere moi, la Terre que je quittois peut-être pour toujours ; au-devant, l'étendue immenſe des eaux au milieu deſquelles je voyois le Vaiſſeau s'avancer comme dans un abîme. Ce Tableau, comparé à l'état d'abandon où je me trouvois dans la Chaloupe, m'occupoit encore, lorſque je montai dans le Vaiſſeau.

Je n'y connoissois que le Capitaine, M. de Boisquesnay ; encore ne l'avois-je vu qu'une fois. Un mal de mer opiniâtre me mit pendant quinze jours dans l'état le plus triste. Lorsque mon tempéremment eut pris le dessus, je choisis ma société, & m'appliquai à connoître le nouveau Peuple, au milieu duquel j'avois à vivre pendant six mois.

C'est quelque chose d'intéressant qu'un Vaisseau vû philosophiquement. On croiroit d'abord que la timidité naturelle à la plus grande partie du Genre humain, devroit tenir les esprits dans des craintes continuelles. Cependant au bout de quelques jours, on ne pense pas plus aux périls de la mer, que celui qui voyage par terre, aux accidents qui peuvent entre-ouvrir la terre sous ses pas, & l'engloutir. Le danger n'effraie que lorsqu'il est présent, & seulement pour le moment ; une fois passé, à peine s'en ressouvient-on. De même cette délicatesse dans le manger, cette propreté dans les habits, cette molesse dans le coucher, ces appartemens vastes, cette multitude de domestiques, tous ces besoins s'oublient en un mois ou deux. Enfin, pour le riche comme pour le pauvre & même pour les femmes, un Vaisseau est la meilleure école de fermeté, parce que l'impossibilité réelle & visible de changer sa situation, fait que l'on prend promptement son parti. Aussi dans un voyage de long cours, verra-t-on arriver en deux ou trois mois, ce que sur terre des malheurs, toujours supportés avec espérance de changement, n'auroient pas produit en plusieurs années.

Un Vaisseau marchand, qui fait voile pour les grandes Indes, renferme bien des sortes de gens, sur-tout en tems de guerre. Marins, Militaires, Employés de la Compagnie, Passagers Marchands, Moines, Femmes & Mestices qui vont rejoindre, ceux-ci, leurs parens, celles-là, leurs maris ; Ouvriers de toutes les especes ; tous les états s'y trouvent rassemblés, & forment un petit Monde, qui, sous un Gouvernement général à la tête duquel est le Capitaine, est souvent divisé en autant d'intérêts personnels, qu'il y a de particuliers dans le Bâtiment.

Lorsqu'un Vaisseau ainsi chargé n'éprouve aucun acci-

dent fâcheux, l'eſpérance charme l'ennui ; & une traverſée de ſix mois s'écoule comme un ſonge, ſans preſque qu'on s'en apperçoive. Mais quand les maladies, le gros tems & le manque de vivres, ſe font ſentir, c'eſt alors que le beſoin varie les événemens par le noir qu'il répand dans cette multitude, qui ſouvent oublie le ſeul lien qui l'uniſſe, le bien général du Vaiſſeau. Dans le premier mois, le ſouvenir de l'Europe, l'aiſance où l'on ſe trouve, les forces du corps ſoutiennent, & entretiennent la diſtinction des états parmi les paſſagers. Bientôt les maux familiariſent ; les caracteres durs & fiers ſe voient abandonnés. Pendant un mois ou deux, une langueur morne regne dans le Vaiſſeau. Chacun paroît occupé de ſoi. Heureux alors celui qui s'eſt fait quelques amis, ou qui peut ſe ſuffire à lui-même.

Lorſque la traverſée eſt ſur ſa fin, il ſemble qu'un air nouveau faſſe renaître l'eſpérance : les querelles nées du beſoin & de l'âcreté qu'il met dans les eſprits, s'oublient ; & les biens dont on ſe flatte de jouir après un ſi long voyage, variés ſelon les caracteres & les états, occupent auſſi agréablement en projet, que ſi on les poſſédoit réellement. Ces idées rompent auſſi les liaiſons qu'on avoit formées dans le Vaiſſeau. Tout plein de ce qu'on fera à terre, on paſſe le tems en préparatifs, à mettre ordre à ſes effets ; & le moment où l'on doit quitter le Vaiſſeau une fois arrivé, on ſe ſépare ſans preſque ſe donner la moindre marque d'amitié, de politeſſe ; indifférence que l'on conſerve à terre, à moins que de nouvelles raiſons d'intérêt ne donnent lieu à de nouvelles liaiſons.

Telle eſt ordinairement la conduite de Paſſagers. Pour celle des Officiers de Vaiſſeau, elle fait bien voir ce que peuvent l'habitude, l'attrait des Voyages, & les charmes d'une vie qui connoît peut ces dehors gênans que l'on décore du nom de politeſſe. Fort ſouvent on verra le Corps des Officiers oppoſé au Capitaine, & paſſer une année avec lui. Encore ſi les agrémens de la vie compenſoient les déboirs qu'ils ont à eſſuyer : mais un ſomeil interrompu, le ſcorbut, ſouvent des vivres pourris, des quarts où ils

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

ſont percés juſqu'aux os; voilà ce qu'ils ont à attendre. Le jeu eſt preſque le ſeul paſſe-tems qui coupe ces momens pénibles. Deſcendus à terre, la plûpart ne ſont fêtés dans les maiſons, que ſelon les marchandiſes qu'ils ont à vendre. Leur pacotille débitée, il faut qu'ils retournent à leur bord, s'ils ne veulent pas ſe voir abandonnés. Souvent au retour, l'Equipage entier qui ſe ſent plus près de ſa Patrie, augmente les diviſions inteſtines qui regnoient dans l'Etat-Major. Ils arrivent dans ces diſpoſitions; & un homme peu au fait, les croiroit guéris de l'envie de voyager: cependant après quelques mois de ſéjour à terre, ils ſe rembarquent, & ſouvent ce ſont les mêmes Officiers, la même Maiſtrance, les mêmes Matelots.

Nous étions près du Tropique du Cancer, lorſque pluſieurs Matelots furent attaqués d'une maladie dont on ignoroit la nature & la cauſe. Leur langue enfloit, ils devenoient noirs, ne pouvoient plus reſpirer, & mouroient en deux fois vingt-quatre heures. Le Capitaine fut lui-même atteint de ce mal: on le traita comme les autres; & nous eûmes la douleur de le perdre peu de jours après notre arrivée à Saint-Jago, une des Iſles du Cap-verd, où nous fîmes une relâche de dix jours. Ce triſte événement fit vaquer la chambre du ſecond Enſeigne qui étoit plus grande & plus éclairée que la mienne: M. le Chevalier du Vautnay, premier Lieutenant, me la donna avec une des Jarres d'eau douce du Capitaine; ſervice eſſentiel, dans un Vaiſſeau, & dont la maladie qui me ſurvint quelques jours après, me fit ſentir tout le prix.

J'avois prêté ma chambre au neveu d'un de mes amis, & paſſé quinze à ſeize nuits couché dans la Grand'Chambre, les ſabords de l'arriere ouverts. Le fruit de cette complaiſance fut une fauſſe-pleuréſie qui m'obligea de me metau lit: mais cinq ſaignées, faites coup-ſur-coup, me tirerent de danger. J'éprouvai alors ce que vaut l'amitié: j'avois du bouillon excellent; mes médecines, mes remedes étoient bien préparés; le ſecond Chirurgien me viſitoit réguliérement. Dans ma convaleſcence, qui dura preſque juſqu'à notre arrivée à l'Iſle de France, confitures & autres douceurs ne me manquerent point, quoique je n'euſſe fait au-

cunes provisions. Un jour, c'étoit au passage du Cap-de-Bonne-Espérance, il vint un coup de mer qui enfonça ma fenêtre (le sabord), & remplit ma chambre d'eau. Je perdis connoissance. Le bruit que fit la lame avertit mes amis, qui descendirent sur-le-champ, & firent écouler l'eau. Matelats, draps, couvertures, tout fut changé dans le moment : de façon qu'au bout de quelques heures, lorsque je revins à moi, je ne reconnus rien de ce que j'avois sur moi. Ce trait d'humanité ne sortira jamais de mon esprit.

Les maladies faisoient un ravage terrible, tandis que je gardois la chambre. De quarante-cinq personnes d'État-Major, trente furent attaquées du même mal. Nous perdîmes plus de cent hommes; la moitié de l'Équipage étoit sur le lit. Dans la Sainte-Barbe, dans la Grand'Chambre, dans l'Entre-Pont, sur le Gaillard, on n'entendoit que gémissemens souvent interrompus par le canon, qui annonçoit que l'on jettoit quelque mort à la mer. Il regnoit par-tout une odeur infecte capable de suffoquer. La vermine gagnoit jusqu'à nos chambres, & la pitié concentrée dans les besoins personnels, ne permettoit plus de soulager son semblable. Enfin le second Chirurgien, Garçon habile, se rappella d'avoir vû dans les Salles de Bicêtre, les symptômes du mal qui regnoit dans le Vaisseau, & en découvrit la nature. Il parut alors que c'étoit une sorte de maladie contagieuse apportée par plusieurs Soldats sortis des Prisons, & irritée par l'action du bois du Vaisseau qui travailloit encore : c'étoit son premier Voyage.

Je ne sçai réellement à quoi jusqu'ici la Compagnie a pensé de se charger de pareils sujets. Premierement, elle ne peut presque en tirer aucun service ; à notre arrivée à Pondichery, il en déserta plus de quarante. Il faut donc qu'elle les fasse garder étroitement ; & de cinquante, il est rare que dix ou douze, à quarante & cinquante ans, renoncent à leurs mauvaises habitudes. En second lieu, à quel danger n'expôse-t-on pas les Colonies, en les laissant à la garde de gens nourris dans le crime ? Et sans parler du mauvais air qu'ils communiquent dans la traverse à tout un Équipage, le Vaisseau n'a-t-il pas continuellement à craindre de leur brutalité ? Parmi les Sol-

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Soldats de cette espece que l'on nous avoit donnés, il y en eut deux qui menacerent de faire sauter le Vaisseau. On les mit aux fers : un des deux trouva le moyen d'en sortir. On l'attacha au Mât d'artimon, sur la Dunette; & n'ayant pour nourriture que du biscuit & de l'eau, exposé à la pluie, au soleil, il arriva en bonne santé à l'Isle de France, tandis que l'Équipage languissoit sur les cadres. Nous les laissâmes dans cette Isle; & l'on nous donna à leur place un Soldat qui avoit mérité la corde en Europe, & qui peu de jours après son arrivée à Pondichery, la mérita une seconde fois. [1]

[1] Ceci me donne lieu d'examiner pourquoi la Compagnie n'a pas tiré jusqu'ici plus d'avantage de ce grand nombre de soldats que ses vaisseaux ont transportés aux Indes Orientales, pourquoi ces soldats ont toujours été autant de familles enlevées à l'Etat. Je crois appercevoir la cause de ce mal. La moitié au moins de cette multitude est formée de mauvais sujets. A peine débarqués on les envoye dans les différens Postes. Là les mauvais corrompent les bons. La plûpart y vivent avec des Negresses, meurent promptement & sans postérité. Ceux que les maladies & le climat épargnent, ne pensent à se marier, que lorsque la débauche leur a ruiné le corps; & les enfans qui naissent de ces mariages, la plûpart noirs comme leurs meres, fruits mal-sains de corps usés, sont perdus pour la Nation.

Les enfans de famille que l'on envoye dans l'Inde, pour épargner à leurs parens la honte des châtimens qu'ils ont mérités, ceux mêmes, en qui l'habitude du crime ne sera pas encore enracinée, sont autant de déserteurs nés. Il est naturel qu'ils cherchent à recouvrer chez l'Etranger l'honneur qu'ils ont perdu parmi leurs compatriotes. D'ailleurs, l'intérêt ne les attache point à leur Nation; ils sont pauvres & sans espérance de devenir jamais riches. Lorsqu'une fois ils ont déserté, la crainte de la mort les éloigne des Colonies Françoises; & quand il leur seroit permis de revenir au Drapeau, l'amour du changement, entretenu par les occasions & par les facilités que présentent ces Contrées, les empêchera toujours de se fixer. On prévoit aisément ce qu'en paix comme en guerre, l'Etat peut attendre de pareils soldats, qui sont de toute Nation, & plus attachés à l'Etranger qu'à leur Patrie.

Des intérêts communs, des liaisons de débauche, associent souvent à leur désertion d'autres soldats, qui sans cela seroient restés fideles à leur Patrie : & l'on voit des Officiers François se mettre à leur tête, poussés par le besoin ou par le libertinage. De maniere que deux cens soldats envoyés dans l'Inde, ne sont pas seulement deux cens familles enlevées à la France; ils sont souvent pendant la guerre le plus ferme appui de ses ennemis, & la cause de ses malheurs. La derniere guerre de l'Inde a fourni plus d'un trait qui confirme ces réflexions.

On répondra sans doute qu'il est plus aisé de voir le mal que d'y remédier. J'en conviens : mais c'est toujours un avantage que d'en saisir la cause. La dépopulation dont on se plaint vient 1°. Des vices des soldats que l'on envoye dans l'Inde, vices qui les portent à se détruire, pour ainsi dire, eux-mêmes.

Lorsque

Lorsque la nature de la maladie qui regnoit dans le Vaisseau, fut connue, on appliqua sûrement les remedes, & la

---

2°. de ce que la plûpart de ces Soldats lorsqu'ils sont dans l'Inde, ne se regardent plus comme faisant partie de leur Nation, & n'ont, même dans un avenir éloigné, aucune vûe d'intérêt qui les y attache.

Voici, je pense, de quelle maniere on pourroit parer ces inconvéniens; il faudroit avoir égard à l'âge, à l'état & aux bonnes ou mauvaises qualités de ceux que l'on enrôle pour l'Inde. Ainsi sur cent soldats il y en auroit soixante-quinze d'âgés de quinze ans ou plus, jusqu'à vingt-cinq; & vingt-cinq, de vingt-cinq ans ou plus, jusqu'à quarante. Le plus grand nombre, pour se faire plus aisément au climat, doit être d'un âge où le tempérament ne soit pas encore formé. Les vingt-cinq soldats, de vingt-cinq ans à quarante, seront des personnes connues, que le desir de faire une petite fortune portera à passer aux Indes. Le même motif doit animer au moins la moitié des jeunes. Le reste peut être composé de gens absolument du peuple &, si l'on veut, de quelques enfans de famille, qui, pour des fautes graves, mais passageres, méritent cette espece d'exil; mais point de scélérats décidés, ni de gens accoutumés aux prisons & aux coups. Comme les soldats pris dans cette derniere classe feront le petit nombre, il n'est pas à craindre que leur exemple ou leurs discours fassent beaucoup d'impression. Ensuite le moyen d'engager des hommes faits & des jeunes gens de familles honnêtes mais pauvres, à s'enrôler pour les Indes, seroit, en fixant le tems de leur service par exemple, à six ans, de leur montrer ce terme comme le commencement de leur bonheur. La Compagnie se chargeroit pendant ce tems de faire valoir dans l'Inde, à un intérêt honnête, par exemple, à vingt-cinq pour cent, une partie de leur paye, & ce qu'ils auroient pû tirer des débris de leur fortune. Au bout de six ans, on leur remettroit ce fond en les ramenant en France. Alors on en verroit qui demanderoient comme une grace de recommencer un nouvel engagement, & ce seroient ordinairement les meilleurs sujets. De cette maniere, ceux auxquels l'inconstance, trop commune dans notre Nation, donneroit du dégoût pour ces Contrées, retenus dans leur devoir par l'espérance, au lieu de déserter, reviendroient enrichir leur Patrie, encore vigoureux; six années n'altérant pas le tempérament. Les autres déja faits au climat pourroient servir utilement, & après une seconde épreuve de six ans, être admis dans l'Etat-Major. Par cet arrangement, il n'y auroit point de pauvre parmi les Soldats; rien ne les porteroit à aller chercher fortune chez l'Etranger; la crainte de perdre le fond que la Compagnie feroit valoir pour eux, les attacheroit: & comme le passage de l'Inde en qualité de soldat, n'auroit plus rien d'humiliant; cet état deviendroit une ressource honnête contre les coups de la fortune, & pourroit avec le tems, donner aux Colonies des Membres & même des Chefs expérimentés. Je ne parle pas du courage propre à la Nation, & qui, piqué par l'intérêt personnel, feroit en tems de guerre autant de Citoyens, de Soldats, qui le plus souvent ne sont que mercenaires; des habitans des Colonies, dont plusieurs ayant servi, se rappelleroient aisément leur premier métier. Les Comptoirs seroient mieux servis par des Employés de trente-cinq ans qui auroient passé douze ans aux Indes, qui souvent auroient appris dans les terres la Langue du Pays; les soldats seroient mieux commandés par des Officiers formés au service dans l'Inde pendant douze ans, que par ceux qui nouvellement arrivés d'Europe, ne peuvent être au fait du local qu'après bien du tems, & dont les premieres années dans l'Inde ne sont le plus souvent qu'à charge à la Compagnie. Voilà, comme l'on voit, des Soldats, Citoyens dans l'Inde, propres au Commerce, qui redeviennent peres en France, qui peuvent l'être utilement dans l'Inde, & qui même mettent la Compagnie dans le cas d'y envoyer moins d'Officiers, moins d'Employés, & de diminuer par-là les frais de ses Comptoirs.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

plûpart des personnes qui en avoient été attaquées recouvrerent la santé, du moins celles qui resterent dans le Vaisseau. Le plus grand nombre des malades que l'on descendit à terre à l'Isle-de-France & à l'Isle-de-Bourbon, mourut, & deux Passagers qui n'avoient rien ressenti à bord, furent atteints dans cette seconde Isle, du même mal, dont vraisemblablement ils avoient reçu le germe dans le Vaisseau, & eurent bien de la peine à en rechapper. J'attribue ces révolutions au changement d'air; car on sçait que celui de Bourbon est fort sain, & en particulier très-salutaire aux Scorbutiques.

Nous mouillâmes dans le Port de l'Isle-de-France le 18 Juin. Descendu à terre, j'allai saluer le Gouverneur, M. Bouvet, qui me fit l'accueil le plus gracieux. Le lendemain, M. Poivre (actuellement Intendant général de l'Isle) vint me prendre, & me mena chez M. Mabille, Conseiller, qui voulut bien me communiquer la Relation du Voyage de M. David en Galam. Le troisiéme jour, M. Oublet, célebre Botaniste, me conduisit à quatre lieues du Camp, au Réduit, où il me montra les Plantes étrangeres dont il avoit enrichi le Jardin de la Compagnie. Je ne sçavois comment répondre aux politesses de ces deux Messieurs; & j'ignore encore ce qui me les avoit attirées: mais je ne vis qu'avec peine, qu'ils fussent publiquement divisés par des querelles qui les empêchoient de donner au progrès des Sciences toute l'activité dont ils étoient capables.

Lett. édif. & cur. Rec. XVIII. p. 9-19.

La terre, à l'Isle de France, m'a paru calcinée à près de deux pieds de profondeur. Je ne m'arrêterai pas ici à donner la Description de cette Isle; ce seroit répéter ce qui se trouve dans plusieurs Voyageurs: mais ce que je crois devoir ajouter comme le fruit des Réflexions que j'ai faites sur sa situation à l'égard de Madagascar, de Mozambique, des Golfes Persique & Arabique, de Bombaye, de Goa & des deux Côtes de l'Inde, c'est que bien fortifiée & garnie d'hommes & de bestiaux, elle pourroit être le centre du Commerce des François dans l'Inde. Les Vaisseaux d'Europe déposeroient leurs cargaisons dans cette Isle, & y prendroient les marchandises de l'Inde, de la Chine, du Bengale, &c, qui y auroient été apportées dans la mousson

par des Vaisseaux de quatre à cinq cens tonneaux; & le retour de ces Vaisseaux seroit en marchandises d'Europe, qu'ils prendroient dans les Magasins de l'Isle de France, & distribueroient dans les différens Comptoirs de l'Inde. Il suffiroit ensuite d'entretenir, dans le Port, trois Vaisseaux de guerre, qui de tems en tems paroîtroient sur les côtes de la presqu'Isle de l'Inde. Ce plan de Navigation, susceptible, comme l'on voit, de correction, diminueroit beaucoup le tems de traversées, les risques & les frais des armemens.

Après nous être rafraîchis à l'Isle de France, nous fîmes voile, le 21 Juin, pour l'Isle de Bourbon, où nous arrivâmes en vingt-sept heures. On peut voir dans différens Ouvrages la Description de cette Isle. Avant l'embrasement des Forêts & le défrichement des Montagnes, c'étoit un Paradis Terrestre; on n'y connoissoit aucune maladie: mais depuis, les fievres, les pleuresies & les petites véroles, y ont fait beaucoup de dégat; la Terre même a été affligée par des insectes qui rongent le pied des caffés; ce qui a fort diminué les richesses des habitans. *Lett. édif. & cur. Rec. XVI p. 7-12. Rec. XVIII. p. 19-24.*

Les vivres à Bourbon, sont excellens; les Poules Pintades entr'autres y sont un mets délicieux. Les Patates peuvent servir de pain; & jointes au caffé, qui y a un parfum admirable, elles forment la nourriture ordinaire des Créoles.

Ces Créoles sont grands, bien faits, ont les traits réguliers, le visage ovale: du côté des femmes la plûpart sont de sang noir. Ils sont braves, d'une humeur douce, & naturellement portés au plaisir; ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs habitations, & y vivent d'une maniere qui tient des premiers âges. Cependant ces demeures ne sont rien moins que sûres. Il n'est pas rare d'y voir des Maîtres massacrés par leurs propres Esclaves, qui se retirent ensuite dans les montagnes, & se font *Marons.* On va de tems en tems à la chasse de ces Esclaves, & l'odeur qu'ils exhalent en fuyant est si forte, que des chiens stylés à cela les suivent à la piste & les découvrent.

Le Pays plat est fort chaud à Bourbon: mais le haut des montagnes est couvert de neige; & au commencement de Juillet j'y ai eu très-froid. Les trois principaux endroits

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie, Partie.

de l'Isle sont Saint Denis, Saint Paul & Sainte Suzanne; le Gouverneur & le Conseil résident dans le premier.

Nous jettâmes l'ancre à Saint Paul, dont la rade est très-mauvaise; dès le soir du premier jour le Vaisseau avoit chassé sur ses ancres plus de quarante brasses. Le fond est de sable & en talus, de façon que les Chaloupes ne peuvent s'approcher de terre qu'à une certaine distance: alors on se met dans des Pirogues, barques légeres, longues de sept à huit pieds, & larges de deux & demi, qui peuvent tenir trois ou quatre personnes, & qui s'échouent à terre; ou bien de la Chaloupe, les Matelots vous portent à terre sur leurs épaules.

Je payai, en descendant à Bourbon, pour les sottises d'un Officier de Troupe. C'étoit un jeune homme d'une très-jolie figure, bienfait de sa personne, & qui ne le sçavoit que trop. Son air dédaigneux avoit quelque chose de rebutant. Plusieurs passagers qui vouloient le mortifier, engagerent deux Matelots à le plonger dans l'eau, lorsqu'ils le porteroient à terre. La commission fut exécutée ponctuellement: mais par une erreur dont je fus la victime, ces matelots me prirent pour M. l'Officier & m'étendirent proprement sur le sable, dans un endroit où il y avoit quatre pieds d'eau. Mon parti fut bientôt pris; je me relevai & gagnai le rivage en marchant dans l'eau. Heureusement j'étois en veste, & je fus le premier à rire du *qui pro quo*.

Nous passâmes dix-sept jours à Bourbon assez agréablement, & lorsque nous eûmes fait des vivres, & que l'Equipage parut en état, nous nous disposâmes à partir pour Pondichery.

Quelques jours avant que le Vaisseau mit à la voile, je reçus la visite de M. Delanux, ancien Conseiller de Saint Denis, & Correspondant de l'Académie des Sciences. Il m'enmena dans les montagnes à son habitation, où je fus fâché de ne voir qu'un Quart de cercle grossier, & une Pendule en mauvais état. Ce Sçavant me parla beaucoup contre les opérations Mathématiques que M. D'Après avoit faites à Bourbon: mais quoiqu'il parût se piquer d'exactitude, il étoit difficile que l'habileté qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, suppléât à l'imperfection de ses instrumens.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Le 11 Juillet nous fîmes voile pour Pondichery, l'Equipage renforcé d'une partie de celui du Rouillé, & nous mouillâmes devant cette Ville le 9 du mois suivant. De la Rade Pondichery se présenta à moi sous un point de vûe très-intéressant. Le Gouvernement qui dominoit la Forteresse faisoit le plus bel effet du monde. A gauche paroissoit la maison de M. Delarche, Conseiller, & l'Eglise des Capucins, accompagnée de leur maison, bâtiment superbe; entre le bord de la Mer & la Forteresse, étoit la Colonnade de Madras; une suite de maisons à galeries prolongeoit le reste de la Côte, & l'on voyoit dans l'enfoncement, derriere la Place, la Ville noire, mêlée d'arbres qui donnoient à cet ensemble un air de païsage & de grandeur qui flattoit agréablement la vûe. La Forteresse seule me parut déplacée. Au Sud, à l'Ouest ou au Nord de la Ville elle auroit été propre à arrêter le premier choc de l'ennemi, ou à servir de retraite: mais dans l'endroit où on l'avoit construite, elle n'étoit que de simple ornement. Aussi en voyant deux de ses petits bastions métamorphosés en parterres, me rappellai-je les dehors de plusieurs Villes de Hollande, dont les Habitans passionnés pour la paix, ont couvert les ouvrages avancés, les fossés, les remparts, de Jardins accompagnés de petits Belvedères qui forment le plus joli coup d'œil.

Je descendis à terre le 10 Août 1755, sur les dix heures du matin, & me rendis sur-le-champ au Gouvernement. Je trouvai la gallerie remplie d'Officiers & d'Employés, revêtus d'habits où l'or & l'argent étoient prodigués. Du milieu de ce brillant cortege, s'élevoit un homme de près de six pieds, maigre, en veste blanche, & la tête surmontée d'un bonnet blanc, d'un pied de haut; c'étoit M. De Leyrit, Gourverneur Général des Établissemens François dans l'Inde. Les Lettres que j'avois pour MM. Dupleix & Godeheu, se trouvoient inutiles: mais, comme dans le cours de mes Voyages, je devois passer à Bengale, M. Saint-Ard m'en avoit envoyé une pour M. De Leyrit qui commandoit à Schandernagor, lors de mon départ de Paris. Je lui présente cette Lettre: il la lit; & sans trop

me regarder, *il faut voir*, me dit-il. Je lui explique en deux mots l'objet de mon voyage ; & pour toute réponſe, il met la Lettre dans ſa poche, & continue, en arpentant la galerie, la converſation muette qu'il a commencée avec deux Conſeillers. Il faudroit être dans la ſituation où je me trouvai alors, pour concevoir ce qui ſe paſſa chez moi. Comme je n'étois, ni Employé, ni Militaire, perſonne ne ſe préſenta pour me tirer d'embarras. Le Chevalier d'Agoult pour qui M. De Guignes m'avoit donné des Lettres, étoit mort. Je regagnai, la tête baiſſée, l'eſcalier du Gouvernement, attirant les regards de l'aſſemblée. Je le deſcendis, ſans trop ſçavoir ce que j'allois devenir. Alors ouvrant mon Porte-feuille, j'y trouvai une Lettre à cachet volant pour M. De Goupil, Commandant des Troupes. La premiere perſonne à qui je demandai où il demeuroit, me dit qu'il étoit en détachement ; il fallut encore dévorer cette couleuvre. Je me rendis néanmoins chez lui, & j'eus le bonheur de l'y trouver. L'accueil poli qu'il me fit, me remit un peu les eſprits : il me préſenta à ſon Épouſe, jeune Dame de dix-huit ans, & me dit qu'il me regardoit comme ſon fils, la Lettre que je venois de lui remettre lui recommandant d'avoir pour moi tous les égards, & de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui. Il me donne en même tems un de ſes Palanquins [1], & nous nous rendons enſemble dans la mai-

[1] Le Palanquin, la voiture *la plus commode de l'Inde, eſt compoſée de* trois parties principales, *la caiſſe, la tente & le bambou. La caiſſe* eſt une eſpece de lit formé d'un cadre de canne, entouré d'un bord de bois, garni aux quatre coins en or ou en argent. Ce bord s'éleve de quatre à cinq pouces au-deſſus du cadre, & eſt quelquefois couvert de nacre de perle, d'yvoire & de morceaux d'ébenne en placage. La caiſſe eſt ſoutenue par quatre pieds terminés en griffes de Tigre, auſſi revêtus d'or. Le cadre eſt garni d'un matelas de velours, accompagné de deux oreillers de même étoffe, avec des glands & quelquefois des broderies ou du gaſon ſur les coutures. A chaque bout de la caiſſe ſont deux bâtons mis en ſautoir, qui tiennent par des vis aux pieds & au bord. Ces bâtons, dans l'angle ſupérieur que forment leurs extrêmités, reçoivent les deux bouts du Bambou qui poſent deſſus horiſontalement.

Le Bambou eſt une eſpece d'arbre ou de roſeau, dont le bois eſt ſouple & fort, & qui vient aſſez haut. Des paliſſades faites de cet arbre ſont de bonne défenſe, parce que le canon n'y fait que ſon trou, ſans les enflammer. Pour courber le

ſon de Madame Des Jardins, ſa Belle-Mere, chez qui ſa famille étoit raſſemblée.

J'y vis les perſonnes les plus reſpectables & les plus qualifiées de la Colonie. Les honnêtetés que je reçus, me firent bientôt oublier mes premieres inquiétudes : la jour-

---

Bambou, on ajuſte deſſus, lorſqu'il eſt jeune, un moule, le long duquel il croît dans la forme qu'on veut lui donner. Celui dont la courbure approche le plus du demi-cercle, eſt le plus cher (il y en a qui vont à cinquante pagodes) & cette courbure doit être de la longueur de la caiſſe. Les Bambous de Palanquin peuvent avoir dix à douze pieds de long, & trois à quatre pouces de diametre. On les enveloppe d'une toile gaudronnée, que l'on couvre dans les Colonies Européennes, d'un cuir de bœuf épais, couſu à double couture. Le Bambou, aux deux endroits où il poſe ſur la caiſſe, eſt percé d'un trou que traverſe une pointe de fer d'un demi pouce de diametre, arrêtée en deſſus par une fiche de même métal, & qui porte quelqu'ornement en argent ou en cuivre doré, par exemple, un ananas, lorſque c'eſt le Palanquin d'un Nabab. Cette pointe, deſſous le Bambou, eſt terminée par deux S, dans leſquelles paſſent les cordons de ſoie ou de coton qui attachent le Bambou à la caiſſe. Les deux extrêmités du Bambou entrent dans des eſpeces d'embouts d'argent ou de cuivre doré qui, dans les Palanquins des Nababs, ont la forme d'un muffle de bœuf.

La partie courbée du Bambou eſt couverte d'une étoffe de ſoie de la même couleur que les oreillers, & porte un petit matelas long, plat, de la même étoffe & de la même couleur, attaché au Bambou avec un cordon de ſoie. C'eſt ſur ce matelas que poſe la tente, qui eſt comme le ciel de cette eſpece de lit. Cette tente eſt de coton piquée, & traverſée dans la largeur par des Bambous plats, à-peu-près comme les corſets des femmes le ſont par des baleines : le deſſus eſt de ſoie ou de drap, & ordinairement jaune, bleu ou rouge ; le dedans eſt de la même étoffe, ou d'une ſoie de la même couleur que le matelas. Les deux dernieres traverſes de la tente entrent dans des pointes de fer qui ſont au bas de la courbure du Bambou, & leurs extrêmités ſont attachées avec des cordons de ſoie aux quatre coins de la caiſſe. Les bouts de toutes ces traverſes ſont quelquefois garnies en argent ou en cuivre doré.

Au milieu du Palanquin pend un gros gland de ſoie ; & quelquefois le Bambou, le long de la courbure intérieure, eſt garnie de petites boſſettes d'argent, mêlées de glands de ſoie, le tout de la couleur du matelas.

Un Palanquin ſimple, c'eſt-à-dire en étoffe commune & ſans garnitures, revient neuf à cent ou cent-vingt roupies. Celui dont je viens de donner la deſcription coûteroit plus de ſix cens roupies. Il y en a de mille & de deux mille roupies.

Les Anglois ont des fauteuils dans leurs Palanquins, & s'y tiennent aſſis : les François y ſont couchés, & pratiquent quelquefois à un des bouts du cadre une petite cave, pour les proviſions de Voyage.

Le bout le plus court du Palanquin eſt en devant, & porté par deux *Beras*, que l'on nomme *Boys* à la Côte (c'eſt-à-dire, *Garçons*, *Serviteurs*, en Anglois). Le long bout eſt par derriere, & porté par trois *Beras*. Le ſixiéme *Bera* accompagne en courant, & porte à ſon tour. En Voyage, il faut huit *Beras*, & quelquefois douze.

née se passa dans les plaisirs ; & ces commencemens me firent augurer favorablement des suites de mon entreprise.

M. De Goupil me donna une chambre dans sa maison, sa table, & son Épouse voulut bien se charger de me faire chercher ce dont j'avois besoin dans un climat si différent de celui que j'avois quitté. Enfin je fus regardé comme une personne de la famille ; & j'avoue, avec la reconnoissance la plus sincere, que, si j'ai réussi dans quelques-uns de mes projets, je le dois à ces soins obligeans qui m'ont mis à portée de faire des connoissances utiles, & de m'occuper de mon objet avec une liberté que je n'aurois pas eue, s'il avoit fallu en arrivant songer à mon petit nécessaire. Au reste, je ne suis pas le seul qui aie des obligations réelles à M. De Goupil : on trouvera dans l'Inde peu d'Officiers auxquels il n'ait rendu des services importans, dont il n'ait avancé la fortune, & qui ne se louent de l'accueil qu'ils recevoient de sa maison qui étoit comme le rendez-vous des honnêtes gens.

Mon arrivée & le sujet de mon voyage firent quelque bruit dans un Pays où l'on ne voyoit que des personnes attirées par l'amour du gain, par le desir de réparer les débris de leur fortune, ou obligées en quelque sorte de s'expatrier pour étouffer les suites d'une conduite trop déréglée pour l'Europe. On eut même la curiosité de me venir voir. Mais, si ma jeunesse & la blancheur de mon visage parurent intéresser pour le moment en ma faveur, je puis dire que ces foibles avantages me nuisirent réellement dans l'esprit de ceux qui pouvoient seconder mes desseins. L'objet qui m'amenoit dans l'Inde, parut en lui-même beau, mais peu important ; &, si l'on me fit la grace de ne me pas regarder comme un joli Imposteur qui s'étoit servi de ce prétexte pour venir dans cette Contrée tenter fortune, on crut d'un autre côté que le même coup de Soleil, qui feroit disparoître les roses de mon teint, dissiperoit mes premieres idées. Je vis ces nuages se former, & je n'en fus pas effrayé. Sans affecter un caractere austere qui m'auroit fait passer pour dédaigneux, je tâchai d'allier les plaisirs qui me prévenoient en quelque sorte, avec l'exécution de mon plan.

Mais

Mais il falloit d'abord avoir un revenu fixe; car, de fortune, je voyois bien qu'à peine toléré, je ne devois pas en attendre. M. De Leyrit, l'homme du monde le plus tranquille, & de crainte sans doute de charger inutilement la Caisse de la Compagnie, fut quelque tems sans me donner de réponse satisfaisante.

Mes petits fonds cependant s'épuisoient. Dans l'impatience de remplir l'objet du voyage que je venois faire, je représentai vivement ma situation au Gouverneur, ajoûtant que, s'il ne jugeoit pas à propos de regler mon sort, j'étois déterminé à repasser en Europe par le Vaisseau qui m'avoit amené. M. De Leyrit, naturellement obligeant & instruit de la conduite que je tenois, prit sur lui de fixer mon revenu à soixante-cinq roupies par mois; ce qui faisoit à-peu-près 1900 livres par an; ajoûtant de cette maniere 1400 livres à ma pension de 500 livres. Il me promit même d'engager la Compagnie à l'augmenter.

Tel est le revenu que j'ai touché dans l'Inde, jusqu'en 1760, que M. De Leyrit le fit monter à cent roupies par mois (2880 livres par an), à cause des Destours Parses que j'étois obligé de payer, des frais de voyage & autres dépenses dans lesquelles je me trouvois engagé : & quoique ce revenu ne m'ait donné que l'étroit nécessaire, je dois reconnoître l'obligation que j'ai à la Compagnie d'avoir approuvé la conduite du Gouverneur à mon égard; car je n'ai jamais été d'aucune utilité aux Comptoirs François de l'Inde.

Il est vrai qu'en supposant une déclaration de guerre, j'aurois pu servir l'État utilement. Pour cela, il eût fallu rester à Pondichery; M. De Leyrit m'y engageoit; plusieurs personnes me montroient en perspective la fortune d'un Conseiller, qui, par le Persan moderne, avoit trouvé le moyen, en qualité d'Interprête, de gagner plus de quatre Lacs (plus d'un milion). Mais suivre ce parti, c'eût été renoncer à mes voyages dans les terres, aux Découvertes que je voulois faire. D'ailleurs le personnage mercenaire & comme instrumental d'Interprête, ne s'accordoit pas avec la liberté de mon caractere.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lorsque mon revenu eut été fixé, contre l'espérance de mes propres amis, je commençai le Malabar avec un Chrétien Noir que me donna le Pere Lavaur. Dans mes momens de loisir, je parcourois les rues Malabares, j'allois voir les Pagodes, j'assistois aux Fêtes du Pays. Je voulus même connoître la nature du chant Malabar. Pour cela, je fis venir chez moi trois des plus habiles Chanteurs de Pondichery. L'un chanta haut, l'autre bas, sans harmonie, & toujours sur quatre à cinq notes; répétant pendant des heures entieres le même air, à peu-près comme un refrein fort court. Ces Peuples n'ont aucune idée des accords. Leur chant commence par un bourdonnement sourd & fort bas, après lequel ils éclatent.

Mais toutes ces excursions, semblables à celles d'un homme qui se jette dans vingt routes, parce qu'il ignore la voie qui doit le conduire au but, me prenoient du tems, & m'instruisoient peu. Voyant que le Persan moderne étoit la Langue la plus étendue de l'Asie, qu'on le parloit dans tous les endroits où la différence des idiomes ou plutôt des dialectes, rendoit la connoissance du Malabar de cette côte insuffisante, j'en fis l'objet de mes études, sans négliger cette derniere Langue. Le Maître que je pris pour le Persan ne sçavoit, ni François, ni Portugais. Les premieres leçons se passerent en signes; je lui montrois les objets; j'écrivois ensuite les noms qu'il leur donnoit; je répétois ces noms. De cette maniere je me fis un jargon qui, en trois mois, me mit en état de me faire entendre, quoiqu'assez mal: pour lui, il n'apprit pas avec moi vingt mots de François.

Mon dessein, après m'être rendu le Persan familier, étoit d'aller dans les terres me former au Malabar, visiter les Brahmes, & apprendre le Samskrtan, près de quelque Pagode célebre. Un retour sur moi-même me fit hâter l'exécution de ce plan.

Je commençois déja à regretter le tems que les plaisirs de Pondichery déroboient aux études sérieuses qui pouvoient seules faire réussir mes projets; ma premiere ardeur s'affoiblissoit: & en effet, comment auroit-elle tenu

contre le genre de vie que l'on mene dans les Colonies ! En général, on y voit peu de personnes occupées sérieusément de leur état. A peine donne-t-on quelques heures le matin au Banian que l'on a chargé de l'achat ou du débit des marchandises. Un bal, une partie de jeu retardera le chargement ou le départ d'un Vaisseau, la conclusion d'un marché d'un million. L'Employé paroît dans les Bureaux depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à midi, & l'on en voit peu s'y présenter l'après-dînée. Aussi plusieurs graves Conseillers me remontrerent-ils que l'application étoit dangereuse après le repas.. Heureusement je n'ai point eu égard à leurs avis. Avec plus de docilité, mes travaux n'eussent pas été finis lors de la prise de Pondichery.

La vie molle des hommes tient beaucoup de celle des femmes: mais celles-ci ne font que suivre les impressions qu'elles ont reçues dans l'enfance. La plûpart dans cet âge tendre, sont presque abandonnées au soin des Mosses, Esclaves Noires, qui leur donnent quelquefois la connoissance de tous les plaisirs, & les nourrissent dans une paresse & une langueur qui leur permettent à peine l'usage de leurs membes. Dès que leur corps commence à se former, l'encens des Inutiles qui parcourent journellement les maisons, est un nouveau poison qui en fait de petites Divinités: toute leur ambition est d'avoir des Adorateurs; & lorsqu'elles sont mariées, le soin de leur ménage n'est pas toujours ce qui les attache le plus. Leurs actions journalieres se réduisent à-peu-près à celles-ci. A neuf ou dix heures on sert le déjeûné; ensuite la Maîtresse de la maison, une table garnie de tasses devant elle, préside jusqu'à une heure au cercle des Visitans qui se renouvelle continuellement, & n'a autre chose à faire, que de leur verser du thé. Le dîné est suivi de la *Sieste*, espece de seconde nuit qui dure jusqu'à quatre heures; on s'y déshabille, on s'y couche. Depuis cinq heures jusqu'à huit heures, recommence le service du thé, qui souvent fait toute la conversation; car les Vaisseaux d'Europe une fois partis, on n'a plus rien à dire; à moins que l'amour n'ait occasionné quel-

qu'avanture, ſur laquelle les Victimes de ce Dieu ſeront les premieres à plaiſanter. Pendant le reſte de la journée, les Dames s'amuſent à mâcher du Betel, qui, diſent-elles, leur fortifie l'eſtomac. Les fruits acides, les Caris poivrés, le Chili verd, enfin tout ce qui met le feu dans le corps fait le fond de leur nourriture; & lorſque les Européens ont paſſé quelques années dans ces climats brûlans qui énervent la Nature, ils vivent à-peu-près de la même maniere.

Cette vie eſt diverſifiée par le jeu, par les bals, par les fêtes qui ſe donnent dans des Jardins hors des Villes, & où regne la plus grande profuſion; par des Actes de Dévotion, comme les Neuvaines des Jéſuites à Oulgarey près de Pondichery où la multitude de Noirs dont l'odeur infecte l'Egliſe, eſt auſſi dégoûtante, que le ſpectacle des Palanquins dorés, qui rempliſſent les Jardins & les Avenues, eſt agréable à la vûe. Ces Neuvaines ſe terminent ſouvent par de petits repas champêtres, où regne un air d'aiſance & de gaieté, qui ſouffle le poiſon de l'amour dans les cœurs les plus inſenſibles.

Il étoit temps que je quittaſſe Pondichery. J'y recevois l'accueil le plus gracieux; des chaînes plus aiſés à prévenir qu'à rompre, commençoient à m'y attacher fortement. Je ſongeai en conſéquence à précipiter mon départ.

Schirengham, Schalembron & Gengy m'offroient également la retraite après laquelle je ſoupirois. Mais pour me rendre à l'un des deux premiers endroits, j'avois beſoin de ſecours d'argent ſur leſquels je ne pouvois pas compter. La proximité & une circonſtance favorable me déterminerent pour le troiſiéme.

M. de Goupil ayant été nommé Commandant d'un détachement conſidérable que l'on envoyoit au ſecours du Nabab de Velour, je partis bruſquement de Pondichery, & ſuivis l'armée juſqu'à Gengy. Mon Domeſtique me rejoignit à Tirvikarey avec une malle qui renfermoit quelques Livres, un étuy de Mathématiques & le peu de linge dont j'avois beſoin pour le ſéjour que je voulois faire dans les terres; mon projet étant de ne plus retourner à Pondichery.

Tirvikarey eſt une Aldée dont la Pagode eſt célebre dans le Pays. Cette Pagode eſt un grand Bâtiment à trois enceintes, ſéparées par des cours ; le Sanctuaire eſt dans la troiſiéme enceinte. Je ne pus entrer que dans la premiere, où je vis le Lingam ſur lequel les jeunes Brahmines perdent leur virginité. Cette enceinte renferme pluſieurs chambres obſcures, occupées par des Brahmes. La piramide qui étoit ſur la porte, attira particulierement mes regards. Cette piramide eſt à pluſieurs étages, & ſi haute, qu'une bale de fuſil pouvoit à peine porter à la pointe. Elle ne differe pas, pour la forme de celles de la Pagode de Schalembron, dont M. le Comte de Caylus a donné la deſcription dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. A gauche de la Pagode de Tirvikarey eſt un grand Talaw (ou étang) de plus de vingt toiſes en quarré, garni tout autour de marches de pierre qui vont en talus juſqu'au fond, & ſe réuniſſent à un petit Pagotin qui eſt au milieu. On rencontre ſouvent dans les terres de ces grands Étangs qui ſervent aux purifications. Il y en a qui ont coûté plus de cinq cens mille livres à conſtruire. Les Indiens riches font ces dépenſes pour perpétuer leur nom, ou pour expier quelque faute conſidérable.

T. XXXI. Hiſtoire. p. 45.

J'arrivai à Gengy, qui eſt environ à quinze coſſes de Pondichery, le 2 Février 1756, le viſage brûlé par pluſieurs coups de Soleil, & les yeux couverts d'écailles qui me permettoient à peine de les ouvrir : j'avois fait la route à cheval & dans le fort de la chaleur.

M. Legris commandoit dans ce Poſte. J'avois eu occaſion de le voir à Pondichéry : il me reçut avec toute la politeſſe, & eut pour moi tous les égards que je pouvois attendre d'un galant homme & d'un ami de M. de Goupil. Il écrivit même à M. Deleyrit, pour l'engager à augmenter mes appointemens. Sa Lettre n'eut pas plus d'effet que les miennes. J'étois parti ſans faire d'adieux, ſans prendre même congé du Gouverneur, pour éviter les remiſes, & cette démarche n'avoit pas été approuvée. Il fallut donc me borner à mes appointemens, & me réſoudre à vivre de lait, de riz & de légumes, pour être en état de

fournir, par mes épargnes, à l'achat des Livres & au payement des Brahmes, dont je comptois me rendre le Disciple.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Je ne m'arrêterai pas ici à donner la description de Gengy; plusieurs Ouvrages * ont déja parlé de cette Ville célebre.

* *Mém. de M. de Bussy.* (1764) p. 9. *Hist. des guerres de l'Inde, trad. fr.* T. I. p. 329, 330; *en Angl. in-4°* p. 155. *Mém. du Col. Lawrence, trad. Fr.* T. I. p. 74.

J'employai les premiers jours à parcourir les montagnes de Gingy, qui sont remplies de Tigres. La principale de ces montagnes est fort haute, & comme surmontée d'une croupe en pain de sucre, sur laquelle est une espece de Fort, dans lequel il y avoit alors quatre Soldats commandés par un Sergent. Cette croupe communique au corps de la montagne par deux grandes poutres attachées en forme de pont avec des chaînes de fer.

Je fis ensuite de petits voyages aux environs de Gengy & à plusieurs côtes de cette Place. J'eus occasion dans ces courses d'admirer la fertilité du Pays, qui étoit tout couvert de nelis. Les champs, dans cette Contrée, sont coupés par des rigoles dans lesquelles on fait couler l'eau des puits; un seul homme suffit pour ce travail. A côté du puit, qui est peu profond, s'éleve une piece de bois sur laquelle pose une bascule. A un des bouts de cette bascule est le seau, & à l'autre, un gros tronc d'arbre. Un homme debout, au centre de ce lévier, avance le pié droit du côté où est le seau, & pesant sur le bout de la bascule, fait descendre le seau dans le puits; retirant ensuite le pied: il reprend sa premiere situation: alors le tronc d'arbre fait baisser la bascule de l'autre côté, & éleve le seau, qui accroché à l'ouverture du puit par un *morceau de fer*, verse lui-même son eau. Pour se desennuyer dans ce travail, le Paysan chante à chaque seau, un, deux, trois &c.

La coûtume de chanter en travaillant est encore générale aux deux Côtes parmi les *Maquois* ou Mariniers. Ils laissent tomber leurs rames en cadence, & les relevent de même au son de quelques mots qui forment une espece d'air: au quatrieme ou cinquieme coup, le Chef reprend sur un ton un peu plus haut, pour les ranimer. Quand il faut ramer vîte, le chant est plus précipité; & cette espece d'harmonie charme en quelque sorte leurs peines & leurs

ennuis. Comme le commencement de l'air en amene naturellement la ſuite, le ſecond coup de rame ſuccede de même au premier, pour ainſi dire, machinalement : auſſi s'apperçoit-on à peine du mouvement de leurs membres, tant il eſt régulier.

Je rencontrai ſur la route de Gengy à Vandavaſchy, pluſieurs petites Chaudris (on les nomme Saraïs dans le Bengale). Ce ſont de petits Bâtimens qui n'ont que le rez de chauſſée exhauſſé de deux ou trois pieds, & qui renferment quelquefois pluſieurs chambres : celle du milieu eſt la plus grande ; elle eſt toute ouverte pardevant. A côté, en dehors, eſt une eſpece d'apui pour ſoulager ceux qui ſont chargés. Ces Bâtimens ſont ordinairement accompagnés d'étangs ou de cîternes. Les Voyageurs s'arrêtent dans ces endroits, ſans rien payer. On y rencontre quelquefois des Marchands de fruits ; mais le plus ſûr eſt de porter avec ſoi ſes proviſions.

Mon deſſein, après avoir pris une connoiſſannce générale du Pays, & m'être un peu accoutumé au climat, étoit de me retirer dans l'Aldée de Gengy, ou à Polour dont le Kelidar étoit de nos amis, pour m'y livrer plus librement à l'étude de Livres Indiens ; mais la fievre m'arrêtant au commencement de ma carriere, déconcerta tous mes projets. Ce fut à Outremalour, Aldée renommé pour les feuilles de Betel, que j'en reçus les premieres atteintes. M. Pacot, ami de M. de Goupil, & l'un des plus braves & des plus honnêtes Officiers de l'Inde, commandoit dans ce Poſte. Ses ſoins obligeans me donnerent quelque ſoulagement : mais un ſecond accès fit ſoupçonner la nature du mal. On me ramena à Gengy où la maladie ſe déclara. C'étoit la fievre qui porte le nom de Gengy. Cette maladie eſt très connue à la Côte, & paſſe pour être contagieuſe. On croit qu'elle eſt occaſionnée par les exhalaiſons des minéraux & des métaux que renferment les montagnes de Gengy. La plûpart de ceux qui y vont en détachement, Soldats ou Officiers, en ſont ordinairement attaqués ; & les Noirs l'ont comme les Blancs. Mon Dobachi, deux jours après mon arrivée, tomba preſqu'à mes

côtés, saisi de ce mal, & pensa en mourir. Le Chirurgien du Détachement qui en avoit été attaqué comme les autres, me dit que cette fievre n'étoit pas dangereuse, lorsqu'elle étoit soignée dans le lieu. Selon les tempéramens, elle laisse sur le visage un teint livide qui décele un venin subsistant toujours dans les veines, & est quelquefois suivie de la Basse, grosseur qui se forme dans le côté: l'on voit même des personnes, après plusieurs années de guérison, en avoir de tems à autre quelques accès. J'avois eu l'attention, depuis que j'étois dans cette Contrée, de me retrancher le vin, & de ne boire que de l'eau bouillie. Mais les coups de Soleil & les fruits du Pays, les figues entr'autres qui renferment un acide très-mordant, fermentant dans mon corps avec le mauvais air, rendirent mes précautions inutiles.

Arrivé à Gengy, on n'eut que le tems de me mettre au lit. Une colique affreuse me faisoit souffrir des douleurs incroyables, qui me donnerent une espece de transport. Je passai trois jours dans cet état, sans pouvoir rien avaler; cependant à force de petits *remedes émolliens*, je rendis une cueillerée d'humeur noire & recuite, & la crise cessa. M. Legris qui craignoit pour ma vie, prit de moi tous les soins que l'humanité & l'amitié pouvoient lui suggérer. Le Chirurgien ne me quitta point. Lorsque je me sentis plus tranquille, je pris le parti de me faire transporter à Pondichery. Je partis de Gengy le 10 Février à cinq heures du soir bien enveloppé dans mon Palanquin, & arrivai dans cette Ville à six heures du matin. La route ne m'avoit pas fatigué. Je descendis chez Madame de Goupil, où l'on m'avoit préparé une Chambre. Le lendemain, la fievre me reprit, précédée d'un frisson de deux heures, si violent, que dans le fort de la chaleur je tremblois de froid, avec deux matelas sur le corps. Le frisson fut suivi d'une sueur de huit heures, qui m'affoiblit au point que ma tête n'y étoit plus. La fiévre étoit quarte, on la rendit tierce, & ensuite quotidienne. Le Quinquina, les saignées & les Apozêmes la diminuerent considérablement, & au bout de vingt jours je fus à-peu-près hors d'affaire.

Tandis que j'étois sur le lit je reçus une Lettre du P.

Boudier

Boudier, Jésuite du Bengale ; il m'envoyoit la longueur du Pendule qui battoit les Secondes à Schandernagor. Cette Lettre, qui étoit très polie, & renfermoit des offres de service, me donna quelqu'envie d'aller à Bengale. Huit jours après je reçus de ce Missionnaire une seconde Lettre, dans laquelle il corrigeoit les calculs de la premiere ce; qui me fit soupçonner que la tête du bon Pere commençoit a s'affoiblir.

Le vin est absolument défendu aux fiévreux de Gengy. Mais, comme quand il n'est question que de m'incommoder, je ne sçai rien refuser à mes amis, je me laissai aller à un repas qui se donnoit dans la famille de M. de Goupil. J'y bus quelques verres de vin, & la fievre me reprit. Le fort du mal passé, je résolus de quitter la Côte pour changer d'air, & de m'embarquer pour le Bengale. Ce voyage ne fut pas approuvé; malgré cela, M. De Leyrit voulut bien me donner des Lettres pour le Directeur de Schandernagor; & le Pere Lavaur, qui avoit de l'amitié pour moi, me recommanda fortement aux Jésuites de ce Comptoir.

Le Vaisseau l'*Indien* sur lequel j'étois, mit à la voile le premier Avril 1756. La fievre me reprit le jour même que je me rendis à bord; &, comme je n'avois embarqué ni matelas, ni couverture, les planches de ma chambre me servirent de lit jusqu'au quinze Avril que nous mouillâmes à Goulpil, dans les bancs qui sont à l'embouchure du Gange. Je quittai alors le Vaisseau, & remontai ce fleuve dans la Penisse, pour arriver plus promptement à Schandernagor. Mais un nouvel accès de fievre m'obligea de descendre à Bernagor, à quelques cosses de Folta, premier Fort du Nabab de Bengale au bas du Gange.

Bernagor est connu pour les Bastas & autres étoffes soie & coton, qui s'y fabriquent. Ce Village est peuplé de Chrétiens Noirs, qui autrefois dépendoient des Portugais, & qui lorsque j'y passai étoient sous la protection des Hollandois. La plûpart des maisons sont des lieux de débauche. La plus considérable étoit alors celle de Catau. Au haut de la porte on voyoit une croix, à droite en entrant une chapelle dédiée à la Vierge, & à gauche une à saint Antoine.

Le dedans étoit partagé en petites cellules fort propres, garnies chacune d'un lit à Mouſtikaire, & remplies dans la ſaiſon de fleurs odoriférantes. Deux Chirurgiens noirs veilloient à la ſanté des Habitantes du lieu, & toute la maiſon étoit ſous la direction de Catau, que l'on diſoit riche de ſoixante mille roupies.

Ce fut chez cette femme que l'on me conduiſit, comme dans l'endroit où je ſerois le mieux ſoigné. En effet, on m'y prépara ſur le champ un lit. Catau ſe mit à mes côtés avec deux de ſes filles, & leur occupation pendant cinq heures que dura l'accès de ma fiévre, fut de me donner du Thé & de la Sauge. Enchanté de l'humanité de ces pauvres victimes de la débauche, je les récompenſai largement, & elles me reconduiſirent en troupe à la Peniſſe, enveloppé dans une couverture, faiſant mille vœux pour le prompt rétabliſſement de ma ſanté. J'ai appris depuis que ſur la fin de 1756, les Maures, en marchant contre Kalkuta, avoient détruit cet Établiſſement & diſperſé le troupeau.

J'arrivai à Schandernagor le Jeudi Saint, 22 Avril, exténué par la fiévre, & allai ſur le champ au Gouvernement ſaluer le Directeur, à qui je remis les Lettres de M. de Leyrit. Je n'en reçus que des complimens vagues; & même, ſans pitié pour l'état dans lequel il me voyoit, il continua de ſe promener dans la Galerie avec un Conſeiller, me laiſſant ſeul dans le plus grand embarras. Tout foible que j'étois je me traînai, dans le fort de la chaleur, à la Maiſon des Jéſuites, les ſeuls pour qui j'euſſe des Lettres. La plûpart étoient à l'Office ou occupés aux autres fonctions de leur miniſtere. Je m'adreſſai au P. Mauri, & lui demandai où étoit le Supérieur, le P. Mozac: il eſt à l'Egliſe, me dit-il. Mais mon Pere, ajoutai-je, ne pourrois-je pas avoir l'honneur de lui parler? Dans trois heures, répond le P. Mauri, en me fermant ſa porte. Je ne pus tenir contre une pareille réception; je me laiſſai tomber ſur un méchant fauteuil qui étoit à la porte de ſa chambre. Ma chûte l'effraya: n'êtes-vous pas, me dit-il en me regardant de près, M..... Oui, lui disje, mon Pere, & je comptois, dans l'état que vous voyez

peint sur mon visage, trouver chez vous plus d'humanité. Le P. Mozac & le P. Boudier vinrent sur le champ me trouver, & réparerent par des politesses effectives la dureté de leur Confrere. J'avois besoin de leur secours; & je ne sçai réellement, n'étant ni Militaire ni Employé, ce que sans eux je serois devenu. Ils avoient eu l'attention de prévenir le Directeur à mon sujet, & même de me louer une chambre dans laquelle le P. Boudier me conduisit. Je reçus aussi un Domestique de leur main, & le Chirurgien Major qu'ils informerent de ma situation se rendit sur le champ chez moi. Je lui expliquai la nature de ma fiévre; il vint me voir régulierement tous les jours: mais une observation que je fis sur les symptômes de ma maladie, me mit dans le cas de me passer de ses remedes. J'avois remarqué que le Caffé diminuoit le violent frisson par lequel commençoit l'accès de ma fievre. J'en pris en conséquence tous les matins trois ou quatre tasses. Ce petit manége dura quinze jours, après lesquels la fievre ne reparut plus: mais j'eus à la place des dartres, que je résolus de guérir aussi à ma maniere.

Cependant, dans les intervalles que le mal me laissoit, je voulus mettre quelqu'ordre à mes affaires: j'allai en conséquence trouver le Directeur, & le priai de regler ce qui concernoit mes appointemens. Mes représentations furent inutiles. Je les réïterai plusieurs fois, & le Directeur me dit sechement qu'il n'avoit pas les Lettres de M. de Leyrit qui lui parloient de moi. Quant aux Interpretes de la Compagnie que je le priois d'engager à m'aider dans mon projet, sa réponse fut qu'ils n'étoient pas faits pour servir les Particuliers. Ainsi je fus obligé de m'adresser à mes amis pour avoir un Maure qui vint parler Persan avec moi, & de vivre pendant deux mois à leurs dépens. Je crus devoir instruire M. de Leyrit de la conduite du Directeur de Schandernagor à mon égard; enfin, soit que ce dernier eut reçu de nouveaux ordres, ou que mes demandes lui parussent plus justes, il regla mes appointemens sur le même taux qu'à Pondichery. Ma jeunesse, le peu de réalité que présentoient mes pro-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

jets, & la conduite d'un Particulier, qui sous des prétextes à peu-près pareils, avoit dépensé, disoit-on, vingt à trente mille roupies à la Compagnie; telles furent vrai-semblablement les causes des difficultés que j'éprouvai de la part du Directeur de ce Comptoir.

Ces procédés me dégoûterent absolument de la Colonie de Schandernagor; je n'y fis aucune connoissance particuliere. A peine allois-je dans une ou deux Maisons. Je passois mon tems à traduire des Livres Persans, à me promener dans les dehors qui étoient charmans, à converser avec les Bengalis. J'allois partout, aux Pagodes, chez les Ouvriers; j'examinois leurs outils, j'en écrivois les noms.

Un jour mon Domestique me dit qu'une femme noire venoit d'accoucher, à une demi-heure l'un de l'autre, de deux enfans, qui ensuite étoient morts. J'allai les voir. Ils avoient un pié de long, étoient rouges; celui qui étoit né le premier avoit déja les jointures un peu noires, ainsi que le col, le nombril, les parties naturelles & le bord des ouvertures. Ce changement arrivé en une demi-heure (l'autre étoit simplement rouge) me confirma dans l'idée où j'étois, que la différence des noirs aux blancs ne venoit que de la chaleur plus ou moins grande du climat, de la peau plus ou moins dense, de la transpiration plus ou moins forte. En effet, à Pondichery les hommes sont d'un noir d'Ebene; & ils ont le dedans de la main blanchâtre, ainsi que le dessous des pieds, où la peau est plus compacte & moins exposée au Soleil. En remontant au Nord, à Mazulipatan, on trouve le noir moins foncé; à Bengale la peau est d'un jaune pâle; plus au Nord, à Patna, le blanc pâle devient commun. Du reste, les Indiens ont les mêmes traits que les Européens, de grands yeux, de belles dents, les cheveux longs, le nez bien fait & un peu allongé, la taille bien prise, le pied long, & le poignet beaucoup moins large que celui des Européens. La plûpart ont les genouils arqués en dehors, comme un archet de basse. On prétend que ce défaut vient des nourrices ou des meres, qui les portent comme à cheval sur leurs hanches; mais je l'ai remarqué dans des enfans

qui ne faisoient que de naître. Les Créoles, les Cafres mêmes, que leurs nourrices portent aussi sur les hanches, ne l'ont pas, ou du moins ne l'ont que rarement ; je me rappelle qu'allant à la chasse à Sant-Jago, je rencontrai dans les montagnes un Cafre & une Cafrine entierement nuds, parfaitement bien proportionnés, au visage près, & dont la jambe, en particulier, me parut d'un modele achevé : mais les François nés d'un pere blanc & d'une mere de sang Indien, ont dans le corps les mêmes défauts que les Indiens. Chez eux, les jointures, les parties naturelles tirent sur le noir ; enfin, tout ce qui dans les corps des Européens est rouge, est d'un rouge bleu pâle ou presque noir dans ceux qui sont de sang Indien. J'ai même eu occasion de remarquer dans la traversée les changemens que la chaleur produit relativement aux corps qu'elle affecte. Nous avions dans le Vaisseau le fils d'un Conseiller de Pondichery dont la mere étoit de sang noir, & deux François qui avoient déja séjourné long-tems dans les Indes. Lorsque nous eûmes passé quinze jours dans les climats chauds, l'Indien reprit sa couleur natale, devint d'un brun presque noir, & le teint des deux Européens approcha beaucoup plus du sien, que celui des autres passagers, qui ne firent que se hâler. D'après ces observations, je pense que deux Noirs transportés dans le Nord, à la quatriéme ou cinquiéme génération perdroient entiérement leur couleur.

Je reprends la suite de mon Voyage. Déterminé à quitter Schandernagor, où, peut-être par la faute de mon caractere singulier pour le Pays & en général peu liant, je ne voyois pas même apparence de secours dans mes projets, où même je perdois mon tems & ma santé, j'écrivis à M. Law, Conseiller des Indes, qui étoit Chef à Cassimbazar. La réponse qu'il me fit me confirma ce que le P. Lavaur m'avoit appris de sa politesse, de son caractere obligeant & de son goût pour les Lettres. Je formai dès-lors le dessein d'aller à Cassimbazar, pour de-là me rendre à Benarès. C'étoit dans cette Ville que je voulois me livrer à l'étude du Samskretan. Quoique je la sçusse ruinée & dépeuplée par des guerres continuelles, je comptois y trouver encore quel-

ques-uns de ces Brahmes, dont les Ecoles l'ont rendue si célebre. Au cas que mon projet ne pût pas avoir lieu de ce côté là, le P. Mozac m'avoit parlé d'un endroit peu éloigné de Cassimbazar, où il avoit appris le Samskretan. Plusieurs Brahmes habiles l'habitoient; & je pouvois sans beaucoup de frais y faire un assez long séjour.

Enfin, pour ne négliger aucun moyen proche ou éloigné tendant à l'exécution de mon plan, j'envoyai à M. Le Verrier, chef du Comptoir François de Surate, deux lignes écrites en caracteres Zends, accompagnées de la traduction que j'en avois faite.

Telles étoient mes occupations dans les intervalles de ma fievre, & lorsque les dartres commencerent. Bientôt elles se multiplierent; c'étoit le caffé qui en brûlant le principe de la fievre, avoit occasionné chez moi cette effervescence. Pour les chasser par les contraires, je me baignai pendant vingt jours à l'eau froide, & les dartres disparurent. Mais mon estomac affoibli par ces bains frequens, perdit une partie de son ressort; &, après plusieurs petites incommodités dont on ignoroit la cause, la dyssenterie se déclara. Mes amis, touchés de me voir abandonné à la discrétion d'un Domestique, crurent que je serois mieux soigné à l'Hôpital, & me proposerent de m'y faire transporter. La proposition ne m'effraya pas. On me mit dans une chambre propre pour le lieu. Je fus recommandé à l'Œconome; & les Jesuites, qui ne me quitterent pas pendant ma maladie, mirent près de moi un Chrétien noir, dont les soins répondirent à leur humanité. Je gardai le lit trois mois, & fus réduit à la derniere extrémité: l'on n'attendoit que le moment où j'allois rendre le dernier soupir; le transport, le râlement, tout annonçoit chez moi une destruction prochaine. Plusieurs personnes porterent même à la Côte la nouvelle de ma mort par un Vaisseau qui partit pour lors. Dans cet état d'anéantissement, je rendis quelques vers; & le flux de sang cessa. Je pris peu-à-peu quelques cuillerées de bouillon, mes forces revinrent, & en moins de vingt jours, je fus en état de sortir de ma chambre.

Il paroît que les douleurs vives qui m'avoient presque

conduit au tombeau ; & même la dyssenterie étoient venues des morsures de ces vers que les fruits du Pays avoient produits, & que le caffé avoit irrités contre un corps affoibli ensuite par des bains trop fréquens. Au reste, j'ai remarqué que, dans toutes les maladies que j'ai eues, les crises ont été plus violentes qu'à tout autre ; & que le fort du mal passé, je me suis retabli, sans presque passer par la convalescence.

Lorsque ma tête me permit de faire quelques réflexions, je me rappellai avec plaisir les différens états par lesquels j'avois passé. Quand je fus attaqué de la fievre de Gengy, la Nature chez moi étoit encore dans toute sa vigueur, & dans la courte convalescence qui la suivit, je ne songeai qu'à recouvrer mes forces, pour exécuter mes projets. Mais la dyssenterie me trouva affoibli & presque languissant ; aussi mes idées changerent-elles dans cette seconde attaque. Je passois les nuits longues & douloureuses qui précéderent mon agonie, dans des projets de réforme. La vie tranquille, sérieuse & appliquée que j'avois menée à Rhynweck (en Hollande) sous les yeux de M. Le Gros & de M. l'Abbé D'Étémare, contrastoit dans mon esprit, avec ce que je souffrois, avec le vuide des occupations qui depuis près de deux ans, m'avoient en quelque sorte enlevé à moi-même. Je n'aspirois alors qu'après quelques lueurs de santé, pour renoncer à mes projets, & embrasser la Vie Religieuse pour laquelle j'avois toujours eu du goût ; & même celle de Jésuites dans les Terres, qui s'accordoit assez avec le plan que j'étois venu exécuter dans l'Inde. Mais à peine la Nature eut-elle pris le dessus, à peine me fut-il permis de manger une soupe, que ces idées s'évanouirent. Je fus alors tourmenté par d'autres desirs. Certaines boissons, certains mets, se présentoient à mon esprit, revêtus d'une apparence de plaisir, dont la pensée m'occupoit des journées entieres ; & je n'en avois pas plutôt goûté, que le charme cessoit. Enfin pendant ma courte convalescence, je remarquai dans le changement de mes goûts, les progrès de l'enfance, de la jeunesse & de l'âge mûr ; les nuances du fou, du demi fou, de l'homme sensé : en effet, dans

les tempéramens forts & bouillants, l'efprit fuit fort fouvent l'état du corps.

Lorfque mes forces me permirent de prendre l'air, je fis quelques tours dans l'Hôpital. Cet efpece d'Empire compofé de malades foumis au premier Chirurgien, à des Aides-Chirurgiens, à un Œconome, me repréfenta au naturel la plûpart des Etats de la Terre : ce qui m'amufoit le plus étoit l'air d'importance d'un Sous-Chirurgien qui fe croyoit quelque chofe, qui penfoit jouir d'une portion d'autorité, parce qu'il avoit droit de modérer une médecine, d'exempter d'un remede, ou d'accorder à un malade une cuiffe ou une aîle de poulet.

Au fortir de l'Hôpital, je me vis hors d'état de reconnoître par un préfent les foins de l'Œconome, & cela me fut fenfible. Il fallut enfuite renoncer, au moins pour quelque tems, aux Études qui m'avoient occupé avant mes maladies, me répandre dans la Colonie, & j'eus tout lieu d'être content de l'accueil gracieux que j'y reçus : la fanté m'avoit rendu mon premier air de jeuneffe.

Bientôt le retour complet de mes forces me fit fentir l'inutilité de la vie que je menois. Le Bengale étoit alors en combuftion ; le Nabab venoit de chaffer les Anglois de leurs Etabliffemens, & cette Révolution me montroit dans cette Contrée un avenir de troubles qui ne pouvoient que déranger des opérations purement Littéraires. Réfolu de quitter Schandernagor, mais ne fçachant pofitivement de quel côté porter mes pas, une Lettre que je reçus de Surate, fixa mes incertitudes. C'étoit la réponfe de M. Le Verrier, qui m'apprenoit que *les Parfes* avoient lu les lignes que je lui avois envoyées ; que c'étoit du Perfan moderne, écrit en caracteres Zend. Il ajoutoit que leurs Docteurs lui avoient montré les Livres de Zoroaftre, & en particulier le *Vendida Zend, Pehlvi*, & qu'ils lui avoient promis de m'expliquer cet Ouvrage, & de m'enfeigner leurs anciennes Langues. Cette nouvelle me rend toute ma fanté, & mon départ eft réfolu. On me taxe de légereté : peu fenfible à ce reproche, & trop heureux de pouvoir rompre des liens féduifans dont je commence à fentir le poids, je

fais embarquer mes effets; le Vaisseau qui les porte, descend le Gange : mais la nouvelle de la guerre entre la France & l'Angleterre, le fait remonter, & déconcerte mon projet.

Quelle situation ! Les Livres de Zoroastre existent ; on doit me les donner, me les expliquer; je me suis séparé de ce que j'ai de plus cher pour enrichir ma Patrie de ce trésor: & il faut que je le laisse s'éloigner de moi pour toujours, il faut que, sans considération de la part du Chef, sans état, sans autre ressource que des appointemens mal payés, je suive le sort d'une Colonie, brave il est vrai, mais que je vois tomber sous le fer des Anglois, s'ils l'attaquent; exposé par-là à être remené prisonnier en Europe au moment où je touche au but de mes Voyages. Ce coup me frappa; mais je n'en montrai rien au-dehors.

Je me prêtai le moins mal qu'il me fut possible aux devoirs que paroissoit exiger de moi la qualité de François; d'ailleurs point Courtisan, méditant en moi-même quelque parti extrême, & devant naturellement aliéner les esprits par une conduite peu ordinaire dans un pays, où des projets tels que les miens, étoient à peine de beaux Romans.

Lorsque je sçus que les Anglois marchoient contre Schandernagor, & même approchoient des Limites, la perte de ce Comptoir me parut assurée, si le secours que le Nabab (à ce que l'on disoit) nous avoit promis, n'arrivoit promptement. Dans la vûë de le hâter, ou du moins de servir ma Patrie auprès des Maures, par le moyen du Persan moderne que je parlois, je parts le 9 Mars à dix heures du matin, laisse tous mes effets dans la Colonie, & me rends en quatre jours à Cassimbazar. Cette démarche faite sans l'aveu du Directeur, fut blâmée; &, si elle a été la cause des catastrophes malheureuses qui ont empoisonné une partie du tems que j'ai passé dans l'Inde, je lui dois d'un autre côté la connoissance de la Prequ'Isle, l'acquisition & la traduction des Ouvrages de Zoroastre.

Je passai le Gange à gué à Palassi qui est à douze Cosses de Cassimbazar. Cette Aldée n'est qu'une longue suite de Maisons éloignées les unes des autres, dans l'espace d'environ

VOYAGE aux Indes Orientales, 1e. Partie.

quatre coſſes. C'eſt-là que le Nabab de Bengale entretient trois à quatre cens Eléphans. L'animal eſt entre deux piles de paille de ſa hauteur. Sa nourriture peut aller par mois à cinquante écus, en grain, farine & paille.

Au-delà de Palaſſi, je m'arrêtai, ſur les midi, ſous un grand orme à côté d'un étang. On rencontre ſouvent dans l'Inde de ces arbres à l'ombre deſquels les Voyageurs paſſent le fort de la chaleur. Ils y apprêtent les proviſions qu'ils portent, & boivent de l'eau des étangs auprès deſquels ces arbres ſont plantés. On y voit de petits Marchands de fruits, de riz rôtis, & un amas d'hommes & de chevaux de tous les Pays. L'arbre ſous lequel je m'arrêtai, pouvoit couvrir de ſon ombre plus de ſix cens perſonnes. J'arrivai à Caſſimbazar, qui eſt à-peu-près à quarante-deux Coſſes de Schandernagor, le 12 Mars, à huit heures du ſoir.

C'eſt improprement que l'on appelle Caſſimbazar le Comptoir François ſitué dans cette partie du Bengale; il ſe nomme Sédabad. Caſſimbazar eſt le nom du Comptoir Anglois; & Calcapour, celui du Comptoir Hollandois. Ces trois Comptoirs ſont à trois Coſſes environ de Moxoudabad, Capitale du Bengale. Cette Ville n'eſt point entourée de murs; ce n'eſt proprement que l'aſſemblage de pluſieurs Aldées: elle eſt arroſée par le Gange qui la coupe dans deux endroits [1]. L'ancien Palais du Nabab, Montigil, eſt en-deçà du Gange, ou ſur la rive gauche; le nouveau, Irangil, eſt au-delà de ce Fleuve. C'eſt dans ce dernier Palais que ce Prince tient ſon Dorbar.

N'ayant pas trouvé à Caſſimbazar les affaires dans l'état que je m'étois figuré, je voulus d'abord retourner à Schandernagor: mais M. Law m'engagea à reſter avec lui, ſans pour cela approuver mon voyage. Je l'accompagnai quelques jours après au Dorbar dont je fis au retour la deſcription ſuivante.

[1] Dans l'*Alphabet. Thibetan.* du P. Auguſtin-Antoine George (*Roma*, 1762. p. 427.) Moxoudabad eſt placé au vingt-troiſiéme degré, trente minutes, de latitude Septentrionale, & le nombre de ſes habitans porté environ à quinze cens mille. Je penſe qu'on peut réduire ce nombre à quatre cens mille, & Moxoudabad n'en ſera pas moins une des plus grandes Villes de l'Aſie.

Le Nabab m'attendoit; on lui avoit annoncé un François qui parloit Persan. Avant que d'arriver au Dorbar, je traversai trois cours très-vastes, remplies d'une multitude de Soldats & de Valets. J'entrai ensuite dans un fort beau Parterre, garni de deux rangées d'arbres & de plattes-bandes avec des rigoles pratiquées pour l'écoulement des eaux. Au bout étoit une Terrasse au bas de laquelle je laissai mes souliers, & fis le *Sidjdah*, portant la main de la terre à mon front. Sur cette Terrasse étoit le Dorbar, grand Divan, tout ouvert en face du Parterre, & dont un des côtés donnoit sur le Gange. Ce Divan me parut avoir vingt-cinq à trente pieds en quarré. Le haut étoit soutenu par plusieurs colonnes couvertes de mousseline à fleurs relevée par des glands & par des bandes d'étoffe en or & en argent. On voyoit dans les murailles, enduites d'un mastic blanc & luisant, une multitude de petites niches qui se répondoient symétriquement; & le parquet étoit couvert de nattes sur lesquelles on avoit étendu un tapis formé de mousseline en double & en triple.

Je trouvai le Nabab couché au milieu de ce Divan, le coude appuyé sur un Coussin de Brocard. Il n'avoit sur la tête qu'un petit bonnet en forme de calotte; son habit étoit de mousseline à fleurs, & ses caleçons d'étoffe d'or. Il tenoit un bâton d'yvoire terminé par une main d'argent avec laquelle il se grattoit souvent. Ce Prince me parut d'une taille ordinaire: il étoit noir, avoit l'œil vif, & l'air très-ouvert: il n'aimoit pas les Anglois qui l'avoient insulté sous la Nababie de son Oncle. A sa gauche, étoient ses freres, assis sur le tapis, *les jambes croisées*. Je me plaçai après M. Law, qui étoit à la droite de ce Prince, & j'avois à côté de moi Mirmaden, Seigneur Mogol, Rajah Doulobram & cinq à six autres Rajahs, qui seuls pouvoient mettre jusqu'à vingt mille hommes sur pied. Nos Interprêtes étoient derriere nous debout, & les Officiers du Palais, Gardes & autres, formoient le fer à cheval, laissant le devant du Dorbar libre.

L'Audience se passa en complimens & en questions ridicules de la part du Nabab, qui paroissoit plus occupé de

nos habits, de nos plumets, que de ce qui nous amenoit. Telle est ordinairement la conduite que les Princes Asiatiques tiennent dans leurs Dorbars à l'égard des Etrangers. C'est par ces questions ridicules, les lenteurs & les remises, qu'ils pénetrent le caractere de l'Ambassadeur, les vraies intentions de celui qui l'envoie ; qu'ils devinent le besoin que l'on a d'eux.

Tandis que nous étions avec le Nabab, les Officiers de sa Garde vinrent lui faire le Salam ; c'est une Cérémonie qui se pratique le matin & le soir. Les Chefs s'avancerent à la tête de leurs Compagnies, s'arrêterent au bas de la Terrasse; & faisant le *Sidjdah*, ils dirent: *Omer deraz doulat ziadah basched*, c'est-à-dire, *Vivez long-temps, & très-puissant.* Ensuite ils défilerent, & furent remplacés par d'autres qui firent le même salut.

A peine étions-nous à quelques pas du Palais, que nous entendîmes un bruit affreux de tymbales, de trompettes, entremêlé de coups de fusils & de Cailletoques. C'étoit le Nabab qui alloit à la *Monnoie : son* Cortege pouvoit être de quatre mille hommes. Il étoit en Palanquin, suivi de plusieurs Eléphans; & plus de quatre cents Massargis à sept branches éclairoient sa marche. Nous mîmes pied à terre, selon l'usage, & continuâmes ensuite notre route.

Nous apprîmes, le 19, que Schandernagor étoit serré de près. Alors convaincu par les lenteurs dont j'avois été témoins, que le secours du Nabab ne pourroit pas arriver à tems, je partis le 20 pour me rendre dans la Place.

La premiere journée, je fis seize Cosses à pied, suivi de deux Domestiques. Leur attachement pour moi ne put tenir contre la fatigue d'une marche où nous n'avions mangé que quelques petits concombres ; ils me quitterent sur le bord du Gange. L'embarras fut alors de continuer ma route je pris le parti de faire le reste par eau, & louai en conséquence un petit Ballon à moitié couvert, dans lequel j'arrivai le 23 à onze heures du matin, à la vûë de Schandernagor. Je m'étois habillé en Maur, pour n'être pas reconnu. Je souffris beaucoup pendant ces deux jours du froid & du chaud, ne mangeant avec mes Maquois qu'un peu de riz &

de lentilles, & obligé de lutter contre le flux qui fait remonter l'eau du Gange bien au-delà des Comptoirs Européens situés sur les bords de ce fleuve.

Schandernagor venoit de se rendre, & je me vis au milieu de plusieurs Tchokis Anglois qui guettoient les Fuyards. Moitié par prieres, moitié par force, j'obligeai mes Maquois de me débarquer de l'autre côté du Gange, vis-à-vis Schenschurat. Là, excédé de fatigue & en proie au chagrin le plus noir, je tâchai d'abord de calmer les fureurs de la faim, couché sur la terre, dans la paillotte d'un Indien. Mon inquiétude fut ensuite de sçavoir comment je retournerois à Cassimbazar. Aucun Maquois ne vouloit m'y conduire, dans la crainte des Anglois, dont les Ballons remplissoient le Gange. Le lendemain, je vis paroître un Douli [1] porté par quatre Beras : c'étoit le Maître de la paillotte qui me les amenoit. Je n'avois pas une roupie à leur offrir. Contens de ma parole, ils consentirent à me porter à Cassimbazar, & je quittai ma paillotte à cinq heures du matin, étonné d'avoir trouvé tant d'humanité chez des Indiens qui ne me connoissoient pas, qui voyoient le premier de nos Établissemens détruit, & qui s'exposoient réellement en me rendant service. Je me tins toujours à sept à huit Cosses Est du Gange.

Le 26 je manquai tomber entre les mains des Anglois. Mes Beras témoins du soin que je prenois de les éviter, crurent, qu'en m'effrayant, ils tireroient de moi quelque chose de plus que ce que je leur avois promis, & me conduisirent sur le bord du Gange à une Aldée devant laquelle il y avoit quatre Ballons de Soldats blancs & de Cypayes. Heureusement je ne fus pas découvert, & la fermeté que je montrai alors, en les menaçant de les faire mettre en prison dans le lieu même, les fit rentrer dans le devoir. Je passai les rivieres de Bouhol, de Couchol, je traversai les Etats du Raja Kes-

[1] Le Douli est un petit Palanquin leger & simple, dont le Bambou n'est pas arqué; de maniere qu'on ne peut guere s'y tenir que couché. Il est plus difficile d'y garder l'équilibre que dans les Palanquins ordinaires. Dans les routes cinq Beras suffisent pour le Douli.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

chind ſchand, ſitués à l'Eſt du Gange au-deſſous de Palaſſi.

Deux coſſes en-deçà de ce dernier endroit, je rencontrai l'armée que le Nabab avoit envoyée au ſecours de Schandernagor. Elle étoit commandée par Rajah Doulobram, que j'avois vu au Dorbar, à Moxoudabad. Je me rendis à la Tente de ce Général; il me reconnut, me fit beaucoup de politeſſes, & m'offrit du ſervice dans ſon armée. J'allai enſuite ſaluer Mirmaden ſon Lieutenant, que je trouvai à ſa toilette. C'étoit un Mogol de cinq pieds, huit pouces, preſque blanc. Il avoit les traits du viſage réguliers; & un coup de ſabre qu'il avoit reçu à la joue, lui donnoit un air martial. Il étoit devant un miroir, nud juſqu'à la ceinture, occupé à ſe tourner la mouſtache, tandis que ſon Barbier l'épiloit & lui raſoit le corps. Mirmaden me renvoya à ſon frere qui commandoit l'Artillerie. L'Artillerie conſiſtant en gros canons faits de bandes de fer battu, étoit à la tête du Camp, rangée ſans beaucoup d'ordre; & l'armée s'étendoit à peu-près ſur deux coſſes de long, y compris le bazar (le marché).

Le frere de Mirmaden me donna à dîner. Le premier mets qu'on me ſervit étoit un plat de riz aux oignons, au raiſin & au gingembre, fort bien fait: ce plat fut ſuivi de gâteaux ſucrés de fleur de farine, d'un morceau de mouton rôti, & de boulettes de chair hachée en ragoût. Pour les liqueurs, je refuſai d'en boire. Ce Mogol me preſſa d'en goûter, ajoutant que celles qu'on me préſentoit venoient d'Europe. Je ſuppoſai que c'étoit de l'eau-de-vie mêlée d'eau & j'en bus une petite taſſe. Au bout d'un quart-d'heure je tombai en convulſion. Mon état l'effraya; il fit venir pluſieurs Soldats Allemands qui étoient dans le Camp: ils eurent beaucoup de peine à me tenir; on défit mes habits; je rendois de l'écume & paroiſſois dans un mouvement affreux. Lorſque la criſe, qui dura une heure, fut paſſée, je tombai en foibleſſe; les gens du frere de Mirmaden étoient occupés à me jetter de l'eau roſe & à m'éventer. Je revins enfin. Ce Mogol me fit bien des excuſes: c'étoit l'Opium qui avoit produit ſur moi cet effet, quoiqu'on m'en eut donné une doſe bien inférieure à celle qu'il prenoit ordinairement. Je remontai dans mon Douli, fis paſ-

ser douze Soldats François qu'on avoit retenus au Camp Maure, & arrivai à Cassimbazar le 28 Mars, à huit heures du soir. Le reste de mon séjour dans le Bengale ne fut qu'une suite de chagrins & de fatigues qui me conduisirent à la catastrophe, qui deux mois après me fit quitter entiérement cette Contrée.

J'avois suivi l'armée de M. Law jusqu'à Calgan, marchant à pied, prenant à peine le nécessaire, & me montrant le moins que je pouvois au milieu d'un Corps d'Officiers & d'Employés, avec lesquels je n'avois eu aucune liaison à Schandernagor.

Lorsque l'Armée étoit arrivée au lieu du Campement, je me retirois dans mon particulier, & consultois la Carte de l'Inde de M. Danville, & celle du Bengale du Pilote Anglois. Les observations que je faisois sur la position des lieux me rendoient la route moins ennuyeuse. J'en raisonnois quelquefois avec M. Law: de maniere qu'on venoit souvent me demander le soir où nous devions aller le lendemain. Plusieurs même pensoient, (& en cela ils se trompoient bien) que mes conseils influoient sur la conduite du Commandant. Les marques de bonté qu'il me donnoit, quoique ménagées, me nuisirent dans l'esprit de quelques Membres de l'Etat-Major; & leur mauvaise volonté éclata à Calgan où nous arrivâmes le premier Mai 1757[1].

[1] Pour nous rendre de Cassimbazar à Calgan, nous passâmes par différens endroits, dont voici les distances. De Cassimbazar à Moxoudabad, trois cosses; de-là à Bagh moulla, grand jardin, quatre cosses; de Bagh moulla à Divansarai, trois cosses; de-là à Camera, six cosses; de-là à Souti, quatre cosses.

A Souti passe le petit Gange (celui de Moxoudabad), qui dans cet endroit est éloigné d'une cosse du grand Gange qui se rend à Schatigan par Daka. Le Nabab y avoit fait construire avec des Cocotiers, une digue de vingt-quatre à vingt-cinq pieds d'épaisseur & de cent de long, pour diminuer les eaux, & empêcher les Vaisseaux Anglois de monter. Ce lieu est célebre par le Tombeau du Fakir Morteseddin. J'allai voir ce Monument, qui est en Argamas. J'y trouvai quelques Fakirs chargés d'embonpoint, & n'y vis rien de singulier. Une cosse plus bas, à l'Aldée de Mortcha, sort du grand Gange la riviere de Gelingui, qui se rend à Noudia; & presqu'à la Latitude de Daka, sort du même fleuve une autre petite riviere qui passe près de ce dernier endroit; & dans le tems des débordemens, se jette dans la mer à Schatigan.

De Souti à Aurengabad, deux cosses; de-là à Donapour, quatre cosses; de-là à Farrokhabad, trois cosses; de-là à Rahé Balkeschem, grand Jardin, sept cosses; de-là à Radjemahal, deux cosses.

L'Armée faisoit séjour dans cet endroit, & devoit partir le trois pour Baghelpour, qui en est éloigné de douze cosses. Le 2 Mai sur les dix heures du matin, plusieurs Officiers entrerent tumultueusement dans la Tente de M. Law, la rage peinte sur le visage. Ils tenoient en main mon *Agenda* qui avoit été pris sans mauvaise intention dans la poche de mon habit. Observateur par goût & par état, j'avois coutume d'y marquer les lieux, les événemens, ajoutant quelquefois un mot de réflexion, pour me les rappeller plus aisement. Furieux de me voir si bien instruit, & peut-être de trouver dans ce Brouillon plusieurs traits trop bien calqués sur le vrai, tous élevent la voix contre moi. On m'insulte en Corps; on rappelle ma sortie de Schandernagor : le petit bagage que j'avois au camp, est visité; mes papiers sont lus avec les dispositions que produisent le dépit & l'envie. Mais, lorsqu'on en vint au Plan de défense que j'avois dressé en cas que le Nabab descendît au secours de Schandernagor, ce morceau surprit, & fit impression. Les plus graves du Corps ne prirent pas de part à l'émeute : cepen-

Cette Ville est assez considérable; on y voit les restes d'un ancien Palais du Mogol. Le Fort est un quarré en briques, qui ne pourroit faire qu'une foible résistance. Sur le bord du Gange, à une cosse de la Ville, est la maison des Schettis; nous campâmes dans leur Jardin. Près de cet endroit nous vîmes dans le Gange des Caymans (ou Crocodiles) d'une longueur prodigieuse; un entr'autre nous parut une petite Isle de vingt à vingt-cinq pieds de long. On lui tira un coup de Boucannier, qui le fit plonger; & nous sçûmes par-là que c'étoit un poisson.

Du Jardin des Schettis à Dovinpour, trois cosses; de-là à un Puits où nous nous arrêtâmes, trois cosses; de ce Puits à Sacrigali, trois cosses.

Il y a à Sacrigali deux passages difficiles; le premier est au bord du Gange, coupé dans des montagnes hautes de trente à quarante pieds, dans lesquelles on marche pendant une demie cosse. Le chemin peut avoir une toise de large; il est fermé & gardé aux deux extrêmités. L'autre passage est à l'Ouest, au pied des montagnes : le chemin est maintenant assez pratiquable; seulement il est coupé par quelques fonds remplis par des levées, & qui autrefois étoient fermés avec des trapes. L'Artillerie prit ce dernier passage, & la Troupe celui de la montagne.

De Sacrigali à Ganga parsang, beau Jardin, quatre cosses; de-là à Teriagali, trois cosses; entre ces deux endroits, à une cosse du dernier, est un arbre qui sépare le Bengale du district de Patna ou de la Province de Bahar. Le Fort de Teriagali est sur le Gange. Il est rond, de briques, & a été construit contre les Marattes.

De Teriagali à Schahabad, six cosses; de-là à Pialapour, trois cosses; de-là à Sultanabad, deux cosses; de-là à Calgan, deux cosses; ce dernier endroit est à quarante-cinq cosses de Patna.

dant personne n'ouvrit la bouche en ma faveur; & la prudence ne permettoit pas au Commandant, dans les circonstances où il se trouvoit, de me soutenir contre un Corps aigri par les fatigues, & qui se disoit blessé par mes remarques critiques. Pour moi, assis tranquillement, les yeux baissés vers la terre, j'attendois que la scène fût achevée. Me levant alors, loin de me défendre, je vois bien, Monsieur, dis-je à M. Law, avec un froid de désespoir, que je suis de trop ici; je quitte le Camp, & parts pour Pondichery: je vous prie de me faire expédier un Passeport, & de me donner en or deux cents roupies qui me sont dûes par le Comptoir de Schandernagor.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Ma résolution étonne: le Voyage étoit de plus de quatre cents lieues & par des Pays où jamais Européen n'avoit passé. Un silence morne succede aux clameurs: la plûpart se retirent dans leurs Tentes. Bientôt l'humanité appaise les transports de la colere; & quelques-uns de ceux qui avoient paru les plus animés, m'apportent des souliers, des pistolets, un fusil. Je ne pris pas cette derniere arme, trop pesante pour le voyage que j'allois faire; je refusai, par la même raison, les deux cents roupies que l'on ne vouloit me donner qu'en argent, & quittai le Camp, seul, chargé d'un petit paquet à-peu-près pareil à celui que je portois trois ans auparavant, en sortant de Paris.

Ci-d. p. vij.

Je m'arrêtai quelque tems hors du Camp, à la Tente de l'Eltchi, (l'Envoyé) du Nabab, qui accompagnoit l'armée, pour attendre le Couli qui devoit porter mon foible bagage. Là, M. le Chevalier Carillon, à peine rétabli d'une chute de cheval, vient me trouver avec M. de Saint-Martin & le Chirurgien de l'armée. Ces Messieurs me témoignent la part qu'ils prennent à ma situation, & me pressent de recevoir quelqu'argent. Je n'avois sur moi que deux roupies d'or, reste de ce que j'avois apporté de Schandernagor. Tandis que je refuse leurs offres, en les remerciant de leur sensibilité, M. Carillon met dans ma poche, sans que je m'en apperçoive, sept roupies d'or: ils retournent ensuite au Camp, & je prends la route de Moxoudabad, en veste, la jambe enflée, un pistolet d'arçon à ma ceinture, muni

de deux pistolets de poche & m'appuyant sur mon épée. On crut que je me retirerois à Patna, parce que mes papiers faisoient mention de mon projet de Benarès : mais, au moment même que l'orage commença, la Lettre de M. Le Verrier me vint dans l'esprit, & je pris sur-le-champ la résolution de me rendre à Surate par Pondichery.

Le petit paquet que portoit mon Couli, consistoit en ma Bible Hébraïque, la Sagesse de Charron, un Manuscrit Persan avec la Traduction Latine que j'en avois faite; un Gobelet d'argent & deux chemises. Je laissai au Camp la Carte de l'Inde de M. Danville, corrigée dans quelques endroits; celle du Pilote Anglois, dix Manuscrits Arabes & Persans, mon Etui de Mathematiques, quelques hardes, & mon *Agenda*, que je regrettai plus que tout le reste. J'y avois marqué mes deux routes à l'Est & à l'Ouest du Gange : jamais Européen n'avoit été dans les Pays que je traversai à l'Est. Il comprenoit encore des détails relatifs à l'Histoire des Nababs du Bengale, & aux Conquêtes que Saradjedaulat avoit faites sur Porania du côté de Patna & d'Aschem, une relation assez exacte de la prise de Kalkuta par les Maures, de celle de Schandernagor par les Anglois, & la description du cours du Gange jusqu'à Souti. Il fallut me consoler de ces pertes, & m'accoutumer à me voir, après vingt-un mois de séjour dans l'Inde, sans papiers, sans livres, sans effets, sans secours, muni d'un Passeport [1] au sceau d'un particulier

[1] *Place de la Tchape (du sceau).*
Dastok raédaran o gouzarbanan o tchokidaran o mostahafezzanttourk o schouaréh agah boudéh bedanand kéh dar invang Fringui Francis Mounsi Ankti nam darad o lebas poschagui hamraéh darad maazeleihra az mokam Kahlganou rokhsfot namoudéh schod ta bander Baleissor khahad raft baïad kéh ahdi dar atsna raha mozahem o motaarezz na schodéh va gouzarand dar in bab takid tamam danand tahrir fittarikh tchahardehom. scheher schaaban almoaazzem sanéh 4 (zzehour Padeschah).

(*En marge*) : Bon pour un Passeport pour un Particulier François allant par terre à Balassor. Fait à Calegan, le 2 May , 1757. (*Signé*) *Law*.

Dastok. Que les Receveurs des péages , les Gardes des passages , les Chefs des Tchokis , & ceux qui veillent à la sûreté des routes & des grands chemins , sachent que le Feringui François , nommé M. Anquetil , qui a avec lui (un paquet) d'habits , ayant eu permission de quitter Kalgan (où l'armée fait) séjour , doit aller jusqu'au Port de Balassor. Il faut que sans le molester ni le retarder en aucune manière

(l'Eltchi du Nabab), & qui n'avoit de force que jusqu'à Balassor, obligé de tirer mes ressources de ma tête, parmi des Peuples auxquels le nom même des François étoit inconnu, ou qui n'avoient plus de raison de les menager. Cet état d'abandon, presque désespérant, me parut digne de mon courage, & je continuai ma route [1]. Je pris le chemin que l'armée avoit suivi, & me rendis en quatre jours à Moxoudabad.

---

milieu de sa route, ils le laissent passer librement. Qu'ils sçachent que cela leur est (enjoint) expressément, absolument. Ecrit le 14 du mois (nommé) le Grand Schaaban, l'an quatre (de l'installation du Roi).

[1] Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques réflexions sur la maniere dont les Européens se conduisent dans le Bengale. En général, les Compagnies ne considerent pas assez que dans des Pays aussi éloignés, l'intérêt personnel chez les Particuliers l'emportera toujours sur celui des Corps qui les envoyent, & même, en cas de concurrence, l'absorbera entiérement; je prends pour exemple les Anglois établis dans le Bengale.

Cette Contrée est la plus riche Province de l'Indoustan. Elle produit le nécessaire & l'agréable. Le Tek, excellent bois de construction & de meuble, se trouve en abondance dans les forêts de Soundri, entre Daka & Schandernagor; Patna fournit le meilleur Salpêtre & le meilleur Ofiom; on fabrique avec la soie de Cassimbazar & des environs d'assez jolies étoffes. Le Pays produit aussi du coton, sans parler de celui de Surate que l'on y met en œuvre, & qui donne entre autres étoffes, les belles mousselines unies & Doreas (rayées) que l'on ne brode nulle part avec tant de délicatesse. Le beurre fondu, l'huile, les grains, le poivre long, le Gingembre & le Tabac y font encore un objet de Commerce dans le Pays même. On y voit de jolis chevaux Bays mouchetés. Au Nord, le bœuf est excellent; à Schandernagor le Cabril est un manger délicieux. On donnoit il y a trente ans cent œufs pour une roupie, & vingt-cinq poules pour le même prix; mais lorsque j'arrivai dans le Bengale, ces denrées étoient déja bien augmentées. La plûpart des légumes d'Europe y viennent fort bien: les petits pois entr'autres y sont très-délicats.

Tel étoit il y a seize ans le gain que l'on retiroit des mousselines. On avançoit l'argent aux Fabriquans établis dans les terres, & les mousselines qu'ils remettoient au bout de plusieurs mois rapportoient vingt-cinq pour cent dans la Colonie même, & vingt-cinq pour cent, de la Colonie à Pondichery.

Je ne parlerai pas du drap, du plomb, du cuivre & autres marchandises Européennes qu'on peut envoyer tous les ans à Patna, à Daka, par de petites flottes qui remontent le Gange, & qui fournissent de-là l'Indoustan, le Pays d'Aschem, le Thibet même, &c. Ce Commerce étoit dans tout son brillant, lorsque M. Dupleix commandoit à Schandernagor. On m'a dit dans le Pays que par des envois faits à tems, des fonds employés à propos, il avoit fait manquer plusieurs fois les Comptoirs Anglois & Hollandois. Le Bengale est donc une mine d'or, qu'il n'est question que d'exploiter habilement, mais toujours avec ménagement, pour ne pas s'ôter, en l'épuisant, le germe de nouvelles richesses.

La Monnoye de Moxoudabad produit seule au Nabab plusieurs millions par an. On ignore d'ailleurs quels sont au juste les revenus de ce Prince. Il commande à plus de vingt, tant Rajahs que Nababs & autres Chefs, qui peuvent mettre chacun quinze & vingt mille hommes sur pied. Enfin, plus de vingt millions en-

Près de Sacrigali, je rencontrai un Rinoceros nouvellement pris dans les montagnes, que l'on menoit au Nabab de Bengale. Il étoit à-peu-près de la hauteur d'un âne. On lui avoit lié le corps en travers avec de grosses cordes ; & deux grands cables tenant à ces cordes par des nœuds, lui prolongeoient le corps de chaque

---

levés par plusieurs Particuliers Anglois ; la fortune de M. Clives, que l'on fait monter à plus d'un million de revenu ; près de cinquante millions au profit de la Compagnie Angloise, & qui lui ont servi à prendre Pondichery, ces dépouilles, qui n'ont pas épuisé le Bengale, montrent la richesse de cette Province.

Le Pays lui-même situé entre le vingt-deuxiéme & le vingt-sixiéme degré de latitude Septentrionale, n'est pour ainsi dire qu'un pâturage, qu'un potager continuel. Entre Schandernagor & Balassor les chemins sont continuellement coupés par des champs de Nelis (de riz en paille).

Hors le tems des pluies, qui produit quelquefois des dyssenteries, le climat du Bengale est très-doux ; les corps n'y sont pas desseches par un Soleil trop brûlant ; tout y invite aux plaisirs, & le retour des fonds mis dans le Commerce tranquillise sur des dépenses que l'on est sûr de réparer promptement.

Tel est (ou tel étoit) à peu-près le Bengale. Il n'est pas surprenant, après le tableau que je viens d'en tracer, que tous les Européens ayent successivement cherché à s'y établir. C'est si l'on veut un malheur pour ceux qui y ont abordé les premiers ; mais d'un autre côté l'émulation a multiplié les Fabriquans, & les Ouvrages se sont perfectionnés.

Que les Européens en possession du Commerce de cette riche Contrée, ayent ensuite empêché de nouvelles Compagnies d'y avoir accès ; ces procédés ne doivent point étonner : j'ai vû les débris d'un Vaisseau Prussien, qui périt en 1756 sur les bancs de Goulpil. Les François moins intéressés ouvrent leurs Comptoirs à toutes les Nations, & pêchent par-là contre la Politique commerçante que leurs voisins entendent bien mieux qu'eux.

Mais au moins les Européens devroient-ils ménager une mine où ils ont dessein de puiser continuellement. Ces fortunes qui éblouissent l'Angleterre, ces droits immenses que Londres retire des marchandises du Bengale, sont pour le moment. Lorsque les choses seront rétablies dans leur état naturel, c'est-à-dire sur le pied où elles étoient avant la derniere guerre, que lui restera-t-il de cette yvresse de bonheur ? Une pauvreté réelle. Le Pays est dévasté, les Ouvriers dissipés ; le prix des vivres, & par une suite nécessaire celui des marchandises a haussé considérablement, avec les mêmes frais : que dis-je, avec des frais qui en peu de tems doivent absorber les profits ; parce que dans un Pays où l'on n'est que souffert, qui devient Conquérant doit toujours se présenter avec les mêmes forces s'il ne veut pas être opprimé. Les Chefs des Comptoirs, les Conseillers &c. n'en feront pas moins leurs affaires : la diminution du gain & les frais seront sur le compte de la Compagnie, dont les ordres n'effrayeront pas des Employés riches de 50000 l. sterl.

Il suit de ces Observations que des Compagnies établies uniquement pour le Commerce, doivent surtout éviter, lorsque la guerre les divise, de prendre pour champ de bataille le Pays qui fait leur richesse. Mais ces réflexions sont inutiles : tout Commerçant veut l'être exclusivement, & s'endettera souvent pour ruiner son rival.

côté. Cinquante hommes dirigeoient chacun de ces cables; de maniere que quelqu'effort que fit l'animal, il étoit obligé de céder au plus petit mouvement de tous ces bras réunis.

A Radjemahal, ma jambe se trouva si enflée, que je me vis dans la nécessité d'acheter un cheval. L'embarras étoit d'en trouver. J'étois sous une petite paillotte à prendre quelque repos, lorsqu'un Sayed qui sçût que je parlois Persan, m'aborda. Mon état le toucha : il alla lui-même me chercher un Marchand, fit le marché, & me rendit les petits services dont un Voyageur harassé comme j'étois, pouvoit avoir besoin. Ma monture n'étoit pas brillante ; c'étoit un petit cheval roux qui me revenoit à dix-huit livres : la selle consistoit en un morceau de toile; deux cordes me servoient d'étriers.

Je partis de Radjemahal en cet équipage, & il ne m'arriva rien de particulier jusqu'à Donapour, où je m'égarai. La nuit me surprit entre cette Aldée & Aurengabad. Un orage affreux & la difficulté des chemins ajoûtoient à l'horreur de ma situation. Je rencontrai, sur les neufs heures du soir, des Passagers qui me dirent que le Commerce de Donapour à Aurengabad étoit inrerrompu depuis quelques jours, à cause des ravages que faisoit un Eléphant sauvage, qui avoit même tué plusieurs personnes. Quel parti prendre? Passer la nuit au milieu des champs, c'étoit me livrer aux tigres. Retourner à Donapour? Jamais je n'ai aimé à revenir sur mes pas. Je m'abandonnai à la Providence, & continuai ma route. Je n'eus pas fait une cosse, que mon petit cheval commença à hannir. Il se dresse ensuite sur ses deux jambes de derriere, se met sur le cul, tombe à droite & moi à gauche. Ce manege ne me plaisoit pas trop : mais, comme je ne fus pas blessé, j'en fus quitte pour me relever & mener mon cheval en laisse. Pendant une demi-cosse, j'ignorai ce qui avoit si fort animé mon pauvre animal, qui jusqu'alors m'avoit paru fort humble. Bientôt j'apperçus au clair de la Lune qui commençoit à paroître, l'Eléphant qui, attaché entre quatre poûtres avec de gros cables, faisoit des efforts incroyables, & dont vrai-semblablement l'odeur avoit frappé mon che-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

val. Ce ſpectacle me tranquilliſa ; je m'avançai vers Aurengabad : & , comme il étoit fort tard lorſque j'arrivai dans cette Aldée, toutes les maiſons étant fermées, je fus obligé de paſſer le reſte de la nuit dans un mauvais Carvanſerâi, expoſé à tous les vents. On me raconta le lendemain comment l'Eléphant avoit été pris. Un grand nombre de Payſans des Aldées voiſines s'étant raſſemblés, avoient tendus de grands cables dans un endroit où cet animal avoit coutume d'aller. Reſſerrant enſuite les cables, lorſqu'il ſe fut embarraſſé au milieu, ils s'étoient peu-à-peu approché de lui, & avoient trouvé le moyen de le bien garotter. On devoit lui envoyer le jour ſuivant un Eléphant femelle pour le conſoler, l'adoucir, l'apprivoiſer, juſqu'à ce qu'il devint familier comme les autres Eléphans privés.

J'arrivai à Moxoudabad le 5 à dix heures du ſoir ; & m'arrêtai, pour paſſer la nuit, au premier endroit où je trouvai du couvert, ſongeant avec quelqu'inquiétude à ce que j'allois devenir. Je ſçavois qu'il ne falloit compter ſur aucun ſecours de la part des Chrétiens Meſtices répandus dans cette grande Ville. Le lendemain je me fis conduire chez leur Curé, jeune Auguſtin Portugais, qui juſqu'alors avoit fait les fonctions dAumônier a Caſſimbazar. Je l'avois vû dans ce Comptoir, & voulois ſimplement ſçavoir de lui où demeuroit M. de Changeac : mais les François n'étant plus rien dans le Bengale, il ne me fut pas poſſible de lui parler. Aprèsbien descourſes dans Moxoudabad, je trouvai enfin la maiſon que je cherchois, & y fus reçu avec *l'humanité* que l'on doit aux perſonnes *qui ſouffrent. Je* paſſai neuf jours dans la Capitale du Bengale, pour donner à ma jambe le tems de ſe déſenfler, & faire les préparatifs du long voyage que j'allois entreprendre.

M. de Changeac *étoit* un Gentilhomme François de vingt-cinq ans, qui avoit été au ſervice de la Compagnie, mais que la fougue de la jeuneſſe & l'amour de la liberté avoient porté à ſe retirer chez les Maures. Il étoit bien-fait, d'une jolie figure, pétillant, & avoit dans l'eſprit quelque choſe de romaneſque, qui l'empêchoit de voir

le vuide de ses projets. Lorsque les Fugitifs de Schandernagor se retirerent à Cassimbazar, il s'y rendit aussi: mais une inclination le retenoit toujours chez les Maures. Et, quand nous quittâmes la Loge pour aller à Patna, il se retira dans la maison qu'il avoit à Moxoudabad. Plusieurs Seigneurs Maures le voyoient avec plaisir, le Grand Sayed le protégeoit, & il vivoit des modiques appointemens que lui donnoit le Nabab. Naturellement obligeant, M. de Changeac partagea volontiers son ordinaire avec moi. Mais j'ai toujours plus craint les services que les mauvais Offices: aussi, dès-que ma jambe me parut en état, songeai-je à quitter Moxoudabad. Le besoin m'avoit forcé de me défaire à perte de mon épée, de mon Palanquin, & des autres meubles, hardes ou bijoux que j'avois pu emporter avec moi. Cela me fit une petite somme avec laquelle j'achetai un arc, des fléches, un sabre, un Catari, une Rondaché (un Bouclier) & un Tatou: c'est le nom que l'on donne dans le Bengale a de petits chevaux bruns, ronds, courts de tête, faits à la fatigue, & qui vont ordinairement l'amble. On m'avoit trouvé deux Pions & un Dobachi qui devoient m'accompagner jusqu'à Ganjam. Il fallut leur donner d'avance les deux tiers de leur paie; & je me disposai à partir le 15, songeant à peine aux dangers d'un voyage tel que celui de Moxoudabad à Pondichery.

Indépendamment de l'objet principal de ce voyage, les Livres de Zoroastre que de Pondichery je devois aller chercher à Surate, deux motifs soutenoient encore mon courage. J'étois bien-aise de prendre sur les lieux une idée juste du génie & des mœurs des Indiens: ces notions pouvoient m'être d'un grand secours dans la traduction des *Vedes*, seconde opération Littéraire qui m'avoit amené dans l'Inde. Il me sembloit encore que, quelque superficielles que fussent mes remarques, elles pourroient néanmoins faire connoître des Pays dont la plûpart des Voyageurs ne donnent guères que les noms.

Ces réflexions me conduisoient assez agréablement au moment du départ, lorsqu'une visite à laquelle M. de Changeac m'engagea, pensa déranger mon projet. Ce

Jeune Gentilhomme étoit connu de Khoda Leti, Mogol de considération, qui prenoit même le titre de Nabab. Ce Seigneur demeuroit du côté de Montigil, dans un quartier éloigné. Le vaste terrein qu'il occupoit, coupé par des cours, dont de simples nattes faisoient la séparation, étoit une espece de Camp qui pouvoit contenir quatre à cinq mille hommes. Il craignoit peu le Nabab de Bengale, vivoit avec lui politiquement : on disoit même qu'il étoit chargé par la Cour de Dehli, de quelque commission particuliere. Khoda Leti avoit fort engagé M. de Changeac à le venir voir. Celui-ci qui se doutoit du motif de ces invitations, s'excusa long temps. Un jour qu'il avoit promis expressément, il me dit que Khoda Leti avoit quelque chose à lui communiquer, qu'une affaire importante l'obligeoit de sortir pour le moment, & que je lui ferois plaisir d'aller à sa place chez ce Mogol ; que d'ailleurs sçachant le Persan, nous nous expliquerions mieux. Je crus devoir lui rendre ce petit service ; & la curiosité y eut quelque part. Arrivé chez Khoda Leti, on m'annonce, & ce Seigneur paroît avec l'air le plus affable. Après les premiers complimens, il me demande s'il y a longtemps que j'ai de la barbe ; le Bétel & l'Eau-Rose paroissent ensuite. Il me fait les offres les plus flatteuses : or, habits précieux, femmes à mon choix, tout est comme étalé à ma vûë. Jusque-là je croyois qu'il avoit simplement dessein de m'attacher à sa personne. Ses yeux m'instruisirent bientôt de ses véritables intentions. Il veut, en avançant la main, me les expliquer. Je saisis aussi-tôt mon pistolet d'arçon, me leve precipitamment, vole dans mon Palanquin, laisse ce Mogol interdit dans son Divan ; & mes Béras percent la foule des ses Gens que ma contenance avoit étonnés. Ce fut au retour que je vis le danger auquel je venois d'échapper. J'étois seul au milieu d'une multitude de Maures, qui, au premier signe de Khoda Leti, pouvoient disposer de moi, & même me mettre en pieces, sans craindre que personne vînt me tirer de leurs mains.

Mes arrangemens faits, je quittai Moxoudabad le 15 Mai 1757. Tout mon équipage consistoit en deux gillets de

de toile, une casaque de coton piquée épaisse d'un demi doigt, une toque rouge, des grands caleçons, des bottines Tartares, mes armes, ma gargoulette, ma Bible Hébraïque, la Sagesse de Charron, quelques feuilles de papier, une écritoire de poche & un crayon : de maniere que ce que je ne portois pas sur moi pouvoit tenir dans un petit sac attaché à la selle de mon cheval.

Près de Paloüa, grand Aldée qui est à huit cosses de Moxoudabad, du même côté que Montigil, je fus assailli par une pluie affreuse. J'étois dans un pleine; & la crainte de mouiller ma poudre en avançant, me détermina à essuyer l'orage dans la place même où il m'avoit surpris. Je fus obligé, pour donner le tems à mes hardes de sécher, de passer le reste de la journée à Paloüa.

Le 16, je partis de cette Aldée au lever du Soleil. Ma route fut par Basela, qui en est à quatre cosses, & par Kogaon, éloigné de trois cosses de ce dernier endroit. Je rencontrai près de Palassi le même Camp des Maures où je m'étois arrêté sur la fin du mois de Mars, & le traversai sans être reconnu pour Européen. Je passai ensuite un petit bras du Gange; puis cotoyant le Bagrati, je me rendis à Tchoogandi, qui est à une cosse de Kogaon. Les Aldées dont je viens de parler, sont sans Bazar, c'est-à-dire, sans Marché.

Le Bagrati est le bras du Gange qui vient de Cassimbazar. Ce Fleuve, après avoir séparé, en coulant du Nord, Irangil de Montigil, remonte vers le Nord-Ouest, passe à Cassimbazar, & fait un long circuit pour se rendre à Palassi & à Katoüa, en suivant le Sud-Est.

Le 17, descendant toujours le Bagrati, je passai par Naïatti, grande Aldée, qui est à deux cosses de Tchoogandi, & par Katoüa éloigné d'une cosse & demie de Naïatti. En approchant de Katoüa, la premiere chose que l'on apperçoive est la Forteresse qui est séparée de la Ville par le Banka, petit bras du Bagrati qui coule dans la Province de Bordoüan. Cette Forteresse est en terre mêlée de paille, & peut avoir soixante toises en quarré. Les bastions sont ronds, ont trois embrasures, & communiquent par des courtines per-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

cées de meurtrieres & d'embrasures couvertes d'un rebord en auvent. La Porte du Fort, qui est sur le Bagrati, est de brique, & défendue de chaque côté par un bastion entouré d'un Fossé: on a seulement laissé pour l'entrée une espéce de langue de terre en forme de zig-zag. La Ville est au-delà du Banka, & percée de plusieurs ruës, dans l'une desquelles on voit quelques maisons de pierre de taille. Elle a sur le Bagrati un petit Château, qui répond à la Forteresse.

Je fus arrêté près de Katoüa, par un Gemidar qui marchoit à la tête de sa Troupe. Les réponses de mes Gens le satisfirent, & mon habillement joint au nouveau teint que le Soleil m'avoit donné, l'empêcha de soupçonner que je fusse Européen.

La route que je suivois étoit coupée par de grands champs de Nelis, creux de deux & trois pieds: & souvent le terrein qui les séparoit, n'avoit pas plus d'un pied ou d'eux d'épaisseur; ce qui m'obligeoit quelquefois de marcher à pied, menant mon cheval en lesse.

Au-delà de Katoüa, je rencontrai plusieurs étangs sans Aldées, un entr'autre à trois cosses de cette Ville, fort considérable, accompagné d'une petite chaumiere. Je m'arrêtai à Nigan, éloigné de trois cosses de cet étang, & y passai la nuit.

Lorsque je couchois dans les Villes, c'étoit ou au pied de quelqu'arbre au milieu de la Place, ou dans la Galerie d'un Carvanserâi, exposé à tous les vents, ou à l'entrée de quelque Maison Maure ou Indienne. La porte de ces Maisons est ordinairement précédée d'une espece d'*Apentis formé* par un grand auvent que *soutiennent plusieurs* piliers. C'est là que les Indiens prennent le frais, fument le Hoka & conversent, accroupis sur deux massifs de terre élevés des deux côtés de la porte. Mon lit, sous cet Apentis, étoit une grande peau de bœuf étendue sur la terre; ma rondache, sous laquelle je mettois mes armes & mon petit bagage, me servoit d'oreiller: & j'avois toujours sous la main un des piquets auxquels étoient attachés les cordes qui tenoient les pieds de mon cheval, de crainte que pendant la nuit on ne me l'enlevât. Lorsque j'arrivois à la cou-

chée avant la nuit, mes Gens préparoient leur Kicheri, (mêlange de lentilles & de ris cuit simplement dans l'eau, dans lequel on met ensuite un peu de beurre & de sel) & le mien; s'il étoit trop tard, un grand verre de lait, relevé d'un morceau de sucre noir, faisoit tout mon souper. Je prenois ensuite quatre ou cinq heures de repos, c'est-à-dire, depuis dix à onze heures du soir jusqu'à trois ou quatre du matin, ayant toujours le soin de m'endormir le dernier & de me réveiller le premier; sans cette précaution, j'eus été exposé à être volé, à être abandonné le soir de mes Gens, & le matin, à partir trop tard. Cette sujettion est ce qui m'a le plus fatigué dans mes Voyages.

Je partis le 18 de Nigan, & passai par Balkeschem, où je ne vis que quelques Chaumieres. Je trouvai la terre peu cultivée dans les six cosses qui séparent ces deux Aldées. Le Pays entre Balkeschem & Bordoüan, éloigné de quatre grandes cosses de ce premier endroit, ne me parut pas en meilleur état: beaucoup de Bois & quelques étangs sont tout ce qu'on y rencontre.

Bordoüan, Capitale du Canton de ce nom, est à une cosse & demie du Damoddour, bras du Gange que l'on peut passer à gué, & à deux Manzels (journées) ou seize cosses, du Gange qui passe à Schandernagor. Les environs de cette Ville sont rians, plantés d'arbres: elle est grande, fermée, & entourée d'un mauvais fossé. Le Fauzdar, Lieutenant du Rajah, réside dans le Fort qui est situé à l'Ouest assez loin de la Ville. Le Rajah du Bordoüan étoit alors Manikschen, sous les ordres duquel l'armée du Nabab de Bengale avoit pris Kalkuta: il faisoit bâtir un beau Palais à une portée de fusil au Nord de la Ville. Je passai la nuit à Bordoüan, fort inquiet de voir une porte fermée sur moi, & sans sçavoir à quelle heure je pourrois partir le lendemain. Il survint avec cela un orage affreux qui dura plusieurs heures, de maniere que je nageois dans l'eau sous l'Angard où j'étois couché; & j'eus un violent mal de dent qui ne me laissa pas fermer l'œil de la nuit. Le jour dissipa mes inquiétudes.

Je partis de Bordoüan le 19, & allant toujours dans le

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Sud-Est, je rencontrai à trois cosses un Village peu considérable; & une cosse plus loin, quelques paillottes de Pasteurs. A deux cosses & demie de là, je passai par Mogolmar où je trouvai un Saraï peu considérable, & j'allai coucher deux cosses plus loin, à Tcharonkesarâi, endroit peu considérable & sans Bazar. L'Aldée étoit au bout d'un bel étang entouré de petites montagnes couvertes de gason; & le bord oriental de cet étang étoit garni de Hameaux, dont l'ensemble formoit un fort joli coup d'œil. J'aurois desiré me dédommager de la fatigue du jour, en me promenant dans ces lieux qui me paroissoient enchantés: mais la crainte des tigres & des Voleurs, qui depuis Bordoüan rendoient les chemins peu sûrs, sur-tout le soir & la nuit, me retint dans l'Aldée.

J'en sortis le 20, & passai à deux cosses de-là, par Ieklakki, beau Village situé sur le Dalkoun, bras du Gange peu considérable. Je trouvai sur la rive opposée Beloun, d'où j'allai, quatre cosses plus loin, me reposer à Kamarpekour, grande Aldée sans Bazar, qui est à-peu-près à vingt-quatre cosses dans l'Ouest du Gange, qui passe à Schandernagor.

Tout ce Pays est semé de ris. Il n'y vient ni bled, ni lentilles; aussi ces légumes que l'on y apporte de Katoüa, y sont-ils assez chers. L'Ablous, bois noir à veines (nommé encore *Sisem*) croît à deux journées dans l'Ouest. Ce Pays dépendoit alors du Rajah Gouzaïgoupinal qui faisoit sa résidence à Karari, grande *Aldée* située à douze cosses dans l'Ouest de Kamarpekour.

Je quittai Kamarpekour le 21, passai à deux cosses de là par Sandersom, petit Village situé au-delà d'un Djil [1], & me reposai, une cosse plus loin, à Ramjivenpour, grande Aldée avec Bazar & Saraï, dans un beau Verger de manguiers dont les allées étoient allignées. A trois cosses &

[1] Dans le Bengale on appelle *Djils* les especes d'étangs longs, & quelquefois fort étendus, que forme l'eau de la pluie; on nomme *Naddis* les grandes rivieres, *Nalis*, celles qui sont moins considérables, *Caris*, les marais salans, ou toute étendue d'eau salée qui communique à la mer, & *Talaws* les étangs.

demie de Ramjivenpour, coule le Karakar, riviere guéable & peu considérable qui se jette dans le Gange. Une cosse plus loin est Oüaldanga. Le Pays est ensuite coupé par des ravines, & couvert de sable, de bruyeres & de bois taillis.

Je fus arrêté au commencement des bois par un Tchoki. Ce sont des Postes gardés par huit ou dix Soldats, plus ou moins. Il n'y a souvent que le Tchokidar (le Chef du Poste) qui y réside avec un ou deux Gardes : les autres répandus dans les environs, se rassemblent dans les besoins pressans; mais toujours lentement. De Moxoudabad à Balassor, je les ai trouvés armés de sabres, de rondaches, de lances & de fusils à méche. Depuis Balassor jusqu'à Maloud (à huit cosses de Ganjam) ils ont des sabres larges par le bout en forme de massues, des arcs & des fléches. Dans les Provinces de Schikakol & de Rajimendri, ils sont armés de grandes lances; & dans les Etats de Pédanna & de Ram Rajah, sur la route de Mazulipatam à Pondicheri, ils ont des Fusils Européens, des sabres & des arcs. On est obligé de leur montrer ses Dastoks : sans cela ils ont droit de vous arrêter. Dans mon Voyage de Schandernagor à Cassimbazar par l'Est du Gange, je n'en ai rencontré aucun.

Je n'avois pas de Passeport à la Tchape du Nabab, & j'aurois voulu en conséqueuce éviter ce Tchoki : mais le seul chemin praticable dans le bois, passoit par le Corps-de-Garde ; & à mon air déliberé le Chef me reconnut sur-le-champ pour Européen. Comme nous n'étions pas sur les frontieres, l'affaire s'accommoda sans grande difficulté, moyennant quelques Peças (Monnoie de cuivre de la valeur de cinq liards environ) de Betel, & je continuai ma route. Je trouvai sur les arbres de ce bois une espece de prune noire d'un goût aigret, & fus visité par une troupe de Singes, dont les tours m'amuserent jusque près de Tchanderkoun où je m'arrêtai. Cette Aldée est à une grande cosse d'Oualdanga ; elle avoit pour lors deux Bazars.

Le lendemain 22, je partis de Tchanderkoun; & marchant toujours dans les taillis, je passai à une grande cosse de-là, par Konapourgola, endroit considérable, qui est comme

divisé en deux parties. L'Aldée est terminée par un Marché où l'on voit quelquefois cinq à six mille bœufs chargés de sel que l'on y apporte d'Ingeli, endroit situé au bas du Gange. Au-delà du Marché est un Nali qui sépare le Bengale de l'Orixa : le Pays dépend toujours du Nabab de Bengale, & est tout couvert de Nelis. A trois cosses de Konapourgola on trouve Kachepour, où il y a un petit Bazar, un Saraï pour les Passagers, & sur le chemin une Pagode assez célebre, dédiée à Vischnou. De Kabhepour à Ambiliapour, on compte trois cosses : ce dernier endroit est peu considérable, quoiqu'il y ait un Saraï. Une cosse plus loin est le Nali Bardaka, toujours dans un terrein coupé de Nelis, & couvert de bois taillis. A une demi-cosse de ce Nali, on en rencontre un autre que l'on passe sur un Pont de brique; & trois cosses plus loin, un troisieme avec un Pont de brique dans un terrein sablonneux. A une demi-cosse de ce dernier Nali, est Elaïgange, simple Hameau, composé de quelques paillottes sans Bazar ni Saraï. J'y trouvai un Tchoki avec qui je m'accommodai, moyennant quelques Péças.

D'Elaïgange, je me rendis le 23 à Mednipour, endroit considérable qui en est éloigné d'une grande cosse. Le Rajah de ce Canton a dans cette Ville un Palais bâti en brique. Cirnamsing, Parent de Rajah Ram Alkara, y étoit alors avec quelques Cavaliers. A une cosse & demie de Mednipour, je passai le Naddi de Kasaë qui sort du Gange à Ingeli.

Au delà du Naddi de Kasaë, on rencontre Karekpour, Saraï accompagné de quelques paillottes; à deux cosses de là, Benapour, autre Saraï peu considérable, au milieu des Nelis & des bois; & à deux cosses de Benapour, des Masdjeds (des Mosquées) Musulmans, entourés de Tombeaux.

Je partis le 24 de Benapour, & passai par Mokarempour, qui en est à deux cosses & dans les bois. A une cosse & demie de-là le chemin est coupé dans des montagnes couvertes de bois taillis, & fermé aux deux extrêmités par des portes de brique, qui étoient alors sans bat-

tans : la derniere étoit gardée par un Tchoki. A deux cosses de Mokarempour est Nerengar, jolie Aldée ornée d'un Masdjed Musulman, avec Bazar. Plus loin l'on passe sur deux ponts de brique : le Pays est couvert de bois, les chemins fort difficiles & bordés de Fondrieres.

Je fus arrêté à une demie cosse de Nerengar, par un Tchoki qui voulut voir la Tchape de mon Dastok ; mais comme il n'avoit pas celle du Nabab du Bengale, je refusai de la lui montrer, passai outre, & arrivai à Bagrabat, Aldée avec Saraï, éloignée de Nerengar d'une grande cosse. Au sortir de cette Aldée je rencontrai deux Topas (Soldats noirs Chrétiens habillés à l'Européenne) Anglois, qui venoient de Balassor. Ils m'apprirent que le Chef du Comptoir François de cette Ville étoit prisonnier à Kalkuta. Cette nouvelle m'affecta vivement. Mon Passeport, tout insuffisant qu'il étoit, alloit jusqu'à Balassor, & passé cette Ville je me voyois sans ressource jusqu'à Ganjam. Ces Topas s'apperçurent de l'impression qu'elle fit sur moi, se douterent de ce que j'étois, & allerent me dénoncer au dernier Tchoki, comme un Marchand François, qui portoit des marchandises à Balassor, en fraudant les droits.

Je continuois ma route tranquillement lorsque je vis arriver trois Pions de ce Tchoki, armés de fleches & de sabres. Sur la proposition qu'ils me firent de montrer la Tchape du Nabab ou de retourner au Tchoki, je leur présentai mes pistolets. Ils se retirent sans autre explication ; mais à une demie cosse de là ils reparurent avec leur Chef, à qui je fis la même réponse. Prenant ensuite un ton d'autorité, j'ordonnai à ce Chef de venir avec moi à l'armée de Rajah Ram Alkara, qui campoit près de Balassor : il y consentit d'abord ; mais bien-tôt il se retira en disant qu'il feroit avertir la Kascheri (la Justice) de Katnagar. Ses pions me suivirent de loin ; mes pistolets les tenoient en respect, & je les perdis de vûe.

Cette mauvaise rencontre me détermina à quitter la route de Balassor, & à prendre celle de Katek. Je ne fis que passer à Katnagar, éloigné d'une grande cosse de Bagrabat, sans m'y arrêter, prenant à l'Est du chemin

MANOCKJEE SORABJEE ASHBURNER

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de Balaſſor, & je tâchai de gagner le Gaon [1] Sabrah, qui eſt à trois coſſes de Katnagar. Cette journée fut extrêmement fatiguante. Il falloit marcher à travers les terres labourées, ſans trop ſçavoir où nous allions. Je vis pluſieurs champs abſolument couverts de Tcheddis, eſpeces de Sauterelles jaunes, longues d'un doigt, & qui en s'envolant enſemble, formoient un nuage qui obſcurciſſoit l'air. Arrivé à Sabrah j'eus de la peine à engager un Payſan à donner du ris à mes gens, & quelques poignées de paille à mon cheval. Pour moi je me contentai d'un peu de ſucre noir détrempé dans du lait, & paſſai une fort mauvaiſe nuit, réfléchiſſant à l'impreſſion que l'affaire du Tchoki avoit faite ſur mes domeſtiques.

Je les réveillai le 25 de grand matin, & nous nous rendîmes de Sabrah au Gaon Beldah, éloigné de deux coſſes, de-là à Singas, éloigné de deux coſſes de Beldah, & nous nous arrêtâmes deux coſſes plus loin, à Monpour, grande Aldée, qui a deux coſſes d'étendue, & qui dépendoit alors de Porſolom Rajah. Monpour eſt précedé d'une longue avenue, ornée ſur la droite d'étangs, de boſquets, & de pluſieurs belles allées d'arbres que je ne pus m'empêcher d'admirer. Les Arméniens y ont un Établiſſement conduit par quatre ou cinq perſonnes qui y font fabriquer des toiles. Je paſſai à côté des grands Angards où travailloient les Tiſſerands, & mis pied à terre ſous un arbre touffus, à côté d'un grand étang, & vis-à-vis d'une ſalle d'arbres, dont la vûe riante pouvoit me diſtraire pour le moment des craintes trop bien fondées que me donnoit l'air inquiet de mes gens. Ils avoient deſſein de m'abandonner & je le preſſentois. Ils voulurent m'engager à aller coucher dans l'Aldée, comptant ſur la brune s'échapper au milieu de la foule; & je ne voulus pas y conſentir, je ne ſçai pour quoi. J'eus même la précaution, lorſqu'ils allerent chercher des vivres, de leur faire laiſſer leur bagage. Ils revinrent en conſéquence me trouver au pied de

[1] On appelle *Gaons* des Hameaux qui ſont hors du grand chemin, compoſés de quelques paillotes ſans Moudi (Marchand de riz, de grain, de beurre), Bazar, ni Saraï.

mon arbre, & la soirée se passa assez tranquillement. La nuit je pris plus de précaution qu'à l'ordinaire; je mis leurs toques sous ma Rondache, & me levai le lendemain 26, long-tems avant le jour.

Le Soleil alloit paroître lorsque je réveillai mes gens: ils s'habillent, & tandis que pour satisfaire quelques besoins je m'éloigne un moment, ils disparoissent. Quel fut mon étonnement, de me voir seul au milieu d'un Pays absolument inconnu pour moi! En proie à mille réflexions accablantes, je me jettai un moment sur le cuir qui m'avoit servi de lit. Bientôt honteux de ma foiblesse, je me releve, selle mon cheval, le charge de mon bagage, & le prenant par la bride, je m'abandonne au Maître des évenemens. Ma premiere idée fut d'aller chercher un guide dans l'Aldée: mais pensant que mes gens y auroient peut-être divulgué l'avanture du Tchoki, je changeai de dessein & retournai sur mes pas, pour prendre par le Sud-Ouest. Me trouvant devant quelques maisons d'où l'on m'avoit vû passer la veille, je fis entendre ce qui venoit de m'arriver à deux Indiens qui prenoient le frais sur leur porte: ma situation parut les toucher. Sur ces entrefaites arrive un Fakir Mahométan, que je tâche d'engager à me conduire à Pipli. Il se laisse persuader par mes manieres, par les paroles des Indiens avec qui j'étois, & plus encore, je crois, par la vûe d'une roupie. Je lui donnai la bride de mon cheval, & le suivis à pied au milieu des terres labourées. Nous passâmes à trois cosses de Monpour, par Kamarda, petite Aldée avec Kascheri, laissant sur la route beaucoup de *Hameaux* & d'*Étangs*, & arrivâmes à midi à Pipli, qui est à deux cosses de Kamarda.

Pipli est un joli endroit, situé sur le Naddi du même nom, qui venant du Nord passe par Mednipour, Pipli, & se jette dans une des bouches du Gange, à une cosse & demie de cette derniere Ville. Pipli avoit autrefois un Port, qui est maintenant bouché.

Mon embarras dans la route, étoit de sçavoir comment je m'annoncerois: mon Fakir me tira d'affaire, en disant au Cotoüal (Chef de Justice & de Police) du lieu que

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

j'étois un Capitaine François. C'étoit m'exposer à être envoyé à Kalkuta : mais j'aimois mieux en courir les risques que de passer la nuit dans les champs, livré aux Tigres & aux Ours, qui sont assez communs dans cette Contrée. Heureusement le nom de M. de Bussy y avoit pénétré. Plusieurs Saïeds qui étoient avec le Cotoüal m'en parlerent avec éloge, faisant entendre qu'on s'étoit flatté de le voir dans le Bengale, & qu'on n'en désesperoit pas encore : ils me dirent même que je pourrois le rencontrer près de Ganjam. Ces avances me mirent à l'aise. Je leur déclarai que mon projet étoit de joindre son armée, parce que j'avois des choses importantes à lui communiquer de la part du Capitaine Law, que j'avois laissé dans le Bengale. Sur cela nouvelles caresses de la part des Saïeds. Ils m'apprennent que les Anglois ne sont pas les maîtres à Balassor, quoiqu'ils aient pris la Loge Françoise ; que Rajah Ram Alkara, qui commande dans cette Ville, aime notre Nation. Ces nouvelles remirent le calme dans mon ame. Je pris dès-lors le parti de me dire Envoyé de M. Law à M. de Bussy. La difficulté étoit de soutenir ce personnage, n'ayant ni Paravana du Nabab de Bengale, ni Lettre particuliere de M. Law, étant d'ailleurs peu fourni d'argent & muni d'un Passeport qui ne me donnoit aucune qualité, & qui expiroit à Balassor. Ce qui venoit de m'arriver m'apprit à ne désesperer de rien. Je passai l'après-dînée avec les Saïeds, qui furent charmés de me voir un Manuscrit Persan. Nous nous amusâmes à tirer de l'arc, & je fis adroitement l'aumône à un Fakir, en lui achetant plus qu'elle ne valoit une peau de Tigre qu'il m'avoit offerte, & qui me servit dans la suite de matelas. Cette libéralité produisit ce que j'en attendois. On s'empressa de fournir à mes besoins, & le Cotoüal me donna un de ses Domestiques, qui pour un salaire modique, me conduisit à Balassor. Dans mon malheur, j'étois heureux d'avoir perdu les Pions & le Dobachi que j'avois pris à Moxoudabad. On me montra qu'ils me faisoient payer les vivres le double de ce qu'ils valoient ; observation importante pour un Voyageur qui avoit encore plus de trois cens lieues à faire.

Je partis le 27 de Pipli avec le Domestique du Cotoüal; prenant toujours dans l'Oueſt. A trois coſſes de cette Ville, je paſſai par Tcheli, petit Village ſans bazar, & retrouvai enſuite le Naddi de Pipli, nommé dans cet endroit Soberleka. Il fallut le franchir à la nage; & laiſſant le Parapla, Naddi peu conſidérable qui ſe jette dans le Gange, j'arrivai à Sokoüapatna, qui eſt à deux coſſes de Tcheli. Je m'arrêtai dans cette Aldée; & le Maître d'Ecole m'y fit paſſer quelques momens gracieux, en me montrant les caracteres uſités à Balaſſor, & me parlant de la Langue de cette Contrée, qui n'eſt au fond qu'un dialecte du Bengali.

On rencontre entre Tcheli & Balaſſor trois Naddis peu conſidérables, & un Loüar (ou Djil) proche d'une petite Aldée. A huit coſſes de Tcheli eſt la riviere de Balaſſor, qui n'eſt point guéable: on la paſſe dans des embarcations compoſées de deux troncs d'arbres creuſés, & attachés l'un à l'autre par des planches de Bambou miſes en travers. Ces embarcations peuvent porter cinquante à ſoixante perſonnes.

Je paſſai la riviere de Balaſſor le 28 dans une de ces embarcations, tenant la bride de mon cheval, qui ſuivoit en nâgeant. Il y avoit à craindre que quelque Caïman ne lui emporta les jambes, comme cela arrive quelquefois dans cette riviere: heureuſement je n'en fus que pour la peur. Les diſcours de mes compagnons de paſſage avoient pour moi quelque choſe de plus effrayant. Je m'attendois preſque à être livré aux Anglois, & même à être obligé de reclamer leur humanité contre les mauvais traitemens des Noirs.

A peine eus-je mis pied à terre que les Pions du Tchoki ſe ſaiſirent de mon petit bagage. Je demandai fierement à parler à Rajah Ram Alkara. Ce ton en impoſa, & l'on me conduiſit au Palais du Rajah. L'armée de ce Prince, compoſée de deux mille Cavaliers & de cinq mille hommes de pied, campoit près de là dans une plaine; & le bruit couroit qu'il alloit partir pour Katek.

Je fus obligé d'attendre quelques tems, parce que Rajah Ram Alkara étoit au bain. Lorſque l'on m'eût introduit, je vis paroître ſur un petit Divan de terre, bordé d'un

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

balustre de bois d'un demi pied de haut, & couvert d'un tapis de mousseline, un petit homme, assez gros, qui avoit l'œil vif & le regard gracieux: c'étoit le Rajah. Il me fit asseoir, me présenta du Betel, & me demanda le sujet de mon voyage. Je me dis Envoyé de M. Law, & montrai mon Passeport. Mais, ajouterent les Secretaires, le Passeport ne parle pas de Commission particuliere: je répondis à cela que la crainte qu'il ne tombât entre les mains des Anglois étoit cause de ce silence. On voulut ensuite voir le Passeport du Nabab. La proposition m'embarrassa; je risquai néanmoins d'en produire un de deux ans, dont je ne montrai que la Tchape: & comme j'avois affaire à des personnes bien intentionnées, on ne demanda pas à en voir davantage. Je faisois mes réponses en Persan, & Aga Mohammed Aali, ancien Fauzdar de Balassor, les rendoit au Rajah, & y ajoutoit ce que lui suggéroit l'amitié qu'il avoit toujours eue pour les François. Rajah Ram satisfait, chargea Mohammed Aali de me loger chez lui jusqu'à mon départ, & ce généreux Musulman le fit avec des soins, des égards que je ne puis encore me rappeller qu'avec étonnement. Je trouvai dans la Maison de Mohammed Aali un Mogol arrivé depuis six jours de Mazulipatàm, qui passoit pour Marchand de pierreries. Cet homme me parla juste au sujet du voyage de M. de Bussy dans le Bengale, me faisant entendre que l'état du Dekan le demandoit à Aurengabad. Il m'apprit aussi que les Anglois avoient à Katek un Médecin de leur Nation, qui demeuroit chez Aali Rasi Khan, Mogol au service du Nabab de cette Province.

Je passai le 29 chez Mohammed Aali, sans sortir, occupé des suites de mon voyage; & ce jour de repos ne contribua pas peu à me remettre des fatigues précédentes. Voici comment ce Seigneur passoit la journée. Le soir du 28 on nous servit plusieurs paniers de Mangues. Nous en mangeâmes jusqu'à minuit, après avoir fumé le Hoka, conversant avec aisance dans une cour en Parterre, que l'on avoit garnie de fauteuils: le Mogol dont j'ai parlé plus haut, & un autre ami de Mohammed Aali étoient nuds jusqu'à la

ceinture. Ensuite chacun se retira. Sur les deux heures du matin Mohammed Aali mangea dans sa chambre une grande assiette de Kicheri & se rendormit : il se lava deux heures après les mains, le visage & les pieds, & alla faire sa cour au Rajah vers les cinq heures. Au retour il fit plusieurs visites, & revint chez lui sur les sept heures. Le bain, le dîner & la méridienne le conduisirent à six heures du soir, tems auquel ses amis se rassemblerent dans sa maison, comme la veille, jusqu'à onze heures ou minuit.

Ce Seigneur se donna la peine de faire lui-même les préparatifs de mon voyage; je fus muni d'un Paravana de Raja Ram Alkara, & de Lettres pour le Nabab de Katek & pour Rama Pandet, son Betha (son second). Mohammed Aali, ami particulier de ce Betha, me donna pour lui une Lettre de recommandation conçue dans les termes les plus pressans; & l'on me dit de la part du Rajah, que si je pouvois attendre quelques jours, j'aurois un Douli & cinq Barkandazz (soldats armés de fusils à méche): mais j'avois si peur d'être trahi par quelqu'accident imprévu, que je ne voulus pas différer mon départ.

Je quittai Balassor le 30, dans l'équipage, à ma monture près, d'un espece d'Envoyé. J'étois accompagné de deux Alkaras (Huissiers à verge qui portent les ordres des grands Seigneurs), d'un Domestique, d'un Saïs (Palfrenier), d'un Cuisinier & d'un Pion: les deux Alkaras étoient aux frais du Rajah, le Pion à ceux de Mohammed Aali; je ne devois payer mes trois Domestiques qu'à Gangam. Je m'apperçus à une cosse de Balassor que j'avois laissé ma montre chez Mohammed Aali, & la regardai comme perdue. Je risquai malgré cela d'envoyer mon Pion la chercher, & attendis son retour au premier Tchoki, à une cosse & demie de cette Ville. Le Pion trouva ma montre à terre dans la Varangue de Mohammed Aali, me la rapporta, & je continuai ma route, surpris de voir un pareil trait de fidélité chez des gens que nous traitons de Barbares. A trois cosses de Balassor je rencontrai un autre Tchoki, & un troisiéme à cinq cosses, près de l'Aldée de Bengania, qui forme deux Villages. Je côtoyois les montagnes, marchant

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

au milieu des taillis, où l'on avoit pratiqué un chemin fort difficile. La route des armées étoit à deux cosses de là, plus près des montagnes que celle que je suivois. Lorsque je fus arrivé à Tchoki Sarou, situé à quatre cosses de Bengania, le Fauzdar de l'endroit, qui dépendoit de Rajah Ram Alkara, me fit offrir, comme à un Ambassadeur, une maison & un Tchoki. Je le remerciai de sa politesse, qui par le retour pouvoit me constituer en frais, & allai me reposer dans le Bazar. La journée avoit été pénible, & même périlleuse. La pluie & les rayons du Soleil réunis entre de gros nuages nous attaquoient alternativement, & les bêtes féroces infestoient notre marche. A cinq cosses de Balassor j'entendis de loin un bruit confus, & vis bientôt paroître plus de cinquante hommes, qui jettoient de grands cris. Regardant autour de moi, j'apperçus à cent pas un Tigre de la hauteur d'un âne, qui marchoit gravement. Plus sûr de moi-même que de mon cheval, je mis pied à terre, & saisis ma Rondache & mon pistolet d'arçon. L'animal passa fierement près de moi, sans se détourner, malgré les cris des Paysans; & prudemment je ne jugeai pas à propos de lui chercher querelle.

Je partis de Tchoki Sarou le 31, & arrivai le soir à Badrek, Aldée considérable, qui en est éloignée de huit cosses. Les endroits par lesquelles je passai furent le Tchoki de Kansbans, qui est à deux cosses de Tchoki Sarou, & au-delà duquel on passe sur un Pont de pierre de granit, une riviere qui a son embouchure dans la mer; le Tchoki de Semelia qui est à trois cosses de celui de Kansbans, & le Tchoki de Schadaria où je trouvai un assez beau puits. J'avois une Lettre de Mohammed Aali pour Mir Faizoulla, Musulman de considération qui demeuroit à Badrek. Ce Mir me fit offrir obligeamment sa maison & des rafraîchissemens; mais comme mes fonds ne me permettoient pas de répondre à ces politesses, je n'acceptai ni l'un ni l'autre. Mes gens me conduisirent à la Kascheri où je trouvai tout ce dont j'avois besoin. Le second du Fauzdar avoit été Serkar [1] d'un Marchand François de Schan-

[1] Le *Serkar* (c'est-à-dire le *Chef des affaires*) dans le Bengale, est un In-

dernagor, & parloit Portugais. Il vint me voir, quelques Indiens qui ſe trouverent dans la Kaſcheri s'approcherent de nous, & la converſation roula ſur l'Europe & ſur les différentes Religions, avec une liberté que je n'aurois jamais cru trouver dans le centre de l'Indianiſme.

Je partis le premier Juin de Badrek, & paſſai le Salendi, qui a ſon embouchure dans la mer, & dont le lit étoit alors à ſec. A deux coſſes de là eſt le Tonda, qui ſe jette auſſi dans la mer. Le pont de pierre ſur lequel on paſſe cette riviere, eſt composé de pluſieurs arches à voûtes preſque plates. A une coſſe du Tonda on rencontre le Tchourakouti qui ſe jette dans la mer; & que l'on paſſe auſſi ſur un pont. Une coſſe plus loin eſt Damlagar, Aldée gardée par un Tchoki, & dont le Bazar eſt ſur la route. A deux coſſes de Damlagar on rencontre l'Aldée de Guenti, au-delà de laquelle eſt un grand arbre dont les branches extrêmement étendues couvrent le Bazar qui eſt ſur le bord du Betarni. Ce Naddi a ſon embouchure dans la mer; je le paſſai, & continuant ma route dans l'Eſt, je le retrouvai une coſſe plus loin. Après l'avoir traverſé une ſeconde fois, je m'arrêtai à Djaſpour, Aldée conſidérable qui formoit autrefois une grande Ville. On voit dans cet endroit les ruines d'un Palais ſuperbe, bâti par un Nabab de Katek, nommé Mohammed Taki Khan. Ce qui reſte de ce Palais conſiſte en trois enceintes fort dégradées, dont le pied eſt baigné par les eaux du Betarni. Ces enceintes ſont de pierre, en grande partie de granit, & la plûpart de ces pierres poſées ſimplement les unes ſur les autres, ſe ſoutiennent ſans ciment par leur propre poids. Les bains preſque détruits, accompagnés de jets-d'eau & de baſſins ſont dans la premiere enceinte; la ſeconde s'annonçe

dien qui vous ſert ſans appointemens dans l'achat des marchandiſes & des denrées. Ses profits ſont un certain nombre de coris qu'il retire par roupie des Marchands Indiens. Ce droit s'appelle en Portugais de l'Inde, la *Couſtumade*. Il monte fort haut dans les marchés conſidérables : auſſi les Indiens offrent-ils de l'argent pour être Serkars des perſonnes en place ; outre qu'ils ſe ſervent quelquefois du nom de ceux dont ils ſont Serkars, pour faire eux-mêmes le Commerce, en ne payant les droits que ſur le taux fixé pour les Européens établis dans le Bengale.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

par un grand vestibule qui conduit au logement de Fauzdar; dans la troisiéme est un très-beau Masdjed, précedé d'un bassin pour les ablutions : le haut du Masdjed est terminé par trois dômes en pierre revêtue de mastic. On voit encore aux environs de ce Palais & sur le chemin plusieurs ruines de bâtimens en pierre & des restes d'escaliers dont le bas est garni de Sphinxs en relief. La pierre est assez commune à cette partie de la Côte. Les carrieres d'où on la tire sont à six à sept cosses de Djaspour : aussi les Masdjeds dans cette Aldée & les fondemens des maisons sont-ils pour la plûpart en pierre.

Le soir j'eus un démêlé avec celui de mes Alkaras qui portoit les Lettres du Rajah. La modestie, ou plûtôt l'économie qui me faisoit refuser les honneurs & les présens, ne lui plaisoit pas. Il voulut prendre un ton vis-à-vis de moi; & je me vis obligé d'en venir aux voies de fait, en présence de plus de cinquante Indiens, au milieu de la Kascheri. Je forçai ensuite cet Alkara de me remettre les Passeports. Il alla se plaindre au Fauzdar, qui me fit appeller. Mais sans daigner répondre à la sommation, je restai tranquille sur ma peau de Tigre; & ma fermeté fit rentrer l'Alkara dans le devoir. Je laissai mon second Alkara malade à Djaspour; mon Cuisinier & mon Saïs m'avoient déja abandonné : & comme je ne les avois pris à Balassor que pour soutenir le ton d'Envoyé, cette désertion, qui d'ailleurs ménageoit ma bourse, ne m'effraya pas.

Indépendamment de ce qui formoit mon train, j'avois une espece de cortége, qui, sans m'être d'un grand secours, diminuoit pourtant l'ennui du Voyage. C'étoient dix-neuf Cypayes Telongous, qui s'étoient sauvés de Schandernagor, & tâchoient de regagner leur Pays. Plusieurs étoient armés de sabres, les autres de bâtons; ils étoient conduits par un Indien que Mohammed Aali leur avoit donné à Balassor, & qui devoit les remettre à Ganjam. Ces Cipayes ayant appris que j'étois François, avoient forcé leur marche, & m'avoient rejoint à une journée de Balassor. Deux Fakirs Indiens s'étoient encore joints à ma petite troupe, & faisoient les mêmes journées que

nous ; le premier, jeune homme de dix-huit ans, fait autour, tout couvert de poussiere, de cendre & de bouse de vache, & nud comme la main, nous amusoit par ses culbutes & par les tours qu'il faisoit dans la route. Me sachant Européen, il s'étoit attaché à ma suite, dans l'espérance que je le guérirois de certain mal produit par son incontinence. Le second Fakir étoit un homme de quarante ans, bon dévot de Jagrenat, qui faisoit le pélerinage avec une belle Fakiresse de dix-huit à vingt ans, qu'il faisoit passer pour sa femme. Une taille haute & déliée, la jambe fine, le bras bien fait, une tête noble, le regard assuré & tendre, de grands yeux noirs & pleins de feu, une petite bouche avec des dents du plus bel yvoir ; toutes ces perfections faisoient presqu'oublier que cette Fakiresse avoit la peau noire. Ses yeux se fixoient volontiers sur moi, & plusieurs fois elle s'offrit avec une honnête timidité pour faire cuire mon Kicheri. Mais j'étois trop occupé de mon voyage & du personnage emprunté que je jouois, pour être sensible à ces avances. Mon Alkara, petit maître dans son espece, qui portoit la toque haute, toujours le Betel à la main, & le jarret bien tendu, profita de mon indifférence ; & le Fakir qui le voyôit se charger des frais du voyage, parut n'en pas prendre ombrage.

Je partis le 2 Juin de Djaspour, & trouvai au-dela de cette Aldée le Modaguïn, qui se jette dans la mer, lorsque son lit est plein ; il étoit alors à sec. Deux cosses plus loin est le Karsoüa, riviere considérable au-delà de laquelle est Baroüa, petite Aldée avec Tchoki : on voit dans cette Aldée les ruines d'un grand Palais de Mohammed Taki khan, suivi d'une espece de Fort ou enceinte en terre qui autrefois étoit garnie de canons. A une demi-cosse de-là on passe des bas-fonds sur un pont de pierre polie, dont les arches sont à voûte surhaussée & les quatre coins garnis d'especes de niches. Un peu plus loin est un Tchoki ; & à une demi-cosse de ce Tchoki, le Bameni, grande riviere gardée par un Tchoki. Au delà est l'Aldée de Tilsasen.

Je m'arrêtai quelque tems sur les bords du Bameni ; & satisfait des soumissions de l'Alkara, je lui rendis les Dastoks.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

J'agis prudemment, ſans le ſçavoir ; trois heures après il eut eu occaſion de me faire repentir de ma ſéverité. A une demi-coſſe du Bameni nous trouvâmes le Komeria, qui tire ſon nom de la quantité de Komires (Caimans) qu'il nourrit : cette riviere étoit alors à ſec. Une coſſe & demie plus loin, eſt le Galgati, peu large, mais fort profond : nous le paſsâmes ſur un pont, & prîmes enſuite entre les montagnes, les laiſſant à l'Eſt & à l'Oueſt à une portée de canon. Toutes les Aldées étoient preſque déſertes : le Pays avoit été pillé par les Fakirs de Jagrenat. Nous trouvâmes un Tchoki près du Guinkti, riviere conſidérable ; & en-deçà de cette riviere, l'Aldée d'Arekpour. Les bords du Guinkti ſont couverts de bois remplis de Tigres. A deux coſſes du Galgati, eſt un ancien Saraï détruit.

A une demi-coſſe de ce Saraï, nous rencontrâmes l'armée des Fakirs de Jagrenat. Un Fakir de mauvaiſe mine nous avoit apris une heure auparavant que nous n'en étions pas loin. Le jour baiſſoit ; tout étoit déſolé à la ronde : j'aimai mieux m'expoſer aux Fakirs, qu'aux Tigres, & continuai ma route.

Ces Fakirs ſont des Pelerins qui ſe rendent à Jagrenat de toutes les parties de l'Aſie. Ils y vont un à un de la Preſqu'Iſle de l'Inde, du Bengale, de la Tartarie : j'y ai vu juſqu'à des Chrétiens Noirs. A pluſieurs coſſes de Jagrenat, les Tchokis exigent d'eux des droits aſſez conſidérables qui font partie du revenu du Rajah, qui releve de Katek. Ils ſont encore obligés de payer deux roupies par tête aux Tchokis qui ſont à l'entrée de la *Ville*, & de préſenter au moins une demi-roupie au premier *Brahme* de la Pagode, pour être admis en la préſence de Jagrenat. Comme alors ils ne ſont pas les plus forts, ils donnent ce qu'on leur demande, & ſe dédommagent, au retour, de cette maniere. Après avoir fait leurs dévotions, ils s'aſſemblent tous à quelques coſſes de Jagrenat, & choiſiſſent un Chef auquel ils donnent l'équipage d'un Général, des Gardes, un Eléphant, des Chameaux &c. Les Pelerins qui ont des armes, forment enſuite une armée partagée en différens Corps, qui marchent aſſez en ordre, mettent à contribution les Vil-

les des environs, pillent & brûlent les Aldées. Quelquefois même le Rajah, est obligé de se racheter du pillage. Ces violences durent jusques assez avant dans le Bengale, où, à cause des fortes Garnisons & des Troupes qu'ils sont exposés à rencontrer, ils se dispersent, & portent ensuite chacun dans leur Pays les Indulgences de Jagrenat. De cette maniere, le Rajah, les Brahmes & les Pelerins s'enrichissent, pour ainsi dire, par une convention tacite; & c'est comme ailleurs le Peuple qui paie.

L'armée des Fakirs que je rencontrai, étoit environ de six mille hommes. Je fus arrêté par l'avant-garde composé de quatre cents hommes. Elle étoit sur deux lignes, dans une grande plaine : à la tête, marchoient trois hommes de haute taille, fort bien faits, qui, de la main droite, tenoient une longue pique, & de la gauche, une rondache; Le reste étoit armé de sabres, d'arcs, de fusils à méche. Ma petite troupe n'auroit pas brillé vis à-vis deux. Ils me demanderent fierement d'où je venois, & où j'allois. Mon Alkara, après le compliment Religieux, *Namou norogne*[1], leur montra le passeport de Rajah Ram Alkara, & leur dit que je venois de Moxoudabad, que j'étois un François échapé de la ruine Schandernagor, qui tâchois de regagner Pondichery par Ganjam : mon titre d'Envoyé m'auroit nui dans cette occasion, & m'auroit fait supposer des richesses ou des bijoux que je n'avois pas. Mon attirail leur confirma le rapport de l'Alkara : ils baiserent avec respect la Tchape du Rajah, & me souhaiterent un bon voyage. Les voyant s'humaniser ainsi, je leur demandai un passeport pour le reste de l'armée. La proposition leur parut singuliere; & ils me l'accorderent de bonne grace. Pendant plus de deux cosses, je rencontrai des bagages de toute espece, escortés par des bandes de cent & de deux cents Fakirs; & j'avoue que le passeport de l'avant-garde ne me tranquillisoit pas trop sur le zéle intéressé de ces Dévots d'une nouvelle trempe. Je passai la nuit à Padempour, éloigné de deux cosses & demie de

[1] *Namo Naraïen*, c'est-à-dire *je vous invoque* (*je vous releve*, *je bénis*) *Vischnou*. *Naraïen* est un des noms de ce Dieu, qui est adoré à la côte d'Orixa, sous le nom & la figure de Khreschnou.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

l'endroit où j'avois rencontré les Fakirs, & eus beaucoup de peine à y trouver du ris pour ma petite troupe : Les Pelerins avoient pillé le Bazar & la maison du Moudi.

Le 3, à deux cosses de Padempour, nous passâmes le Maaladda dont le lit, qui est extrêmement large dans la saison des pluies, étoit alors à sec. Au-delà, nous fûmes arrêtés à un Tchoki, près du Gât de Djoguera ; l'Alkara montra ses Lettres, & un homme du Tchoki nous accompagna jusqu'à Katek. Nous laissâmes dans l'Ouest auprès des montagnes, le Fort de Barbati qui domine le Maaladda Nous vîmes sur la route le Dergah de Kadam Rezoul, beau bâtiment gardé par des Moullas Mahométans, & entourré de tombeaux & de maisons. Le reste du chemin, pendant une cosse, étoit rempli de Masdjeds & de jolies maisons de campagne.

J'arrivai sur les onze heures à Katek. Depuis Moxoudabad Katek est la plus grande Ville que j'aie vuë dans ces contrées : on y rencontre plusieurs maisons à deux étages. Le Palais du Nabab est dans la Forteresse ; mais ni les troupes de ce Prince, ni le Fort, grande enceinte de pierre sans bastions, n'avoient pu garantir cette Ville du pillage des Fakirs.

Je ne trouvai pas le Nabab à Katek ; & il fallut faire les deux tiers de la Ville, pour me rendre chez Rama Pandet, son Betha. Ce Seigneur étoit au bain, lorsque j'arrivai. On me fit traverser deux petites cours fermées par des murs de nattes ; & je montai sur un petit Divan de terre, couvert d'un tapis rouge, & dont le toit étoit si bas, qu'on ne pouvoit gueres s'y tenir que courbé. Au bout d'une demi-heure, je vis entrer, par une porte basse, qui, du corps de Logis répondoit dans le Divan, un grand homme de quarante ans, tout couvert de bijoux d'or, & nud jusqu'à la ceinture, avec le cordon de Brahme en écharpe. C'étoit Rama Pandet, à qui je remis les Lettres de Rajah Ram Alkara, & celles de Mohammed Aali. Il m'embrassa, en me prenant les mains, & portant sa tête au-dessus de mon épaule gauche ; & nous nous assîmes. Le Betha étoit accompagné de deux de ses Sécretaires qui parloient Persan, & qui me ser-

virent d'Interprêtes. Après les premiers complimens, qui furent très-gracieux, il me présenta cinq betels, me demanda ensuite des nouvelles du Nabab de Bengale ; nous parlâmes des guerres de ce Pays, de M. de Bussy dont il me parut avoir une grande idée, & voulut sçavoir si j'étois envoyé pour le faire venir dans le Bengale. Rama Pandet comptoit d'abord que j'étois le Bara Saheb (le Chef) de Cassimbazar. Lorsque je l'eus détrompé, & qu'il eût vu la modestie de mon train, je m'apperçus que son air n'étoit plus si affectueux. Il me promit neanmoins, pour le lendemain, cinq heures du matin, un Paravana du Nabab de Katek, & une Lettre du Fauzdar de Barbati pour son Betha, qui résidoit à Pipli. Je quittai Rama Pandet, enchanté de sa politesse, mais comptant peu sur les Lettres qu'il m'avoit promises, & j'allai passer le reste de la journée sous un Angar où ma petite troupe pouvoit tenir commodement.

Nous partîmes le 4, à sept heures du matin, après avoir attendu deux heures les Lettres de Rama Pandet. Au-delà de Katek nous traversâmes le Kadjori presqu'à sec. Le lit de cette riviere est fort large ; le milieu, quand ses eaux sont basses, forme une espece d'Isle qui est gardée par un Tchoki. Mon Alkara fut arrêté dans cet endroit; pour moi, je passai outre, & l'Alkara me rejoignit quelque tems après. A quatre cosses de là, nous trouvâmes près d'un étang un autre Tchoki, qui portoit le nom du Fakir Indien Kesendas Kakara; & une cosse & demie plus loin, le Tchoki de Kowamari. Nous nous arrêtâmes à cinq cosses de-là, à Balenta, Aldée assez considérable, gardée par une Fortéresse où je vis deux canons en batterie. Nous y éprouvâmes encore des difficultés de la part du Tchoki ; & cela me détermina à envoyer en diligence mon Pion à Katek chercher les Lettres que Rama Pandet m'avoit promises.

Le 5, nous partîmes de Balenta, & rencontrâmes à deux cosses de cette Aldée, le Kousbadra que nous côtoyâmes une demi-cosse, à la vuë d'un Tchoki que j'avois mis en fuite. Nous passâmes une cosse plus loin, par Serkana. A une cosse de cette Aldée, coule le Modoupour, riviere assez considérable : nous le passâmes, & nous nous rendîmes à Pipli qui en est éloigné de deux cosses.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lorſque j'entrois dans cette Ville, un homme d'une phiſionomie fort commune, s'avança vers moi, un gros bâton à la main, & prit la bride de mon cheval, en me commandant de m'arrêter. Dans le premier mouvement, je lui donnai un ſoufflet de la main gauche, & tirai le ſabre de la droite. Cet homme court comme un furieux dans l'Aldée, & ſe rend chez le Betha, demandant juſtice de l'affront que je lui ai fait. J'ignorois ce qui ſe paſſoit, & traverſois l'Aldée, où je vis pluſieurs Corps-de-gardes remplis de Soldats. Les Cipayes Telongous, qui étoient reſtés derrière moi, furent arrêtés, ſans que je m'en apperçuſſe, ſur le prétexte qu'ils étoient Bengalis, & alloient en pelerinage à Jagrenat. Pour moi, je continuai ma marche, juſqu'au bout de l'Aldée, où je m'arrêtai ſous un arbre qui étoit au bord d'un grand étang. Je conſidérois de-là le Fort qui étoit en face, & allois mettre pied à terre, lorſque je vis courir à moi un jeune homme de dix-huit ans, bien monté, accompagné d'une quinzaine de Cavaliers Marates, armés d'arcs & de piques. Le jeune homme me fit ſigne avec une baguette de fer qu'il tenoit, de le ſuivre, & je fus ſur-le-champ entouré de ſes gens. Je m'apperçus alors que j'étois ſeul avec mon Alkara : mais ne ſongeant pas à l'homme que j'avois frappé à l'entrée de lAldée, je crus qu'il ſeroit ſimplement queſtion de m'expliquer, comme j'avois fait à Balaſſor & à Katek, & ſuivis les Marates. A meſure que nous paſſions devant les Corps-de-gardes, les Soldats ſe joignoient à ceux qui m'eſcortoient : de façon que j'étois au milieu de près de deux cents hommes, lorſque j'arrivai à la maiſon du Betha. C'étoit le jeune Marate qui m'étoit venu chercher ; il m'avoit devancé, & m'attendoit dans ſon Divan avec trois Conſeillers d'un âge avancé. Je vis en entrant dans la cour, tout mon monde déſarmé, aſſis ſur le ſable ; & à l'entrée du Divan, l'homme que j'avois frappé, qui crioit comme un Énergumene, montrant ſon viſage, ſes bras. Je montai ſeul & voulus entrer dans le Divan ; mais on me fit reſter un peu plus bas entre quatre Sentinelles. Je compris alors de quoi il étoit queſtion ; je regrettai les Lettres de Rama Pandet, & prenant ſur-le-champ mon

parti, je mis la main à mon piſtolet d'arçon, prêt à frapper le premier qui oſeroit me toucher, les yeux fermés ſur les ſuites.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La jeune Betha, avec une gravité au-deſſus de ſon âge, fit venir l'Alkara, & lui demanda qui j'étois & où j'allois. Celui-ci voulut faire l'Orateur, & crut ſe donner de l'importance, en relevant Rajah Ram, ſon maître; le jeune Marate, ſans s'émouvoir, lui fit diſtribuer douze coups de fouet ſur les épaules, en lui diſant : apprends que je n'ai nul rapport à ton Rajah de Balaſſor. Cette ſcene avoit de quoi m'effrayer : mais j'étois diſpoſé à tout, & payai de fermeté.

Le Betha ſçachant que je parlois Perſan, fit venir un Marchand de l'Aldée qui ſçavoit cette Langue, & me ſervit d'Interprête. Aux premiers mots, je crus voir dans les yeux de cet homme, qu'il prenoit part à ma ſituation, & deſiroit que l'affaire s'accommodât. C'étoit en effet de cette ſeule maniere qu'il pouvoit eſpérer quelque récompenſe. On me demanda d'abord pourquoi j'avois frappé le Cotoüal. Je répondis que celui que j'avois frappé, n'avoit nullement l'air d'un Cotoüal; que les François, Peuple guerrier, comme les Marates, repouſſoient la violence par la force; que d'ailleurs j'avois moins frappé le Cotoüal, que détourné ſa main qui ſaiſiſſoit la bride de mon cheval. Cette réponſe fut priſe pour ce qu'elle valoit. Je m'apperçus pourtant que les Gardes n'étoient pas fâchés que M. le Cotoüal eût une fois reçu quelques mortifications.

On me dit, en ſecond lieu, que depuis quatre ou cinq Tchokis, je n'avois payé aucuns droits; qu'un grand nombre de Bengalis que je menois avec moi, s'en étoient de même exemptés; & qu'ainſi, indépendamment de la réparation dûe au Cotoüal, il falloit payer ſix cents roupies. Quand je vis que l'affaire commençoit à ſe civiliſer, je crus qu'il falloit doubler de fierté. Je répondis que n'étant pas Pelerin de Jagrenat, je n'avois aucun droit à payer; & que les perſonnes qui m'accompagnoient, étant ſpécifiées dans le Paravana du Nabab de Katek, & dans la Lettre du Fauzdar de Barbati, devoient jouir de la même exemption. Le Fakir & la Fakireſſe avoient eu la prudence de diſparoître, & le jeune Jogui nous avoit quitté à la rencontre de l'armée des Pélerins de Jagrenat.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Cette réponse auroit été bonne, si le second Alkara eût été présent. Le seul effet qu'elle produisit, fut que de six cents roupies, on rabattit à deux cents. Je refusai de les payer, parce que je ne les devois pas, & sur-tout parce que je ne les avois pas. A ce refus, les Conseillers se consultent avec le Betha; leurs regards & l'air inquiet de l'Interprête ne m'annonçoient rien que de sinistre, lorsque je vis arriver en diligence l'Alkara de Rama Pandet. Il avoit marché jour & nuit, prévoyant les difficultés qu'on me feroit aux Tchokis, & en particulier à celui de Pipli. Il apprit à l'entrée de l'Aldée l'embarras dans lequel j'étois; ce qui lui fit hâter le pas: & il étoit si éssoufflé, qu'il n'eût que la force de présenter ses Lettres, sans pouvoir presqu'articuler un mot.

A la lecture de la Lettre du Fauzdar de Barbati, adressée à son Betha résident à Pipli, tout changea de face: les Soldats prirent par les épaules le Cotoüal qui se débattoit en demandant justice & le mirent dehors. On me dit ensuite que je pouvois me retirer avec mes Domestiques particuliers, mais que les Cipayes resteroient. Trop heureux de me voir hors d'affaire j'allois accepter ce parti: leurs cris & la compassion me firent hazarder un dernier effort. Je dis au Betha que je ne partirois pas, sans le nombre de personnes spécifiées dans mes Passeports. L'affaire fut un peu débattue, & se termina à ma satisfaction. Nous partîmes tous & allâmes préparer notre dîner au bout de l'Aldée sous l'arbre où l'on m'avoit arrêté. Avant que de partir je fis présent à mon Interprête d'un joli coûteau, & au Betha de six fleches de Bengale qu'il choisit lui-même dans mon Carquois. Il me régala d'un Betel: ses Cavaliers firent devant moi quelques tours de manége, lançant leurs javelots en l'air, & les recevant au galop; & nous nous séparâmes bons amis.

Il y avoit cinq cents Cavaliers Marattes dans le Fort qui étoit au-delà de l'étang au bord duquel je m'arrêtai avec ma troupe. Ainsi, pour peu que l'Alkara de Katek eût tardé, ce jour auroit vrai-semblablement été le dernier de ma vie. L'Alkara de Balassor en fut quitte pour se faire frotter le dos avec du Safran, du sel & du beurre, & pour

mettre

mettre sa cabaye. Mais ce qui l'affligeoit, c'est qu'il craignoit que ses Stigmates ne déplussent à la Fakiresse.

A Pipli, commencent les étangs quarrés en pierre, garnis de degrés, qui, des quatre côtés, vont en talus jusqu'au fond, où ils se réunissent à une petite Pagode de pierre. Je partis le 6 de cette Ville, & rencontrai à une cosse, l'Aldée de Mokadempour, & une cosse plus loin, Mirmola. Le Pays est beau, rempli de Hameaux; les chemins sont bordés de Cocotiers, de Palmiers, de Cassiers, mais dangereux à cause des tigres. A une cosse de Mirmola, est Patnaeka pokor; & une cosse plus loin, Amedpour pokor. Je trouvai près de cet endroit un Tchoki de soixante-dix Cavaliers Marates, & de cent hommes de pied, posté sur le chemin, pour faire payer les droits aux Pelerins. Un peu au-delà, on passe la riviere de Gadambari; & trois cosses plus loin, celle de Kabelpour, sur le bord de laquelle est l'Aldée de Dangadaepour. A une cosse de Kabelpour, est le Doria; & une cosse en-deçà de Jagrenat, le Tcharnala, ainsi nommé de quatre Nalas (ou Nalis) qui s'y réunissent.

A une demi-cosse du Tcharnala, le Tchoki d'Attaranala (les huit Nalas) voulut m'arrêter : je passai outre. J'en rencontrai un second proche de Jagrenat, qui ne me fit aucune difficulté, & me trouvai à la porte de cette Ville, sur les deux heures après midi.

Jagrenat est à plusieurs Cosses de la mer. Cet endroit est célebre par trois grandes Pagodes, dont les Vaisseaux faisant route pour le Bengale, apperçoivent les Dômes de huit & dix lieues. Du côté de la Terre, une multitude de petites Pagodes accompagnées de bois & d'étangs en pierre de taille, forment à cette Ville une avenue très-propre à nourrir la dévotion des Pelerins, & à récréer la vuë d'un Voyageur.

Les trois Pagodes dont je viens de parler, sont renfermées dans une enceinte faite de pierres noires, d'une énorme grosseur, qui ne paroissent liées par aucun ciment. Cette enceinte peut avoir environ cent toises en quarré : elle est coupée par quatre portes qui regardent l'une le Sud, l'autre l'Est, la troisiéme le Nord & la quatriéme l'Ouest. Les deux dernieres sont ouvertes. Les cuisines sont à côté de la porte de l'Est.

Voyage aux Indes Orientales, 1e. Partie.

La Statuë de Jagrenat, figure d'homme, haute de plus de huit pieds & travaillée grossierement, est dans la Pagode la plus élévée. Tous les Bengalis, de quelque Caste qu'ils soient, excepté les Parias, sont admis en la présence de ce Dieu : mais ils ne peuvent prendre leurs repas, ni dormir, que dans les deux autres Pagodes.

J'entrai dans Jagrenat par la ruë qui mene à ces Pagodes: elle est fort longue & ornée de plusieurs grandes maisons, accompagnées de jardins. J'aurois desiré de voir l'intérieur des Pagodes; mais malheureusement j'étois connu, & l'argent que j'offris, ne put engager les Brahmes à m'en permettre l'entrée : il fallut donc me contenter de considérer les dehors de l'enceinte. A droite de la porte du Nord, paroît sur le mur un bas-relief représentant Jagrenat, sa sœur & son frere. Je n'y vis aucune inscription en caracteres différens des modernes.

Le vol du rubis qui formoit un des yeux de la Statuë de Jagrenat, me fut confirmé : mais on me dit que c'étoit le Chef d'un petit Comptoir Hollandois, qui avoit fait le coup. L'autre œil est, à ce que l'on prétend, formé par une grosse escarboucle. Je pense, au reste, que ces pierres précieuses & les richesses immenses que l'on dit être renfermées dans le Temple de Jagrenat, sont de la nature du *Pagode d'or massif, & de quarante-deux pieds de haut*, que l'Abbé de Choisy avoit vu à Siam. Les Rajahs & les Brahmes de Jagrenat sont trop avides, pour laisser au bois & à la pierre des Ornemens précieux qu'il leur seroit facile de remplacer aux yeux du Peuple, par de simples dorures, par des grains de verre ou par de faux rubis placés dans des jours favorables.

Voyage de Siam, p. 280.

Je vis dans cette Ville quantité de Piras & de Casbis. Les premiers sont de petits Sanctuaires isolés qui renferment la Statue de quelque Divinité Indienne; les seconds sont des arbres plantés à l'honneur de Jagrenat; & dont le pied est entouré de chaux. Les trois chariots sur lesquels on devoit promener ce Dieu, étoient sur le chantier. Les roues, faites à rayons comme en Europe, me parurent avoir vingt pieds de diametre. Douze jours plus tard, j'aurois vu cette Procession qui est à-peu-près pareille à celle

Mœurs des Bramines, p. 239. & suiv.

de Ganga. Mes affaires ni mes fonds ne me permirent pas d'attendre le jour de cette cérémonie.

Je me retirai dans un petit Verger de Cocotiers, où l'on m'apporta des lentilles & du ris, cuits sans poivre ni sel dans la Pagode de Jagrenat. Mon Alkara voulut me persuader que ces légumes avoient un goût admirable. Pour moi, je les trouvai insipides, quoiqu'ils passassent pour préparés par la Déesse Lakhschimi. Il fallut pourtant s'en contenter, parce que dans le tems des préparatifs de la Fête des chariots, on n'en trouve pas d'autres chez les Marchands. On vent aussi dans ces Pagodes des pains bénis que les Pelerins paient plus cher, & trouvent plus délicats que les pains ordinaires.

Je ne dirai rien ici de l'origine du Culte de Jagrenat [1], parce que je n'ai pas encore lu les Livres Sacrés des Indiens. De même, dans la suite de cette Relation, lorf-

[1] Il est parlé fort au long de Jagrenat dans l'*Ezour Vedam*, Ouvrage traduit de l'Indien que M. de Voltaire a envoyé en 1761 à la Bibliotheque du Roi. Ce Manuscrit apporté en France par M. de Modave, vient originairement des papiers de M. Barthelemy, second du Conseil de Pondichery, qui vraisemblablement avoit fait traduire l'original par les Interpretes de la Compagnie qui étoient à ses ordres. L'Ouvrage est en forme de Dialogue, & divisé en huit Livres : les Interlocuteurs sont Biache & Chumontou. Les Curieux ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici le morceau de l'*Ezour Vedam* qui a rapport au Culte d'une des plus célebres Villes de l'Inde.

Le Chapitre III. du Livre VII. commence ainsi : « J'ai encore une question à » vous faire (c'est Biache qui parle) au sujet de Khrischnou, qu'on adore dans » l'Outkolo Dekan, appellé aujourd'hui l'Orixa, sous la figure d'un tronc de bois. » J'ai donné à ce bois le nom d'Être suprême. J'ai fait son Histoire fort au long ; » je l'ai même enseignée. Bien des Sçavans pensent là-dessus comme moi.

» Il y eut autrefois dans l'Outkolo-Dekan ou l'Orixa, un Roi appellé Indro » Doumeno. Ce Prince qui souhaitoit sincerement de se sauver, voyoit à regret » qu'il n'avoit encore rien fait dans tout le cours de sa vie qui pût lui assurer un » sort plus heureux après sa mort. Cette pensée l'affligeoit beaucoup. Il communiqua plus d'une fois ses inquiétudes là-dessus à Bramma à quatre visages, dont » il avoit fait sa Divinité favorite, & lui demanda quel seroit son sort apres sa » mort. Bramma touché de ses peines, & charmé tout-à-la-fois de voir dans lui » tant de bonne volonté, lui dit un jour : cessez grand Prince de vous inquiéter sur » votre sort à venir ; je vais vous enseigner un moyen de vous en assurer un qui » sera vraiment digne d'envie, & qui mettra le comble à tous vos vœux. Tout » auprès de la mer est situé l'Outkolo Dekan. C'est là que se trouve la montagne » appellée Nilo, qui a deux lieues & demie d'étendue. Elle porte aussi le nom de » Pourouschotomo, du nom du Dieu qui y habitoit autrefois. Cette montagne » est un lieu vraiment sacré, & qui a encore le pouvoir de pardonner les péchés. » Du tems du premier âge on y voyoit un Temple tout d'or consacré à Vischnou,

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

que j'aurai occasion de parler de la Religion de ces Peuples, je me contenterai de rapporter ce que j'ai vu, ou ouï dire,

---

» l'Être suprême. Il subsiste encore ; mais il a été enseveli sous le sable & ne pa» roît plus. Faites-en revivre la mémoire, renouvellez les sacrifices qu'on y of» froit alors, & vous vous assurerez un sort fortuné. Le Roi charmé de ce qu'il » venoit d'entendre, demanda quels étoient ceux qui avoient fait bâtir ce Tem» ple, & où étoit précisément l'endroit où il avoit été bâti. Ce sont vos ancê» tres, grand Roi, répondit Bramma, qui le firent bâtir dans le premier âge du » Monde, & qui procurerent par-là aux hommes le bonheur de voir sur la Terre » l'Être suprême en personne, & un moyen sûr de se sauver. Allez donc, renou» vellez encore une fois la mémoire d'un lieu si respectable ; faites-y descendre » de nouveau l'Être suprême, & vous leur procurerez le même bonheur. Le moyen » de trouver un Temple enseveli sous le sable, répondit le Roi avec inquiétude ! » Je ne saurois jamais en venir à bout, si vous ne vous donnez également la » peine de me le montrer. Bramma lui en donna plusieurs indices, & lui dit en» fin qu'il trouveroit dans un étang tout auprès de la montagne Nilo une tortue » aussi ancienne que le Monde, qui pourroit le lui montrer.

» Le Roi satisfait rendit grace à Bramma, & s'en fut. Il ne fut pas long-tems » à chercher l'étang dont Bramma lui avoit parlé : il y vit en effet une Tortue » d'une grosseur prodigieuse, qui l'ayant apperçu s'approcha des bords, & lui » demanda qui il étoit, d'où il venoit, & ce qu'il cherchoit dans ce lieu. Je » suis Roi de naissance, répondit Indro Doumeno ; mais je ne suis par état que » pécheur, & le plus grand des pécheurs. Le Dieu Bramma m'a dit en général, » qu'il y avoit un lieu sacré sur la montagne Nilo, mais il n'est point entré dans » un plus grand détail, & m'a renvoyé auprès de vous, m'assurant que vous étiez » parfaitement au fait de tout cela, & parfaitement en état de m'y mettre. Je » suis charmé, Prince, répondit la Tortue, que vous me fournissiez une occa» sion de contribuer au bonheur des hommes, & à leur utilité. Je ne suis pas en » état de remplir tout-à-fait vos vœux, parce que mon grand âge m'a fait per» dre la mémoire, mais je vous donnerai au moins quelques indices sur ce que » vous m'avez demandé. Il y avoit autrefois sur la montagne Nilo un Temple » fameux par son éclat & par ses richesses. Le Dieu à quatre bras, le Dieu des » Dieux y faisoit sa demeure ; tous les Dieux venoient assidument lui rendre leurs » hommages ; c'étoit de tous les lieux le plus fréquenté, & c'étoit là commu» nément que les Dieux venoient se satisfaire & contenter leurs passions. Depuis » long-tems la mer a couvert ce lieu sacré, & le Dieu n'y recevant plus les sa» crifices de personne, s'est retiré dans le Veikountan : je sçai en général que ce » Temple est enfoncé environ une lieue sous le sable : mais je ne me souviens » pas précisément de l'endroit où il est. Je vous enseignerai cependant un moyen » sûr de le découvrir. Vous trouverez auprès de l'étang appellé Markondeo, une » Corneille qui jouit de l'immortalité ; interrogez-la sur tout cela, & vous ap» prendrez sûrement d'elle tout ce que vous souhaitez sçavoir.

Le Roi fut tout de suite chercher l'étang dont on lui avoit parlé, & y trouva » en effet une Corneille, que le nombre de ses années avoit fait blanchir. Il la » salua profondément, & lui dit : Corneille qui jouissez de l'immortalité, vous » voyez devant vous un homme que le chagrin dévore, & il n'est que vous qui » puissiez me soulager. Quel est donc le sujet de vos peines, reprit la Corneille, » & que puis-je faire pour cela ? Je vous le dirai, répondit Indro Doumeno ; » mais je vous prie de ne me rien cacher sur tout de ce que je vous demande, & » de me dire au vrai ce qui en est. Dites-moi donc d'abord quel est le premier

sans porter de jugement. La comparaison que j'ai faite de ce que les Voyageurs disent de la Religion & des usages

» Roi qui a regné dans ce Pays, & qu'est-ce qu'il a fait. La Corneille qui se ressouvenoit parfaitement des histoires de l'ancien tems, lui dit : le premier Roi » qui a regné dans ce Pays s'appelloit Soturanouno. Il eut pour fils Bichio Bahu, » & de celui-ci naquit Indro Dumeno, qui ayant toujours eu pour Bramma à » quatre visages, une piété sincere, s'est depuis quelque tems retiré auprès de » lui, & est allé jouir de la présence de ce Dieu. Ce Soturanouno dont je vous ai » parlé gouverna ce Pays avec beaucoup de bonté, & avoit pour ses Sujets la » vraie tendresse d'un pere. Parmi les grandes actions qu'il a faites il y en a une » en particulier qui éternisera à jamais sa mémoire : c'est qu'il a eu la gloire de » faire descendre le Dieu des Dieux du Veikountan, pour le faire habiter sur la » Terre. Il lui avoit fait bâtir sur la montagne Nilo un Temple magnifique : les » murailles en étoient d'or, & l'intérieur étoit enrichi de tout ce qu'il y a de » plus précieux en pierreries. Les âges se sont succedés les uns aux autres ; & tandis que tout a péri, ce Temple a toujours subsisté. Il subsiste encore aujourd'hui : mais depuis long-tems la mer l'a enseveli sous le sable, & il ne paroît » plus. Depuis ce tems le Dieu qui l'habitoit a quitté à la vérité ce lieu charmant, & n'a plus habité dans ce Temple ; mais il ne voulut pas quitter une » montagne qu'il avoit consacrée par sa présence, & y resta sous la métamorphose d'un arbre. Un jour le Pénitent Markondeo, qui depuis nombre de siécles faisoit pénitence sur cette montagne, voyant que cet arbre ne donnoit point » d'ombre, en fut indigné, souffla sur lui & le réduisit en cendres. Cependant, » comme cet arbre étoit Vischnou, étoit l'Être suprême, & que par-là il devoit » être immortel de sa nature, il ne fut pas tout réduit en cendres, & il en est » resté encore le tronc. Je ne me souviens pas de l'endroit où étoit cet arbre ; » mais je sçais bien qu'il a été réduit en cendres en partie, & que c'étoit une » métamorphose de Vischnou. Vous souviendriez-vous, dit le Roi, de l'endroit » où étoit le Temple, & pourriez-vous me le montrer ? Oui sans doute, reprit » la Corneille ; vous n'avez qu'à me suivre, & il ne faudra pas aller bien loin. » Dès qu'ils furent arrivés à l'endroit, la Corneille se mit à creuser la montagne » avec son bec, & après avoir creusé une lieue de profondeur, elle lui fit voir le » Temple magnifique qui avoit servi de demeure à Narajon le Dieu des Dieux, » & la couvrit de nouveau. Le Roi convaincu de la vérité de tout ce que la Corneille venoit de lui dire, & charmé d'avoir trouvé ce qu'il souhaitoit, s'adressa » encore à elle, & lui dit : voudriez-vous me dire encore de quels moyens je » pourrai me servir pour réveiller dans l'esprit des Peuples, la mémoire d'un » lieu si sacré, & lui rendre son premier éclat. Ce que vous me demandez, répondit la Corneille, est au-dessus de moi. Mais allez trouver Bramma, & il » vous dira ce que vous aurez à faire pour cela ».

Dans le Ch. IV. Chumontou, qui paroît être de ces Indiens nommés *Ganigueuls*, qui ne reconnoissent que l'Être suprême, réfute le récit de Biache par des raisons d'absurdité & d'impossibilité ; raisons que l'on peut alléguer contre toute merveille, contre tout fait hors du cours de la Nature, & opposé à ce que nous pensons d'après ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Le titre du cinquiéme Chapitre est, « De l'Histoire de la Ville de Pourouschottomo & du Dieu Zaguatnato, appellé ici Jeangrena, & son Temple, la Pagode noire ».

Biache continue. « Endro Doumeno convaincu de la vérité de ce que la Corneille lui avoit dit, suivit le dernier conseil qu'elle lui donna, & fut de nouveau trouver Bramma. Après lui avoir offert plusieurs fois ses adorations & ses

de Parses, avec ce que contiennent leurs Livres sacrés, m'a plainement convaincu que dans l'étude des opinions, des dogmes & des cultes Religieux, la lecture des Livres

» hommages, il lui dit : j'ai trouvé, comme vous me l'avez annoncé, la montagne Nilo ; j'ai vû le Temple magnifique qui a servi autrefois de demeure à Vischnou ; mais comment dois-je m'y prendre pour rappeller dans le souvenir des Peuples la mémoire d'un lieu si respectable, & lui rendre sa premiere splendeur ? Si j'y fais bâtir une Ville, quel nom dois-je lui donner. Je sçai que Vischnou doit de nouveau honorer de sa présence ce lieu sacré sous la figure d'un tronc de bois : mais comment y viendra-t'il, & quels sont les présens qu'il faut lui faire ? Daignez grand Dieu m'instruire là-dessus. Pour rendre à ce lieu sacré son premier lustre, répondit Bramma, faites bâtir un nouveau Temple au-dessus de l'endroit même où se trouve l'ancien. Vous lui donnerez le nom de Seridschoul. Qu'il ne soit pas de la même magnificence que le premier. Les Peuples réduits aujourd'hui à la derniere misere, l'emporteroient par pieces, & votre travail deviendroit inutile. Il suffira de le faire de pierres. Pour procurer aux Peuples qui viendront en foule le visiter toutes sortes de commodités, vous ferez bâtir en même-tems une Ville à qui vous donnerez le nom de Pouroufchottomo. A peine aurez-vous fini tout cela, que le tronc de bois qui doit porter le nom & la figure de Khrischnou, viendra de lui-même sur la mer : vous aurez soin de le transporter dans son Temple. Bischiokormo l'y façonnera, & lui donnera la figure du Dieu. Vous mettrez auprès de lui Schubodra, sa sœur & Boloramo, son frere. Vous leur offrirez des Sacrifices jour & nuit, mais en particulier, le matin, à midi, le soir ; & par-là, non-seulement vous, mais tous ceux qui imiteront en cela votre exemple, s'assureront le Veikountan. Comme le Dieu ne pourra pas manger tout ce qui lui sera offert dans les différens sacrifices, les hommes trouveront de quoi se purifier en mangeant ce qui en restera. Heureux ceux qui en pourront avoir quelque petite partie, ils iront sûrement dans le Veikountan ; & pour faire connoître toute l'excellence des restes du repas de Khrischnou, c'est que si, par inadvertance on vient à en laisser tomber par terre, les Dieux se le disputeront, quand bien même les chiens en auroient déja mangé une partie. Enfin, quand un Paria l'en tireroit de la gueule d'un chien pour le porter à la bouche d'un Brahme, ce ris est si pur & a tant de vertu, que malgré tout cela il le purifieroit tout de suite. C'est la Déesse Lakschimi qui fait la cuisine, & qui prépare elle-même les mets qu'on doit servir à Khrischnou, & la Déesse Ounopourna qui les distribue. Une partie de l'arbre Kolpo descendra du Schvarguam, pour venir se placer au milieu de votre nouvelle Ville. Vous sçavez que c'est un arbre qui ne meurt pas, & qu'il suffit de souhaiter quelque chose de lui pour l'obtenir sur-le-champ, de quelque nature que soit le souhait qu'on a pû former. Voir seulement le Temple que vous bâtirez, sera un acte de vertu qui n'a point son égal. Recevoir des coups de bâton ou de bambou de ceux qui le desserviront, en sera un tout égal. Indro & tous les autres Dieux habiteront votre nouvelle Ville, & feront compagnie au tronc de bois qui doit porter le nom de Khrischnou. Le côté de la Ville qui regarde la mer aura encore quelque chose de plus particulier & de plus sacré : ceux qui l'habiteront croîtront de jour en jour en vertu. Vous donnerez le nom de Konoko au sable de la mer qui se trouvera dans cet endroit-là : ceux qui mourront dessus iront sûrement dans le Veikountan. Voilà, Prince, la réponse à ce que vous m'avez demandé. Partez incessamment, allez

Originaux étoit un préalable nécessaire; qu'elle étoit même le seul fil qui pût conduire dans le labyrinte d'une Religion divisée comme celle des Indiens, en quantité de Sectes, & répandue, depuis plus de deux mille ans, dans la plus grande partie de l'Asie. Un Tartare s'exposeroit à ne prendre qu'une

---

„ exécuter ce que je viens de vous prescrire. En attendant que cela soit fait, „ Vischnou sous la figure de l'arbre qui doit servir à former le tronc dont je vous „ ai parlé, croîtra & se fortifiera.

„ Indro Doumeno après avoir rendu ses actions de grace à Bramma, s'en fut „ exécuter ses ordres. Il fit bâtir le Temple & la nouvelle Ville. Tout étoit déja „ fini, & le Dieu ne paroissoit pas. Cela commençoit à lui causer de l'inquié- „ tude: mais peu de jours après, s'étant levé de grand matin, il vit sur la mer „ ce tronc d'arbre tant desiré. Il se prosterna par terre, & s'écria dans l'excès de „ sa joie: le jour d'aujourd'hui est le plus heureux de mes jours. Je comprens à „ ce moment, & j'ai des preuves certaines que je suis né sous une étoile favo- „ rable, que mes actions & mes sacrifices ont été acceptés, puisque j'en retire „ un fruit si précieux, & que je vois de mes yeux celui que les hommes les plus „ éclairés & les plus vertueux ne peuvent voir. Après quoi le Roi se leva & „ fut au-devant du Dieu. Il fut suivi de cent mille hommes, qui le chargerent „ sur leurs épaules & le porterent dans le Temple. Peu de tems après arriva Bis- „ chiokormo, Charpentier de naissance, & très-habile dans son métier. Il se „ chargea de sculpter la piéce de bois informe & monstrueuse qu'on venoit de „ mettre dans le Temple, & de lui donner la figure de Khrischnou: mais il mit „ une condition; c'est qu'il finiroit l'ouvrage dans une nuit, & que personne ne „ viendroit le voir travailler. Comme il le faisoit sans bruit, le Roi toujours „ dans l'inquiétude, s'imagina qu'il s'en étoit allé, & fut sans faire de bruit „ épier par le trou d'une fenêtre s'il travailloit ou non. Comme il le vit occupé „ à son ouvrage, il se retira fort content. Bischiokormo qui l'avoit apperçu „ sur le champ, se retira suivant la condition qu'il en avoit faite, & laissa l'ou- „ vrage tout informe: de sorte que le tronc resta presque tel qu'il étoit, & qu'on „ y reconnoissoit à peine les premiers traits d'une figure humaine. Le Roi ne „ laissa pas d'en faire sa Divinité & de lui offrir ses sacrifices. Il lui donna „ même sa fille en mariage, & la fête en fut célebrée avec toute la solemnité „ possible. Voilà quelle est l'Histoire de la Ville appellée Pourouschottomo, & du „ tronc de bois qu'on y adore. Il porte le nom de Zaguatnato, c'est-à-dire de „ Maître du Monde. Il y a toutes les années un concours de monde infini „.

Dans le Chapitre sixiéme, qui est le dernier du septiéme Livre, Chumontou réfute ce que Biache vient de rapporter par les mêmes conséquences que dans le Chap. IV.

Dans le *Recueil des Lettres édifiantes* (T. 12. p. 429) le P. Tachard a aussi parlé d'une poutre de bois rouge, jettée par la mer sur le rivage, & qui devint la statue de Jagrenat. Il cite en témoignage la tradition du Pays, explique à sa maniere le merveilleux dont les Prêtres sçurent profiter. Mais il est difficile d'accorder la vénération que l'on a pour ce Temple dans plus de huit cens lieues de Pays, avec l'évenement tel que le rapporte ce Missionnaire; il falloit qu'avant cela le lieu fut déja célebre dans l'Inde.

On peut encore consulter sur Jagrenat les *Voyages de Tavernier* in-4°. T. II. Liv. III. chap. 2, p. 360, 361, & ceux du Cap. Hamilton, vol. 1. ch. XXXI. p. 380-386.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

connoiſſance imparfaite de la Religion Chrétienne, ſi, paſſant même dans les Royaumes Chrétiens les plus inſtruits, il ſe contentoit d'entrer dans les Egliſes, de queſtionner le Sacriſtain ou le Portier d'un Couvent. C'eſt pourtant à quoi ſe bornent dans l'Inde les recherches de la plûpart des Voyâgeurs. Heureux même s'ils ne s'en tiennent pas au ſimple témoignage d'un Dobachi, d'un Pion, qui, pour ne pas reſter court, leur explique, en mauvais Portugais, des Myſteres qu'il connoît à peine, & que ſes Prêtres ne pourroient rendre que difficilement dans la Langue du Pays.

Je partis le 7 de Jagrenat, & trouvai à trois coſſes de cette Ville, un Tchoki près du Tchilka dont l'eau eſt ſoumache, & qui ſe jette dans la Mer. Je cotoyai ce fleuve juſqu'à Manikpatan, qui eſt à huit coſſes de Jagrenat, ſans rencontrer, depuis cette derniere Ville, ni maiſons, ni arbres. Deux coſſes avant Manikpatan, on trouve un étang d'eau douce. Cette Ville a un Fauzdar qui réſide à Maloud. Je paſſai la nuit dans le Dergah du Saïed Serabdurraman Medina.

Le 8, je traverſai le Tchilka dans un endroit où il étoit fort large. La moitié de ce fleuve étoit guéable : je paſſai le reſte dans une embarcation formée de deux Ballons, joints enſemble, comme ſur la riviere de Balaſſor. De l'autre côté de ce fleuve, on trouve une citerne de pierre. Le terrein juſqu'à Maloud, eſt tout de ſable : on rencontre ſeulement deux puits, l'un à quatre coſſes, & l'autre à ſix de Manikpatan, & des arbriſſeaux, dont la graine renfermée dans un piſtil orné de feuilles blanches, repand une odeur fort agréable. Je deſcendis le Tchilka, dont le lit étoit rempli de bufles, laiſſant les montagnes ſur la gauche. Une coſſe en-deçà de Maloud je rencontrai un Tchoki & arrivai dans cette Ville ſur les quatre heures. Le Fauzdar ſortit de ſon Fort, pour venir me recevoir.

Je partis de Maloud le 9. Au-delà de cette Ville, le terrein eſt toujours ſablonneux ; la route eſt le long des montagnes, qui ſont environ à une demi-coſſe. A trois coſſes, on trouve un Tchoki qui marque les limites de la Province de Katek & des dépendances du Bengale. On paſſe

après cela, un étang d'eau salée, & plusieurs fonds pleins d'eau. A une cosse de ce Tchoki, est Palour, premiere Aldée dépendante de Ganjam, avec Tchoki, & étang d'eau douce. Le chemin est ensuite très-mauvais, au milieu de montagnes de sables. Plusieurs de mes Cipayes se sentant près de leur Pays, m'abandonnerent dans cet endroit. A deux cosses de Palour, je rencontrai une petite Pagode, isolée au milieu des sables, qui de loin ressembloit à une Ananas. Les Marins l'apperçoivent en mer, & la nomment la Pagode blanche. Je vis dans la chambre-basse de la Pagode, une pierre large de trois à quatre pieds, avec un Takour dessus pareil à celui de la Pagode de Tirvikarey. Je gravai mon nom sur le mur de la Pagode, qui regarde l'Ouest. A une cosse de-là, je passai un grand Cari ; & quelques pas plus loin, je manquai de me noyer dans la vase. En sautant un petit fossé, mon cheval fit un faux pas, & enfonça dans la boue. J'en eus jusqu'au haut des cuisses ; la difficulté fut ensuite de tirer mon cheval du bourbier. Une fois sorti de ce mauvais pas, le soleil qui dardoit à plomb, m'eut bientôt séché. Je trouvai après cela, des terres ensemencées de Nelis & de grains, & de grands étangs de sel que l'on prépare de cette maniere. On forme des monceaux de terre salée tirés des Caris, & on les met dans des creux. Le sel repose ; & lorsque la pluie a pénétré ces monceaux de terre, & rempli les creux, détaché par l'eau ; il paroît sur la surface, où l'on le ramasse avec des rateaux.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Ci-d. p. xxix.

A une cosse du Cari précédent, est Ganjam, premiere Ville dépendante du Souba du Dekan. Là commence la Langue Telongouë (ou Talenga).

J'arrivai à Ganjam sur les deux heures après midi. Si M. Azam, qui commandoit dans cet endroit, fut surpris de voir un Européen dans l'équipage où j'étois, mon étonnement ne fut pas moindre, de me trouver dans un Comptoir François, après un voyage de quarante jours semé de difficultés & de périls de toute espece. Quoiqu'il m'eût vu à Pondichery chez M. Goupil, j'eus de la peine à me faire connoître à lui, tant j'étois changé. Enfin, après des témoignages réciproques d'amitié, je mangeai un morceau, & me

jettai ſur un lit. J'y reſtai juſqu'au lendemain, ſix heures après midi, ſans me reveiller, le bras gauche ſur mes yeux, ſelon l'habitude que j'avois contractée dans mes voyages, & la main droite ſur l'endroit où j'avois coutume de mettre mes armes. J'avois le viſage, les mains & les pieds preſque noirs. Ce ſommeil, le premier auquel je me fuſſe livré ſans inquiétude depuis plus de deux mois, remit mes eſprits. M. Aſam m'engagea à paſſer quelques jours avec lui; & ſes manieres étoient trop polies, pour que je m'y refuſaſſe. Mais je vis que le moyen le plus sûr d'obtenir les ſecours dont j'avois beſoin pour la ſuite de mon voyage, étoit de continuer le rôle d'Envoyé de M. Law à M. de Buſſy. Malgré ma répugnance à feindre, je ſoutins ce perſonnage emprunté; & M. Azam crut, en me rendant ſervice, obliger un homme utile à l'État: il le marqua même à M. de Moracin; & moi, pour ſoulager en quelque ſorte ma conſcience, je lui écrivis le contraire.

La maiſon qu'occupoit M. Aſam, avoit autrefois appartenu aux Anglois. Elle étoit au milieu d'un petit Fort, fait de terre ſoutenue par des bambous, & qui ne pouvoit gueres la mettre à l'abri que du premier coup de main. Cet Établiſſement me parut alors d'une grande importance. C'eſt à Ganjam que ſe fabriquent les plus belles Betilles (eſpece de Mouſſeline) de la Côte. Les vivres y ſont à grand marché, les grains & le ris en abondance, & cette Contrée pourroit preſque en fournir autant à Pondichery que le Bengale. Il ſeroit très-facile d'y raſſembler des Tiſſerands des Provinces Voiſines. Enfin c'eſt la clé du Dekan du côté du Nord. Auſſi Ganjam a-t-il toujours été fréquenté par les Marchands de Bengale, par les Arméniens; & les Vaiſſeaux d'Europe du port de cinq à ſix cens tonneaux, au lieu d'aller hiverner à la côte de l'Eſt, pourroient ſe retirer dans ſon Port, ſi l'on le nettoyoit, & l'élargiſſoit.

La riviere de Ganjam, formée de trois rivieres qui viennent, l'une du Sud, l'autre du Sud-Eſt, la troiſieme du du Nord-Eſt, va du Nord-Oueſt dans l'Eſt; & après avoir fait un coude, décharge ſes eaux dans la mer. Les lames y ſont terribles. La langue de ſable qui fait le coude, une

fois coupée, elle couleroit directement dans l'Est, & pourroit recevoir des Vaisseaux de cinq cents tonneaux. Il faudroit encore construire une digue, parce que dans quelques endroits elle n'a que deux brasses & demie, & dans d'autres, trois & quatre; & c'étoit ce que M. Azam avoit dessein de tenter. Ce projet paroissoit facile à exécuter: les Arméniens & les autres Marchands de la Ville consentoient même à payer un droit annuel pour le nettoyage du Port. Nous allâmes, M. Azam & moi, voir l'endroit où l'on pouvoit faire la digue. Le 15, nous plantâmes les piquets dans le Nord-Est de la langue de sable; M. Azam en commença la scission, en tirant la premiere pelletée de sable; & un Mahométan tua sur la place un Cabril d'un coup de sabre, pour assurer le succès de l'opération. J'ai appris depuis que cette entreprise avoit été abandonnée.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Je quittai Ganjam le 15, à cinq heures du soir, comblé des politesses de M. Azam, qui me donna les Passeports nécessaires, un Alkara, deux Cipayes, me prêta de l'argent, & me reconduisit même jusqu'à la riviere de Ganjam. Un peu plus loin, je traversai un autre bras de cette riviere, & côtoyai le Naddi de Naogaon, jusqu'à l'Aldée de Guederpara, l'espace d'une grande cosse. Je m'arrêtai à trois cosses de-là, à Mansoulkot, Aldée considérable, & y passai la nuit.

Je partis le 16 de Mansoulkot; & à une demi-cosse de cette Aldée, je passai à gué le Cari de Tchilka, qui est au milieu des sables, dans un Pays de Montagnes. On rencontre, à deux cosses & demie de ce Cari, une petite Aldée; à une cosse de-là, Mataraddi, grande Aldée; & trois cosses plus loin, des marais salans, qui rendent le passage difficile, quoique le Pays soit d'ailleurs fort beau. La route est toujours au milieu des Montagnes. Un peu plus loin est la petite Aldée de Biperempali; à une demi-cosse, un Tchoki; & une demi-cosse plus loin, Itchapour, gros endroit où l'on voit un Fort en terre, à moitié ruiné & sans bastions. La Ville, précédée d'une avenue charmante, a les montagnes à l'Ouest, au Sud, la mer à l'Est, & est elle-même située au pied d'une montagne. A l'entrée, on ren-

contre plusieurs Dergahs & beaucoup de Tombeaux Musulmans. Les maisons dans cet endroit, (& en général chez les Telongous) me parurent plus propres que dans le Bengale.

Au-delà d'Itchapour, d'où je partis le 17, est la riviere du même nom, qui est peu considérable; & une cosse plus loin, Madoupatti, petite Aldée située un peu en-deçà du Gondipara, que je trouvai à sec. A trois cosses de Madoupatti est la grande Aldée de Djaripondi; & deux cosses plus loin, Bolgaon, endroit considérable, orné d'un bel étang. J'avois toujours les montagnes à droite, & m'en approchois de plus en plus. A deux cosses de Bolgaon, je rencontrai Sasseram, Aldée assez belle, près d'une rivière qui se jette dans la mer à Baroüa où il y a un petit Port. J'allai coucher, une grande cosse plus loin, à une petite Aldée, nommée Amgaon: la terre dans ce Canton me parut bien cultivée.

A quatre cosses d'Amgaon, je trouvai, le 18, une petite Aldée au milieu des sables & des bruyers; & à une cosse de là, Parsamba, appellé aussi Kasibougaec: cet endroit est assez considérable & situé au pied des montagnes. J'en laissai une grande à gauche: le Pays étoit beau, garni de cocotiers. A deux cosses de-là, je passai par Kaita, jolie Aldée, toujours au pied des montagnes, au-delà de laquelle le Pays est en friche. On rencontre, à deux cosses de-là, une petite Aldée; & trois cosses plus loin, Tourka takeli, Aldée peu considérable, dont les Habitans sont, partie Musulmans, partie Telongous. A trois quarts de cosse est le Nali Bendi, qui se jette dans la mer au *Port de Panri*. Je m'arrêtai à Nopara, éloigné d'un quart de cosse de ce Nali, & allai droit au Fort, qui n'étoit qu'une espece de grande Kaschery. A la porte, je fus arrêté brusquement par un Cipaye à qui je donnai un coup de houssine. Je comptois que la proximité de M. de Bussy & les Passeports qui portoient sa Tchape, suffisoient pour me faire respecter. Mais on sçavoit qu'il retournoit à Aurengabad, & ma vivacité pensa me coûter cher. Le Daroga, Sayed, à qui le Cipaye alla porter ses plaintes, sortit le sabre nud avec plus de cinquante Soldats, & me remena assez vivement

à deux cens pas du Fort, me disant avec mépris, qu'il ne reconnoissoit en rien M. de Bussy. Il fallut passer la nuit sous un Apentis; & comme on m'avoit refusé un Couli, je pris le lendemain, selon l'usage du Pays, le premier Paysan que je rencontrai, & lui fis porter mon bagage, en le payant bien.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Le 19, à une cosse & demie de Nopara, je passai le Cari du même nom, dont le fond est vâsart, & qui se jette dans la mer. Une demi-cosse plus loin, je trouvai un puits d'eau douce, & continuai ma route dans l'Est. Là je perdis les montagnes de vuë; j'avois la mer à une portée de fusil. Le Pays est sabloneux, couvert de bruyeres & de cocotiers. A cinq cosses du puits d'eau douce est Latchenpour, petit endroit suivi de belles plaines incultes. A deux cosses de-là, je trouvai une branche du Bari, dont le fond est bourbeux; & à une portée de fusil, le lit même de cette riviere, dont le fond est vâsart & l'eau soumache. A une cosse du Bari, je m'arrêtai à Kalinkapatnam, endroit peu considérable où est le Dergah du Saïed Medina, & qui est éloigné d'un quart de cosse du Port de Walapalam.

De Kalinkapatnam, d'où je partis le 19, à Gaela, Village peu considérable, on compte deux cosses. A quatre cosses de-là, on rencontre un grand Takia de Fakirs Mahométans, espece de Chaudri en paille, où ces Fakirs demeurent avec leur famille, & où ils donnent l'hospitalité, moyennant quelques aumônes. A deux cosses delà, est un autre Takia, & à une cosse de ce Takia, Schikakol, Capitale de la Province du même nom. Cette Ville est entourée de Villages: on y voit de fort belles maisons Maures. Depuis Moxoudabad, en descendant la côte, c'est la Ville la plus considérable que l'on rencontre. La Province de Schikakol étoit une des quatre Serkars que Salabedzingue avoit donnés à la Compagnie.

Je demandai en entrant s'il n'y avoit pas de François dans la Ville, & l'on me conduisit à une assez belle maison, où je trouvai M. Law, frere du Chef de Cassimbazar, & le Chevalier d'Ahrembures, à table avec d'autres Officiers: ils

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

devoient partir le soir pour réjoindre l'armée de M. de Bussy, qui étoit à une journée de là. La maniere affectueuse dont ils me reçurent, avoit quelque chose de touchant. La plûpart de ceux qui étoient présens, m'avoient vu deux ans auparavant à Pondichery avec un teint de lys & de rose, & ne m'auroient pas reconnu, si je ne m'étois nommé. M. Law me fit changer de linge (c'étoit la premiere fois depuis Moxoudabad): je mis une cabaye d'un de ses Dobachis, & commençai à respirer, en me voyant avec des François & même avec des personnes sur l'amitié desquelles je pouvois compter. J'appris en même tems que mon frere (celui qui est maintenant Chef du Comptoir François du Surate) étoit à Pondichery. Cette nouvelle ranimant mon courage, me détermina à hâter mon voyage. Mon Tatou fut alors réformé. M. Law me donna un de ses chevaux. Nous partimes le soir, passâmes la riviere de Schikakol dans un endroit où elle étoit guéable, quoiqu'assez difficilement (les chevaux d'une petite taille traversent cette riviere à la nage; on passe les canons, de quelque grosseur qu'ils soient, sur des radeaux portés sur des outres), & arrivâmes à l'armée sur le minuit. Je fus coucher chez M. Descroutes, Capitaine dans le Bataillon Allemand, qui voulut bien partager sa Tente avec moi. La fatigue ou le changement de situation firent sur moi une telle impression, que je me trouvai mal en arrivant. Quelques verres de bonne liqueur me remirent les sens, & je dormis tranquillement le reste de la nuit.

Il fut question le lendemain d'aller chez M. de Bussy. On lui avoit dit qu'il étoit arrivé du Bengale un François qui avoit à lui parler de la part de M. Law, Chef de Cassimbazar. J'avois cru devoir soutenir mon personnage à Schikakol, parce que les explications étoient impossibles devant vingt personnes, & qu'il étoit important de former les premieres impressions en ma faveur : mais il falloit enfin que le masque tombât. Je sçavois que M. de Bussy avoit demandé plusieurs fois s'il ne me verroit pas bientôt. Je me rendis sur les cinq heures à la Tente du Général. L'accueil qu'il me fit, fut des plus gracieux; supposant que j'a-

vois quelque chose de secret à lui communiquer, il me mena dans un coin de sa Tente, où l'on apporta deux fauteuil. Alors, pour ne pas me laisser entamer par des questions qui eussent paru tirer de moi un aveu forcé, je lui dis nettement : Monsieur, je ne suis pas ce que vous croyez. Je viens de l'armée de M. Law. Telle catastrophe m'a obligé de la quitter ; & les circonstances m'ont mis dans la nécessité de prendre un titre auquel je renonce actuellement avec bien du plaisir ; car je n'ai jamais aimé à feindre. Ainsi ne soyez pas surpris de ne me pas voir de Lettre de M. Law pour vous. Au reste vous êtes trop galant homme pour insulter à ma disgrace. Le peu d'égards que vous voudrez bien avoir pour moi, me mettra dans le cas de me rendre plus surement à Pondichery. Je compte partir demain ; je vous prie de me faire expédier les Passeports nécessaires jusqu'à Masulipatan. Ce début parut étonner M. de Bussy. Touché de ma situation, il me dit, avec une sorte de tendresse : je suis fâché que vous vous soyez brouillé avec M. Law ; vous pouvez cependant compter sur moi, & me mettre à l'épreuve : vous avez sans doute besoin d'argent? Je le remerciai de ses offres obligeantes : nous parlâmes ensuite du Bengale, & je vis avec peine qu'il n'avoit pas une assez grande idée de la richesse de cette Province. Au sortir de la Tente de M. de Bussy, je trouvai M. Law qui voulut me conduire dans la sienne ; mais je le priai de ne pas trouver mauvais que je me retirasse chez M. le Chevalier d'Ahrembures, parce que je ne pouvois me résoudre à lui avoir obligation, après ce qui s'étoit passé entre son frere & moi. Je lui racontai ensuite l'aventure de Calgan ; & sur ce qu'il m'assura qu'il seroit le premier à donner le tort à son frere, si la chose étoit comme je la lui rapportois, je l'embrassai, & me disposai à continuer mon voyage. Il étoit question dans l'armée du siége de Vizigapatan, Établissement Anglois à la Côte d'Orixa ; & comme M. Law, Prisonnier des Anglois, ne pouvoit servir dans cette Expédition, il devoit quitter le Camp, & se rendre à Mazulipatam. On me conseilla de partir avec lui ; & le desir de rejoindre mon frere promptement, m'y détermina, quelqu'envie que j'eusse

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Mém. du Col. Lawrence, Trad. Franç. T. I. p. 248-251.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de me trouver à ce siége, dont on parloit diversement. Je partis le 24, avec M. Law, laissant l'armée du Dekan campée à douze cosses de Schikakol. Nous suivîmes la route ordinaire. Comme nous allions par journées de quinze à vingt cosses, il ne me fut pas possible de marquer tous les lieux par lesquels nous passâmes: je pense qu'on les verra décrits dans les Campagnes de M. de Bussy, & l'on peut déja consulter à ce sujet son Mémoire sur l'*État présent de la Nation Françoise dans l'Inde*, & les *Lettres de M. de Moracin à M. Godeheu, & aux Syndics & Directeurs de la Compagnie*; morceaux exacts & vraiment patriotiques.

Mém. de M. Dupleix, Piec. justific. p. 55-108.

Nous mîmes neuf jours à nous rendre à Mazulipatam, parce que nous nous arrêtâmes près de trois jours à Narzapour, endroit considérable, connu par ses *Betilles*, & où se fabriquent les belles Tchittes, qui portent le nom de Mazulipatam.

De Schikakol à Mazulipatam, il ne nous arriva rien de particulier. Seulement, étant à-peu-près par le travers d'Ianaon, notre promptitude pensa nous être funeste. M. Law avoit écrit à M. de Bury le fils, Résident à Ianaon, de lui faire tenir sur la route les Passeports nécessaires pour une Aldée dont les habitans n'étoient pas trop soumis: mais impatient d'arriver, il part, devance ses Cipayes, je le suis, & nous approchons seuls de cette Aldée. A l'entrée, une vingtaine de Caleres, hauts de taille, armés de piques longues de dix-huit à vingt pieds, viennent nous recevoir avec quelque chose de sinistre dans la phisionomie. Malgré nos armes ils pouvoient d'un seul coup nous enfiler dans nos Palanquins. M. Law leur demande ce qu'ils veulent. Sans trop faire attention à nos paroles, ils s'approchent de nous branlans leurs lances, & nous en voyons débouquer des forêts qui viennent grossir le peloton. Nous ne sçavions trop quel parti prendre, lorsque nos Cipayes parurent. Ils écarterent ceux qui entouroient nos voitures; on donna quelques roupies au Chef, & sur ces entrefaires arriva M. de Bury, qui étant connue de la Nation, les engagea facilement à se retirer.

Voy. les Mémoires du Col. Lawrence, T. I. p. 47, 48.

Nous passâmes le Godavri à Rajimendri, Capitale de la

la Province du même nom, un des Serkars donnés à la Compagnie.

Lorsque nous fûmes à quelques cosses de Mazulipatam, une soif ardente m'obligea de descendre de mon Douli, pour boire au travers de mon mouchoir, d'une eau bourbeuse & fort froide que je trouvai sur le chemin. Il me prit aussi-tôt une colique violente, dont les douleurs me mirent dans un état affreux. Mes Beras s'arrêterent. M. Law voyant que le mal continuoit, sans qu'il pût me procurer aucun soulagement, précipita sa marche. Arrivé à Mazulipatam, il m'envoya le Palanquin de M. Denis son beau-frere, second de la Ville, avec double train de Beras & quelques cordiaux. La violence du mal étoit passée lorsque le Palanquin parut. Mes nouveaux Beras me porterent comme une éclair à Mazulipatam, où j'arrivai le 2 Juillet sur les huit heures du soir.

J'eus tout lieu de me louer de l'accueil que l'on me fit dans la Colonie, & de la maniere obligeante dont le Commandant de la Place, M. de Moracin, se prêta à ma situation. Il m'offrit plusieurs milliers de roupies, & me permit de prendre au Magasin de la Compagnie, ce qui me seroit nécessaire. Je me contentai de retirer les mois de mon revenu qui m'étoient dûs; ce qui monta à trois cents roupies. Avec une partie de cette somme, j'achetai un Palanquin, & me disposai à quitter Mazulipatam. Les plaisirs de cette Ville me touchoient peu; d'ailleurs Madame la Commandante m'avoit donné des nouvelles sûres de l'arrivée de mon frere, & de son état à Pondichery. ces circonstances me déterminerent à abréger le tems que demandoient les préparatifs du reste de mon voyage.

Mazulipatam, la plus ancienne Ville de Commerce de l'Inde, est comme l'entrepôt du Dekan, & le débouché des marchandises de l'Indoustan pour l'Europe, & de l'Europe pour l'Indoustan. Cette Place étoit alors sous les ordres de l'homme le plus propre à faire fleurir une Colonie, à étendre les branches de son Commerce & à y en attirer de nouvelles. Il eut seulement été à desirer que la mollesse, le luxe & des divertissemens de toute espece n'eussent

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

engourdi l'activité que demandent les opérations de Commerce, ou du moins n'en eussent pas empêché les effets.

Je vis à Mazulipatam une de ces sangsues qui ont absorbé la substance de la Compagnie. C'étoit un Abbé que l'on disoit de condition, envoyé dans l'Inde pour quelques fredaines, & qui recevoit par mois (la punition est remarquable) mille roupies, comme les Capitaines de l'armée du Dekan. Il étoit alors occupé à faire un Voyage & même l'Histoire du Pays. Je m'avisai de lui demander quelles Langues il sçavoit & quels Livres il avoit lus. Il me répondit avec satisfaction qu'il entendoit un peu le Portugais, ainsi que son Dobachi qu'il consultoit sur ce qu'il ne sçavoit pas. J'avois vu à la Côte & dans le Bengale un autre individu d'une espece singuliere. C'étoit un Prêtre Irlandois, qui se disoit Envoyé du Ministre, pour examiner comment les Indiens fabriquent les toiles de coton & les mousselines. Le jeu, les femmes & le Commerce particulier l'occuperent uniquement dans les quatre endroits où je le rencontrai, sçavoir, à Pondichery, à Schandernagor, à Schikakol, & à l'armée de M. de Bussy.

On me parla à Mazulipatam de la Pagode de Sandol, qui est à trois cosses de Nizampatnam. On voit sur les murs de cette Pagode plusieurs Inscriptions en caracteres différens des Telongous, accompagnés de bas-reliefs. Un de ces bas-reliefs représente, à ce que l'on me dit, un arbre chargé d'un fruit qui ressemble à la pomme. Au-devant est un homme qui montre de la main l'arbre à une femme. De l'autre côté de la pierre où est ce bas-relief, paroît un homme ayant une tête de chien qui monte à un arbre. J'aurois souhaité d'aller visiter cette Pagode: les circonstances ne me le permirent pas, & je ne pus avoir communication du dessein que l'on en avoit tiré. Si le Monument est tel que je viens de le décrire, la premiere idée qui s'offre à l'esprit, est de prendre ces personnages pour Adam & Eve, & l'arbre, pour celui de la science du bien & du mal; la seconde, de reconnoître dans ces bas-reliefs Indra (ou Indro), Dieu des Indiens, qui monte à un arbre pour cueillir une Grenade que sa femme desiroit avec passion.

Ci-d. p. lxxxvj. not. Alphab. Thibetan. p. 204, 205.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Lett. édif. & cur. Rec. XV. p. 27.

Je partis de Mazulipatam le 18 Juillet en Palanquin, avec un Officier de l'armée du Dekan. Au sortir de cette Ville, nous trouvâmes une longue chaussée faite de planches, sur laquelle on passe dans le tems des pluies: c'est ce que les Voyageurs appellent le Pont de Mazulipatam. A une cosse de cette Ville on rencontre un endroit nommé les Pettes, qui consiste en plusieurs taupes d'arbres avec un petit Bengala, où les Particuliers de la Colonie vont faire des parties de plaisir. Les chemins de ce côté sont fort mauvais pendant les pluies. Au-delà est la petite riviere de Manguelkaloüa. A une cosse des Pettes nous traversâmes le Karagoudoupalom sur des Sangris, bateaux de passage en usage dans cette Contrée. Ce sont des especes de radeaux formés de deux troncs de Palmiers creusés & unis par des traverses, à trois pieds de distance l'un de l'autre: les troncs sont beaucoup moins gros que ceux que l'on employe sur la riviere de Balassor. Nous trouvâmes ensuite le Gaon de Goudoupalom, suivi de plaines coupées par des fossés. A deux cosses de-là est Salempalom, Aldée située sur une assez grande riviere, que l'on passe en Sangri; & deux cosses plus loin, le Kischna, fleuve considérable qui a sa source dans les Gâtes. Nous le côtoyâmes une cosse & demie sur une espece de levée. Sans ces levées les chemins remplis de fonds que les pluies inondent, seroient impraticables; mais aussi ce mélange de haut & de bas fatigue prodigieusement. A trois cosses & demie de Salempalom est Divi, grosse Aldée, Capitale d'un Canton du même nom, qui forme une espece d'Isle entre le Kischna & la mer. C'est à Divi que se fabriquent les mouchoirs à quarante conjons (c'est-à-dire à quarante fils). Le nombre des conjons dans une étendue donnée, fixe la finesse & le prix de ces mouchoirs, & en général de toutes les toiles de la Côte. Je fus obligé de m'arrêter à Divi, pour faire raccommoder mon Palanquin, dont les supports avoient été brisés dans les bas-fonds.

Le 19, nous passâmes en Sangri le Kischna, qui à Divi, est orageux. A deux cosses de là, nous entrâmes dans un bois, après avoir traversé des plaines de sable fin; & deux

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

cosses plus loin, nous passâmes le Haraldi sur des Sangris. Le chemin étoit toujours dans les bois, sur du sable fin, fort glissant & tout couvert d'eau. A deux cosses & demie du Haraldi, on trouve le Gaon Kalipalom, près d'une petite riviere qui se jette dans la mer; & à une cosse & demie de-là, Nizampatnam. Cette Ville est la Capitale d'un Canton du même nom, qui est célebre comme Divi, par les beaux mouchoirs qu'on y fabrique, & sur-tout par le rouge vif qu'on y donne aux toiles.

Nous partîmes de Nizampatnam le 20, & rencontrâmes à un quart de cosse une petite riviere guéable; & une demi-cosse plus loin, le Mouterro, riviere de Nizampatnam qui se passe en Sangri. Les chemins, une demi-cosse devant & après cette riviere, sont fort difficiles; on marche dans des plaines de sable mou & glissant, & couvertes d'eau: après quoi la route est assez belle. A cinq cosses & demie est Bapatera, grande Aldée dans laquelle on voit une Pagode de moyenne grandeur.

Nous y passâmes la nuit; & le lendemain matin, 21, j'eus la douleur de voir mon train réduit à cinq Boués: les trois autres qui étoient de Mazulipatam, avoient déserté la nuit avec leur paie. Ce contre-tems m'obligea de laisser mon Compagnon de voyage, & d'aller plus lentement. A une cosse de Bapatera, je passai au milieu des bois par Edellapalli, qui n'est qu'une continuation de l'Aldée de Bapatera. Les sables dans la chaleur, rendent les chemins brûlans & difficiles. A une demi-cosse, est Iperpalom; à une demi-cosse de-là, Pearar; une cosse plus loin, Tchira, au-delà duquel, à deux cosses, est Iadpalom, grande Aldée. On passe ensuite, à une cosse d'Iadpalom, par Pandellapalli, au-delà duquel, à une *cosse, est Kadrakoudrou*, Poste peu considérable, *d'où l'on ne tire que du sel. Les* Concessions *dépendantes de Mazulipatam finissoient à une* cosse *Sud de cette Aldée.*

D'Iperpalom à *Kadrakoudrou, la route est variée par* de belles taupes d'arbres. Montepelli est à une cosse de ce dernier endroit, près de la mer. Je rejoignis mon Compagnon de voyage à Kadrakoudrou; l'Employé François de

ce Poste me fit donner quelques Coulis, & nous partîmes le 22 de grand matin. Nous passâmes à une cosse & demie de Kadrakoudrou, le Cari Fereuguidipa. Le terrein dans cet endroit est sec, sablonneux, la terre couverte de landes. A deux cosses de-là, est l'étang Maticonta, éloigné d'une cosse d'Amelmol, grande Aldée, où il y a Chaudri & Pagode. Au-delà de ce dernier endroit, est le Gondakamma, qui est agréable dans la belle saison. A deux cosses de ce Naddi, on trouve la petite riviere de Moudikondi; plus loin, l'Aldée d'Azaraspalom; & à une cosse & demie de là, Ongol. Cette Ville est soumise à un Rajahs: deux freres avoient alors ce titre. Le Cadet, après avoir battu un Détachement François, fit dire au Commandant de Mazulipatam qu'il recommenceroit les hostilités, si on ne lui opposoit qu'un simple Capitaine. M. de Moracin marcha contre lui; & le Rajah se retira. Ongol est défendu par un Fort, dont le pied me parut en pierre, la porte garnie de Tours. A quatre cosses de cette Ville, est *Pellour*, Aldée assez considérable: on y arrive par un fort beau chemin, bordé de terres labourées. Nous allâmes nous reposer à Ollour, petite Aldée éloignée de deux cosses.

Le 23, à une grande cosse d'Ollour, nous passâmes à gué le Mouci; &, trouvâmes, une cosse plus loin, Taraltour, joli endroit entouré de Sales d'arbres, & dont les environs étoient bien cultivés. A une cosse de Taraltour, nous passâmes le Cari Engaler: deux cosses au-delà, nous trouvâmes une petite Aldée; & deux cosses plus loin que cette Aldée, Karpour. La nuit nous surprit passé cet endroit; nos Boués se tromperent de chemin, & nous fûmes obligés d'envoyer deux Cipayes à la découverte, pour tâcher de trouver quelqu'un qui nous remît dans la route. En attendant, nous restâmes au milieu des champs; & il faut convenir que, si nos Boués nous avoient alors abandonnés, nous aurions été furieusement embarrassés. Nous les fîmes coucher par terre, & veillâmes sur eux jusqu'au retour des Cipayes. Ceux-ci revinrent seuls; nous nous remîmes en route sans sçavoir où nous allions, prenant tantôt à

50620

droite tantôt à gauche, & nous arrivâmes harassés à Karero, éloigné de Karpour environ de trois cosses.

Nous en partîmes le 24, & passâmes à gué, à une grande cosse de-là, un bras du Manner, qui étoit fort large; & un quart de cosse plus loin, un second bras de la même riviere. A une cosse de ce second bras du Manner, nous trouvâmes l'Aldée de Carwar, dans un Pays de landes. A deux cosses de cette Aldée, est Sanralla; & une cosse plus loin, le Erker, riviere peu large, au-delà de laquelle on trouve Ramapatnam, endroit considérable, avec une Pagode. Deux cosses plus loin, on rencontre le Nali Oupoukaloüa, & après ce Nali, une Chaudri. Depuis cet endroit jusque passé Managuidine, qui en est à quatre cosses, le Pays n'est pour ainsi dire qu'un bois de cocotiers, de palmiers & de tamariniers. A deux cosses de Managuidine, est Koladende; cette Ville étoit alors dépeuplée : nous y passâmes la nuit.

Comme je me méfiois de mes Boués, gens ramassés dans les Aldées par mes Cipayes, je les avois renfermés avec quelques Coulis, dans une paillotte. Le lendemain, voulant partir de grand matin, j'ouvre la paillotte, & la trouve vuide: Boués & Coulis, tous s'étoient sauvés par un trou qu'ils avoient fait au pié de la muraille qui étoit en terre. J'étois seul avec mes Cipayes, plus embarrassé de mon Palanquin, que de la route; il fallut m'armer de patience. Mes Cipayes, qui paroissoient m'être attachés, firent des courses pendant deux heures de différens côtés, & m'amenerent quatre Coulis qui porterent mon Palanquin. J'avois déja eu des preuves de leur zéle. Plusieurs fois les Cipayes de mon Camarade de voyage, homme un peu chaud, l'avoient abandonné, pour se joindre à eux; & dans un mouvement de colere, il étoit presque venu à moi l'épée à la main, me croyant le moteur de cette désertion. Je le reçus avec le froid que donne l'expérience des dangers; ses Cipayes retournerent à son Palanquin: mais ces manieres vives me déterminerent à le laisser aller seul. D'ailleurs il n'étoit pas d'humeur d'attendre que mes Boués fussent rassemblés. Il partit donc, & je restai tranquillement dans mon Palanquin jusqu'au retour de mes Cipayes.

Le 25, à une demi-cosse de Koladende, je passai à gué le Tchipiler, & trouvai à cinq cosses de-là, une Chaudri. Une cosse plus loin, est Ellour, endroit assez considérable, au milieu de plaines incultes. A une cosse d'Ellour, je passai par Mopour, au-delà duquel est le Paender, avec une belle Chaudri. Plus loin, à deux cosses, est Coraolour, éloigné de deux cosses de Coour, grand endroit avec une belle Chaudri.

Je passai à une cosse & demie de-là, une petite riviere; & une demi-cosse plus loin, le Penna, grand Fleuve guéable dans quelques endroits, & que l'on passe dans d'autres, en Sangri. Je trouvai au-delà du Penna, une Chaudri, plusieurs Tombeaux Maures ; & m'arrêtai à Nellour, grande Ville, plus longue que large, entourée de murs en pierre, & dont les portes sont Nord & Sud. L'enceinte de Nellour forme une espece de Fort qui renferme le Marché & les principales maisons; le reste des Aldéens habite autour des murs en dehors. On voit dans cette Ville, deux belles Pagodes, dont les murs sont chargés d'Inscriptions Telongoues : le tems ne me permit pas de les copier.

Nadjiboulakhan, Nabad de Nellour, n'étoit pas alors dans la Ville. Une Expédition particuliere l'avoit fait descendre à six cosses dans le Sud-Est, près d'Irenpali. Je me rendis le lendemain 26; à son Camp. L'armée de ce Prince étoit de trois mille hommes, renforcés de cent trente François, de cinq cents Cipayes & de quelques pieces de canons, le tout sous les ordres du Chevalier de Mouy. Ce Prince, ami des François de Mazulipatam, leur avoit demandé ce secours contre Pedanna, Chef des Pions, (Peuple Indien de cette contrée) qui refusoit de lui payer une somme d'argent assez considérable qu'il lui devoit.

Il étoit tems que j'arrivasse : mon Palanquin étoit porté par trois hommes qui n'en pouvoient plus, n'étant pas faits à cette corvée; & rien n'étoit plus inquiétant que de faire chercher des Boués, tous les matins, & d'obliger le premier homme qui se rencontroit, des Brahmes mêmes, à porter mon Palanquin. Cette violence me coutoit beaucoup, quoique je tâchasse de la réparer en payant largement.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La bonne réception de M. de Mouy, me fit oublier pour quelque temps les fatigues passées. Lorsque j'arrivai, il étoit à table avec le corps de ses Officiers. Nous passâmes ensemble le reste de la journée. Il m'avoit vu à Pondichery chez M. de Goupil. Notre entretien roula sur la Littérature Orientale pour laquelle il avoit du goût.

Le lendemain j'allai avec M. le Chevalier de Mouy faire ma Cour au Nabab, gros homme, affable & d'une humeur gaie. Ce Prince me reçut avec bonté. On me présenta de sa part cinq betels ; nous conversâmes en Persan, & cet entretien me valut un de ses Alkaras & six de ses Boués, gens robustes, qui me porterent grand train à Palicate.

Tandis que j'étois au Camp du Nabab de Nellour, il fut question d'une négociation. L'Employé François qui résidoit auparavant pour la Compagnie à Nellour, fut envoyé pour cela à Pedanna avec Mir Kalil, Ministre du Nabab, & il y eut une tréve de trois jours. Je profitai de cet intervalle de paix, & partis du Camp de Nellour le 28, après dîner. A une grande cosse je rencontrai Bendepalli, Aldée considérable ; & à quatre cosses de Bendepalli, Manamanoura, où je m'arrêtai. Les ennemis (les Pions) étoient à deux cosses de-là, cinq cents dans une Aldée, cinq cents dans une autre. A l'Ouest de Manamanoura, est le Potelkalwa, petite riviere, dont le bord est escarpé & le lit profond dans la crue des eaux.

Le 29, à deux cosses de Manamanoura, je me trouvai à l'Aldée d'Endour, & sur les bords du Mitatkouri. La route étoit assez belle, toujours *dans l'Est. A une cosse* de-là, je passai par Gourour, *Aldée considérable*, au-delà de laquelle je trouvai de fort mauvais chemins dans des fonds. A deux cosses de Gourour est une levée d'une cosse & demie de long & de quatre à cinq pieds de large, brisée dans plusieurs endroits : les chemins étoient toujours coupés par des fonds & en partie couverts d'eau. Une demi-cosse plus loin, je rencontrai Karwar, Fort quarré, en pierre & garni de Tours, dont deux défendoient deux Courtines construites aussi en terre, à l'Est, des deux côtés de la porte. Les Fossés me parurent peu profonds, les murs hauts de 30

pieds.

pieds. J'envoyai une Lettre de M. de Mouy à celui qui commandoit dans ce Poste. C'étoit Razemkhan : il me fit faire des complimens, les accompagna de rafraîchissements, me donna même deux Pions, mais ne me permit pas l'entrée du Fort. Je passai sous une Taupe voisine l'ardeur du soleil, & partis ensuite. Les chemins au-delà de Karwar sont mauvais, dans un bois long de deux cosses, au bout duquel finit le territoire de cette Ville, & commencent les terres de Pedanna, Chef des Pions. Je fus arrêté à Narvapett par un Tchoki, armé de Fusils Européens. Il fallut y passer la nuit, & attendre une Lettre de l'Ameldar, qui demeuroit à deux cosses de-là.

Le Lendemain, 30, voyant que cette Lettre n'arrivoit pas, je partis à midi avec un Pion du Tchoki, qui me servoit comme d'escorte, & laissai mon Alkara en otage. C'étoit lui qui m'avoit mis dans ce mauvais pas ; la Trêve alloit expirer, & j'étois exposé, après ce terme, à la fureur des Pions. On lui avoit ordonné de me mener le long de la mer; & pour abréger, il m'avoit engagé dans le terres de Pedanna, au risque, si les affaires ne s'accommodoient pas, de me rendre victime de son imprudence.

A deux cosses du Tchoki, je passai par Ongeli, petit Gaon, avec un Tchoki, d'où je pris une Lettre pour Narpett. Le chemin étoit dans les bois, difficile & étroit. Je trouvai ensuite une levée longue d'une demi-cosse, suivie de descentes, de fonds; & laissai à droite un long étang. A une cosse de-là, je rencontrai Panlour, petite Aldée, au milieu des bois, dans un Pays plat. A une cosse & demie, allant toujours dans le Sud, je passai la petite riviere de Mamrikaloüa; & plus loin, à une demi-cosse, le Sournamouki, large & guéable. A une cosse delà, est la petite Aldée de Toumour, sur un Naddi du même nom. Les chemins sont ensuite assez beaux, variés par de petites taupes d'arbres. A une grande cosse de Toumour, est Narpett. Le Pion de Narvapett porta à celui de Narpett le Passeport du Tchoki d'Ongeli : malgré cela je fus obligé d'attendre mon Alkara, à cause des difficultés que me faisoient les Tchokis, qu'il n'étoit pas pos-

ſible d'éviter, & qui n'étoient pas ſi traitables, que ceux du Bengale. Heureuſement il arriva au bout d'une demi-heure avec les Daſtoks néceſſaires, & m'apprit que les affaires s'accommodoient. Cette nouvelle me fit un vrai plaiſir. J'étois au milieu des bois, parmi des Gens preſque voleurs de profeſſion, & qui jettoient des regards de complaiſance ſur mon petit mobilier. A une grande coſſe de Narpett, je trouvai l'Aldée de Gueurdol, dans les bois; & à une autre grande coſſe, la petite Aldée de Nalabell. Deux coſſes au-delà, eſt celle d'Iekol, après laquelle les chemins ſont aſſez beaux : enſuite les bois recommencent, mêlés de terres cultivées. Deux coſſes plus loin, on rencontre une Chaudri, & deux coſſes au-delà, l'Aldée de Tandanbar, toujours dans les bois. A une coſſe de Tandanbar eſt l'Aldée de Manarpour; & une demie coſſe plus loin Soulour, ſur le Kalengué. Les bords de cette riviere ſont eſcarpés; Je la paſſai à gué, & allai coucher à Akamapett, joli endroit à deux coſſes du Kalengué.

J'en partis le 31, de grand matin, & trouvai à un quart de coſſe une Chaudri à côté d'un étang; à une demie coſſe de-là, le Nali Oupouguei, & deux coſſes plus loin, le Cari Pellaldendi, fort large, & que l'on paſſe en batteau. Je marchois toujours dans les bois. A quatre coſſes de-là, je me trouvai à Ramaparom, Aldée conſidérable, coupée en deux par le Mordagaola, riviere fort large, & que l'on paſſe à gué. A quelque diſtance de là je traverſai pluſieurs petits bras de cette riviere, au-delà deſquels finiſſent les terres de Pedanna, & *le Pays où l'on parle Telongou*.

Enſuite commence la Côte de Coromandel & la Langue Tamoule. A une coſſe du Mordagaola, je trouvai Schenipokonta, endroit aſſez conſidérable, premiere Aldée dépendante de Ram Rajah; & à trois coſſes de là, Iedour, petite Aldée : les chemins étoient aſſez beaux. A une demie coſſe d'Iedour eſt Schombor, petite Aldée. Prenant ſur la droite du chemin qui conduit directement à Paliacate, je me trouvai au bout de trois coſſes, à Korour, où Ram Rajah faiſoit ſa réſidence; la route étoit au milieu

des Nelis, garnie de beaux étangs. De Korour à Paliacate, qui en est à trois cosses, le chemin est uni. Cette derniere Ville est précedée d'un grand Cari qu'il faut passer en trois endroits. Le Pavillon Hollandois étoit au premier.

Paliacate est le second Comptoir Hollandois à la Côte de Coromandel. La Ville est protégée par un petit Fort confié à la garde de quelques Soldats commandés par un Sergent. Cet endroit est célebre par ses mouchoirs de soie rayés. Le ris y est abondant; mais on y trouve peu de bled, & encore moins de volaille. M. le Baron Van Eick qui commandoit alors à Paliacate, me reçut avec la politesse qu'il a toujours eue pour les François, & je trouvai un lit préparé chez M. Agmester, Prussien, Secretaire du Conseil.

Le lendemain, sur ce qu'on me dit que je ne pourrois continuer ma route par terre, sans Passeport de Madras, pour ne pas perdre de tems, je pris le parti de me rendre à Pondichery par mer, quoique le bruit courût que deux Vaisseaux Anglois étoient en rade de cette Ville. Le Baron Van Eick me fit en conséquence donner une Schelingue, & je m'y embarquai le soir avec mon Palanquin.

Les Schelingues sont des embarcations légeres, profondes, dont les planches sont cousues avec de la corde faite de filamens de cocotier. Elles sont rondes par le bas, cédent facilement à la lame, & s'échouent sans danger sur le sable. Il y en a de différentes grandeurs; la mienne étoit des moyennes, armée de sept Makois & d'un Mokodom ou Pilote. Les Mariniers rament en cadence, comme je l'ai déja dit, ne faisant presque que laisser tomber l'aviron (qui est une grande perche avec un cœur de planche large attaché au bout), & fatiguent moins que nos Matelots qui poussent l'eau en ramant. L'habileté consiste à éviter la lame, ou à la fendre à propos. *Ci-d. p. xxx.*

Je passai la premiere nuit & les deux jours suivans (2 & 3 Août) avec un mal de mer violent, sans rien prendre, & sans pouvoir me lever de mon palanquin: mes Maquois pendant ce temps là, dormoient, ou avoient tou-

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

jours quelque raiſon pour aller lentement, & même s'arrêter. Le ſoir du troiſieme jour, je n'étois qu'à ſix lieues en deçà de Madras, Chef-lieu des Établiſſemens Anglois à la côte de Coromandel. Le danger & l'impatience me rendirent les forces. Je me leve & le piſtolet à la main, j'oblige mes Maquois de ramer. La mer étoit très-groſſe, & l'Equipage diminué de deux hommes qui étoient allé à terre faire de l'eau. Je me trouvai malgré cela le 4, à quatre heures du matin, à la vue de Madras. Juſqu'alors la Lune avoit éclairé ma route; mais heureuſement elle fut quelque tems obſcurcie par des nuages. Je paſſai à deux portées de fuſil de terre, laiſſant ſur la gauche une longue file de Vaiſſeaux & autres Embarcations. Le jour me prit vis-à-vis les dernieres, & je les avois à peine paſſées, qu'un coup de canon m'annonça l'ouverture de la rade. Une demi-heure plus tard, j'étois arrêté, parce qu'après le coup de Canon, les Schelingues ſe mettent en mer. D'ailleurs on m'auroit apperçu de la terre ou des Vaiſſeaux. La poſition étoit critique pour un homme qui venoit du Bengale, & que l'on auroit pu croire mieux inſtruit qu'un autre.

A deux coſſes de-là, je paſſai devant Saint-Thomé. Cette Ville, ſi célebre, par ce que les Chrétens du Pays racontent de Saint Thomas, & dont l'Évêque, Suffragant de Goa, étend ſa Juriſdiction ſur-tout ſur la Côte, ne préſente maintenant ſur le bord de la mer qu'un amas de paillottes ſéparées de l'Egliſe. Au bout de la Ville, on voit encore un reſte de Fortereſſe.

Je fis huit coſſes dans ma *Schelingue* preſque couvert de lames qui la *balottoient étrangement*, & m'arrêtai à un endroit de la Côte, abſolument inhabité. Là, je fis deſcendre mon Palanquin, tirer la Schelingue à terre, & tâchai d'y prendre quelques heures de repos. Il y avoit deux jours que je n'avois, ni mangé, ni dormi. Je fus aſſailli d'une pluie affreuſe qui, fouettée par un vent violent, me perça juſqu'aux os. Dès que le jour parut, content d'avoir paſſé Madras, je réſolus de continuer m'a route par terre, ne voulant plus m'expoſer aux caprices de la mer, ni à la lenteur de mes Maquois.

Je les obligeai en conséqueuce, le 5, de porter mon Palanquin, les suivant à pied, le pistolet à la main; & nous allâmes ainsi jusqu'à Kowelon. Après avoir marché deux cosses, nous trouvâmes Karigar, petite Aldée de Pêcheurs, dont les paillottes, faites en cônes, n'avoient au bas qu'une petite ouverture, ou porte de deux pieds de haut. Deux cosses plus loin, est Kowelon, appellé par les Maures Saadat Bander. Cet endroit étoit en 1750 entre les mains des François: il fut pris en 1752, par les Anglois, ou plûtôt livré lâchement par le François qui y commandoit. Les Anglois le donnerent ensuite, à la charge d'une redevance de plusieurs milliers de pagodes, à Mïr Saheb Seigneur Maure qui y résidoit lorsque j'y passai. On voyoit de loin les ruines du Fort bâti par Anaverdikhan sur le bord de la mer, & démoli par les Anglois.

Je n'étois pas trop en sureté à Kowelon. Le Cotoüal vint me voir: je lui dis que j'allois de Madras à Sadras; & me croyant Arménien, il me donna un homme pour me conduir dans ce dernier endroit. Si mes Maquois s'étoient vengé en me découvrant, j'aurois été fort embarrassé; car les Tchokis Anglois n'étoient pas loin. Comme j'étois habillé en Maure, je passai dans l'Aldée pour un Seigneur Mogol. Je n'étois pourtant pas si bien déguisé, qu'on ne pût aisément me reconnoître: le P. Ange, Capucin, Missionnaire de l'endroit, devina qui j'étois en me voyant passer, & m'envoya hors de Kowelon son Dobachi, qui m'accompagna jusqu'à Pondichery.

A quelques pas de Kowelon, je voulus mettre mes botines, parce que le sable me brûloit les pieds; mais je vis que le Peuple se disoit déja: c'est un Feringui. J'avois encore à passer une Aldée dépendante des Anglois; il fallut donc continuer de marcher, les jambes nues, & avec de mauvaises sandales, dans le sable, dans la boue, au milieu des ronces. A deux grandes cosses de Kowelon, nous passâmes par Karné, petite Aldée aux Anglois; & une grande cosse plus loin, nous nous trouvâmes à Mawlipourom, Aldée dépendante de Sadras. Cet endroit est célebre par ses Pagodes, auxquelles on va en Pelerinage de plusieurs endroits

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

de la Côte. On voit sur les murs des Incriptions en Malabar, des caracteres Bengalis gravés sans suite, quelques Lettres qui ressemblent aux caracteres Tamouls des Privilèges des Juifs de Cochin, d'autres approchantes des caracteres des Inscriptions de Keneri. Quelques-unes de ces Pagodes sont creusées dans le roc. Près de ces Monumens, une espece de jeu de la Nature attira mon attention. C'étoit un bloc de pierre, rond, de deux toises de diametre, qui sembloit posé sur le penchant d'un rocher, & ne tenir au talus que par une surface de trois ou quatre pouces. Les gens du Pays me dirent qu'ils l'avoient toujours vû dans cette position.

J'arrivai le soir à Sadras, qui est à une cosse de Mawlipourom. Le Commandeur Hollandois me reçut avec beaucoup de politesse. Il fallut céder à ses instances, & lui donner le jour suivant. C'étoit l'effet des Lettres du Baron Van Eick. Il y eut gala pendant toute la journée. Ce qui me récréa le plus ce furent des jeux Malabares qui se donnoient dans l'Aldée à l'occasion d'une fête de Pagode. La Place étoit remplie de Peuple des deux sexes. On y voyoit des siffleurs de couleuvres, des Devins, des joueurs de Gobelets, des faiseurs de tours de force. Je ne pense qu'avec effroi à un de ces tours, qui fut répeté plusieurs fois. On avoit planté dans la Place un Bambou haut de trente pieds, qui tenoit par deux cordes à des arbres peu éloignés. Ce Bambou étoit terminé par une baguette de fer. Une jeune fille de quinze ans monta dessus, se mit le bout du fer dans le nombril, se donna dans cette position un élancement, & fit la pirouette ayant le corps horisontal à la terre.

Je partis de Sadras le 7 avec de bons Boués, & passai à une cosse & demie de-là par Lenguèschetti, où il y a une Chaudri. Six cosses plus loin est Moutoukara, Aldée avec Chaudri. On rencontre ensuite le Scheïour, que l'on passe en bateau, & à une cosse de-là, Lamparvé. Ce dernier endroit étoit alors le premier Poste au Nord de la Côte dépendant de Pondichery. L'Aldée est protegé par un Fort dont la Courtine est en pierre & s'étend le long de la mer.

J'écrivis de Lamparvé à M. de Leyrit & à mon frere, & en partis le 10 Août de grand matin, après m'être morfondu deux jours à attendre des Boüés.

Je traversai en bateau la riviere de Lamparvé. De-là je me rendis à Kourekatti, Aldée avec Chaudri, qui est à cinq gueris (heures de 24 minutes, environ trois cosses) de Lamparvé; à la Chaudri de Viraschetti, qui est à deux gueris (environ une cosse & demie) de Kourekatti; à Scheschaschelom, éloigné d'un gueri (environ trois quarts de cosse) de Viraschetti; à Kounmour, qui est à trois gueris (près de deux cosses) de ce dernier endroit; à Kalapour, éloigné de Kounmour, d'un gueri; à la Chaudri d'Arangapoulei, où je trouvai un Poste de Cipayes, & qui est à près de trois gueris (environ une cosse trois quarts) de Kalapour; à Ninipoullei, éloigné de deux gueris de la Chaudri d'Arangapoulei; aux Limites qui sont à un demi gueri (environ un quart de cosse) de Ninipoullei, & enfin à Pondichery, situé à un gueri des Limites.

J'entrai dans cette Ville à une heure après-midi, & allai descendre au Gouvernement. Je me rendis ensuite chez M. de Goupil, où je trouvai mon frere. *On étoit à table; les Convives étoient mes anciens amis. La joie de nous voir fut réciproque; mais la nature ne pouvant tenir à celle que je ressentis en embrassant mon frere (& peut-être le plaisir de me voir au terme d'un si long voyage* [1] *y contribua-t'il), je me trouvai mal. Les transports de mon frere ne furent pas moins vifs. Plusieurs fois M. de Leyrit lui avoit fait entendre qu'il ne me verroit plus. Ma mort avoit été annoncée du Bengale, & confirmée pendant le cours de mon Voyage.*

Je trouvai Pondichery fort différent de ce qu'il étoit

[1] Calgan est par vingt-cinq degrés, environ trente-une minutes de latitude Septentrionale; Pondichery, par onze degrés, cinquante-cinq minutes: ce qui fait à-peu-près Nord & Sud trois cens quarante lieues, à vingt-cinq au degré: mais comme le gissement de la côte est Nord-Ouest, avec bien des coudes, ces trois cens quarante lieues en donnent plus de quatre cents, & plus de six cens cosses (selon l'exacte évaluation de M. Danville). Ce résultat s'accorde avec le relevé de mon Journal, qui présente plus de six cens cosses, faites en cent un jour, environ cinquante-six jours de marche, & quarante-cinq de séjour en différens endroits.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

lorfque j'y abordai pour la premiere fois en 1755. Le Comptoir manquoit de fonds; les Confeillers, les Capitaines & les Sous-Marchands ne recevoient pas leurs appointemens. Mon frere avoit ce dernier grade; & M. de Leyrit, convaincu que nous n'avions pas d'autre reffource pour fubfifter, nous donna une Ordonnance pour la Caiffe, en conféquence de laquelle nous touchâmes notre revenu tout le tems que nous pafsâmes dans cette Colonie.

Les amis que j'y avois retrouvés étoient toujours les mêmes à mon égard: mais je m'apperçus bientôt que l'interruption du Commerce les mettoit un peu à l'étroit. Plutôt que de m'expofer à des refus qui leur auroient beaucoup coûté, je m'adreffai au Gouverneur & le priai de me permettre d'emprunter cinq cens roupies à la Compagnie. C'étoit le moins que je puffe dépenfer pour me mettre en état de paroître à Pondichery, n'ayant pour tout équipage que ce qui m'avoit fervi dans mon Voyage. M. de Leyrit toujours occupé des intérêts de la Compagnie, me répondit qu'il ne pouvoit charger le Comptoir de cette dette; & me menant dans fon Cabinet, il ouvrit fa bourfe & en tira cent Pagodes qu'il me pria d'accepter. Mes refus furent inutiles: fes paroles obligeantes vainquirent ma répugnance; à peine même me permit-il de lui faire mon Billet. Il fut enfuite queftion de ce que j'allois devenir. Je dis à M. de Leyrit que je ne voyois que Surate qui me convînt, à caufe des Lettres que j'avois reçues de M. le Verrier: il approuva cette idée & diffipa celle qu'une forte de découragement produit par les fatigues que j'avois effuyées, m'avoit fait naître, de retourner en Europe.

L'état de mon frere m'inquiétoit plus que le mien. Je repréfentai à M. de Leyrit que les vûes de la Compagnie étoient qu'il fût avec moi, pour faciliter mes recherches & affurer la correfpondance dont j'avois befoin; & comme le bruit couroit que M. le Verrier vouloit quitter Surate, je priai le Gouverneur d'envoyer mon frere fecond dans ce Comptoir, avec l'expectative de la place de Chef. Plein de bonnes intentions, M. de Leyrit approuvoit mes raifons: mais le Pofte étoit brigué, & fa tranquillité natu-

relle

telle l'empêchoit de me dire sur-le-champ ce qu'il vouloit faire. Je le pressai si vivement, qu'il témoigna au P. Lavaur que mes instances lui déplaisoient. Il s'adressoit sans le sçavoir à mon Avocat. Ce Pere qui m'a toujours aimé comme son fils, lui représenta que ma demande étoit juste, qu'elle ne me regardoit pas personnellement, mais le bien des Lettres, & qu'elle exigeoit une réponse prompte & décisive. Mon frere fut nommé en conséquence second du Comptoir de Surate, avec l'espérance de relever M. le Verrier, quand celui-ci voudroit quitter cette Ville. Je remboursai à M. de Leyrit les cent Pagodes qu'il m'avoit prêtées si obligeamment; & après avoir pris congé de lui, de M. le Chevalier de Soupire, Commandant Général des Etablissemens François dans l'Inde, & de nos amis, nous partîmes mon frere & moi pour Mahé, le 27 Octobre 1757, sur le Bristol, Vaisseau de vingt-cinq piéces de canon, commandé par M. Duhoux, & armé en guerre [1].

[1] Tandis que le Bristol voguant à pleines voiles m'éloigne pour toujours de la Côte de Coromandel, je jette les yeux sur la conduite des Européens dans cette partie de l'Inde, & sur les concessions que le Souba du Dekan avoit faites aux François à la côte d'Orixa. La plûpart des objections que l'on peut faire contre l'utilité des conquêtes des Européens dans l'Inde se réduisent à ces quatre chefs.

1°. Il n'en est pas des Indes Orientales comme de l'Amérique. Les Européens dépérissent dans l'Inde, parce qu'il n'y a pas la moitié de ce qu'on appelle l'Etat-major de marié, parce que la plûpart de ceux qui se marient ne prennent ce parti qu'à un âge avancé, ne portent au mariage qu'un corps usé; & que d'ailleurs très-peu épousent de femmes Européennes, ou du moins de sang blanc. Parmi les Soldats quelques-uns se marient à des femmes noires, dont les enfans forment les Mulâtres, espece abâtardie, que la Nation ne peut avouer, & qui en effet ne lui est d'aucune utilité. Il suit de ce calcul 1°. Que deux cens hommes envoyés dans l'Inde, sont à-peu près cent-quatre-vingt familles perdues pour la Nation, le retour ne devant presque être compté pour rien. 2°. Qu'on doit faire passer dans ces Contrées le moins d'Européens qu'il est possible; & cependant de grandes concessions, & les guerres qu'elles occasionnent exigent de grands envois.

2°. Les frais des expéditions militaires, & les pertes qui résultent du malheur des armes, sont pour le compte des Compagnies, tandis que leurs Officiers partagent au moins avec elles le fruit des succès. *Voy. le Mém. de la Compagnie des Indes & celui de M. Godeheu.*

3°. Le Commerce, pendant cette fermentation, languit ou même cesse absolument; ceux qui sont au service des Compagnies portent dans la gestion des affaires cet esprit de rapine & de violence, que le trouble des armes a fait naître & qu'il semble excuser.

4°. Enfin il est à craindre que les Puissances du Pays aguerries par les échecs qu'elles reçoivent, renforcées par une multitude de déserteurs Européens & par

ceux de leurs Sujets qui sont formés à notre maniere de combattre, ne se [mettent] un jour à exterminer des Peuples qui viennent sans autre droit que leur épée, s'emparer d'une partie de leur Domaine. D'ailleurs, témoins des guerres que de grandes possessions doivent naturellement allumer entre les Nations Européennes établies dans leur Pays, elles ne se regardent plus comme protectrices de quelques Marchands qui demandent simplement la liberté du Commerce. Ce seroit donc s'abuser que de compter sur leur secours pour défendre ces fantômes de neutralités qu'elles pensoient être en état de maintenir lorsqu'elles les ont prescrites : elles s'attacheront à la Nation la plus puissante, & seront les premieres à se déclarer contre le Peuple vaincu, ne se croyant plus obligées aux engagemens qu'elles ont contractés avec lui lorsqu'il n'étoit que Marchand, depuis qu'ayant comme changé de nature, il a voulu devenir Conquérant. De plus, ces Puissances fondées sur le despotisme, & qui ne reconnoissent par conséquent que le droit du plus fort, sont divisées par des intérêts toujours subsistans, & entraîneront dans leurs querelles des Peuples dont elles connoîtront la force, & pour qui ces querelles seront un appas à de nouvelles acquisitions. Reste à sçavoir après cela, si de simples Compagnies de Marchands peuvent supporter les suites de pareils engagemens.

Les mêmes réflexions ont lieu contre les grandes concessions accordées par les Princes du Pays, parce qu'elles attisent la jalousie, parce que la garde de ces concessions demande une augmentation de troupes, & que d'ailleurs elles supposent une ligue offensive & défensive entre celui qui donne & celui qui reçoit ; ligue, qui entraîne tous les inconvéniens que l'on oppose au systême des conquêtes.

Il faudroit un volume pour bien discuter les quatre objections que je viens d'exposer, & jamais on ne le fera d'une maniere satisfaisante, si l'on n'a pas une connoissance exacte du climat de l'Inde, du génie des Peuples qui l'habitent & de la nature de leur Gouvernement. Je me contente de présenter ici plusieurs vûes propres à jetter quelque jour sur un objet dont l'intérêt personnel permet difficilement d'envisager également le bon & le mauvais côté.

On peut d'abord demander en général si les Etablissemens que les Européens ont formés dans l'Inde, & le Commerce qu'ils font dans cette Contrée, leur sont réellement avantageux. Avant que de répondre à cette question, j'examine ce qui donne naissance aux Colonies.

Un Peuple resserré dans son propre Pays, ou borné dans son Commerce National, se met au large par des envois d'hommes, qui augmentent en même-tems sa puissance & ses revenus, en répandant au loin le fruit de son industrie, dont des retours également lucratifs animent les ressorts.

Des Insulaires dont la puissance & la richesse ne posent que sur leurs Vaisseaux, sur l'étendue & la multiplicité de leurs rapports avec les Etrangers, peuvent avoir deux motifs d'envoyer dans l'Inde des Colonies qui leur seroient d'ailleurs à charge ; le premier, de tenir en haleine les bras qui font leur sûreté, c'est-à-dire, d'avoir une Marine toute prête & toute exercée, en cas de rupture avec leurs voisins ; le second, d'augmenter ou du moins de soutenir leur crédit par l'apparence d'un Commerce universel.

Les Portugais & les Hollandois sont dans le premier cas ; le second s'applique naturellement aux Anglois : & comme les François ne sont ni dans l'un ni dans l'autre, je pense que les Etablissemens de l'Inde & le Commerce qu'on y fait, ne sont pas à la France d'une utilité réelle. J'ajoute qu'ils lui sont même onéreux ; car un Commerce de vingt à vingt-cinq millions par an peut faire un objet pour un Peuple peu considérable, surtout s'il est exclusif comme celui des Hollandois à Ceilan, à Batavia : mais à peine fera-t'il sensation dans un Royaume comme la France ; tandis que s'il est attaqué par une Nation puissante, l'appareil de défense sera aussi couteux que pour un objet de la derniere conséquence,

parce que l'honneur de la Nation y sera également intéressé. Ainsi, sans entrer dans l'examen particulier des marchandises que ces Contrées fournissent à la France, de leur utilité réelle ou idéale, je veux dire, de mode, je crois pouvoir avancer que dans l'état où sont actuellement les choses, il n'y a que deux motifs qui puissent engager à conserver les Colonies de l'Inde; le premier, de diminuer & de rendre dispendieux le Commerce de nos voisins; le second, de ne pas recevoir des Etrangers, même à moindre prix, ce que nous pouvons aller chercher nous-mêmes, & de montrer à l'Europe & à l'Asie que les François sont aussi actifs & aussi propres à des entreprises périlleuses, quoiqu'elles ne leur soient pas absolument nécessaires, que les Nations dont le Commerce est l'élément.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Voilà le point de vûe sous lequel j'envisage l'état actuel des Colonies Françoises dans l'Inde. Car de penser qu'avec un esprit d'équité & de modération on pourra se soutenir dans ce pays & y faire le Commerce avec honneur & avantage, sans courir les risques qu'il a jusqu'ici entraînés, c'est connoître bien peu l'Histoire de l'établissement des Européens dans cette partie de l'Asie, & les dispositions des Nations qui y commercent. Les Espagnols n'ont-ils pas employé tous les moyens pour empêcher les Hollandois de s'établir dans l'Inde? Ceux-ci, d'abord sur la défensive, n'ont-ils pas ensuite réussi à leur enlever le Commerce des Moluques, celui de la Chine, à envahir la plûpart des Etablissemens Portugais; & à leur tour n'ont-ils pas souffert dans la formation de leurs Comptoirs aux Indes, autant de traverses de la part des Anglois, que de celle des Naturels du Pays? On peut consulter à ce sujet le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas.* C'est l'Ouvrage, à quelques fautes près, le plus instructif qu'on puisse lire sur cette matiere. Il présente un tableau fidele de la Politique des Indiens, & des moyens que l'avidité suggere pour supplanter un rival dans le Commerce.

T. I. Avertiss. edit. Amsterdam T. IV. p. 376, p. 428 &c.

Cette lecture montrera clairement la fausseté de ce qu'on a avancé contre M. Dupleix. C'est lui, dit-on, qui le premier s'est declaré Conquérant dans l'Inde, & qui y a allumé une guerre ruineuse à la Compagnie. Je réponds que ce grand homme n'a fait que prévenir les Anglois, qui l'auroient devancé si leurs affaires le leur eussent permis.

En 1749, avant les guerres auxiliaires, les Anglois ne balancerent pas à donner du secours à Saujohi, Roi du Tanjaour, qui leur abandonna en conséquence Divikoté.

En 1754, avant la déclaration de la guerre entre les deux Nations, Madras encouragea Jafer Ali khan Gouverneur des Provinces de Rajimendri & de Schikakol à ne pas remettre ces Serkars à M. de Bussy.

En 1755, la Compagnie Angloise fit partir pour Bombaye des troupes qui devoient se joindre à Nana (Balajirao) contre Salabetzingue, afin d'engager ce Prince à renvoyer M. de Bussy.

Dans la même année, les Anglois, pendant la tréve, s'emparérent du Maduré, de Tinavelli &c.; en 1756, ils firent marcher un détachement contre Velour, pour soutenir les prétentions du Nabab Mahmet Ali khan; & l'on sçait que dans la même année, sans la prise de Kalkuta, dans le Bengale, ils alloient envoyer à Salabetzingue un secours considérable, pour l'aider à chasser entiérement les François du Dekan. Ces procédés ne marquent pas un grand amour pour la paix: mais ils paroîtront moins extraordinaires, lorsque l'on fera réflexion qu'une Nation puissante ne peut se contenter dans l'Inde que d'un Commerce exclusif, à moins qu'elle ne soit dédommagée d'ailleurs. Les Hollandois eux-mêmes ne se soutiennent que par leur Canelle, leur Muscade, leur clou de Girofle: s'ils partageoient ces trois articles avec les autres Nations Européennes, ils seroient bientôt obligés d'abandonner l'Inde. Et encore, quoi-

Voy. l'Hist. des guerres de l'Inde (Ouvrage bien fait & singulierement impartial), en Angl. p. 111. 112. & suiv. Tra. fr. T. I. p. 227. 229 &c.

Id. en Angl. p. 374. Trad. fr T. II. p. 387.

Id. en Angl. p. 319, Trad. fr. T. II. p 445. 447. Mém. de M. Godeheu. p. 370. art. IX. 373. art. III

Hist. &c. en Angl. p 410. Tr. fr. T. II. 474, 475.

Id. en Angl. p. 415. T. fr. T. II. p. 485, 486.

Rec. des Voyag. des Holland. &c. T. III p. 385.

Mém. de M. Dupleix. p 211.

que leur Compagnie fasse seule ce Commerce, elle seroit actuellement hors d'état de résister aux François ou aux Anglois, si l'envie leur prenoit d'attaquer les Comptoirs. On sçait la peine qu'ils ont à faire face aux Rois de Ceylan & de Bantam, qui n'ont d'autre relation avec les Européens, que quelques armes que les Anglois leur fournissent.

Mais ni les Anglois ni les François ne peuvent faire un Commerce exclusif, ou jouir long-tems de possessions capables de les enrichir, sans être exposés à de fâcheux revers de fortune. Leur état dans l'Inde n'est donc que précaire; c'est-à-dire, que la Compagnie Françoise ne doit pas attendre de ce Pays de profits réels, parce qu'elle n'y aura jamais de succès durables, & que les Anglois n'ont d'autres avantages à en retirer que ceux qui sont propres à leur qualité d'Insulaires.

Si à la longue les Compagnies se ruinent dans l'Inde, les Etats auxquels elles appartiennent en souffrent-t'ils? Je réponds que d'un côté c'est toujours un avantage pour ces Etats que d'avoir affoibli leurs voisins, en partageant leur Commerce; que de plus ils paroissent en quelque sorte dédommagés par les droits considérables qui entrent dans leurs trésors pendant le brillant du Commerce & des conquêtes, & par les fortunes des Employés, des Officiers &c. fortunes, qui mettent l'émulation dans les Arts, & en général répandent l'activité dans la Nation. D'un autre côté les frais de défense, l'état qu'il faut tenir dans ce période de fortune & de grandeur, les pertes que les guerres nées de cette grandeur, occasionnent, balancent au moins les profits, & peuvent même les absorber: de maniere qu'abstraction faite de toute autre considération, en cinquante ans l'Angleterre, par exemple, ne pourra montrer que le Commerce de l'Inde l'ait enrichie; je ne crains pas même d'avancer que si elle est de bonne foi, elle avouera des pertes.

Ces raisonnemens ont aussi lieu à l'égard de la France, quoiqu'elle n'ait pas retiré de ses Colonies les mêmes avantages que l'Angleterre. Ses malheurs ne viennent selon moi, que de certains arrangemens mal pris. Si Madras eut été rasé comme le vouloit M. Dupleix, la France auroit joui pendant plusieurs années des richesses qui aveuglent actuellement l'Angleterre: & si nos concessions, au lieu d'être situées à deux cens cosses de Pondichery, s'étoient trouvées à portée des secours, comme celles des Anglois dans le Bengale, que de faux frais d'épargnés! Les revenus immenses de ces Provinces auroient été perçus exactement; cette armée toujours subsistante d'Européens & de Cipayes, qui en absorboit la plus grande partie, n'auroit pas été nécessaire; enfin je vois dans cette perspective la Compagnie riche & mille Particuliers revenir avec des fortunes.

Mais ce qui a porté un coup mortel à nos succès dans l'Inde, c'est le nouveau plan de conduite suivi par les successeurs de M. Dupleix. Voici comment je m'exprimois à ce sujet dans un petit Mémoire que je présentai en 1762, à mon retour de l'Inde, aux Commissaires de la Compagnie. Les réflexions que j'ai faites depuis ne m'ont pas fait changer de façon de penser. » Il paroît, disois-je à Messieurs de la Compagnie, que les malheurs des François dans l'Inde doivent être » en partie attribués à la maniere dont ceux que l'on met à la tête des Comptoirs envisagent le génie des Peuples qui l'habitent, la nature de leur Politique & la forme de leur Gouvernement.

» L'un s'imaginera avoir affaire à des Sauvages, que la crainte seule, fondée » sur une domination inflexible & arbitraire, pourra tenir en respect. L'autre » animé par des vertus qu'il croit naturelles à tous les hommes, & comptant » peut-être un peu trop sur l'esprit d'ordre qui regne parmi plusieurs Peuples de » l'Europe, sera pour les procédés doux & purement justes. L'idée qu'il s'est formé de la probité du Genre-humain, l'empêchera de prendre des mesures, qui » ailleurs passeroient pour offensives, mais qui dans l'Inde ne seront peut-être que » de prudence. Tenir le milieu entre ces dispositions, seroit le vrai moyen de se » concilier l'amour & le respect des Indiens.

» Cette Nation peut être considerée sous deux faces différentes, comme seule

» ou comme alliée aux Européens établis sur les Côtes de la Presqu'Isle. L'Indien » est naturellement doux, mais d'une douceur de nonchalance & de paresse. Les cha- » leurs excessives du climat sous lequel il vit, l'énervent. L'abondance & le bas prix » des vivres, lorsque les pluies viennent dans leur saison, l'invitent au repos. Le » froid ne réveille pas son industrie. Il ignore la nécessité de se garantir de l'in- » tempérie de l'air par des vêtemens épais & multipliés, & par des bâtimens » dont les murailles soient revêtues d'étoffes. Il n'est jamais mieux couché que » sur la terre ou sur un quadre de rottin : des matelats mollets l'échaufferoient » trop. Un simple tapis, un morceau de toile, celui même dont il se couvre les » épaules, une natte enfin peut lui servir de lit. Les enfans jusqu'à sept à huit » ans, abandonnés nuds dans les chemins, ne coûtent à leurs parens qu'un peu » de ris à l'eau.

» La lâcheté accompagne ordinairement la mollesse. Aussi l'Indien est-il foible » & timide. Cette force qui répandue dans tout un Peuple conserve les Gouver- » nemens libres, en tenant les esprits en haleine, épuiseroit les ressorts de ceux » des Indiens. De-là le Despotisme général qui regne dans ces vastes Pays. Mais la » Nature ne suit pas toujours les mêmes Loix ; il se rencontre quelquefois de ces » génies mâles que le climat n'a pû dompter. Leur ambition ne connoît de bornes » que le trône. L'Indien effrayé à la vûe du joug qui le menace, fait de foibles ,, efforts ; bien-tôt il se lasse de résister, & l'amour du repos le soumet. Le Con- ,, quérant qui ne doit la victoire qu'à la lâcheté de ses nouveaux Sujets, les ,, méprise, & croit faire beaucoup que de n'en vouloir qu'à leurs richesses : la ,, tyrannie devient alors insupportable ; aucun Particulier n'est sûr du peu de ,, bien qu'il possede, & la vie du riche foible devient le jouet d'un pouvoir arbi- ,, traire.

,, L'Indien qui vit sous ce Gouvernement en suit les impressions. Obligé de ,, ramper, il devient fourbe, parce qu'il ne peut se révolter ouvertement. Com- ,, me il ne sçait ce que les Chefs lui laisseront de son gain, il se permet » l'usure & la fraude dans le Commerce. Le mécontentement le fait cabaler sour- » dement. Sujet, mais sans attachement pour son Prince, il se livre au premier » homme extraordinaire qui sçait captiver son admiration, & lui inspirer quel- » que confiance. D'un autre côté, le Prince ignore le plaisir que goûte un Chef » équitable & aimé de ceux qui lui obéissent. La méfiance fait sa sûreté, & le » vuide de son ame ne peut être rempli que par les plaisirs grossiers que l'or ou » la force lui procurent.

» La Politique de ces Princes doit tenir de leur Gouvernement : leur amitié » est simulée. D'une main on les voit signer un Traité, & de l'autre, ils jurent la » perte de celui avec lequel ils font alliance. Le mensonge est la base de leurs » accords, comme l'intérêt ou la crainte est le lien qui retient leurs Sujets ; l'ha- » bilité consiste à bien feindre. Jamais ils ne pardonnent, parce que le repentir » chez eux n'est dû qu'à la crainte, & des années passées en témoignages d'ami- » tié ne font souvent qu'aiguiser le poignard qui doit frapper leur ennemi.

» Telles étoient à-peu-près les dispositions des Indiens, lorsque les Européens » leur demanderent des Etablissemens dans leur Pays. La fuite de la tyrannie » & l'appas du gain portoient le Peuple à desirer des Etrangers sur ses Côte ; les » Princes comptoient s'en faire un rempart contre leurs voisins, & augmenter » leurs trésors par un nouveau Commerce.

» Les vûes des Indiens sont encore & seront toujours les mêmes. Les ménager » adroitement est le seul moyen de former & de conserver dans ces Contrées » des Colonies florissantes. La familiarité & la barbarie produiront les mêmes » inconvéniens. Une douceur molle leur paroîtra foiblesse & les déterminera, en » cas de rupture, à se retirer chez votre ennemi. L'injustice attroce leur rap- » pellera les Princes du Pays, & révoltera les esprits. Une confiance extrême

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

» passera pour stupidité. Un Gouvernement noble, ferme & juste, est celui qui » convient à un Peuple esclave par mollesse. S'il est de plus soutenu par un » Commerce roulant, que les Chefs soient d'un abord facile, le Marchand pro- » tégé & même respecté, alors on verra les Indiens, qui généralement ne cher- » chent dans nos Etablissemens que leur avantage, peupler les Colonies & y dépo- » ser leurs trésors ».

Ce seroit trop nous flatter que de reconnoître notre administration dans le tableau que je viens de tracer. Chez nous, une partie de plaisir arrêtera une expédition de la derniere importance. Quel Capitaine Marchand osera se présenter à certaines heures pour régler avec le Gouverneur ce qui regarde son Vaisseau? Jamais il ne pourra percer la haie de Pions, de Dobachis &c. qui l'environnent : c'est aux affaires à se ranger à nos commodités. Cela fait voir que nous ne sommes pas fort intéressés : mais aussi ce caractere n'est gueres propre à un Pays où nous ne voudrions nous soutenir que par le Commerce. Une faute irréparable sous le Gouvernement de M. Dupleix, c'est de n'avoir pas permis aux Arméniens d'avoir une Eglise à Pondichery. Cette Nation a porté ses richesses à Madras, & le plus fort du Commerce qui se fait d'Inde à Inde, comme les Juifs établis à Cochin font celui de la Côte Malabare.

Malgré cela, notre caractere, je ne crains pas de le dire, est celui qui agrée le plus aux Maures & aux Indiens, parce qu'il porte une certaine franchise qui les gagne. Le Hollandois en est souverainement méprisé, comme simple Commerçant. Ils craignent les Anglois & ne les aiment point, parce qu'ils voyent qu'une avidité insatiable les porte à envahir non-seulement le Commerce des autres Européens, mais même le leur, pour enrichir l'Angleterre, sans parler des injustices & des violences qui ne leur coûtent rien quand elles sont utiles à leur Nation. Ils pensent bien différemment de nos conquêtes; ils ne les regardent que comme une suite de notre humeur guerriere, aussi célebre en Asie qu'en Europe. Ils nous voyent dépenser nos revenus en plaisirs, en pompe, & leur rendre ainsi d'une main ce que nous leur enlevons de l'autre. Ils n'ont pas oublié le trait de générosité de M. Dumas lors de l'irruption des Marates en 1740, la conduite de M. Dupleix à l'égard de Schandasaheb, notre attachement constant aux intérêts de Salabetzingue. Tous ces traits ont fait regarder les François comme des guerriers généreux, sur la parole desquels un Prince malheureux pouvoit compter, quand même leurs intérêts en souffriroient. C'est ce préjugé honorable pour la Nation qui nous a soutenu dans le Dekan & à la Cour de Dehly. Malgré l'étendue de nos Conquêtes & les maux qu'elles ont dû naturellement entrainer, jamais il ne nous est rien arrivé de pareil au massacre des Anglois à Kalkuta & à Patna. Les Marates eux-mêmes, Peuple fier & ennemi né des Mogols, ne voulurent traiter en 1752 & 1753 avec le Souba du Dekan, que sous la garantie de M. de Bussy; & ils déclarerent en 1757 que Salabetzingue devoit la paix au mérite personnel des François & de celui qui les commandoit (M. de Bussy).

Rép. de M. Dupleix à M. Godeheu, Piec. justif. p. 234, 235.

C'est notre réputation qui a porté le Nabab du Bengale à nous offrir Kalkuta; à prendre notre défense, quoique nous ne l'eussions pas aidé dans son expédition contre les Anglois; à faire marcher (trop tard, il est vrai,) son armée au secours de Schandernagor, contre l'avis de son Conseil que les Anglois avoient gagné; enfin à protéger les restes fugitifs des Colonies Françoises du Bengale. Mais ce malheureux Prince se trompoit, croyant avoir affaire aux François qu'il avoit vus sous la Nababie de son oncle & sous le Gouvernement de M. Dupleix, remplir le Bengale de leur nom. Tout étoit changé. Les Anglois avoient dit aux Maures & aux Indiens, que la façon de penser de M. Dupleix n'étoit pas celle de sa Nation. Leur dessein étoit de nous faire perdre l'ascendant que nous avions sur l'esprit des Princes du Pays, & de leur ôter la confiance qu'ils s'accoutumoient à avoir dans nos Traités & dans les secours que nous leur avions promis. Le rappel de M. Dupleix, tandis que son rival, M. Saunders, étoit re-

Mém. de M. Dupl. p. 107, 108.

vêtu de nouveaux pouvoirs, devoit mettre le sceau à ce qu'ils avançoient. Ils l'obtinrent; l'étonnement dans l'Inde fut général. Les Anglois allerent plus loin: ils répandirent que leur Nation plus puissante en Europe que la nôtre, nous avoit obligé de rappeller celui qui nous avoit acquis une partie de l'Inde, que désormais nous nous garderions bien de les attaquer, & qu'il n'y avoit nul secours pour les Princes du Pays à attendre de notre part.

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

La conduite foible ou gênée des successeurs de M. Dupleix, fideles observateurs des Traités par lesquels les Anglois nous jouoient, & dont les pas mesurés étoient représentés comme la marche timide de la Nation, confirma aux Indiens la vérité des discours des Anglois. L'abandon du Bengale qui pouvoit d'un moment à l'autre être attaqué par les Vaisseaux de guerre que nous avions eu l'imprudence de laisser à nos rivaux, acheva de les persuader. C'étoit la mine d'où les Anglois vouloient tirer les trésors dont ils avoient besoin pour les frais des expéditions qu'ils méditoient à la Côte, & pour gagner les Chefs Maures qu'un reste de réputation nous attachoit encore dans le Dekan.

Lett. de M. de Leyrit dans le Mém. de M. Dupleix, p. 169, 170.

Aussi ai-je toujours regardé comme un défaut de vûe de n'avoir pas fait l'impossible à la Côte pour mettre Schandernagor hors d'insulte, lorsque l'on sçut que le Colonel Clive partoit avec six cens Européens pour reprendre Kalkuta sur les Maures; ou du moins de n'avoir pas fait marcher l'armée du Dekan dans le Bengale, surtout lorsqu'elle étoit près de Ganjam. 1°. La conservation du second Comptoir François de l'Inde, & peut-être du plus utile à la Compagnie, étoit préférable à celle des quatre Provinces; surtout depuis qu'on avoit renoncé aux projets de M. Dupleix; & tous ceux qui ont vû le Bengale de près, diront avec moi, qu'un corps de troupes reglées, conduit par un Chef tel que M. de Bussy, actif, profond dans la politique des Mogols & des Rajahs, & dont le nom avoit volé d'une extrêmité de l'Inde à l'autre; qu'une telle armée auroit fait changer de face au Bengale, même après la prise de Schandernagor: la longue résistance de M. Law avec une poignée de François prouve ce que j'avance. 2°. Qu'étoit-il besoin de retourner si promptement à Aurengabad? Salabetzingue étoit obsedé; sa Cour étoit livrée aux Anglois. Je le veux pour un moment. Mais ceux-ci obligés d'envoyer toutes leurs forces dans le Bengale ne pouvoient donner aucun secours au Souba. La perte de Kalkuta les avoit forcés de renoncer aux offres que Salabetzingue leur avoit faites. On pouvoit donc, & même plus facilement, retourner dans le Dekan après la prise du Bengale, & recouvrer à Aurengabad l'ascendant que l'on y avoit auparavant; tandis que les Conquêtes des Anglois dans le Bengale, en leur donnant des monts d'or, entraînoient la perte du Dekan. De plus, cette Province, après l'expulsion des Anglois du Bengale, étoit aussi aisée à reprendre, quand cette marche l'auroit fait perdre, que difficile à conserver après la réduction du Bengale au pouvoir des Anglois. *Ce dernier événement est l'époque de nos malheurs, ou du moins c'est depuis ce tems que l'on voit nos affaires aller en décadence dans l'Inde.*

Mém. de Bussy, expos. &c. 1764. p. 68. 88. Hist. des Guerr. de l'Inde, T. I. p. 485. 486. Mém. du Col. Lawrence, Tr. fr. [illegible] p. 247.

La perte du Bengale; l'espece d'indifférence sur l'accroissement de la puissance Angloise à Surate; le manque d'argent dans le Dekan & à la Côte, malgré l'étendue de nos possessions; les épargnes auxquelles l'état de nos affaires nous forçoit; notre conduite timide, & juste jusqu'au ridicule, qui ne nous permettoit de soupçonner les Anglois de rupture, que lorsque nous les avions sur les bras, voilà ce qui a tourné la fortune contre nous.

Il se trouve que dans le même tems les Anglois soutiennent avec avantage la supériorité que nous leur avions abandonnée. L'expédition de Surate, entreprise contre toute équité, a assuré l'approvisionnement de leur Escadre, & leur a fait un nom, quoique les Militaires s'y soient conduits comme de simples Milices. Mais ce nom, ils ne le doivent qu'aux qualités personnelles du Chef de l'entreprise (M. Spencer). Il n'a pas moins fallu que l'humanité, la douceur, la probité de ce généreux Anglois, pour faire oublier aux naturels du Pays la violence qu'il exerçoit au nom de sa Nation.

Voyage aux Indes Orientales, Ie. Partie.

Cependant les Anglois, malgré leurs succès, n'ont peut-être jamais été plus près d'une révolution. Toute l'Inde est convaincue que c'est pour la dépouiller de ses trésors qu'ils sont venus porter le fer & le feu dans ses Ports. D'ailleurs, s'ils obligent, ce n'est qu'autant que leurs intérêts le leur permettent : d'abord, pour ne pas se brouiller avec Nana, dont la Capitale est à quatre journées de Bombay, ils refuserent de donner des troupes au Souba du Dekan passé Aiderabad. Aussi voit-on les Princes du Pays avoir un reste de compassion pour les François échappés au désastre de leur Nation. Le caractere qu'ils remarquent en eux, leur fermeté, leur gaieté même au milieu de l'accablement où ils sont, sont des traits qui confirment aux Indiens que ce qui s'est fait depuis M. Dupleix est contre le génie de ce Peuple ; & je ne crains pas de dire qu'ils seroient les premiers à nous offrir du secours si nous remontrions notre premiere valeur, au risque, il est vrai, de les voir nous abandonner, lorsque de nouveaux changemens nous replongeroient dans l'indolence qui nous a perdus.

Après ces réflexions que la vue même des lieux m'a fournies, il est aisé de penser de quelle maniere je répondrai aux quatre objections que je me suis faites.

Ci-d. p. xvij. p. cxv.

La premiere est sans réplique, à moins qu'on ne suive le plan que j'ai déja proposé, ou qu'on ne croie les foibles avantages que j'ai touchés plus haut, préférables à la conservation de cent quatre-vingt familles sur deux cents hommes, par exemple, qu'on enverra dans l'Inde.

La seconde objection est une erreur de fait : elle suppose que ce qui est arrivé une ou plusieurs fois, doit toujours être de même. Si les revenus de la Compagnie étoient bien administrés, le gain dans un tems équivaudroit en partie aux pertes que l'on auroit souffertes dans un autre, comme on le voit actuellement dans la Compagnie Angloise. Je conviens cependant qu'en prenant une perode fixe de tems, comme cinquante ou cent ans, on trouveroit, comme je l'ai déja dit, qu'après cet espace, la perte l'emporteroit sur le gain, parce que le Commerce ordinaire est peu considérable en lui-même; que les Conquêtes & l'augmentation du Commerce ne peuvent se soutenir long-tems; & que ces différens avantages doivent à la fin être absorbés par les frais qu'une grande Nation est obligée de faire, pour résister aux forces d'une Rivale égale en puissance.

Rien de plus juste & de plus réel, que la troisieme objection. La Compagnie Angloise n'en sent que trop la triste influence. Des gens accoutumés à voir les Princes du Pays mettre à leurs pieds des laks de pagodes, à recevoir des présens de cinquante, de cent mille roupies pour une affaire qui se termine en deux heures, aspirent après les révolutions, & ne peuvent se restraindre au gain lent que donne le Commerce. M. Spencer fut envoyé en 1764 dans le Bengale, pour rétablir l'ordre dans les Comptoirs, & mettre un frein à cette avidité qui détrônoit, & réinstalloit les Nababs à son gré. Ses peines ont été vaines. Avec cinquante & cent mille livres de rente, on se joue des Réformateurs.

Au reste, cette insubordination a lieu en tems de paix comme en tems de guerre. J'ai vu à Surate le Tombeau d'un Commissaire-Général envoyé aux Indes par la Compagnie Hollandoise. Les personnes que son voyage pouvoit regarder de près, trouverent le moyen de l'empêcher d'aller plus loin.

D'ailleurs, si la guerre influe sur l'esprit des Particuliers, on peut dire que la paix rend souvent les Chefs de petits Tyrans; parce que tant que les affaires sont sur un bon pied, on voit rarement les Compagnies examiner leurs rapines, & daigner écouter les plaintes des subalternes.

Mais c'est en vain qu'on voudroit parer à tous ces inconvéniens ; ils tiennent à l'humanité. Si les Particuliers qui vont dans l'Inde, sont des sujets médiocres, ils feront peu de mal & peu de bien. Si ce sont des gens d'esprit, le climat les invite d'abord au libertinage ; les plaisirs consument leurs premieres années. Est-il surprenant qu'ils tâchent ensuite d'aller vîte, pour réparer le tem

perdu

perdu ? La seule chose qu'il y ait à faire, c'est de les veiller autant que cela est possible de six mille lieues, de les mettre dans le cas de se satisfaire, en faisant le bien des Comptoirs, & de n'en venir aux réformes & aux punitions, que lorsque les fautes ne sont excusées, ni par le climat, ni par les usages du Pays, ou qu'elles ne sont pas couvertes par des talens capables de les effacer. Il ne faut pas croire, au reste, que les exemples, à moins qu'ils ne soient d'une certaine force (& dès-là ils sont très-rares), fassent grande impression dans un pareil éloignement. Celui qui est obligé d'agir souvent de lui-même, & qui a le courage d'entreprendre des choses extraordinaires, se flatte toujours ou d'avoir raison, ou que le succès le justifiera aux yeux de ses Supérieurs & à ceux du Public.

La premiere partie de la quatrieme objection m'avoit d'abord frappé : mais faisant réflexion sur ce que j'ai vu moi-même dans le pays, j'ai changé à ce sujet de façon de penser. En effet, les Européens s'abâtardissent dans l'Inde; à la seconde ou à la troisiéme génération, on auroit de la peine à les assujettir à la Discipline des troupes d'Europe : les Naturels du Pays en sont donc encore moins susceptibles; & si on les voit observer quelqu'ordre, résister quelque tems, lorsqu'ils sont soutenus par des Européens, pour peu qu'ils soient abandonnés à eux-mêmes, ils retombent bien-tôt dans leur premiere mollesse, plient ou se débandent; ce qui est une suite de la chaleur du climat & de la nature de leur Gouvernement. Il peut être dangereux d'apprendre le métier des armes à des Peuples nombreux, accoutumès à un froid rigoureux. Des corps endurcis par les glaces, se feront un jeu de ces exercices pénibles qui peuvent les rendre redoutables à leurs maîtres. Chez les Nations qui habitent un sol brûlant, le courage aura, si l'on veut, de la vivacité; mais la premiere pointe émoussée, les ressorts du corps se relâchent, & une expédition militaire dégénere en courses particulieres, en pillages, & finit par une retraite honteuse; sur-tout si l'honneur n'est point l'ame des combats : & ce mobile agit rarement sur les troupes Asiatiques, & en général sur celles des Etats despotiques. Le Soldat, qui n'est exposé qu'à changer de maître, y est insolent & indiscipliné; la guerre lui montre le besoin que le Despote a de lui pour se soutenir, & il s'en prévaut sans qu'on ose quelquefois l'en punir. Au contraire, sous un Gouvernement libre, chaque soldat se croit chargé de la défense de l'Etat, s'obéit pour ainsi dire à lui-même, en obéissant à son Capitaine, & celui-ci n'étant que le dépositaire de l'autorité que les Citoyens, & le soldat, par conséquent, lui ont confiée, commande avec fermeté, parce qu'il ne craint pas de révolter des esprits que la vûe de leur propre bien lui soumet, & qu'il n'a lui-même d'autre intérêt que le leur.

La seconde partie de l'objection est fondée sur l'ignorance des passions & de la marche du cœur humain. Tout homme qui fait un Commerce considérable cherche à le garentir de l'insulte de ses voisins. De-là les Forteresses & les Troupes dans un Pays dont le maître n'est pas en état de donner la sûreté que tout possesseur desire. Ces fortifications augmenteront en proportion du Commerce, & par conséquent de la jalousie des voisins, parce que plus on est riche & plus on craint de perdre ce que l'on a : jusqu'ici c'est la défense naturelle.

Le Prince qui vous a reçu sur ses terres prend ombrage de ces précautions, prétend qu'il peut vous défendre, exige que vous démolissiez vos Forts. Mais est-il naturel d'exposer ainsi son Commerce ? Peut-on honorablement se réduire à l'état où l'on étoit en arrivant ? Et qui sçait si des ennemis jaloux ne le portent pas à faire cette proposition, pour tomber ensuite sur celui qui aura eu l'imprudence de se mettre ainsi à découvert ? On refuse; & voilà la guerre, toujours comme défense naturelle.

Le Prince est lui-même attaqué par ses ennemis. Il suppose que les forces qu'il vous voit sont à son service, puisqu'il s'est engagé à vous protéger, puisqu'il vous a donné azyle sur ses terres; il vous demande du secours : voilà la

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

IIe. PARTIE.

C'EST ici proprement que commencent mes travaux Littéraires. Les deux premieres années de mes Voyages présentent un mélange de courses, de dangers, de malheurs, de ressources, dont il faut chercher la cause dans les plaisirs enchanteurs des Colonies, dans ma jeunesse, dans la fougue des passions, & dans l'état où se trouvoient nos Etablissemens à la Côte de Coromandel & dans le Bengale. Les deux mois que je passai à Pondichery depuis mon retour de cette derniere Contrée, furent deux mois de réflexion. Surpris moi-même des travers dans lesquels j'avois donné, ce qui me touchoit le plus étoit la perte de deux années, & la crainte de voir la guerre mettre obstacle à l'ardeur raisonnée dont je me sentois animé.

Telles furent les idées qui m'occuperent pendant la tra-

---

guerre auxiliaire qui peut vous mettre aux mains avec des Européens unis d'intérêts avec les ennemis de votre Protecteur.

Vous le refusez : il soupçonne quelques liaisons avec ses ennemis, cherche ailleurs du secours, enrichit vos voisins en leur faisant des concessions dont vous pouviez jouir, gêne votre Commerce, & vous accable lorsque vous vous y attendez le moins.

Vous vous trouvez assailli par des voisins jaloux : il vous abandonne & vous devenez la victime de votre *modération, très-bonne pour l'état d'innocence, mais absolument déplacée au milieu de ce tourbillon de passions qui meut le Genre-Humain. Tout homme riche a des envieux*, a besoin de secours contre eux : & dans des Pays aussi éloignés, pour être en état de se défendre, on doit être en état d'attaquer ; ou bien *il faut se borner* à un Commerce ruineux, & s'attendre à devenir le jouet des Naturels, comme les Portugais le sont du Sonde, du Marate & *du Bonsolo*.

On me passera sans doute ces *réflexions* sur les Etablissemens des Européens dans l'Inde. Ce sont *les observations* d'un Voyageur qui a pû *mal* vous être mal instruit, *mais qui rapporte avec impartialité* & sans *prétendre* choquer personne, le bien & *le* mal qu'il a été à portée de remarquer ; *ce sont* les réflexions d'un homme de Lettres, qui sur les possessions des François *dans* cette partie de l'Asie, *sur leur conduite à l'égard* des Anglois, *présente le pour* & *le contre* avec la critique qu'il se croiroit permise, s'il parloit des Colonies des Romains des guerres Puniques & de la ruine de Carthage.

versée ; elle fut de près d'un mois, & sans événement intéressant. J'eus à mon ordinaire le mal de mer pendant les douze premiers jours ; on me plaisanta selon l'usage, & je pris enfin le dessus. Nous mouillâmes devant Mahé le 17 Novembre 1757.

La Côte Malabare, où j'ai passé le reste du tems que j'ai voyagé dans l'Inde, peut se diviser par Royaumes & par Langues. Actuellement, remontant du Sud au Nord-Ouest., on y distingue onze Puissances principales. 1°. Le Travancour, dont les Etats commencent au Cap Camorin. 2°. Le Roi de Cochin. 3°. Le Samorin. 4°. Le Bayanor. 5°. Le Cananor. 6°. Kolastri. 7°. Le Canara. 8°. Le Sonde. 9°. Le Bonsolo. 10°. Les Marates. 11°. Les Maures.

Selon la seconde division, il y a à cette Côte cinq Langues principales (sans les Jargons) que je regarde toutes, excepté le Maure (qui tient beaucoup du Persan & du Tartare Mongal avec un mélange d'Indou), comme dérivées ou corrompues du Samskretan. La premiere de ces Langues est le Malabar pur ou le Tamoul, qui s'étend de Koélan au Mont Delli ; la seconde, le Canarin, qui, de Pongaye va jusqu'aux Terres du Bonsolo ; la troisiéme, le Marate, qui commence aux Terres du Bonsolo & a cours jusqu'à Surate ; la quatriéme, le langage du Guzarate ou l'Indou ; & la cinquiéme, le Maure.

Les Jargons ou Dialectes sont 1°. Le Patois de la Côte de la Pêcherie, qui est un Malabar corrompu ; 2°. le Toulou, mélange de Tamoul & de Canarin, qui a cours entre les Pêcheurs, les Poulias & autres Castes basses, depuis le Mont Delli jusqu'à deux journées Nord de Mangalor ; 3°. le Maraste formé du Canarin, du Marate, du Maure &c. qui est en usage depuis Bombay jusqu'à Surate.

En général on pourroit rapporter toutes les Langues de la presqu'Isle de l'Inde, relativement à ce qu'elles ont de commun ou de différent dans le génie, la construction, les racines des mots, le fond de la forme des Lettres & la marche des Alphabets, à deux principales ; le Malabar ou Tamoul, & l'Indou ou Guzarate : la premiere Langue, pour les Pays qui s'étendent d'un côté depuis le Cap Camorin

jusqu'au-delà du Canara, & de l'autre jusque près de Ganjam; la seconde, pour le reste de la presqu'Isle jusque assez avant dans l'Indoustan.

Par une distribution particuliere, la Presqu'Isle peut se partager du Sud au Nord en cinq Zones. La premiere contiendra les Peuples des deux Côtes, depuis le Cap Camorin jusqu'aux Pays où le Tamoul & le Malabar sont en usage. Ces deux Langues forment la seconde Zone, qui comprend Mahé & Pondichery. Dans la troisiéme, sont le Canarin & le Telongou, dont les lettres ont des rapports. Le Marate qui forme la quatriéme Zone se parle à Katek & à Poni. L'Indou ou Guzarate, le Maure & le Bengali (on peut y joindre le langage de Balassor) remplissent la cinquiéme. Le Persan est très usité dans les deux dernieres Zones, & même dans la seconde & dans la troisiéme, à la Côte de Coromandel. Ces combinaisons méritent d'être approfondies; mais ce n'est pas ici le lieu de m'y arrêter.

Je reprends la suite de mon Voyage. Mahé me parut mériter à-peu-près le nom d'exil qu'on lui donnoit à la Côte de Coromandel; & comme il falloit attendre plusieurs mois avant que les occasions pour Goa ou Surate se présentassent, me voyant sans engagement, je résolus de tirer parti de cette relâche, & voulus d'abord me mettre au fait de la situation de nos Comptoirs à cette Côte. M. de Palmas, Ingénieur de la Place, voulut bien me communiquer les Plans particuliers de nos différentes possessions. Celui qu'il avoit levé de Mahé & des environs, fixa d'abord mon attention, & je vérifiai sur les lieux l'exactitude de son travail [1]. Mais bientôt les manieres rebu-

[1] Les François s'établirent à cette partie de la Côte Malabare en 1722. Il y avoit long-tems que le Bayanor, Souverain du Pays, avoit invité la Compagnie à venir former un Comptoir dans ses Etats. M. Molandin, Résident François à Calicut, fut chargé de traiter avec ce Prince, qui lui fit l'accueil le plus gracieux, parce qu'il avoit dessein de se servir de nous contre les Anglois établis à Talichery. On bâtit en conséquence une Loge à Mahé. Mais bien-tôt le Bayanor gagné par l'argent des Anglois, & pour satisfaire aux conditions de la paix qu'il venoit de faire avec eux, obligea les François d'abandonner cet Etablissement, où ils n'étoient encore qu'en petit nombre, & de retourner à Calicut.

tantes du Chef de ce Comptoir, homme haut & dur, qui avec des prétentions à l'esprit, affectoit de le mépriser, m'obligerent d'écrire à M. de Leyrit, pour le prier de certifier au Commandant de Mahé le traitement que la Compagnie nous faisoit à mon frere & à moi, & lui demander même quelques avances. La premiere partie de ma Lettre eut son effet, & je me disposai sur-le-champ à deux Voyages, l'un au Nord l'autre au Sud de Mahé, que j'avois projettés en arrivant a la Côte.

J'avois lû dans les Voyages du Pere Vincent Marie de Sainte Catherine de Sienne [1] que le Canara étoit séparé

Trois ans après, en 1715, la Place qui étoit presque détruite, fut reprise par M. de Pardaillan, ce qui occasionna avec le Bayanor une guerre qui dura huit mois. Ce Prince eut d'abord quelques avantages : mais la paix mit fin aux hostilités. Depuis, Mahé s'est aggrandi considérablement Cet Etablissement méritoit l'attention de la Compagnie, tant à cause de son Commerce(de Poivre, de Cardamon, de Sandal, de Gingembre, de Canelle pour l'Inde & pour l'Europe, de Perles que fournit la Côte de la Pêcherie, de pierres précieuses que l'on trouve dans les terres, d'aîles de Requin que l'on porte à la Chine, de grosses toiles fabriquées aux environs de Mahé & de Coleche, & qui sont d'un grand débit à Bassora, &c), qu'à cause de son emplacement, qui étoit susceptible d'embellissemens & de fortification : mais pour cela les trois Forts auroient dû être unis par de bons murs. On auroit même pû renfermer dans ces murs Kalaicounou (le Fort de la montagne verte), & former ainsi une enceinte raisonnable, prolongée jusqu'à Kodati, & à portée des secours. Il auroit ensuite fallu dresser une forte batterie sur le bord de la mer près de Kodati, pour empêcher l'approche des Vaisseaux. Au moins ces ouvrages, en assurant la Colonie contre les entreprises des No[redacted] Anglois, auroient ils été plus utiles à la Compagnie que les conquêtes qu'elle a faites dans l'intérieur des Terres. J'aurai occasion de parler de ces conquêtes dans la suite de cette Relation ; je ne puis en attendant m'empêcher de faire quelques réflexions relatives à cet objet. Il suffit de faire un pas à la Côte Malabare, depuis le Cap Camorin jusqu'à Mangalor, pour voir que les Européens ne peuvent se soutenir dans les terres sans des frais & même des pertes considérables, Le Pays bordé de montagnes qui le dominent de près est coupé par des rivieres sans nombre, & rempli de champs de Nelis & de Forêts de Bambous qui le rendent impraticable. Ajoutez a cela que la Noblesse Indienne (les Nairs) y est beaucoup plus brave qu'à la Côte de Coromandel ; que derriere ses Bambous & ses Cocotiers un Noir y vaut un Blanc qui n'a pû traîner avec lui son Artillerie, & que le secours, dans un pareil Pays, ne peut venir à tems, ni prévenir un assaut dans la saison des pluies. les François l'ont éprouvé à Neliceram & à Matelaye. Il n'y avoit donc que l'espérance flatteuse d'un gain considérable qui pût nous engager à pénétrer dans les Terres. Cette espérance ne s'est jamais réalisée, & ne pouvoit même avoir lieu, parce que les mêmes raisons que je viens d'exposer devoient nous empêcher de compter sur les récoltes, sur la foi des Traités, sur la perception des droits & des tributs, ayant affaire à des Princes que nos Troupes ni nos Vaisseaux ne pouvoient aller assiéger dans leurs retraites.

Voy. les Mém. de la Bourdonn. & ceux de la Comp. des Indes.

[1] » Smontati (au sortir d'une tonne) in questo nuovo Regno, vedemmo

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Voy. les Eclairciſſemens ſur la Carte de l'Inde, p. 93. 94.

du Cananor par une muraille qui s'étendoit des montagnes à la Mer, dans un eſpace de deux journées de chemin; & je ſçavois que M. Deliſle avoit placé cette muraille au Sud, peu loin de Mangalor, & M. Danville, dans ſa Carte de l'Inde, au Sud de Dekle. Un Monument de cette nature me parut digne de ma curioſité. Je me flattois en même-tems d'y trouver quelqu'Inſcription en anciens caracteres. Je laiſſai donc mon frere à Mahé, & me rendis en tonne à Ramataly le 2 Décembre 1757.

Les tonnes ſont de petits bateaux longs & étroits, dont l'arête ou la quille fait un angle très obtus. Les plus grandes peuvent contenir juſqu'à vingt-cinq perſonnes; les plus petites, ſix à ſept. Ces embarcations s'échoüent facilement ſur le ſable; & comme elles ſont fort légeres, deux perſonnes ſuffiſent pour mettre les petites à flot. On peut élever ſur l'avant des grandes tonnes une cabane de Bambou propre à contenir deux perſonnes: dans les petites on eſt expoſé à toutes les injures de l'air.

M. Bourguenoud, *Commandant de Ramataly*, me fit oublier par ſes politeſſes les rudeſſes du Gouverneur de Mahé, quoique je n'euſſe pour lui aucune Lettre de recommandation.

Ramataly ſitué environ à quatre lieues Nord de Cananor, ne préſenta rien à mes yeux qui me parut mériter quelqu'attention. C'eſt un aſſez gros endroit défendu par un petit Fort en terre. Le Gouvernement, bâtiment très commun, avoit vûe ſur la Mer. C'étoit le ſecond Poſte des François à la Côte Malabare [1]. Je ne paſſai qu'une nuit à Ra-

» poco diſtante la cinta di muro, laquale ſtendoſi per due giornate dalla monta-
» gna ſin'almare, divide queſto (le Canara) de quello di Cananor: licentiati
» li Marinari, che ſubito s'abſentarono; montando la collina, dove ſta ſituata
» la Forteſſa (de Decle), fummo à viſitare il Governatore, o Generale di quel
» Preſidio ....» *Viaggio all'Indie Orientali.* L. V. Cap. III. p. 448, 449. Venet. 1683. in-4°.

[1] En 1750, le Canara porta ſes armes dans le Sud juſqu'à Palorte, que les Portugais appellent Bamlipatam, & qui eſt deux lieues & demie plus bas que Ramataly. C'eſt dans cette Ville que réſidoit autrefois Kolaſtri. Depuis, ce Prince a fixé ſa Cour à Kottar, dans la Province de Tcherikel, à un quart de lieue de Palorte, dans les Terres; & c'eſt de là qu'il porte le nom de Tcherikel dans le Pays qui eſt en-deçà de cette derniere Ville.

mataly ; M. Bourguenoud me donna des Lettres pour Neliceram, & je partis le lendemain en tonne pour ce dernier endroit, où j'arrivai le soir même [1].

* Les Nairs poursuivis par le Canara nous appellerent à leur secours, en nous offrant Neliceram : & comme dès-lors l'entrée de la riviere qui conduit à ce Poste, nous devenoit nécessaire, Kolastri nous donna Aïkan, situé sur la langue de terre qui est à l'embouchure de cette riviere. Nous arborâmes Pavillon François dans ces deux endroits le 22 Juillet 1751, & fûmes obligés de soutenir la guerre pendant un an contre le Canara.

Ce Monarque étoit maître de Matelaye, & arrêtoit les tonnes que l'on envoyoit à Neliceram ; ce qui obligeoit d'y transporter tout par terre & à grands frais. Une circonstance nous rendit la jouissance de la riviere de Neliceram. Kolastri avoit conservé Ramataly, moyennant quarante mille Pagodes d'or : mais comme il ne pouvoit les payer sur le champ, le Roi de Palery, Pays éloigné de quelques journées à l'Est de Neliceram, avoit répondu pour cette somme, & occupoit en conséquence la moitié du Fort. Kolastry, pour se décharger de la dette qu'il avoit contractée avec le Roi de Palery, renonça au Fort de Ramataly & nous l'abandonna, nous déclarant qu'il n'étoit pas en état de le défendre ; le Roi de Palery nous ayant fait le même aveu, nous y arborâmes le Pavillon François en Octobre de la même année 1751. Il ne nous restoit plus que Matelaye à prendre pour être maîtres de la riviere de Neliceram. Ce Poste étoit alors un grand Fort flanqué de huit tours, précédé d'une avance de terre qui formoit deux anses. Les premiers Soldats qu'on y envoya n'ayant pas été soutenus, furent hachés sur cette langue de terre, au nombre de cinquante, faute de tonnes pour se rembarquer ; le Topaye François (l'Interprete Noir) s'étant ensuite rendu au Fort pour faire des propositions, eut le col coupé. Cette Place tomba enfin au pouvoir des François le 23 Janvier 1752. Elle fut surprise en 1756, le 22 Juin, par Adiodi, neveu du troisiéme Roi de Neliceram, le même dont les troupes battirent à Palaye un détachement François dont le Canon s'étoit trouvé embarrassé dans de mauvais chemins ; ce Prince nous la rendit pour une rançon. Voila le récit succint de nos principales & très-inutiles expéditions à la Côte Malabare ; expéditions dans lesquelles le Canara nous a ménagés par un reste d'amitié pour les François qui avoient autrefois une Loge à Mangalor, & un Agent (M. Desnoyers) à Bedrour.

[1] Au sortir de Ramataly le Mont Delli me resta au Sud-Est, & la chaîne des montagnes de Cardamon me parut aller du Sud-Est au Nord, la terre ferme & la riviere de Neliceram au Nord, & la langue de terre formée par cette riviere au Nord Nord-Ouest. Le Mont Delli dont je viens de parler, est appellé en Malabar Ettou koulam, à cause des huit anses qu'il forme, & dans lesquelles se retiroient les Pirates avant que les François s'en fussent emparés. Les bornes de sa dépendance vont jusqu'à la riviere de Maraye.

La riviere de Ramataly prend ce nom à une lieue environ au-dessus de ce Comptoir : avant que de s'y rendre elle passe près de Maraye, tourne ensuite Ramataly de l'Est au Nord & à l'Ouest, & se jette dans celle de Neliceram. Une demie lieue plus Nord, la riviere de Cavaye, qui descend à-peu-près du Nord-Est, se jette dans la riviere de Neliceram. Cette derniere coule parallelement à la Côte, & est remplie d'Isles, dont les Nairs ni les Brahmes n'ont jamais voulu dire les noms à M. de Palmas. Ceux qu'elles portent maintenant leur ont été donnés arbitrairement par M. Duhaisse, qui leva le plan de cette riviere en 1751. En 1753 Messieurs Dupassage & de Palmas rectifierent ce plan par ordre de la Compagnie ; depuis

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Le Commandant du Fort, M. Doudan, à qui je remis les Lettres de M. Bourguenoud, me donna deux Cipayes François; l'Employé chargé des affaires de la Compagnie, deux Paliagars Indiens qui devoient me servir de guides & de sauve-gardes, & je continuai le 4, à pied, ma route dans le Nord.

ce tems l'embouchure de la riviere de Neliceram s'est retirée de cinq cens toises dans le Sud-Est. Elle empiéte continuellement de ce côté, & des vieillards de soixante ans m'ont dit avoir vû l'ancienne embouchure, qui avoit trois cens toises de large, à trois lieues & demie Malabares (environ six lieues Françoises) de la nouvelle. Au bout de la premiere Isle (l'Isle de sable) la riviere est resserrée par une langue de terre considérable suivie de la seconde Isle. Les montagnes continuent dans la même direction : au bout de l'Isle longue (la troisiéme Isle) elles paroissent aller du Sud-Est au Nord Nord-Ouest. La riviere va toujours dans le Nord. Delà le Mont Delli paroît dans le Sud-Est. C'est aussi sa position à l'égard de la quatriéme Isle.

Matelaye est vis-à-vis la cinquiéme Isle. Ce n'étoit lorsque j'y passai qu'une espece d'enceinte quarrée fortifiée, située au Nord-Est un quart Est, ayant les montagnes au Nord Nord-Ouest.

Le Fort de Neliceram est le centre d'un entourrage de quinze cens toises. Voici sa position à l'égard des lieux voisins, telle qu'elle a été relevée par M. de Palmas.

Neliceram a au Nord Kondinkadav; la montagne de Tricounou au Nord-Est, trois degrés Est; la montagne de Chatot, à l'Est un quart Nord-Est; la montagne de Cheroutour (Biroumaley), à l'Est un quart Sud-Est, trois degrés Sud; le Retranchement de Moly, sur la montagne de Niacounou, au Sud-Est un quart Est, deux degrés Est; la croupe de la montagne de Matelaye au Sud-Est un quart Sud, trois degrés Sud; Palicounou au Sud un quart Sud-Est, trois degrés Sud.

La montagne de Biroumaley dont je viens de parler, est à un grand quart de lieue de Neliceram : elle fut prise en 1755 sur le Roi de ce dernier endroit, qui s'en étoit emparé pour se rendre maître de la récolte des Nelis, sans rien payer à la Compagnie. Il n'y avoit alors ni Fort ni Aldée. Elle est baignée par une riviere qui descendant du Nord-Est, des montagnes, passe à Palaye, & se jette à l'Ouest Nord-Ouest dans celle de Neliceram. La riviere de Palaye est profonde : on y voit des Caimans. Au-delà de Palaye, au Nord Nord-Est, est Canour, Fort en terre, & trois quarts de lieue plus loin Podar, Fort construit en pierre. Le cours de la riviere est ensuite à-peu-près Est & Ouest. Le pied de la montagne de Biroumaley est encore arrosé par un bras de la riviere de Neliceram, qui se jette dans celle de Palaye. Un autre bras de la premiere riviere passe à Matelaye, tourne ensuite du Sud-Est à l'Est Nord-Est, & se jette dans celle de Palaye.

Voici la route par terre de Ramataly à Neliceram, telle qu'elle m'a été donnée par l'Ecrivain Noir de ce dernier endroit. Elle est par heures mesurées au sable. De Neliceram à Tchanderoutti, une heure de chemin; de-là à Touroutti, une heure; delà à Palicounou, deux heures; delà à Matelaye, une heure (à une heure environ de chemin, à l'Est de ce dernier endroit, est Polikotou, Ville dépendante du premier Roi de Neliceram); de Matelaye à Padinaye, une heure : c'est dans cette Aldée que réside le premier Roi de Neliceram; il y a un grand basar de Maures. De Padinaye à Cavaye, deux heures; delà à Ramataly, une demie heure de tonne : ce qui fait près de neuf heures, qui reviennent environ à six heures Françoises.

A

A quelques portées de fusil de Neliceram je passai par Kondinkadav, petite Aldée où nous avions un Poste de Cipayes soutenus par quelques Blancs. Les montagnes de Cardamon me parurent aller au Nord. A une demie-heure de chemin de-là je trouvai les limites des possessions de la Compagnie.

On rencontre ensuite à quelque distance au Nord le Fort de Madrangaye, que les François prirent en 1751, & abandonnerent en 1756. Près de là est une chaîne de montagnes assez basses, qui tournent de l'Est au Nord-Ouest. Je passai la Riviere de Neliceram en tonne. Au delà, le Pays jusqu'à Dekle est inculte; mais la situation en est belle. Areikerao, autre Poste, toujours au Nord, est sur une des petites montagnes dont je viens de parler, à trois quarts de lieue de la mer. On trouve à une lieue de là Madikaye, Fort occupé par des Nairs, & dont les François se sont emparés deux fois. Le terrein où sont situés ces différens Postes appartenoit alors au premier Roi de Neliceram.

A un quart de lieue environ de Madikaye est Pongaye, premier Poste du Canara. Cet endroit est défendu par un Fort en pierre & en terre, flanqué de onze bastions. La porte est au Nord. L'angle de l'Est est protegé par une plate forme garnie de huit canons, espece de Pâté que les Canarins ont élevé dans le Fort par le conseil des Anglois. La Courtine du Sud est plus longue que les autres. A un quart d'heure de chemin de-là je m'arrêtai un moment pour jouir du coup d'œil que le Pays me présentoit. A l'Est s'élevoit un amphithéâtre de montagnes de différentes hauteurs, qui contrastoient parfaitement avec les bas-fonds de l'Ouest. Le Pays hors des lieux habités étoit inculte, on ne rencontroit sur la route que des Lingams de pierre. Un de mes Cipayes mandé par le Gouverneur de Pongaye, alla déclarer qui j'étois, & que la simple curiosité étoit le motif de mes Voyages.

Après avoir marché une heure, je me trouvai à Ajenour, Aldée Maure assez considérable avec une Mosquée. Entre Pongaye & Ajenour, je m'éloignai un peu dans l'Ouest pour aller voir une pierre qu'on m'avoit dit marquer ancien-

nement les limites du Canara ; mais je me contentai pour lors de la reconnoître, mon dessein étant de l'examiner une autre fois à loisir. A un quart de lieue d'Ajenour est un Fort presque détruit, garni de quatre tours rondes & bâti par Ciapnek, Général du Canara. Les fondemens subsistent encore, & sont très-solides. On voit à l'Ouest Nord-Ouest un Etang sec. Je passai au pié des montagnes dont j'ai parlé ci-dessus, allant dans le Nord Nord-Ouest. Sur ces montagnes est le Fort de Tchittaye, bâti en pierre & en terre, & qui me parut en fort mauvais état. Il est baigné dans le Nord Nord-Est par une riviere du même nom, large & guéable, qui coule de l'Est au Nord-Ouest, & se jette à deux portées de fusil delà dans la mer.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

p. cxxix.

De Tchittaye à Dekle, suivant le Nord Nord-Ouest, on trouve le Pays couvert de Landes. La distance est la même de Pongaye à Tchittaye, & de Tchittaye à Dekle. Ce dernier endroit est fort considérable & très-éloigné des grandes montagnes qui vont toujours dans le Nord : j'aurai occasion d'en parler dans la suite. Le *Brahme Bagapayar*, Gouverneur de Dekle, sous les ordres de Karnik, un des Généraux du Canara, me permit de me rafraîchir dans l'Aldée.

A une heure de chemin de Dekle, je passai par une grosse Aldée, nommée Trikenar. Tournant ensuite Kotekelon, je continuai ma route par le bord de la mer, & arrivai à Kiour sur les neuf heures du soir. Cette Aldée est à une demie lieue Canarine (c'est-à-dire une lieue Malabare, ou deux heures) de Dekle ; & je fis le chemin en deux heures, ainsi que celui de Dekle à Pongaye, & celui de Pongaye à Neliceram, sans trouver sur la route, ni appercevoir aux environs aucune trace de muraille. Je passai la nuit sur une natte dans une case de Tive (une des dernieres Castes Indiennes), sans rien prendre, parce que la fatigue m'avoit alteré le poux. Quelques heures de repos me remirent dans mon assiette.

Le lendemain matin je passai assez près du Fort de Kiour, flanqué de douze bastions, c'est-à-dire, de douze Loges [couv]ertes de toits & garnies de peu de canons. Les murs me [pa]rurent faits de pierre & de terre, la porte à l'Est Sud-E[st]

Le Pays aux environs est bien cultivé. Vis-à-vis de Kiour est la Riviere que les Canarins nomment Kanserkora, & les Malabars, Kangerakottou, & au Nord-Ouest la Forteresse du même nom. La riviere de Kanserkora descend du Sud-Est, passe au Sud, coule ensuite l'espace d'une portée de canon de quatre, le long de la mer dont elle est séparée par une langue de terre très-mince, & s'y jette à l'Ouest Sud-Ouest. Son embouchure est défendue par une Redoute garnie de deux canons, construite en pierre & en terre sur une montagne qui la domine.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je mis une demie-heure à me rendre de Kiour à Kanserkora. Arrivé dans cet endroit, mon premier soin fut de m'informer de la muraille qui étoit l'objet de mon voyage. Les Brahmes que je consultai, me dirent qu'ils n'en avoient nulle connoissance. Le Gouverneur de l'endroit me vint voir. C'étoit un vieillard respectable, nommé Poursapnek. Il voulut m'engager à rester quelques jours avec lui, & me pria d'accepter un petit présent de figues bananes. Un de ses Sécretaires m'écrivit l'Alphabet Canarin, & le Brahme Tameya, qui l'accompagnoit, me raconta plusieurs expéditions du Canara. Il me parla d'Iemsapnay, Général du Canara, qui prit il y a trois cens ans, Konda pour (appellé par les Portugais Barcelor), éloigné de cinq journées de Kanserkora, & de Ciapnek, qui chassa il y a quatre-vingts ans les Portugais de Mangalor, & poussa les conquêtes du Canara sur les Nairs jusqu'à Ajenour, où il fit élever la pierre que j'y avois vûe.

Après m'être reposé quelque tems, assuré par mes yeux & par le témoignage des anciens de Kanserkora qu'il n'y avoit ni le long de la riviere, ni aux environs aucune muraille d'une ni de plusieurs lieues, je revins sur mes pas pour regagner Neliceram. En chemin je m'arrêtai sur un massif de pierre haut de trois pieds, au Sud-Ouest de Kanserkora. De-là je vis Kiour au Sud Sud-Est, la mer au Sud-Ouest, & à l'Ouest Nord-Ouest une Mosquée accompagnée d'une pyramide. A une demie-heure de chemin de Kiour

je rencontrai une petite Pagode ruinée, suivie d'un étang en pierre qui étoit presque détruit. J'y vis un Caiman long de trois pieds sur lequel je tirai. Je repassai ensuite à une heure de chemin de Kiour, par Kotekelon, Promontoire escarpé & sans habitations, qui forme dans la mer une anse avec le rocher opposé. Les petites montagnes me parurent suivre la Côte, qui dans cet endroit est Nord & Sud. Une demie heure de chemin plus loin s'avance dans la mer un second Promontoire du même nom que le précédent. La Côte qui y conduit va du Nord au Sud Sud-Est.

Je venois de me désalterer au milieu de la plaine qui sépare ces deux Promontoires, dans un petit ruisseau d'eau douce qui arrose le Village de Jogreimata, lorsque je vis paroître une vingtaine de Noirs armés de sabres, de piques, de longues épées tenantes à des brassarts, de rondaches, de fléches, qui me crierent de m'arrêter. Le petit ruisseau dont je viens de parler me séparoit d'eux; mon premier mouvement fut de me mettre en défense, & je les tins quelques minutes en respect avec un fusil à deux coups: mais je vis mes deux Cipayes prêts à m'abandonner, sur ce que ces gens leur dirent qu'ils étoient de Kiour, & qu'ils avoient ordre de me conduire à leur Commandant de gré ou de force. Comme nous étions alors en paix avec le Canara, & que j'avois dessein de prendre dans la suite cette route pour me rendre à Goa, je ne voulus rien brusquer. Je tâchai seulement d'obtenir qu'ils me laissassent passer le reste de la journée dans une Chaumiere qui étoit peu éloignée, tandis que deux de mes gens iroient saluer le Gouverneur de Kiour. Un Maure de la troupe, d'une *physionomie* assez revenante, paroissoit porté à m'écouter, lorsque le Chef arriva avec le reste de l'escorte. Elle pouvoit monter à deux cens hommes, que je vis se précipiter des hauteurs voisines & m'entourer à l'instant. Alors mes raisons furent inutiles, & tout harassé que j'étois, il fallut, dans le fort de la chaleur, marcher avec eux. A cette violence près, *ils* me donnoient des marques de respect que je ne devois pas attendre d'une pareille soldatesque, se tenant toujours à quelque distance de moi.

Je m'arrêtai un moment pour me rafraîchir à la porte

d'une jolie Pagode, ſituée à une portée de fuſil du Fort de Kiour. Le Maure qui m'avoit témoigné de l'humanité obligea les Brahmes du lieu de me donner un verre d'eau que je trouvai délicieuſe.

Nous arrivâmes enfin au Fort de Kiour : mais on ne m'en permit pas l'entrée. Je deſcendis au bas de la montagne ſur laquelle il eſt conſtruit, & m'y repoſai à l'ombre d'un arbre touffus, tandis qu'on interrogeoit mes gens ſéparément. Craignant que dans un Pays où l'on ne connoiſſoit les Européens que par leur avidité, les Canarins ne priſſent ma curioſité en mauvaiſe part, s'ils étoient inſtruits de l'objet réel de mon Voyage, dans la route j'avois prévenu mes gens de ce qu'ils devoient répondre au Gouverneur.

On leur demanda d'abord qui j'étois & où j'allois. Leur réponſe fut que j'étois François & que j'allois à Mangalor. Mais, ajouta-t'on, pourquoi n'a-t'il pas continué ſa route, & pourquoi examine-t'il le Pays avec une Lunette ? Ces deux points prouvent que c'eſt un eſpion. Mes Paliagars ni mes Cipayes ne ſe couperent point. Ils répondirent que j'avois oublié quelque choſe à Neliceram, & que voyageant par terre, je remarquois les chemins pour ne pas me tromper au retour. Mes gens furent enſuite gardés dans des paillotes ſéparées. Le Gouverneur me fit propoſer deux partis ; le premier, d'aller à Mangalor. Je refuſai net. J'acceptai le ſecond, qui étoit d'attendre la réponſe à une Lettre que l'on alloit envoyer à Neliceram. Je craignois pourtant de n'avoir pas la liberté d'écrire de mon côté, & que la réponſe de Neliceram, démentant les dépoſitions de mes gens, ne me mit dans un nouvel embarras.

Mais les bons offices du Maure qui m'avoit témoigné de l'amitié me tirerent de ce mauvais pas ; il fut décidé que je retournerois à Dekle. Je partis ſur le champ à quatre heures après-midi, avec une eſcorte nombreuſe, dont le Chef devoit remettre une Lettre au Gouverneur du Fort. Je n'avois mangé dans la journée que quelques figues, & mes gens étoient preſque à jeun.

Mes nouveaux Guides qui connoiſſoient mieux le Pays que mes Paliagars, me firent prendre par les montagnes. Le chemin étoit plus court, plus beau ; mais les eaux le rendent impraticable en Hiver, & la nuit on eſt expoſé à y rencontrer des Voleurs & des Pirates qui s'y retirent. Je paſſai la riviere de Dekle en ballon (la langue de ſable qui la veille la ſéparoit de la mer, ſe trouvoit alors coupée), laiſſant en deçà une jolie Pagode, & arrivai dans cette Ville à ſix heures du ſoir extrêmement fatigué.

On me conduiſit ſur-le-champ au Dorbar dans le Fort, où j'attendis le Gouverneur aſſez long-tems. Il parut enfin, & me dit obligeamment de m'aſſeoir. Tandis qu'un Sécretaire liſoit la Lettre du Commandant de Kiour, la Garniſon du Fort, compoſée de près de trois cens hommes, les Officiers à la tête, vint faire, paſſant comme en revûe, le Salam au Gouverneur. Les brandons allumés, le bruit confus des *tâls* & des tambours, le ſon rauque des flutes & des Clairons, tout cela entremêlé de coups de fuſil, faiſoit un vrai charivari très-propre à déconcetter un homme haraſſé, & inquiet du perſonnage qu'il alloit jouer.

Après cette ſcène Militaire il fallut en commencer une Juridique, & dans laquelle je n'étois plus ſimple ſpectateur : mais la vûe de l'Interprete me raſſura. C'étoit un Canarin Chrétien qui parloit Portugais. Je lui fis entendre en deux mots qu'il n'avoit rien à eſperer du Gouverneur, s'il me deſſervoit, & que, de mon côté, ſes bons offices ne ſeroient pas ſans récompenſe. On lui donna à examiner mes papiers qui étoient pleins de lignes avec quelques plans, ma Bouſſole, ma Lunette ; & *ſur ce qu'il aſſura* que toutes ces choſes avoient rapport à *l'Aſtronomie*, on me les rendit. Après cela recommencerent les queſtions qu'on m'avoit faite à Kiour, & auxquelles je répondis de la même maniere. On me demanda enſuite pourquoi je n'avois pas de Lettres de Neliceram : c'étoit en effet la négligence du Commandant de cet endroit qui m'expoſoit aux ſoupçons des Canarins. Je répondis ſimplement que je ne les avois pas cru néceſſaires, mais qu'au reſte le Gouverneur pouvoit envoyer un Exprès à Neliceram, & qu'on lui feroit connoître qui j'étois. Cette réponſe ne parut pas ſatisfaiſante.

Le Dorbar fini je me retirai chez le Portugais qui m'avoit servi d'Interprete, avec permission d'aller où je voudrois dans l'Aldée : mais on avoit eu la précaution de répandre cinquante hommes autour de la maison où je couchai, & mes Cipayes consignés étoient gardés à vue.

Le Gouverneur étoit lui-même fort embarrassé. Il craignoit de déplaire à Karnik de qui il relevoit, s'il laissoit échapper un espion : d'un autre côté il appréhendoit de se brouiller avec les François, qu'il pouvoit en quatre heures avoir sur les bras, s'il me retenoit sans raisons apparentes. Voici en conséquence la tournure qu'il donna à cette affaire. Le lendemain 6, il envoya dès cinq heures du matin un Exprès au Commandant de Neliceram, & lui marqua dans sa Lettre qu'il avoit fait arrêter un soldat blanc, accompagné de quatre Cipayes, & qu'il croyoit déserteur. Pendant la journée on me manda plusieurs fois du Dorbar : mais crainte de nouvelles difficultés, je refusai d'y paroître, & remis les Canarins à la réponse du Commandant de Neliceram.

Ma Paillotte étoit à une portée de fusil Est du Fort : de-là les montagnes me parurent aller du Sud-Est au Nord-Est. Je voyois de cet endroit le Fort à découvert. Il est bâti sur un Promontoire qui domine la mer. La porte est à l'Est. Il est flanqué de treize bastions ou tours rondes, & peut contenir huit mille hommes. L'Aldée qui est à l'Est du Fort, placée sur le côteau & entourée d'un petit mur de terre renfermoit sept à huit mille chevaux. La garde s'y faisoit exactement. Le soir, sur les huit heures je vis passer de ma Paillotte la ronde, composée de seize hommes commandés par deux Officiers.

Une heure après, j'eus avec mon hôte une querelle qui pouvoit avoir des suites. Le bon Canarin non content du petit présent que je lui avois fait, comptoit encore me rançonner à son aise sur le prix des vivres qu'il me fournissoit ; mais comme ma dépense étoit fixée, & que je n'avois pas fait entrer le tems de ma détention à Dekle, je me trouvois alors très à l'étroit. Aussi, pour me délivrer de cette tyrannie domestique traitai-je mon Portu-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

gais comme il le méritoit, & mon air assuré produisit l'effet que j'en attendois.

Le 7, à dix heures du matin arriva la réponse du Commandant de Neliceram. Le Cipaye qui l'apportoit n'eut audience qu'à deux heures après-midi, parce que le Gouverneur étoit allé à quelques lieues de-là accompagné de cinq à six cens Cavaliers, examiner une affaire dans laquelle un Nair avoit été tué.

Après la lecture de la Lettre du Commandant François les avis furent partagés pendant quatre heures. Les uns vouloient que l'on écrivit à *Mangalor*, d'autres qu'on me renvoyât à Karnik, quelques-uns qu'on me retint encore: mais le Cipaye de Neliceram avoit répandu dans le Fort, que Mahé étoit informé de ma détention, & que mon frére qui y étoit, alloit venir à Dekle avec un détachement me tirer de leurs mains. Ce bruit semé à propos termina la Délibération. A six heures du soir on m'annonça que je pouvois partir avec mes gens. Le Cipaye de Neliceram fut chargé d'une Lettre pour le Commandant François, dans laquelle le Gouverneur de Dekle se faisoit auprès de lui un mérite de la modération qu'il ne montroit sûrement que malgré lui.

La visite des Brahmes, Ecrivains & Pions du Gouverneur qui m'étoient venus faire Salam, m'avoit appris que l'heure de ma délivrance approchoit. Il fallut me saigner pour répondre à leur politesse par de petits présens.

Mon dessein d'abord étoit de passer la nuit à Dekle; mais les craintes de mes Cipayes me forcerent de partir. Jamais en effet je ne vis de gens si effrayés. Il sembloit qu'ils eussent tout le Canara sur le dos. Ils me dirent nettement qne si je voulois rester, ils alloient me quitter, appréhendant que le Gouverneur ne changeât d'avis, & ne les envoyât passer le reste de leur vie dans les prisons de Bedrour; je me rendis à leurs raisons. Nous prîmes dans l'Est de Tchittaye, de Pongaye & de la riviere de Neliceram, marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture, plutôt que de nous approcher des Aldées ou des Forts. La plus petite lumiere, le bruit d'un Tamtam éloigné, faisoit

soit voler mes Cipayes. Pour moi, à qui la crainte ne donnoit point d'aîles, je sentois toute la fatigue d'une pareille marche. Nous nous trouvâmes enfin à onze heures du soir sur le bord de la riviere Neliceram. A peine mes Cipayes me laisserent-ils reposer au pié d'un arbre en attendant le Canot qui devoit nous passer. Les pauvres gens se tâtoient encore lorsqu'ils furent dans le Fort, doutant presque que ce fût eux mêmes.

Je trouvai mon frere à Neliceram, & le plaisir que je ressentis en l'embrassant me fit bien-tôt oublier le péril auquel je venois d'échapper.

Ma curiosité n'étoit pas satisfaite: je m'étois contenté de reconnoître la pierre qui marquoit anciennement les limites du Canara. J'allai la voir une seconde fois avec deux Cipayes que l'on eût bien de la peine à déterminer à m'accompagner. Nous partîmes le soir, pour n'être pas vûs, & arrivâmes sur les dix heures dans l'endroit où elle étoit, à une demi-heure de chemin Nord Nord-Ouest de Pongaye. Je la dessinai à la lueur d'une bougie. Cette pierre étoit renversée. C'est une espece de colonne qui a quatre pieds, deux pouces de fût, & vingt-trois pouces de base. Cette derniere partie devoit être enterrée. Son diametre est de seize pouces, neuf lignes. Je n'y vis d'autre figure que celle qui occupe la face supérieure depuis environ le milieu du fût jusqu'au haut, & que je crois être un Lingam ou un bâton de Commandement. Je demandai dans la suite à des vieillards de Pongaye s'il n'y avoit rien d'écrit sur la face qui touchoit la terre. Les uns me dirent que Ciapnek ayant trouvé le nom d'un Particulier gravé auprès de son Inscription, avoit tout effacé; d'autres m'assurerent qu'il n'y avoit pas d'autre gravure que celle qui étoit sur la face supérieure. Ils ajoutoient que c'étoit une pierre de Pagode qu'on ne pouvoit remuer sans s'exposer à être frappé de mort. Mais j'ai remarqué généralement que ma curiosité les effarouchoit. Quel fonds après cela peut-on faire sur de pareils témoignages?

Ci-d.p. cxxix.

MANOCKJEE SORABJEE ASHBURNER

Je passai un jour à Neliceram; le P. Claude, Missionnaire Carme, qui étoit à la Côte Malabare depuis

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

1743, m'y communiqua les recherches qu'il avoit faites sur les Antiquités & la Religion du Pays [1]; & l'Ecrivain

[1] Je trouvai dans les papiers du P. Claude quelques traits d'Histoire & de Mythologie Indienne, que l'on verra peut-être ici avec plaisir. Ce Missionnaire fait remonter au tems de Schoparia, Prince puissant, Auteur de la distinction des Castes, l'origine de celle des Parias. Ce Monarque ayant défendu de tuer des Vaches ni d'en manger (ceci semble prouver que l'abstinence des Indiens à l'égard de cet animal ne tient pas au fond de leur Religion), déclara ceux qui dans la suite furent nommés Parias, immondes & même abominables, pour avoir transgressé son ordre. Il est en conséquence défendu de les toucher; & c'est pour se prêter au génie Malabare, très-porté aux superstitions, & qui les quitte difficilement, que dans le Maduré, le Mayssour, le Carnate, les Jésuites ont cru pouvoir baptiser les Parias dans des Fonts particuliers, & leur donner la Communion hors de l'Eglise. Les Parias forment entr'eux plusieurs Castes particulieres. Celle des Poulias est releguée dans les varges (les champs). Ils ne peuvent entrer dans les bazars; ils doivent se retirer quand ils voyent passer des Malabares d'une Caste différente de la leur. Les Brahmes, en allant le matin à la Pagode, crient de tems en tems, pour avertir les Indiens des autres Castes de ne pas se trouver sur leur chemin, ce qui pourroit altérer leur pureté. Les Nairs en font autant, d'aussi loin qu'ils apperçoivent un Poulia; & si ce pauvre malheureux, par inadvertance ou autrement, se trouvoit près du Nair ou le touchoit, celui-ci pourroit le tuer, sans autre forme de procès.

Hist. de la Mission Danoise dans les Indes &c. Tr. fr. T. I. p. 111.

Voici ce que le même Pere rapporte de la *Théologie Indienne*. Selon les Gentils, Karta (c'est-à-dire, *agissant*, en Maur) appellé encore Bara Vastou (*le grand Être*) ou Parasaschy, seul Dieu Souverain, le plus subtile des Elémens, infiniment parfait, éternel, indépendant, la sublime puissance qui contient l'Univers & en est le soutien, l'ame, pour y produire tout dans un ordre merveilleux, subsiste par lui-même, répandu partout, & principe de tout.

Ce Dieu suprême, pour se manifester, a répandu sa substance dans tout l'Univers, & en a composé les merveilles des quatorze Mondes. Ensuite il a paru sous une figure humaine, qu'il a nommée Schiva: mais comme Schiva alloit se retirer dans le Ciel des êtres les plus parfaits, nommé Sattialogom, Karta, pour demeurer avec les hommes, s'est transformé en trois autres figures humaines; la premiere, appellée Roudra (Iswaren); la seconde, Vischnou, & la troisiéme, Brouma, (Brahma); & a rempli ces trois personnes d'intelligence. En elles il n'y a qu'une Divinité, qui est Karta. C'est pour (peut-être, par) elles qu'il opere tout.

Brouma est le *Créateur*, & *préside* à la *transmigration* des ames. Vischnou est le *conservateur* & *entretient le bon ordre* dans les Mondes. Roudra est le destructeur & met fin à tout. Schiva qui est la plénitude de Karta & Karta lui-même dominent sur tout.

Selon d'autres Théologiens Brahmes, Karta ayant pris une figure humaine qui avoit mille têtes, deux mille bras & deux mille jambes, Vischnou sortit de son estomac & reçut de lui le pouvoir de conserver; Brouma sortit du nombril de Vischnou, & eut le pouvoir de créer; Roudra sortit du visage de Brouma, & eut le pouvoir de détruire.

Quelques uns veulent que Parasaschy (Karta) ait fait naître d'un œuf Brouma & Latchimi, d'un autre œuf Vischnou & Parvati, d'un troisiéme œuf Roudra & Sarasouvadi, qu'il ait ensuite donné ces trois Déesses formées de sa substance pour femmes à ces trois Dieux, avec les attributs distinctifs dont j'ai déja parlé, & fait Sarasouvadi, Déesse des Sciences, Latchimi, Déesse des richesses, & Parvati, des plaisirs charnels.

des Cipayes, né dans les Etats du Sonde, me donna les noms des grandes montagnes qui divisent la presqu'isle de l'Inde en deux parties, Est & Ouest, depuis les

Karta plaça ces trois Dieux dans un rocher d'argent, appellé Nahou merou, rempli de délices, & y produisit une infinité d'autres Dieux pour gouverner l'Univers.

Comme ces trois premiers Dieux ne devoient regner qu'un certain nombre d'années ou de siécles (parce qu'ils étoient bornés dans leur être), Karta les fit passer dans le Sattialogom, pour les y faire jouir (comme un dédommagement) d'une Béatitude plus parfaite. Il les a ensuite reproduits plusieurs fois au commencement des Mondes : desorte qu'il y a dans le Nahou merou Paravadam, & dans le Sattialogom plusieurs de ces reproductions de Vischnou, de Brouma & de Roudra.

Le tems du regne des autres Chefs du Monde est aussi fixé : après quoi, ils iront selon le mérite de leurs œuvres dans le Sattialogom, ou bien ils renaîtront dans le Pulhoam, sous quelque figure particuliere, pour y faire pénitence de leurs péchés.

Karta a détruit plusieurs fois tous les Mondes : on en est au quatriéme âge. Après cette destruction toutes les ames qui sont dans le Sattialogom retournent dans la premiere substance de Karta, & ne font plus avec lui qu'une même chose. Les autres (ames) vont dans le Memai (l'Enfer) Monde particulier, plein de ténebres, où il n'y a ni peine ni plaisir, & où ils attendent la production d'un nouveau Monde.

Lorsque Karta opere cette production, il reproduit aussi les Chefs du Nahoumer ou Paravadam, & ceux qui sont dans les Enfers vont de nouveau selon leurs mérites, habiter ou gouverner les autres Mondes.

Les Brahmes croyent le Monde (matériel) éternel, sans principe; un pur esprit ne leur paroît pas possible.

La plûpart des Gentils admettent le destin pour le bien & pour le mal. Tout est reglé dès la naissance par Brouma, qui selon les mérites envoye ensuite en Enfer ou en Paradis, ou bien fait repasser les ames dans des corps Ils comptent trois millions, trois cens mille Dieux grands & petits, à la tête desquels est Karta ou Arianaden, l'Être suprême. Les Indiens croyent l'ame d'origine divine. Il n'y a chez eux ni Athée ni personne qui nie la vie à venir; seulement au lieu de résurrection, c'est une reproduction.

On verra plus bas dans la Description des Pagodes d'Iloura & de Kenery, les noms d'une partie des Divinités subalternes des Indiens; je me contente d'ajouter ici quelques réflexions à l'Exposé du P. Claude. 1°. La maniere dont les Indiens s'expriment sur la nature de l'Être suprême s'accorde avec ce que me raconta, lorsque j'étois à Kandanate l'Archevêque Jacobite Schokor-eulla. Un Chrétien de Kottariguite (peut-être Kottagarekare) lui dit un jour, qu'il avoit lû dans un Livre Indien que les Divinités Malabares n'étoient que secondaires, créées par l'Être infini, & que c'étoit cet Être que l'on adoroit, en leur rendant des respects; mais qu'il n'y avoit que les habitans des montagnes, & les Brahmes particulierement consacrés au culte de ce Dieu, qui pussent en parler dignement.

2°. Ce qui distingue encore dans une même Caste les Indiens les uns des autres, c'est la dévotion particuliere qu'ils marquent pour quelqu'un des trois Dieux secondaires, Brama, Vischnou & Roudra. Le culte de ce dernier Dieu est le plus étendu. Le Lingam, (c'est-à-dire, *les parties naturelles de l'homme réunies à celles de la femme*,) sous la forme duquel on l'honore, est le symbole de la Nature toujours produisante; tous les Êtres participent à la matiere & se perpétuent par l'union de ces parties, qui en elles-mêmes n'ont rien d'indigne de celui qui les

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Pays qui sont au Nord de Goa descendant dans le Sud, jusqu'à Neliceram [1].

Après avoir fait une petite course à Biroumaley, je me rendis à Ramataly, & visitai en passant le Poste de Matelaye. De Ramataly j'eus la curiosité d'aller voir le Mont Delli, dont le Fort, dans l'état où il étoit alors, me parut de peu de défense. Les Malabares, depuis cette Montagne jusqu'à Pongaye se nomment Toulous. On verra plus bas que les Toulous, avant que d'avoir été subjugués par les Canarins, s'étendoient jusqu'à deux journées Nord de Mangalor.

Je voulus ensuite retourner à Mahé par les terres, & le Commandant de Ramataly me donna pour guide un Nair. Les Indiens de cette Caste sont très-braves. C'est la Noblesse militaire du Pays. Avoir un Nair pour soi, c'est avoir toute sa Caste, parce qu'ils se soutiennent mutuel-

a faites : voilà en deux mots le fonds du Linganisme, que l'on fera remonter, si l'on veut, jusqu'aux premiers âges du Monde.

3°. L'éternité du Monde matériel ne désigne proprement que l'éternité de l'étendue, qui, divisée dans le tems, forme la matiere ou les corps particuliers.

4°. La transmigration des ames tient à la perfection absolue & unique du premier Être, Karta, & à la maniere dont il produit, c'est-à-dire à l'émanation. Comme d'un côté cet Être souverain ne peut donner l'éternité, même postérieure, à des parties détachées de son être, parce qu'il seroit alors éternellement privé d'une portion de lui-même, & que de l'autre le nombre des émanations doit être borné; il suit de-là que pour perpétuer les Mondes au-delà du tems fixé à ces émanations, il faut qu'il les fasse reparoître par transmigrations ou par reproductions.

[1] Les montagnes qui divisent la presqu'Isle en deux parties, ont depuis le Cap Camorin jusqu'à Paniane, un nom général que j'ignore. De Paniane à Mangalor on les appelle les montagnes de Cardamon, & au-delà de cette Ville, simplement les Ghâtes; elles sont encore désignées par les noms des Rajahs, dans les terres desquels elles se trouvent.

Voici plusieurs de leurs noms particuliers. Dans le Nord, à quinze journées de Patmar de Neliceram, sont les *Baoeleka-ghât*. Dans le Pays du Bonsolo, toujours au Nord de Goa, à dix journées de Patmar de Neliceram, sont les Ghâtes de *Patgaon* (*Patghaonka-ghât*); les Ghâtes de Bimber (*Bimberka-ghât*, ou *Binguer*); les Ghâtes de Djabouti (*Djaboutika-ghât*); les Ghâtes de Nangaon (*Nangaonka-ghât*). Dans le Pays du Sonde, au Sud-Est de Goa, sont les Ghâtes de Schangueri (*Schanguerika-ghât*); les Ghâtes d'Ialepour (*Ialepourka-ghât*); les Ghâtes de Mosaeki (*Mosaekiha-ghât*. Dans le Royaume de Benroüalé, à six journées de Patmar de Neliceram (le Canara) sont les Ghâtes de Belghi (*Belghika-ghât*); les Ghates de Kolori (*Kolorika-ghât*); les Ghâtes de Oschangri (*Oschangrika-ghât*); les Ghâtes de Schighari (*Schigharika-ghât*); les Ghâtes de Besali (*Besalika-ghâte*. A la hauteur de Neliceram sont les Ghâtes de Karnia.

lement. Aussi sont-ce les guides les plus sûrs. Si l'on vous fait quelqu'avanie, ils sont hommes à vous défendre aux dépens de leur vie, & même à se donner la mort, pour attirer la vengeance de leur Caste sur ceux qui les attaquent. Leur principal défaut est d'être extrêmement fiers.

A deux heures de chemin de Ramataly je passai par Kougniengalao. Le Pays est très-beau, les bords de la riviere de Ramataly sont couverts de Nelis. A une heure un quart de chemin delà je traversai cette riviere, qui du Nord-Ouest tourne dans le Sud où elle baigne une petite chaîne de montagnes qui va du Sud-Ouest à l'Est Sud-Est. Les grandes montagnes Sud & Nord un quart Nord-Est; les plus prochaines de ces montagnes, à une heure de chemin.

Après avoir marché deux heures & demie je me trouvai à Maraye, situé un peu au-delà d'un Fort de Kolastry, bâti en pierre sur une haute montagne & flanqué de douze tours ou bastions. Maraye est une grosse Aldée, dont les environs prolongés entre deux chaînes de montagnes, sont bien cultivés; elle est arrosée par une riviere de même nom qui se jette dans la Mer près de l'embouchure de la riviere de Palorte.

Cette derniere riviere est à une petite heure de chemin de Maraye, à l'Ouest d'une montagne sur laquelle est la grande Pagode de Kerekotta : vis-à-vis de cette Pagode est une Chaudri & un étang d'eau douce. La riviere de Palorte est fort large, & ne peut se passer à gué. Après avoir descendu dans l'Est elle se jette dans la mer au Sud Sud-Ouest. Des deux côtés de son embouchure sont deux Forts nommés Palorte, qui étoient alors entre les mains des Anglois. L'ancien Palais de Kolastry est dans le Sud-Est.

Le Pays compris entre Maraye & Palorte se nomme Tcherougouna, du nom de deux montagnes fort hautes qui le dominent. A moitié chemin l'on passe sur un pont de bois une petite riviere qui se jette dans celle de Palorte. Dans cet endroit les petites montagnes sont à gauche, les terres basses & peu cultivées, quoique le fond en soit bon. On rencontre beaucoup de Pagodes en bois : on

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIe. Partie.

en voit une conſtruite ſur un rocher; l'eſcalier qui y conduit eſt taillé dans le roc.

Palorte ſitué ſur la riviere de ce nom, eſt un endroit conſidérable. Il eſt protégé par un Fort qui appartient à Kolaſtry, élevé ſur une petite montagne. Ce Fort conſiſte en quelques Tourelles qui communiquent par une Courtine, eſpece de rempart garni d'embraſures. A une portée de fuſil dans l'Oueſt eſt une batterie dreſſée ſur une montagne qui défend la riviere. Un peu dans l'Oueſt on voit un autre Fort commencé, & dans l'Eſt, à un quart de lieue, le Château de Kolaſtry, nommé Kottar. En tout il peut y avoir deux lieues & demie de Ramataly à Palorte, & une lieue de Palorte à Cananor. Généralement le Pays eſt bien cultivé aux environs des Aldées, & comme les champs ſont ſouvent enclôs de petites levées, garnies de cocotiers, on ne peut voyager qu'avec peine & lentement.

A une heure de chemin de Palorte eſt Inkounnou, dernier Fort du Pays de Kolaſtry. Je fus arrêté par les gens du Tchoki, qui me tinrent près de deux heures ſur le chemin, tandis que mon Nair étoit allé au Fort, déclarer au Commandant qui j'étois. J'eus beaucoup de peine à les empêcher de s'emparer de mes armes, & ſurtout de mon fuſil à deux coups. Il ſembloit de leur part qu'il n'y eut que curioſité; mais ſi mon Nair ne m'eut pas rejoint avant la nuit, il eſt certain que j'étois volé, & même que j'aurois couru riſque d'être aſſaſſiné. Ce malheur étoit arrivé quelques tems auparavant à un Soldat François qui alloit de Mahé à Ramataly. Ce retard m'obligea, après avoir paſſé une petite riviere qui coule de l'Eſt Sud-Eſt, des montagnes, de m'arrêter à Tchauguès, petit Village ſitué à une demie lieue d'Inkounnou. Je paſſai la nuit dans l'enceinte d'une Pagode, couché dans l'eau au milieu des herbes. Le moins que je riſquaſſe étoit d'être mordu par quelque couleuvre.

Je partis le lendemain de Tchauguès, paſſai à une petite portée de canon d'Aguerikotta, Fort du Cananor, Prince Muſulman, & traverſai une petite riviere ſur un pont de bois à moitié détruit. Je vis de cet endroit la

Kuenna, riviere peu considérable, qui du milieu de deux montagnes fort hautes, formant une espece de Promontoire, se jette à l'Ouest dans la mer. Plus loin paroît sur une montagne un petit Fort appartenant aux Anglois, appellé Arekati. L'Aldée de ce nom est dans un fond; elle est considérable & dépend de Kolastry, qui est toujours maître du Pays, dans l'intérieur des terres; le Cananor ne posséde que la Côte. On voit à Arekati deux grandes Pagodes en pierre, précedées d'une cour, comme à la Côte de Coromandel: mais les portes sont beaucoup plus basses, & couvertes d'un toît qui déborde en forme d'auvent; au lieu qu'à l'autre Côte elles se terminent en Pyramides.

Je mis près de trois heures à me rendre de Tchauguès à Eleena, par des chemins affreux, dans des fonds & dans des champs de Nelis. A une demie-lieue du Fort de Cananor (apperçu du haut des montagnes qui conduisent à Arekati) la route dans l'Est, le Nord-Est & l'Est Nord-Est. Un peu plus loin est la riviere de Moutattou, large & non guéable, qui mene à Talichery, Comptoir Anglois. Je la passai à Porator, Aldée assez considérable.

Au-delà de cette riviere commencent les Etats du Roi de Kotiat & de ses deux freres, appellés les trois Nambiars: ce sont des Princes Gentils qui ont conquis ce Pays sur Kolastri. Le Palais de Kotiat est à un quart de lieue, sur une montagne, entourré de murs percés de crenaux, & garnis de deux especes de tourelles. A une lieue & demie est Kotiat, grosse Aldée sur une riviere de même nom, qui n'est pas guéable. Je vis dans cet endroit des fusils à batterie Européenne faits par les Naturels du Pays. Les grandes montagnes du Sud Ouest au Nord-Est. Je laissai à quelque distance dans l'Ouest un Fort abandonné, que Kolastri avoit pris sur les Anglois. Le Domaine de ce Prince recommence à la riviere de Ponia, & va jusqu'à celle de Mahé. La premiere de ces rivieres descend du Nord-Ouest & se jette dans la mer au Sud-Ouest, après avoir fait le tour du Compas.

Je me trouvai vers les deux heures après-midi sur la rive septentrionale de la riviere de Mahé, dont l'aspect de ce

côté est très riant. Les Malabares appellent Aïjour les Villages situés aux environs de ce Comptoir.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je passai quelques jours à Mahé avec mon frere, qui se disposoit à partir pour Goa, dans le dessein de se rendre ensuite à Surate par terre. C'étoit aussi mon projet: mais les Chrétiens de Saint Thomas, après ce que j'avois lû dans l'*Histoire du Christianisme des Indes* de La Crose, & dans l'*Histoire de l'Eglise Malabare* de Raulin, me tenoient trop au cœur, pour que la proximité de leur Pays ne m'engageât pas à leur rendre visite. Je me disposai en conséquence au Voyage de Cochin; M. Houssaye, Résident François à Calicut, me donna des Lettres pour le Commandeur & le Secretaire de cette Ville, & pour le Pere Anastase, Carme, Missionnaire de Matenchery; & je partis de Mahé en Tonne le 28 Décembre, à dix heures du soir.

Imprimé à Rome en 1745 in-4°.

J'arrivai à Calicut à neuf heures du matin. Les François, les Anglois, les Danois & les Portugais ont des Loges dans cette Ville. Les premiers ne l'occupoient pas alors toute l'année, les clefs étoient entre les mains du Topaye, qui même n'y résidoit pas. La Loge Portugaise avoit pour Facteurs trois Jésuites.

Calicut est une Ville considérable, bâtie l'an 825 de J. C. (l'an 933 de sa fondation répondoit à l'an 1758 de J. C. selon le fils du Topaye de la Loge Angloise, & située à onze degrés dix-sept minutes de Latitude Septentrionale, à deux journées Ouest des montagnes de Cardamon. Son Commerce consiste principalement en Poivre, Cardamon, Sandal, bois de Sisem. Cette Ville a toujours fait partie du Domaine du Samorin. On croit qu'elle a été fondée par Scharan Peroumal Empereur de la Côte Malabare, dont les Etats partagés entre ses parens & ses principaux Officiers, ont formé les Royaumes de Calicut, Crancanor, Cochin &c.

Govea Hist. Orient. &c. tr. franç. 1609, p. 14-16.

Lorsque je passai à Calicut le Palais du Samorin étoit à une portée de fusil de la Ville. Ce Monarque pouvoit mettre cinquante mille hommes sur pied. Ouniaschi Erary & Teningery Namboury, Ministres fort habiles, étoient à la tête de ses Conseils. Il étoit alors en guerre avec le Roi

de

de Cochin, & s'étoit déja avancé à la hauteur de Cranganor avec une armée de trente mille hommes, dont trois à quatre cens étoient armés de fusils Européens. Le Roi de Travancour s'approchoit aussi du côté du Sud, sous prétexte de vouloir secourir le Roi de Cochin: mais il se retira quelque tems après. Les Hollandois se seroient trouvés fort embarrassés, si le Roi de Travancour d'un côté, & le Samorin de l'autre, les eussent attaqués en même-tems, comme ils paroissoient le craindre.

Je ne passai à Calicut que huit heures, dont j'employai une partie à me promener dans la Ville. Elle fourmille de Maures [1] qui y ont un Bazar particulier & sont même fort insolens, & de Tives, Caste d'Indiens dont le caractere est bien différent. Les Tives sont doux, assez fideles, & s'accommodent fort bien avec les Européens, qui les prennent volontiers pour domestiques.

On distingue à cette partie de la Côte Malabare cinq principales Castes, dont voici les noms, tels qu'ils m'ont été donnés par le Caçanare Mataye.

La premiere Caste est celle des Bramenies (les Brahmes), dans laquelle les Nambouris, leurs Patriarches, tiennent le premier rang; la seconde, celle des Tchetteries, dont les Prêtres se nomment Nambis (c'est la Caste du Roi de Cochin); la troisiéme, celle des Vaïschies: ces trois Castes ne mangent pas de chair, pas même de poisson. La quatriéme Caste est celle des Tchouteries (les Nairs), qui mangent de tout, excepté de la Vache; & la cinquiéme, celle des Tcheigoes, qui comprend les Tives.

Dans ces différentes Castes, l'état de Cuisinier n'a rien d'avilissant. Le Cuisinier du Bramenie est plus grand que le Tchetterie. Lorsqu'un Nair donne un repas, s'il y invite des Brahmes, il faut que ce soit un Brahme qui prépare les mets. Mais l'état de Barbier & celui de Blanchisseur ne peuvent être exercés que par des Castes inférieures

[1] Les Maures étoient déja puissans à Calicut en 1498, lors de l'arrivée des Portugais; ils souleverent contre eux les Puissances du Pays, & même leur attirerent sur les bras les forces du Soudan d'Egypte.

La Caste des Tives est originaire de Ceylan. Voici ce qu'on rapporte de son arrivée à la Côte Malabare. La fille d'un Charpentier étant un jour allé trouver une de ses amies, fille d'un Blanchisseur, pour l'engager à jouer avec elle, la trouva occupée à couler la lescive. Celle-ci craignant de quitter le linge qu'elle blanchissoit, la fille du Charpentier lui dit d'en attacher les deux bouts à deux bâtons, & de laisser couler la lescive d'elle-même. La fille du Blanchisseur suivit son conseil, & le linge fut mieux blanchi. Le Roi charmé de voir son linge plus blanc qu'à l'ordinaire, demanda au Blanchisseur d'où cela venoit. Celui-ci lui répondit que c'étoit la fille de tel Charpentier qui avoit passé sa lescive, & le pria de la lui donner pour domestique. Le Roi lui accorda sa demande, & les Charpentiers se croyant insultés, se retirerent à Ceylan avec les Orfévres, les Serruriers ou Forgerons & les Fondeurs. Les instances que leur fit Scharan Peroumal pour les engager à revenir à la Côte, furent inutiles. Enfin, Thomas Knaye vainquit leur résistance, & ce Monarque le récompensa de ses bons offices en lui donnant pour Mosse la fille d'un Blanchiseur. Les Charpentiers, à leur retour à la Côte, furent accompagnés par un grand nombre de Tives qui s'y établirent, & qui sont la tige de ceux qu'on y voit actuellement.

Ce Colloque du Roi avec son Blanchisseur, paroitra sans doute ridicule, ainsi que la simplicité de cette fille, qui ne devine pas que les sels se filtrant d'eux-mêmes, le linge doit être mieux blanchi : mais il faut faire attention que dans ce monde-ci tout est relatif. Les inventions les plus simples & les plus utiles sont souvent dûes au hasard ; & chez des Noirs qui trouvent que le blanc contraste agréablement avec leur teint, une nuance plus fine dans cette couleur, paroît une découverte aussi intéressante, que le seroit pour nous l'invention d'une nouvelle étoffe d'or ou le secret de blanchir la soie à la maniere des Chinois [1].

[1] Tandis que j'étois à Calicut, le Topaye François me donna la route de Mahé à Cochin par le bord de la mer telle qu'elle suit, & je la vérifiai à mon

Je partis de Calicut à cinq heures du soir & me trouvai à Panany le lendemain au lever du Soleil. Le 31 j'arrivai à Cochin sur les neuf heures du matin.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Cochin est dans une Isle qui appartient aux Hollandois. Le Roi de Cochin n'étend sa Jurisdiction que sur la terre ferme. On distingue dans cette Isle le grand Cochin, qui est la Ville que les Hollandois prirent en 1663 sur les Portugais & qu'ils occupent maintenant, & le petit Cochin, à quelques portées de fusil Sud du Village de Matencheri,

Voy de Tavern. T. II. p. 134 & suiv. Rec. des Voyag. des Hollandois. T. III. p. 19 & suiv.

---

retour. A quatre lieues (ou quatre heures de chemin) de Mahé est la Riviere de Kotta qui sert de limites aux Etats du Bayanor. Avant que d'y arriver on trouve à une lieue de Mahé, Schombaye; une lieue plus loin, Madapalli; à une lieue de-là, Badeguerey, éloigné d'une lieue de Kotta. A deux lieues de ce dernier endroit est Trikodi, & une lieue plus loin, Kodi. Le mot *Kodi* signifie pierre, & en effet, vis-à-vis de Kodi, la mer, à une lieue ou deux de terre, est si remplie de rochers que les tonnes ne peuvent s'exposer à y aller à la voile; les Maquois les tirent alors le long du rivage à la Cordelle. A une lieue de Kodi est Koelandy On rencontre deux lieues plus loin Elettour, dont la riviere se jette dans la mer, & qui est à deux lieues de Calicut. La Côte suit le Sud-Est un quart Sud. La riviere de Calicut est à une demie lieue de la Ville. Une lieue & demie plus loin on rencontre Beïpour, dont la riviere porte des embarcations de trois cens tonneaux. Une lieue plus loin coule la riviere de Karmandi. On trouve à une lieue de là, Parporangaye, Aldée habitée par des Chrétiens Portugais. A deux lieues de-là est Tanor, où l'on voit les ruines d'un Comptoir Anglois & d'une Eglise Portugaise. Panany est à quatre lieues & demie de Tanor, & par conséquent à dix lieues & demie de Calicut. Les Hollandois avoient autrefois dans cette Ville une Loge qu'ils ont abandonnée depuis seize ans. On n'y trouve qu'une Paillotte ou deux de Chrétiens. La riviere est assez grande; le Port s'annonce par une pointe qui avance dans l'Ouest.

De Panany à Palepetti, petite Aldée, on compte trois lieues, & deux de Palepetti à la riviere de Blangatte qui borne les terres du Samorin. Une lieue plus loin (une demie lieue par terre, selon le Topaye) est Schetoüa, Fort Hollandois auquel commencent les possessions de la Compagnie. La Côte suit le Sud-Est & le Sud-Sud-Est. Lorsque l'on vient de Cranganor on ne peut passer à Schetoüa sans un ordre du Commandeur de Cochin, qui ne le donne que difficilement. On compte six lieues de Schetoüa à Cranganor, où les Hollandois ont une Garnison assez considérable; le Fort est bâti sur un roc qui avance dans la mer & forme une anse, ou une espece de Port avec la terre ferme. Près de Crancanor est la Ladrerie des Hollandois, bâtiment qui a quelqu'appatence, & deux lieues plus loin, Paliparom (Palliporto). La riviere du même nom est un peu dans le Sud. La Côte suit le Sud-Est un quart Sud.

Cochin est à six lieues de Paliparom. Ce que M. Daprès dit de la vûe de cette Ville & de l'entrée de la riviere m'a paru assez exact; mais je n'ai pas trouvé toutes les positions de ses Cartes aussi justes: par exemple, il compte quatorze lieues de Calicut à Paniane (Panany), & il n'y en a que dix & demie; il en met sept de ce dernier endroit à Cranganor, & il y en a douze.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

où est le Palais du Roi, bâti par les Portugais. Plus loin, toujours dans le Sud, le long de la riviere de Cochin est le Bazar des Juifs Blancs, suivi de celui des Noirs, puis quelques Palmars (Vergers de Cocotiers, Palmiers &c.) & le Bazar Maure accompagné d'une Mosquée. A une demie lieue de Matencheri est Palorte, Paroisse Catholique; & à deux lieues Est, Trepontaré, grande Pagode où le Roi de Cochin va quelquefois faire ses dévotions.

La Ville de Cochin s'étendoit autrefois jusqu'à Matencheri. On voit encore au passage qui porte ce nom une partie des fondemens de l'ancienne Doüane. Les Hollandois en ont resserré l'enceinte pour la garder plus facilement. La face de l'Est est la plus longue; à celle du Nord est une jettée de pierre qui va jusqu'à la petite porte. A côté de cette porte est un Corps-de-Garde suivi de Magasins. Au-delà paroît une avancée de cinquante toises, au bout de laquelle la riviere communique avec les fossés qui entourrent la Ville. Cette riviere près de la petite porte, peut recevoir des Manschouës chargées [1].

[1] Voici (à-peu-près) l'état de Cochin & la position de cet Etablissement à l'égard des Puissances voisines. Le premier du Comptoir a le titre de Commandeur & est à la tête du Conseil, qui est composé de huit personnes, le Chef compris; sçavoir, le sur-Marchand ou second, le Commandant des troupes, le Fiscal qui fait aussi l'office de Notaire, le Garde-Magasin, le Teneur de Livres & le Caissier, tous trois Sous-Marchands, & le Sécrétaire: deux Mestices, le Topaye & le Douannier ont aussi le titre de Conseiller. En général il y a aussi beaucoup de sang mêlé parmi les Employés; & presque toutes leurs femmes, du Commandeur au dernier Assistant, sont Noires ou Mestices.

Les troupes de ce Comptoir sont un *mélange de Nations*, dans lequel les *Allemands* ont *la préférence*, *ensuite les Hollandois*, puis les François. Les Capitaines ont par mois cinquante roupies d'appointemens, les Lieutenans à proportion, les Enseignes vingt-deux, les Soldats neuf florins payés en fanons, à vingt pour une roupie; ce qui fait environ deux cens douze fanons: mais par une œconomie inhumaine, ils ne reçoivent que cent dix fanons, parce qu'on leur retient l'habit, les souliers & ce qu'ils ont reçu d'engagement en Europe. Lorsqu'un Soldat a fait son tems, il peut se rengager à des conditions plus avantageuses, & sa paye avec le tems passera quelquefois celle du Caporal. Le Commandant des troupes, retire des droits de la Ladrerie, de la Maison des Orphelins & des Soldats qui veulent être exempts de service; ce qui joint à ses appointemens, lui fait un revenu assez considérable. Les autres Officiers sont à peine à l'aise. Pour les Soldats, après avoir été mal nourris en route, ceux qui se trouvent à Cochin sans métier, sont dans la misere. J'en ai vu monter la garde en veste & sans souliers. Ils sont encore sujets à la ladrerie, maladie causée par la mauvaise nourriture, le poisson salé, & sur-

Descendu à terre, ma premiere visite fut chez le Commandeur. Il étoit alors à sa maison de campagne. J'allai l'y trouver; je lui déclarai l'objet de mon voyage, & lui demandai la permission d'aller à Veraple & à Odiamper. L'ac-

tout par les eaux saumaches de Cochin : les François n'en sont pas attaqués. Ce sont vraisemblablement les eaux qui produisent encore l'enflure de jambe qui est générale chez les Naturels de Cochin & des environs.

La position des Hollandois à cette Côte est assez critique. Généralement ils n'ont pas le talent de se faire aimer des gens du Pays. Le Samorin les inquiete du côté du Nord. En 1757, ils attendoient deux Vaisseaux de Batavia qui devoient leur amener trois cens Blancs & dix-sept cens soldats Noirs, la guerre ayant été heureusement terminée dans cette derniere Isle, après la perte de bien du monde, par la valeur des François qui formoient la garde du Général. Ils comptoient avec ce renfort être en état de tenir la Campagne, comme ils avoient fait trois ans auparavant, contre le Travancour. Car, quoique le systême de la Compagnie soit de ne pas s'aggrandir, & même de tout souffrir plutôt que d'avoir la guerre; les Hollandois ne vouloient pas de paix avec le Samorin qui consentoit à se retirer, qu'il ne les eût dédommagés des frais de cet armement. D'un autre côté, celle qu'ils avoient faite avec le Travancour ne leur ôtoit pas tout sujet de crainte; autrefois les bornes de cet Empire étoient au-delà de Kalikoulan; il y a quelque tems qu'elles étoient près de Porca : en 1757, il s'étendoit jusqu'à la riviere de Castelle.

Le Prince qui gouvernoit alors ce Royaume, occupoit le trône depuis trente ans; on le soupçonnoit de viser à la Monarchie de cette partie de la Côte. Il avoit été en guerre avec les François, les Anglois, les Hollandois & toujours avec avantage. Ses troupes bien disciplinées pour le Pays, montoient à plus de cinquante mille hommes. Fidéle à sa promesse, lorsque son intérêt n'y étoit pas absolument opposé, ce Prince étoit cruel par occasion, vif dans ses reparties, & pénétroit un homme jusqu'au fond de l'ame. Son regne avoit été traversé par mille événemens dont il s'étoit tiré heureusement. Étant de Caste Naire, il se trouvoit comme inférieur aux Brahmes, & ne pouvoit manger avec eux. Pour se naturaliser en quelque sorte Brahme, il fit faire en 1751 un veau d'or, entra dedans par le mufle & sortit par-dessous la queue. Depuis ce tems il est reconnu pour Brahme & date ses lettres du jour de sa renaissance du Veau d'Or. Mais les Brahmes étrangers taxent de lâcheté ceux de leur Caste qui mangent avec lui.

Au commencement de son regne, voulant tirer quelques sommes des Hollandois, il les envoya complimenter sur leurs pertes, les plaignant de l'état de disette où ils se trouvoient. On lui répondit que grace à Dieu, malgré ses malheurs, la Compagnie ne manquoit pas de fonds. Ce Prince, profitant de l'aveu, demanda des subsides, une grosse somme pour en avoir au moins une petite.

En 1749, le Baron Imhof, Commandeur de Cochin, homme d'une politique rafinée, eut quelques entretiens avec le Travancour au sujet de la Reine de Channat, Souveraine de Koélan. On s'échauffa de part & d'autre, & sur ce que le Travancour répondoit aux menaces du Baron, qu'il avoit pour retraite assurée des rochers inaccessibles, celui-ci répliqua que la Compagnie Hollandoise étoit assez forte pour percer les montagnes. A la bonne heure, lui dit le Travancour d'un air moqueur, & moi avec quelques Manschouës armées en guerre je vais faire la conquête de l'Europe. On se sépara plus aigri que jamais, & l'on se prépara à la guerre.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

cueil qu'il me fit fut des plus polis. Les Zopis de Brandevin, la Bierre, les pipes de Tabac & le vin se succéderent tour à tour & firent le fonds de la conversation. Il fallut rester à dîner ; j'attirai l'attention de Mesdames les Hollandoises, moitié blanches, moitié noires, qui étoient à

Ce Prince devoit une partie de ses succès à un François nommé de Lanoye, qui avoit établi quelque discipline parmi ses troupes. Ce François, bien intentionné pour sa nation, profita de la faveur du Travancour pour nous faire offrir un Établissement à Coleche, lieu important pour les toiles que l'on y fabrique, & par la proximité d'Anjingue & de Ceylan. Ce projet présentoit une utilité plus réelle que des conquêtes au Nord de Mahé daas les terres.

Voy. le Mém. de la Compagnie des Indes, Piec. justif. p. 22, 23.

Tant que le Travancour avoit eu besoin de M. Lanoye, il l'avoit ménagé, lui avoit donné des biens considérables : il avoit même favorisé ses passions. Le fait mérite d'être rapporté. M. Lanoye s'étant pris d'une belle passion pour la fille du Topaye d'Anjingue, la demanda à son pere en mariage. Elle lui fut refusée. Celui-ci s'adresse au Travancour, lui expose sa situation, l'excès de son amour, & lui fait sentir le mépris que les Anglois font d'un homme qu'il honore de sa confiance. Ce Prince offensé dans son Général, envoye un Exprès au Commandant d'Anjingue, & menace de le suivre de près avec une armée formidable, si l'on tarde plus longtems de satisfaire son favori Les Anglois ne jugerent pas à propos de soutenir un siége comme celui de Troye : la fille du Topaye fut envoyée à M. de Lanoye qui l'épousa.

A mesure que le Travancour a vu croître sa puissance, ses égards pour M. de Lanoye ont diminué. En 1757 il ne le consultoit plus. Confiné dans les terres avec des biens suffisans, mais sans considération, ce François chargé de discipliner quelques blancs à moitié nuds, auroit bien voulu quitter un Pays, qui vraisemblablement, s'il vit encore, sera pour lui un exil éternel, parce que le Prince dont il connoît les forces & le génie, a intérêt à ne pas l'en laisser sortir.

Il est visible qu'un homme du caractere du Roi de Travancour devoit intriguer les Hollandois. D'un autre côté, ils n'avoient aucun secours à attendre du Roi de Cochin, quoiqu'il pût mettre sept à huit mille hommes sur pied : ce Prince qu'ils tenoient comme en tutelle, auroit été le premier à s'élever contre eux, si ces forces le lui eussent permis. La Compagnie, il est vrai, lui donnoit une partie du revenu de la Doüane de Cochin, & il avoit le privilége de charger un vaisseau de poivre & de le vendre aux Etrangers. Mais, connoissant les vraies intentions de ses Alliés, ou plûtôt de ses maîtres (La Compagnie s'est réservé ce commerce exclusivement) il étoit rare qu'il s'en servit pour lui-même.

Quoique le Roi de Cochin n'ait qu'une ombre d'autorité, il est cependant réputé plus grand que les autres Rois de la Côte, parce qu'il est regardé comme vrai successeur de Scharan Peroumal, du moins quant aux prérogatives spirituelles. Il porte le nom de Radjaw (Rajah), & a sous lui quatorze Princes Souverains nommés Kartaws, qui ont droit de vie & de mort. Après eux sont les Généraux d'armée nommés Morambis, qui possedent des terres & sont supérieurs aux Karikars, Ministres ou Intendans. Les Meynommars, Ecrivains, Secrétaires, Commis de Finance & Officiers subalternes en tems de guerre, forment la cinquiéme grade de la Cour du Rajah ; après eux sont les Kotonaymars, chefs de troupe, de vingt, de trente hommes &c, & enfin les Nairs qui sont les soldats.

table. En prenant congé du Commandeur, je lui réïterai ma demande. Mais sa réponse fut qu'il ne pouvoit me l'accorder, sans en avoir fait part au Gouverneur de Ceylan. Je n'insistai pas davantage, de peur de faire naître des soupçons qui auroient pû me nuire, résolu que j'étois de me passer, s'il le falloit, de la permission du Commandeur.

Une visite plus intéressante pour moi, fut celle de M. Van Vechten, Secretaire du Conseil, à qui je remis une Lettre de M. Houssé. C'étoit un homme poli, obligeant & Lettré. Les Missionnaires cultivoient son amitié avec fruit. Notre entretien roula sur l'Histoire, les mœurs & les Antiquités, tant Indiennes que Chrétiennes de la Côte Malabare. M. Van Vechten m'avoua que depuis quatorze ans qu'il faisoit des recherches à ce sujet, il n'avoit rien pû trouver de certain, & que le Greffe de Cochin ne renfermoit que des piéces relatives aux affaires des Hollandois avec les Princes du Pays. Je l'engageai à ne pas abandonner malgré cela l'entreprise, & le priai de me permettre d'avoir avec lui de Surate un commerce de Lettres.

M. Van Vechten me parla de M. Vanderpute, qui avoit été envoyé de Hollande pour des recherches relatives aux Lettres, à l'Histoire Naturelle, & qui étoit mort à Batavia. Il me fit connoître le Syrien George Namet eulla, qui avoit déja passé à Cochin, & qu'il croyoit propre à satisfaire ma curiosité sur les Chrétiens de S. Thomas, & me donna la traduction en Hollandois des Bulles par lesquelles Ignace George, Patriarche d'Antioche, établissoit Basilius Schokor eulla, Archevêque de la Côte Malabare, données à Diarbekir le 23 Juillet 1749. M. Van Vechten me conseilla aussi de m'adresser à M. Van Dorts, Juif du Duché de Juliers, converti au Christianisme, & qui étoit alors Professeur de Théologie à Colombo. J'écrivis en conséquence en Latin à ce Professeur une Lettre, dans laquelle je lui demandois son amitié, les caracteres Ceylanois, l'origine de l'Idolâtrie Indienne, des nouvelles de l'Inscription que l'on disoit être sur le Pic d'Adam, & lui marquois d'envoyer la réponse dont il voudroit bien m'honorer, à M. Van Vechten, qui devoit me la faire tenir à Surate. Je re-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

çus en effet dans cette Ville une Lettre de M. Van Dorts écrite aussi en Latin, datée de Colombo le 22 Février 1758. Après des complimens & des éloges que je ne méritois pas, ce Professeur offroit de me communiquer sur l'Histoire & la Religion des Indiens tout ce qu'il pouvoit avoir recueilli: *uti*, dit-il, *talem apparatum harum rerum possideo, qualem... in multis non reperies litteris.* Pour appaiser en quelque sorte cette soif de Littérature Indienne que je lui avois montrée, il joignit à sa Lettre le *Pater &c.* en Tamoul de la Côte de Coromandel, & en Ceylanois, avec la prononciation & la traduction Latine entre lignes; il me marquoit en même-tems qu'il desiroit que de son côté notre commerce de Lettres fut en Hollandois. Les événemens qui dans la suite ont partagé le tems que j'ai passé dans l'Inde, m'ont empêché de suivre cette correspondance.

J'allai encore rendre visite au Ministre de Cochin, qui me parut peu instruit, quoiqu'il eut une belle Bibliothéque, riche surtout en Commentateurs de la Bible.

La vie que je menois à Cochin ne me plaisoit pas trop. Je voyois qu'il n'y avoit rien à attendre des Hollandois pour la connoissance du Pays, & le séjour de la Ville m'occasionnoit des frais dont je commençois à sentir le poids. L'Aubergiste de Cochin, obligé de payer une somme considérable au Commandeur, a en conséquence le droit exclusif (monopole d'une nouvelle espece) de rançonner les Étrangers, ceux-ci ne pouvant descendre que chez lui. Celui qui tenoit alors cette espece de Ferme étoit un gros Hollandois à large circonférence, riche de plus de cinquante mille roupies, & qui *bûvoit le Zopi* & fumoit la pipe avec une grace inimitable. Il y avoit plaisir à le voir au bout de la table, entourré de deux Caffres & de trois ou quatre Negrillons occupés, l'un à lui verser à boire, l'autre à lui essuyer la bouche, celui-ci à lui chasser les mouches le quatriéme à l'éventer. Il n'y avoit pas dans l'*Auberge* d'autre table que la sienne; & il crut presque me faire honneur en me l'offrant. J'avois pour Convives trois Arméniens bien rentés, qui bûvoient du vin de Bordeaux, tan-

dis que pour plus d'une raison je m'en tenois à la Bierre. Je voulus tirer parti de ces Arméniens, en attendant réponse à la Lettre que j'avois écrite à Veraple à M. Florent de Jesus, Evêque d'Areopolis, & Vicaire Apostolique à la Côte Malabare : mais je les trouvai fort ignorans, & uniquement au fait de leur Commerce. Seulement le plus jeune des trois me montra le *Dictionnaire Latin-Arménien* de Villotte, dont il faisoit grand cas. Les Lettres que je vis entre les mains de cet Arménien me firent faire des réflexions sur les ressources qu'enfante l'avidité. A peine âgé de trente ans il avoit parcouru la Moscovie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, & étoit muni de Lettres de recommendation & de créance pour tous les Chefs des Comptoirs Européens établis dans l'Inde : il m'en montra même une pour M. de Lally, que l'on attendoit à la Côte.

Au retour d'une petite Fête que l'Aubergiste nous avoit donnée à sa maison de campagne, & dont les Arméniens avoient payé les frais au Billard, je trouvai à Cochin le P. Anastase, Missionnaire de Matencheri. Il revenoit de Veraple & me remit une Lettre de M. Florent. Les Missionnaires Catholiques, ainsi que les Schismatiques, vivent fort tranquillement sous la protection des Hollandois, & exercent en toute liberté les fonctions de leur ministere : du tems des Portugais les Missionnaires Etrangers étoient obligés de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal. Les politesses que me fit le Pere Anastase m'engagerent à l'aller voir au lieu de sa Mission. Il faisoit bâtir deux petites chambres, & n'avoit alors pour couvert qu'une Paillotte. Ce Pere voulant me traiter avec une sorte de distincton, fut obligé de se servir de son Eglise. Il me donna dans un coin de la Nef un petit repas d'œufs qui me parut meilleur que la table de l'Aubergiste Hollandois. Je lui promis de revenir le voir, & formai dès-lors le dessein de me retirer à Matenchery, pour y vivre en Missionnaire. Mes fonds, toujours trop modiques pour un Voyageur, & même ma santé, s'accommodoient mieux de cette réforme : j'étois d'ailleurs trop éclairé à Cochin pour pouvoir faire

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

incognito dans les terres les petits Voyages que je méditois.

Je priai en conséquence à une seconde visite le P. Anastase de me faire chercher une petite chambre aux environs de son Eglise. En attendant qu'elle fut trouvée, il m'offrit la moitié de sa Cellule, & dès le lendemain je reglai avec mon Hôte Hollandois, fort mécontent de la modicité de ma dépense & de ma retraite précipitée, & me rendis à Matencheri.

Cette Aldée est séparée de Cochin par une petite riviere, ou plutôt par un bras de la riviere de Cochin. Elle s'étend le long de la Côte de l'Isle; l'endroit où demeurent les Peres est éloigné de Cochin, environ d'une demie lieue.

J'arrangeai dans cette retraite mon voyage de Veraple, sans en parler au Commandeur de *Cochin*, quoique M. le Vicaire Apostolique m'eût marqué qu'il desiroit que j'eusse pour cela son agrément, & sans songer à l'armée du *Samorin*, qui étoit à quatorze lieues de Veraple, & dont les Coureurs en infestoient le voisinage. M. Florent m'avoit marqué que pendant plus de dix-sept ans qu'il avoit résidé dans cette Contrée, il n'y avoit rien vû qui ne fut connu; que les montagnes, il est vrai, pouvoient sur les usages, les mœurs, les Religions, présenter du nouveau, de l'intéressant; qu'elles renfermoient une infinité de plantes inconnues aux Européens; mais que pour y découvrir sur ce dernier objet quelque chose qui ne se trouvât pas dans l'*Hortus Malabaricus*, il falloit y faire un long séjour; que les Chrétiens de Saint Thomas se servoient d'Evangiles traduits en Syro-Chaldéen, & en usage dans toute la Chaldée, sans que leurs Prêtres sçussent par qui, ni de quelle Langue ils avoient originairement été traduits: Ce Prélat me renvoyoit pour les détails au P. Anastase. La Lettre de M. le Vicaire Apostolique ne fit que hâter mon voyage; je me flattois de pouvoir éclaircir dans la conversation des matieres difficiles à développer sur le papier.

Je partis donc en tonne de Matencheri. Laissant la maison des Peres au Sud-Ouest, je vis l'Eglise de Balarparte, éloignée d'une demie lieue. Avançant dans le Nord j'avois à gauche, au Nord Nord-Est, Ramandourte, Isle apparte-

nante à la Compagnie Hollandoise, & où l'on voit quelques maisons; la pointe de Cochin au Nord-Oueſt; au Nord Nord-Oueſt, Vaïpin au de-là de la riviere de Cochin : & à droite Bendurté à l'Eſt Nord-Eſt, éloigné d'une demie lieue. A deux portées de fuſil de Bendurté eſt Angikaïmal (c'eſt-à-dire, *les cinq Seigneurs*) à l'Eſt, ſur la terre ferme : l'Egliſe ſituée à l'Eſt Nord-Eſt paroît vis-à-vis de Matenchery. Cet endroit eſt conſidérable. Il y a deux bazars, l'un pour les Juifs, l'autre pour les Maures : c'eſt de-là que Cochin tire ſes proviſions. Au Nord-Eſt eſt l'Iſle de Kanatcha, ſur laquelle eſt la Maiſon de campagne de l'Aubergiſte : là commence la riviere qui conduit à Veraple.

Remontant cette riviere, à gauche, on range l'Iſle de Kanatcha, qui peut avoir une lieue & demie de long ; à droite, au-delà de deux pointes qui avancent, on voit Tchetiate. Parti, dans le tems du flot, je mis quarante minutes à me rendre de Matencheri à Tchetiate. La route eſt Eſt & Nord-Eſt. La riviere ſuit (je parle de la direction du lit) le Nord Nord-Oueſt, entre Kanatcha & Tchetiate, & porte le nom de Bardelapoïa, un peu avant Bardela. Ce dernier endroit dépend de la Paroiſſe de Tchetiate, & en eſt à dix minutes. La riviere toujours Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à cinq minutes de Bardela eſt Boulegate. A droite, la riviere toujours Nord Nord-Oueſt ; le lit étroit & ſeulement praticable dans le flot à cauſe des joncs dont il eſt rempli. Il fait un coude & recommence enſuite Nord Nord-Oueſt. A droite, à quinze minutes de Boulegate, où borde Bardela ; puis la riviere ſuit le Nord au milieu des joncs.

A dix minutes de-là, à gauche, la petite Kolangouri au Nord-Oueſt, & la grande au Nord Nord-Oueſt, vûes à un quart d'heure de chemin. A droite, Tchittour au Nord-Eſt. Le lit de la riviere plus large; elle porte le nom de Tchittour.

A cinq minutes de-là, à gauche, Molenboulli, au Nord Nord-Oueſt. La riviere toujours Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à dix minutes de Molenboulli, paroît Pegeley au Nord-Oueſt; à droite, à vingt minutes, au Nord-

Eſt, Kodate. La riviere ſuit le Nord, puis le Nord Nord-Oueſt.

A gauche, à huit minutes de Pejeley reparoît la grande Kolangouri aſſez proche; le lit de la riviere s'élargit. A ſept minutes de là, la riviere Nord-Eſt.

A gauche au Nord-Eſt commence le terrein de Veraple: la riviere porte le nom de cet endroit. A droite, à l'Eſt on voit Tcheramelour. La riviere de Veraple ſuit l'Eſt, puis l'Eſt Nord-Eſt.

A dix minutes, la riviere Eſt, ſon lit s'élargit.

A dix minutes de-là, la riviere ſuit le Nord-Eſt.

A cinq minutes ſur la rive gauche, à l'Oueſt, eſt Veraple. La riviere qui y conduit paroit venir du Nord. Elle porte de grands batteaux plats qui peuvent contenir vingt pipes d'eau. Pendant quatre mois de l'année l'eau de cette riviere eſt très-bonne puiſée à Veraple; les principales maiſons de Cochin s'en fourniſſent; depuis Septembre juſqu'en Mai, il faut la prendre au-deſſus de Veraple, parce qu'au-deſſous elle eſt ſaumache.

La riviere de Veraple ſe jette dans la mer à Aïpika, grande Aldée au Nord de Coélan. Par un bras de cette riviere qui communique à celle de Paleporte, on peut aller en hyver juſqu'à Panani, & preſque juſqu'à Calicut. En Été les barques n'ont de l'eau que juſqu'à trois lieues en-deçà de Panani.

Veraple eſt le lieu où réſide le Vicaire Apoſtolique de la Côte Malabare; il eſt environ à cinq lieues de Cochin. L'Egliſe appartient aux Miſſionnaires Carmes. Quelques-uns de ces Religieux demeurent avec l'Evêque dans une maiſon attenante à leur Egliſe. Ces bâtimens ſont pauvres & de peu d'apparence.

Je trouvai à Veraple M. le Vicaire Apoſtolique ſeul dans ſa maiſon (ou comme nous dirions, ſon Palais). Le Pere qui lui tenoit ordinairement compagnie, étoit alors occupé à la viſite des Egliſes du Dioceſe. Je fus frappé à la vûe de ce Prélat, Polonois de naiſſance. Un air vraiement Apoſtolique accompagné de manieres nobles & aiſées, donnoit à la ſimplicité de ſon habit Religieux & des meubles de l'appartement qu'il occupoit, un éclat que l'on chercheroit

vainement dans l'or & dans les pierreries. La plus belle piece de sa maison étoit une petite chambre garnie d'un lit & de deux chaises en serge bleue. Il me conduisit d'abord à l'Eglise. Il fallut ensuite céder à son empressement & accepter un leger déjeûner. Pendant ce petit repas le Prélat me quitta plusieurs fois sous prétexte de quelques affaires ; c'étoit pour veiller au dîner que son domestique préparoit. Nous nous entretînmes quelques tems de l'Europe & de nos Comptoirs ; l'heure du dîner vînt & nous nous mîmes à table. Le service consistoit en un petit plat de poissons & un plat d'œufs, & je puis dire que je n'ai jamais fait un repas qui m'ait plu davantage. Je mis promptement la conversation sur l'état des Chrétiens à la Côte Malabare. M. Florent m'avoua qu'il ignoroit l'époque de leur établissement à cette Côte, & qu'il n'avoit nulle connoissance des Priviléges accordés à Mar Xabro, & à Mar Prod, dont parle Govea. *Lib. cit. p. 21.*

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Voici à peu-près les éclaircissemens que je tirai du Prélat Polonois pendant quatre heures que je passai avec lui. Il me dit qu'il pouvoit y avoir à la Côte deux cens mille Chrétiens, cinquante mille Catholiques Latins, cent mille Catholiques Syro-Malabares, & cinquante mille Syro-Malabares Schismatiques. On distingue encore les Chrétiens Catholiques en trois classes ; 1o. Les Chrétiens de S. Thomas. 2o. Les Topas nés des Portugais & des Noires en mariage légitime ou en concubinage, & qui sont habillés à l'Européenne : la plûpart des domestiques des Hollandois, Anglois & François dans l'Inde sont de cette classe. 3o. Les Moundoukaren, (c'est-à-dire, *les porteurs de pagnes*), Malabares nouvellement convertis au Christianisme (lorsqu'ils sont dans des Paroisses Syriennes, on leur en permet le Rit) ; & Les Kouloukaren, qui habitent la Côte de la Pêcherie : la plûpart sont Maquois, c'est-à-dire, Mariniers & Pêcheurs, ou de basse Caste.

Les Chrétiens de Saint Thomas sont bien-faits, ont les traits beaux, un air distingué, & sont assez difficiles à soumettre. Aucun ne voudroit s'abbaisser, quelque pauvre qu'il fût, jusqu'à servir les Peres. Ils jugent de la Noblesse

par l'ancienneté de profession de la Religion. M. Florent me dit que leur Liturgie Syriaque étoit à la Bibliotheque du Roi. Son prédécesseur l'avoit confiée au P. Clément, pour la porter à Rome. Ce Pere mourut en route, & comme personne ne reclamoit ce Manuscrit, on le mit chez le Roi [1]. Le même Pere avoit été chargé d'un Manuscrit in-4°. sur les Malabares Gentils, leur Religion &c, dont on n'a pas entendu parler. Le Pere Paul porta à Rome il y a trente trois à trente-quatre ans un autre Exemplaire de la Lyturgie Syriaque des Chrétiens de S. Thomas. Le Syrien que l'on avoit chargé de la traduire, mourut, & ses parens reporterent le Manuscrit en Syrie.

Les curiosités naturelles que le Prélat Polonois avoit vûes à la Côte étoient 1°. Un enfant long de trois pouces, large d'un pouce & demi, blanchâtre & parfaitement bien formé. 2°. Une grenouille volante, de grandeur ordinaire & couleur de terre, garnie sous les pattes de poches qui s'enfloient & la soutenoient en l'air. 3°. Le vers honteux, reptile long, en forme de Lézard, & couvert d'écailles sous lesquelles il se replioit quand on le touchoit. 4°. Un petit Singe qui avoit le nez d'une Maquie (Guenon), les yeux d'un Chat-huant & les pattes fort longues : cet animal est très rare à la Côte. 5°. Une petite mouche de six lignes de diametre, faite comme une Tortue, avec deux cornes vertes & dorées, & qui s'envoloit en entr'ouvrant la corne qui lui couvroit le dos.

M. Florent me confirma sur les Amoques ce que le P. Claude m'en avoit dit à Neliceram. Le mot *Amoque* vient des Portugais : on les appelle en Tamoul *Narangols*. C'est un Peuple peu nombreux, dont le Pays est au Nord-Est de Veraple. Ils ont la Langue, les usages & les mœurs des Malabares. Tous les douze ans le Samorin se présente à une lieue de Panani dans un grand champ, couvert de diamans & entourré de cinq à six mille soldats. Là il attend

[1] Le Catalogue des Manuscrits Orientaux de la Bibliotheque du Roi ne fait pas mention de cette Liturgie. Elle ne se trouve pas non plus parmi les Manuscrits apportés de l'Orient, & placés dans ce riche Dépôt, depuis l'impression du Catalogue.

pendant trois jours les Narangols ; & s'il n'en paroît pas, il se retire. Ceux de ce Peuple qui se sont faits Amoques, au nombre de six ou douze, plus ou moins, se présentent devant ce Prince ; après l'avoir accablé d'injures, ils se jettent sur les troupes qui l'environnent, & sont pour l'ordinaire mis en piéces. On en a vû percer assez près du Samorin. M. Florent s'étoit trouvé deux fois à ce spectacle, qui étoit passé en cérémonie publique, & en ignoroit l'origine. Selon le P. Claude, cette scène étoit une sorte de satisfaction à laquelle les Samorins s'étoient obligés, pour réparer l'injure qu'un de leurs prédécesseurs avoit faite aux Narangols, en faisant empaler un de leurs Chefs.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Hamilton dans sa Relat. de l'Inde, T. I. chap. 25. p. 307.) donne à cette cérémonie un objet dont je n'ai point entendu parler dans le Pays.

Dans les montagnes qui séparent les deux Côtes, à la hauteur de Veraple, on trouve un Peuple particulier, qui n'est ni Malabare ni Pandi (c'est-à-dire Tamoul de la Côte de Coromandel). Cette Nation, au rapport de M. Florent, n'a ni Prêtres, ni Livres, ni Ecriture ; elle entend le Malabare ; mais les Malabares n'entendent pas son langage. Elle suit la Loi Naturelle, a des Chefs en qui elle reconnoît le droit de punir. Les femmes y portent de longues pagnes, & une espece de mouchoir en écharpe sur la gorge (ceci leur est commun avec les Malabares de l'autre Côte). Celles qui sont mariées ont un anneau au nez. M. Florent avoit vû quelques-uns de ces montagnards, & me promit de s'informer plus particuliérement de l'état de cette Nation. Il étoit à portée de le faire par la position de Veraple. A six lieues de cette Aldée est l'Eglise de Maleatour au pié des montagnes, éloignée de trois lieues d'une autre petite montagne sur laquelle est une Croix, & d'où l'on découvre tout le plat Pays. Veraple même est à cinq lieues Ouest des grandes montagnes. En Eté, la route qui y conduit n'est coupée par aucune riviere : mais en Hiver Veraple est dans une espece d'Isle. Pour aller de-là à Pondichery il faut prendre dans le Nord-Est ou descendre chez le Travancour.

Selon M. Florent, le mot *calamine* est formé de *cal, pierre*, (peut-être *Kelaa, Forteresse*) & de *min aigu*, & désigne une pierre peu éloignée de S. Thomé, où l'on prétend que S. Tho-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

mas fut massacré par les Brahmes; *Calliane* signifie *réjouissance*, & non Calicut. Ce Prélat me fit présent de quelques Livres Orientaux, & de cinq volumes d'Olles en Malabare, dont deux de Médecine & trois contenant le Concile d'Odiamper. On appelle *Guerindam* les volumes composés d'Olles, & *Poostagam* les Livres en papier reliés. M. Florent avoit en dépôt plusieurs Manuscrits Syriaques appartenant à des Eglises brûlées par le Travancour : mais ces Ouvrages ne traitoient que de Rits, Prieres &c. Il me promit d'en faire chercher d'Historiques, me donna la liste des Eglises dépendantes de son Diocese, & la traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de S. Thomas par Scharan Peroumal. J'aurai dans la suite occasion de faire connoître ces deux pieces plus en détail.

J'aurois souhaité rester plus long-tems avec ce respectable Prélat ; mais ç'eût été l'exposer à des reproches de la part du Commandeur de Cochin, qui ne m'avoit pas permis de faire ce voyage ; je le quittai sur les quatre heures comblé de ses bontés & remontai dans ma tonne. Le Jugean (le reflux) étoit à moitié, ce qui m'obligea de descendre par un autre bras de la riviere de Veraple, qui va Ouest Sud-Ouest, jusqu'à environ dix minutes de Tchetiate. Il n'y a entre ce bras & celui que j'avois suivi le matin, que des mattes (terres inondées & pleines d'arbrisseaux) & des joncs autour desquels on tourne jusques près de Tchetiate. Lorsque le Jugean est plein (& par conséquent l'eau très-basse), on va dans le Sud-Ouest, & l'on apperçoit à trois quarts d'heure de chemin de Veraple, à gauche, Kodate ; à droite, *Toutoukarey : ensuite* la riviere s'élargit.

A dix minutes de-là, la route Sud, à gauche paroît Tchanour ; à droite, une riviere qui conduit à Schatenati, éloigné d'une lieue. La riviere suit l'Ouest.

A huit minutes de-là, à gauche, l'Isle de Pejeley.

Vingt-cinq minutes plus loin, à gauche, paroît la petite Kolangouri. Dans le Sud-Ouest la riviere est fort large, pleine d'Islots & de mattes. Fin des dépendances de Veraple, & commencement de la riviere qui mene à Paleporte. Le bras de la riviere de Veraple, qui descend dans le Sud-Ouest, s'appelle Kerinmaley.

En

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

* Le reste de la route dicté par un Malabare Chrétien.

* En descendant, on voit à droite Tchendourti, Isle habitée & plantée de Palmiers; à gauche, Boulegate & des plans de Palmiers; plus loin du même côté, Panambougate, Balarparte; & à droite, la riviere de Morigagni, suivie du Village appellé *Crus dos milagros*, après lequel paroît Matencheri.

De retour à Matencheri, mon premier soin fut de m'assurer d'un Ecrivain habile, pour copier la traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de S. Thomas. Le P. Anastase chargea de ce travail le Caçanare Mattaye, qui consentit même à m'interpreter cette traduction: & comme je ne voyois pas de jour à pénétrer en quelques mois dans les Antiquités du Pays, je me disposai à retourner à Mahé. Je n'attendois pour partir que la fin du travail du Caçanare Mattaye, lorsque le Chorévêque George Namet eulla, à qui M. Van Vechten avoit parlé de moi, vint me trouver à Matencheri. Il alloit à Kandanate conférer sur quelques affaires avec l'Archevêque Syrien Schokor eulla. Je profitai de l'occasion & le fis consentir sans peine à accepter mon ballon. C'étoit un grand homme sec de trente-cinq à quarante ans, poli, rusé & spirituel. Il étoit d'Alep, marié; & la Mission Malabare en autorisant le séjour qu'il faisoit dans l'Inde, servoit à cacher des opérations de Commerce qui l'occupoient plus que les fonctions de son Ministere. Il parloit bien Portugais, entendoit le Latin, l'Éthiopien; l'Arabe étoit sa Langue naturelle. Comme il sçavoit que mon dessein étoit d'aller à Surate où mon frere devoit dans peu être Chef du Comptoir François, & que ses affaires le demandoient lui-même dans cette Ville, il se prêta de bonne grace à ce qui pouvoit piquer ma curiosité. Nous arrivâmes en peu de tems à Kandanate, qui est environ à trois lieues de Cochin. Dans la route nous parlâmes des différens endroits où il avoit été. Il me dit au sujet de l'Ethiopie où il avoit passé trois ans, qu'il avoit trouvé les Rituels & les Cérémonies essentielles semblables en tout à ce qui s'observe chez les Syriens. Il ajouta que ces Peuples étoient fort ignorans; que la plûpart donnoient aux années le nom d'un des quatre

Evangélistes, & recommençoient ainsi tour à tour.

Un peu avant que d'arriver à Kandanate, qui est dans les terres à une petite demie lieue, on passe un ruisseau formé par l'eau de la riviere qui vient du Nord vers la gauche: dans le tems des pluies les Manschouës peuvent aller jusques-là. On rencontre un peu plus loin une croix, & ensuite Kandanate.

Cette Ville, après avoir été brûlée par le Travancour, commençoit à se rétablir. Il n'étoit resté sur pié que les murailles des maisons bâties autour de l'Eglise. Le Pays est assez riche, quoiqu'on y voye beaucoup de landes. Tous les habitans sont Chrétiens, de ceux qu'on appelle de Saint Thomas, à quelques Payens près: les Evêques qu'ils ont demandés au Patriarche d'Antioche, vivent à leurs frais; & malgré cela ils les préferent aux Prélats Catholiques qui les aident eux-mêmes de leur bourse. Le Chorévêque George me présenta à l'Archevêque Schoko reulla [1]. Ce Prélat me reçut avec une sorte de

(1) Voici ce que M. le Vicaire Apostolique m'a rapporté au sujèt des Prélats Syriens envoyés à la Côte Malabare. Les Chrétiens Schismatiques de Saint-Thomas, las d'obéir à Mar Thomas, simple Archidiacre, demanderent aux Hollandois la permission de faire venir un Évêque de Syrie. Le Conseil de Cochin y consentit, & donna ordre aux Vaisseaux Hollandois de Bassora de prendre le premier qu'ils trouveroient. On leur présenta un Evêque nommé *Jean*, qui avoit été chassé d'Éthiopie, & qu'un Minoriste de ses amis venoit de faire sortir des prisons de Bassora, en payant pour lui cinq cents guinées. Le Prélat arriva à Cochin en 1747, & fut reçu au bruit du canon & avec des honneurs extraordinaires: les Hollandois ont toujours marqué plus d'égards pour les Hérétiques que pour les Catholiques. La passion que cet Évêque avoit pour le vin, le rendit bientôt méprisable aux Chrétiens Malabares. Ils furent même obligés de retirer des mains des Juifs la Croix d'une Église & un Encensoir, *qu'il leur* avoit *donnés en paiement* d'une somme qu'il leur devoit. Un jour ce *Prélat s'embarqua* yvre dans une tonne, & ordonna aux Maquois de le conduire près de Cochin; de-là il les envoye chercher une bouteille d'Eau-de-vie, la boit & s'endort. Les Fideles qui le cherchoient par-tout, le trouverent dans cette tonne au lever du Soleil. Le Commandeur instruit de l'aventure, mit *Monseigneur* aux arrêts à Cochin, & le renvoya en 1751 à Bassora dans l'équipage à peu-près où il étoit en sortant des prisons de cette Ville. Malgré ces vices grossiers, cet Évêque n'avoit jamais voulu sacrer *Mar* Thomas. Selon George Namet *eulla*, c'étoient les Évêques, arrivés en 1751, qui l'avoient renvoyé en Syrie.

Mar Thomas desirant plus que jamais de se faire sacrer, promit à la Compagnie Hollandoise quatre mille roupies, si elle faisoit venir des Évêques de Syrie: c'étoit aussi le vœu des Fideles. L'offre de Mar Thomas fut acceptée: on fit venir à Cochin l'Archevêque Basile Schokor eulla, Grégoire Jean Évêque Mé-

distinction, m'embrassant tendrement, au lieu qu'il avoit coutume (ainsi que le Chorévêque) de donner son anneau & sa main à baiser aux Chrétiens qui l'abordoient. Il étoit entouré de Schamasches (Diacres, Minoristes &c), qui le servoient dans le particulier comme à l'Eglise. Il ne portoit pas de Croix sur la poitrine; mais en entrant & en sortant de l'Eglise, ou de sa Maison, il donnoit la bénédiction avec une petite Croix de cuivre doré, longue de quatre à cinq pouces. Il avoit sur la tête une espece de Capuchon noir de toile, dont le sommet étoit semé de Croix, & une toque blanche par-dessus.

La maison que ce Prélat occupoit étoit attenante à l'Eglise, à droite. On montoit à son appartement par un

---

tropolitain qui résida à Paru, Jean Jean, Évêque, qui se fixa à Kalicoulan, accompagnés du Chorévêque George Namet eulla & de plusieurs Schamasches Ces Prélats arriverent en Avril 1751, & furent reçus avec de grandes marques de distinction. Quand il fut question de payer les quatre mille roupies, Mar Thomas, que ces Evêques n'avoient pas voulu sacrer, le refusa. Le Roi du Travancour de qui il dépendoit, le fit venir; & ne pouvant en tirer la somme en question, promit lui-même à la Compagnie six mille roupies, dont deux mille en compensation du retard. Pakimous, Ministre de ce Prince, amena ensuite Mar Thomas à Cochin, où le Commandeur le menaça de l'envoyer à Batavia. Mar Thomas de son côté, ne s'accordoit pas trop avec les Evêques Syriens, qui en regle, jouissant seuls des Priviléges de leurs Dignités, devoient payer les quatre mille roupies. Un jour même étant à Cochin, il alla jusqu'à frapper le Métropolitain; & le Commandeur crut devoir les mettre tous deux aux arrêts. Enfin, pour terminer cette affaire, le Métropolitain fit entendre que lorsqu'il seroit dans le lieu de sa résidence, il trouveroit plus aisément l'argent que l'on demandoit; & en effet, il fournit quelque tems après six mille roupies, qui, jointes aux six mille du Travancour, font douze mille roupies, dont quatre mille pour la Compagnie, & huit mille pour le Commandeur: voilà la proportion du gain des Compagnies avec celui de leurs Officiers. Ensuite Pakimous remena Mar Thomas dans le Sud; & le Travancour aura bien sçu en tirer les six mille roupies qu'il s'étoit engagé de payer pour lui. Une exaction pareille à celle qu'il fit en 1756 suffisoit pour cela. Les Schismatiques lui avoient offert douze mille roupies, pour ravoir une Église qu'ils prétendoient leur appartenir anciennement, & qui étoit alors entre les mains des Catholiques. Ces derniers, pour la conserver, furent obligés de payer la même somme, mais à titre de subside.

Tandis que les Schismatiques se disputoient sur le paiement de la somme qui avoit été promise aux Hollandois, M. l'Évêque d'Aréopolis, Vicaire Apostolique arriva à cette partie de la Côte en 1752. Ce Prélat fit son entrée à Cranganor, d'où il se rendit à Veraple, sans passer par Cochin. La suite de l'histoire de cette Mission jusqu'en 1754, est à Rome, où elle a été portée par le P. Geminiani, Carme Italien. Je vis ce Pere en 1758 à Matencheri. C'étoit un petit homme tout de feu, plus propre à courir qu'à diriger, grand parleur, & assez bien avec les Hollandois & les Anglois.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

petit escalier qui conduisoit à une Varangue (gallerie) délabrée, au bout de laquelle étoit une chambre obscure où couchoient deux Caçanares. A droite de cette chambre on voyoit l'appartement Archiepiscopal, consistant en une chambre percée de deux fenêtres basses & garnies de vieux chassis en Croix, à côté de laquelle étoit une garderobbe. Là couchoit Monseigneur sur un cadre mal assuré & couvert d'un matelas fort mince : ses caleçons, chemises, mouchoirs &c. séchoient au milieu de la chambre suspendus à des cordes qui la traversoient. Ses Livres, en petit nombre & fort poudreux, étoient entassés sur une planche qui cachoit la moitié de son lit, & l'on voyoit à côté un coffre qui renfermoit les ornemens de l'Eglise.

Ci-d. p. CLI.

L'Archevêque eut la complaisance de me montrer ses Bulles. C'étoit un parchemin long de vingt-cinq pieds, & large de six pouces, écrit en Syriaque, avec la Tchape du Patriarche d'Antioche, celle de l'Archevêque répetée trois fois, & les témoignages des cinq Evêques assistans avec leurs Tchapes ; le tout orné de fleurs & de desseins à l'Oriental. Ce rouleau lui avoit coûté vingt roupies.

Raul. lib. cit. p. 94. 346. Fabric Cod. Apocr. Nov. Testam. T. I. p. 128. & suiv. p. 388 & suiv.

Nous nous entretînmes en attendant le souper de matieres de Religion. Les Caçanares Schismatiques qui étoient présens ne connoissoient ni l'*Evangile de l'Enfance de J. C.* ni les *Actes des Apôtres* attribués à Abdias : le nom même de ce Personnage leur étoit inconnu. Quant à l'Archevêque, il parloit peu ; & quoique le Chorévêque George qui servoit d'Interprete tâchât de commenter ses paroles, je vis bien-tôt que ce n'étoit qu'un Caloyer ignorant que la pauvreté avoit engagé â quitter sa Patrie.

L'heure du souper arrivée, Monseigneur qui ne vivoit que de laitage, mangea seul à son petit couvert, tandis que le Chorévêque George me régaloit d'un plat d'œufs & de petits poissons salés. Sa grandeur jeûnoit presque toute l'année, selon l'usage des Caloyers Grecs : *mais on me dit que dans les jeûnes les plus rigoureux, ils pouvoient boire de l'eau, & même manger quelque chose le soir, si leurs forces ne leur permettoient pas de s'en tenir à un seul repas.*

Le lendemain, j'assistai à l'Office, qui fut célebré par

l'Archevêque. Il ſortit de ſon appartement, ayant à la main une croſſe de bois qui reſſembloit exactement à une houlette. Les Caçanares qui l'accompagnoient avoient des caleçons blancs, des ſandales de bois ; ils étoient revêtus de tuniques blanches en forme de longues chemiſes, & avoient ſur la tête une eſpece de grande calote de toile.

L'Egliſe, à moitié ruinée n'étoit éclairée que par deux fenêtres hautes, larges environ de deux pieds & demi en dedans & d'un demi pié en dehors. J'y vis pluſieurs Autels ornés d'une ſimple Croix, ſans chandeliers ni figures de Saints. Le maître-Autel élevé de deux pieds étoit dans le fond. On voyoit derriere quatre quadres ſans tableaux. Les Acolytes revêtus de tuniques jaunes, avec une étole rouge ſur l'épaule gauche, tenoient les cierges.

Une partie des Chrétiens étoit debout, l'autre aſſiſe ſur des nattes, tandis que les Caçanares, Prêtres & Minoriſtes, pluſieurs le dos à l'Autel, entourroient un treteau qui leur ſervoit de Lutrin, & chantoient l'Office de mémoire & en cadence, ſur des Livres non notés, la plûpart ſans entendre ce qu'ils prononçoient. Les ſons me parurent plus mélodieux que ceux de notre Pſalmodie, & approchant aſſez des airs Provençeaux. Les paroles de la Conſécration furent prononcées à haute voix.

Au retour de l'Office, voyant que je ne pouvois rien tirer des Chrétiens Malabares ni des Syriens ſur l'Apoſtolat de Saint Thomas, je priai le Chorévêque George de me montrer l'endroit de la Conſécration dans les différentes Liturgies dont on ſe ſervoit en Syrie & à la Côte Malabare [1]. Il m'écrivit lui-même ce qui étoit en Syriaque

(1) La premiere Liturgie que le Chorévêque George me montra, fut celle de S. Jacques, Evêque de Jéruſalem, écrite à Merdin, où réſide ordinairement le Patriarche d'Antioche, & apportée dans l'Inde en 1751 par les Prélats Syriens. Voici la Traduction littérale de l'endroit de la Conſécration. *Cum ſe preparavit ad ſubeundam mortem voluntariam pro nobis peccatoribus ſine peccato,* (*Jeſus*) *cœpit panem manibus ſacris, poſtquam laudavit* (*Deum*), *benedixit & ſanctificavit, fregit & dedit ſuis Apoſtolis ſanctis, & dixit : ſumite & comedite de hoc. HOC EST CORPUS MEUM* (honah pagueri), *quod pro vobis & pro multis frangitur & datur in remiſſionem peccatorum & vitam æternam. Amen. Similiter accepit ca-*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

ordinaire & le Caçanare de Mamlascheri, ce qui étoit en *Estranglo*. On sçait que ce dernier caractere est le plus

---

licem & postquam laudavit (Deum), benedixit, sanctificavit & dedit suis Apostolis sanctis, & dixit : Sumite & bibite de hoc, vos omnes. HIC EST SANGUIS MEUS, (honah dami) *qui pro vobis & pro multis effunditur & datur in remissionem peccatorum & vitam æternam. Amen.*

Voy. la liste des 31 Liturgies conservées par les Maronites, dans les Notes d'Abraham Ecchellensis sur le Catal. des Livr. Chald. &c. d'Hebed Jesu. Rom. 1653 ; la Nouv. Bib. choisi. (par M. Barat). T. II. p. 285. (Il y a quelque différence dans les noms); & le Catal. des Mss. de la Bibl. du Roi, T. I. Mss. Syr. Nos. 31, 64, 65, 66, 68 & 94.

Je vis les mêmes paroles dans les différentes Liturgies, que renfermoit un volume précieux qu'on me montra. Ces Liturgies sont celles de saint Jean, Évêque; des douze Apôtres; de saint Pierre; de saint Marc; d'Eustathe, Patriarche d'Antioche; du Pape Jules; de Mathieu, un des soixante douze Disciples; de Jean Ebn (fils de) Khomham, Patriarche d'Antioche; de Denis Jacques Barsalibi; du Pape Xiste; de saint Marout, Catholicos de Ninive; de Jacques, Patriarche d'Anthioche; de Thomas, Évêque de Germanicie; de saint Jacques, Évêque d'Urfa; de Denis l'Aréopagiste; d'Ignace, Disciple de saint Jean, Patriarche d'Antioche; de Clement, Disciple de saint Pierre; de Cyrille, Patriarche d'Alexandrie; de Philoxene, Évêque de Mambetch; de Jean Jacques, Évêque de Nizibe; de saint Jacques, Oncle de saint Ephrem; de Pierre, Patriarche d'Antioche; de Philoxene, Évêque de Baghad; de Sevère Moise, Bar (fils de) Caiphas; de Jean Barmoudan, Patriarche d'Antioche; d'Ignace Bar oep, (ou Barceps) Patriarche de Merdin; de Gregoire, Patriarche d'Antioche; de S. Jacques, Frere de Jesus-Christ; d'Abraham, Evêque d'Amid, dans le Diarbekir; de Marishac, Docteur de l'Église Syrienne; de saint Pierre Apôtre (une grande & une petite); de Jacques, Évêque de Syroug en Syrie; de saint Philoxene; de S. Cyrille, Évêque de Ha, en Arabie.

Govea, Messes des Chrét. de S. Thomas &c. Præf. p. 78, 79. Assem. Biblioth. Orient. T. III. Part. 2. p. 302.

J'aurois été curieux de voir la Liturgie, dont se servoient anciennement les Chrétiens de saint Thomas : celle, par exemple, qui mettoit au nombre des Saints Nestorius, Thèdore de Mopsueste &c. &c. dans laquelle, au rapport de Govea, *la forme (de la Consécration) vitiée faisoit entendre qu'au Saint Sacrement de l'Autel étoit le Corps & le Sang de notre Sauveur seulement par figure* : mais les Caçanares ne purent m'en montrer d'antérieure à l'Archevêque Meneses : il fallut donc me contenter de celle que les Prélats Syriens avoient trouvée entre les mains des Schismatiques. Elle étoit en caractere *Estranglo*, Petros Caçanare de Mamlascheri me donna l'endroit de la Consécration, dont voici la Traduction littérale. *Ante suam Passionem (Jesus) cœpit panem sacris & venerabilibus manibus, & levavit oculos suos in cœlum ad te Deum Patrem suum omnipotentem, & laudavit te benedixit, sanctificavit, fregit, dedit suis Discipulis, & dixit : sumite & comédite, vos omnes de hoc.* * HOC EST ENIM CORPUS MEUM, *quod pro vobis & pro multis frangitur & datur in remissionem peccatorum & vitam æternam, pro illo qui capiet illud. Post cœnam, accepit etiam pretiosum illum Calicem in manus suas sacras & venerabiles, & iterum laudavit te, benedixit, sanctificavit, dedit suis Discipulis, & dixit : sumite & bibite de hoc, vos omnes.* * HIC EST ENIM CALIX MEI SANGUINIS *Testamenti Novi & æterni Mysterium Fidei, qui pro vobis & pro multis effunditur in remissionem peccatorum & vitam æternam. Amen.*

**Dans le Syriaque ces paroles sont les mêmes que dans la Liturgie de S. Jacques Evêque de Jerusalem.*

Le Missel des Schismatiques & celui des Catholiques sont actuellement les mêmes; seulement ces paroles, *quod pro vobis & pro multis frangitur & datur in remissionem peccatorum & vitam æternam pro illo qui capiet illud*, ne se trouvent pas dans le Missel des Catholiques, comme je l'ai reconnu, par l'Extrait que m'en a donné le Caçanare Catholique Mattaye Mattaye (c'est-à-dire, Mathieu, fils de Mathieu), Curé d'Anjikaïmal.

anciens. Les lettres Syriaques ordinaires formées sur l'Estranglo sont attribuées à S. Jacques, Evêque d'Urfa, (Edesse), Docteur Syrien, qui florissoit sur la fin du septiéme siécle: ces Lettres sont maintenant reçues généralement, & même employées dans les Livres.

Je quittai Kandanate le 13 Janvier; un séjour plus long dans cet endroit eut pû me trahir. Le Peuple avoit paru étonné de voir un Européen dans cette Contrée, & on lui avoit fait entendre que le Commandeur de Cochin m'avoit envoyé vers l'Archevêque pour quelqu'affaire. Je pris congé de ce Prélat, qui vouloit me retenir, & il fallut lui promettre que je reviendrois le voir. Je me rendis en une demie heure avec le Chorévêque George à Odiamper, qui est peu éloi-

Je priai ensuite le Chorévêque George de me donner sa Confession de Foi, en qualité de Jacobite. Il me l'écrivit lui-même en Syriaque, dans la chambre, & en présence de l'Archevêque Schokor eulla. En voici la traduction: *Nos Syrus Jacobita Orthodoxus Christianus verus* (ou *veridicus*) *jure laudatus, credimus & confitemur secundùm Fidem trium Sanctorum Conciliorum Niceni, Constantinopolitani, Ephesini* (*contra Nestorium*), *Christum Deum nostrum, Deum perfectum & filium hominis perfectum* (em schamilio) *esse sicut nos, excepto peccato, in unitate admirabili & mirificâ sine separatione, & sine mixtione, unam personam & unam naturam incarnatam* (had kanouma o had kiona embassera) *veri Dei incarnati.*

Hæc scripsi manu meâ debili ego Chorepiscopus Georgius Syrus Jacobita ex Urbe Khalep, anno 1758, primo Jan. V. st. (12 Janv. n. st.)

A la vuë de cette Profession, j'objectai au Chorévêque George que, si Jesus-Christ étoit *Dieu parfait & Homme parfait, sans mêlange*, il devoit, en bon Logicien, reconnoître en lui deux natures. Sur cela il me demanda comment Dieu étoit né d'une Vierge. Je lui répondis que c'étoit par miracle. Et bien, me dit-il, c'est aussi un miracle qu'il n'y ait qu'une volonté & une nature incarnée en Jesus-Christ Dieu & homme parfait, sans mêlange. Je voulus lui prouver que la comparaison n'étoit pas juste, & il mit la conversation sur un autre sujet. La réponse du Chorévêque George *fait voir qu'en fait* de Dogmes Religieux, il faut s'en tenir à l'autorité qui, des hommes, remonte à l'Être suprême, sans avoir recours aux raisonnemens toujours foibles contre celui à qui on aura accordé un premier mystere.

Avant que de quitter Kandanate, je demandai au Chorévêque George les différentes Ères des Peuples avec lesquels il avoit conversé. Selon lui, les Grecs étoient alors (le 12 Janvier 1758) en 7266 de l'Ère d'Adam (c'est celle de Constantinople); les Syriens, en 2069 de l'Ère d'Alexandre; les Arméniens, en 1207 de leur Ère; les Égyptiens, en 1474 de la mort des Martyres: ces quatre Peuples suivent encore l'Ère de Jesus-Christ. J'ajoute à ces Ères, celle des Juifs, qui me fut donnée à Matenchery par un Rabbin. Au mois de Janvier 1758 (de Jesus-Christ) répondoit le mois Schebat, de l'an 5518 depuis Adam: tous les trois ans, on intercale le mois Adar.

gné de Kandanate, sur la riviere de Mangakarao, dans un terrein qui forme une grande Anse, du Sud-Ouest au Sud-Est. L'Aldée est maintenant presque détruite. Les murs de l'Eglise où se tînt le Concile, subsistent encore & ne présentent rien de remarquable.

Ces deux endroits, Kandanate & Odiamper, sont à l'Est Nord-Est de Matencheri : par l'Est Sud-Est du premier on va chez le Travancour, & par le Nord-Ouest, chez le Samorin.

Comme à mon retour j'étois seul dans mon balon, j'eus la liberté d'observer le gissement des lieux. Je partis d'Odiamper à onze heures, dix minutes. La riviere de Mangakarao va dans le Sud. En la descendant, on voit au Sud Sud-Est la riviere de Tchenmanon, qui arrose l'Isle de ce nom, située de même au Sud Sud-Est, & se rend à Coélan ; à droite, Peroumbalan, & une partie de l'Anse qui descend du Nord-Ouest. A onze heures, quarante-quatre minutes, la pointe de l'Anse ; la riviere tourne un peu dans le Sud Sud-Ouest ; à gauche, l'Aldée de Tekenbardela ; à droite, au Nord-Ouest, la riviere de Schatembé qui mene à Cochin, avec une Aldée du même nom. A cinquante-deux minutes, la riviere suit l'Ouest Sud-Ouest. A midi à gauche, au Sud Sud-Ouest, Aerou, qui donne son nom à une riviere qui descend à Coélan ; l'entrée de cette riviere est fort étroite : à droite, au Nord Nord-Ouest, Panangate. A midi, dix minutes, à droite, Kaïdapé : la riviere suit l'Ouest Nord-Ouest. A vingt-cinq minutes, à gauche, Ouest un quart Sud-Ouest, Combelon, avec une riviere du même nom ; à droite, au Nord Nord-Ouest, la riviere de Castelle : on apperçoit de-là Bendurté, à trois quarts de lieue, & une pointe de Castelle. A trente-cinq minutes, à gauche, à l'Ouest, Castelle, grosse Aldée, où les Hollandois ont des maisons de campagne. A cinquante-trois minutes, la riviere Nord Nord-Ouest, traversée par des filets de Pêcheurs. A une heure l'Aldée de Marati, au Nord : la riviere suit la même direction. A une heure, cinq minutes, à gauche sont les dépendances de Castelle ; à droite Anji-

kaïmal :

kaïmal : la riviere ſuit le Nord-Oueſt. A ſeize minutes, à gauche, au Sud-Oueſt, Palorte ; à droite, Bendurté, au Nord Nord-Oueſt : la riviere prend le nom de Palorte. A deux heures, à gauche, le Bazar Maure, & à deux heures dix minutes, celui des Juifs. A vingt minutes, Anjikaïmal reparoît. A vingt-trois minutes Matenchery.

A mon retour dans cette Aldée, je me trouvai logé aſſez commodément pour un Voyageur. Le P. Anaſtaſe avoit parlé de moi à un riche Juif nommé Elikh (Elie), dont la maiſon étoit près de la ſienne. Ce Juif m'offrit obligeamment une petite chambre, qui lui ſervoit auparavant de Magaſin, & je l'acceptai, comptant lui en payer le loyer. Ce fut chez lui que j'entendis parler des Priviléges accordés à la Nation Juive par Scharan Peroumal. Je lui témoignai l'envie que j'avois de voir un Monument ſi précieux ; & à ſa recommandation le Moudeliar (le Chef de la Nation) qui demeuroit au Bazar des Juifs blancs, m'en prêta l'original : il le fit même avec une politeſſe à laquelle je ne devois pas m'attendre, & voulut bien me montrer ſa Bibliotheque, qui conſiſtoit en Livres Hébraïques imprimés & modernes, renfermés dans un coffre.

Les Priviléges des Juifs ſont écrits en ancien Tamoul, & gravés ſur deux lames de cuivre bien conſervées, qui doivent ſe lire de gauche à droite, comme les Olles Malabares. La premiere lame eſt gravée des deux côtés ; la ſeconde, d'un ſeul côté & juſqu'aux trois quarts. Ces deux lames couvertes d'une troiſiéme, ſur laquelle il n'y a rien de gravé, entrent comme dans un étui, dans deux liens de cuivre, plats & larges d'un doigt [1].

J'emportai ces Lames chez moi, & copiai exactement

[1] Voilà le Monument que le Capitaine Hamilton, dans ſa *Relation des Indes Orientales*, appelle les *Archives* des Juifs de Cochin, & qu'il prétend renfermer leur Hiſtoire depuis Nabuchodonozor juſqu'au tems où il écrivoit : » They » (the Jews), dit cet Anglois, have a Synagogue at Couchin, not far from the » King's Palace, about 2 miles from the City, in which are carefully kept their » Records, ingraven on copper-plates in *Hebrew* characters ; and when any of » the characters decay, they are new cut, ſo that they can ſhew their own » Hiſtory from the Reign of *Nebuchadnezzar* to this preſent time.

» *Myn Here van Reede* before mentioned, about the year 1695, had an

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

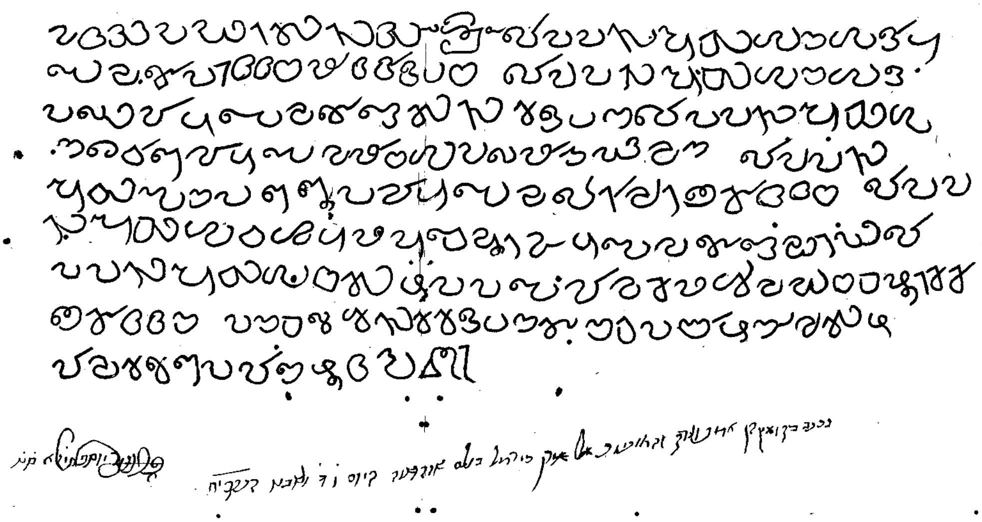
l'Inscription qui étoit gravée dessus, lame par lame, & ligne pour ligne, telle qu'elle étoit dans l'Original. Ce travail achevé, je priai le Moudeliar de certifier l'exactitude de la copie. La ligne en Hébreu de Rabbin, qui est au bas de la Pl. III. est le Certificat de ce Chef des Juifs. Je voulus ensuite essayer d'en déchiffrer quelque chose avec les Caçanares les plus habiles; mes efforts furent inutiles. Le Caçanare Mattaye m'avoua qu'il n'en pouvoit entendre un seul mot, qu'il y reconnoissoit seulement plusieurs lettres ressemblantes aux caracteres Tamouls actuels. A mon retour, passant par Mahé, je priai le Topaye de ce Comptoir d'en envoyer quelques lignes au Chef des Brahmes de cette partie de la Côte, résident à la Pagode de Taliparom, à huit grandes cosses de Mahé; l'Archi-Brahme répondit qu'il les avoit montrées à plusieurs personnes habiles, sans qu'aucune pût y rien comprendre. Il me restoit un moyen dont je profitai. Le Rabbin Ezechiel, Pere du Juif chez qui je logeois, & Courtier des Hollandois à Cochin, avoit traduit cette Inscription en Hébreu de Rabbin,

---

» abstract of their History translated from the *Hebrew* into low *Dutch.* They » declare themselves to be of the Tribe of *Manasseh*, a Part whereof was, » by order af that Haughty Conqueror *Nebuchadnezzar*, carried to the easter- » most Province of his large Empire, which, it seems, reacht as far as Cape » Comerin, which Journey 20000 of them travelled in three years from their » setting out of *Babylon.* » (*A New Account of the East Indies.* Vol 1, ch. 26, p. 321, 322.)

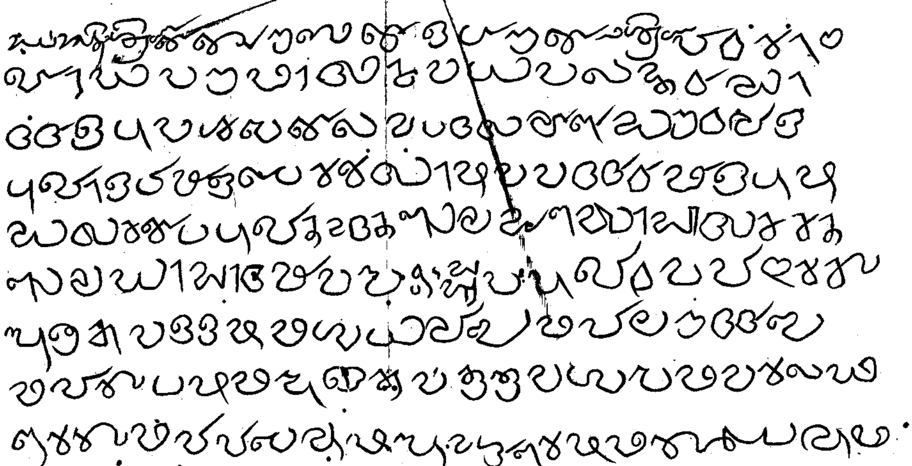
1°. Le Lecteur qui a sous les yeux la copie exacte de ce Monument, est en état de juger s'il est écrit en caracteres Hébraïques. Je n'ai vu, dans l'Original, aucun caractere retouché : on a seulement frotté les planches de blanc, pour faire sortir les Lettres. 2°. L'extrait communiqué au Commandeur Van Reede, ne renfermoit vraisemblablement que les détails que j'ai vûs dans le *Recueil Rabbinique* d'Ezechiël, sur l'Époque de Scharan Peroumal; l'établissement des Juifs à Cranganor, leur retraite à Cochin après la prise de Cranganor par les Portugais, la distinction des Juifs blancs & des Juifs noirs &c. L'Inscription gravée sur les lames de cuivre, présente simplement les dons & Privileges accordés aux Juifs, dont le Chef étoit alors Joseph Raban; tels que le droit d'aller sur des Éléphans, le don de soixante-douze maisons &c. 3°. Quant à l'origine de ces Juifs, je ne leur ai point ouï dire qu'ils fussent particulierement de la Tribu de Manassé, ni qu'ils eussent d'autres Monumens authentiques de leur ancienne Histoire, que la Bible. Mais sûrement on n'en trouvera aucun qui recule l'Empire de Nabuchodonozor ju'qu'au Cap Camorin. 4°. Le Cap Hamilton, avec la même exactitude, place dans le quinzième siecle (*Lib. cit.* vol. 1, ch. 24, p. 289) Scharan Peroumal, qui regnoit à la Côte Malabare, dans les huit & neuvieme siecle.

IIe Lame recto.

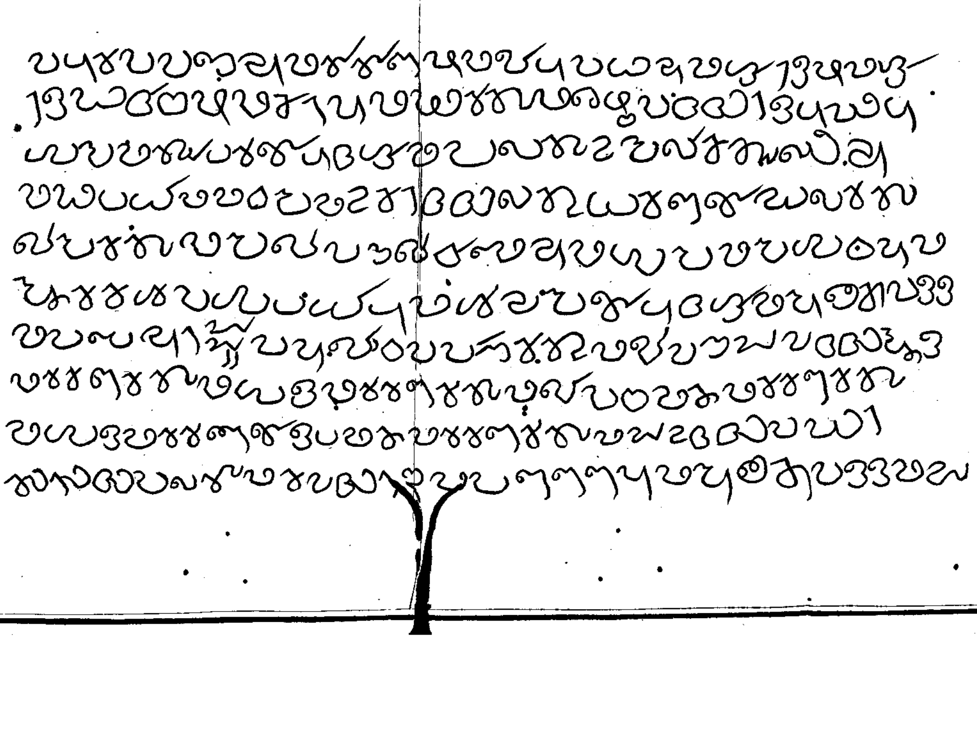


Inscription en ancien Tamoul, renfermant les Privilèges accordés aux Juifs, il y a environ mille ans par Scharan Peroumal, Empereur de la Côte Malabare.

I.^{re} Lame Rectò.

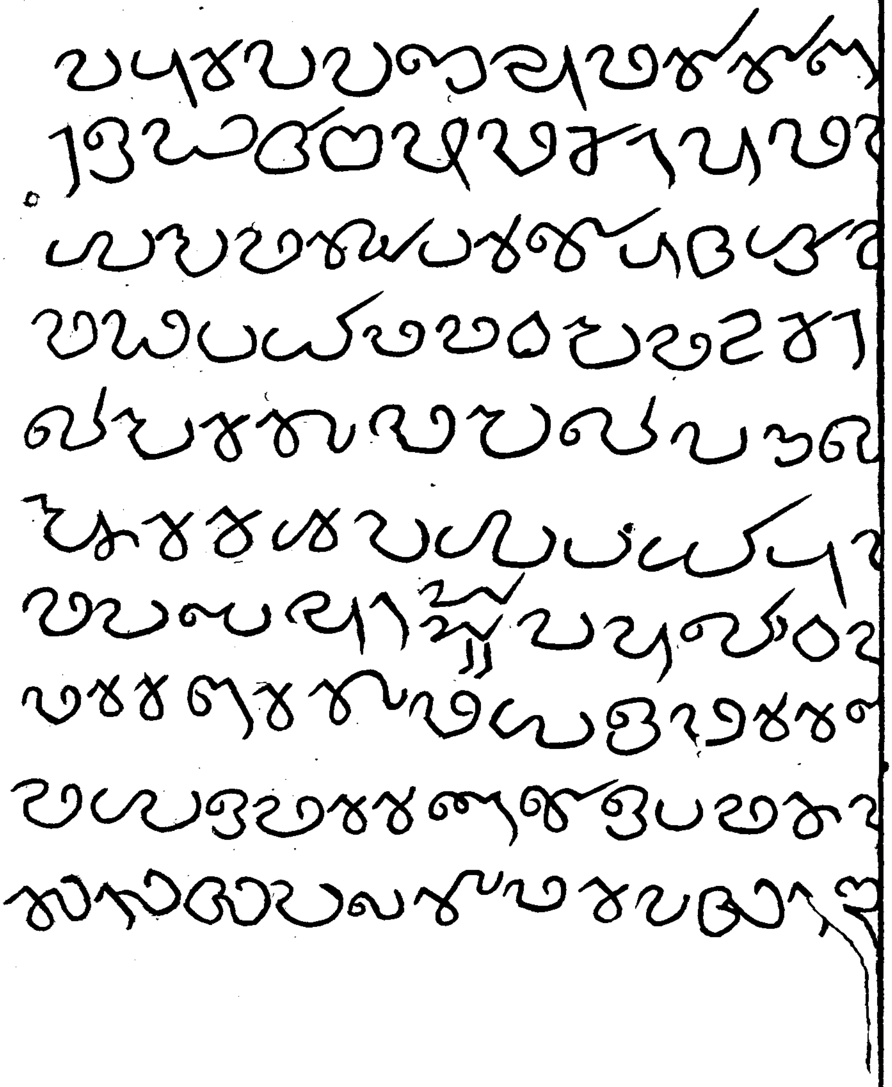


I.re Laine Versò



Pl. II.

I.



sous la dictée d'un Brahme, à ce que me dit dans la suite le Moudi de Panani. J'allai en conséquence rendre visite à ce Rabbin, qui à la recommandation de son fils & du Secretaire Van Vechten, me prêta son Recueil Rabbinique. Ce Recueil renfermoit la lecture du Texte Tamoul en caracteres Hébraïques, avec la traduction en Hébreu de Rabbin sur chaque mot. Un jeune Juif, nommé David Cohen, me la copia en beaux caracteres Hébraïques avec les détails dont je viens de parler, & je tirai moi-même en deux nuits la copie de deux Cartes en caracteres Rabbiniques, que renfermoit le même Recueil; l'une, de l'intérieur des terres aux environs de Cochin, & l'autre présentant le dessein de quelques Monumens Indiens. Je compte, lorsque mes occupations me le permettront, donner en François la traduction Hébraïque des Priviléges des Juifs, comparée avec le Texte Tamoul, & avec les additions du Recueil d'Ezechiel. En voici le titre : *Traduction de ce qui est gravé sur l'Olle de cuivre donnée par Scharan Peroumal: Haatakah schel schefeod vehou ttassnekhaschetsché natan Scheran Perimal.* A la fin on lit ces paroles : *zé hou khotam schelschirah Perimal*, c'est-à-dire, *tel est le sceau de Scharan Peroumal;* & le trait ou caractere désigné par ces paroles est le même que celui qui termine l'Inscription Tamoule. Je n'entre pas dans de plus grands détails sur cette traduction; je me contente pour le présent de donner l'Original, Monument qui doit paroître précieux à ceux qui sont curieux de Littérature Orientale.

Ci-d. p. clxx. suite de la note art. 2.

Voyez les Pl. I. II. & III.

La traduction Samskretanne des Priviléges accordés aux Chrétiens de Saint Thomas étoit copiée. Je voulus la mettre en François, & me rendis pour cela à Anjikaïmal, où j'en fis une traduction libre sous la dictée du Caçanare Mattaye, qui me l'interprétoit en assez mauvais Portugais. J'envoyai ensuite à M. l'Evêque d'Areopolis la copie que le Caçanare m'a faite de la traduction Samskretanne des Priviléges, le priant d'en certifier l'exactitude, & de me marquer ce qu'il sçavoit de l'Original même. On m'avoit dit que cette piece étoit à Coélan. En attendant la réponse du Prélat, je profitai du voyage que fit à Matencheri le Caçanare Mattaye, pour m'instruire

de plusieurs choses concernant la Côte Malabare [1].

[1] Ce Caçanare me donna d'abord une copie nette de l'Alphabet Samskretan, usité à la Côte Malabare. Cet Alphabet est composé de seize voyelles ; (*a*, *â*, *i*, *ī*, *ou*, *oū*, *ir*, *īreu*, *ileu*, *īleu*, *é*, *ai*, *o*, *au* (*aou*) *am*, *ah*), & de trente-cinq consonnes (*ka*, *kha*, *ga*, *gha*, *gnha*, *scha*, *schha*, *ja*, *jha*, *gnha*, *da* (prononcé des dents), *dha*, *da* (prononcé du Palais), *dtha*, *nna*, *ta*, *tha*, *da*, *dha*; *na*, *pa*, *pah*, *ba*, *bha*, *ma*, *ja*, *ra*, *la*, *va*, *scha*, *scha*, *sa*, *ha*, *lla*, *kscha*). J'ajoutai quelques variantes qui me furent données par un Topaye Hollandois. On sçait que, pour former les syllabes, l'usage, comme dans le Tamoul de la Côte de Coromandel, est de marquer les voyelles par des traits ajoûtés aux consonnes, & différens de seize voyelles meres. Ces trente-cinq consonnes combinées de six autres manières, forment six différens grouppes de consonnes & de voyelles. Le même Alphabet m'a été donné à Mahé, les caracteres un peu plus arrondis. Ce Samskretam s'appelle encore *Ariom*.

Le second caractere usité à cette Côte est le Tamoul, appellé *Batte-ejouttou*, c'est-à-dire, *caractere rond*. L'Alphabet renferme treize voyelles & dix huit consonnes. Celui qui m'a été donné à Mahé approche par sa forme quarrée des caracteres des Lames Juives. Les Maures, depuis Cochin jusqu'à Mangalor, se servent du caractere Tamoul. Lorsqu'on l'allonge un peu ; c'est le *kole ejouttou*, (*le caractere long*) qui est d'usage dans les actes, & forme la troisieme sorte d'écriture. Ce Tamoul suit la même marche que celui de la Côte de Coromandel : la forme des voyelles est différente; mais plusieurs consonnes paroissent les mêmes. Il seroit difficile de décider lequel des deux est le plus ancien. Seulement on peut croire d'après les Lames juives, que le Tamoul de la Côte Malabare existoit au moins dans le neuvieme siecle; & c'est peut-être le seul Monument qui puisse faire foi, à moins qu'il n'y ait dans quelque Pagode des Inscriptions gravées sur la pierre : car les Olles de palmier, au bout de cent ans, sont à demi-rongées de vers. On voit que le manque (ou du moins la rareté) de Monumens authentiques couvre les Antiquités Malabares d'une obscurité, qu'on désespéreroit presque de voir jamais dissipée.

Les chiffres malabares different un peu des Lettres de l'Alphabet. Les dixaines, centaines, &c. se forment comme à la Côte de Coromandel, en mettant le plus petit nombre le premier ; par exemple, deux dix=20, trois cents=300, &c. Dans le Samskretam, les unités, les dixaines & les centaines, sont formées par les vingt-huit premieres lettres de l'Alphabet : le reste, en mettant le petit nombre le premier; dix cent mille=un million, &c.

Les Chrétiens de saint Thomas, indépendamment des caracteres malabares, se servent encore de l'Alphabet Syriaque moderne mêlé d'*Estranglo* : mais comme plusieurs Caçanares entendent le Malabare sans pouvoir le lire, & que les Missels Syriaques qu'ils ont continuellement entre les mains, leur rendent les caracteres Syriaques plus familiers, quoique souvent ils ignorent la langue même ; pour leur donner la facilité d'écrire le Malabare en caracteres Syriaques, on a ajouté à ces caracteres huit lettres destinées à exprimer les sons Malabares que ces caracteres ne peuvent pas rendre exactement. Ces huit lettres se nomment *Karsoundes*. Par exemple, si l'on veut écrire en Syriaque le mot *Tampouran*, qui signifie *Dieu*, en Malabare, il faut employer l'*r karsound*, parce que le *resch* Syriaque ne rend pas pleinement l'*r* de la syllabe *ran*. Quelques-unes des lettres *karsoundes* sont prises du Malabare, d'autres approchent du Samskretan, ou paroissent arbitraires.

Les Malabares n'ont pas d'autre instrument pour marquer les heures qu'un petit

Je reçus le 16 Janvier la réponse de M. l'Evêque d'Areopolis, avec le Certificat que je lui avois demandé [1]. Ce Prélat me promettoit en même-tems de faire chercher le Particulier qui possédoit l'Original des Priviléges. Cette promesse me fit naître l'idée du Voyage de Coélan. Je me flattois de trouver chez les Chrétiens la même facilité que chez les Juifs. Je crus devoir faire part de mon projet à M. l'Evêque d'Areopolis, qui m'en détourna par sa Lettre du 18 Janvier, la derniere que j'aye reçue de lui. Le Prélat dans cette Lettre me marque d'abord que la copie des Priviléges qu'il m'a communiquée a été faite par un homme habile, sur l'Original, gravé sur des lames de cuivre, & cela par l'ordre de son prédécesseur M. Jean-Baptiste-Marie de Sainte Thérese, Evêque de Limire, Vicaire Apostolique, qui avoit passé trente-trois ans à Veraple, & de qui il tenoit ces particularités. Il m'assure en second lieu, que je ne trouverai pas à Coélan l'Original des Priviléges, parce que ce n'est pas l'Eglise du lieu qui le possede, mais une famille Schismatique qui

vase de cuivre, rond & percé par le fond; l'eau entre par le trou, & fait enfoncer le vase au bout d'un intervalle de tems, nommé *Najika*, & dont soixante forment le jour, *Devasam*. Le *Najika* se partage en soixante *Vinaïgas*, le *Vinaïga* en six *Birpés* (la respiration), le *Birpé* en dix *Kenikans*, le *Kenikam* en quatre *Mattirés*, & le *Mattiré* en huit *Kanninas* (clins-d'œil) ou *Caignodis* (l'action de frapper le doigt du milieu avec le pouce.

Les Malabares pesent avec une sorte de Romaine nommée *Belicol*. Leur plus grand poids est le *Tilan*, égale à-peu-près à seize livres un quart hollandoises. Le *Tilan* se partage en 100 *Palons*, le *Palon* en douze *Kalanges*, le *Kalange* en 10 *Pouties* (Fanons d'argent composés d'or, d'argent & de cuivre.)

[1] *Privilegia quæ in his tribus foliis continentur Litteris Malabaricis scripta; à Cherumal Perumal ultimo Malabarium Imperatore Christianis Sancti Thomæ data, & in laminâ cupreâ exarata, quæ usque hodiè in Oppido Collam apud Christianos asservantur: jussu Opt. Mem. Illustrissimi ac Reverendissiimi D. Joannis Baptistæ-Mariæ à Sancta Theresia Episcopi Limirensis, in Provinciis Malabarium Vicarii Apostolici transumpta sunt ac transcripta. Quod autem, à Præfecto Antecessore nostro, scilicet Illustrissimo & Reverendissimo D. Joanne Baptistâ-Mariâ, ita acceperimus, quod ve hæc præsens transcriptio concordet cum prædicto transumpto, fidem facimus subscribendo eam manu propriâ, & Sigillo nostro muniendo. Datum Varapoli in Indiis Orientalibus apud Malabares, diè 16 Januarii, anno Domini 1758.*

Place du Sceau

(Signé) *J. Florentius à Jesu,*
Epicopus Areop. Vic. Apost. Malab.

de crainte que ce Monument ne lui soit enlevé, dit tantôt qu'elle l'a, tantôt qu'elle ne l'a pas ; que dans une affaire comme celle-là, cette famille n'aura pas plus d'égard pour son propre Evêque Schismatique que pour tout autre, & qu'ainsi cette recherche demande du tems, & une personne non suspecte. 3°. Sur ce que je lui avois marqué des Priviléges accordés aux Musulmans, M. d'Areopolis m'avertit que si je ne les trouve pas dans leur Bazar près de Matencheri, ceux de Panani, quand ils les auroient, ne me les montreront pas ; que les Juifs blancs faits au Commerce des Européens sont plus communicatifs : mais que les Noirs, Chrétiens Maures, ou Juifs sont naturellement défians. Le Prélat finit en ajoutant que la copie des Priviléges qu'il m'a communiquée, *est transferée parole par parole, c'est-à-dire comme elle est en son Original : mais*, dit ce Prélat, *si elle* (*l'Original*) *est écrit en caracteres Samoscardis, comme je vous le donne, ou en caracteres Tamuzam* (*Tamouls*) ; *je n'ai pas occasion de m'informer ; avec le tems je tâcherai de me faire éclaircir sur ledit Original.*

Ces dernieres paroles ont rapport aux questions que j'avois faites à M. l'Evêque d'Areopolis, au sujet de la copie Samskretanne. Il la regardoit comme faite sur l'Original écrit du tems de Scharan Peroumal ; & moi je pensois que ce n'étoit qu'une traduction, surtout depuis que j'avois copié les Priviléges des Juifs. En effet il est naturel de croire que ces différens Priviléges étant du même tems, & venant du même Prince, auront été écrits dans la même Langue & dans les mêmes caracteres, c'est-à-dire en Tamoul. D'ailleurs il y a apparence que cette Langue s'employoit alors comme à présent dans les Actes publics. Je ne pressai pas davantage le Prélat.

Après ces éclaircissemens sur l'Original & la traduction Samskretanne des Priviléges accordés dans le neuviéme siécle aux Chrétiens de la Côte Malabare, je pense qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici la traduction. J'ai mis entre deux crochets les mots que j'ai été obligé d'ajouter pour lier les phrases & rendre le sens plus clair.

« (Ainsi parle) Scharan Peroumal, dans son Olle de » cuivre.

» De cette maniere est conçu ce qu'il a ordonné en faveur de l'Eglise (des Chrétiens de Saint Thomas). Ces » Priviléges sont gravés (sur quatre Olles de cuivre).

» Énoncé (ou substance) de la premiere Olle.

» L'an cent mille d'Eravi [1], Aïeradiguel (Scharan » Peroumal) qui est la personne du Roi, son Ministre, les » cinq Castes (les Seigneurs) Manigramom, Pounnatala-» padiom, Poulakoudipadiom; après avoir pris conseil, » ont fait (tel) don à l'Eglise. Aïeradiguel &c. son Mi-» nistre &c. ont donné à l'Eglise quatre familles de Ceylan » (de Tives [2]) & huit de Pujukkiares (autre Caste) habi-» tans (de Ceylan). Ces douze personnes (familles) & une » (de la Caste) de Vennera, sont obligées de payer à l'E-» glise les droits dont elles sont redevables au Roi, lequel » en a fait & fait (par ces Présentes) don à l'Eglise.

» Énoncé de la seconde Olle.

» Deux familles (de la Caste) Yrouvarom, une famille » de Tascheroms (Charpentiers), quatre familles de Cey-» lan (de Tives), une famille (de la Caste) Kourivannerom, » quatre familles de Velalers (de Naires); ces douze per-» sonnes (familles) sont esclaves de l'Eglise, données à » l'Eglise & au Peuple, pour diminuer les dépenses (par » leurs services). L'Eglise a été mise en possession de tous » ces droits avec l'eau [3], les feuilles &c. Aïeradiguel &c. » & le second Roi Tama, les Conseillers & les Marambis, » & six cens personnes de la Maison du Roi, Pounnata-

---

[1] Les Privileges des Juifs, selon la Traduction hébraïque, sont du même Prince, Roi de Cranganor, & à peu-près de la même date :

Schem melek guezirah harbeh meot alaf schenah. . . . Knaganor Hébreux.

Birvi baimen Airvaddi pallé gour aïrté addé. . . . Magoderikott Tamoul.

[2] Ceci confirme ce qui a été dit ci-devant, p. cxlvj, de l'arrivée des Tives à la Côte Malabare du tems de Thomas Knaye. Les Tives & les autres habitans de Ceylan établis à la Côte, étoient obligés, comme Etrangers, à des droits, que Scharan Peroumal affecte aux Eglises des Chrétiens, dont Thomas Knaye professoit la Religion.

[3] Lorsqu'on met quelqu'un en possession d'un Pays, on le couvre de feuilles & de terre, on lui verse de l'eau sur le corps, pour marquer qu'on lui livre tout ce dont est composé le bien qu'il acquiert.

» lapadiom, Poulakoudipadiom, ayant pris conseil, ont » fait & font don près (de Cranganor, où réside Scharan » Peroumal), à l'Est, de tout Vailekave, à l'Est de Kai- » lour, de Tchennouvadin, de tout ce qui est à l'Est de la » Mer, au Nord, de tout Tornatoton, du Nord à l'Est, de » Pounnatalé andiloum, & de tout ce qui est compris entre » ces limites, (pour que l'Eglise en jouisse) sans interrup- » tion, tant que le Soleil & la Lune dureront. Le Roi en a » passé l'acte sur une Olle de cuivre. Aïeradiguel &c. le » second Roi Tama & les Conseillers, ont décidé unani- » mement que le Pays & ses Habitans dépendroient, même » pour le temporel, de l'Eglise qui aura pouvoir de punir & » de pardonner. L'Eglise recevra aussi le droit de Capita- » tion & de mammelles [1]; elle gouvernera avec une au- » torité absolue en qualité de Seigneur; elle jugera les cri- » mes, & aura sur le Peuple un pouvoir incontestable. » Les six cens personnes de la Maison du Roi, les cinq » Castes, & Manigramom, doivent veiller à l'exécution » des présens Ordres, tant que dureront l'Eglise, la Terre, » le Ciel & la Lune, & pour toujours, comme il est écrit » dans l'Olle de cuivre. Aïeradiguel étant dans la Pago- » de de Vaïkam & le second Roi Tama ont accordé » tous ces Priviléges.

» Énoncé de la troisiéme Olle.

» Pour faire des marchés, vendre des meubles, ache- » ter des esclaves ou faire tout autre commerce, il faut » avoir l'approbation de l'Eglise (& lui payer les droits » prescrits). Les cinq Castes, & Manigramom, doivent veil- » ler à la conservation de ces droits, & de celui qu'ont les » Chrêtiens, de monter sur des Éléphans le jour de leurs » nôces.

[1] Les hommes paient ce droit, à raison de leur tête; & les femmes, à raison de leur sein; parce que c'est l'homme qui agit & dirige: les femmes ne sont quelque chose que par leurs enfans.

Les noms de Castes, de Dieux, & les autres noms propres qui ne sont pas expliqués en parenthese, sont maintenant inconnus. Les Indiens des Castes affectées au service ou à la défense des Eglises, font encore le Salam aux Prêtres Chrétiens, quand ils les rencontrent. L'Eglise a droit de faire travailler les Ouvriers à plus bas prix que le reste du Peuple.

» noces. Les Conseillers ont encore donné aux Chrétiens » soixante-douze maisons neuves. Le Roi Aïeradiguel étant » dans la Pagode de Vaïkam avec le second Roi Tama, » ses Conseillers, six cens personnes de sa maison, Poun- » natalapadiom, & Poulakoudipadiom, après avoir tenu » Conseil, ont donné ces choses à l'Eglise, (pour qu'elle » en jouisse) tant que la Terre, le Soleil & la Lune dure- » ront. Ces Priviléges sont écrits sur une lame de cuivre. » Les cinq Castes & Manigramom doivent défendre ces » droits, s'il s'excite à ce sujet quelque différent. Par la » cérémonie de l'eau, le Roi les a accordés (à l'Eglise), » comme une chose qui lui appartiendroit par droit d'a- » chat, tant que la Terre, le Soleil & la Lune dureront.

» Énoncé de la quatriéme Olle.

» Tous les Priviléges énoncés ci-dessus & accordés à » l'Eglise sans aucune différence (c'est-à-dire, sans distinction de telle ou telle Eglise, & sans modification), sont » écrits sur un Olle de cuivre, & scellés de son (du Roi) sceau. » Dans les Bazars & les murs de ces (bazars) où sont nourris » les Tives de l'Eglise & les Panens (Tailleur d'habit) qui la » servent, si ces (gens) commettent quelque faute, l'E- » glise a droit de les punir, tant que dureront la Terre, le » Soleil & la Lune, comme il est écrit sur cette Olle de » cuivre. Le Roi a accordé ces droits. Que Dieu conserve » celui qui fera exécuter ces ordres! Ecrit par Aïera (peut- » être, donné par Aïeradiguel).

» Soit témoin Bellacoul Tchandirenoum (la Lune).

» Soit témoin Vischeïa Naraïnen (Vischnou).

» Soit témoin Idiraschi oudiakarnen nadonem.

» Soit témoin Madinaïa binavadinem.

» Soit témoin Kanan nandienna.

» Soit témoin Naladirenjou tirien.

» Soit témoin Kamen kanen.

» Soit témoin Tchanden kanen.

» Soit témoin Kanden tcharen.

» Soit témoin Yakondayen.

» Soit témoin Kanavadi adittianen (fils de Vischnou, » représenté sous la figure d'un Éléphant).

» Soit témoin Mouriguen tchaden.
» Soit témoin Mouriguen kamapien.
» Soit témoin Poulkouri tanouartanen.
» Soit témoin Pountaley kodi oudoudeyan aikanen.
» Soit témoin Pountaley kourania koumaraïa kanen.
» Soit témoin Schamboudou veria.

„ [1] Lorſque le Bazar de Cranganor ſubſiſtoit, c'étoit „ autrefois le Bazar de Coilon Cranganor. Sacraverin, Con- „ ſeiller, vint trouver le Roi, & lui demanda un terrein „ long de quatre mille quatre cens quarante-quatre cobes [2] „ d'Éléphant couvert d'arbres, conſiſtant en mattes. Le „ Roi le lui accorda.

» Au tems où Jupiter étoit dans le premier Signe (*Kom-* » *bo*, le jour *Rooni*, le Samedi (*Tchani*), neuviéme de » *Magarmas* (Janvier), le ſeptiéme jour de la Lune, dans » le Palais d'Irignale koudi, qui eſt une Pagode, Thomas » Knaye, Chrétien Paradiſchi [3], a reçu par écrit ces Pri- » viléges, avec les tambours, les trompettes, les feuilles, „ l'eau de roſe, les fuſils: le Cordon de Brahme, le So- „ leil & la Lune en ſont témoins. Écrit par le ſecond Roi.

Enſuite eſt écrit:

„ Moi Mattaye, Caçanare d'Anjikaïmal, ai tranſcrit ces „ Priviléges l'an 1758, le 14 de Janvier [4].

---

[1] Ou, *Près du Bazar de Cranganor.... Sacraverin...... demanda un terrein.....* Voy. ci-d. p clxxv.

[2] Longueur compriſe entre le pied & le genouil de l'Eléphant

[3] C'eſt-à-dire, *Européen*, ſelon le Caçanare Mattaye. Peut-être faut-il lire *Padeſchahi*; c'eſt à-dire, *ſujet du Roi de Perſe*: ſelon la Tradition du Pays, & au rapport de M. l'Evêque d'Aréopolis & des Peres Carmes, Thomas Knaye étoit un Marchand Armenien,

[4] Tels ſont les Privileges dont jouiſſoient autrefois les Chrétiens de Saint Thomas. Il eſt dit poſitivement dans les Olles, qu'ils furent accordés par Scharan Peroumal; & a la fin de la quatrieme, que l'acte qui les renfermoit, fut donné à Thomas Knaye Il ſuit de-la qu'on ne doit pas diſtinguer avec Govea les Privileges accordés par Scharan Peroumal, de ceux qu obtint Thomas Knaye 2°. L'époque du Monarque Indien, qui répond inconteſtablement aux huitiéme & neuviéme ſiécles de l'Ere Chrétienne, fixe celle de Thomas Knaye qu'on ne peut par conſéquent placer, avec la Croſe, avant le ſixieme ſiecle. 3°. Les honneurs, les biens, les familles, les ſoixante douze maiſons & le terrein donnés a l'Egliſe, ſuppoſent des Chrétiens formant un corps dans l'Etat, du tems même de Thomas Knaye, & ne peuvent regarder uniquement les enfans de ſa femme légitime & ceux de ſa concubine, cette fille de Blanchiſſeur que l'Empereur lui avoit donnée pour Moſſe.

Lib. cit. p. 15, 16, 18.

Hiſt. du Chriſtian des Indes, Edit de Paris T. I p. 70.

Ci-d. p. cxlvj,

Avant que de quitter Cochin, je priai le Chorévêque

VOYAGE aux Indes Orientales. IIe. Partie.

Quelle est donc l'origine du Christianisme dans l'Inde? Je crois que cette question ne peut être décidée par les Monumens qui existent actuellement dans cette Contrée. Ce qu'on dit d'un Mage, qui avoit le titre de *Mannaca vasser* (mot qu'on prétend signifier *Manicheen*), & qui passa dans l'Inde où il répandit sa doctrine, ne m'a été confirmé par aucun Chrétien de Saint Thomas, Catholique, ni Schismatique.

La Crose, lib. cit. p. 61.

Mais, sans m'arrêter aux autorités vraies ou supposées, je dis que ceux qui connoissent l'Orient ne trouveront rien d'impossible, ni même d'extraordinaire dans l'Apostolat de Saint Thomas aux Indes Orientales. Les Caravanes de Syrie pour Bassora, marchoient alors comme à présent. Les Arabes alloient aux Indes tous les ans, & débarquoient aux environs des lieux nommés maintenant Calicut & Mazulipatam. J'ajoute que, selon une opinion reçue dans le Pays, plusieurs Chrétiens de Chaldée, fuyant, dans le septieme siecle, la persécution des Mahométans, s'embarquérent à Bassora, & vinrent s'établir parmi les Chrétiens de Saint Thomas.

Je reviens à Thomas Knaye. M. Assemani (& après lui, Raulin) en fait un Évêque Syrien, que Thimothée, Patriarche Nestorien, envoya dans l'Est prêcher l'Evangile, vers l'an 800 de J. C. Ses deux femmes ne sont, selon ce Sçavant, que les deux Eglises qu'il a gouvernées. Les tems se rapportent assez: mais la méthaphore est un peu forte, surtout relativement aux Chrétiens qui sont traités de bâtards. D'ailleurs la distinction qui existe actuellement dans le pays, rend nulle l'explication du Sçavant Italien. Les descendans de Thomas Knaye sont encore une partie considérable des Chrétiens de Saint Thomas, & sont divisés en deux classes. Ceux qui viennent de la branche légitime, sont nommés *Babkombayes*, c'est-à-dire, *enfans du Nord*; & ceux qui viennent de la branche bâtarde, *Tekembayes*, c'est-à-dire, *enfans du Sud*. Ces derniers ont cinq Eglises & la moitie d'une Eglise: les autres Eglises de ces Chrétiens, sont aux enfans légitimes.

Bibl. Orient. T. II. 2e. Partie, p. 442, 443. Hist. Eccles. Malabar, p. 434.

Les enfans du Nord, ainsi que tous les Chrétiens de Saint Thomas établis de ce côté, se servent de l'Ère de Vaïpin, qui commence au temps où cette Isle a été découverte & peuplée, c'est-à-dire, au mois de Sept. de l'an 1341 de J. C. Les enfans du Sud, avec les Chrétiens de cette Partie, emploient l'Ère de la Fondation de Coëlan, qui répond au mois d'Août de l'an 822 de J. C. Tous ces Chrétiens sont actuellement soumis à différens Princes; mais ils relevent plus particulierement du Roi de Cochin qui a hérité des droits de leur dernier Roi, mort sans Successeur.

Je ne répéterai pas ce que la Crose & Raulin nous apprennent de l'état de ces Chrétiens avant & depuis le Concile d'Odiamper, d'après Govea & les PP. Vincent Marie de Sainte Catherine de Sienne, & Joseph de Sainte Marie. Je vais seulement rapporter quelques traits postérieurs aux événemens qui terminent l'Histoire de la Crose; ils éclairciront ce qu'on lit à ce sujet dans Raulin.

Lib. citat.

Le P. Joseph de Sainte Marie, Carme, Archevêque d'Hierapolis, & Vicaire Apostolique à la Côte Malabare, étant obligé, après la prise de Cochin par les Hollandois, de quitter cette partie de l'Inde, laissa le Gouvernement de l'Eglise des Chrétiens de Saint Thomas, au Caçanare Alexandre de Campo, qu'il avoit sacré Evêque de Megare. Il lui donna en même tems, pour Conseil, le Pere Mathieu de Saint Joseph; ce qui n'empêcha pas l'Archidiacre Thomas de Campo de soulever les Chrétiens contre le nouvel Evêque. Le Pere Mathieu ayant ensuite été appellé à Goa, fit venir à la Côte le P. Corneille de Jesus-Nazareth qui eut beaucoup à souffrir des menées du même Archidiacre; &, après avoir passé deux

Raulin, lib. cit. p. 442. Mss du P. Cl. Missionnaire de Neliceram.

George Nameteulla de s'informer de l'état des Chrétiens de

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

ans dans cette Ville, il revint à Cochin. La conduite de ce Missionnaire étoit reconnue pour irréprochable. La Médecine qu'il exerçoit habilement, lui attira l'estime du Commandeur Henri van Rheede qui, à sa considération, rappella de la Serre, l'Evêque Dom Alexandre de Campo. C'est à lui que l'on a en partie obligation de l'*Hortus Malabaricus*. En 1674, ce Pere, assuré de la protection du Commandeur, demanda à Rome des Missionnaires & un Coadjuteur à Dom Alexandre de Campo, auquel l'âge ne permettoit pas de remplir tous les devoirs de sa place. La Congrégation de la Propagande envoya promptement quatre sujets, dont deux arriverent heureusement à la Côte; le Pere Ange François de Sainte-Therese, Vicaire Apostolique, & le Pere Barthelemy, qui, deux ans après, mourut empoisonné, au rapport de quelques-uns, par les Schismatiques. Il fut ensuite question de donner un Coadjuteur à Dom Alexandre de Campo; le choix tomba sur Dom Raphaël de Solgade, natif de Cochin, qui avoit été Chanoine de la Cathedrale de cette Ville. Ce choix ne pouvoit que déplaire aux Hollandois, parce que Don Raphaël tenoit aux Portugais; & il fut difficile de le faire aggréer à l'Evêque Dom Alexandre, qui avoit jetté les yeux sur son neveu, Mathieu de Campo.

Mss. du P. Cl.

Sur ces entrefaites, le Pere Mathieu fut rappellé à Goa, pour remplir le poste de Visiteur. Il laissa à la Côte trois Missionnaires nouvellement arrivés de Rome; les PP. Pierre Paul de Saint François, Armand de Saint Elie & le Prêtre Bartholomé Anne, natif d'Alep. On prétend que les Hérétiques avoient tenté de les empoisonner, & que le Pere Armand mourut Victime de leur animosité.

Après bien des difficultés, Alexandre de Campo reconnut Dom Raphaël pour son Coadjuteur, dans une Assemblée tenue en 1682 à Schouveré; & l'année suivante, le Bref de confirmation étant arrivé, il l'admit en cette qualité dans une Assemblée publique tenue à Rapolin, & déclara qu'à cause de son grand âge, il se déchargeoit sur lui d'une partie de ses fonctions.

Raphaël se voyant en pied, voulut usurper toute l'autorité, & refusa bien-tôt de reconnoître Alexandre qu'il taxoit d'incapacité. Cette conduite aliéna les esprits, & occasionna de grandes divisions. Le nouvel Evêque trouva un Ministre de ses passions dans le Syrien Bartholomée Anne. Ce Pere, après avoir échappé au poison des Schismatiques, s'étoit d'abord fixé à Veraple, où l'on l'avoit chargé d'instruire les Cathécumenes: mais ayant séduit une de ses Disciples, il avoit été obligé de quitter cette Mission. Ne sçachant où donner de la tête, il se retira auprès de l'Evêque Raphaël, qui lui donna toute sa confiance. On verra plus bas les excès auxquels ils se porterent. Après la mort de Raphaël, les remords de la conscience, soutenus de la maturité de l'âge, firent rentrer le Pere Bartholomée en lui-même: il demanda pardon des fautes qu'il avoit commises, & obtint dans la suite le Vicariat de Palleporte. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter à Veraple où il mourut dans les sentimens d'un vrai pénitent.

Relat. abregée des Missions de la Serre, envoyée à Rome le 20 Janvier 1687; tiré des Mss. du P. Claude.

La révolte de Raphaël contre l'Evêque Alexandre & sa conduite scandaleuse, obligerent en 1687 les Carmes d'envoyer à Rome pour demander un autre Coadjuteur à Dom Alexandre. Le Pere Laurent-Marie fut chargé de la commission. Il portoit à la Propagande des lettres des PP. François Armand & François Innocent, qui constatoient le triste état de la Mission, & servoient de réponse à celle que Raphaël avoit écrite sur le même sujet.

Le Pere Laurent Marie avoit fait lui-même une Relation de ce qui concernoit la Serre, adressée au Procureur-général de son Ordre, dans laquelle il exposoit tous

Saint-Thomas, avant l'arrivée des Portugais; de faire

les griefs que les Peres de la Mission avoient contre Raphaël. Il commence dans cette Relation par faire connoître les Chrétiens de Saint Thomas, & parle ensuite des Evêques Schismatiques ou Jesuites qui les ont gouvernés. Le Vicaire Apostolique Joseph de Sainte Marie, ayant été obligé de se retirer en 1664, le Patriarche de Babylone, sollicité par l'Archidiacre, envoya à la Côte un certain George, en qualité de Patriarche, qui mourut au bout de six ans dans l'Eglise de Paru en odeur de sainteté chez les Schismatiques. Il leur vint en 1677 de Baghdad un autre Patriarche nommé Andraos, que les Carmes d'Alep annoncerent comme un Prêtre Jacobite renegat. Ce Prélat se fit mépriser des Schismatiques par la passion qu'il avoit pour le vin, & mourut en 1683. Deux ans après arriverent de Baghdad trois autres personnages; un Patriarche qui mourut au bout de trois mois, un Evêque, & un simple Religieux. Ces trois Syriens étoient Jacobites, & semerent leurs erreurs parmi les Chrétiens.

Gregoire, selon Raulin, p. 444.

L'Archidiacre Thomas de Campo qui avoit demandé un Evêque au Patriarche de Babylone, mourut en 1677 d'un coup de tonnere. Quelque temps après, son frere montant sur une chaise*, lorsqu'on le présentoit au Peuple, tomba & mourut de cette chûte. Il fut remplacé par son neveu nommé aussi Thomas, qui avoit été ordonné par l'Archidiacre, & qui mourut en 1686, après avoir gouverné cette Eglise près de huit ans.

* Les Indiens à la Côte, au lieu de s'asseoir sur les chaises, montent dessus, & s'y tiennent accroupis.

Après ces détails, le Pere Laurent-Marie fait sçavoir au Pere Procureur que le Commandeur Nosburg a promis aux Missionnaires de soutenir les Evêques que la Cour de Rome enverroit, après la Mort d'Alexandre de Campo; mais que les Hollandois, ennemis de Raphaël, qui étoit de Race Portugaise, & sur-tout le Commandeur Van Reede contre l'avis duquel il avoit été élu, & qui alloit revenir à la Côte Commissaire-Général, favoriseroient à son préjudice les Evêques Schismatiques. Le Pere Laurent-Marie expose ensuite les griefs qu'il a lui-même contre Dom Raphaël; griefs qui le portent à demander son rappel à Goa, si l'on n'envoie pas de Rome un autre Evêque. Le Prélat Portugais & le Syrien Bartholomée Anne avoient d'abord marqué des déférences pour Dom Alexandre; mais voyant que ce Prélat ne vouloit pas donner sa démission par écrit, le Coadjuteur refusa de le reconnoître pour son Supérieur, & prit de son vivant le titre de Vicaire Apostolique de la Serre & de Cochin. Le Pere Laurent-Marie l'accuse après cela de différens excès, comme d'avoir donné les Ordres & les dispenses à prix d'argent, d'avoir souffert des Prêtres concubinaires, retiré des Moines & des Clercs fugitifs de Goa, vendu le vin de la Propagande, retenu les fonds envoyés de Goa pour le saint Sacrifice; d'avoir tenu des discours calomnieux au sujet des Missionnaires Carmes, & refusé d'ordonner ceux qu'ils présentoient quoique doués des qualités requises, exigeant qu'ils reconnussent sa Jurisdiction & déclarassent Alexandre absolument incapable de remplir aucune de ses fonctions; enfin d'avoir exposé l'Eglise au mépris des Etrangers, en employant l'autorité des Princes Gentils, pour se faire obéir.

Raphaël, pour intimider les opposans, cita à son Tribunal le Pere George de Saint Jean, établi Vicaire-Général du Diocèse de la Serre, par Dom Alexandre de Campo qui s'étoit retiré à Carlongati, à trois journées de Cochin. Ce Pere refusa de comparoître, parce qu'il ne dépendoit pas de Raphaël, & que d'ailleurs il étoit Vicaire d'une Eglise du Diocese de Cochin, qui demandoit sa présence. Huit jours après, fête de l'Epiphanie, Raphaël lança contre lui une excommunication qu'Alexandre déclara nulle. Les Carmes firent en même tems un Mémoire dans lequel il prouverent que l'excommunication étoit invalide, 1°. parce

VOYAGE aux Indes Orientales, Ie. Partie.

des recherches au sujet des Ouvrages attribués à Ab[illegible],

que le Coadjuteur, du vivant de Dom Alexandre, n'avoit pas de Jurisdiction; 2°. parce que le Pere George, Curé du Diocèse de Cochin, ne dépendoit pas de l'Evêque de la Serre; 3°. parce que l'on n'avoit pas fait les monitions qui étoient d'usage dans ces circonstances. A l'appui de ces raisons venoit le Précis de la vie du Pere George. Ce Pere étoit né à Matencheri, Village soumis, pour le temporel, au Gouvernement de Cochin; &, pour le spirituel, à l'Evêque titulaire de cette Ville. Lorsque les Hollandois se furent emparés de Cochin, le Pere George quitta le Rit latin auquel il s'étoit formé chez les Franciscains, & embrassa le Rit Syrien. Ayant ensuite appris que les Hollandois n'avoient pas touché aux Eglises, il demanda à Dom Alexandre la permission de retourner à Matencheri, & l'obtint. Le Pere Diego-Laurenzo, Evêque de Cochin, lui donna la Cure de Matencheri. Il conduisit dix-huit ans cette Eglise, fut fait Vicaire-Général de la Serre, par Dom Alexandre, & remplit cette place sans quitter sa Cure.

L'excommunication lancée par Raphaël causa de grands troubles, parce que le plus grand nombre des Chrétiens, frappé de ce coup d'autorité, la gardoit. Les Hollandois auroient desiré finir cette affaire, pour délivrer le Pere George de la honte qui le couvroit aux yeux de son peuple. Raphaël voyant que les Missionnaires Carmes ne s'inquiétoient pas de ses foudres, engagea les Jésuites à en prouver la validité dans un Manifeste, ainsi que la légitimité de sa Jurisdiction dans la Serre.

De cette façon, dit le Pere Laurent Marie, tout est divisé en trois partis; celui des Schismatiques qui forme la moitié de la Chrétienné à la Côte Malabare; celui des Catholiques soumis à l'Evêque Dom Alexandre de Campo & aux Missionnaires Carmes; & celui des Chrétiens attachés à Raphaël, à Bartholomée-Anne, & aux Jésuites qui appuient le Coadjuteur dans l'Inde & à Rome, pour avoir encore entrée dans la Serre.

Fin de la Relat.

Tel étoit l'état des Chrétiens à la Côte Malabare en 1687. Les divisions ont presque toujours duré depuis; mais j'en ignore le détail. En 1704. Pour arrêter le mal, M. Ange-François de Sainte Thérese, Evêque de Metellopolis & Vicaire Apostolique, envoya le Pere Vincent de Saint Onuphre dans les Eglises de Schanguenascher y, Kalourcate, Porca & Alapaje, où il trouva beaucoup d'opposition. Les Hérétiques voyant la Foi fructifier, tenterent même d'empoisonner ce Missionnaire, & voulurent animer contre lui le Prince du Pays: mais il le gagna par sa conduite édifiante. D'un autre côté, le Pere *Arsene* travailloit à Mouttam, tandis que le Pere Pierre Paul réduisoit Paru. Enfin la paix fut rétablie entre les Catholiques avant la mort du Vicaire Apostolique qui arriva en Octobre 1712. C'étoit le deuxieme de l'Ordre des Carmes. Sa place vaqua pendant six ans, & fut ensuite rempli par M. Jean-Baptiste-Marie de Sainte Thérese, Evêque de Limire, mort le 17 Avril 1750. Le Pere Geminiani fit pendant un an & demi les fonctions de Vicaire Apostolique, & fut relevé le 3 Mai 1752 par M. Florent de Jesus, Evêque d'Areopolis, que j'ai vu en 17[illegible] à Veraple.

Mss. du P. Claude.

Il paroit que Rome n'eut pas trop égard aux représentations des Carmes; car la plûpart des Successeurs de Raphaël furent Jésuites. Antoine Pimentel, le dernier Archevêque de Cranganor, dont parle Raulin, mourut en 1750. Il fut remplacé par le Jésuite Jean Louis, mort en 1755, qui résidoit à Puttenschera, dans les Etats du Samorin. En 1757, on reçut à la Côte la nomination de Dom Salvador dos Roys, aussi Jésuite, qui ne voulut pas y consentir: mais son refus ne fut pas accepté, & en 1758, on disoit qu'il devoit être sacré sous peu de tems. L'Evêque de Cochin, dont la résidence actuelle est à Anjingue, étoit aussi Jésuite,

de les acheter, s'il les trouvoit; & de les remettre, à

Pour ce qui regarde les Schismatiques, indépendamment de ceux qui étoient soumis aux Prélats Syriens, dont j'ai parlé ci-devant, une grande partie, en 1758, reconnoissoit, pour premier Pasteur depuis vingt-cinq à trente ans, l'Archidiacre Thomas de Campo, qui residoit à Naranam [1], & à Schanganascheri [2], à cinq lieues Est de Cochin. Cet Archidiacre voyant que personne ne vouloit le sacrer Evêque, s'étoit approché du dernier Archidiacre Thomas (successeur de George de Campo), qui venoit de mourir & avoit pris, lorsqu'il vivoit, le titre d'Evêque; il lui avoit mis entre les mains la Crosse, la Mitre & les autres habits Episcopaux, & les avoit ensuite repris comme s'il les eut reçus de l'Archidiacre. Depuis ce tems, il faisoit les fonctions d'Evêque, & étoit reconnu pour tel.

Note donnée par le Curé d'Anjikaimal.

Je termine ce qui regarde les Chrétiens de Saint Thomas par la liste des Eglises dépendantes du Diocese de Veraple, telle qu'elle m'a été donnée à Veraple même par M. l'Evêque d'Aréopolis. De retour à Matencheri je fis écrire les noms en Tamoul, par le Caçanare Mattaye; pour être plus sûr de la prononciation. J'ai mis entre deux crochets quelques notices, & les noms de plusieurs Eglises qui ne se trouvent pas dans la liste de M. d'Aréopolis. La plûpart de ces additions sont prises de l'Etat des mêmes Eglises, tiré des papiers du Pere Claude, & fait du tems de M. l'Evêque de Limire.

J'aurois été bien-aise d'avoir la position juste & les distances de ces différentes Eglises; mais les PP. Geminiani & Anastase me dirent que la chose n'étoit pas possible, parce que les Chrétiens de Saint Thomas les plus pratiques du Pays, ne connoissoient que quelques lieues aux environs de l'endroit où ils demeuroient; & que d'ailleurs il étoit rare qu'ils s'accordassent, l'un mettant une lieue ou une heure (de vingt-quatre minutes), où un autre en comptoit deux.

Les Eglises généralement sont assez éloignées les une des autres. Les Royaumes Malabares eux-mêmes ne forment pas des corps, dont toutes les parties soient contigues; souvent ces parties sont séparées par d'autres petits Etats. Ce qui augmente la confusion, c'est que les Eglises ont quelquefois trois noms; celui de l'Eglise, celui du lieu & celui du Fondateur; & il est impossible de trouver les Olles de leur Fondation. On rencontre dans le Pays des Croix qui ont, à ce que l'on croit, cent & deux cents ans d'ancienneté, sans que les Chrétiens sçachent qui les a élevées.

Liste des Eglises dépendantes du Diocese de Veraple.

Dans le Royaume de COCHIN.

Tiré des MSS. du P. Claude.

1°. *Palliporam*, Eglise dédiée à la saint Vierge; Syrienne, Catholique; (Paroisse assez considérable: les Chrétiens zélés & bien réunis, depuis le Concile d'Odiamper).

2°. *Mouttam*, déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

3°. *Artoungel*, déd. à saint André: Paroisse latine, Catholique, avec quatre Oratoires.

4°. *Odiamper*, déd. à saint Gervais; Syr. Catholique: l'Eglise a été brûlée. *Raul lib. cit. p. 428, 429.*

5°. *Tekeparrour*; déd. à saint Jean-Baptiste; Syr. aux Catholiques & aux Schismatiques, qui y officient les uns après les autres: brûlée.

---

[1] Peut-être est ce *Verianur*, 26e Eglise du Royaume de Barekangour.

[2] La quatriéme Eglise du Royaume de Tekengour situé au Sud-Ouest de Cochin. Ou bien ces deux endroits sont des Eglises du Royaume de Travancour, qui manquent dans la liste ci-après.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie. M. le Secrétaire Van Vechten, qui s'étoit chargé de la ma-

6°. *Naramel*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.
7°. *Caringoschera*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.
8°. *Molandourté*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.
9°. *Caramattam*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.
10°. *Mamlascheri*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.
11°. *Pallikaré*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.
12°. *Cajoukambalam*; Syr. Catholique.
13. *Kolangouri*, déd. à saint Pierre saint Paul; Syr. Catholique.
Ci-d. p. clxxv. 14°. *Kandanate*; déd. à la sainte Vierge; Syr Catholique, Schismatique: (en 1758 purement Schismatique; résidence de l'Archevêque Syrien, Jacobite, Schokor eulla).
15°. *Pouttenpalli*; déd. à sainte Thérese; Syr. Catholique.
16°. *Kourripoupali*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.
17°. *Parumattam*; déd à la sainte Vierge; Catholique, Schismatique.
18°. *Kadamangalam*; Syr. Catholique.
19°. *Une autre*; déd. à la sainte Vierge; Catholique, Schismatique.
20°. *Une autre*, déd. à la sainte Vierge; Catholique, Schismatique.
21°. *Raakate*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.
22°. *Maleatour*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.
23°. *Oratoire*, déd. à la sainte Croix de la Serre; Catholique.
24°. *Cagnour*; Eglise dédiée à la sainte Vierge; Syr. Catholique.
25°. *Schouveré*; déd. à la Sainte Vierge; Syr. Catholique.
26°. *Schenotte*; déd. à l'Exaltation de la Croix; Syr. Catholique.
27°. *Cranganor*; déd. à saint François; Latine, Catholique.
28°. *Palleporte*; déd. à Notre Dadame des Neiges; Lat. Catholique.
29°. *Poiga*, Oratoire déd. à la sainte Vierge; Lat. Catholique.
(*Pokotte*, Chapelle autrefois aux Jesuites, avec une petite maison.)
Tiré des Mss. du P. Claude. 30. *Verapoli*; Eglise dédiée à saint Joseph; Lat. Catholique; (contiguë à la maison des Missionnaires Carmes: Résidence du Vicaire Apostolique.)
31°. *Gnarika*; déd. à la sainte Vierge; Catholique; Syr.
22°. *Balarparte*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.
33°. *Ernagolta*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.
Ibid. 34°. *Tchetiate*; déd. à Notre Dame du Mont-Carmel; Lat. Catholique. (C'est la premiere Eglise & l'ancienne Résidence des Carmes à la Côte Malabare.
Parambana; déd. à la sainte Croix; Catholique:
Matencheri; déd. à saint Joseph; Catholique.)
Ibid. 35°. *Bendurté*; déd. à Saint Pierre saint Paul; Lat. Catholique. (Du tems des Portugais, les redevances considérables affectées à cette Eglise, située dans l'Isle du même nom, faisoient partie des Revenus de l'Eglise Cathédrale de Cochin.)
36°. *Oratoire* du Baptême.
37°. *Pallourte*, Eglise dédiée à la sainte Vierge; Lat. Catholique.
37°. *Castelle*; déd. à la sainte Croix; Lat. Catholique.
(*Changanate*; déd. à la sainte Vierge; Catholique.
Ibid. *Saint-Louis*; déd. à la Présentation de la Vierge au Temple; Catholique.
Baïpim (ou *Vaïpin*); déd. à Notre-Dame du Rosaire; Lat. Catholique. Cette Eglise est séparée de Cochin par la riviere. C'est-là que s'assemblent les Catholiques Européens ou Naturels du Pays, qui sont au service des Hollandois.)

niere

maniere la plus obligeante, de lui en rembourser le prix, & de me les envoyer à Surate. *Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.*

Dans le Royaume du SAMORIN.

1°. *Amblakate*; Eglise déd. à saint Thomas; Lat. Catholique. (Le College & l'Eglise des Jesuites sont à un quart de lieue. Avant que les Marates, après un siege de trois ans, se fussent emparés de Bacim, dans le Nord, & de ses dépendances, les Jesuites avoient près de cette Ville de grands biens pour l'entretien de l'Eglise d'Amblakate & des Missionnaires, qui, après y avoir appris les Langues du Pays, & s'être formés aux fonctions de leur Ministere, étoient envoyés dans le Maduré, le Mayssour & le Carnate. Du temps de M. l'Evêque de Limire ce College ne renfermoit que quelques Missionnaires âgés & impotans.) *Mss. du P. Cl.*

2°. *Autre Eglise*, aux Jesuites; Catholique. (Vraisemblablement c'est *Calicut*, dont l'Eglise est dédiée à la Nativité de la sainte Vierge, & conduite par les Jesuites, Facteurs du Roi de Portugal.) *Ibid.*

3°. *Oratoire* aux Jesuites. (Je pense que c'est *Perperamgadil* ou *Parporangaye*; déd. à sainte Marie des Neiges. Les Maures, par leurs mauvais traitemens, ont forcé les Catholiques d'abandonner cette Eglise. Ils sont si puissans à cette partie de la Côte, que le Samorin, pour les reprimer, avoit été obligé de demander du secours au Marquis de Castel-Novo, Vice-Roi de Goa. A Tanor, éloigné de deux lieues de Perperamgadil, il y avoit autrefois une Eglise que les Maures ont brûlée.

4°. *Puttenschera*; Eglise déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique. (Siege de l'Archevêque de la Serre ou du Malabar, depuis la prise de Cranganor par les Hollandois.) *Ibid.*

5°. *Coroutti*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

6°. *Schalakouri*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

7°. *Balenate*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

8. *Mapranate*; déd. à saint Jean de la Croix; Catholique. (L'Eglise a été bâtie par M. l'Evêque de Limire, Vicaire Apostolique.) *Ibid.*

9°. *Pallour*; déd. à saint Macaire; Syr. Catholique.

10°. *Pajour*; déd. à saint Antoine de Pade; Catholique.

11°. *Enemaka*; déd. à la sainte Vierge; Lat. Catholique.

12°. *Kottapari*; déd. à saint Lazare; Syr. Catholique.

13°. *Mattatilé*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

14°. *Veschour*; déd. à la Sainte Croix; Syr. Catholique.

15°. *Schatta Kolangouri*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique.

16°. *Oratoire*, déd. à la sainte Croix; Catholique, Schismatique.

(*Schetoüa*, Eglise dédiée à la Nativité de la Vierge; Catholique.) *Ibid.*

Dans le Royaume de PARU, au Nord-Est de Cochin.

1°. *Paru*; déd. à saint Gervais, S. Protais; Syr. Catholique.

2°. *Paru*; déd. à Saint Thomas; Syr. Schismatique.

3°. *Mourikolam*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

4°. *Mangnaparé*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

5°. *Kottamil*; Oratoire de saint Joseph; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de BELLOUTA TAVAGI (ANGAMALE.)

1°. *Angamale*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique, Schismatique. (Il y a *Ibid.*

Je priai aussi le Pere Anastase de me faire copier la Carte

dans cette Eglise une Chapelle dédiée à saint George, où les Schismatiques célebrent l'Office, après les Catholiques).

Mss. du P. Cl. 2°. *Autre Eglise* (à l'extrêmité du Basar d'Angamale), dédiée à saint Ormisdas, Martyr; Catholique. Le Siege de l'Archevêque de la Serre étoit autrefois à Angamale : sous les Portugais, en 1615, il fut transféré à Cranganor.)

Ibid. 3°. *Autre Eglise*; déd. à la sainte Vierge; Schismatique. (vraisemblablement c'est *Scheriapali* qui, dans le siecle dernier, étoit la Résidence de l'Archidiacre Malabar Mar Thomas.)

4°. *Aparam*; déd. à saint Gervais; Syr. Catholique, Schismatique.

Dans le Royaume de (MANGATE ou) KARTA TAVAGI, au Nord de Cochin.

Ibid. 1°. *Mangate*; déd. à sainte Marie-Majeure; Syr. Catholique. (C'est une des plus belles Eglises & des plus ornées du Malabare. Les Missionnaires Carmes y ont toujours eu un Hospice. La plus grande partie des Habitans a été convertie par le Pere Renée. Ce Missionnaire a établi à Mangate une Procession qui se fait tous les Vendredis de Carême, le soir, à huit heures, & où l'on porte l'Image de Jesus-Christ, crucifié. La Confrairie du Scapulaire y a aussi été établie On voit sur le Maître-Autel, la statue de la Vierge entre celle d'Elie & celle de Simon-Stock. C'est dans cette Eglise que le Pere Ange François de Sainte Thérese fut sacré Evêque de Metellopolis, par Mar Simon, Prélat Chaldéen, attaché au Saint-Siege, & qui dans la Liturgie se servoit de pain Azyme.

2°. *Oratoire*, sur une Montagne voisine, déd. à l'Exaltation de la sainte Croix; Catholique.

Dans le Royaume de KLANGANOUR SOROUVAM, situé au Nord-Ouest de Cochin, en deçà du Royaume précédent. Klanganour est le nom de la famille Regnante.

1°. *Edapali* (*Rapolin*); déd. à saint Piere, saint Paul; Syr. Catholique.

2°. *Autre Eglise*; dans la même Ville, Capitale de cet Etat; déd. à saint George; Catholique.

3°. *Calloupar*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.

4°. *Baipor*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de BAREKANGOUR, au Sud-Est & Sud-Sud-Est de Cochin.

1°. *Carturté*; déd. à saint Paul; Catholique : brûlée.

2°. *Autre Eglise*; déd. à la sainte Vierge; Catholique : brûlée.

3°. *Oratoire*; déd. à saint Dominique; Catholique : brûlé.

4°. *Muttiera*; déd. au Saint-Esprit; Catholique : brûlée.

5°. *Oratoire*; déd. à saint Sébastien; Catholique : brûlé.

6°. *Karlongate*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

7°. *Oratoire*; déd à saint Sébastien; Catholique.

8°. *Elagni*; déd à saint Pierre saint Paul; Syr. Catholique.

9°. *Adrampajé*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

10°. *Codamalour*; déd. à saint Gervais, saint Protais; Syr. brûlée.

de l'intérieur & de la Côte de cette partie de la Preſqu'Iſle

11°. *Ellour*; déd. à ſaint Gervais, ſaint Protais; Syr. brulée.
12°. *Ramrat*; déd. à ſaint Auguſtin; Syr. Catholique: brûlée.
13°. *Baragarou*; Syr.
14. *Molecoulan*; déd. à ſaint Alexis; Catholique, Schiſmatique.
15°. *Paratto*; déd. aux Trois Rois; Syr. Catholique, Schiſmatique.
16°. *Schembi*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique; brûlée.
17°. *Bariate*; déd. à ſaint Sauveur; Syr. Catholique: brûlée.
18°. *Beſchour*; déd. à ſainte Marie; Syr. Catholique; brûlée.
19°. *Poulingounel*; déd. à Sainte Marie; Syr. Catholique.
20°. *Jongom*; déd. à ſaint Michel; Syr. Catholique.
21°. *Modelakorté*; Syr. Catholique.
22e. *Mailacomba*; déd. à ſaint Thomas; Syr. Catholique.
33e. *Arakoja*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
24°. *Battatattel*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
25°. *Neriani*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
26°. *Nagapojé*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.

Dans le Royaume de TEKENGOUR, *au Sud-Oueſt de Cochin.*

1°. *Cotatte*; Syr. Catholique, Schiſmatique.
2°. Dans la même Aldée, autre Egliſe Schiſmatique.
3°. *Manargate*; Syr. Schiſmatique.
4e. *Schanganaſcheri.* Syr. Catholique.
5°. *Poudoupouli*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique, Schiſmatique.
6°. *Penoutara*; déd. à la ſainte Vierre; Syr. Catholique, Schiſmatique: brûlée.
7°. *Scherpengué*; déd. à la ſainte Croix; Syr. Catholique: brulée.
8°. *Palaïa*; déd. à ſaint Thomas; Syr. Catholique: brûlée.
9°. *Larat*; déd. à Notre-Dame du Mont-Carmel; Syr. Catholique: brûlée.
10°. *Cangnha-apalli*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
11°. *Païngolt*; déd. à ſainte Croix; Syr. Catholique: brûlée.
12°. *Anagalenguel*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique: brûlée.
13°. *Iratour*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
14°. *Pungnhate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique: brulée.
15°. *Kadappelamattam*; Syr. Catholique.
16°. *Kangnhara*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Catholique.
17°. *Schenganour*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique (Catholique, ſelon le P. Claude.)
18°. *Nernate*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
19°. *Kattouſcheri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
20°. *Maramanil*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.
21°. *Cojjeri*; déd. à la ſainte Vierge; Syr. Schiſmatique.

Dans le Royaume de PORCA SCHEMBANASCHERI SOUROUVAM.

(La Tradition du Pays porte que le Prince qui regnoit à Porcail y a deux cents ans, ſe voyant aſſailli par des voiſins puiſſans, promit aux Chrétiens de Kalikoulan, Royaume peu éloigné du ſien, de permettre dans ſes Etats l'exercice de leur Religion, ſi, par leur ſecours, il triomphoit des ſes Ennemis. Les Chré- *Mſſ. du P. Cl*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

tiens, au nombre de douze mille, précédés de l'Etendart de la Croix, marcherent contre les ennemis du Roi de Porca, les défirent; & ce Prince, fidele à sa parole, leur permit de bâtir des Eglises, même auprès de son Palais. Dans les autres Etats, les Eglises étoient éloignées des Pagodes & des Palais des Princes.)

Mss. du P. Cl.

1°. *Kalourcate*; déd. à la Nativité de la sainte Vierge; Syr. Catholique. (Cette Eglise est dans un grand Bazar du même nom, situé à deux lieues de Porca & entouré d'eau de tout côté C'est un endroit charmant : il est habité par quantité de Caçanares; ce qui fait que l'Office Divin n'y souffre point d'interruption.)

Ibid.

2°. *Porca*; déd, à sainte Croix; Syr. Catholique.

3°. *Alapajé*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Catholique.

4°. *Kadamalour*; déd. à la sainte Vierge (selon le Pere Claude à l'Invention de la Croix); Catholique. (Cette Eglise a été bâtie proche le Palais du Roi, en reconnoissance, à ce que l'on dit, du service qu'un Chrétien de Saint-Thomas avoit rendu à un Roi de Porca. Ce Prince, poussé par la vengeance, avoit fait égorger douze Brahmes; il crut pendant long-tems les voir demander Justice, & le tourmenter jour & nuit. Persuadé que c'étoit Brahma qui le punissoit, il convoqua les *Canianes* ou Enchanteurs, qui ne purent dissiper le prestige. Un Chrétien de Saint-Thomas, instruit de ce qui se passoit, alla trouver le Roi, & lui promit de remettre dans son ame le calme qu'il desiroit, s'il vouloit faire bâtir une Eglise dans un lieu qu'il lui indiqua. Le Roi en fit aussitôt jetter les fondemens, le Chrétien adressa sa priere à Dieu, & le Prince se trouva guéri.)

Ibid.

Dans le Royaume de KALIKOULAM SCHERRAVI, *& autres Tavagis & Nambouris.*

Ibid.

(Aucune des Eglises des Chrétiens de Saint-Thomas de cet Etat n'a voulu se réunir à l'Eglise Romaine. En 1747, la plûpart furent brûlées par le Roi de Travancour, qui, après avoir chassé le Roi de Kalicoulan & exterminé le plus grand nombre de ses Sujets, s'empara des biens des Eglises, & des effets que les Chrétiens y avoient renfermés.

1°. *Kalicoulan*; déd. à la sainte Vierge; Syr. Schismatique.

2°. *Poudiagavil*; déd. la sainte Vierge; Syr. Schismatique.

3°. *Bemanil*; déd. à la Vierge; Syr. Schismatique.

4°. *Kartiapalli*; déd à la saint Thomas; Syr. Schismatique.

5°. *Kojienkolangaré* (ou, *Kolangouri*); Syr. Schismatique.

6°. *Tombonour*; Syr. Schismatique.

7°. *Omolour*; Syr. Schismatique.

8°. *Teulekaré*; Syr. Schismatique.

9°. *Kalleré*; Syr. Schismatique.

9°. *Karamtanara*; Syr. Schismatique.

10°. *Kondoura*; Syr. Schismatique.

11°. *Kottagarekaré*; Syr. Schismatique.

Dans le Royaume de KOULAN (COÉLAN).

1°. *Koulan*, (ou *Coëlan*); déd. à saint Thomas; Syr. Schismatique.

1°. *Coulan decima*; déd. à la sainte Vierge; Lat. Catholique; de l'Evêché de Cochin.

lier, curieux & instruit, avoit été douze ans Secrétaire du

Il y a dans ce Royaume & dans celui de Kalicoulan, plusieurs autres Eglises conduites par les Jesuites & par les Cordeliers, dépendantes du Diocese de la Serre.

Dans le Royaume de TRAVANCOUR.

Travankotta; déd. à Saint Thomas ; Syr. Schismatique. (Le Caçanare qui m'écrivoit les noms en Malabare, nomma en même tems au Pere Anastrase cinq à six Eglises du Travancour, qui ne sont, ni dans la Liste de l'Evêque d'Aréopolis, ni dans les Mss. du Pere Claude.)

Eglises de la CÔTE DE LA PÊCHERIE, *au Sud, dépendantes du Diocese de la Serre, régies par les Jésuites.*

1°. *Katteré.*
2°. *Kagnharakotté*; Syr.

Celles des Cordeliers de l'Observance sont sur le bord de la mer au nombre de cinq.

1°. *Mangate* ; déd. à la sainte Croix.
2°. *Arvanelle* ; déd. à saint François d'Assise.
3°. *Karatouré*; déd. à la sainte Vierge : à la place de *Kalerica*, détruite.
4°. *Palloutari*; déd. à Notre-Dame des Anges.
5°. *Kalicoulan* ; déd. à sainte Antoine de Pade.

Tandis que j'étois à Matencheri, un Franciscain Portugais de Coélan me donna la route qui mene par la riviere, de Cochin à Coélan, & de ce dernier endroit à Anjingue. On va dans le Sud Ouest jusqu'à Kalicoulan. De Cochin à Castelle une lieue & demie; de Castelle à Palleporte, quatre lieues : vis-à-vis ce dernier endroit est Tchemboukatti, où l'on voit une Pagode couverte en cuivre. Au-dessus de Palleporte, commence un bras de mer, large de deux lieues & long de cinq. A deux lieues de Palleporte en descendant, est Atekat, de l'autre côté de ce bras de mer, Poste Hollandois commandé par un Sergent. On côtoie de-là le bras de mer dans sa longueur. A l'Est, vis-à-vis d'Atekat est Beschour, où les Hollandois ont un Fort sans troupes. D'Atekat à Tatanpalli, qui est à un quart de lieue dans les terres, deux lieues. Le bras de mer, dont j'ai parlé, finit à cet endroit; on entre ensuite dans une petite riviere De Tatanpalli à Porca, trois lieues; de-là à Kartiapalli, trois lieues. Deux lieues & demie plus loin est la grande Ipika ; Poste Hollandois gardé par un Caporal : on y voit une Eglise. De-là à Kalikoulan, dans les terres, une lieue : les Hollandois ont dans cet endroit une Loge, les Schismatiques un Evêque, & les Catholiques une Eglise. De Kalikoulan à la petite Ipika située à l'embouchure d'une riviere, cinq lieues : le Poste Hollandois de la petite Ipika, est gardé par un Caporal : Les Catholiques y ont une Eglise. De-là à Kaïdaval, trois lieues : ici finit la riviere qui vient de Porca. De Kaïdaval, par terre, à Coélan, un quart de lieue.

Pour aller de Kalikoulan à Coélan, on peut encore remonter à la grande Ipika, & prendre la riviere qui, dans le Sud un quart Sud-Est, conduit à Coélan ; la route est de six lieues.

De Coélan à Anjingue, on suit le bord de la mer. Le Travancour, en 1758, faisoit creuser dans les terres un Canal de communication. De Coélan à Tay, Eglise aux Jésuites, trois quarts de lieue ; de-là à Ariavaram, Eglise aux Jesuites,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Conseil à Ceylan; il commandoit alors à Coélan, & se disposoit à partir pour l'Europe, ou il portoit, outre sa Carte, des observations sur l'Histoire naturelle du Pays. J'engagai le même Pere à tâcher de découvrir l'Ere qui étoit en usage chez les Malabares avant celle de Vaïpin & celle de Coélan, & lui laissai quelqu'argent pour les Monnoies du Mayssour, du Maduré, de Cochin, &c. Car ma regle, dans les commissions, a toujours été de payer d'avance; & pour cela, comme mes fonds étoient très-modiques, souvent il a fallu prendre sur ma propre substance, & risquer des sommes assez considérables.

Ci-d.p. clxxix. suite de la note

Encore, si mes commissions avoient été exécutées: mais aucunes de celles que j'ai données dans l'Inde, n'a eu son effet. Ainsi, après avoir écrit de Surate à M. le Secrétaire Van Vechten, pour lui rappeller les commissions dont il s'étoit chargé, & lui faire part de l'état de mes travaux, je reçus de lui en date du 4 Novembre 1758, des complimens obligeans sur la découverte des Ouvrages de Zoroastre: mais il me marquoit avec les regrets les plus vifs, qu'il avoit souvent demandé au Syrien George les Manuscrits qu'il m'avoit comme promis; & que celui-ci, après plusieurs belles paroles, *n'avoit pas fait scrupule de lui dire tout nettement, que les Evêques ayant laissé ces Manuscrits à Antioche,*

une lieue un quart; de-là à Parour, grand Bazar de Maures, avec un Poste Hollandois gardé par un blanc & quelques Cipayes, une lieue un quart; de-là à Edava, une lieue. Les Anglois ont une Loge dans ce dernier endroit. Sur le bord de la mer paroît une Pagode ronde, bâtie sur une petite montagne. De-là à Barklay, trois quarts de lieue. On voit dans ce dernier endroit une montagne fort haute, inhabitée & célebre dans le Pays. De-là à Manpouli, Eglise aux Jesuites, trois quarts de lieue; de-là à Anjingue, un quart de lieue. Les Anglois ont dans cet endroit un Comptoir assez considérable. C'est aussi-là que réside l'Evêque de Cochin; il se nommoit, en 1758, Dom Clement-Joseph.

Manakoudi, Eglise des Jesuites, est à deux lieues d'Anjingue en-deçà du Cap Camorin. Un peu en-deçà du même Cap, on voit une autre Eglise, une Loge Hollandoise, & près de-là, un Fort du Travancour, qui protege la muraille qui sert de limites à ses Etats. Cette muraille s'étend du bord de la mer, jusque sur les montagnes. Elle a trois portes, dont l'une est sur le bord de la mer, l'autre plus loin dans les terres, la troisieme dans les montagnes.

Parpanadabaram, qui est dans le Nord de la troisieme porte, à une lieue & demie de la mer, fait le triangle, avec Coleche & Anjingue. C'est-là que demeure M. de Lanoye, dont j'ai parlé plus haut.

Ci-dev. p. cl. suite de la note.

il lui étoit impossible de lui en remettre des Copies. De même, après deux Lettres écrites de Cochin & de Mahé au Pere Anastase au sujet de l'Original des Privileges des Chrétiens de Saint Thomas & des Monnoies de la Côte, je reçus de ce Missionnaire des promesses qui n'ont pas eu de suites. Aussi depuis, malgré les commissions que j'ai risquées, n'ai-je jamais compté que sur moi-même, sans vouloir remettre au lendemain ce que je pouvois faire le jour même. Celui qui entreprendra la Traduction des *Vedes* (si les circonstances ne me permettent pas de retourner aux Indes), doit avoir égard à ces observations. Dans un Pays, où la chaleur du climat est en quelque sorte ennemie de toute application, la patience, sur-tout si l'Ouvrage que l'on entreprend est de longue haleine, accompagnée d'une activité soutenue, est le seul moyen qui puisse assurer le succès.

Je quittai Cochin le 25 Janvier 1758, muni d'une Lettre du Juif Elikh, pour le Chef des Maures de Panani, nommé Magdoud. On m'avoit dit que le Moudeliar de Balapatten près de Talichery, possédoit autrefois l'Original des Privileges accordés aux Maures par Scharan Péroumal; & que depuis la destruction de cette Ville, ce Monument étoit entre les mains de Magdoud.

Je m'embarquai à Matencheri dans l'Almedine d'un Maure qui devoit s'arrêter quelque tems à Panani, & me remettre à Mahé. Je laissai au Pere Anastase quelque chose que je le priai de présenter à Elikh pour le loyer de la chambre que j'avois occupée pendant douze jours. J'ai appris depuis, que ce Juif n'avoit rien voulu recevoir.

Je comptois être en quelques heures à Panani : mais je ne connoissois pas la lenteur de ma nouvelle embarcation. Les Maures, dans leurs voyages, mettent quatre mois, où les Européens n'en emploient qu'un. Au moindre vent, ils baissent toutes les voiles, se rapprochent de la terre; & il est rare qu'ils reprennent leur course, que le tems ne soit fait. Cette maniere de naviguer assure les marchandises qu'on leur confie; mais aussi elle ennuie terriblement un Passager. Il y avoit deux jours que nous te-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

nions la mer ſans avancer. Le mal de mer m'avoit empêché de rien prendre depuis Cochin. Las de me voir au même point, quoique le tems me parût paſſable, je priai le Mokodom de faire hiſſer les voiles. Mon empreſſement le toucha peu. Dans un mouvement d'impatience, je le menaçai, mettant la main ſur mes piſtolets. Le dépit de voir Monſieur le Scheikh conſerver ſa gravité, ſans donner même ordre pour la route, anime ma fureur; je le prens par la barbe. Auſſi-tôt une vingtaine de Maures m'entourent en grinçant des dents. Il y en avoit plus de cinquante dans l'Almedine qui pouvoient facilement me jetter à la mer. Il eſt vrai que mon parti étoit pris; les deux premiers qui m'euſſent abordé, auroient payé pour les autres. Le Mokodom, plus ſage que moi, ſe contenta de laiſſer exhaler ma fureur que le danger avoit un peu ralentie; il fit mettre une voile, & il fut réſolu qu'on me deſcendroit vis-à-vis Panani qui étoit peu éloigné.

C'étoit en être quitte à bon marché, après l'affront que j'avois fait au Mokodom: je quittai fierement l'Almedine, & m'embarquai dans une petite Tonne qui ne pouvoit contenir que le Conducteur & moi. Mon Domeſtique m'avoit précédé avec mon petit bagage. Deſcendus à terre, nous eûmes de la peine à trouver gîte. Mon Tive découvrit enfin une maiſon de Chrétien, la ſeule preſque qu'il y eût dans l'endroit; j'y fus reçus fort humainement.

Il y avoit à craindre que dans une Ville ſoumiſe aux Maures, les gens de l'Almedine ne divulgaſſent mon aventure: heureuſement *ils ne le firent point. Du moins* Magdoud, à qui *je remis le ſoir* la Lettre du Juif Elikh, ne m'en témoigna rien. Ce Maure me reçut poliment, me préſenta des rafraîchiſſemens en ſucreries, me fit des offres de ſervice: mais il vérifia le pronoſtic de M. d'Aréopolis, en me répondant, lorſque je lui parlai des Priviléges, qu'ils étoient peut-être entre les mains du Sidi de Koélandi; il fallut me contenter de cette réponſe. Le Moudeliar des Juifs de Cochin m'avoit dit que l'Original des Privileges des Maures étoit entre les mains de Mendikouttinaga. J'allai voir ce Maure; il étoit en feſtin & me remit poliment à trois jours,

jour. Je vis bien que ce que cela signifioit, & regagnai, après avoir traversé le Bazar qui étoit rempli de Marchands, la paillotte de mon Chrétien, chez qui je passai la nuit.

Le lendemain, je fis marché pour Mahé avec cinq Maquois, & m'embarquai dans leur Tonne. Je passai une nuit dans la Loge Françoise de Calicut, & poursuivis ma route pour Mahé, où j'arrivai le 29 Janvier, sur les huit heures du matin.

Je ne passai dans ce Comptoir que le tems nécessaire pour arranger mon voyage de Goa [1], & je priai pendant cet intervalle, M. Houssaye, Chef à Calicut; de faire écrire au Sidi de Koelandy au sujet des Privileges accordés aux Maures. Sur ce que le Pere Eusebe, Missionnaire Carme de Mahé, me parla du Secretaire du Comptoir Anglois de Talichery, comme d'un homme poli & instruit, je le chargeai d'une Lettre qui n'eut pas d'autre suite. Je laissai vingt roupies au P. Emmanuel, Supérieur de la Mission, pour me faire copier le Dictionnaire François-Tamoul du Pere Beski, & quarante à M. Houssaye pour les Manuscrits que le Secrétaire Van Vechten pourroit lui envoyer de Cochin: cette derniere somme m'a été dans la suite rendue.

[1]. Avant que de quitter Mahé, je copiai les observations sur la quantité de pluie tombée à cette partie de la Côte, faites par MM. Dupassage & de Palmas. Ce dernier se servoit pour cela d'un seau de bois de Tek, bien lié avec de forts cerceaux de fer; ce vase étoit rond, fait en cône tronqué renversé, d'un pied de diametre par le haut, & contenoit un pied cube, quatre pouces d'eau.

Selon les Observations de M. Dupassage, il tomba à Mahé, pendant l'Hiver (c'est, comme l'on sçait, à la Côte Malabare, la saison des pluies) de 1743, c'est-à-dire, du 15 Mai au 15 Octobre, neuf pieds, deux pouces, six lignes d'eau. La pluie la plus abondante fut de huit pouces, sept lignes & demie (le 29 Juin); & la plus foible alla à une demi-ligne. En 1744, du 27 Fevrier au 14 Août, il tomba dix pieds, un pouce, deux lignes & demie d'eau. La pluie la plus abondante fut de cinq pouces, trois lignes (le 13 Juillet); & la plus foible, d'une ligne. En 1756 il tomba à Mahé, selon M. de Palmas, du 8 Mai au 19 Septembre, neuf pieds, huit pouces, trois lignes d'eau. La pluie la plus forte fut de six pouces, deux lignes, (le 23 Juillet); & la plus foible, d'une demie ligne. En 1757, depuis le 3 Mai jusqu'au 23 Août, il tomba douze pieds, onze pouces, une ligne trois quarts d'eau. La pluie la plus forte fut de huit pouces, deux lignes (le 18 Juin); & la plus foible, d'une ligne.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je quittai Mahé le 13 Février 1758 ; & me rendis en Tonne à Ramataly. Je pris, dans cet endroit, une autre Tonne armée de cinq Maquois commandés par un Mokodom, & me mis en mer à la vuë des Pâles & des Pirogues Pirates qui bordoient la Barre. Le danger étoit assez évident. Poursuivi par ces Pirogues, la seule ressource qui me restât étoit de m'échouer & de me sauver à terre ; les Tonnes armées de ces Pirates prenant plus d'eau que la mienne : mais je brûlois de rejoindre mon frere à Goa. Je partis de Ramataly le 15 Février de grand matin, & me trouvai à midi à l'embouchure de la riviere de Kanserkora : mes Maquois s'arrêterent dans cet endroit, à cause des Pirates. Nous reprîmes notre route, à 8 heures du soir, & arrivâmes le lendemain, 16, à Mangalor, à 6 heures du matin.

On compte de Kanserkora à Combelaye, Fort qui domine le bord de la mer, trois lieues (environ quatre heures de chemin) ; de là à Magneceram, Aldée avec Bazar, quatre lieues (plus de cinq heures); de là au Fort d'Ollal, cinq lieues (environ sept heures). Ce dernier endroit est séparé du Fort de Mangalor par la riviere de ce nom.

Mangalor est situé sur une riviere qui reçoit des embarcations du port de six à sept cents Candis : elle est dominée par deux Forts qui sont entre les mains du Canara; l'un, nommé le Fort Mangalor, est au Sud de la Ville; & l'autre, appellé Kodial, est au-delà de la Fétrie Portugaise. Cette Fétrie, construite en forme de Fort, bat l'embouchure de la riviere : elle est garnie de quelques canons mal en ordre, & a été plusieurs fois, faute munitions, pillée & brûlée par les Angrias. Les Portugais, il y a plusieurs années, commencerent à bâtir un Fort dans le Nord de leur Féterie sur une petite hauteur qui la commande : mais un coup de Canon qu'ils tirerent de-là, ayant porté jusqu'à la Pagode de Koderete, le Canara fit cesser les travaux qui n'ont pas été repris depuis.

L'embouchure de la riviere de Mangalor est maintenant près de huit cents toises plus Nord qu'elle n'étoit autrefois: la riviere a gagné & gagne continuellement de ce côté, où elle

a formé un Canal qui augmente tous les jours ; & il y a apparence que, dans quelques années, elle s'ouvrira dans le fond une embouchure plus Nord encore que celle d'à présent. C'est le long de ce Canal qu'est située la Ville qui s'étend principalement dans le Nord. Les rues sont larges, & comme percées dans des hauteurs de sable rouge ; elles sont remplies de Palmars murés joignans les maisons. Le Bazar, qui est considérable, borde le Canal : on y voit les Bankasals (les magasins) des Anglois, des Marchands particuliers, celui qu'avoient autrefois les François ; le ris se vend dans une rue séparée. Le Palais de Karnik, Gouverneur de cette Ville en 1757, ne me parut qu'un grand entourage en terre.

Mangalor est environ à quatre journées de Bedrour, (trois journées de Patmar), Capitale du Canara, & à vingt, de Satara, ancienne Capitale des Marates. Autrefois cette Ville étoit fort riche ; mais les sommes considérables que le Canara en tire continuellement, l'ont appauvrie. Ce Prince, pour empêcher les Marates de piller ses Etats, est obligé de leur donner tous les ans cinq à six lacs de roupies, & augmente en conséquence les droits de Doüane. Par exemple, la courge de ris (de quarante-deux fardes), qui coutoit, lorsque je passai à Mangalor, vingt-quatre Pagodes d'or sur le terrein, & vingt sept, tous frais faits, payoit quatre Pagodes d'or de droit. Malgré cela, Mangalor étoit encore très-fréquenté par les Etrangers : on y voyoit beaucoup d'embarcations de Maskate. Le commerce de cette Ville consiste principalement en bois de Sandal que l'on apporte de Bedrour, en poivre, en cardamom & en canelle d'une sorte plus commune que celle de Ceylan.

Le Gouvernement à Mangalor est assez tyrannique. Lorsqu'un homme qui a plusieurs fardes de ris se plaint de ce qu'on lui en a volé une, il n'est pas rare de voir le Juge lui faire enlever le reste : mais les plaintes du Peuple percent quelquefois jusqu'au Prince, qui ordonne alors aux Gouverneurs de venir lui rendre compte de leur gestion. C'étoit pour ce sujet, que Karnik alloit faire le voyage de Bedrour.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

On donne au Canara douze journées d'étendue en longueur, sur quinze en largeur. Lorsque je passai à Mangalor, le trône de cet Empire étoit occupé par un enfant de quatre ans, qui devoit son élévation aux galanteries de la Reine Douairiere. Cette Princesse accordoit ses faveurs à un des Grands du Royaume. Craignant pour elle le sort de sa rivale, dont le Roi du Canara avoit puni les débauches par le poison, elle s'étoit défait par cette voie de son mari, & avoit placé sur le Trône un jeune Prince du Sang Royal, à peine âgé de douze ans. Mais, lorsqu'elle le vit prendre lui-même connoissance des affaires, elle jugea à-propos de s'en débarrasser, & lui substitua le jeune enfant qui regnoit en 1758 : ce Prince se nommois Somehet. Au reste, le libertinage n'est pas moins commun dans le reste de l'Empire, qu'à la Cour de Bedrour; car on ne peut regarder comme un simple usage national, la coutume chez les femmes de servir à cinq à six freres à la fois : les Canarins sont Linganistes, & par-là plus portés que les autres Indiens aux actions charnelles de toute espece. Ils admettent la succession du Pere au Fils; en quoi ils différent des Malabares, chez qui le Neveu succéde, ainsi que parmi les Toulous. Ce dernier nom désigne les cinq Royaumes suivants, qui sont maintenant soumis au Canara.

Le premier Roi Toulou, nommé Banguer, résidoit en 1758 à Nandera, située à une journée de chemin au Sud de Mangalor : autrefois cette derniere Ville dépendoit de ce Prince. La résidence du second, nommé Chaauter, étoit à Morbidrin, à une journée de chemin à-peu-près, au Nord de Mangalor. Le troisieme, nommé Ciounter, tenoit de même sa Cour au Nord, à Tarkol, situé à deux journées de Mangalor; le quatrieme, nommé Adelaïr, à Moulouki sur une montagne, une journée & demie au Nord de Mangalor. Les Chrétiens ont une Eglise à Moulouki; ce lieu est défendu par deux Forts éloignés l'un de l'autre d'une demie-lieue; le premier élevé sur le bord de la mer; le second sur les montagnes. Le cinquieme Roi Toulou, nommé Mouller, résidoit au Nord, à Calianapour, à deux journées de Mangalor. Au Nord de cette der-

niere Ville, on apperçoit les ruines d'un ancien Fort en terre, qui étoit extrêmement vaste, construit par un des Rois Toulous; & près de la Croix des Miracles, on voit un autre Fort détruit, qui, du Nord au Sud, s'étend presque jusqu'à la mer.

Au sortir de ma tonne j'allai rendre visite au Chef de la Féterie Portugaise, chez qui je pris quelques tasses de thé au milieu d'une Pepiniere de petits Negrillons qui l'appelloient leur Papa. De-là je me fis conduire à la maison du Curé des Chrétiens de Mangalor, où je trouvai un Canarin de qui je tirai quelques éclaircissemens sur les lettres, les jours, les mois & les années en usage dans le Canara. Mais personne ne put me donner de nouvelles de la prétendue muraille qui avoit manqué me faire releguer à Bedrour.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ci-ap. p. ccxij, suite de la not.

Comme j'avois peu de tems à passer à Mangalor, après quelques momens d'entretien avec le Curé de cet endroit, je pris un guide qui me conduisit à la Pagode de Koderete située dans le Nord, à une lieue à-peu-près de la Ville. On voit sur le chemin, à l'Est, une muraille fort basse, continuée assez loin sur les hauteurs. Cette muraille est de sable mêlé de terre & petri comme du plâtre : les murs dont les Canarins entourent leurs palmars, sont ordinairement de cette matiere.

L'emplacement de la Pagode de Koderete est Nord & Sud. Après la premiere porte, on rencontre deux Pagotins, l'un à droite & l'autre à gauche, qui sont à l'entrée d'une allée de deux cents pas, formée entre deux murs garnis de banquettes, & qui conduit à l'enceinte de la Pagode. Cette enceinte peut avoir deux cents pas en quarré; la porte est au bout de cette allée. On voit en dedans, à gauche, plusieurs cellules ou maisons pour les Brahmes. A droite, c'est-à-dire, à l'Est, sur une hauteur en terre où l'on monte par plusieurs degrés, on trouve un grand étang. Du même côté, vis-à-vis la porte de la Pagode, est un chandelier de bois couvert de lames de cuivre, haut de plus de cinquante pieds, & d'un pied & demi environ de diametre. La Pagode est une piramide tronquée par le haut, dont la baze peut avoir trois pieds de haut & soixante pas de diametre. Cette piramide est

comme partagée en deux par quatre couleuvres Capelles, dont les têtes répondent aux angles. Les quatre faces d'en bas présentent des éléphans ; sur celles du second rang, paroissent, à l'Est, Lakhschimi ; au Sud, Boani, femme de Roudra ; au Nord, Comoradivi, fille Brahma ; à l'Ouest, Natjogui. Toutes les faces sont surmontées de la tête de Narzingue avec des cornes ; aux corniches, ce personnage paroît tout entier. On voit encore à l'Ouest dans l'enceinte, & à l'Est sur les degrés, de petites Pagodes. Au Nord, sont les maisons des Brahmes. Ils sont Linganistes, & me dirent que cette Pagode pouvoit avoir mille ans d'ancienneté ; j'y vis un chariot de Jagrenat.

Je partis de Mangalor le 17 Février à neuf heures du soir. Le 18 à six heures du matin, la vuë d'une Manschouë Malabare, me fit mettre en défense dans ma Tonne. A sept heures, je me trouvai devant la petite Capi, située à l'Ouest Nord-Ouest ; la mer entre cette Isle & la terre, est semée de rochers. La Côte suit le Nord Nord-Ouest ; de Mangalor à la petite Capi, elle est bordée de Palmars. A sept heures trois quarts, la grande Capi, rocher un peu détaché du bord de la mer ; l'enceinte forme un quarré couvert en paille, & dont les murs paroissent de terre : elle est protégée par un petit Fort percé de quelques embrasures. La Côte, toujours Nord Nord-Ouest, & garnie de Palmars ; deux roches sur l'eau à une portée de fusil, une dessous. A huit heures, vingt minutes, grand rocher à une portée de fusil de terre. A neuf heures, cinq minutes, gros rocher & la Côte Nord-Ouest. A la vuë de Carepare, nous fûmes suivis quelque tems par une Galvette de Pirates. On compte quatre lieues (ou un Gaon), de Capi à Carepate. Cette derniere Isle est une espece de montagne, éloignée de la terre ferme d'une demie lieue, & entourée d'un mur qui suit la pente du terrein, & est garni de tourelles ; & d'une petite batterie qui domine sur la mer : on voit au Nord quatre petits rochers. A onze heures, rochers & petites Isles à une lieue de terre. A onze heures, dix minutes, deux rochers à une demi-lieue de terre. A midi, Poste de Barcour, sur le bord de la mer, accom-

pagnée de paillotes: la Côte Nord-Oueſt. Ce dernier endroit eſt à trois lieues de Carepate. A midi & demi, Calianapour, Fort en terre avec trois baſtions de front; le terrein bas & couvert de Palmars. Les Chrétiens ont une Egliſe dans cet endroit; la Côte Nord Nord-Oueſt. A trois heures après midi (cinq lieues de Kalianapour) la Pagode de Koticeré accompagnée de maiſons. A quatre heures (une lieue de Koticére), Kondapour ſur le bord de la mer: le Fort & le Bazar ſont ſur les montagnes. A quatre heures & demie, Barcelor, Fort Hollandois, avec une Egliſe de Chrétiens. Près de cette Ville, les ſujets du Canara révoltés, pilloient alors le Pays, bleſſoient les Voyageurs & les Etrangers, pour que les plaintes portées à Bedrour obligeaſſent de les déchager d'un nouvel impôt qu'ils ne vouloient pas payer: c'étoit une ſuite du mauvais Gouvernement de la Reine du Canara. A cinq heures (à une lieue de Kondapour), Gonguely, dont le Fort eſt composé de trois baſtions ronds, joints enſemble ſur un rocher; les murs ſont blancs, & ſe voyent de loin. La Côte Nord Oueſt; les grandes montagnes Nord-Nord-Oueſt. A Oueſt Nord Oueſt dans la mer, on rencontre quatre Rochers placés de ſuite, Eſt & Oueſt, à deux portées de fuſil de terre, & un cinquiéme plus près de terre, & qui en paroît ſimplement détaché: la Côte eſt couverte d'arbres. A cinq heures un quart, grouppe de rochers formant dans la mer une eſpece d'enceinte Eſt, Oueſt, Nord & Sud, propre à faire un petit Port: la Côte bordée de rochers à pic, & d'autres à fleur d'eau. A cinq heures, trois quarts, la Côte Nord Oueſt. A neuf heures (à quatre lieues de Gonguely), Naguinkate ſitué ſur une riviere, & protégé par un Fort: le terrein eſt bas; la Mer vis-à-vis eſt remplie de rochers. A onze heures (à deux lieues de l'endroit précédent), Boindour ſitué ſur une riviere; le Fort eſt dans le Sud ſur la croupe d'une montagne: vis-à-vis beaucoup de rochers dans la mer.

Ci-d. p. cxcvi.

Pendant le reſte de la nuit nous dépaſsâmes Syrour ſitué à deux lieues de Boindour, près d'une montagne, avec une petite riviere; Batekol, Fort conſtruit à deux lieues de là ſur un rocher, avec une riviere; Scheraoli ſitué deux lieues plus

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

loin sur une petite riviere, & garni de maisons & de Palmars; Mordeser, Fort construit à deux lieues de Scheraoli, sur un rocher qui avance considérablement dans la mer. Depuis Syrour, la Côte est comme coupée à pic dans des montagnes qui suivent le Nord Nord Ouest. Près de cet endroit, on voit une Isle assez grande, couverte d'arbres, & quantité d'autres petites.

Le 19 à huit heures trois quarts du matin, je me trouvai à deux lieues de Mordeser, devant Moki, qui forme une Ance à-peu-près pareille à celle du Mont Delli. La Côte & les montagnes, Nord-Ouest; le Fort situé sur la croupe d'une montagne, descend en pointe sur le panchant. A neuf heures, douze minutes, Ance, rocher qui avance; autres rochers dans le Sud-Ouest de cette Ance, à deux lieues dans la mer. A dix heures trois quarts, Onor, à deux lieues de Moki, situé dans un fond, ainsi que la Loge Angloise: on n'apperçoit pas de la mer le Pavillon Anglois; la riviere est dans le Sud. Vis-à-vis, au Nord Nord-Ouest, est l'Isle de Kooloudourouk, protégée par un Fort. Le Canara ne permet pas de passer entre cette Isle & la terre ferme, de peur qu'on ne sçache combien il y a de brasses d'eau. La Côte toujours couverte de montagnes. Onor est environ à dix cosses Sud de Gokorn & à trois journées de Bedrour: les Chrétiens y ont une Eglise. On compte une lieue d'Onor à Rajoumendrig, Fort construit dans la mer à une demi-lieue de terre. A deux heures, quinze minutes après midi, (à cinq lieues d'Onor), Kominta avec une riviere & une Eglise de Chrétiens: le Fort est sur une montagne, au bord de la mer. La Côte suit le Nord un quart Nord-Ouest, puis le Nord-Ouest & paroît former une Ance de plus d'une lieue. Les montagnes s'éloignent ensuite un peu du rivage jusqu'à Mirjau. A quatre heures, Mirjau situé sur une riviere du même nom, fort profonde. Cet endroit est défendu par deux Forts, dont le grand est un peu éloigné, bâti sur une montagne, & ne peut être apperçu en mer. La riviere reçoit des Vaisseaux à trois mâts, quoique l'entrée paroisse embarrassée par un petit rocher. Elle est précédée d'une Ance formée par les montagnes. A l'entrée

Vérifié à mon retour en 1761.

de

de la riviere, à droite, eſt une Vigie (un petit Poſte) ; à gauche, au pied de la montagne, on trouve de l'eau douce & des paillotes : enſuite commencent des rochers qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt, après leſquels eſt une autre petite Ance dans le Nord Nord-Oueſt. Les Pirates ſe mettent à l'abri de ces rochers, pour faire de l'eau dans la grande Ance ; & paſſent pour cela ſur d'autres rochers qui ſont preſqu'à fleur d'eau. Généralement toute la Côte eſt bordée de rochers. Au-delà de Mirjau, eſt le Fort de Kagal, à quatre lieues de Kominta ; plus loin, on trouve une riviere à deux lieues en-deçà de Gokorn. A cinq heures cinquante-cinq minutes, Gokorn, à trois lieues de Mirjau, Pagode célébre, près d'une Ance dont la derniere pointe eſt à l'Oueſt : le Chef des Brahmes de Gokorn ſe nommoit alors Segnaſi Schamſeripadé. A ſept heures un quart, le Village & la riviere de Gangaöli ; plus loin, à deux lieues de Gokorn, le Moſgani, riviere qui ſépare le Pays du Canara de celui du Sonde. La nuit, je paſſai devant Ankola, premier Fort du Sonde, à trois lieues du Moſgani. Ce Prince étoit alors en guerre avec les Marates.

Le 20, à deux heures du matin, je me trouvai devant l'Iſle d'Anjedive, à ſix lieues d'Ankola, vis-à-vis d'une Ance, au-delà de Belinguin. Cette Iſle appartient aux Portugais, & eſt aſſez bien fortifiée : C'eſt où ſe font les meilleurs bas de coton de la Côte.

Une lieue plus loin qu'Anjedive, eſt la riviere de Carvar. Cet endroit appartenoit autrefois au Sonde qui y avoit fait conſtruire une Forteſſe ; maintenant l'entrée de la riviere eſt entre les mains des Portugais, qui s'en emparerent à l'occaſion que je vais rapporter. Je tiens ceci de M. l'Evêque de Carvar. Les Anglois ayant d'abord été chaſſés de cet endroit par le Roi du Sonde, obtinrent quelques tems après de ce Prince la permiſſion d'y reprendre leur commerce ; ils conſtruiſirent en conſéquence des paillottes & des pandales pour leurs marchandiſes. Dans le même tems, les Jeſuites voulant faire une Proceſſion ſolemnelle, reçurent défenſe de la part du Commandant Sonde, de paſſer dans un endroit qui étoit près de la Pagode du lieu. Ces Miſſionnai-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

res ne crurent pas devoir prendre la défense à la lettre : ils se présenterent à l'endroit en question. Mais, voyant qu'on leur refusoit constamment le passage, ils retournerent à leur Eglise. Le Viceroi de Goa instruit des vexations que les Chrétiens souffroient à cette partie de la Côte & mécontent de ce que le Sonde avoit rendu aux Anglois la liberté du commerce dans ses Etats, déclara la guerre à ce Prince, & envoya une Fregate de Roi, s'emparer du Fort Pir gourou qui étoit à l'entrée de la riviere. Les Anglois gênés par-là dans leur commerce, furent obligés de quitter Carvar ; les Portugais les transporterent à Bombaye, & dans la suite, augmenterent considérablement le Fort de Pir.

A l'entrée de la Barre, on apperçoit d'abord deux Isles occupées par les Portugais ; la premiere est la petite Simpi ; le seconde, la grande Simpi, sur laquelle est une enceinte flanquée de bastions, qui cercle l'Isle par le bas. La grande Simpi est éloignée d'une demi-lieue du Fort Pir gourou, construit en terre ferme sur une montagne qui domine au Nord-Ouest l'entrée de la riviere. Ce Fort est garni de bastions, & communique à un Rempart qui descend dans le Sud Sud-Est, jusqu'au bas de la Montagne.

Je fus obligé d'attendre deux heures sur le sable au pied du Fort, pour avoir la permission de remonter la riviere jusqu'à Carvar qui est à une grande lieue de l'embouchure. J'arrivai dans cet endroit sur les neuf heures. Le Missionnaire du lieu, Carme Italien, nommé Evêque de Carvar, m'y reçut avec cet air poli & aisé que j'avois trouvé dans M. l'Evêque d'*Aréopolis*. Il fallut accepter un petit déjeûner. Nous fîmes ensuite quelques tours aux environs de la Maison Episcopale qui étoit près de l'anciene Féterie Angloise. Ce Prélat alloit partir pour Veraple, se faire sacrer par M. le Vicaire Apostolique. Notre entretien fut assez court : le tems me pressoit, & d'ailleurs un plus long séjour auroit pu inquiéter les Portugais.

La riviere de Carvar vient du Nord, où elle a sa source, & va de l'Est Sud-Est à l'Ouest Nord-Ouest, puis à l'Ouest. Un bras de cette riviere tourne, à l'Est Nord-Est,

la Maison Episcopale. Un peu au-dessous de l'Eglise, elle peut, dans le tems des pluies, porter de fortes embarcations.

Je quittai Carvar à dix heures vingt minutes, & laissai à gauche, un peu plus bas, une Vigie du Sonde, près de l'ancien Fort. A dix heures vingt-six minutes, le lit de la riviere assez large; les montagnes dans le Sud; la riviere allant de l'Est à l'Ouest; le Fort de Pir à l'Ouest Nord-Ouest. Je pris ensuite le long de la Côte qui est Nord Nord-Ouest ainsi que les montagnes, & bordée de rochers; la mer couverte de petites Isles. A une heure après midi, la Côte Ouest Nord-Ouest, Ance, ensuite rochers coupés à pic, suivis d'une autre grande Ance presque fermée dans le Sud par des rochers, & terminée par une montagne; puis trois Ances dont les pointes à l'Ouest; les montagnes à deux heures de chemin de la Côte. Vuë de la Barre de Carvar, la Côte semble ne faire qu'une seule Ance du Sud à l'Ouest. A quatre heures, Ance; les montagnes moins hautes au bord de la mer; la Côte va de l'Est à l'Ouest Nord-Ouest; chaîne de montagnes une demi-lieue dans les terres, qui semble aller Est & Ouest. A sept heures, Boetakol, Village au milieu d'une Ance. A huit heures & demie, à quatre lieues de Boetakol, le Fort de Cap de Ram, qui appartient au Sonde, sur la montagne de Kolgodou, au Nord de la pointe de l'Ance. A neuf heures & demie, à une lieue & demie de Cap de Ram, riviere d'Asolna qui sépare le Sonde des Portugais; la moitié du Village est à ce Prince, & l'autre aux Portugais. Asolna est dans Salcette, Province qui peut avoir cinq lieues de long.

Le 21, à six heures du matin, la Côte me parut toujours escarpée & Nord Nord-Ouest. A sept heures, premiere Ance de Mourmogaon; trois Isles vis-à-vis; le fond de l'Ance de sable & garni de cocotiers. Au bas de la montagne qui forme le côté septentrional de l'Ance, dans l'angle est un Fort Portugais qui en bat l'entrée. A huit heures dix minutes, pointe du Sud de la seconde Ance de Mourmogaon.

C'est dans cette seconde Ance qu'hivernent les Vaisseaux. Elle en peut contenir plus de vingt à l'abri de tous vents, excepté de celui de l'Ouest: le fond y est de très-bonne tenue.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Le Fort Mourmogaon est construit au pied d'une montagne assez près de l'angle méridional de l'Ance ; il seroit mieux placé à la pointe. La descente est pavée, & conduit, en tournant sur la droite, à une porte voûtée & profonde. Le parapet a peu d'épaisseur. A gauche sont les maisons des particuliers; & à droite du Fort, sur le panchant de la montagne, les magasins de ris de Goa. Aux deux tiers de l'Ance est l'embouchure d'un bras de la riviere de Goa, qui sépare l'Isle où cette Ville est située, de la Province de Salcette. Cette Ance est encore défendue par le Fort de Sainte Marie Magdeleine, situé au côté Septentrional, près de l'angle, & qui répond au Fort Mourmogaon.

A neuf heures vingt-cinq minutes, pointe du Nord de l'Ance: cette pointe avance beaucoup moins dans la mer que la premiere ; elle est défendue par le Fort de Nostra Signora di Capo, & suivie du Port de Goa.

Il suffit de jetter les yeux sur le plan de la riviere de Goa, tel même qu'il se trouve dans les *Voyages de Linschot*, & dans la *Relation des Conquêtes faites dans l'Inde par le Vice-Roi D. P. M. Dalmeida, Marquis de Castel-nuovo*, pour voir qu'elle arrose un Pays enchanté. Malheureusement il est habité par le Peuple le moins propre à faire valoir sa situation. Une suite de canaux dans l'espace de trois lieues, du Port à la Ville, varie le cours de la riviere de la maniere la plus intéressante. Les Portugais se sont prêtés à cette distribution marquée par la Nature. Ces différens bras de la riviere de Goa forment plusieurs quartiers très-peuplés ; les bords sont ornés de jolies maisons bâties des débris de celle de la Ville, que le manque de bonne eau (à ce que l'on prétend) oblige d'abandonner. Les visites sont autant de promenades charmantes qui se font dans des ballons proprement décorés. Mais cette espece de dispersion est la mort du commerce, qui demande une communication plus aisée. Aussi des mains des Portugais a-t-il passé d'abord dans celles des Arméniens & des Noirs, Maures & Gentils. Ensuite la crainte de l'Inquisition, fondée sur les injustices les plus criantes auxquelles de simples accusations, nées de l'avidité, donnoient lieu tous les jours, a dispersé les principaux Marchands à Bacim, à Surate, &c.

Chap. 27, 28 trad. franç. p. 54 &c. Trad. Franç. Paris, 1749.

Voy. sur Goa Tav. V. T. II. p. 105 & suiv. le Rec. des Voy. des Holland. T. III. p. 636. & suiv. Hamilt. Acc. of the East Ind. T. I. ch. XXI. p. 246. & suiv. Lettr. édif. Rec. xv. p. 47-49.

En 1758, je vis à Goa un Brahme Marate (Vetuſi Kamotin) qui, après avoir été long-tems en priſon, n'en étoit ſorti qu'en livrant ſa fortune, & en permettant à un de ſes fils de ſe laiſſer ordonner Prêtre.

Les ſeuls alors qui fiſſent fleurir le commerce dans cette Ville, étoient les Procureurs des quatre Provinces des Jeſuites. Maintenant que ces Religieux ont été chaſſés de Goa, je doute que le commerce puiſſe s'y ſoutenir.

C'eſt pourtant, à parler exactement, le ſeul Port de la preſqu'Iſle de l'Inde; & on peut y faire le commerce des deux Côtes, par mer & même par terre. Pour cela, il ne ſeroit queſtion que d'avoir la clef des montagnes, qui commencent à cinq lieues de Goa, & ſont très-faciles à garder. Je ne parlerai pas du commerce de Mozambique, Gouvernement indépendant de Goa à la Côte d'Afrique, où l'on porte de groſſes toiles, & des vivres de toutes eſpeces; & d'où l'on rapporte en échange, des Cafres, de l'yvoire & de l'or. Goa a encore un petit commerce particulier, celui du Cachondé; compoſé d'Alcaſſou de cot & de paſtilles, qui ſe fabrique chez les Religieuſes de Sainte-Monique: on en fait des bouquets, des grouppes de différentes formes, qui ſont portés en Europe & dans toute l'Inde où le Cachondé fait partie du Betel.

Mais l'activité & l'exactitude que demande le commerce, ne ſont pas les qualités dominantes des Portugais abâtardis de l'Inde. Trois ans avant que je paſſaſſe à Goa, le Roi de Portugal avoit donné des Privileges à une Compagnie Marchande, pour faire le commerce de l'Inde à Liſbonne. Un François, M. de Rocfeuille, fut mis à la tête de l'entrepriſe avec pluſieurs Subrecargues. On diſoit à Goa que les fonds de cette Compagnie avoient péri dans le bouleverſement de Liſbonne; ce qui l'avoit fait manquer avant qu'elle eut rien porté en Europe: d'autres prétendoient que le Chef avoit mangé le principal & les intérêts. Mais pourquoi cette Nation, autrefois Maîtreſſe de l'Inde, eſt-elle obligée d'avoir recours à des Etrangers pour conduire ſon commerce? Il n'y a rien de plus inſolent que les Douaniers de Goa, qui ſont ſoutenus dans leur tyrannie, parce

Voyage aux Indes, Orientales, IIe. Partie.

qu'ils paient par an à l'Etat 175000 séraphins (plus de deux cens mille livres). Ces Doüaniers ont sous eux des Courtiers Gentils propres à se prêter aux procédés les plus iniques. Un Capitaine de Vaisseau, après avoir payé les droits, ne peut avoir ses marchandises dans ses magasins; les Courtiers de la Fazende (la Doüanne) s'en rendent les Gardiens ou plutôt les Maîtres; & par-là obligent en quelque sorte les Marchands de la passer aux prix qu'ils jugent à-propos de fixer. Joignez à cela les procédures, qui, par la multitude de Canarins qui font le métier de plaideurs, & vivent d'écritures, ne finissent jamais. Du tems du Colonel Pierre-Pont, Gouverneur de Salcettes, cette vermine eut l'impudence de se plaindre au Viceroi de la tranquillité qui regnoit dans cette Province, où ce sage François avoit en quelque sorte aboli les procès. Je ne parlerai pas d'un monde de Prêtres, Moines, Chanoines, &c. Noirs & Blancs; vraies Sauterelles des Colonies, où il ne faut que des bras pour fabriquer les marchandises, & des Vaisseaux pour les transporter. Les Moines mendians, Franciscains & autres, sont les seuls qui paroissent être de quelqu'utilité: ils ne sont soufferts dans cette Ville, qu'aux *conditions qu'en cas* d'attaque, *ils prendront le mousquet, & feront l'office de* Soldat.

Goa, le plus beau & le plus pauvre Établissement de l'Inde, coûte par an plus de 300000 piastres au Roi de Portugal, qui y envoye souvent des sommes considérables pour les besoins pressans, & paye les appointemens des principaux Officiers. Le premier de ces Officiers est le Viceroi. Après lui est le Primat, puis le Chancelier, le Lieutenant Civil, le Lieutenant Criminel, le Procureur du Roi: ces quatre derniers ne peuvent se marier tant qu'ils sont en place, mais les concubines les dédommagent d'une femme légitime. Après eux sont le Capitaine de la Ville, le Chef de la Fazende, les Capitaines Mar y guerre (de mer & de terre), les Colonels, Capitaines, &c. de troupes de terre. Le Conseil du Viceroi est composé des quatre Officiers inférieurs au Primat & du Capitaine de la Ville. Les Affaires Civiles ou Régulieres vont au Lieutenant Civil; les Cri-

minelles & celles qui regardent les Militaires, au Lieutenant Criminel. Quand les affaires le demandent, tous les Juges s'aſſemblent à la Caſe de Polvere où réſide le Viceroi. Ce ſont les Canarins qui font l'Office d'Avocat & de Procureur.

Le Tribunal de l'Inquiſition a maintenant pour Préſident, un Prêtre ſéculier. Celui qui occupoit cette place me parut un galant homme, à ſon titre près. J'eus la curioſité de l'aller voir. Il me reçut avec beaucoup de politeſſe; & je ſçus dans la ſuite que les *Auto de feè* étoient devenus bien moins fréquents, & n'avoient plus pour victimes que quelques miſerables Canarins coupables de crimes rares par-tout ailleurs qu'à Goa.

La pauvreté du Gouvernement de Goa, paroît encore dans les appointemens qui ſont beaucoup plus foibles que dans les autres Comptoirs Européens. En 1758, il y avoit, dans cet Établiſſement, deux mille Européens, formant deux Régimens de deux bataillons chacun, commandés par deux Colonels; une Compagnie d'Artillerie, & cinq mille Cipayes; dont les Capitaines étoient Européens. Les Capitaines ont ſeize roupies par mois, & les autres Officiers à proportion; auſſi ne vivent-ils que de ris & de petit poiſſon. Les Soldats en uſent aſſez familierement avec leurs Officiers. Dans cette Ville, un *Signor Soldado* eſt quelque choſe; & généralement, lorſqu'ils arrivent d'Europe, les Portugaiſes les voient avec plaiſir. Il ſe trouve parmi ces ſoldats beaucoup de jeunes gens de famille, qui viennent dans l'Inde pour y ſervir ſix ans, & être faits enſuite Officiers.

On ſçait qu'en Portugal, le Grade Militaire ſe marque par la pomme de la canne. Les Capitaines Mar y guerre de l'Inde la portent d'or; ils n'ont que cinquante roupies à terre, & cent en courſe: mais ils ſe dédommagent avantageuſement de la modicité de ces Appointemens par les ſommes qu'ils retirent des embarcations qu'ils eſcortent. ; auſſi ne naviguent-ils que par faveur. Ils ont le pas ſur les ſimples Capitaines de troupes de terre; mais ils ne roulent pas avec les Capitaines Mar y guerre d'Europe; privilege dont jouiſſent les Officiers de troupe de terre.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Les Fregates que commandent les Capitaines Mar y guerre sont des Vaisseaux de cinquante à soixante canons. Il y en a pour l'ordinaire deux dans l'Inde, & quelquefois quatre. Elles partent de Lisbonne en Septembre, vont hiverner à Mozambique, & arrivent à Goa l'année suivante, en Septembre. Elles parcourent ensuite la Côte, protégeant les petites Flottes de Marchands qui vont à Surate, ou dans le Sud, ou à Bengale, ou à Bassora; & retournent en Europe en Janvier.

Je reprends la description de Goa & des environs. L'entrée de la riviere, dominée par deux Montagnes, forme une Ance, ou un Port qui est défendu au Sud par le Fort de Nostra Signora di Capo, & par celui de Gaspardie; & au Nord-Ouest, par le Fort d'Agoada, & par une Redoute construite un peu plus bas, au Sud Sud-Est de ce Fort. Entrant ensuite dans la riviere, on trouve à droite une langue de terre séparée par un ruisseau, de celle où est le Fort Gaspardie. C'est dans cette partie de l'Isle de Goa qu'est situé le Palais du Primat. Paroissent (ou du moins, paroissoient en 1758) ensuite du même côté sur le bord de la riviere, les maisons de commerce des Jésuites de Goa & du Japon; puis le Palais de Panjin au-delà d'un petit pont, derriere lequel est le vieux Goa adossé à des terres actuellement inondées. Plus loin, est une levée suivie d'un petit pont qui conduit à Ribandar. On rencontre au-delà de ce dernier endroit de beaux Palmars qui aboutissent à la Case de Polvere où réside le Viceroi. Ce Palais est peu éloigné de Goa.

Sur la rive opposée, vis-à-vis le Fort Gaspardie, on voit celui d'Os Reyes; ensuite Verin & Betin, maisons de commerce des Jésuites de la Chine & de la Côte Malabare, qui répondent à celles de Goa & du Japon; plus loin, à peu-près en face de Panjin, Pourpanjin, derriere lequel est la Province de Bardesch; & toujours en remontant du même côté, l'Eglise & le quartier de Pen de France: là le continent est coupé par un bras de la riviere de Goa, qui vient de Mapsa. Plus loin paroît le Fort Schouron sur une langue de terre, formée par le bras précédent & par une division du même bras qui vient de Narva,

La

La riviere de Goa jusqu'à une demi-lieue de la Ville, a assez d'eau pour des Vaisseaux de soixante pieces de canon, déchargés; chargés, ils peuvent aller jusqu'à Ribandar qui est environ à une lieue de Goa. Cette riviere a sa source dans les Ghâtes d'où elle coule jusqu'à Ganjin, en suivant l'Ouest Nord-Ouest. Cet endroit est environ à une journée de Goa & dépend du Bonsolo; l'eau y est douce: c'est de-là que l'on tire le Tek & les autres bois de construction. Depuis Ganjin, la riviere de Goa coule dans l'Ouest & le Nord-Ouest. Elle se partage à l'Isle Saint-Estevan en trois bras.

Le principal de ces bras coule dans le Sud, le Sud Sud-Ouest, passe devant Goa, & suivant ensuite l'Ouest & l'Ouest un quart Sud, va se décharger dans la mer.

Le second bras de la riviere de Goa passe par derriere Narva, arrose le Nord de la Province des Bardesch, & rentre, sous Schouron, dans le lit du premier bras. Narva, dont je viens de parler, est une petite Isle à l'Ouest Nord-Ouest de Goa, qui est défendue par un Fort, & où le Viceroi a une maison de plaisance. A une heure de chemin de Narva est le Fort Bitchoui. Allant dans l'Est, à une heure & demie de ce dernier endroit, on rencontre Sankeli, suivi des montagnes & du Pays du Bonsolo. A deux heures de Sankeli, est Ouspaha, Aldée dépendante d'un des Dessays particuliers qui relevent de ce Prince. Les terres des Bonsolos s'étendent l'espace d'une journée de chemin jusqu'aux grands Ghâtes: les Zamboteys occupent ensuite un terrein d'une demi-journée, qui est borné par le Pays des Marates. Au Nord Nord-Ouest de Goa, à trois heures de chemin, est le Fort de Coloüalle, près duquel est le Basar de Mapsa. Au Nord-Est à deux lieues & demie, est Alorna; ensuite commencent les terres du Bonsolo.

Le Troisieme bras de la riviere de Goa forme, avec le premier, l'Isle où cette Ville est située, en descendant de l'Est par le sud dans l'Ouest, où il se décharge dans l'Ance de Mourmogaon, au-dessous du Fort de Sainte-Marie-Magdeleine. L'Isle de Goa est défendue par plusieurs Forts construits sur les bords de ce bras; le plus près de la Ville est Aujin. A une demi-heure de-là, tournant au Sud-Est on rencon-

tre le Poste de Samras, devant lequel est l'Isle de Comarjon dépendante des Portugais. Au-delà de cette Isle, sur la terre ferme, est l'Aldée de Marsel qui appartient au Sonde : le reste du Pays jusqu'à Ponda, qui est à cinq heures de chemin de Comarjon, étoit, en 1758, entre les mains des Marates, sur lesquels les Portugais ont repris Ponda en 1763. Du Poste de Samras au Fort de Saint-Jago, il y a une demi-heure de chemin. Ce dernier Fort est à une heure de celui de Saint-Laurent, après lequel le bras sur lequel il est situé se divise en deux canaux ; l'un se décharge dans l'Ance de Mourmogaon ; l'autre prenant dans l'Est Sud-Est., borne, à l'Est, la Province de Salcette. On voit sur ce second canal Raschol, Fort Portugais, à deux heures de celui de Saint-Laurent, & plus bas, à une demie journée du même Poste, Jamaoly, Fort du Sonde. A une heure de-là, descendant dans l'Ouest, on rencontre Coucouly, Fort Portugais actuellement détruit & situé à une demi-lieue d'Osolna, dont la riviere, qui s'étend peu dans les terres, sépare, comme je l'ai déjà dit, le Domaine des Portugais de celui du Sonde. *Ci-d. p. cciij.*

On voit, par la description précédente, que le territoire de Goa est *enclavé entre le Sonde, au Sud ; le Bonsolo* & le Marate, *à l'Est* & au Nord, & la mer à l'Ouest. [1]

[1] Le Roi de Sonde en 1758, se nommoit Imlisadaschiou. Ce Prince étoit âgé de près de soixante ans, avoit quatre freres, point d'enfans mâles, & une seule fille qui étoit alors veuve : sa famille étoit sur le Trône depuis fort long-tems. Il avoit un Ministre habile nommé Adikary, & manquoit d'ailleurs de bons Généraux. La Capitale du Sonde est dans les Montagnes au Sud-Est, à six journées environ de Goa. Au-delà de ce Royaume, dans l'Est, sont les Etats des Marates, & à treize à quatorze journées de Goa, ceux du Nabab de Schanour. Autrefois le Bonsolo & le Sonde relevoient de ce Prince : maintenant c'est au Marate que le Sonde paye ce tribut. Nana voulut en 1756 attaquer le Nabab de Schanour, sous le prétexte de quelques Conquêtes qu'il avoit faites ; Moraro se joignit au Chef Patane ; & ils auroient tous deux défait Nana, si ce dernier n'eût appellé Salabedzingue à son secours : en 1758 ils étoient sur le *qui vive*. Le Souverain de Kittour, (le Neveu de Malappa), Ville située dans les montagnes à huit journées de Goa, relevoit alors du Nabab de Schanour.

Le second Prince voisin des Portugais est le Désaye ou Conducteur des Bonsolos : ce Peuple parle Marate. En 1758, le Désaye étoit un enfant de dix ans, fils de Ramschendresaont, mort deux ans auparavant. Sa famille étoit en place depuis environ soixante ans. Il avoit pour premier Ministre Devasinin, homme d'esprit ; & Delvi, pour premier Général. La Capitale de ses Etats est Wadi, à deux journées d'Alorna dans le Nord de Goa.

Au-delà du Bonsolo, sont les Marates, dont la Capitale actuelle est Ponin

que j'aurai occasion de faire connoître dans la suite. En 1758, ils avoient, pour Roi légitime, Ram Rajah, Prince de Caste Marate, & âgé de vingt-cinq ans: Nana, son premier Ministre & Chef réel des Marates, le tenoit renfermé avec Schantarabaye, sa tante, Princesse de quarante-cinq ans, dans la Forteresse de Satara, située sur une montagne, dont ses troupes cercloient le pied & les avenues. Ram Rajah étoit fils de Schah Rajah mort quelques années auparavant. Le pere de celui-ci étoit Sambadji Rajah qu'Aureng-Zeb mena prisonnier à Dehli. Là le Mogol lui fit offrir la vie, à condition qu'il embrasseroit le Mahométisme. Sambadji refusa de se rendre à la proposition d'Aureng-Zeb, ajoutant qu'il ne le feroit pas, quand ce Prince lui donneroit en mariage sa fille Bigmi. A ces paroles, Aureng-Zeb ordonna qu'on lui coupa la langue, & le pressa une seconde fois de se faire Musulman. Sambadji fit par écrit la même réponse, après laquelle on lui trancha la tête (selon quelques-uns, Sambadji étoit Soubehdar de Dakken; Aureng-Zeb le fit clouer à son Trône, & scier par la tête). La fille d'Aureng-Zeb prit en amitié Schah Rajah, qu'Aureng-Zeb avoit amené à Dehli avec Sambadji; & ce Monarque lui rendit le Trône de son pere. Sambadji étoit fils de Sevagi, qui, sur la fin du dix-septieme siecle, étoit Chef des Marates, & a pillé plusieurs fois Surate.

Schah Rajah, eut huit Ministres, qui, par eux-mêmes ou par leurs Descendans, ont partagé ses Etats. Tous sont morts, excepté le quatriéme. Le premier de ces Ministres Sirpotirao Pretinidi, c'est-à-dire, Chancelier, étoit de la Caste de Bothou ou Brahme; il a laissé un fils qui est en démence. Schah Rajah avoit eu d'abord pour Général à Satara (ou pour premier Ministre) Indourao Gourparé-Mamlakat Maduré (c'est-à-dire, du Royaume de Maduré), de Caste Marate. Son second *Ministre étoit Nararam Schenvi*, qui a laissé un neveu actuellement sans emploi; le troisieme, *Maïpotirao*; le quatrieme, *Bagirao baoda*, qui en 1758, vivoit tranquille & retiré des affaires, à Colapour dans les montagnes, à neuf journées environ de Goa, avec Sambadji, cousin germain de Schah Rajah. Le cinquieme Ministre de ce Prince étoit Baji Bollalrao, mort en 1742; le sixieme Ananjipont, fils de Detopont, mort Pesevé, c'est-à-dire, Conducteur ou Connetable; le septieme, Candodji Davada. Le nom du huitieme m'est inconnu: peut-être est-ce Indourao Gourparé.

Ce dernier Chef Marate eut pour fils Schedoudji Gourparao qui a laissé trois enfans; le premier, Ananderao, mort jeune; le second, Moradji Gourparao; le troisieme, Soubandji Gourparao, qui en 1758 vivoit avec son frere. Celui-ci que nous nommons Moraro, étoit alors un des Chefs Marates. Il avoit son appanage près de Siringpatnam, Capitale du Rajah de Maïssour; & étoit avec son armée à Soubremani, Pagode située entre Bedrour & Siringpatnam.

Baji Bollalrao, cinquieme Ministre de Schah Rajah, a eu un frere nommé Tchemenanji Apa, qui a fait la Conquête de Bacim, de Tanin & de plusieurs autres Établissemens Portugais dans le Nord de la Côte. Ce Chef Marate a laissé un fils, nommé Sodoba, qui périt en 1761 dans la défaite des Marates près de Singar.

Les enfans légitimes de Bagi Bollalrao sont Bagi Nana & Ragoba; ce Chef Marate a aussi laissé un fils naturel, Musulman, nommé Schamschir Bahadour, que Nana evoya en 1757 à Dehli avec Ragoba & Malargi Holkar. L'armée Marate, composée de 80000 chevaux, étoit sous les ordres de Ragoba. C'est Schamschir Bahadour qui a détrôné & ensuite rétabli le Mogol Alemguir sani.

Balagirao, Chef réel des Marates en 1758; & connu dans l'Inde sous le nom de Nana, n'étoit proprement que le Pesevé ou Connétable de Ram Rajah: mais il

pagnie Portugaise, qui habitoit le Château de Panjin. La joie que je ressentis, en l'embrassant, fut bien diminuée par

s'étoit rendu indépendant, & tenoit sa Cour à Ponin. Ce Prince avoit plusieurs fils, l'un desquels nommé Viswasrao, fut envoyé sur la fin de 1757 dans le Guzarate, & perdit la vie en 1761 à l'affaire de Singar. Ses Principaux Lieutenans étoient; 1°. De-taji Schinna, détaché sur la fin de 1757, avec vingt mille Cavaliers pour rejoindre l'armée de Ragoba: 2°. Damangikaekvar, envoyé au commencement de 1757 dans le Guzarate avec quarante mille chevaux; 3°. Balo Vandrao, envoyé dans le même tems avec vingt-cinq mille chevaux à Sirao Karpa près de Bedour: 4°. Bapoudjinek, détaché dans le même tems pour le même endroit avec une armée. Ses autres Généraux étoient Vastwatrao, le fils de Ragogi-Bonsolo, Gopalrao, Emangi-Schinna.

Vers le milieu de 1757, plusieurs Chefs Marates abandonnerent Nana, & se joignirent à Salabetzingue; sçavoir, Ragogi Sindo, Damangigaïkewada, avec son fils, le fils de Condodji Davada, septieme Ministre de Schah Rajah. Le Soubah du Dekan, ou du moins M. de Bussi, lorsque son armée étoit sur le Ganga, dans le Royaume de Mouguipatan, avoit avec lui ces quatre Chefs Marates, Sultan Djinim Holkar, Rajah Ram schandre, Lakhscheman Kandaguela, & Baleraojanoji.

Les Marates Linganistes sont divisés comme en deux Castes générales; l'une porte les trois raies sur le front perpendiculaires à la ligne des yeux; l'autre les porte horizontalement. En 1758, le Segnasi Schettiapourené résidant à Schettiapour, dans le Pays des Marates, étoit Chef des premiers, & même au-dessus de l'Archi-Brahme de Gokorn; Sankradjari, qui résidoit à Sringuery, aussi dans le Pays des Marates, étoit le Chef des seconds. Dom Juan de Saldaigne, Vice-Roi de Goa, devant qui ces deux Chefs avoient porté leurs prétentions pour la prééminence, décida en faveur de Sankradjari; mais les premiers ne s'en tinrent pas à sa décision.

Telles sont les Puissances qui, par terre, resserrent & menacent les Portugais. Les ennemis contre lesquels ils sont obligés de défendre leurs Vaisseaux marchands, sont les Pirates Bonsolos; ceux de Melondi qui ont un Fort construit dans la mer; ceux de Gria, Forteresse prise en 1756 par les Marates aidés des Anglois; les Pirates de Colab, de Rajpouri; les Marates de Bacim, des environs de Bombaye; les Tchontias, & les Sangans qui ont des Forts au-delà de Diu.

Tous ces détails m'ont été donnés par Vetusi Camotin & par Antasinay, Courtiers Marates, que j'avois occasion de voir à Panjin. C'étoit le seul fruit que je pusse tirer de mon séjour à Goa; Colonie la plus ennuyeuse qui soit au monde pour un François même foiblement sage.

Le même Vetusi m'écrivit les différens Alphabets en usage chez les Marates & chez les Canarins. La marche de tous ces Alphabets est pareille à celle du Tamoul. Dans les Ouvrages qui traitent de la Religion, les Marates se servent des Caracteres Samskretans. Les lettres de l'Alphabet Canarin du Marate Camotin, sont un peu allongées, comme celles que m'avoit données le Canarin de Mangalor. Les caracteres du Brahme de Kanserkora sont plus ronds, les traits en sont plus mêlés, ainsi que dans l'Alphabet que me donna à Onor, en 1761, l'Interprête Noir de la Loge Angloise. Ci-d.p. cxcvij. lxxxj.

Les Chiffres Marates & Canarins sont, à quelques traits près, ceux du Guzarate. Les noms des nombres sont aussi les mêmes. Les mois & les années ont les mêmes noms chez les Marates, les Canarins, les Malabares, & en général chez tous les Indiens qui portent sur la tête la petite touffe de cheveux nommée *Sindi*; Il n'y a proprement de différence que dans la prononciation.

la réſolution où je le vis de partir inceſſamment pour Surate. Le deſir de ſe rendre promptement au lieu de ſa deſtination

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Noms des ſept jours de la ſemaine.

Adito.	Somo.	Mâgollo.	Bodh.	Gourou.	Soukrou.	Seni.	*Maratte.*
Aïter.	Somorvar.	Mangalevar.	Boudouvar.	Braſpativar.	Soukravar.	Senvar.	*Canarin.*

Noms des Mois.

Avril.	*Mai.*	*Juin.*	*Juillet.*	*Août.*	*Septembre.*	
Tcheitrou.	Vaiſchako.	Djettou.	Aſchad.	Sravanna.	Badrâpada.	*Mar.*
Tſitré.	Viſſak.	Djhiet.	Aſchardhé.	Sravan.	Bahdrepet.	*Can.*
Octobre.	*Novembre.*	*Décembre.*	*Janvier.*	*Février.*	*Mars.*	
Aſuino.	Katriko.	Margacir.	Pouſcha.	Mago.	Falgouna.	*Mar.*
Aſvidjé.	Kartik.	Marguecir.	Pous.	Mâg.	Pahlvan.	*Can.*

Les jours du mois ſe comptent du premier de la Lune au 14 incluſivement. En Canarin, *Souddé paroüo*, *Souddé bi*, *Souddé teï*, *Souddé tavat &c.* c'eſt-à-dire, *Le premier de l'apparition de la Lune*, *le ſecond*, *le troiſiéme*, *le quatriéme*; enſuite *la pleine Lune*, *Bola*; puis on compte *le premier*, *le ſecond &c. de la pleine Lune* juſqu'à *la nouvelle Lune*, *bolo Paroüo*, *bolobi &c. amoſſ.*

Cycle de ſoixante ans.

1°. Probhâva.	2°. Vibava.	3°. Soukla.	4°. Promodé.	5°. Pradjopatti.	6°. Anguira.	*Mar.*
Prabava.	Vibava.	Soukra.	Promodah.	Predjopatha.	Anguira.	*Can.*
7°. Srimoker.	8°. Bhava.	9°. Iva.	10. Dhatha.	11°. Iſchouara.	12°. Boouadanen.	*Mar.*
Srimoka.	Bhava	Ivé.	Dahrou.	Iſvaren.	Boudann.	*Can.*
13°. Paremarti.	14°. Vikram.	15°. Rouchavé.	16°. Tchitravanum.	17°. Sobhanum.		*Mar.*
Pramâti.	Vikramo.	Viſſ.	Kittere bahnou.	Souabahnou.		*Can.*
18°. Tarounin.	19°. Partchivin.	20°. Veii.	21°. Sarvadjita.	22°. Sarvadari.		*Mar.*
Tarenam.	Parteva.	Veïa.	Sarva djitou.	Sarva dahri.		*Can.*
23°. Virodi.	24°. Vikrout.	25°. Keré.	26°. Nandanam.	27°. Vidjeïa.		*Mar.*
Virodi.	Vikrouthou.	Kara.	Nandanan.	Vidjeïa.		*Can.*
28°. Djea.	29°. Manmat.	30°. Dormoti.	31°. Iemolammi.	32°. Vilambi.		*Mar.*
Guiaïa.	Mannemata.	Dourmoki.	Imvelambi.	Vilembi.		*Can.*
35°. Vikari.	34°. Scharweri.	35°. Pallaw.	36°. Sabakrouta.	37°. Soufakrouta.		*Mar.*
Vikari.	Saloueri.	Pallava.	Souvakroutou.	Schobakroutou.		*Can.*
38°. Virodhi.	39°. Viſchwa vaſou.	40°. Paravo.	41°. Palevangué.	42°. Kilakia.		*Mar.*
Khrodhi.	Viſſbavaſou.	Parabeva.	Palevangha.	Kilka.		*Can.*
43°. Somian.	44°. Sadarana.	45°. Varadakrouta.	46°. Peridavi.	47°. Paramadhi.		*Mar.*
Saomian.	Sadarenang.	Virodhi kretou.	Peridhavi.	Pramatitcha.		*Can.*
48°. Anandé.	49° Rakſchece.	50°. Nall.	51°. Pinguele.	52°. Kalioukté.		*Mar.*
Ananda.	Rakſcheta.	Nala.	Pengala.	Kaletakſchi.		*Can.*
53°. Schiddartchi.	54°. Roudré.	55°. Dourmouti.	56°. Doudoumbi.			*Mar.*
Siddarthi.	Ravoudri.	Dourmouti.	Dondevi.			*Cax.*
57°. Rodera degari.	58°. Raktakſchi.	59°. Khroudhan.	60°. Kſché.			*Mar.*
Roudro degari.	Retakſchi.	Krodanan.	Kſcheïa.			*Can.*

Lorſque le Cycle eſt achevé on recommence à la premiere année *Probhâva &c.* Les Marates ajoutent tous les trois ans à leur année un mois appellé *Adikou.* L'Époque la plus générale à la Côte, ſurtout chez les Aſtronomes, eſt celle de la mort du Rajah Salouan (en Malabare, *Schalivaganaſchakan*). Selon le Topaye Anglois d'Onor, le 8 Mai 1761 de J. C. répondoit chez les Canarins au 3 du mois Viſſak de l'an 1683 de ce Rajah, *ſolahazar tchahar biſt tin mena viſſak rouz teï Rajah Salouan ſin*: ainſi la mort de ce Rajah tombe à l'an 78 de l'Ere Chrétienne.

ne lui permettoit pas de rester plus long-tems à Goa ; trois jours après mon arrivée dans cette Ville, il prit la route des Etats du Bonsolo & du bord de la mer, & arriva heureusement à Surate au bout de trente jours d'une marche fort fatiguante.

Rien ne fut plus monotone que la vie que je menai à Goa. Dans cette Ville, on ne peut voir les femmes sans intrigue ; la société des hommes, Laïcs & Ecclésiastiques, y est souverainement insipide, & celle des Moines dangereuse. *Ci-d. p. ccxij. note.* Aussi, après avoir reçu de Vetusi Camotin, & d'Antasinay, Courtiers Marates, le peu de connoissances qu'ils voulurent bien me communiquer, ne m'occupai-je que des préparatifs de mon Voyage, qui devoit être plus long que celui de mon frere, parce que j'avois dessein de passer par Aurengabad. Dans l'intervalle je rendis quelques visites à Dom Lopes, dont le Pere avoit été Gouverneur de Goa en l'absence du Viceroi ; ce Gentilhomme se piquoit de faire politesse aux Etrangers. J'allai aussi voir le Secrétaire Carvalho, que l'on m'avoit dit posséder quelques Cartes du Pays ; il me communiqua le plan de Bombaye & celui de Gria, dont je tirai copie. *Hist. des Guer. de l'Inde ; trad. franç. T. II. p. 468.* De petites courses à Mourmogaon & à la Ville de Goa, dont l'objet étoit de m'assurer de la position de ces lieux, quelques promenades aux environs de Panjin, & la lecture des *Decades de Barros*, que Dom Lopes m'avoit prêtées, remplirent le reste de mon tems. J'assistai un jour au Sermon d'un Prêtre Canarin, qui mit sans façon la Sainte Vierge au-dessus de J. C. parce que dans l'ordre de la Nature la mere est au-dessus du fils. Je vis à Goa le tombeau de S. François Xavier, dont plusieurs Voyageurs ont donné la description, & ne pus m'empêcher d'admirer la Maison des Jésuites, édifice superbe, qui auroit pû figurer en Europe avec les plus belles Maisons Religieuses.

Lorsque mes affaires furent arrangées j'allai prendre congé du Primat & du Chancelier qui faisoient conjointement l'office de Gouverneur, en l'absence du Viceroi, que l'on attendoit d'Europe. Je ne pus voir que le second, qui résidoit à Narva ; encore eus-je bien de la peine à le tirer pour un moment de son Sérail.

Muni des Passeports nécessaires & de petites Lettres de Change d'Antasinay, l'une pour Narapnek, fameux Saukar d'Iadevar; l'autre pour Ingana Banian de Ponin, je partis enfin de Goa le 23 Mars 1758, pendant la semaine Sainte. J'avois pour guide un Canarin qui devoit me conduire jusqu'à Aurengabad, & mon bagage étoit porté par un cheval d'assez pauvre mine, mais excellent pour les montagnes, & qui au besoin pouvoit encore me servir de monture, parce que la charge de mon corps étoit fort peu de chose. La vie que je menois depuis quatre mois ne m'avoit pas donné d'embonpoint, & l'officieux Portugais chez qui je passai le Carême à Goa, m'entretint dans le même degré de légereté, par un éternel & unique ragoût de petits Concombres, rehaussé tous les huit jours d'un petit plat d'œufs. Je passai la premiere nuit à Comarjon, vis-à-vis le Poste de Samras, dans la maison d'Antasinay.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Le lendemain 24, je gagnai la terre ferme, à l'Est, où est l'Aldée de Marsel, dépendante du Sonde. A une lieue de Marsel est Orgaon; la route est ensuite dans le Sud. On compte d'Orgaon à Tourin une demie lieue; delà à Bom, une demie lieue; de Bom à Maddol, une lieue. Entre Bom & Maddol s'éleve à plus de cent toises une montagne assez roide, qui est pavée réguliérement de haut en bas de grandes pierres; il n'y a pas d'intrépide qui osât la descendre à cheval. Le sommet de cette montagne présente le plus beau point de vûe. On découvre de-là le cours de la Riviere de Goa, les Pays qu'elle arrose & les différens Postes qui la défendent. Je voulus me dédommager de l'ennui que m'avoit causé cette Ville maussade, en contemplant à mon aise la beauté de sa situation. Je vis au Nord la Province de Bardesch, au Sud celle de Salcette, qui donne les meilleurs fruits de l'Inde, les mangues, entr'autres, les figues bananes & les Ananas; au milieu, l'Isle de Goa précédée d'un beau Port, le seul de la presqu'Isle, & adossée à une Ance dans laquelle les plus grands Vaisseaux peuvent se tenir en tout tems; & à l'Est les montagnes où j'allois entrer & qui ouvrent le Commerce de l'Inde entiere. Je regrettai, en m'arrachant à ce spectacle ravissant, que Goa ne fut pas habité par d'autres hommes.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

On voit à Maddol une Pagode dont la Tour est à étages & ronde en forme de Lingam. Au-delà de cette Aldée est une autre montagne pavée qu'il faut passer pour se rendre à Ponda, qui en est à deux lieues. Je m'arrêtai à la porte de cette Ville, sous un Angar de paille, ouvert de tout côté ; de-là je considérai le Fort qui est bâti sur une montagne, & en suit la pente dans l'Ouest. Du côté du Nord on l'apperçoit d'une demie lieue. La porte est à l'Ouest ; l'Aldée à peu près est Ouest. Il pouvoit y avoir alors dans le Fort 3000 Marates.

Tandis que j'étois sous mon toît, le Canarin qui me servoit de guide porta mes Passeports à l'Agent des Portugais, pour qu'il les montrât au Gouverneur de Ponda, & me fît expédier les Dastoks nécessaires pour le passage des montagnes : mais ce jour-là ni le suivant (le 25) il ne fut pas possible d'avoir d'Audience du Commandant Marate.

C'étoit alors le *Simgat*, Carnaval des Gentils, qui dure deux jours. Le premier, le travail est défendu, les Tribunaux sont fermés, le vol & autres crimes sont impunis. Le Peuple se barbouille & fait comme parmi nous mille folies. Il arrête les Passans, les dépouille, court par bandes dans les rues ; personne n'a alors l'imprudence de laisser sa porte ouverte. Comme j'ignorois jusqu'où alloit la licence du *Simga*, je me contentai d'attacher mon cheval par les pieds, & la nuit venue, je m'endormis tranquillement. A peine avois-je pris quelques heures de repos, qu'un petit cliquetis me réveilla ; c'étoit le bruit du harnois de mon cheval qu'un habile Linganiste alloit enlever avec l'animal même, dont il avoit détaché les quatre pieds. Je n'eus que le tems de sauter sur mes armes ; le filou décampa au plus vîte, & ce petit accident me rendit plus précautionné.

On peut bien penser que la journée du 25 me parut mortellement longue. Enfin, le 26, mon Passeport fut trouvé légitime ; j'allai rendre sur les dix heures visite au Gouverneur Marate qui sortoit du bain, & il me fit expédier les Dastoks qui m'étoient nécessaires. Restoit après cela la Doüane dont il falloit me débarrasser. Je craignois pour mes papiers. En effet j'eus besoin d'appeller, comme à Dekle, l'Astronomie

Ci-d. p. ccxxiv.

l'Astronomie à mon secours. Les bastions ronds du plan de Gria furent convertis en phases de la lune ; & avec une roupie de présent, on m'en crut sur ma parole. Je sacrifiai à l'humeur soupçonneuse des Doüaniers, une Lettre cachetée qu'une Portugaise de Goa m'avoit donnée pour l'Armée Françoise du Dekan, ne supposant pas qu'elle dût parler d'affaires d'Etat. C'étoit peut-être une indiscrétion: mais il auroit fallu attendre qu'on l'eût traduite en Marate, & j'étoit pressé de partir.

Je quittai Ponda sur les onze heures, au fort de la chaleur, & m'enfonça dans les montagnes qui, au commencement étoient peu élevées & couvertes d'arbres. A deux lieues & demie de Ponda, je rencontrai un Tchoki; à une demi-lieue de là, la riviere de Carndella, qui pendant l'hiver se jette dans la mer; & une demi-lieue plus loin, la petite riviere de Tchounor. A une lieue de cette riviere, coule le petit Nirengal qui, pendant les pluies, se décharge dans la mer. La route Sud Sud-Est & Sud-Est. Nirengal, Aldée actuellement détruite, est à une demi-lieue du Tchoki précédent. Au-delà on rencontre un autre Nirengal, suivi, un peu plus loin, d'un troisieme Nirengal. Cela fait, avec le Nirengal dont je parlerai plus bas, quatre bras de riviere qui se réunissent à Nirengal. Près de cette Aldée le Nirengal n'est pas guéable.

Le 27, je me mis en route à deux heures du matin, pour pouvoir me trouver au commencement du jour au pied des Ghâtes. Le chemin me parut assez beau, au milieu d'un Pays plat. Après avoir fait une lieue je rencontrai le grand Nirengal qui, dans le tems des pluies, est une riviere considérable. A une demi-lieue delà est Ouklouas, Aldée détruite, à droite de laquelle coule une riviere; plus loin, on voit un étang: la route toujours dans les bois. A une lieue & demie d'Ouklouas, est le Tchoki de Vaddol, Aldée détruite, avec une petite riviere. Ce Tchoki est à sept cosses de Ponda, & à deux du sommet des Ghâtes. A sept heures & demie, je me trouvai au pied des Ghâtes; j'arrivai au haut à onze heures, après m'être reposé trois fois en route. Le chemin étoit affreux &

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

presque à pic : à droite & à gauche se précipitoient au milieu des ronces, des arbrisseaux & des rochers, des torrens qui faisoient un bruit effrayant. Je marchois à pied, avec quelques Indiens qui portoient sur des bœufs des marchandises chez les Marates, & dans le Dekan. La route étoit Nord-Est & Nord Nord-Est.

Du sommet des Ghâtes, je vis à l'Ouest Nord-Ouest Doumongor, Fort Marate construit sur une montagne. La grande chaîne des montagnes me parut aller d'un côté du Sud-Est au Sud, & de l'autre du Nord-Ouest au Nord. Je suspendis à l'Est Nord-Est à un arbre sur le haut des Ghâtes, un thermometre portatif long d'un demi-pied, divisé comme ceux de M. de Reaumur, qui me donna mille vingt une parties, ou vingt-un degrés au-dessus de la congelation artificielle.

Le sommet des Ghâtes présente de surface, Est & Ouest, plus d'une demi-lieue de Pays plat qui forme la plus belle pelouse du monde. Le sol est pierreux & calciné en plusieurs endroits. Je m'arrêtai un moment sur cette pelouse, pour jouir d'un plaisir que les richesses ni les grandeurs ne donnent point. Je suis, me disois-je à moi-même avec une sorte de ravissement, au centre des saisons qui reglent les opérations de l'Inde & des Nations Européennes qui se disputent la possession de cette riche contrée ; sur le haut de cette chaîne de montagnes qui divisant la presqu'Isle en deux parties, s'étend dans plus de douze cents lieues de Pays, du Cap Camorin au Nord de la Tartarie. Je tournai ensuite ma vûe du côté de l'Ouest : & je ne puis me rappeller, sans une espece de transport, ces étages de montagnes environnées de nuages & bornées par l'immense étendue des mers que l'on plonge du haut des Ghâtes ; ces suites de vallées dont le sombre contraste admirablement avec les côtés éclairés ; ce grouppe, si je puis m'exprimer ainsi, de hauteurs, amoncelées, jettées au hazard & comme fumantes des rayons du soleil réfléchis par les flots de la mer : cet ensemble présente encore à mon esprit un cahos qui me transporte en quelque sorte à l'origine de l'Univers.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Après avoir marché une demi-heure, je me trouvai à la descente des Ghâtes du côté de l'Est. De là les montagnes du second ordre me parurent aller Nord & Nord-Est, les plus hautes à l'Est. La vûe de ce côté n'est pas si belle: ce sont des plaines immenses coupées au commencement par quelques montagnes.

La Mousson n'étoit plus la même. A la Côte Malabare, l'Été étoit sur sa fin, le vent venant à-peu-près de l'Ouest & du Sud-Ouest; à l'Est des Ghâtes, il alloit commencer. En effet, le même vent doit produire aux deux Côtes opposées des effets contraires, porter les pluies, les orages & quelque fraîcheur à celle qu'il attaque immédiatement venant de la mer, se briser ensuite contre ces masses énormes que présentent les Ghâtes, se filtrer en quelque sorte dans l'entre-deux des montagnes; & après s'être échauffé ou raréfié sur les terres & sur les sables par lesquels il passe, ne porter à l'autre Côte qu'un reste d'haleine brûlante, mais peu nuisible aux Vaisseaux.

Rec. des Voy. &c. des Holl. T. III. pag. 619, 640. Hist. des guerres de l'Inde, T. I. p. 131.

A une lieue du sommet des Ghâtes, on rencontre, en descendant, la petite riviere de Tandel. A deux heures après midi, je me trouvai au pied des Ghâtes, où le thermometre exposé à l'Est me donna mille vingt parties ou vingt degrés au-dessus de la congélation. Je m'y arrêtai une heure dans un endroit qui me parut fait pour les tems fabuleux. C'étoit au bord d'une riviere dont l'eau couloit tranquillement entre des saules au milieu des cailloux. L'obscurité produite par l'espece de muraille que formoient les Ghâtes, répandoit dans ce lieu quelque chose de sombre propre à la méditation. A l'Est s'étendoient, dans des entre-deux de montagnes moins élevées, des Campagnes fleuries, qui, sans rien ôter au silence de cette solitude, la rendoient plus accessible, & par-là plus délicieuse. Que ne puis-je, disois-je alors, passer le reste de mes jours, avec quelques amis, dans cette retraite que la Nature semble avoir, par ces hautes montagnes, garantie du tumulte du monde! Pure illusion! Les Canarins, les Marates ou les Tigres, ne m'y auroient pas laissé plus en repos que les Traitans dans les Villes. Les Aldées détruites à l'Est

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& à l'Oueſt des Ghâtes, étoient de triſtes traces de leur avidité. Je vis même ſur le bord de cette riviere un reſte de cabane qui prouvoit que le lieu avoit été habité. Mon Canarin m'arracha à mes rêveries, & nous nous mimes en route.

A trois quarts de lieues de-là, beau Pays, le Tchoki de Tinin, à côté Aldée détruite, ſuivie d'une riviere; une demi-lieue plus loin, la riviere de Domp; & à deux lieues & demie de-là, Embarguine, Aldée détruite, avec un Tchoki. J'arrivai dans cet endroit à ſept heures du ſoir, après avoir paſſé pluſieurs rivieres.

La langue (ou le jargon) de Goa a cours juſqu'aux Ghâtes: on parle enſuite le Canarin pur juſqu'au Kiſchna; & au-delà de ce fleuve, le Marate.

Je partis le 28 du Tchoki d'Ambarguine à trois heures du matin. Je rencontrai l'Aldée de Dongrine ſuivie d'une riviere; plus loin, une autre riviere; le Tchoki de Montourguine ſuivi d'une riviere; & à une demi-coſſe delà, Konapour, Ville conſidérable, avec une riviere du même nom. Konapour eſt entouré de murs, défendu par un petit Fort, & peut être à quatre lieues du Tchoki d'Embarguine. J'y arrivai ſur les neuf heures du matin, & envoyai mon Canarin à la Ville chercher du ris pour lui & pour moi, & du grain pour mon cheval. Je m'étois aſſis au pied d'un arbre peu éloigné de la Ville, comptant m'y repoſer deux heures, & continuer enſuite ma route; j'attendis le Canarin juſqu'à cinq heures du ſoir, mais vainement. Quelques Voyageurs que l'ombre de mon arbre avoit invité à s'arrêter, prenoient part à l'inquiétude dans laquelle j'étois. Le Canarin ne parut point: ce qui me touchoit n'étoit point l'argent qu'il m'emportoit (je l'avois payé d'avance): mais il avoit mes Paſſeports de Ponda; & par ſa fuite, je me trouvois ſeul, au milieu du Pays des Marates, ſans connoiſſances, & ignorant les routes. La faim & la crainte des bêtes féroces m'obligerent, au coucher du Soleil, de gagner la Ville, au riſque d'être arrêté. J'y entrai, le chagrin le plus profond peint ſur le viſage; & après avoir attaché mon cheval au premier apentis de boutique que je rencontrai, je me jettai ſur le cuir qui me ſervoit de

matelas, & m'abandonnai à toute l'horreur de ma ſituation. La curioſité attroupa bien tôt du monde autour de moi. Je demandai du ris en Maure, & fus ſatisfait ſur-le-champ. On apporta auſſi de la paille pour mon cheval. Lorſque les premieres fureurs de la faim furent appaiſées, ma poſition me parut encore plus triſte. J'étois à penſer aux moyens de continuer ma route, & je n'en trouvois aucun, lorſqu'un Topa, fugitif de Goa, m'aborda. A ſa vûe je ſentis renaître mes eſpérances. Je ſçavois que l'argent pouvoit tout ſur cette eſpece de Chrétien. Je lui fis entendre ce qu'il avoit à eſpérer, s'il me tiroit du mauvais pas où je me trouvois. Il étoit queſtion de me donner deux guides ſûrs juſqu'à Ponin: le marché ne fut pas difficile à conclure; mais un incident manqua rompre mes meſures. Le Fauzdar de la Ville allant faire ſes dévotions à la Pagode, paſſa au bruit des inſtrumens, des fuſées, des pétards, devant l'endroit où je m'étois arrêté, & demanda qui j'étois. Sa curioſité m'inquiéta; une heure après, un Secrétaire vint de ſa part, me dire qu'il étoit bien-aiſe de me parler. Que lui dire? J'étois ſans paſſeports; mon aventure pouvoit paſſer pour une défaite. Le moins que je dûſſe craindre étoit d'être renfermé, juſqu'à ce que M. de Buſſy eût été informé de ma détention. Je pris ſur-le-champ mon parti. Je fis prier le Fauzdar de m'excuſer pour le moment, & lui promis de me rendre le lendemain à mon devoir.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Débarraſſé du Secrétaire du Fauzdar, je déclare au Topa que je ſuis réſolu de partir la nuit, & qu'il faut qu'il me faſſe ouvrir les portes. Quelques roupies gagnerent un des Gardes, & je pris deux heures de repos en attendant le moment convenu. Ces deux heures me parurent des ſiécles. Enfin, mes deux conducteurs arrivent, prennent mon cheval par la bride, & nous avançons à bas bruit vers la porte dans l'obſcurité de la nuit. Près de la Fortereſſe, mon cheval s'aviſa de hannir, & s'il eut recommencé nous étions découverts & j'étois perdu. Nous trouvâmes l'officieux Marate éveillé. Il nous ouvrit, & nous prîmes, le 29, à une heure du matin, notre route à tra-

vers les ſables, les roches, les bas-fonds, les landes, évitant le grand chemin dans la crainte qu'on ne nous eut ſuivis. J'étois ſi fatigué que mes deux conducteurs étoient obligés de me ſoutenir. Deux fois je penſai m'évanouir de beſoin & de foibleſſe. Le jour me rendit mes forces. Il commençoit à paroître lorſque nous arrivâmes à Ougli, après avoir paſſé entr'autres Aldées par Lakebel, Deolatti & Panchevar.

Ougli eſt à cinq coſſes de Konapour. Cet endroit eſt conſidérable & défendu par un Fort dont la riviere du même nom baigné les murs; vis-à-vis du Fort eſt un grand Etang près duquel nous nous reposâmes, ayant toujours les yeux ſur les chemins qui conduiſoient à l'Aldée. Ce Pays ne préſente que des plaines immenſes & arides, qui ne ſont gueres cultivées qu'aux environs des Aldées. A deux coſſes d'Ougli nous paſsâmes par Sabgaon, Aldée protegée par un Fort, & précedée d'une riviere. A une grande coſſe delà eſt Nangenour, ſuivi d'une riviere & d'un étang; deux coſſes plus loin, Inchel; & à l'Eſt, Mourgour. A une grande coſſe de-là, nous trouvâmes un étang auprès duquel nous paſſames la nuit avec d'autres Voyageurs & avec des Boyades venues des environs de Goa, qui portoient des Marchandiſes dans le Dekan, & juſqu'au Nord de l'Indouſtan.

Ces Boyades me rappelloient la vie des Patriarches, Abraham, Jacob, Job. Elles ſont ordinairement de cinq à ſix cents bœufs, dont le plus grand nombre porte les marchandiſes & les proviſions. Les autres ſervent de montures aux femmes & aux enfans des conducteurs. Ces gens là menent toute leur famille avec eux; les femmes accouchent en route & allaitent leurs enfans, qui naiſſent, vivent & meurent en quelque ſorte Voyageurs. Le Chef à la tête de la Boyade, conduit la marche au ſon d'une eſpece de flageolet à trois trous, & le ſoir le troupeau s'arrête à l'endroit où il ſe trouve. Ces Boyades ne reviennent que l'année ſuivante au lieu d'où elles ſont parties; & ceux qui en ſont chargés, paſſent ordinairement leur vie à les conduire & à les ramener. Tout chez ces Indiens m'intéreſſoit; la ſimplicité de leur habillement, de leurs repas, l'in-

nocence de leurs mœurs : & s'ils me parurent d'abord trop livrés à leurs sens, je vis d'un autre côté qu'avec plus de reflexion, l'ambition & le train des passions qui lui servent de cortege, les eussent bien-tôt arrachés à la vie simple & presque sans besoins qu'ils menoient au milieu de leurs Boyades.

Je partis le 30, de grand matin avec les Boyades. A une cosse du puits, auprès duquel j'avois passé la nuit, est Alki, peu éloigné d'une montagne sur laquelle est Boudekop, citerne sans eaux. Je rencontrai ensuite l'Aldée d'Arikelkondi, & celle de Satiguera qui est défendue par deux Forts. A une grande cosse de-là, est un puits près d'une Aldée; plus loin, à une grande cosse, un étang; à une cosse de-là, Goulkoun, & à quelque distance de Goulkoun, Iadevar qui est entouré d'un Nala. Je passai la nuit dans cette Ville, où j'arrivai sur les deux heures après midi. Narapnek, pour qui j'avois une lettre-de-change, logeoit au Fort; je ne pus le voir que le lendemain sur les sept heures, qu'il vint à son Bureau (espece de boutique), accompagné de plusieurs Ecrivains: il prit part au malheur qui m'étoit arrivé, recommanda à mes deux guides de m'être fideles, & me donna le montant du billet d'Antasinay. La franchise de ce Marate me rassura. Je remarquai en effet dans cette Nation un caractere bien différent de celui des Canarins. Ceux-ci soupçonneux & défians, ferment toutes leurs Villes. Le Pays des Marates généralement est ouvert. Le Peuple gai, fort & plein de santé, ne compte que sur son courage & sur ses armes. Leur force principale est dans la Cavalerie; l'hospitalité est leur vertu dominante. Ce Pays me sembloit être celui de la Nature. Je croyois presque, en parlant aux Marates, converser avec les hommes du premier âge. En effet, comme la Nature dans ces heureux climats, est sujette à moins de besoins, elle est aussi moins active; & dans l'espace de plusieurs siecles, à peine souffre-t-elle quelque changement.

Le 31, étang nommé Goulkoun, à une demi-cosse d'Iadevar; ensuite le chemin assez beau: on rencontre des terres cultivées, suivies d'un terrein pierreux. A deux cosses de l'étang de Goulkoun, coule le Mirji, Naddi guéable, dans lequel se décharge le Nala

d'Iadevar. Une grande coſſe plus loin, on rencontre Balagueli, avec un Nala ſec & un puits. Au delà de cet endroit on paſſe un autre Nala qui traverſe le chemin. Nous nous arrêtâmes à une coſſe de ce Nala, près du puits de Chambor, ſous un arbre dont l'ombre pouvoit couvrir près de ſix cents bœufs. Nous y trouvâmes un grand nombre de Voyageurs qui attendoient que le fort de la chaleur fut paſſé. A une coſſe de-là, eſt le puits d'Alagandi; & une coſſe plus loin, Terdol qui a deux enceintes. Cette Ville eſt précédée d'un puits & d'une ſalle d'arbres; ſes murs ſont entourés de rochers, & à l'Eſt, d'une eſpece de foſſé creuſé dans le roc.

Premier Avril. Depuis Terdol, le Pays m'a paru aſſez beau & abondant en djoari (bled de Turquie). Les Forts ſont en pierre depuis Iadevar, & ont pour l'ordinaire une Tour plus élevée que les autres; des Ghâtes à Iadevar, ils ſont conſtruits avec des eſpeces de mottes de terre quarées, cuites, ou ſéchées ſimplement au Soleil. A deux coſſes de Terdol, je me trouvai à Kalikoude, petite Aldée défendue par deux ſimples Tours. Deux Coſſes plus loin, je paſſai à gué le Kiſchna dont le lit, dans cet endroit, eſt rempli de rochers. *La vûe de ce fleuve me rappella un projet dont M. Miran, Conſeiller* des Indes, m'avoit parlé à Pondichery, ſur la fin d'Octobre, 1757. C'étoit de remonter le Kiſchna depuis Divi, d'y établir des Poſtes à différentes diſtances, d'avoir Goa du Roi de Portugal, & de s'emparer du triangle qui eſt entre Mazulipatam, Goa, le Cap Camorin, & dont le Kiſchna feroit la baſe vers le Nord. *A l'Eſt du Kiſchna, eſt Kiamnapour; & à deux portées de fuſil,* Sidapour; à l'Oueſt on voit ſur le bord de ce fleuve, un Village qui eſt comme le Fauxbourg de Kiamnapour. A une coſſe de-là eſt Kittour; & à une coſſe de Kittour, Enapour, groſſe Aldée avec un Nala. C'eſt le dernier endroit où l'on parle Canarin, & vraiſemblablement celui qui ſervoit de limites à l'Empire de Bedrour avant les Conquêtes des Marates.

Le 2. A deux coſſes d'Enapour, eſt Monſoli, premiere Aldée pure Marate; la Ville eſt entourée d'un Nala. A une coſſe de-là, autre Nala, au-delà duquel eſt Areg, jolie Ville précédée

precédée de taupes d'arbres qui forment un beau couvert. A deux cosses de-là, sur la gauche, est le Dergah de Sammamirapir : à une demi-cosse, Nala ; ensuite l'Aldée de Courli. La route Ouest Nord-Ouest, Ouest, Nord-Ouest & Nord Nord-Ouest. A une demi-cosse de Courli, on rencontre Malgaon, avec un Nala ; à une cosse de-là, Malwari, petite Aldée au milieu de terres incultes ; une cosse plus loin, Wari, Aldée peu considérable, avec un puits ; & à une cosse de-là, Bandarkotta, avec un Nala : montagnes à droite, quelques-unes à gauche. Je passai la nuit dans un Dergah, moyennant quelques Peças que je donnai au Fakir qui l'habitoit.

Le 3, je passai un Nala au de-là duquel, à une cosse & demie de Bandarkotta, est Barekounta, avec un Nala : celui de Mess, peu éloigné, vient de l'Est, & se jette à l'Ouest dans le Kischna. A deux cosses & demie de-là, je me trouvai à Tasgaon, grande Ville murée, défendue par des tours & par un fossé, avec un Nala du même nom. Le Pays aux environs, beau & cultivée. A une cosse & demie de Tasgaon, est Tourti, petite Aldée, avec un Nala (les Peças d'Iadevar n'ont plus cours ici) ; ensuite paroît la riviere d'Ierla qui va dans le Sud-Ouest. Au-delà est Douli, autre petite Aldée. De cet endroit le *Kischna me parut venir du Nord-Ouest*, descendre & continuer son cours dans l'Est. Sur la route, Nala sec. A une cosse de Douli, est Rajapour avec un Nala ; à une cosse de là, Morelay ; à une cosse de Morelay, Adli avec un Nala ; une demi-cosse plus loin, Belori avec un Nala : à une demi-cosse de-là, Ramapour avec un Nala à l'Ouest de l'Ierla ; & Kamrapour, sur la rive Orientale de cette riviere. Dans cet endroit l'Ierla suit le Nord-Ouest, & se jette ensuite dans le Kischna.

Le 4. A trois quarts de cosse, Nala dans un endroit dont la vûe est la plus belle du monde. Une cosse trois quarts plus loin est Bangui, simple Aldée ; à trois quarts de cosse de cet endroit, Inguelgaon ; à même distance de cette derniere Aldée, Carepour avec un puits : le Nala est à une demi-cosse. Le Pays beau ; les montagnes à droite & à gauche dans le lointain. A une demi-cosse de ce Nala, Badely ; à une demi-cosse de-là, Wari ; trois quarts de cosse plus loin, Belora ;

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

à une demi-coſſe de cette Aldée, Yera; une demi-coſſe plus loin, Bara inguengaon, Aldée d'où l'on voit à l'Eſt, ſur une montagne, un Fort nommé Bozengueré. A deux coſſes de l'Aldée précédente, eſt Saonlos. Le Nala de Carepour ſert pour toutes ces Aldées qui ſont ſans Fortereſſes.

Le 5. La route dans les montagnes, un peu Oueſt. A deux coſſes, l'Aldée de Mavi, avec un Nala; le chemin aſſez beau. On rencontre enſuite Sap, ſuivi d'un Nala; & à une portée de fuſil à gauche, Sapkewari : Satara eſt à neuf coſſes Oueſt ſur les montagnes. A une coſſe de Mavi, eſt Abſinga, avec un Nala; & une coſſe plus loin, Nigri, belle Aldée, avec un Nala. A gauche de cet endroit, à deux portées de fuſil, eſt la petite Aldée de Schirmi, avec un Nala. A un pao (quart de) coſſe de Nigri, on trouve Ietſerkat, petite Aldée avec un Nala; & à une demi-coſſe de-là, Coregaon, grande Aldée avec un Bazar, précédée & ſuivie d'un Nala, & ſituée au pied d'une montagne. La route au milieu des arbres, dans les montagnes. A l'Oueſt coule la riviere de Padimoni, bordée d'arbres. Sur ſa rive occidentale, eſt Zelgaon, à ſix coſſes de Satara.

Le 6. La route toujours dans les montagnes. A gauche à une coſſe eſt Molapour; à une *demi coſſe de là*, Tchemangaon parſi, grande Aldée, avec un Nala; plus loin, la riviere de Naggeri, puis le Nala de Mandigueri : à gauche, ſur les montagnes paroît la maiſon de deux freres Rajepoutres, nommés Tchanderwann. A une demie coſſe du dernier Nala on rencontre la petite Aldée de Nandebetti; une demie coſſe plus loin, Nandebettikewari; à une demi-coſſe de-là, Manſergui, avec un Nala; à une demie coſſe de Manſergui, Vagouli, groſſe Aldée, avec deux Nalas; & à une demie coſſe delà, Sonka, près de Djourko, grande Aldée. A une demie coſſe de Sonka eſt Ramapour avec un Nala : à l'Oueſt paroît Manaretti, avec un Verger & un *Nala*; enſuite Boulbaédalé. A une coſſe de Ramapour on trouve Naogaon, groſſe Aldée, avec un Nala; à une demi-coſſe de-là, Toulſinaogaon, avec un Nala. La route Oueſt par des montagnes hautes & eſcarpées, portions des Ghâtes : les voitures prennent à deux journées dans l'Eſt. A deux coſſes

de Toulsinaogaon, est Kandagla, précédé d'un grand Nala : à l'Est, est le chemin qui conduit à Nassek tirmek.

Le 7. La route Nord, dans les montagnes. A deux cosses, on trouve Hoskota, & au-delà du Nala Schiroulou, le Naddi Nira ; à une demie cosse de Hoskota, Coetivola ; une cosse & demie plus loin, Kikivi avec un Nala : le chemin fort beau. A une cosse de Kikivi, paroît Alschandikapourwar, avec un Nala ; à une cosse & demie delà, Naori avec un Nala ; & à deux cosses & demie de Naori, Schoura, avec un Nala.

Le 8. A une cosse de Schoura, est Schouapour ; à une cosse de-*là*, Ieulou. A une demi-cosse de cette Aldée, on rencontre des montagnes fort hautes & difficiles à franchir, qui bornent la vallée qui commence près de Hoskota. La longueur de cette vallée est Nord & Sud ; elle peut avoir une cosse & plus de large, & est exactement environnée de montagnes. Le matin le vent souffloit du Sud-Ouest, ensuite de l'Ouest, & le soir, du Nord-Ouest & ensuite, du Nord. A deux cosses de ces montagnes, commence une autre vallée, dont la longueur est dans la même direction que la précédente, & dans laquelle est l'Aldée de Cotteresch. Au-delà de cet endroit commence le Naddi de Ponin : on faisoit alors à ce *Naddi* un autre Canal dont le revêtement étoit en pierre, & avoit quatre pieds d'épaisseur. On rencontre ensuite un puits & une petite Aldée à l'Est du Naddi ; & plus loin, un grand Verger non fermé, au-delà duquel est Ponin.

Quatre à cinq Aldées rassemblées dans une plaine, avec un Bazar commun & quelques maisons à un étage, ou qui renferment un terrein plus considérable ; voilà ce qui forme Ponin, qui n'est proprement qu'un grand Camp de Paillotes. Cette Ville, Capitale actuelle des Marates (l'ancienne est Satara) est assez florissante. Le Bazar est une rue large qui la traverse d'une extrémité à l'autre. On y trouve toutes les marchandises de l'Asie, & même une partie de celles de l'Europe, que les Anglois y envoient de Bombaye qui est à quatre ou cinq journées. Mais toutes ces richesses sont plûtôt consommées par les Maures, que par les Marates. Ce peuple a besoin de peu. Un morceau de toile rouge, pour toque ; un autre de toile blanche, autour des reins;

Ci-d. p. ccxj. note.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe Partie.

un troisieme en écharpe, & quelques aunes de drap pour l'hiver : voilà l'habillement des plus riches. Leur or est converti en joyaux, dont ils se parent, ainsi que leurs femmes. Leur nourriture consiste le plus souvent en riz & en légumes auxquels ils mêlent un peu de beurre fondu. Cette espece de liqueur leur sert encore de boisson ; elle les engraisse, & ils en prennent quelquefois jusqu'à s'ennyvrer. Il est visible que le commerce des Européens dans l'Inde, périroit absolument, si cette Nation avoit par-tout le dessus. Mais la mollesse & le luxe des Maures nous dédommagent bien de la stérile frugalité des Marates.

Nana n'étoit pas à Ponin, lorsque j'y passai. Il campoit à quelques cosses de-là, avec un corps de Cavalerie, près de Nassektirmek, lieu réputé saint chez les Marates, parce que, dit-on, l'eau du Ganga sort dans cet endroit par le mufle d'une vache.

J'arrivai à Ponin sur les dix heures, & eus toutes les peines à trouver le Banian, pour lequel Antasinay m'avoit donné une Lettre. Il fallut faire tout le Bazar, où je rencontrai beaucoup d'Européens fugitifs, & parcourir une partie des rues qui ne me présenterent pas une maison digne d'être remarquée, mais en revanche beaucoup d'écuries & de fourage. Enfin je rencontrai mon homme ; c'étoit le Marate Ingana qui me reçut fort humainement. Un de ses gens prit soin de mon cheval ; & moi, avant que de parler d'affaire, je fus obligé d'accepter un repas qui venoit on ne peut pas plus à-propos : la chaleur & les sables du Bazar m'avoient mis sur les dents. Lorsque j'eus dévoré deux plats de lentilles, de riz & d'achars, que l'on m'avoit servis sur des feuilles d'arbres cousues en maniere d'assiettes, le Banian me remit, selon le contenu de la Lettre, une partie de la somme qu'elle portoit, & me donna un billet du reste à tirer sur son Correspondant d'Aurengabad.

Je congédiai ensuite mes deux guides. Ils m'avoient inquiété dans la route. M'étant apperçu deux fois qu'ils avoient envie de me jouer le même tour que le Canarin de Goa, j'avois cru devoir m'assurer de leurs toques, lorſ-

qu'ils étoient couchés, & les garder sous mon chevet (c'étoit la selle de mon cheval) pendant que je dormois. L'officieux Ingana me donna deux hommes sûrs, & je passai chez lui une nuit tranquille; ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis Goa.

Je partis de Ponin le 9, & pris par l'Est, sur le bord du Naddi, qui suit la même direction. Au-delà de cette Ville, on rencontre de jolis jardins : ensuite le chemin est entre deux montagnes & fort glissant. A une cosse de Ponin, sur le Naddi de cette Ville, est l'Aldée d'Olli.

Je m'arrêtai à quelque distance de cet endroit, pour voir un spectacle qui a été décrit par plusieurs Voyageurs. C'étoit une jeune Femme Marate que la tyrannie de la coutume obligeoit de se brûler avec le cadavre de son mari. Les brandons allumés, le bruit des tambours, le son clapissant des flûtes & les cris des assistans ajoutoient à l'horreur de la cérémonie. Mais (je ne sçai si l'on ajoutera foi à ce que je vais avancer) j'ai remarqué que, dans ces contrées toutes livrées aux sens & à ce qu'ils ont de plus vif, la vie malgré cela se quittoit moins difficilement que dans nos climats. La Nature énervée par les chaleurs, & accoutumée aux violences du *Despotisme, y voit arriver les malheurs*, la mort même, avec une sorte de nonchalance, ou si l'on veut, de courage qui, dans les Pays libres & dans les climats tempérés, ne se trouve guere que chez les femmes.

A quatre cosses d'Oulli, on rencontre un jardin sans eau; à une cosse de ce jardin, Vagoli, Aldée précédée d'un étang & défendue par un Fort : la porte est de pierre & en arcade. A une cosse de cet endroit, est Nouni, avec un Nala (qui étoit alors à sec) & un puits. Le chemin Nord; l'eau rare. A une cosse & demie de Nouni, est Koragaon: les environs incultes. On rencontre ensuite le Naddi Bimera qui coule de l'Ouest à l'Est; & à une cosse & demie de la derniere Aldée, Vangola, avec un Nala qui suit la même direction. A deux cosses de-là, est Sacrapour, avec un Nala qui va de même de l'Ouest à l'Est. Les montagnes ne paroissent plus que dans le lointain. La route Est Nord-Est.

Le 10. Beau chemin; terres labourées. A trois cosses

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

de Sacrapour, on rencontre Goné, Ville murée & défendue par un Fort. Cet endroit est dans un fond, sur un Nala : on y voit plusieurs Deols ou Pagodes. A une cosse de Goné est Vangola, aussi dans un fond : le Fort de cette Ville est ruiné. Plus loin, on trouve un Nala ; & au-delà, Sindi, situé à une cosse de Vangola, dans un fond : les murs de cette Aldée sont presque détruits, elle est défendue par un petit Fort & garnie d'un puits. Les montagnes se rapprochent ensuite à droite & à gauche : la route Est Nord-Est. A deux cosses de Sindi, est Edlavat, arrosé par le Naddi Gourindri, dont le cours est de l' Ouest à l'Est. Le Fort de cette Ville est à l'Est ; la porte à peu-près dans le goût Européen : au-dessus on a construit deux chambres. Les Peças de Ponin finissent à Edlavat ; ceux du Mogol ont ensuite cours, sans doute parce que le Dekan s'étendoit autrefois jusque-là. La route, au milieu de montagnes peu élevées ; les Vallées qui les séparent, bien cultivées. A deux cosses d'Edlavat, est Pipelgaon, petite Aldée sur la riviere de Tongri ; & à une portée de fusil delà, Saveran, dont le Fort & les murs sont détruits. A une cosse & demie de Saveran, est Zavela, Ville murée qui a un Nala : le Fort est séparé de l'Aldée. Je passai la nuit dans le lieu où le Maître d'Ecole faisoit sa classe. C'étoit un simple Apentis de bois, dont le sol étoit en terre & élevé de deux pieds. Les Écoliers sur deux files, accroupis sur leurs talons, traçoient avec le doigt les lettres ou les mots, sur une planche noire couverte de sable blanc ; d'autres répétoient les noms des Lettres en forme de mots. Car les Indiens au lieu de dire, comme nous, *a*, *b*, *c*, prononçent ainsi *awam*, *banam*, *kanam*. Le Maître ne me parut occupé pendant une demi-heure que la classe dura encore, qu'à frapper avec un long rotin le dos nud de ces pauvres enfans : en Asie, c'est la partie qui paie ; la passion malheureusement trop commune dans ces contrées, veille à la sûreté de celle que nos Maîtres sacrifient à leur vengeance. J'aurois été bien aise de m'entretenir avec Monsieur le Pedagogue Marate, ou du moins d'avoir un alphabet de sa main : mais sa morgue ne lui permit pas de répondre à mes politesses.

Le 11. La route dans les Montagnes; les terres cultivées & garnies d'arbres. On rencontre trois Nalas; plus loin, dans une plaine, Ganſikora, Ville murée, ſituée ſur le Naddi Napour qui va en l'Eſt Nord-Eſt: enſuite paroiſſent des montagnes un peu eſcarpées qui terminent la plaine précédente. A trois coſſes de Zavela, dans un fond, eſt Pârnir, Ville murée, qui a un Nala & une Forteresſe: la porte dans le goût Européen. Le Pays fort beau: les montagnes s'éloignent un peu. A trois coſſes de Parnir, Zemgaon, Aldée avec un Fort: le chemin de landes. A trois coſſes de-là, Balouſi, Aldée défendue par un Fort, devant lequel il y a une eſpece de demi-lune en terre: les environs ſont montagneux, pierreux & entourés de plaines arides. A une coſſe de Balouſi, Nipgaon, petite Aldée avec une forteresſe; toujours plaines arides, bas-fonds, & monticules. On paſſe enſuite un Nala. Plus loin, eſt Pipli, Aldée peu conſidérable, avec un Nala.

Le 12. Pays inculte. A deux coſſes de Pipli, Nibadera, Aldée avec Fortéreſſe: le Pays redevient beau. A trois coſſes de-là, l'Aldée d'Amouri garnie d'un bel étang en pierre: aux environs, Jardins, Hameaux; la route tracée par les voitures. A une coſſe & demie d'Amouri, le Hameau du Fakir *Suami Goſſin*; enſuite Plaines déſertes. On rencontre de belles citernes de pierres bien jointes, faites en arcades, comme dans les Pays Muſulmans: les Deols ou Pagodes ſont devant les portes des Forts. A trois coſſes du dernier endroit, eſt Honani, grande Aldée avec un Fort; à deux coſſes de-là, le Nala de Plori précédé & ſuivi de landes; une coſſe & demie plus loin, Pipla, Aldée ruinée, au milieu de plaines vaſtes & incultes; & à une demi-coſſe de-là, Hoſchtol, aſſez gros endroit, avec un beau puits.

Le 13. A une coſſe de Hoſchtol, eſt Nipgaon, petit endroit; plaines & Nala. A deux coſſes de-là, Karka, Aldée ruinée; terres cultivées, puits, étang; Deol de Jagrenat. A trois coſſes de Karka on rencontre, Toka, grande Aldée diviſée en deux parties, par le Ganga, fleuve conſidérable dont le cours eſt de l'Oueſt à Eſt, & qui a dans cet endroit environ cent toiſes de large. Les murs de la partie de Toka qui eſt au Nord du Ganga, ſont de pierre: la porte dans le goût

Européen. A une coſſe de Toka, à l'Eſt, eſt Monguipatap; & à ſeize coſſes Oueſt, Naſektirmek ſur le Ganga. Ce fleuve ſéparoit originairement le Pays des Marates de celui du Mogol: mais le Soubah du Dekan venoit de donner à Nana le Paragana de Gandapour qui renferme Toka, Gandapour, Gonès, petite Aldée à une coſſe du Ganga, &c. A une grande coſſe de Gonès, on trouve Bendala. La route belle; autour, terres cultivées & plaines. A deux coſſes de-là eſt Hardigaon avec un Nala. Ici finit le Domaine des Marates.

Plus loin, eſt Saotagaon, premiere Aldée du Soubah du Dekan: le Pays beau & cultivé. A une coſſe de-là, Sonour, petite Aldée; arbres ſur la route, vergers aux environs. A une coſſe de Sonour, Hingaon, Aldée de moyenne grandeur, avec un puits. Le Pays plus couvert d'arbres.

Le 14. A une coſſe de Hingaon, eſt *Hani*. Plus loin on rencontre le Naddi qui baigne les murs d'Aurengabad. A deux coſſes de ce Naddi eſt *Baloude*; & deux coſſes plus loin, une autre Aldée du même nom, dont une moitié eſt aux Marates, & l'autre au Soubah du Dekan. A deux coſſes de cette Aldée eſt Aurengabad. Cette Ville eſt environnée de murs, & précédée d'un grand Fauxbourg. Les Montagnes l'entourent à une certaine diſtance; le Pays aux environs eſt bien cultivé.

Je paſſai la nuit dans le Fauxboug d'Aurengabad; & le lendemain, après m'être fait connoîrre au Cotoüal, je traverſai la Ville, & me rendis à l'armée de M. de Buſſy, qui étoit campée hors des murs, à l'Oueſt, à côté de celle de Salabetzingue. Je trouvai dans l'Armée Françoiſe quelques-uns de mes anciens amis: mais l'affaire de Calgan préſentée ſous une face déſavantageuſe, par un particulier venu de l'armée de M. Law, m'attira une réception aſſez froide. Ce contretems fut réparé par les politeſſes du Chevalier d'Etrées, Major de l'armée; & par les ſervices eſſentiels que me rendit M. Gentil, Officier d'Artillerie.

Je vis bientôt qu'un plus long ſéjour à l'armée du Dekan ne pouvoit que me conſtituer en dépenſe, ſans m'être d'aucune utilité. J'allai en conſéquence à Aurengabad recevoir du Correſpondant d'Ingana, le billet que ce dernier m'a-

voit

voit donné à Ponin ; & je pris ensuite mes mesures pour visiter dans le moins de tems qu'il me seroit possible, les objets qui pouvoient piquer ma curiosité. L'intérieur d'Aurengabad ne m'offroit rien de ce genre. Qui a vu une Ville Maure d'une certaine étendue, les a vûes toutes. Les Édifices grands ou petits sont à-peu-près bâtis sur le même plan. Aurengabad ne me présenta de particulier, qu'une débauche poussée plus loin encore que dans le Bengale: les lieux publics de jeunes garçons y sont communs & plus fréquentés que ceux de femmes. Mes vûes se tournerent en conséquence sur Iloura & sur Doltabad, dont on m'avoit vanté le merveilleux. M. Gentil me donna son Palanquin, deux Pions, & je partis le 16 Avril de grand matin, pour me rendre à Iloura, qui est à neuf cosses d'Aurengabad.

A une cosse en deçà d'Iloura je passai par Caghasvara, Aldée fort propre, qui tire son nom de ses Manufactures de Papier. Une demie cosse plus loin est l'Aldée de Nanderabad ; & à un quart de cosse d'Iloura, Rouza, Ville murée qui renferme beaucoup de maisons de pierre. La porte est à l'Ouest Sud-Ouest. En entrant, on voit un beau Masdjed ; à l'Oüest, le chemin est en forme de rampe & pavé ; à l'Est paroît le tombeau d'Aureng-Zeb, accompagné d'un Dergah & de beaucoup d'autres tombeaux de pierre, fermés de murs. Les Mahométans de Rouza sont fiers & même insolens.

J'arrivai sur les onze heures au haut de la montagne d'Iloura, & m'arrêtai quelques momens pour en considérer la situation. Cette montagne forme une espece de fer à cheval creusé presque à pic, dont le centre est environ à l'Ouest. Au bas de la montagne, à quelque distance, est l'Aldée, à laquelle le concours des Pélerins, des Prêtres & des curieux, a donné naissance.

Je descendis ensuite par un sentier frayé dans le roc, & après m'être muni de deux Brahmes que l'on me donna pour fort instruits, je commençai la visite de ce que j'appelle les Pagodes d'Iloura. Ce sont des excavations faites dans le roc avec le marteau & le ciseau, qui présentent un grand nombre de Logemens, Palais ou Temples à un ou deux étages. Ces excavations forment elles-mêmes plusieurs

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

rangs ou étages qui remplissent la façade du fer à cheval. Considerées du pié de la montagne, elles paroissent avancer toutes à peu-près également, celles d'en-haut comme celles d'en-bas, avec une légere inclinaison qui naît de la position de la montagne; de maniere qu'elles ne sont pas exactement en amphithéâtre.

Voyage des Indes, p. 220, 221, 222, 223.

Comme je sçavois que les Pagodes d'Iloura n'avoient été décrites que fort sommairement par Thevenot, je voulus les voir toutes en détail, & en mesurer les dimensions, autant que pouvoit me le permettre le peu de tems que j'avois à y passer. Je crois devoir répéter que tout dans ces Temples, est pris dans le roc, tout en fait partie; & c'est en creusant, évasant à droite & à gauche que l'on en a fait sortir les colonnes, les figures d'hommes & d'animaux, les bas-reliefs que l'on y voit encore.

Theven. Lib. cit. p. 222.

Le premier endroit qui se présenta à ma vûe étoit à peu-près au centre du fer à cheval. C'est une grande excavation de vingt-une cannes (ma canne avoit à peu-près quatre pieds de Roi) de long, sur neuf de large, garnie de trente colonnes hautes de six cannes & demie, & de près de deux tiers de canne de diametre. Le haut de la partie la plus considérable de cette excavation présente une voûte à membres, semblable à peu-près à la carcasse d'un Vaisseau renversée. Cette partie est précedée d'un Portique d'une canne & demie de large sur neuf de long. Au fond de l'excavation est le tombeau de Vischnou, dont le haut est en dôme, & qui forme une espece de Sanctuaire. Ce Dieu est assis, peint de couleur rouge, & d'une forme gigantesque: il a deux Schoupdars (deux Gardes) à ses côtés. Il y a un passage entre le Sanctuaire & le reste du Temple. A trois cannes & demie de la hauteur du mur, dans le même Temple, est une espece de Galerie qui en fait le tour. Elle contient l'Histoire de Vischnou en bas-reliefs dont les figures sont à peu-près dans le goût de celles que l'on voit à Paris autour du Chœur de Notre-Dame. La porte de cette excavation est au Sud-Ouest: au-dessus on voit une fenêtre, &, comme à un second étage, deux trous dans la façade. Cette Pagode est accompagnée de huit chambres, chacune de deux cannes environ en quarré,

dont les murs ſont chargés de figures repréſentant Viſchnou avec ſes femmes.

Laiſſant enſuite mon Palanquin avec un Cipaye dans cette excavation, je m'avançai vers la droite (regardant la montagne du centre), où les Pagodes étoient en plus petit nombre, moins belles & en moins bon état. Les Brahmes ne voulurent pas m'y accompagner, à cauſe, diſoient-ils, de la ſainteté du lieu. Je fus obligé d'y aller ſeul avec mon ſecond Cipaye. Ce ſont les Pagodes de Schambar, Cordonnier de Viſchnou.

Le premier Temple renferme deux rangs de colonnes, précedés d'un grand Veſtibule de ſix cannes en quarré, dont les pilliers ont une demie canne de diametre. A gauche ſont cinq chambres, chacune de deux cannes en quarré, & de deux cannes & demi de haut. Le Sanctuaire, long de quatre cannes, contient le Kabar (le Tombeau) de Schambar, qui eſt creux & de trois cannes de diametre. Au bout eſt une chambre longue de ſix cannes & large d'une & demie, ſoutenue par deux colonnes. On voit ſur les murs, en bas-relief, des traits de l'Hiſtoire de Schambar & de ſes deux femmes. Des deux côtés de la porte du Sanctuaire ſont deux Naukers (deux Serviteurs).

A droite de cette excavation eſt une chambre de deux cannes en quarré, qui y communique, ſoutenue autrefois par quatre pilliers, dont trois ſont écroulés. Cette chambre eſt entourrée de onze chambres, chacune d'une canne & demie en quarré. C'eſt le lieu où s'aſſemblent les Cordonniers.

Montant enſuite, toujours à droite, au troiſiéme étage des excavations, on rencontre un Temple de Schambar, qui a dix colonnes dans la longueur & quatre dans la largeur; celles de devant & deux ſur la longueur à gauche, ſont abbatues. Cette excavation a vingt-une cannes de long, onze de large, & deux & demie de haut. A droite & à gauche ſont des eſpeces d'aîles, ſoutenues par deux colonnes, & qui comprennent cinq chambres, chacune de quatre cannes en quarré. Au bout de l'excavation eſt une chambre de la largeur de la Pagode, où l'on voit la niche

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

de Schambar : de chaque côté ſont quatre chambres, deux à l'entrée & deux au bout.

Montant toujours, à gauche, on ſe trouve dans un autre Temple de Schambar, qui a un Veſtibule, une eſpece de Portique & un Sanctuaire. On y voit trois grandes figures & beaucoup de petites. Le Portique eſt ſoutenu par quatre colonnes : à droite de cette piece ſont trois chambres ; à gauche eſt un autre Veſtibule de cinq cannes en quarré & de haut, dans lequel ſont ſix chambres, chacune de deux cannes en quarré, trois à l'Eſt, trois au Nord.

Tournant à gauche (de ce Temple), on rencontre un petit Pagotin de Schambar avec les mêmes figures, qui a trois cannes de profondeur & quatre de largeur, avec une chambre haute de deux cannes un quart.

Pour revenir au premier Temple (ci-d. p. ccxxxv), on prend par un paſſage creuſé dans le roc, qui a quatre cannes de long, une de large, & une & demie de haut.

A droite de la grande colonnade, en bas, c'eſt-à-dire au premier étage des Pagodes de la montagne, preſque deſſous le grand Temple de la page ccxxxv, eſt une Pagode détruite, où il ne reſte qu'une colonne & la figure de Schambar ; l'excavation a ſix cannes de large, quatre de profondeur, & conſiſte en trois chambres, chacune de deux cannes de large. Au-deſſus ſont deux trous ſans paſſage qui y conduiſe.

Au-delà, toujours ſur la droite, eſt un petit Pagotin de deux cannes de large, d'une canne & demie de profondeur & d'une canne un quart de haut, dont les murs en dedans ſont couverts de figures relatives à l'Hiſtoire de Schambar.

Après ce Pagotin on rencontre une Pagode baſſe, dont le milieu eſt ſoutenu par quatre colonnes ſituées quarrément. De chaque côté ſont cinq chambres, chacune de deux cannes en quarré. Le Sanctuaire de Schambar a deux cannes un quart de haut, & huit en quarré.

Cette Pagode eſt ſuivie d'une autre excavation de neuf cannes en quarré, & de trois cannes un quart de haut, ſoutenue de quatre colonnes ſituées quarrément. A droite & à

gauche sont des bas-côtés garnis aussi de quatre colonnes. On y voit la figure de Schambar. Au bout de l'excavation est son Sanctuaire, à droite & à gauche duquel est une chambre avec un Vestibule prenant ensemble deux cannes en quarré. On peut voir dans la Pl. IV. n°. I. 1. la forme des colonnes de cette excavation.

A droite de cette Pagode est une autre excavation formant un Vestibule de sept cannes en quarré & d'une canne & demie de haut, qui renferme huit chambres, chacune de deux cannes en quarré.

Après avoir satisfait seul ma curiosité de ce côté de la montagne, je vins rejoindre mes Brahmes qui m'attendoient à l'endroit où j'avois laissé mon Palanquin. J'achevai avec eux le reste, c'est-à-dire la partie la plus intéressante de mon pélerinage.

Prenant sur la gauche, on rencontre une grande excavation large de vingt cannes, qui est nommée la maison de Vischnou. Au rez-de-chaussée l'excavation présente une Citerne seche dans laquelle on descend par quatre marches. Ensuite, au bout de la seconde Galerie (c'est-à-dire, du second intervalle entre deux files de colonnes) qui coupe la Pagode dans la largeur, paroît sur le mur, d'un côté Soudam, Nauker (domestique) de Vischnou, entourré de Schoupdars; & de l'autre, Gori, avec ses femmes & ses Schoupdars : c'est lui qui prépare le lait de Vischnou. A côté de Gori est une chambre, puis Bala Rajah schaker (Serviteur) de Vischnou, avec ses femmes & ses Schoupdars : plus loin est une espece de Cour de sept cannes de profondeur, qui a un jour percé dans le roc. Au bout de la cinquiéme Galerie, à droite est Oudo Nauker de Vischnou, entourré de Schoupdars : l'excavation de la Pagode a sept cannes de profondeur. Le rez-de-chaussée semble posé sur un massif de deux cannes d'épaisseur, & est séparé du premier étage par un autre massif épais d'une canne & demie.

Le premier étage a deux cannes & demie de haut, & cinq rangs de colonnes. Dans le premier rang, le troisiéme & le quatriéme, les colonnes sont dégagées; dans le second

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& le cinquiéme l'entre-deux est rempli par des massifs. Il y a sept colonnes dans la longueur, & seulement deux dans les colonnades à massifs. L'excavation au centre a onze cannes de profondeur. Dans le fond, à gauche est le Sanctuaire de Vischnou, au milieu on voit une seconde figure de ce Dieu accompagné de deux Schoupdars. A chaque extrêmité de la premiere Galerie, est une chambre d'une canne & demie en quarré.

Theven. lib. cit. p. 223.

Suivant à gauche la direction de la montagne, on trouve la maison de Ramdji, à deux étages. Le rez-de-chaussée est séparé du premier étage par un massif ou plancher d'une canne & demie d'épaisseur. On monte sur la porte de la Pagode par un petit escalier fort étroit, pratiqué dans le roc à gauche; & l'on trouve sur cette porte deux petites chambres, une de chaque côté. La façade de l'excavation a dix-neuf cannes de large, & présente au rez-de-chaussée huit colonnes qui sont quarrées & unies, excepté les deux du milieu, qui à la moitié de leur hauteur sont sculptées en forme de panier. A droite est une chambre qui a trois cannes de profondeur, quatre de largeur & deux colonnes: c'est le Kabar (le tombeau) de Bandari Peça reknevala (c'est-à-dire, qui garde les Peças, le Trésorier de) Ramdji. Dans la Cour qui est fermée, profonde de neuf cannes, & large de dix-neuf, à gauche est un Vestibule quarré, de deux cannes de large sur trois de long, où l'on voit une Citerne. Au bout de la premiere Galerie, à droite paroît Loukeratchari, à gauche Bararpati; tous les deux Naukers de Schischenag, parent de Ramdji. Au fond de l'excavation est Schischenag, avec sa femme & ses Schoupdars. L'excavation a onze cannes de profondeur, & présente trois Galeries à colonnes dégagées, & trois dont les colonnes sont unies par des massifs, avec des Schoupdars de chaque côté.

Au premier étage, au bout de la premiere Galerie, à droite est Djom. Au fond (dans le Sanctuaire) est Latchimana, frere de Rama, de forme gigantesque; sa femme, de même grandeur, est à côté de la porte, à gauche. Autour d'eux paroissent des Schoupdars avec le cordon de Brah-

me, le Lingam sur le front perpendiculaire à la ligne des yeux (Pl. IV. n°. I. 2.), & des bonnets faits en mîtres & aussi hauts que le visage. Cette excavation présente cinq colonnades de huit colonnes chacune ; à la seconde il y a deux massifs entre les colonnes. On voit six chambres de chaque côté. Les colonnes du Sanctuaire & du petit Vestibule qui l'accompagne, sont quarrées.

Les colonnes du second étage sont à une canne trois quarts l'une de l'autre, dans la longueur de l'excavation. Au bout de la premiere Galerie, à droite est Sadeo : au bout de la deuxiéme, à droite paroît Kounbi ; à gauche, Lokoulbina. Au bout de la troisieme Galerie, à droite est Bima ; à gauche, Mardjouna : au bout de la quatrieme, à droite est Lokoul ; à gauche, Sadeo, frere de celui de la premiere Galerie. Suit une Salle de trois cannes de profondeur, soutenue par deux colonnes ; sur le mur autour paroissent les femmes de Rama. Devant les deux colonnes sont les Naukers de Rama assis : au bout de la Salle, à droite on voit Darmeradj, & à gauche, Soudam. Au fond de cet étage est le Sanctuaire de Rama.

Cette piece a quatre cannes en quarré, & trois cannes de haut. La statue du Dieu est à quelque pas du fond du Sanctuaire, & porté sur un pié d'estal haut de deux pieds & demi. Elle a deux cannes & demie (dix pieds) de haut ; les cuisses ont un pied & demi d'épaisseur. La premiere femme de Rama est à côté de la porte ; à droite sont les Schoupdars ; à gauche, paroît Nila Schoupdar anoumal dont la main résonne quand on frappe dessus (parce qu'elle est vuide) ; selon les Brahmes, parce qu'il a donné de l'argent à Rama. On voit à côté de Nila, Papi dont la main ne résonne pas (parce qu'elle est massive) ; selon les Brahmes, parce qu'il a refusé de l'argent à Rama.

Suivant la montagne à gauche, on rencontre une excavation qui a six cannes de profondeur, neuf & demie de large, & deux & demie de haut.

Plus loin est une grande Pagode de Raona, Dieu du Lingam. Cette excavation a douze cannes de profondeur, dix de large, trois de haut, & présente cinq rangs de colon-

nes en tout ſens ; trois de ces colonnes ſont briſées. Au fond eſt le Sanctuaire de Raona, dont la figure a été brûlée & détruite par Ramdji. Aux deux bouts de la premiere Galerie, à droite & à gauche ſont les femmes de Raona, qui paroiſſent encore dans d'autres endroits de la Pagode. Au bout de la ſeconde Galerie, à gauche eſt Latſchimi : deux Éléphans lui verſent de l'eau ſur la tête avec leur trompe ; près d'eux ſont deux Domeſtiques qui portent une gargoulette. Au bout de la troiſieme Galerie, à droite eſt Baero, parent de Raona ; une couleuvre lui ſert de ceinture ; à gauche paroît Baraotar, Nauker de Rama, avec une tête de Sanglier. Au bout de la quatrieme Galerie, à droite eſt Raona, qui a dix têtes, dix bras ; au-deſſus de lui paroiſſent ſes Brahmes : à gauche eſt Askarné, Nauker de Raona. Au bout de la cinquieme Galerie, à droite eſt Kombe kerené, frere de Raona ; à gauche, Bawaadam. Autour du Sanctuaire ſont Danuobi tué par Raona, & Gonès, avec une tête d'Éléphant.

Après cette excavation on rencontre un grand Temple de Maha Deo, c'eſt-à-dire, le grand Dieu, le Dieu mere, le Lingam.

Au milieu de la Cour eſt un Temple de ſix cannes en quarré, auquel conduit un eſcalier : les murs ſont couverts de figures en relief. A gauche on monte à une petite excavation longue de ſix cannes, large de trois, & haute d'une canne trois quarts, formant deux chambres, ſuivie d'une autre qui a les mêmes dimenſions.

Dans le grand Temple, au rez-de chauſſée ſont deux colonnades, chacune de ſix colonnes, qui ont trois quarts de cannes de diametre ; avec quatre chambres, chacune de deux cannes en quarré : le haut du Veſtibule eſt ſoutenu par deux colonnes.

Le premier étage a ſeize cannes de large, & huit colonnes de profondeur. Au fond eſt le Lingam, dans un Sanctuaire précédé d'un Veſtibule qui a ſix colonnes de front. A gauche, dans ce Veſtibule, paroît Gonès, & à droite, Suami Kartik, Maha Deo Betha (Lieutenant de Maha Deo). A droite du Veſtibule eſt Bala Rajah, avec quatre bras,

bras, renfermé dans une Kambour (rond ou espece d'écusson épais de cinq à six doigts); en face est Souranaram (le Soleil) Nauker de Maha Deo, avec huit bras: à gauche du même Vestibule on voit Maha Deo, de figure humaine, qui a le pié sur un Voleur, qui avoit lié son Domestique, qui est sous sa jambe; à côté paroissent Narana & Latschimi. Sur le massif qui sépare le rez-de-chaussée du premier étage, est, à droite le Portier Latpat, à gauche le Portier Bendoudâs. Ensuite, au bout de la premiere Galerie, à droite on voit Narchiotar, a huit bras & tête de Tigre, & Parclad; le premier étoit Gourou (Directeur, Docteur), le second, Djelaouska (celui qui brûle les parfums, allume les lampes): à gauche de cette Galerie paroît Virbodré, Maha Deo Betha, qui frappe Dietasourdeith, qui lui-même avoit frappé Maha Deo par derriere. Au bout de la seconde Galerie, à droite est Braspati, qui a huit bras, & paroît aller à l'armée; à gauche, Gopaldâs qui a huit bras. Au bout de la troisieme Galerie, à droite est Baraotar, qui a six bras & une tête de Sanglier; à gauche, une pierre de Lingam. Au bout de la quatrieme Galerie, à droite est un pié d'estal du Lingam; à gauche, Maha Deo avec sa femme. Au bout de la cinquieme Galerie, à droite est Keischt nedjr, avec quatre bras, couché sur Garour; à gauche, Brahma & sa femme Saetri. Au bout de la sixieme Galerie, à droite on voit Ramsedj avec quatre bras, couché; à gauche, Maha Deo, sa femme Parbati, & au-dessus Raona. Au bout de la septieme Galerie, à droite est Goordendari avec six bras, qui conduit des troupeaux de Bœufs.

Après cette excavation est la belle Pagode nommée Kelaa (c'est-à-dire, Forteresse), dont le plan, au dire des Brahmes, est le même que celui de Doltabad. La premiere porte de l'excavation a neuf cannes de profondeur & un étage, avec deux massifs en avant garnis de crenaux. Sur les murs paroissent des Schoupdars & des Cavaliers: en entrant on voit Latschimi; à côté, deux Eléphans qui lui versent de l'eau sur la tête avec leurs trompes; & des Schoupdars à droite & à gauche.

Suit un Temple quarré qui a un étage & tient par une es-

pece de Galerie à un petit Temple, qui est ce qu'on appelle proprement le Kelaa. Tournant à gauche, on trouve le Schoupdar Kanéïa, & quantité de femmes qui paroissent s'être rassemblées pour le voir. Derriere, sous la Galerie précédente, est Gatourdije, haut de trois cannes & demie, qui a dix bras & porte le Kelaa. A droite de ce Colosse paroît Narchiotar à tête de Tigre, qui dévore un homme. A droite & à gauche, dans la Cour, sont deux colonnes fort hautes, qui soutiennent chacune une lampe en l'honneur de Maha Deo. A côté de chaque colonne on voit un Eléphant de grandeur naturelle, détaché du Temple, & qui ne tient au roc que par les pieds.

Autour de ces Temples regne une Galerie qui commence à la porte du premier. Sous cette Galerie, autour du Kelaa, on voit sur les murs en bas-relief Rajah Bordj; au-dessus, Raona, Parbati en petit; & à gauche, l'armée du Dieu Pando, dans laquelle on distingue des Cavaliers, des Eléphans, des Palanquins, des Tigres &c. Ces figures sont assez bien faites, & vont jusques derriere le Kelaa. Tournant de-là sur la droite, on voit sur le mur en bas relief Maha Deo & Parbati, qui semblent dormir; ensuite l'armée de Kaïron. Sur le Kelaa s'élevent plusieurs Dômes qui couvrent tous des Takias de Maha Deo; trois derriere, deux de chaque côté, & un plus haut que les autres, au milieu. Sous un des Dômes de la droite est Manouré; le Dôme qui est au milieu de ceux de derriere, est l'appartement des femmes de Maha Deo; & le grand Dôme, le Sanctuaire de ce Dieu.

Au rez-de-chaussée du Temple quarré, à gauche est la Pagode de Parlanka. Au fond de cette Pagode, au milieu on voit Brahma, Vischnou & un Buffle; à droite, les serviteurs de Brahma, puis Vischnou qui avale une femme, Latschimi, & sur le côté, à droite, un Takia de Raona; ensuite, Raona, au-dessus Maha Deo, Parbati, & Kalberom, Cotoüal du Kaschemire. A gauche, toujours au fond, paroît un Bœuf sur un pié d'estal, puis Tirmolnara, Gonès & Bankodbeari avec une tête de Tigre. A l'entrée du même rez-de-chaussée, à droite est une chambre où les femmes de Rama

sont représentées en petit : au bas paroît Latchimi ; en-deçà de cette chambre est une petite excavation de six cannes de large & de deux de profondeur. L'excavation de la Pagode de Parlanka a onze cannes en quarré & deux cannes trois quarts de haut. Elle présente cinq colonnes situées quarrément.

Au premier étage, à gauche on voit en entrant Latchiminar (ou Latchimana) & Ganga ; à droite Narchiotar dans un Kambour : le plat-fonds présente Latchinara (le Soleil) qui regarde de tous côtés. Au fond est le Sanctuaire de Maha Deo ; ses femmes paroissent à la porte : on voit à droite Latchiminar ; à gauche, un Bœuf. L'excavation est soutenue par six colonnes situées quarrément, & a neuf cannes en quarré. Ces colonnes sont sculptées ; l'argamasse des murs est peinte & comme dorée : le lambris commence à se détacher. Ci-d. p. ccxlj.

Toutes ces excavations que l'on prendroit pour de vrais bâtimens, & qui supposent un travail incroyable, sont au milieu d'une espece de Cour, dont une partie est entourée d'une Galerie, qui d'un côté est soutenue par des colonnes, & dont le mur de l'autre, est chargé de bas-reliefs. Commençant par celui qui est près de la porte de l'enceinte, à gauche, & continuant par la droite, on apperçoit Maha Deo, & au-dessous de ce Dieu, Raona & neuf de ses têtes autour du Lingam. Le deuxieme bas-relief présente Maha Deo, Parbati, & au-dessous les Brahmes de Raona ; le troisieme, Maha Deo, Parbati, Pendi (ou Pando), & au-dessous, un Bœuf ; le quatrieme, les mêmes figures ; le cinquieme, un Brahme ; le sixieme, Maha Deo & Parbati. Le septiéme, Banguira ; le huitieme, Maha Deo & Parbati ; le neuvieme, les mêmes figures, avec un Bœuf ; le dixieme, la même chose ; le onzieme, Rajah Bal ; le douzieme, Maha Deo, Parbati & un voleur ; le treizieme, Ram & sa femme Gangam ; le quatorzieme, Schiddadji & sa femme ; le quinzieme, Djakodji & sa femme ; le seizieme, Maha Deo, Parbati & un Bœuf ; le dix-septiéme, Seadji ; le dix-huitieme, Narchiotar dans un Kambour ; le dix-neuvieme, Toulladji ; le vingtieme, Mankoudji ; le vingt-unieme, Satvadji, le vingt-deuxieme, Latchimana ; le vingt-troisieme, Dondi ; le vingt quatrieme,

Mallari ; le vingt-cinquieme, Bonhi ; le vingt-sixieme, Tchemenandji ; le vingt-septieme, Makoundji ; le vingt-huitieme, Moradji ; le vingt-neuvieme, Nembadji, à quatre bras ; le trentieme, Dondi & sa femme à quatre bras; le trente-unieme, Schamdji, voleur qui a quatre bras, & à gauche sa femme; le trente-deuxieme, Anandji, Bibi (femme);le trente-troisieme, Goupala ; le trente-quatrieme, Manoukou à quatre bras, attaché à un pilier ; le trente-cinquieme, Anandji, avec un visage de Tigre, dévorant Kepaldji, & auquel on tire les entrailles du ventre ; le trente-sixieme, Ramsedj couché ; le trente-septieme, Guirigoorden, à quatre bras; le trente-huitieme, Basek Rajah, à six bras; le trente-neuvieme, Kresnedji (ou Keescht nedji), à quatre bras, couché sur Garour ; le quarantieme, Vischnou qui avale une femme; le quarante-unieme, Tchendoupala à quatre bras, marchant sur Matchelé ; le quarante-deuxieme, Goindrâs à quatre bras, appuyé sur une espece de Trône ; le quarante-troisiéme, Anapourna, Bibi.

Suit une excavation de neuf cannes de long, de quatre de large, soutenue par trois colonnes; puis, une autre de huit cannes de long, quatre de large, dont les murs sont chargés de femmes en Bas-relief, en bas, à côté, une troisieme avec deux colonnes, large de six cannes, profonde de trois, haute de deux & demie, au-delà de laquelle on voit un Lingam dans une excavation, à deux colonnes, d'une canne de long sur une & demie de profondeur.

Le tour des deux Temples du milieu fait soixante-quatre cannes. La profondeur totale de l'excavation est de trente-huit cannes ; la largeur, de vingt-une. Les figures dans la Galerie qui fait le tour de la Cour, vont jusqu'à quatorze cannes: le reste de la Galerie en comprend vingt-quatre. Le rocher est creusé à pic, environ à cent cinquante pieds de haut.

J'allai ensuite à deux portées de fusil de là, suivant l'Ouest Nord-Ouest, voir la Pagode Rajah Indre, qui a un étage séparé du rez-de-chaussée par un massif. Avant la porte, à droite, est le Sanctuaire de Soukedeogoli, dans lequel paroissent à droite Beani (ou Bawani), Dearam & sa femme; vis-à-vis, Mearam, & à côté, Latchimi. Cette excavation a trois

Cid.p.lxxxiij. note.

cannes de profondeur, quatre de large, une & demie de haut, & eſt ſoutenue par quatre colonnes. On entre enſuite dans une grande enceinte qui renferme pluſieurs excavations. Vis-à-vis la porte, ſur laquelle eſt une eſpece de tombeau, s'éleve un Temple quarré, à colonnes. On voit au milieu de ce Temple un maſſif, ſur lequel Viſchnou paroît en bas relief des quatre côtés. Les Brahmes prétendent que le haut de cette Pagode eſt terminé comme Doltabad, & l'appellent en conſéquence Tchota (le petit) Doltabad. A gauche de cette Pagode eſt la maiſon de Tchaliram, dans laquelle, à côté du Sanctuaire paroît Koſchalram ſur un Éléphant ; au milieu eſt Goſſin nagardjani, & vis-à-vis, Djoraorſing. Cette derniere excavation a ſix cannes en quarré, & eſt ſoutenue par quatre piliers.

A l'entrée de la Pagode de Rajah Indre, à gauche, eſt une grande colonne auſſi haute que le Temple, qui ſoutient une lampe. Deſſous cette Pagode eſt celle de Rajah Darm (ce qui forme le rez-de-chauſſée de celle de Rajah Indre), qui a ſix cannes de large & quatorze de profondeur. La ſtatue de ce Dieu eſt dans le Sanctuaire : les autres figures ſont détruites. On voit dans cette Pagode quatre rangs de colonnes, & au milieu une grande ſalle formée par huit colonnes, & haute de trois cannes & demie ; à gauche, Bendoudâs, puis une chambre où eſt Balgopal, avec ſa femme Satekſchitaram ; & à côté du Sanctuaire, Alebela avec ſes femmes.

Le premier étage, qui eſt proprement la Pagode de Rajah Indre, eſt large de huit cannes, & en a treize dans ſa plus grande profondeur. On rencontre d'abord deux rangs de colonnes qui coupent le Temple dans la largeur ; enſuite un quarré formé par quatre colonnes ſculptées, & dont le haut eſt plafonné. Au milieu de ce quarré eſt le ſiége de Kiſchni. Suivent trois autres rangs de colonnes terminés par le Sanctuaire, dont la porte eſt quarrée & garnie de deux colonnes en partie canelées ; l'argamaſſe en eſt encore colorée. Dans le Sanctuaire paroît Kiſchnigouarka. Au bout de la premiere Galerie formée par les colonnes, eſt Rajah Indre, auquel répond ſa femme Indrani. Au bout de la troiſieme Galerie, paroît, d'un côté, Nagarardjoun (ou Nagardjani), avec ſes femmes ; de l'autre, Ga-

tomourſchi : les Schoupdars occupent un eſpace de trois cannes. Au bout de la quatrieme Galerie, d'un côté eſt Monpond, & vis-à-vis, Tchanderna.

A gauche, dans la Cour, eſt une excavation qui a un étage. On voit en bas un endroit comblé de terre, & à gauche, la Pagode d'Adenat. Ce Dieu eſt dans le Sanctuaire: de chaque côté de cette piece eſt une chambre vuide, dont la porte eſt baſſe. Les Schoupdars paroiſſent ſur les murs de la Pagode : en face eſt Nimnat, vis-à-vis duquel eſt Paraſnat. L'excavation eſt ſoutenue par ſix colonnes, trois de profondeur ſur deux de face. Au bout de la premiere Galerie de traverſe eſt d'un côté Bawani, femme de Jagrenat, & de l'autre, le Betha de Bala Rajah. Au bout de la ſeconde Galerie, d'un côté eſt Sodaman, & vis-à-vis, Penda. L'excavation a ſept cannes de profondeur, ſix de large, & deux un quart de haut. A gauche, eſt une porte baſſe qui conduit à l'appartement des femmes, qui a ſix cannes en quarré & deux Colonnes.

Au premier étage, on voit huit Colonnes, quatre de profondeur ſur deux de face : c'eſt la Pagode de Poroſcheram, Betha (Miniſtre) de Bawani. Tout autour ſur les murs paroiſſent ſes Schoupdars ; en face eſt Tentempal, & vis-à-vis, Madangoupal. Au bout de la premiere Galerie de traverſe formée par les Colonnes, on voit d'un côté Bala Rajah, & de l'autre, une chambre. L'excavation a ſeize cannes en quarré, & une canne trois quarts de haut.

Toujours à gauche dans la Cour, eſt la Pagode de Jagrenat, ſéparée de l'endroit précédent : Jagrenat eſt dans le Sanctuaire. Au bout de la premiere Galerie formée en travers par les colonnes, paroît, à droite, Bawani, femme de Jagrenat, avec Soud, Boud, & ſes Domeſtiques tout autour ; à gauche, Tchentamen. Au bout de la ſeconde galerie, on voit Carna Rajah, Matchendernat & Goreuſchna. L'excavation a ſept cannes de profondeur, onze de large & trois de haut : à gauche on voit une petite chambre & une Galerie qui fait le tour d'une ſalle vuide. Les colonnes ont deux tiers de canne d'épaiſſeur : celles des côtés ſont ſim-

ples; celles du milieu à moitié cannelées & sculptées: l'argamasse en est brisée.

En revenant de cette derniere excavation, à celle par laquelle j'avois commencé, & où mes gens étoient restés, je passai devant une Pagode de Maha Deo. En dehors paroît d'abord une excavation de deux cannes en quarré, où l'on voit Pendi & Maha Deo; puis en entrant, à droite on apperçoit Maha Deo & Parbati, au-dessous Raona, vis-à-vis, Virbodré, Schaker de Maha Deo. Ensuite, à droite, sous une espece de bas côté, sont Maha Deo & Parbati; à côté, la femme de Rajah Bal, & vis-à-vis, Parbati, Kamou karan (Kombé kerené) & sa femme, au-dessous desquels on voit un Bœuf & un prisonnier. A gauche, de même sous un bas-côté, paroît Djibril (Gabriel, les Indiens ont pris ce nom des Mahométans) une massue à la main: au-dessus on voit quatre femmes & deux de ses Domestiques liés à un poteau. Vis-à-vis de Djibril est Bassemassus, qui bat du Tambour. Plus loin, du même côté, est une belle Citerne, creusée dans le roc, & dont l'eau coule en partie entre des colonnes: on y descend par des degrés sur lesquels sont deux Tigres pris du roc même, ainsi que deux autres Tigres qui sont près de là à côté d'une porte. Plus bas que la Citerne, à côté est Schitama, femme de Ramaki. Au fond de l'excavation est le Sanctuaire, grande piece quarrée, percée de quatre portes auxquelles on monte par quatre degrés. Les Schoupdars qui les gardent sont de figure colossale & accompagnées de leurs femmes qui sont nues. L'excavation en total a dix cannes de large, quatre de haut, & vingt-une de long: elle est soutenue par quarante colonnes, dont le plus grand nombre est distribué en cinq rangs: la derniere file, à droite & à gauche, est de huit colonnes.

Je rencontrai encore sur ma route différentes excavations de deux, trois & quatre cannes en quarré; entr'autres, au haut de la montagne, une Pagode de Vischnou; consistant en trois chambres vuides, de douze cannes de large & de quatre de profondeur. Le Sanctuaire & le Vestibule comprennent quatre cannes & demie de large: la figure

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Theven. lib. cit. p. 223.

de Vischnou n'y est point. A l'entrée paroissent Baraotar avec une tête de Sanglier, avalant une femme; Bawani montée sur un Bens (Buffle); Brahma, Vischnou & un Buffle : de l'autre côté de la porte on voit Bala Rajah (Laboureur), Latschimi, Suam Karti, & Kombé kerené, frere de Raona, qui dort après s'être rassasié.

A droite de cette excavation est une autre Pagode de Maha Deo de douze cannes de long, trois de large, & qui a de face six colonnes, hautes de trois cannes & demie. Vestibule à droite & à gauche, de six cannes en quarré, avec deux piliers. Le Sanctuaire de Maha Deo, plus grand que les Sanctuaires du même Dieu, qui sont dans les autres Pagodes.

Ensuite paroît la Pagode d'Arikombar, Potier de terre. Le Sanctuaire est garni de Schoupdars. On n'y voit point la statue du Dieu : elle est à la porte en entrant à droite; c'est là qu'il réside. L'excavation a treize cannes de large & deux colonnes, trois quarts de haut, six colonnes de face, & dix dans la profondeur : il y a deux massifs près du Sanctuaire, & quelques-uns entre les colonnes; ce qui donne en tout, dix colonnes *dégagées*.

Autre excavation : le *Vestibule* de deux cannes en quarré & d'une canne deux tiers de haut, suivi d'un Sanctuaire; autour, sur les murs, paroît Maha Deo.

Plus haut, second Sanctuaire de Maha Deo : le Vestibule de six cannes de large, une canne & demie de profondeur.

Autre Pagode de Maha Deo. Le Lingam est dans le Sanctuaire. A droite du Sanctuaire paroissent Latchimana & Suamkarti; à gauche, Anapourna, Bawani, Sarasati, & Gonès. L'excavation présente dix-huit colonnes & a dix cannes de profondeur, dix de large & deux & demie de haut.

Autre Pagode de Maha Deo, profonde de huit cannes & demie, large de douze, haute de trois un quart. A droite à la porte est le Schoupdar Gaulan. A gauche en entrant on voit Gaolande, femme de Rajah Indre, & près de là, une Citerne. L'excavation est soutenue par huit colonnes, & a deux bas-côtés. Sous celui qui est à gauche, on voit Kombé

kerené;

kerené, Mendé, à tête de Cabril, & la repréſentation du mariage de Maha Deo avec Parbati. Vis-à-vis de Kombé kerené eſt Bawani montée ſur un Buffle. Sous le bas côté qui eſt à droite paroiſſent Kalberom, avec ſes femmes, Gonès, puis Sombakila & ſa femme, qui n'ont que les os, comme des ſquélettes, parce qu'ils n'ont pas fait l'aumône. Au fond de l'excavation eſt le Sanctuaire, accompagné de deux maſſifs. Sur celui qui eſt à gauche on voit Bawaadam avec ſa mere; au-deſſous, Raona. Le maſſif de la droite préſente Maha Deo & Parbati qui jouent au Tchopel; au-deſſous eſt un Bœuf.

Telle eſt la deſcription des Monumens d'Iloura, que les Indiens rapportent à des tems très-éloignés, & qu'ils regardent comme l'Ouvrage des Génies. Je conviens qu'elle eſt fort ſéche, & même aſſez difficile à entendre, faute de plans : la partie Mythologique n'eſt appuyée que ſur le témoignage de deux Brahmes, qui pouvoient m'en impoſer, ou n'être pas eux-mêmes plus inſtruits du fond de leur Religion que ne le ſont pour l'ordinaire de la leur les Sacriſtains & autres Miniſtres chargés des vaſes & de la décoration des Egliſes. J'ai cru malgré cela que les curieux ne ſeroient pas fâchés de la trouver ici. Premierement cette deſcription peut leur donner une idée du travail des Indiens, de la hardieſſe de leur conception, & de leur patience dans l'exécution. Qu'on faſſe réflexion qu'un coup de marteau donné mal-à-propos dépareilloit une colonnade, obligeoit d'effacer un bas-relief, de creuſer de nouveau une ſurface de rocher conſidérable. 2°. Ces Monumens préſentent les principaux perſonnages qui paroiſſent dans les Antiquités Indiennes: les noms mêmes de ces perſonnages ſe retrouvent encore dans ceux des premiers Chefs Marates, comme, *Anandji pont*, *Tchemenandji apa*; de quelques Villes, comme, *Dondi Rajapour* [1]. Voilà ce qui m'a en-

[1] Ceux qui ſeront curieux de connoître plus en détail les Perſonnages principaux que je n'ai fait que nommer dans cette deſcription, peuvent conſulter deux Ouvrages Manuſcrits apportés depuis peu de Pondichery.
Le premier eſt à la Bibliotheque du Roi, & conſiſte en quatre vol. in-fol.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

gagé à entrer dans des détails que les Ecrivains à tableaux généraux & racourcis pourront trouver minutieux. Je suivrai la même marche dans la description des Pagodes de Keneri : mais ces dernieres seront accompagnées de plusieurs plans. D'ailleurs elles ont l'avantage de présenter des inscriptions très-anciennes, que quelqu'Œdipe expliquera peut-être un jour : au lieu qu'à Iloura, je n'ai rien trouvé d'écrit que sur un pilier de la Pagode de Parlanka, & au bas des deux pilliers du milieu du premier rang de colonnes au premier étage de la Pagode de Ramdji ; le tout en caracteres Marates & modernes.

Ci-d. p. ccxlij. ccxxxviij.

Je revins à Aurengabad le 17 au soir, & me disposai sur-le-champ au voyage de Doltabad qui est à quatre cosses de cette premiere Ville. Les deux Pagodes faites sur le modele de Doltabad (ou peut-être sur le modele desquelles Doltabad a été construit) m'engagerent à aller voir un lieu si célebre. On peut jetter les yeux sur ce que Thevenot

Lib. cit. p. 225. & Tav. Voy. T. II. p. 82.

Il a été fait (ou du moins rédigé & écrit) en 1758, sous les yeux de M. Porcher, Conseiller de Pondichery, & Commandant à Karikal, Comptoir François, situé dans le Royaume de Tanjaour. Le premier vol. commence par une exposition de la Théologie Indienne en François & en Malabare. Ce morceau est suivi de plus de cent Planches ou Peintures qui *représentent la création de l'Univers* &c. & les huit petites Incarnations de Vischnou dans le plus grand détail. Le second vol. présente en cent trente-deux Planches, l'Histoire de l'incarnation de Vischnou sous la figure de Rama Sami ; le troisieme, celle de l'incarnation de Vischnou sous le nom de Kischnen, son mariage &c. en cent quatre-vingt-douze Planches ; & le quatriéme, l'Histoire de Routren ou Siven (le Lingam), en cent quarante-quatre Planches. Derriere chaque Planche est ordinairement l'explication en Malabare & en François. Les figures & les explications sont selon la Théologie des Tanjaouriens. Ce Recueil est peut-être le plus complet qui ait *jamais été fait sur ces matieres ; je doute qu'on* en trouvât un second dans l'Inde.

Le second Ouvrage à consulter sur la Mythologie Indienne, a pour titre : *Bâgavadam (c'est-à-dire, Histoire divine), un des dix-huit Pourânam ou Livres sacrés des Indiens, traduit en François par Maridas Poullé, Interprete en Chef du Conseil Supérieur & de la Chaudrie de Pondichery, l'an 1769, & dédié à M. Bertin, Ministre & Secretaire d'Etat.* Cet Ouvrage, comme le Traducteur le dit dans sa Préface, est attribué à Viâssen, fils de Brahma, le même qui a mis en ordre les quatre *Vedams*. Il est divisé en douze *Kandams* ou Livres, & contient la Doctrine des Indiens (particulierement de ceux qui reconnoissent Vischnou pour l'Être suprême) « sur la Divinité, la béatitude, la vie parfaite, la Morale, » l'Histoire de la Création, de la conservation & de la destruction de l'Univers, » celle des métamorphoses de Vischnou & l'origine des Dieux subalternes, des » hommes, des Geans &c.

dit de la Ville ; c'eſt la partie la moins intéreſſante : & comme il ne put voir la montagne ni le Fort que de dehors, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'en parle que très-ſuccintement.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Je partis d'Aurengabad le 18 de grand matin. A gauche de cette Ville, allant du Sud Sud-Oueſt au Nord Nord-Oueſt, je vis de beaux Jardins ; & à droite, dans l'éloignement, une chaîne de montagnes. A deux coſſes d'Aurengabad, eſt un magnifique tombeau d'un Gouverneur de Daki, accompagné d'un Dergah & d'une Citerne.

Je fus rendu en moins de trois heures à Doltabad. On entre dans cette Ville, comme dans la plûpart des Villes fortifiées de l'Inde, » par une grande pile de maçonnerie » compoſée de pluſieurs parties, qui s'avance, en forme de » parallélogramme, du principal rempart. Cette pille forme » pluſieurs terraſſes continues, de la même hauteur que le » principal rempart, & qui communique avec lui. Les murs » intérieurs de ces terraſſes forment les côtés d'un paſſage » difficile, embarraſſé, d'environ vingt pieds de large, qui » par pluſieurs détours très-cours & toujours à angles droits, » pratiqués dans toute la pile, conduit à la principale porte, laquellle joint le principal rempart. «

Hiſt. des Guer. de l'Inde ; trad. franç. T. II. p. 266. 267. Origine Angl. p. 324.

Je trouvai au pied du Fort, M. de Saint-Paul, Commandant des Allemands, que j'avois vu en 1757 au Camp François près de Schicakol. Cet Officier ſe fit un plaiſir de contribuer au ſuccès de mon voyage ; il me donna deux Cipayes qui m'accompagnerent juſqu'au haut avec un homme du Keleidar, qui étoit alors le frere d'Ederzingue. Delà je fixai, autant qu'il me fut poſſible, la poſition de la montagne relativement aux principaux endroits des environs.

La montagne me parut à l'Oueſt Sud-Oueſt de la Ville ; la longueur de la Ville, du Nord Nord-Oueſt au Sud Sud-Eſt ; la largeur, de l'Eſt Nord-Eſt à l'Oueſt Sud-Oueſt. Je vis les batteries d'Aureng-Zeb élevées ſur une montagne, au Nord un quart Nord-Eſt ; Rouza, au Nord un quart Nord-Oueſt ; Aurengabad, au Sud un quart Sud-Eſt ; la porte de cette Ville, au Sud Sud-Eſt ; des plaines, du Nord-Oueſt au Sud, & à perte de vûë dans l'Oueſt ; des montagnes, du

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Nord un quart Nord-Oueſt à l'Eſt Sud-Eſt. Je tâchai enſuite de lever, en deſcendant, le plan de la Fortereſſe. Ce n'eſt proprement qu'un roc défendu par quatre enceintes où l'on voit pluſieurs pieces d'Artillérie, & dont deux ſont conſtruites ſur le penchant de la montagne.

Rec. des Voy. des Holl. &c. T. IV. p. 387. 388.

La quatrieme enceinte renferme un Magaſin de riz & une Citerne couverte, creuſée à l'Oueſt Nord-Oueſt, dont l'eau eſt ſi vive & ſi fraîche, qu'à dix heures du matin à peine oſe-t'on en boire, de crainte des tranchées qu'elle peut donner. Sur la pointe, pour ainſi dire, du rocher, eſt un maſſif, qui porte une piece de fonte tournée au Nord, longue de quatre cannes un quart ; le diametre de la bouche & celui du collet ſont les mêmes, c'eſt-à-dire d'un pied environ : près de *la lumiere* eſt une Inſcription Marate, & plus loin, une autre en Maure. Au-deſſous de ce maſſif on en voit un autre à l'Oueſt Sud-Oueſt, qui porte une petite piece de fonte. On deſcend enſuite par l'Eſt Nord-Eſt.

Un peu plus bas que le mur de la quatrieme enceinte, eſt une terraſſe garnie de crenaux dans l'Eſt. Prenant après cela de l'Oueſt Nord-Oueſt au Sud-Eſt, on ſe trouve à la Maiſon du Keleidar, dont le bas eſt garni de *crenaux. En*ſuite le chemin en eſcalier, Eſt Nord-Eſt ; on rencontre une porte avec une plate-forme : au Nord Nord-Eſt le chemin garni de crenaux, & enſuite découvert autour de la montagne dans l'Oueſt & le Nord-Eſt. Au Nord, eſt un canon de fer démonté.

Sur le penchant de la montagne, hors *du chemin*, eſt la troiſieme enceinte, *près de laquelle on voit le* Takia de ſacré Sultan : le chemin frayé autour de *la montagne* ; de-là on apperçoit les foſſés. De diſtance en diſtance les tourelles & les crenaux ſont abbatus. Au Sud, petite piece Maure de trois doigts de balle ; un peu plus loin, eſpece de Cavalier ; & quatre toiſes plus bas, autre piece de deux cannes un quart de long, & de quatre doigts de balle, dont le diametre total eſt de cinq doigts, & la bouche terminée par une tête d'animal imaginaire. Au Nord, plus loin, on voit un maſſif aſſez élevé, au bas duquel eſt un baſtion rond avec un canon,

dont la bouche de cinq pouces de diametre est terminée en tête d'animal. Près du chemin est une porte qui conduit à une petite enceinte ronde, crenelée, plus basse environ de quinze toises. A l'Ouest, massif qui porte un canon de fonte de trois pieds, dont la bouche, en tête d'animal, est de quatre pouces de diametre. De-là on bat la premiere & la seconde enceinte. Retournant à l'Est on trouve un petit fauconneau sur un bastion, auquel répond un escalier qui descend presque dans la seconde enceinte, séparée de la premiere par le fossé. Du Takia à cet endroit l'enceinte, à l'Est, est sans crenaux.

On descend ensuite à l'Est, l'Est Nord-Est, par un escalier, suivi d'un trou creusé dans le roc, & qui est bouché en haut par une trape de fer de trois pouces d'épaisseur. On marche ainsi dans le roc l'espace de quatre cannes; l'excavation a quatre aunes de large & huit de haut. Ensuite on trouve une petite chambre: le chemin continue dans le roc, tournant au Nord, & a une canne de large, une de haut & quinze de long. Il y a un autre chemin plus bas, allant à l'Ouest, qui est comblé: on en voit encore la porte, & quelques colonnes qui sont enterrées. On ne pourroit y marcher sans un flambeau; la route seroit de deux minutes dans le roc. A quelque distance de-là est le fossé: le chemin qui y conduit, est en voûte; la porte, du côté du fossé est à l'Est.

Le fossé a neuf cannes de large; au milieu est un massif de maçonnerie haut de quelques toises, qui le partage en deux à peu-près dans la longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest: le mur (l'escarpe,) est partie coupé à pic dans le roc, partie en maçonnerie. Au-delà du fossé est un ouvrage avancé. On voit sur une pierre oblongue du pont qui forme la communication, une Inscription Persanne que je n'eus pas le loisir de copier.

Tirant dans le Sud-Est, après le pont & la seconde porte, on rencontre le mur qui forme la premiere enceinte de la Forteresse. Cette enceinte a trois portes, l'une au Nord, l'autre à l'Est, la troisieme au Sud. On y voit une piece de fonte longue de trois cannes; le diametre de cette piece est d'une demie canne, & à la culasse, de près de deux tiers de

canne : la bouche est garnie d'un cercle de fer épais de neuf pouces. Au milieu du canon est une Inscription Persanne, qui fait mention de l'an 1082 de l'Hégire (1671 de J. C.), & de l'an 15 du regne, vrai-semblablement d'Aureng-Zeb : on en voit une autre autour de la culasse.

Ci-d. p. ccxlj. ccxlv.

La description précédente ne présente rien qui ait un rapport direct aux deux Pagodes nommées *Kelaa* ; on peut dire seulement que ce sont des Monumens creusés dans le roc, & qui s'élevent comme la Forteresse de Doltabad, au milieu de plusieurs enceintes. Cette description fait voir en même-tems que Doltabad est une place imprenable. Il est impossible d'en escalader les murailles, ni de la réduire par le canon ; dix hommes placés au-dessus de la trappe de fer, n'ont qu'à l'entretenir brûlante, l'entrée sera inaccessible de ce côté-là, & les circuits que fait l'ouverture amortiroient le boulet, quand on tenteroit de l'enfoncer. D'ailleurs le Magasin qui est enhaut peut contenir des vivres pour plus de cent hommes pendant un an, & donner le tems au secours d'arriver ; aussi Doltabad n'a-t'il jamais cedé qu'à la surprise où à la trahison. C'est une de ces Forteresses dont le Gouverneur, nommé immédiatement par le Mogol, étoit autrefois indépendant du Soubah du Dekan, & même lui servoit comme de surveillant. Celui qui y commandoit en 1757, en avoit acheté le Gouvernement de son prédécesseur ; & les François, pour soutenir les prétentions de Salabetzingue, s'en étoient emparés par surprise.

Je quittai Doltabad, comblé des politesses de M. de Saint Paul. De retour à Aurengabad, j'allai avec M. Gentil hors de la Ville, voir la Maison des Moullahs. Cet Établissement peut en contenir une trentaine ; il a été fondé par le Mogol & est très-bien doté de Jaguirs. Le Chef des Moullahs, qui étoit Sayed, me reçut avec six des principaux dans un petit Divan : de-là nous vîmes l'effet assez amusant de plus de cinquante jets-d'eau peu élevés, qui retombant sur des pierres taillées en talus, & dont la surface étoit couverte de petits trous distribués en lozange, formoient de belles nappes. On nous servit une

collation en fruits: ce qui suppléa à la conversation; car ces Messieurs étoient parfaitement ignorans: quelques nouvelles d'Europe en firent le fond. Je voulus hasarder un peu de Méthaphysique & d'Histoire Orientale; mais ce fut en pure perte. En sortant, nous traversâmes la maison, qui fourmilloit de jeunes Mignons de neuf, dix, douze & quatorze ans, bien nourris, d'une peau bien tendue, à l'usage de ces respectables vieillards.

Je ne voulus pas quitter Aurengabad, sans avoir vu le Tombeau de la fille * d'Aureng-Zeb. Ce Monument est à quelque distance de la Ville, dans un édifice somptueux, élevé par ce Monarque à la mémoire de cette Princesse. On appelle ce bâtiment le Jardin de la Begom (*Begomka bâgh*). C'est un emplacement considérable, composé de Cours & de Jardins, où l'on voit plusieurs corps de logis. Le plus beau est celui dans lequel est le Tombeau de la Begom. La Chapelle qui renferme le cercueil, est terminée par un Dôme couvert de cuivre doré, qui est accompagné, selon l'ordre de l'Architecture Musulmane, de quatre Tourelles, & domine le reste de l'Edifice. On y entre par quatre portes de marbre blanc, ciselées à jour, d'un travail exquis. Ce fut à travers la ciselure, que je vis le cercueil qui renferme les cendres de la Princesse. Il est couvert d'un drap d'or, & éclairé par une lampe qui brûle continuellement dans la Chapelle. Vis-à-vis cette Chapelle, est un Masdjed, dont le plancher est en compartimens de marbre, & couvert d'un riche tapis de Perse. J'y vis un Moullah réciter l'Alcoran: la Fondation est de quatre, qui, jour & nuit, doivent remplir ce ministère à l'intention de la Begom. Le reste du bâtiment diffère peu du Palais de Teigh beg Khan, dont je donnerai la description dans la troisieme Partie de cette Relation. On voit sur la premiere porte, une Inscription Persanne que je n'eus pas le loisir de copier.

Je fixai le jour de mon départ au 22 Avril. Les courses que j'avois faites, avoient presque épuisé mes forces & ma bourse; le plus souvent j'avois marché dans le fort de la chaleur; le 19 elle fut si grande,

* *Sa premiere femme, selon Tav. Voyag. T. II. p. 83. & Theven. Lib. cit. p. 216.*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

que je trouvai dans la tente de M. Gentil, le tube intérieur de mon thermometre cassé, sans doute par la fermentation de l'esprit-de-vin. Je commençois aussi à sentir des douleurs de dyssenterie. Tout cela, joint à la nouvelle que l'on me donna de l'arrivée de mon frere à Surate, me fit hâter mon départ. M. Gentil se chargea de me faire avoir un passeport & deux Alkaras de M. de Bussy, pour Surate; & de mon côté je le priai de ne pas négliger les occasions qu'il pourroit trouver d'approfondir l'Histoire & la Géographie du Pays [1].

Je partis d'Aurengabad le 22 sur les 10 heures du soir, avec mes deux Alkaras, monté sur mon petit cheval des montagnes. Mon équipage surprit le Chevalier d'Etrées,

[1] Je rappellai de Surate à M. Gentil ce qu'il m'avoit comme promis à ce sujet; & il me répondit d'Aurengabad, « qu'il avoit acheté beaucoup de Livres, » parmi lesquelles étoient 1°. Une Histoire Générale de la presqu'Isle de l'Inde depuis Surate, ou le fleuve Indus jusqu'à Bengale inclusivement, en trois vol. in-4°. » 2°. Une Histoire du Monde ou des Rois, depuis Adam jusqu'à présent; un » vol. in-fol. 3°. L'Histoire de tous les Empereurs Musulmans de Dehli jusqu'à la » fin du regne d'Akbar; un vol. in-fol. 4°. Celle de Djehanguir, les Coutumes & » Usages des Iranians & des Touranians; l'Histoire des guerres des fils d'Aali; celles » de Roustoum &c. » Vous pouvez compter dessus ces Manuscrits, ajoute M. Gentil, si les pluies ne me les pourrissent pas. *J'ai bien eu de la peine à cela.* J'en » ai encore plusieurs autres *que je ne connois pas. J'ai quelques Livres* Arabes que » le hasard m'a procurés, que les Cipayes avoient pillés dans la Maison de Chanavaskhan. J'aurois eu un plan & une vûe de toutes les Forteresses de l'Indoustan; » mais ma bourse n'y a pû suffire, vû qu'on me demandoit vingt à vingt-cinq » roupies pour chaque Planche. J'aurai le plan & la vûe de Doltabad, par notre » Ingénieur Anglois. »

Ces Plans m'auroient été fort utiles, ainsi que le premier Ouvrage en trois vol. in-4°. Le second est, je crois, le premier volume du *Rozot eussafa;* les autres sont à la Bibliotheque du Roi. M. Gentil avoit alors dessein, comme il me le marquoit, de se livrer sérieusement aux Lettres. Les événemens malheureux qui ont entraîné la perte des Etablissemens François dans l'Inde, ne lui auront pas permis de réaliser ce projet. Cet Officier est maintenant avec le fils du Mogol, dont l'armée campe dans les quartiers d'Elabas & de Benarès. C'est lui qui dirige toutes les opérations de ce Prince. Dans ce degré de considération, sçachant parfaitement le Maure, &, je crois, le Persan, je ne doute pas qu'il n'acquiere & ne communique à la France des connoissances utiles sur ces Contrées. J'apprens aussi que quelques Anglois s'appliquent à Patna & à Benarès au Persan & au Samskretan, & font dans ces Villes des recherches relatives à l'Histoire Naturelle & aux Antiquités de l'Indoustan. Je souhaite que ce goût d'observation devienne un peu plus général; les lumieres qu'il répandra en Europe seront peut-être les seuls avantages réels, & dont elle n'ait pas à se repentir, qu'elle retirera des expéditions pénibles & coûteuses qu'elle a faites dans l'Inde.

qui

qui m'étoit venu voir dans la tente de M. Gentil : en effet, il ne pouvoit être plus mince. Je portois sur moi toute ma garde-robbe, qui consistoit en une chemise, un habit de toile verte & un pantalon de même étoffe. D'un côté pendoient à la selle de mon cheval ma gargoulette & mes cartouches ; de l'autre, un pistolet d'arçon. J'avois mon sabre en bandoulière & mes papiers dans un cuir de bœuf roulé, mis en croupe en forme de manteau, & qui me servoit à terre de matelas.

A une demi-cosse du Camp, je passai par Idga, petite Aldée, avec un Nalá sec. A deux cosses & demie de-là est un Takia de Fakirs, garni d'arbres, avec une citerne. La route Ouest Nord-Ouest, à gauche des montagnes & du chemin de Doltabad. A une grande cosse de ce Takia, est Bordjagaon, petite Aldée, avec un Nala : celui de Doltabad, à l'Est. A une cosse de-là, est Nizampet, précédé d'un Takia de Fakirs & d'un Nala.

Le 23. A deux cosses & demie de Nizampet, on rencontre Boudnapouri, avec le Naddi du même nom. La route presqu'Ouest : plaines : à droite, fin des montagnes : le chemin frayé. A trois cosses de-là est le Gaon de Nepour sur la gauche, avec un Nala ; une cosse & demie plus loin, celui de Sindi avec un Nala ; & à une cosse & demie de Sindi, Latour, sur un grand Naddi, à quatre journées de Nassek tirmek. Je passai la nuit à Latour, où les vivres étoient fort cheres à cause d'une Fête qui y avoit attiré beaucoup de monde ; mais cet inconvénient ne regardoit que mes Alkaras & mon cheval ; car la dyssenterie qui se déclaroit chez moi de plus en plus, m'empêchoit de rien manger de solide : le soir, un peu de riz faisoit toute ma nourriture.

Le 24. La route Ouest. A une cosse & demie de Latour est Pipelgaon, avec un Nala sec ; une cosse plus loin, Karenjgaon avec une citerne, Aldée dépendante de Nana. La route Ouest un quart Nord-Ouest, puis Ouest Nord-Ouest. A une demi-cosse de Karenjgaon, à gauche est Daïgaon, hors du grand chemin ; deux cosses plus loin, Palsera, précédé d'un Nala qui vient du Nord-Ouest, & d'un Deol Indien ; & à une demi-cosse de-là, Doukervari, sur le même Nala : la route Nord Nord-Ouest. Depuis Karenjgaon, tout est

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

du Paragana de Gandapour. A trois quarts de cosses de Doukervari, on rencontre, sur la gauche, Songaon ; à droite, Wari, avec un Fort & une citerne. Ces Aldées sont du Paragana de Kandaal, que Schah Rajah avoit donné à Nana : le Pays beau, cultivé : la route Oueſt. A une coſſe de Songaon, eſt Lounoüan : plaines à perte de vûe, en partie incultes. Une coſſe & demie plus loin on rencontre Djarour avec une citerne, une petite montagne à gauche; & à deux coſſes & demie de-là, le petit Pano & enſuite le grand, avec un Nala ſec, & deux Citernes. Ces deux endroits ſont du Paragana de Bajapour, qui eſt à une coſſe & demie delà, au Sud. La route Oueſt : de petites montagnes à droite : plaines ; quelques arbres ; terres incultes. A une coſſe de Pano, eſt Deotan, précédé d'un Nala ſec ; & une coſſe & demie plus loin, Souriegaon. Le chemin fort beau, le Pays cultivé, la terre noire & forte : Citernes de tems en tems : les montagnes à droite. A une demie coſſe de Souriegaon on rencontre Gondegaon, petite *Aldée*, avec un Nala ; & une coſſe plus loin, Inderſoul, précedé d'un Nala. Cette Aldée eſt du Paragana de Patoüal, ſitué au Sud, environ à ſix coſſes : elle eſt conſidérable, & à vingt-huit à trente coſſes de Naſſek tirmek. Je paſſai la nuit dans un beau Jardin qui eſt à l'entrée ; & ne pouvant plus digérer le ris, je me mis au Cange léger (à l'eau de ris) qui fit toute ma nourriture juſqu'à Surate.

Le 25. A deux coſſes d'Inderſoul je trouvai Gotemgaon, petite Aldée avec un Nala : la ſuite des montagnes au Nord. A trois coſſes de là eſt Yeula, grande Aldée, avec une Citerne. La route *Nord Nord-Oueſt* ; *enſuite Nord juſqu'à Babelgaon*, éloigné d'une demie coſſe. A un quart de coſſe delà eſt Danoura. La route Oueſt Nord-Oueſt, puis Nord Nord-Oueſt, & Nord un quart Nord-Oueſt. A une coſſe d'Yeula eſt Badgaon, avec un Nala ſec : le Pays inculte. Le chemin commence à être montagneux. A deux coſſes & demie, une demie coſſe ſur la gauche, eſt Pipli : jardins ſur la route. A une demie coſſe de là, on trouve Tangaon : les montagnes s'approchent ſur la droite. Une coſſe plus loin eſt Aregaon, avec un Nala ; & à une coſſe d'Aregaon, Kaneri avec

un Puits : les montagnes assez proches ; la route presque Nord, sur des rochers applanis ; à gauche plaines immenses. A une cosse de Kaneri, arbres qui forment de beaux couverts, Nala alors à sec. A une cosse delà est Talegaon, Aldée assez considérable ; deux cosses un quart plus loin, Itava, endroit ruiné, avec un puits ; & à trois quarts de cosse d'Itava, Ponnala, Aldée murée & alors sans porte. La route Nord un quart Nord-Ouest, presque droit aux montagnes, qui vont de l'Ouest à l'Est.

Le 26. Paragana de Tchandor. A trois quarts de cosse je trouvai l'Aldée de Paterschomba : le Pays beau & cultivé. Une cosse un quart plus loin, on rencontre Tchandor, au pied d'une montagne. Le Fort est à l'Est sur cette montagne ; la Ville grande, murée & défendue par des bastions ; elle avoit été donnée à Holkar, Chef Marate, avec sept Aldées, qui formoient son Paragana. La route est ensuite par des montagnes aisées à franchir : sur le sommet, on voit un étang de pierre. A deux cosses de Tchandor on rencontre un Tchoki ; & une demie cosse plus loin un Takia de Fakirs : ensuite le chemin est, l'espace d'une cosse, entre deux montagnes escarpées. A cinq cosses de Tchandor est Pipelgaon avec une Citerne, Aldée du Paragana de Loner ; à trois cosses un quart, Loner ; & au-delà, le Naddi de Tingala : je le passai à gué. A deux cosses de Loner je trouvai un Tchoki de Bils : le Pays coupé de montagnes & de Plaines. Les Bils sont une espece de Caste qui forme comme un Peuple particulier au milieu des Marates & des Maures. Ils habitent les montagnes, passent l'Hiver sous des huttes, l'Été en plein air, & ne paroissent dans les Villes que pour y porter la paille des montagnes. A une cosse du Tchoki de Bils je passai le Naddi d'Oujargaon. Deux cosses & demie plus loin est Kourgaon : le Naddi d'Irgaon coule près de cette Aldée. A une demie cosse de là on trouve Irgaon, Aldée considérable. La grande Vallée qui commence au-delà de Tchandor, finit environ quatre cosses avant Tarabad.

Le 27. Beau chemin dans les montagnes. La route Est ; trois cosses plus loin, Nord un quart Nord-est, ensuite Nord & Nord un quart Nord-Est, large & assez aisée. On rencontre

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

au milieu, un Naddi; aux environs, beaucoup d'arbres: les montagnes commencent à en être couvertes. A cinq cosses d'Irgaon est Tarabad, Ville dépendante du Mogol, située en-deçà du Mouei, environnée d'arbres, & suivie d'un plan de Manguiers qui joignent au plus beau coup d'œil le parfum le plus suave: ce plan termine la vallée où est situé Tarabad. A six cosses Ouest Nord-Ouest de cette Ville est Saler Moller, Fort qui relevoit alors de Salabetzingue, & venoit d'être attaqué par Apadjigane, un des Généraux de Nana à la tête de quatre mille Marates: c'est le principal endroit de Baglane, district où se parle le Baglanique, dialecte Marate, mêlé de Guzarate. A une cosse de Tarabad, je rencontrai le Nala d'Oujargaon; une cosse & demie plus loin, un Tchoki de Bils, près d'une riviere; à une demie cosse de-là, un deuxieme Tchoki de Bils, & un puits de Damangi Ekbar (ou, Ekvar), Chef Marate, qui résidoit alors à Ahmadabad. A une cosse de ce puits est Dongra, Aldée dépendant des Marates. Au-delà, on trouve un Nala; une cosse plus loin, un autre Nala à moitié sec; & à une cosse de là, un troisieme Nala: le chemin montagneux, dans les bois. La route Nord-Ouest, Nord, Ouest. Plus loin est Lakandi, Gaon détruit: ensuite chemin creusé dans les montagnes & fermé avec des portes. A une cosse du dernier Nala est Pankira, assez grosse Aldée du Paragana de Moller, prise alors par Nana. Le Fort est avant la Ville, & situé sur une montagne à gauche; au-delà de Pankira, le Naddi de Panmer.

Le 28. La route sur les montagnes, à l'Ouest, ensuite au Nord-Ouest. A quatre cosses, on rencontre Deolipara, à droite, hors du chemin. Les maisons commencent à être couvertes de tuiles; les grandes montagnes paroissent dirigées sur Raepour. A une cosse de Deolipara, à gauche, Pipelpara. A une demi-cosse de là je trouvai sur le chemin de l'eau vive, & plus loin sur les montagnes une troupe de Bils.

Jamais je ne me suis vu si embarassé que près de ces Bils. Mes Alkaras avoient perdu la route: après avoir traversé des ravines affreuses au milieu des torrens, des ronces, des pierres, nous ne nous trouvâmes pas plus avancés. Il fallut alors se détacher & aller chacun

de son côté, pour découvrir un sentier ou une chaumiere. Le soleil étoit caché. Je me conduisis pendant une heure avec ma boussole, allant à-peu-près Ouest Nord-Ouest, parce que nous n'étions qu'à quatre journées de Surate. Mes Guides, après avoir cherché une heure environ, devoient revenir sur leurs pas au rendez-vous, près d'un gros tas de foin appartenant au Bils. Si par malheur ce tas, dans notre absence, eût été enlevé, j'étois perdu. Nos peines furent inutiles; nous étions dans un Pays qui n'étoit connu que des Bils eux-mêmes. Tandis que nous étions à nous consulter, parut un de ces Montagnards, qui humainement nous donna du lait, & en deux heures, nous remit en route sans vouloir presque recevoir de recompense. En pareille circonstance, chez des Peuples policés, nous eussions couru risque de perdre la vie, ou du moins d'être volés.

A une grande cosse de Pipelpara, bas des montagnes; le chemin toujours un peu montagneux: le Pays couvert d'arbres. A trois cosses de-là, puits, & Tchoki de Worodom. A deux cosses de ce Tchoki, on rencontre le Naddi de Raépour, & au-delà, un peu avant l'Aldée de ce nom, deux Nalas: le premier étoit alors à sec. A une cosse du Naddi de Raépour est l'Aldée de ce nom, qui est du Paragana de Bandari. Là commencent les boutiques des Banians du Guzarate. L'Aldée est au bout d'une fort belle vallée: à droite est un Gaon.

Le 29. Beau chemin, quelques montagnes. A cinq cosses, Nala & Gaon de Bils. A une grande cosse on rencontre un beau Nala sans Gaon: ensuite on entre dans une Forêt qui s'étend à cinq lieues au-delà de Songuer, & renferme de beaux bois de construction: montagnes à gauche. A deux cosses & demie du dernier Nala est le Tchoki de Couttemar; une demi-cosse plus loin, un Nala avec un grand Tchoki de Damangi ekbar; & à deux cosse de-là, un troisieme Nala. A une cosse de ce Nala est Songuer, grande Ville située au pied des montagnes, entourée de murs, & précédée d'un Fauxbourg. Nana, Holkar & Damangi y avoient alors des Officiers ou Résidens particuliers. Anauro

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ekbar commandoit dans le Fort, où étoient les femmes de Damangi Ekbar son frere.

Le 30, au sortir de Songuer, je fus arrêté à cause de mon cheval qui devoit un droit de Péage. Un de mes Alkaras retourna en conséquence à la Ville où il donna une roupie & demie pour les Dastoks nécessaires ; & je continuai ma route. A une cosse de là on rencontre un puits & un Tchoki, dans un lieu désert ; une cosse & demie plus loin, Tchitapouri, dans les bois, à droite ; à une demie cosse de-là, un mauvais Nala ; & une demie cosse plus loin, toujours dans les bois, Morempouli, petite Aldée ruinée ; au-delà de laquelle est un assez beau Nala. A trois cosses & demie de Morempouli est Beara, Aldée que Babourao, Chef Marate, avoit achetée de Damangi : le Fort est en pierre. Je pris dans cet endroit un nouveau Dastok de deux roupies qui devoit me servir jusqu'à trois cosses de Surate. Les bois s'éclaircissent, les montagnes disparoissent ; la route Ouest un peu Sud. A quatre cosses de-là, est Bagipoura, belle Aldée bâtie par Badji bolalrao, pere de Nana, & précédée d'un Nala : la route Ouest, Ouest-Sud-Ouest, Sud-Ouest, ensuite Nord Nord-Ouest.

Le premier Mai. A deux cosses & demie de Bagipoura, on rencontre Maneikpoura avec un Tchoki : la route Ouest un peu Nord. A deux cosses & demie delà est un Nala assez beau : ensuite le chemin inégal, coupé dans les montagnes ; les terres cultivées ; les arbres clair-semés. A trois cosses du Nala précédent on rencontre Bardoli, le Naddi Meda & un Tchoki : le Pays beau. A deux cosses de Bardoli est Gangapour, Aldée dont les maisons sont dispersées ; beau puits. Deux cosses plus loin est un autre puits ; le Pays cultivé ; des maisons d'espace en espace. A deux autres cosses, puits, le Pays cultivé ; au milieu Nala gâté par les buffles. A une cosse de ce dernier puits on trouve Carodragaon, avec un Tchoki : deux cosses plus loin, le Tchoki de Kombaria (aux Marates) ; & à une cosse de-là, un Nala, après lequel commence le territoire de Surate, qui est à deux cosses de ce Nala. On rencontre sur la route un Takia de Fakirs.

Je me trouvai à la porte de Surate sur les cinq heures du

soir, extrêmément affoibli par la dyssenterie. Il fallut attendre quelque tems le passeport du Nabab : ensuite un Pion du Chef François vint me prendre ; & au bout d'une demie-heure, j'eus le plaisir d'embrasser mon frere à la Loge Françoise.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

IIIe. PARTIE.

Avant que d'entrer dans le détail de ce qui s'est passé à Surate pendant les trois ans que j'y ai demeuré, je pense qu'il est à propos de dire quelque chose de l'origine de cette Ville.

Surate est une des plus grandes Villes de l'Inde & des plus peuplées, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des invasions des Maures, de celles des Marates, & qu'elle ait été pillée plusieurs fois. Ce n'étoit originairement qu'un amas de Cabanes de Pêcheurs qui se rassembloient sur le bord méridional du Tapti. Dans le treizieme siecle, elle n'étoit pas encore connue, quoique Cambaye fût déja célebre. Voici ce que Nour beigue, Bibliothécaire du dernier Soubehdar Mahométan d'Ahmadabad, m'a appris de l'origine de cette Ville.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 344. not. d.

Sous le regne de Mahmoud Beigreh, cinquieme Roi d'Ahmadabad, sur la fin du quinzieme siecle, il y avoit près du lieu où étoit en 1760 la maison de Fares khan, second de la Ville, plusieurs cabanes de Marchands de poisson qui avoient à leur tête un homme de leur profession, nommé Suratdji. Ce Chef payoit les droits de sa petite Aldée à l'Hakem (au Gouverneur) de Render, (Ville située sur la rive Septentrionale du Tapti), qui commandoit dans le Pays pour le Roi d'Ahmadabad. Les Portugais, dans leurs courses, ayant pillé les bords de cette rivere, Suratdji, dont les Gens étoient sans défense, & avoient souffert considérablement, porta ses plaintes au Roi d'Ahmadabad. Ce Prince se fit informer de ce que le territoire de ces Pêcheurs pouvoit rapporter, & ordonna ensuite à Khodavand khan, Gouverneur de Render, d'élever une Forteresse

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

qui mît l'Aldée de Suratdji à l'abri de toute insulte [1]. Khodavand khan choisit d'abord pour cela un emplacement dans l'endroit où est maintenant son tombeau, proche de la maison de Fares-khan & de celle du Fakir Kheir eullah : mais commè cet emplacement étoit éloigné de la riviere, ce choix n'eût pas de suite. Il en prit un autre près du Bagh talao, où sont maintenant les Serafs (les Changeurs) à une demie cossé environ de la riviere ; la même raison le lui fit abandonner : il étoit difficile d'y faire venir de la riviere l'eau qui devoit remplir les fossés dont il vouloit entourer la Forteresse. Enfin les fondemens de cette Place furent jettés dans le lieu où elle est maintenant ; & Khodavand khan promit à Suratdji de donner son nom à cet Établissement, pour prix de l'emplacement qu'il lui cédoit. Du nom de Suratdji, ce lieu fut donc appellé Surate. L'Inscription que j'ai citée dans la note 1, nous apprend que la Forteresse ne fut achevée que l'an de l'Hegire 931 (de Jesus-Christ 1524). La Ville s'agrandit avec le tems ; en 1666, elle n'avoit encore que des murailles de terre en fort mauvais état. La premiere enceinte fut faite quelques années après, & la seconde il y a plus de cinquante ans, sous la Nababie de Heider Kouli khan : elles ont chacune douze portes, & sont garnies de tours rondes où l'on voit quelques canons.

Voyage de Tavern. T. II. p. 3. &c. Thevenot, Voyage des Indes in-4°. p. 42 & suiv. Voy. de Dellon, T. I. p. 97 & suiv.

Surate, ainsi que les autres Places fortes de l'Indoustan, a toujours eu sous les Rois du Guzarate & sous l'Empire Mogol, un Gouverneur pour la Ville, & un pour la Forteresse, indépendant l'un de l'autre, & chargés en quelque sorte de s'observer mutuellement [2]. Située avantageuse-

[1] C'est ce que porte une Inscription Persane que l'on lit sur la porte de la Forteresse. *Sadd boudbar sineh djan Feringui in benah : cette Forteresse a été construite pour arrêter les Feringuis (les Européens).*

[2] Je n'ai pu avoir les noms des Commandans de la Forteresse de Surate, ni ceux des Gouverneurs de la Ville, depuis Souratdji, surnommé Mahiguir (le Preneur de Poisson, le Pêcheur), jusqu'au tems d'Aureng-zeb.

Gouverneurs de Surate sous & depuis Aureng-Zeb.

* 1°. N. 2°. N. 3°. (Salabat khan). 4°. Mohammed Beigue, appellé Farzand khan, Karttalab khan & Schodja aat khan. 5°. Dianat khan. 6°. Amanat khan, gendre du Nabab Eenaïet eullah khan Naheb (Lieutenant) du Visir ; (sous le nom de Monaem khan). 7°. Eetebar khan ; de Cambaye. 8°. Kokeh fils son

** Ces trois places sont vuides dans le MSS.*

ment

pour le commerce de la presqu'Isle de l'Inde & pour celui des Golfes Persique & Arabique, elle acquit des richesses

khan, de la Cour de Dehli. 9°. Mohammed beig khan Koderi (le Parcheminier); du Guzarate 10°. Mohaterem khan, Divan d'Ahmadabad. 11°. Aabdul hamid khan, fils du Kazi Aabdullah, Divan d'Ahmadabad. 12°. Delaver khan, élevé avec Amanat khan. 13°. Scheikh eul eslam khan, sous le nom de Mohammed Akram. 14°. Heider Kouli khan. 15°. Tohour khan, qui étoit attaché à Heider Kouli khan. 16°. Momoun khan kalan (le grand ou l'aîné). 17. Une seconde fois, Scheikh eul eslam khan, Seder (premier Juge) d'Ahmadabad, fils de Scheikh Mahieuddin, fils du Kazi Aabdulvahab. 18°. Roustoum Aali khan; du Guzarate. 19°. Sohrab khan, son fils; du Guzarate. 20°. Teigh beig khan; de Schahdjehan abad. 21°. Safder khan, frere de Teigh beig khan. 22°. Maaïn euddin khan, sous le nom d'Atchen; de Brhânpour. 23°. Une seconde fois Safder khan, de retour de la Ville de Tatah (sur le Sind). 24°. Aali navâz khan, fils de la sœur d'Atchen. 25°. Une seconde fois Maaïn euddin khan. 26°. Le fils de Maaïn euddin khan. En 1762.

Maintenant les Gouverneurs de Surate ont le titre de Nabab, & sont censés nommés par la Cour de Dehli, qui leur envoie leurs Firmans : autrefois, ils dépendoient d'Ahmadabad, Capitale du Guzarate, & où résidoit le Soubeh dar de cette Province.

Le Guzarate, douzieme Soubah de l'Indoustan; a, depuis Odheipour, à l'Est, jusqu'à Por Bender, à l'Ouest, deux cents cinquante cosses d'étendue; & deux cents vingt, depuis Bargaon au Nord, jusqu'au-delà de Surate, au Sud. On le nomme encore *Zin el belad, la beauté des Pays, ou le Pays précieux.* Autrefois, cette Contrée étoit soumise, comme le reste de l'Indoustan, à des Rajahs; je n'ai pu en avoir les noms : le dernier s'appelloit Sadradjesingue.

Rois d'Ahmadabad.

1°. Le premier Musulman qui ait commandé dans le Guzarate, est Mousafer khan, qui reçut ce Gouvernement de Firouz, Empereur de l'Indoustan. Après la mort de ce Monarque, Mouzafer khan renonça à la Domination Mogole, & ses Successeurs se soutinrent dans l'indépendance jusqu'à Akbar. Mouzafer khan regna onze ans, & mourut à Patan, où il avoit fixé sa résidence. *Dans le dix-huitiéme siécle de l'Ere Chrétienne*

2°. Ce Prince eut pour Successeur le Sultan Ahmed, son petit-fils, qui regna trente-un ans & plusieurs mois. Ce fut lui qui bâtit Ahmadabad. Voici ce que les Historiens du Pays rapportent de l'origine de cette Ville. Le Sultan Ahmed voyant un jour un de ses chevaux Perses tout en sueur, voulut sçavoir d'où cela venoit. Un de ses Officiers lui avoua qu'il étoit épris des charmes d'une femme Indoue, qui tous les jours se rendoit à une Pagode éloignée de quarante-cinq cosses de Patan; qu'il l'alloit voir, & revenoit, en quatre Pehrs (douze heures). Le Sultan voulant s'assurer de la vérité du fait, fit donner un cheval à cet Officier, & monta lui-même sur un autre : ils arriverent à la Pagode, où ils trouverent la femme Indoue. Tandis qu'Ahmed considéroit le Pays, il apperçut un lievre qui se battoit contre un chien de chasse. Jugeant par-là que cette terre devoit produire des guerriers, il y bâtit, à quarante cosses de Patan, une Ville qui fut appellée de son nom, Ahmad abad (c'est-à-dire, *Ahmed a rendu ce lieu fertile*, ou *le lieu fertile d'Ahmed*). Cette Ville devint dans la suite la Capitale du Guzarate; elle a même donné son nom à la Province : elle est située à vingt-trois degrés, trente-deux minutes de latitude septentrionale, & à quarante cinq lieues de Surate, se-

immenses qui devinrent en 1664 la proie des Marates commandés par Sevagi. Des divisions intestines, nées de l'avidité,

lon Mandeslo (*Voy. des Indes, p. 136*) ; à 86 cosses, selon Thevenot (*lib. cit. p.* 20). Une Inscription Persanne fixe la construction du Masdjed d'Ahmadabad à l'an de l'Hégire 810 (de Jesus-Christ 1407), & celle de la Ville, à l'an de l'Hegire 812 (de Jesus-Christ 1409).

3°. Le troisieme Sultan du Guzarate, ou d'Ahmadabad, fut Mohammed Schah, fils du Sultan Ahmed, qui regna quarante ans & plusieurs mois. Ce fut sous ce Prince que les Musulmans s'emparerent de Sadjam.

4°. Mohammed Schah eut pour Successeur, son fils aîné, nommé Schah Kottob euddin, qui regna six ans & plusieurs mois.

5°. Le trône fut ensuite occupé par Sultan Mahmoud Beigreh, *second* fils de Mohammed Schah. Ce Prince regna cinquante-deux ans & plusieurs mois. Quelques Historiens rapportent qu'il fut surnommé Beigreh, à cause de deux Forteresses considérables (*be guer, deux montagnes*) qu'il avoit prises; la premere, nommée Pavaguer, à cinq journées de Surate, & qui avoit trois cosses d'étendue; l'autre, appellée Guernal, située à vingt-cinq cosses Oueſt d'Ahmadabad, & qui avoit sept cosses de tour. D'autres Ecrivains disent, que le mot *Beigreh* désignoit sa force comparée aux cornes du Taureau (*gueré, corne de bœuf* en Indou). Ils racontent que ce Prince mangeoit à chaque repas une man de riz; qu'il voyoit toutes les nuits sept femmes & un esclave Abyssin; & qu'il y avoit à côté de son lit des plats pleins de viande, & que chaque fois qu'il se retournoit, il en mangeoit une poignée.

6°. Mahmoud Beigreh eut pour Successeur, son fils, nommé Sultan Mouzaffer halim, qui regna trente ans & plusieurs mois.

7°. Ce Prince fut remplacé par son fils, le Sultan Mahmoud schahid, qui regna deux ou trois ans & plusieurs mois.

8°. Après Mahmoud schahid, regna Sultan Bahadour, fils de ce Prince, qui occupa le trône vingt-sept ans & plusieurs mois. Les Historiens du Pays rapportent que ce Prince se retira à Dahman, pour se soustraire aux poursuites du Mogol Akbar, qui s'étoit emparé de ses Etats. Lorsqu'il sçu que ce Monarque étoit parti pour Dehli, il pria les Portugais de lui donner un Vaisseau pour retourner à Ahmadabad. Ceux-ci lui accorderent sa demande & le firent noyer en route. Le reste de l'Equipage étant arrivé à Cambaye, Allo khan, esclave de Bahadour, rassembla une armée de huit mille Cavaliers, & mit le fils de ce Prince sur le trône.

Voy. le Teskerat al Salatin. Mss. Pers. de la Bibliot. du Roi, n° 74.

9°. Le fils de Bahadour, nommé Mousaffer sani, fut le dernier Roi d'Ahmadabad : il regna deux ou trois ans & plusieurs mois, & fut fait prisonnier par Khan khanan, Général d'Akbar. Ahmadabad, sous l'Empire de ce Mogol, l'an 979 de l'Hégire (de Jesus-Christ 1571), avoit sous sa dépendance trois cens quatre-vingt Villes ou Aldées considérables.

Après la défaite de Mousaffer sani, le Guzarate devint un Soubah de l'Indoustan, dépendant du Mogol.

Soubeh dars d'Ahmadabad.
Sous le Regne d'Akbar.

Le Nabab Kan khanan, surnommé Abdurrahim, fils du grand Khan khanan.

Aazem khan Kokeh (frere de lait d'Akbar), surnommé par le Peuple, *Odey*, c'est-à-dire, l'*Ennemi*, ou *le Vers qui ronge & réduit en poussiere*, à cause des batteries de canons qu'il avoit fait élever autour de la Ville, & qui pouvoient la foudroyer,

nuisirent bientôt à son commerce. Les Portugais, les Hollandois, les François & les Anglois, y avoient des Comptoirs considérables, dont plusieurs Relations imprimées

Djehanguir, Schah zadeh, c'est-à-dire, fils du Roi (Akbar.)
Kottob khan.
Deleir khan.

Sous le Regne de Djehanguir.

Mortezi khan.
La femme du Roi, Nour djehan Beigom, qui a fait frapper des roupies (*Zan Padeschah Nour djehan Beigom saheb sikkah.*) Voici la Legende de ces roupies.

* *Be hokhm Schah Djehanguir iaft sad zevar.*
Benam Nourdjehan Padeschah Beigom • zar.

C'est-à-dire, *par l'ordre du Roi Djehanguir, l'or a acquis cent* (*degrés d'*)*excellence, en* (*recevant*) *le nom de Nour djehan Beigom, Roi.*

Schah djehan, fils de l'Empereur.
Aabdullah khan Zakhmi.
Khadjeh Basnat, Naéb (Lieutenant) d'Aabdullah khan.
Seif khan, élevé avec Schah djehan.

Sous le regne de Schah djehan.

Seif khan, pour la seconde fois.
Aureng zeb, fils de l'Empereur.
Rajah Hosounat Singah, Rajah de Djodpohour.
Mohabat khan.
Morad bakhsch.

Sous le Regne d'Aalemguir (*Aureng Zeb*).

Le Visir Almamalek Nabab Asad khan, natif de l'Iran.
Zoulfekar khan, son fils, surnommé Khan Bahadour.
Schaesteh khan, oncle de l'Empereur.
Amir el Omra Bakhschi Almamalek Ardjemand khan.
Serdar khan.
Radjah Djesounat Singah.
Bahadour khan.
Mokhtar khan, Samdehi d'Azem Schah, c'est-à-dire, *qui avoit reçu le nom de Pere du fils du Roi.*
Kamar euddin khan, fils de Mokhtar khan.
Mohammed Amin khan, fils de Mir hamel Bahadour; douze ans.
Schodjaaat khan, Naéb d'Azemschah; dix-huit ans.
Aazemschah, fils de l'Empereur; quatre ans.
Sultan Beidar bakht, fils d'Aazem schah; six mois.
Aabdul hamid khan, Naéb (de Beidar bakht).

Sous le Regne d'Aazem Schah, qui fut de neuf mois.

Zoulfekar khan, Visir Almoulk (Ministre d'Etat).
Beidar bakht, fils aîné de l'Empereur.
Vala tebar, second fils de l'Empereur.
Aali tebar, dernier fils de l'Empereur.
Pouti Beigom, fille de l'Empereur.
Mohammed Beig khan Kodeti, Naéb du Soubah (sous Beidarbakht).
Djani Beigom, fille de Dara schakoh (frere d'Aureng Zeb), femme d'Aazem schah.

* *Tiré du Djehanguir Namah, Ouvrage composé par le Nabab Motamet Khan Général de la Cavalerie de Djehanguir, & le compagnon de ses Voyages.*

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

font mention ; leurs querelles & la mauvaise gestion de leurs Chefs troublerent la tranquilité de cette Ville. Les Marates qui en connoissoient l'opulence & la foiblesse, & qui

Sous le Regne de Bahadour schah, nommé (encore) Maazem schah.

Monaem Khan Khan khanan, Visir Almoulk.

Bahadour khan, & Mohabbat khan Risch terasch (le Barbier), tous deux, fils du Visir Almoulk.

Amt el habib, femme de l'Empereur.

Ibrahim khan, fils d'Aali Mordan khan ; *natif d'Isphahan* : un an.

Zabardast khan, son fils, Soubehdar de Lahor.

Ghazi euddin khan Bahadour, surnommé le Nabab Firouz djingue, fils d'Aabad khan Seder el ssedour (c'est-à-dire, premier Ministre) ; quatorze ans.

Une seconde fois, Mohammed Beig khan, Naéb du Soubah.

Le Nabad Amanat khan, en quittant le Commandement de Surate.

Le Nabad Eenaiet eullah, natif du Kaschmire, Naéb du Visir.

Le Nabad Hedaïat eullah khan, son fils, qui fut tué par Zoulfekar khan, sous le regne de Maazuddin.

Sous le Regne de Maazuddin, fils aîné de Bahadour, qui fut de dix mois.

Mohammed Beig khan, surnommé Djaafer beigue, Commandant de la Garde ; trois ans.

Etefat khan Nokdeh ; trois mois.

Sar beland khan, élevé avec Rafii eusschan, second fils de Bahadour Schah ; quatre mois.

Sous le Regne de Ferrokh seir.

Le Nabab Gheirat khan, fils de la sœur d'Aabdullah khan, Darogah Top khaneh Mir atesh (c'est-à-dire, *Commandant de l'Arsenal, Seigneur du Feu*), qui fut tué avec Hossein Aali khan.

Le Nabab Kottob ul moulk, Vasir Almamalek Aabdullah khan Bahadour Zefir djingue.

Le Nabab Amir al Omra Hossein Aali khan Bakhschi Almamalek.

Aalim Aali khan, Soubehdar de Daken, fils de la sœur d'Aabd eullah khan, tué par Nizam el moulk.

Nodjom uddin *Aali khan Soubehdar d'Adjemir.*

Seif uddin khan, *fils de la sœur d'Aabd eullah khan.*

Une second fois, Amanat khan.

Daoud khan, Patane attaché au Nabab Zoulfekar khan.

Rajah Adjib Singah, Rajah de Djodpohour.

Aabdul hamid khan, Naéb de Khandoran Samssam eddaulah.

Heider kouli khan, Naéb de Khandoran.

Sous le Regne de Mohammed schah.

Relat. Pers. MSS. & Voy. d'Otter, T. I. p. 337-342.

Nizam el moulk, qui, après que les Ministres de Ferrokh seir eurent été tués, devint Visir, & eut, pour Naéb, Takmir uddin khan.

Khandoran, premier Bakhschi (Général d'armée).

Saadar khan, second Bakhschi.

Roschan ed daulah, troisieme Bakhschi.

Le Nabab Mir khan, quatrieme Bakhschi.

campoient presque à ses portes, la rançonnerent de tems en tems; elle se ressentit de leur passage, lorsqu'en 1731 ils se répandirent aux environs d'Ahmadabad. Les Gouver-

Le Rajah Adjib sengah, une seconde fois.

Une seconde fois, Maaz eddaulah Heider Kouli khan, avec une autorité absolue.

Le Nabab Hamed khan Bahadour, oncle de Nizam el moulk, Naéb de Ghazi euddin khan, fils de Nizam el moulk.

Schodjaat khan, frere de Roustoum Aali khan, Naéb d'Ahmed schah, & surnommé Maasoum beigue.

Une seconde fois Hamed khan par ses propres forces, après que les trois freres, Schodjaaat khan, Roustoum Aali khan & Ibrahim Kouli khan, eurent été tués : ceci arriva l'an 1144 de l'Hégire (de Jesus-Christ 1731). Les Ganimes (les Marates) envoyés par Nizam el Moulk, se répandirent aux environs d'Ahmadadab, ayant à leur tête Kanta & Hamed khan qui avoit été chassé par Schodjäaat khan. *Voyage d'Otter, T. I. p. 344 & suiv.*

Pour la seconde fois le Nabab Mobarz el moulk Sar beland khan, nommé Mir Rafii, fils de Mir Mohammed Aali khan, Divan d'Odjen.

Le Rajah Abhi singah, fils d'Adjib Singah.

Moumen khan Noudjoum eddaulah.

Mostakhar khan, fils de Moumen khan Hakem (Gouverneur) de Cambaye.

Le Nabab Fekher eddaulah, frere du Nabab Roschan eddaulah; lequel ayant été fait prisonnier par les Ganimes près de la Forteresse d'Ahmadabad, mourut plusieurs mois après dans sa captivité.

Le Nabab Kamal eddin khan baby.

Ce Prince a *été le dernier Soubeh dar d'Ahmadabad : il* commandoit dans cette Ville il y a dix-neuf à vingt ans, *lorsque les Marates*, conduits par Ragoba, s'en rendirent les maîtres au nom de Nana, leur Chef. Les Marates donnerent à Kamal eddin khan le Gouvernement de Patan, où les premiers Rois du Guzarate avoient tenu leur Cour; avec quatre laks de roupies, deux Eléphans & d'autres présens de cette nature. Depuis ce tems le Guzarate est resté sous la domination des Indous, auxquels il avoit été enlevé il y a près de quatre cens ans, dont deux cents quatorze depuis le dernier Roi, jusqu'en 1771.

On a vu ci-devant que c'étoit à Nizam el moulk que les Marates devoient la premiere entrée qu'ils ont eue dans cette Province. Ce Ministre est aussi le principal agent de l'irruption de Thamas kouli khan dans l'Indoustan. Ces événemens considérables m'ont porté à faire des recherches sur la famille de Nizam el moulk, dont descend le Soubah actuel de Dekan. Voici ce que j'ai pu découvrir sur ce sujet. *Voy d'Otter T. I. p. 355, suiv.*

Famille & principaux Officiers de Nizam el Moulk.

Le premier des Ancêtres de Nizam el moulk, connu dans l'Histoire, est Aabed khan, Aïeul de ce Prince. Sorti du Touran, Aabed khan fut présenté au Roi Aurengzeb, qui le fit Mansebdar de cinq mille (chevaux); & dans la suite, SSeder el ssedour, c'est-à-dire, son premier Ministre. Dans le même tems, parut à la Cour Mohammed Amin khan, sorti aussi du Touran, fils de l'oncle d'Aabed khan; & qui, après la mort de ce dernier, obtint le poste de SSeder el ssedour. Après lui, Aabdulssamad khan, de la même famille, & sorti du Touran, fut présenté au Roi, qui lui donna un Manseb de cinq mille chevaux.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

neurs eux-mêmes contribuerent beaucoup par leurs exactions à diminuer le commerce de Surate. Moulna, qui avoit dix-neufs Vaisseaux en mer, & ignoroit lui même jusqu'où

Mohammed Amin khan fut pere de Kamar eddin khan Bahadour Nasseret djingue, Visir du Maître de l'Indoustan; & eut pour gendres, le Nabab Zekeria khan, Soubehdar de Lahor, & Aazim ullah khan, fils du Nabab Reaaïet khan, Soubehdar d'Odjen.

Aabad khan eut pour fils Khadjeh Schahab euddin, surnommé Ghasi euddin khan, Mansebdar de sept mille chevaux; & Hamed khan, Soubehdar d'Ahmadabad, & pere de Kheir eullah khan.

C'est de Khadjeh Schahab euddin Khan Firouz djingue, qu'étoit fils Tchin Kalidj khan, nommé encore Nizam el moulk, & Asefdjah; neveu de Mohammed khan, & d'Aabdurrahim khan Soubehdar de Brhanpour; & frere de Nour ouddin khan par une autre mere.

Les enfans de Nizam el Moulk sont, Ghazi euddin khan, second du nom, Fateh djingue; Mir Ahmed, surnommé Nizam eddaulah Nasser djingue; Ssalabet djingue, né d'une autre mere; Nizam Aali khan, né d'une autre mere, & (* Basalet djingue): il eut pour gendre, Matousal khan.

* La place est vuide dans l'Original.

Ses autres parens sont, Gholam Mahi uddin khan, son Nebisch, (c'est-à-dire, celui qui s'informe de ce qui se passe, & l'écrit au Ministre, fils de Matousal khan; le Nabab Scherf eddaulah Aradat mand khan, natif du Touran; Kera khan, aussi du Touran; le Nabab Roschan eddaulah ttarehbar khan, gendre de Nasser djingue; le Nabab Fekher eddaulah, frere de Roschan eddaulah; le Nabab Schams eddaulah, frere de Roschan eddaulah, deuxieme Bakhschi; le Nabab Aoz khan, nommé l'appui de l'Empire, Manzebdar de sept mille chevaux; le Nabab Djamal uddin khan, fils d'Aoz khan; Ghazi uddin khan, troisieme du nom; Hamid uddin khan Nimtcheh.

Nizam el moulk eut encore, pour premiers Officiers, sans compter ceux qui étoient de sa famille, le Nabab Aasker Aali khan, (Mansebdar) de cinq mille chevaux; un autre Schodjaaat khan, Soubehdar de Behrar; Anour khan, Soubehdar d'Attehkâtt; Gheiats khan, Soubehdar d'Aurengabad; Abdullah khan, Soubehdar d'Ahmed-nagar; Karlebas khan; Schah navâz khan (mis à mort en 1758); Makboul Aalem, (Mansebdar) de cinq mille chevaux; Khadjeh khan, Capitaine de ses Gardes; Hâschem Aali khan Mounschi (Ecrivain, Secrétaire) du Nabab, Mansebdar de cinq mille chevaux.

Soubahs de l'Indoustan.

L'Indoustan, dont je viens de nommer plusieurs Provinces, est divisé en vingt-deux Soubahs, dont les Chefs portent le titre de *Soubeh dar*, c'est-à-dire, *qui a, qui posséde un Soubah.* On en compte quelquefois un vingt-troisieme, celui de Candahar, qui alors est le sixieme en rang. Mais, comme cette Province passe souvent des mains des Mogols dans celles des Persans, *& vice versâ*, il est plus ordinaire de ne la pas mettre au nombre des Soubahs.

Ces vingt-deux Soubats sont, 1°. celui de Schah djehan abad ou Dehli, appellé *Dar eul khelafeh* (c'est-à-dire, *le Palais du Roi*, ou le *Siege de l'Empire*). Cette Ville a pris son nom de Schah djehan, qui l'a fait bâtir, vis-à-vis de l'ancien Dehli. Le Palais du Roi est dans la Forteresse dont les murs sont lavés par les eaux du Gemna. Les deux Dehli ont dix cosses de tour; le nouveau en a

Voy. les Voy. de Bern. T. II. p. 1. & suiv.

allòient ses richesses, succomba sous la tyrannie de Teigh-beig khan. Les personnes employées au commerce de ce riche Marchand, formoient vis à-vis de Render une

cinq, & est fermé de murs. La Ville de Schahdjehan abad est à trois cens cinquante cosses d'Ahmadabad, par la route de Djodpohour; à trois cents, par celle d'Odheipour; & à quatre cents cinquante, par celle d'Odjen ou Maloui. Djodpohour situé sur une montagne, dans le Soubah d'Adjemir, est à trois cents cinquante cosses de Surate, à cent cinquante de Schahdjehanabad, & à quarante de Mirte, qui est à cent cinquante cosses de Schahdjehan abad.

2°. Le Soubah d'Agra, appellé *Mostaker cul lkhelafeh* c'est-à-dire, *le Siege fixe de l'Empire*. Cette Ville est à quatre-vingt cosses de Dehli, à l'Ouest. Elle est encore nommée Akbar abad, du nom d'Akbar, qui y fixa le Siege de son Empire. Ce Prince avoit en quelque sorte été mis sur le trône par Behram khan, surnommé Khan khanan, son premier Ministre. Fier de son autorité, le Visir maîtrisoit Akbar de telle sorte, que les repas de ce Prince dépendoient de lui. Un jour que Khan khanan dormoit, le jeune Roi commanda au Moullah de reciter la priere de deux Pehrs, un guéri (midi 24 minutes); & dîna ensuite. Khan khanan, à son reveil, fit trancher la tête au Moullah, qui, sans son ordre, avoit osé faire la priere. Le Roi cacha pour le moment son mécontentement; & feignit quelque jours après, de vouloir prendre le divertissement de la chasse. Khan khanan fit aussitôt les préparatifs d'usage par terre & par eau. Akbar prit cette derniere voie, & descendit par la riviere de Dehli à Agra, bien résolu d'y rester pour se soustraire à l'insolence de son Ministre. Sa Cour & les personnes qui lui étoient particulierement attachées, se rendirent dans cette Ville; ce qui augmenta Agra considérablement: & de cette maniere, Khan khanan se trouva presque seul à Dehli. Ce Ministre comptant toujours avoir le même ascendant sur l'esprit du Roi, vint à Agra, & demanda à le voir. Akbar lui refusa cette grace, exigeant auparavant qu'il eût soumis les Kaschmiriens; il avoit donné ordre qu'on l'en défît pendant l'expédition. Khan khanan partit pour le Kachemire; son armée fut défaite, & il eut lui-même bien de la peine à échapper. Lorsqu'il fut de retour à Agra, le Roi ne voulut pas l'admettre en sa présence qu'il n'eût fait le pélerinage de la Mecque. Le Général se mit en route; & arrivé à Patan, il fut massacré dans la Mosquée, sous le prétexte qu'il étoit Rabzi (Sectateur d'Aali), par le Fauzdar des Afgans, qui en avoit reçu l'ordre d'Akbar.

Voy. l'Homayoun namah & l'Akbar namah.

3°. Le Soubah de Lahor, appellé *Dar eul Sultanat*, c'est-à-dire, *le Palais de l'Empire*. Cette Ville est à deux cents cinquante cosses de Dehli.

4°. Celui d'Elahbad, appellé *Aman abad*, c'est-à-dire, *lieu de repos & d'abondance*; à deux cents cosses de Dehli.

5°. Celui de Kaboul, Capitale du Pays des Afgans, à cinq cents cosses de Dehli, & à sept cents de Surate. Le Pays des Afgans a trois cents cosses de longueur, depuis la mer d'Atek, près de Lahor, jusqu'à Candahar, qui est à cent cosses de la Perse & de Kaboul.

6°. Le Kaschmire; a cent cinquante cosses de Lahor.

7°. Morad abad, petit Soubah; à cent cosses, Est de Dehli.

8°. Bahar, grand Soubah; à trois cents cosses Est de Dehli.

9°. Le Soubah de Patnah.

10°. Celui du Bengale; à six ou sept cents cosses de Dehli.

11°. Celui du Guzarate; dont la Capitale est Ahmadabad.

12°. Odjen, à deux cents une cosses Nord de Surate.

13°. Le Moultan; au Sud, à cinq cents cosses de Dehli.

petite Aldée où il vivoit presqu'en Souverain, adoré des Gens dont il faisoit la fortune & le bonheur. Le Gouverneur de Surate pilla cet endroit, enleva les trésors de Moul-

14°. Tattah; à trois cents cosses d'Ahmadabad; le Sind en dépend.

15°. Le Soubah d'Adjemir appellé *Dal eul kheir*, c'est-à-dire, *le Palais du bonheur*; à cent vingt cosses de Dehli : Djodpohour en dépend.

16°. Celui de Brhânpour, appellé *Dar eul ferour*, c'est-à-dire, le *Palais du plaisir.*

17°, Celui d'Aureng abad, appellé *Khodjesteh bouniad*, c'est-à-dire, *Origine bénite.* Cette Ville, avant Aureng zeb, étoit connue sous le nom de de Kehrki: elle est à cent cinquante cosses de Surate & à cinq cents de Dehli.

18°. Celui d'Heider abab, à deux cents cosses d'Aureng abad.

19°. Celui d'Attehkat, à huit cents cosses d'Ahmadabad.

20°. Celui de Bitchapour.

21°. Celui d'Ahmednagar, à cent vingt cosses d'Aureng abad.

22°. Le Berar, à cent cinquante cosses d'Aureng abad.

Ces sept derniers Soubahs forment ce qu'on appelle les Soubahs de Dakken.

Je termine ces détails par la Liste des Monarques de l'Indoustan, qui ont succédé aux Rajahs.

Empereurs de l'Indoustan.

Le dernier Rajah de Dehli se nommoit Pethara, & vivoit dans le douzieme siecle de l'Ère Chrétienne.

1°. Après lui, le Sultan Schahab euddin Ghori (nom de la Famille Patane, qui a détrôné les Ghaznevides), regna à Dehli quinze ans, onze mois, *six jours.*

2°. Le Sultan Rokon euddin regna treize ans, neuf mois, dix-huit jours.

3°. Sultan Schamf euddin Ghori; dix-neuf ans, quatre mois, douze jours.

4°. Sultan Kottob euddin Ghori; dix-sept ans, six mois, vingt jours.

5°. Sultan Schahab euddin; vingt-un ans, quatre mois, vingt jours.

6°. Sultan Bibi Reza, fille de Schahab euddin; sept ans, trois mois.

7°. Sultan Nasser euddin Ghori; treize ans, cinq mois, neuf jours.

8°. Sultan Gheiats euddin Kheledji (nom de Famille Patane); onze ans, deux mois, vingt jours.

9°. Sultan Maaz euddin; treize ans, sept mois, douze jours.

10°. Sultan Schah Hossein Ghori; quatorze ans, trois mois, dix jours.

11°. Sultan Djelal euddin, fils de Maaz euddin; seize ans, quatre mois, quatorze jours.

12°. Schah Doldol; trois ans, neuf mois, vingt-un jours.

13°. Schah Sandjer; dix-neuf ans, deux mois, six jours.

14°. Schah Schams euddin Kheledji; trois ans, sept mois.

15°. Schah Aala euddin daulah; vingt-sept ans, sept mois.

16°. Sultan Kottob euddin zer bakhsch; quatre ans, cinq mois, treize jours.

17°. Sultan Gheats euddin, nommé *le petit Bourreau;* cinq ans, un mois, neuf jours.

18°. Schah Serist (ou *Serhist*) Ghori; sept ans, neuf mois.

19°. Khalek schah Kheledji; vingt-un ans, neuf mois.

20°. Mohammed Aala euddin Aadel; vingt ans, dix mois.

21°. Sultan Firous (sous lequel a commencé le Royaume d'Ahmadabad); quarante-sept ans, cinq mois, douze jours.

na,

na, & brûla en 1737 la maison qu'il avoit à la Ville. Les autres riches Marchands étoient aussi exposés aux vexations des Gouverneurs. Mais cette administration tyrannique, en tirant les richesses d'une main les répandoit dans une autre ; ce qui au fond n'appauvrissoit pas la Ville ; & l'avidité trop commune chez les Commerçans ne leur faisoit envisager, dans la ruine d'un Concurrent, que l'oc-

---

22°. Sultan Mohammed, fils de Firouz ; quatorze ans, onze mois, neuf jours.

23°. Sultan Ahmed schah ; cinq ans, sept mois, douze jours.

24°. Kottob schah, fils de Firouz schah ; cinq ans, trois mois, neuf jours.

25°. Sultan Togholok schah, trente-un ans, neuf mois, ving-cinq jours. (Sous le regne de ce Prince ont fleuri les Poëtes Scheikh Sadi & Mir Khosro. C'est aussi lui qui a bâti Togholabad, à six cosses au Sud de Dehli ; grande Forteresse, qui en contenoit cinquante-cinq petites. Elle est maintenant abandonnée : une partie sert de retraite aux Vendeurs de Tigres).

26°. Sultan Nour schah Ghori ; cinq ans, sept mois, vingt-cinq jours.

27°. Rajah Mani ; dix ans, neuf mois, quinze jours.

28°. Sultan Mahmoud Aarioud ; six ans, quatre mois, deux jours.

29°. Mola Schah ; sept ans, cinq mois, sept jours.

30°. Schah Mobarek ; seize ans, sept mois, treize jours.

31°. Sarhesheh Guehesi (ou, Sarhind Kohoneri) ; cinq mois.

32°. Sultan Aman Schah, fils de Mobarek Schah ; deux ans, sept mois.

33°. Timour Schah (Tamerlan) ; sept ans, six mois, dix jours.

34°. Mohammed Odehri ; neuf ans, trois mois, vingt-quatre jours.

35°. Schah Aala euddin, fils de Mohammed Schah ; seize ans, onze mois, vingt-sept jours.

36°. Sultan Hossein Pani (nom de Famille Patane) ; onze ans, trois mois.

37°. Schah Behloul Nouri ; quarante-deux ans, sept mois, vingt jours.

38°. Sultan Sekander, fils de Behloul ; vingt-neuf ans, neuf mois, vingt-neuf jours.

39°. Sultan Ibrahim, fils de Sekander schah ; huit ans, sept mois, neuf jours.

40°. Sultan Babor ; quatre ans, neuf mois, onze jours. (Ce Prince eut quatre fils ; Homaïoun, Mirza Kam ram, Mirza Askari, & Mirza Andal : (voyez l'*Homaïoun Namah*).

41°. Homaïoun, Roi pour la premiere fois ; dix ans, quatre mois.

42°. Schir Schah (Prince Patane) ; onze ans, deux mois.

43°. Selim Schah ; huit ans, neuf mois. (Ce Prince étoit fils du frere de Schir-Schah. C'est lui qui a bâti Selimguer, Forteresse qui forme comme une Isle au milieu de la riviere de Dehli, & dans laquelle on renferme les enfans des Empereurs Mogols, lorsque leurs Peres sont morts : elle communique au bord de la riviere, par un pont).

44°. Firouz Schah, fils de Selim Schah ; deux mois, trois jours.

45°. Heimou Banih (Banian ou Indou) ; un an, deux mois.

46°. Homaïoun, pour la seconde fois ; un an.

47°. Akbar Padeschah (fils d'Homaïoun) ; cinquante-un ans, neuf mois.

48°. Djehanguir Padeschah ; vingt-deux ans, dix mois, douze jours. (Ce Prince a eu cinq enfans).

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie. casion de faire de nouvelles fortunes. Aussi Surate avoit-il bien tôt réparé ses pertes. L'état de foiblesse & presque de pauvreté où cette Ville se trouve actuellement, quoiqu'elle ait en quelque sorte hérité du commerce d'Ahmadabad & de celui de Goa, doit son origine aux guerres intestines des successeurs de Teigh beig khan.

1746. Ce Gouverneur mourut le 9 Septembre 1746, fort âgé, après avoir tenu le Dorbar quinze ans. Ce Prince étoit aimé du Peuple; mais il s'étoit rendu la terreur des Grands qu'il dépouilloit de leurs biens. Avant que de mourir, il paya toutes ses dettes, donna liberté à ses esclaves qui étoient en grand nombre, & ordonna qu'ils partageroient ses biens avec ses enfans. Voilà l'origine de la fortune de

49o. Schah djehan (nommé au paravant Khorram); trente-un ans. (Ce Prince a eu quatre fils; Dara, Schodjaa, Aureng zeb & Morad bakhsch).

50o. Aalemguir (Aureng zeb); cinquante ans, deux mois. (Ce Prince a eu quatre enfans; Bahadour Schah, Akbar, Aazem schah & Kam bakhsch).

(51o. Aazem Schah, neuf mois).

52o. Bahadour Schah (après avoir tué Aazem Schah); cinq ans.

53o. Padeschah Maaz eddin, avec la Danseuse Laal koner; neuf mois, vingt-quatre jours. (Cette Comédienne gouvernoit absolument le Roi; elle se servit de son crédit pour avancer ses freres).

54o. Ferrokh seir, après avoir tué Maaz eddin; six ans, neuf mois.

55o. Neiko seir; six mois.

56e. Rafii el deredjat; quarante jours.

57e. Schah djehan; deux mois.

58e. Mohammed Schah; trente ans, un mois, sept jours.

59e. Ahmed Schah; sept ans, deux mois, trois jours.

60e. Aaziz euddin Schah, (fils de Maaz eddin, & nommé Aalemguir sani, Empereur de l'Indoustan sur la fin de 1754, après qu'Ahmed schah eût été déposé par Schaab euddin khan, fils de Ghazi eddin khan, fils aîné de Nizam; six ans, trois mois, sept jours; (assassiné par les ordres du même Schaab euddin khan, son Ministre, sur la fin de 1759).

61e. Schah djehan sani, (âgé de quinze ans, Prince de la Famille Royale).

(C'est, sous ce Prince, qu'arriva, en Janvier 1761, la défaite des Marates. Leur Camp étoit à Singar. Les troupes du Mogol les entourerent; les Marates affamés voulurent se faire jour, & furent mis en piece, si l'on en croit la Lettre envoyée de Dehli aux Vassaux de l'Empire. Le Sidi de Rajpouri reçut la sienne le 19 Mars 1761. Il y est marqué, entr'autres détails, que le Général Visivasrow (fils de Nana) avoit eu la tête tranchée; que Sodoba (cousin de Nana) avoit d'abord été blessé, & ensuite écrasé par son propre élephant; que Malardji Holkar avoit perdu la vie; & que Schikodji & Damangi avoient été faits prisonniers.

Les six Listes qui forment cette note, sont traduites du Persan, & m'ont été données par le Bibliothécaire Nour beigue, qui m'a fourni de vive voix les courtes explications qui les accompagnent. Ce qui est entre deux crochets, est de moi. Ci-d. p. cclxiij.

plusieurs Sidis puissants à Surate; tels que Sidi Makoul, Sidi Polat, Sidi Iakout, Sidi Jafer, Sidi Fateh Iab khan, esclaves de Tegh beig khan. Un reste de tendresse avoit précédé à ces dispositions testamentaires; ces esclaves ayant servi aux plaisirs de ce Gouverneur, le plus luxurieux que Surate ait eu. On voit encore dans le Palais de la Beigom, le lieu où Tegh beig khan se livroit à une débauche outrée. C'est un grand bassin, au milieu duquel est un lit de mousse porté sur des outres enflées. Ce Prince passoit des journées entieres dans le jardin délicieux où est ce bassin, nud & entouré d'Esclaves des deux sexes, nuds comme lui. C'étoit à qui reveilleroit le mieux les passions amorties de ce vieux débauché, tandis que des femmes nues, espece de Tritons, promenoient sur cet étang ce nouveau Neptune, en poussant dans l'eau le lit de verdure sur lequel il étoit nonchalamment couché.

Tegh beig khan étoit le second de quatre freres: l'aîné se nommoit Ghada beig khan; le troisieme, Azeret khan, & le dernier, Sabder khan. Azeret khan, à la mort de Tegh beig khan, étoit Gouverneur de la Forteresse. J'ai déja dit que ce Gouvernement étoit distingué de celui de la Ville: c'est aussi le Mogol qui y nomme, ou qui est censé y nommer; mais le Gouverneur de la Ville a le pas sur celui de la Forteresse. Après la mort de Tegh beig khan, Azeret khan, prit le Commandement de la Ville, dans le dessein de le garder jusqu'à ce qu'il eut reçu à ce sujet de nouveaux ordres de Dehli. Il sortit en conséquence de la Forteresse, & la remit à Mohammed Vakar khan, son neveu, fils aîné de Sabder khan; mais il y rentra au bout de quatre jours, après avoir pris connoissance des affaires de son frere. Ce Prince mourut le 2 Mars 1747, âgé de 80 ans, & fut enterré près de Teigh beig khan son frere: il y avoit quinze ans qu'il étoit Gouverneur de la Forteresse.

Mohammed Vakar khan, nommé trois ans auparavant pour succéder à Azeret Khan dans le Gouvernement de la Forteresse, prit possession de cette place; & Sabder Khan, son pere, eut la Nababie de Surate.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ces arrangemens ne s'accommodoient pas avec les vûës ambitieuses de la Beigom, Veuve d'Azeret khan. Cette Princesse avoit des biens considérables, & vouloit par le mariage de sa fille faire rentrer la Nababie dans sa famille. Elle jetta pour cela les yeux sur Miatchen, dont elle connoissoit l'activité & les liaisons avec les Anglois, projettant dès-lors de l'élever au Gouvernement de Surate. Voilà l'origine des guerres de Surate, l'ambition d'une femme riche; guerres qui, par les suites qu'elles ont eues, la prise de la Forteresse par les Anglois, les secours que Bombaye & l'Escadre Angloise ont tirés de cette Ville, qui tiennent par-là à la catastrophe qui a fait perdre aux François leurs Etablissemens dans l'Inde.

Ce conflit d'intérêts opposés annonçoit les troubles qui alloient éclater. Déja par la mauvaise administration des Chefs, la cherté des vivres, malgré l'abondance des pluies, commençoit à se faire sentir.

1747. Le 4 Décembre de la même année, à midi commença la guerre. Miatchen, soutenu par l'argent de la Beigom, & alors ami d'Aali navâz khan, s'empara avec deux cents hommes de la Forteresse sans coup férir, & mit aux arrêts Vakar khan qui en étoit Gouverneur. Il menaça en même-tems Sabder khan de réduire le Dorbar en poudre, s'il n'en sortoit. Miatchen se disoit autorisé par des Lettres de Nizam el moulk, à qui les Marchands de Surate, avoient porté des plaintes de la tyrannie du nouveau Nabab : mais ces prétendues Lettres étoient pour amuser le Peuple. Depuis long-tems à Surate, le Gouverneur de la Ville & celui de la Forteresse étoient dans l'usage, lorsque leur intérêt le demandoit, de supposer des Lettres de Dehli, de contrefaire même la Tchape du Mogol.

Sabderkhan, sans s'effrayer, se prépara à faire une bonne défense. Il avoit huit mille hommes de troupes : il fit murer sept des douze portes de la Ville, & garnir de fascines mêlées de terre, le dehors du Dorbar, qui étoit d'ailleurs couvert par un Fort Caravanserâï. Tout le monde dans la Ville, Maure, Indou, Européen, se barricada, mit ses effets en lieu de sûreté. Ces préparatifs n'empêche-

rent pas Sabder khan de faire des propositions de paix ; il offrit à Miatchen de lui laisser la Forteresse : mais celui-ci insistant sur les Letres de Nisam, vouloit le Dorbar. On se cannona en conséquence de part & d'autre ; & il y eut deux mille maisons de brûlées entre la Forteresse & le Dorbar.

Sabder kan menaça d'introduire dans la Ville les Coulis, especes de Pirates qui infestent la riviere de Surate & les environs de la Barre. Miatchen, sans attendre l'effet de cette menace, fit venir deux mille Marates, commandés par Damangy. Il y eut après cela des deux côtés des sorties dont le succès fut à peu-près égal ; on prit & on reprit des Mortchâs (des batteries de canons) ; trois cens hommes périrent dans ces différentes actions ; & les deux Contendans, le 31 au soir, consentirent à une suspension d'armes qui dura tout le mois suivant.

Les Marates cependant pilloient hors de la Ville amis & ennemis, & coupoient le nez à ceux qui résistoient. Les Comptoirs Européens & les Capucins qui desservoient l'Eglise des Chrétiens de Surate, furent seuls à l'abri de leur violence ; ils leur avoient accordé une sauve-garde. Les Marates firent payer cherement leur secours à celui qui les avoit appellés ; Miatchen fut obligé de leur donner deux Laks de roupies. Ils en demandoient trois à Sabder-khan pour se retirer ; le Nabab les refusa : les Marates arrêterent en conséquence les vivres ; ce qui mit la famine dans la Ville.

L'espece de tréve à laquelle Miatchen avoit consenti, n'étoit qu'un repos qu'il se procuroit, en attendant que toutes ses batteries fussent dressées. Le 28 Janvier il montra aux premiers de la Ville, au Cazi, au Moufti, au grand Saïed, les ordres de Nizam, & une Lettre que ce Prince écrivoit aux Marchands pour les engager à le seconder, lui Miatchen. Sabder khan ne put empêcher que ces ordres fussent publiés dans la Ville : mais le Cazi qui les avoit ratifiés se retira prudemment à la Forteresse auprès du Gouverneur. 1748.

Les hostilités recommencerent le 30 à cinq heures du soir, & furent suivies de la prise de la porte

de la Doüane & de celle de la mer. Miatchen maître par-là de trois portes sur la riviere, se posta près du Tankasal (la Monnoie), & s'y fortifia.

Le 4 Février le Gouverneur de la Forteresse fit une démarche qui lui coûta beaucoup de monde. Comptant sur le secours des Hollandois & sur celui d'une espece d'Envoyé de Perse qui étoit à Surate pour quelques affaires ; il s'avança avec deux mille hommes, pour enlever Sabder khan dans son Dorbar: mais passant par les postes des Hollandois, il s'y trouva arrêté ; ceux-ci avoient reçu quatre-vingt mille roupies de Sabder khan pour rester neutres. Trois cens hommes cachés dans la maison de l'Envoyé Persan, qui avoit reçu vingt mille roupies du Nabab, tomberent ensuite sur les gens de Miatchen. Il perdit trois à quatre cens hommes, & Sabder khan cent cinquante. Les Marates qui accompagnoient Miatchen eurent trois Chefs de tués ; & Damangy, en se barbouillant le visage de terre, jura de venger cet affront. Quelques jours après, la femme d'un des Chefs Marates tués dans cette action, se brûla hors de Surate avec le corps de son mari.

L'entreprise du Gouverneur de la Forteresse eut des suites bien funestes pour la Ville. Le 12 Février, sur les cinq heures du soir, Fares khan, un des Chefs de Sabder khan, fit mettre le feu aux maisons attenantes à la Douane, dont Miatchen s'étoit emparé. Il y en eut cinq cens de brûlées, & la perte monta à quinze Laks de Roupies. L'incendie fut arrêté sur le minuit par les *soins des Tchelibis*, Marchands Arabes, & par ceux du *Sidi*, *Abyssin*, qui avoit la Daroguie (l'Intendance) de la riviere. Ce procédé violent irrita les Marchands, le Sidi & les Anglois ; ils en vinrent aux menaces à l'égard du Nabab, & procurerent le 13 Février une suspension d'armes.

Enfin, après bien des pourparlers & des menaces réciproques, Sabder khan voyant tout déclaré contre lui, consentit à sortir du Dorbar, aux conditions suivantes : 1°. Qu'il se retireroit avec ses gens où il voudroit. 2°. Qu'on ne lui demanderoit aucun compte. 3°. Qu'on donneroit

pour lui aux Marates la somme qu'ils demandoient. 4°. Qu'on payeroit les troupes qu'il avoit employées & celles qu'il gardeoit auprès de sa personne. 5°. Qu'on lui rendroit sa famille, que Miatchen retenoit dans le Fort. 6°. Enfin, qu'on lui donneroit un Ecrit qui certifieroit, qu'il n'avoit pas fait mettre le feu à la Ville; que Miatchen s'étoit emparé de la Forteresse par trahison, & que lui, Sabder khan, ne cédoit le Dorbar que pour contenter les Marchands & appaiser les troubles. On donna à Sabder khan l'écrit qu'il demandoit, signé de Miatchen, du Cazi, des Chefs des Nations, des principaux Marchands, & de Damangi, Commandant des Marates: mais quand il fut question d'éxécuter sa promesse, ce Prince fit naître des difficultés; & ce ne fut qu'après de nouveaux ordres de Nizam el moulk & de Nazerzingue, qu'il se détermina à céder la Nababie.

Sabder khan quitta le Dorbar le 10 Mars, accompagné de six mille hommes, & se retira au Jardin Anglois, situé au-delà de la Forteresse, dans la seconde enceinte de la Ville. Ainsi finit, pour quelques tems, cette guerre, qui avoit duré trois mois. Il y périt quinze cens hommes; le nombre des blessés fut de cinq cens; & il y eut environ vingt mille coups de canon de tirés.

Les Hollandois qui avoient favorisé Sabder khan indirectement, ressentirent bientôt les suites de cette conduite. Il fallut d'abord rendre les quatre-vingt mille roupies qu'ils avoient reçues du Nabab. On les accusoit publiquement de trahison. Ils avoient obtenu de Sabder khan la permission de bâtir une Loge en pierre à leur Jardin, qui est entre la Forteresse & le Jardin Anglois; & cela pour être, disoient-ils, en état de défendre le Nabab contre la Forteresse. Ils avoient même employé la faveur de ce Prince pour forcer les Particuliers de leur vendre le terrein dont ils avoient besoin. Les fondemens étoient déja jettés, & l'emplacement fermé d'une enceinte de bambous. Avant que Miatchen se fut rendu maître de la Ville, ils se retirerent à leur Jardin, le 20 Février, & l'Ambassadeur Persan, qui avoit joué le même personnage qu'eux, au Bender du Sidi, situé près du Jardin Anglois, au Nord, sur la riviere.

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

Le nouveau Nabab, après avoir procuré à la Ville quelque soulagement, fit demander aux Hollandois pourquoi ils bâtissoient sur un terrein dépendant de la Forteresse, sans la permission du Gouverneur, sans celle du Cazi & du Moufti, & fit défense, sous peine de mort, de travailler chez eux. Ce ne fut pas la seule avanie qu'ils essuyerent. A Barotch (au Nord de Surate), les Marates, pour venger la mort de leurs Chefs, saisirent les marchandises de leur Comptoir, demandant dix laks de dédommagement. Manscherdji leur Courtier, Chef des Parses de Surate, & Manikschen, Divan de Sabder khan, furent arrêtés. On les regardoit comme les moteurs des procedés que l'on reprochoit aux Hollandois. La rançon que l'on exigea de Manscherdji étoit de quatre laks, & en attendant qu'il pût la payer, il étoit obligé de donner tous les jours cinq cens roupies pour la dépense de ses Gardes, sans parler des mauvais traitemens qu'on lui faisoit souffrir, jusqu'à lui mettre des excrémens dans la bouche.

Les Hollandois porterent leurs plaintes à Miatchen, & menaçerent, si on ne leur rendoit justice, de se retirer à la barre de Surate, & d'y prendre les Vaisseaux Maures. Le Nabab les renvoya aux Marates, protestant que s'ils quittoient Surate, il ne les inviteroit pas à y revenir. Les Hollandois exécuterent leurs menaces; sept à huit Vaisseaux Maures pris à la Barre, les enhardirent à demander des dédommagemens : & Miatchen eut beau reclamer ces Vaisseaux, le 30 Mars, forcé par les cris des Marchands, il fut obligé de souscrire aux conditions que les Hollandois mettoient à leur retour. Ces conditions étoient, qu'on leur rendroit leur Courtier, leurs effets, & qu'ils pourroient désormais décharger leurs marchandises à leur Jardin. Pour ce qui regardoit la construction de leur Loge en pierre, le Nabab les renvoya à Nizam el moulk. Le retour des Hollandois fut une espece de triomphe ; les Marchands allerent au-devant d'eux jusqu'à Ombra, grosse Aldée de Parses, située une lieue plus bas que Surate, sur la riviere.

Le 12 Mai arriva à Surate le fils du fameux Moulna, Fakher

kher eddin, qui, depuis quelques années s'étoit retiré dans le Dekan auprès de Nizam el moulk. Il avoit un cortege de trois cents hommes, & étoit autorisé par Nizam à redemander à Sabder khan les trésors que Teigh beig khan avoit enlevés à son Pere, après la guerre de Sorab khan. Miatchen ne manqua pas de lui rendre visite; mais Sabder khan songeoit à toute autre chose qu'à une restitution. On apprit alors d'Aurengabad la mort de Nizam el moulk qui avoit ordonné à Nazerzingue de soutenir ses prétentions sur le Guzarate; & le 6 Juin, Sabder khan, qui levoit tacitement des Troupes, se fortifia dans le Jardin de Salabetpoura. Aussitôt Miatchen mit en état de défense un Caravanserâï qui étoit proche de ce Jardin, & y plaça trois cents hommes. Les hostilités recommencerent de part & d'autre; & les Lettres que Miatchen prétendoit avoir reçues du Mogol les 23 Juin & 5 Juillet, qui le déclaroient Gouverneur de la Ville, n'empêcherent pas Sabder khan de s'emparer le 7 Octobre du Caravanserâï de Salabetpoura. Des trois Chefs qui commandoient dans ce Poste, deux avoient été gagnés par argent; le troisieme se défendit & mourut trois jours après d'une blessure. Sabder khan trouva dans ce Caravanserâï de bonnes pieces d'artillerie & une provision de poudre.

Cette perte obligea Miatchen d'abandonner la seconde enceinte de la Ville. Il ne garda que la porte de Dehli, par où les vivres entroient, celles qui donnoient sur la riviere, & il saisit l'occasion de ces nouvelles attaques pour demander de l'argent aux Marchands.

Cette seconde guerre commença par plusieurs incendies. Sabder khan fit mettre le feu à la porte de Brhânpour: mais il éprouva de la part de Miatchen une résistence à laquelle il ne s'attendoit pas; & l'on prétend que si ce dernier eût été bien servi, Sabderkhan ne lui auroit pas échappé.

Les Anglois qui jusqu'alors avoient paru ne s'intéresser qu'au bien général, commencerent à se montrer favorables à Miatchen, & indirectement opposés aux Hollandois attachés à Sabder khan. Ils portoient leurs vûes plus

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

loin, connoissant le fort & le foible de la Ville, l'étendue de son commerce, & l'utilité dont elle devoit être à une Escadre qui séjourneroit dans l'Inde, par les vivres qu'on pourroit en tirer. Ils avoient perdu Madras en 1746, & ils venoient d'être obligés de lever le siege de Pondicheri. Nous les verrons dans la suite exécuter leur plan, & établir leur domination à Surate sur la ruine du commerce de tous les Européens, & sur-tout des Hollandois, qui jusqu'alors y avoient été les plus puissans.

En 1746, les Anglois avoient augmenté leur Loge, & y avoient creusé deux citernes. Bombaye, à l'approche de cette seconde guerre, donna ordre de la fortifier, & y envoya cent Soldats Européens. Le 31 Octobre 1748, arriva à Surate un nouveau Chef, nommé M. Darel, avec cent autres Soldats : la Loge Angloise se trouva alors gardée par deux cents cinquante hommes.

Ces secours qui fortifioient le parti de Miatchen, ne changerent rien dans les projets de Sabder khan. Il employa trois Chrétiens pour mettre le feu dans plusieurs endroits de la Ville & à la porte de Brhânpour. Cette tentative ne lui réussit pas ; & elle détermina Miatchen à mettre une garde chez les Chrétiens attachés à Sabder khan. Bientôt ce Prince la fit retirer, à la sollicitation du Pere Placide, Capucin, leur Curé; il donna même des ordres pour que les Peres fissent leurs fonctions librement : mais cet acte de clémence ne put attirer à son parti les Topas ni les Portugais qui étoient au service de Sabder khan.

Le 18 Novembre il y eut une assemblée des Nations Européennes, à laquelle les Hollandois ne se trouverent pas ; & il y fut résolu qu'on obligeroit Sabder khan de sortir de Surate. Les Anglois se chargerent de l'exécution; ils reçurent, pour cet effet, de Bombaye, des mortiers, un Ingénieur, soixante Soldats; & se virent par-là plus de trois cents Européens. En attendant un nouveau renfort, pour exercer leurs troupes plus commodement, ils les placerent dans un Caravanserâï auquel ils percerent une porte en face de leur Loge.

Quelques jours après, ils firent un acte de sévérité qui

devoit apprendre aux Hollandois que Miatchen étoit leur homme. Un Hollandois, curieux de sçavoir ce qui se passoit dans le Camp des Anglois, étant allé se promener à la porte de Nauçari, fut pris comme espion, conduit à la Forteresse; & au bout de cinq heures, décapité devant la porte du Fort. Cette violence n'eut pas d'autres suites, malgré les plaintes que les Hollandois adresserent aux Nations, protestant qu'ils n'avoient donné aucun secours à Sabder khan. Celui-ci employoit pour se défendre, des moyens qui n'étoient pas plus légitimes. Il gagna quatre Coulis qui se chargerent d'aller tuer Miatchen, Mir Mohammed Aali, Tchelibi & Moulna Fakher eddin. Ces Assassins se rendirent à la Forteresse, le jour même de l'exécution du Hollandois. Le premier étant presque monté, tomba dans le fossé; & les autres voyant le coup manqué, se sauverent. Celui que l'on avoit pris, avoua tout, & fut condamné à la mort : mais au moment de l'exécution, Miatchen lui donna sa grace, & le fit simplement mettre en prison.

Les Anglois se croyant assez forts, se posterent, le 26, à plusieurs portes de la Ville, avec des mortiers & du canon. Leurs batteries jouerent près d'un mois, sans entamer Sabder khan. Le feu des Anglois fut terminé par deux sorties qui firent changer de face aux affaires. Dans la premiere, Sabderkhan eut sept canons d'encloués; dans la seconde, les Anglois s'emparerent de la batterie où étoient ces sept canons, & en prirent trois autres, dont ils entrerent quatre canons dans la Ville. Sabder khan perdit beaucoup de monde dans ces actions : deux de ses principaux Officiers y périrent. L'épouvante saisit son parti, & lui-même perdit la tête. Du côté des Anglois il y eut dix-huit hommes de tués, douze Blancs & six Topas; & il leur en déserta vingt.

Enfin le 21 Décembre, Miatchen fit venir à la Forteresse Vakar khan & toute la famille de Sabder khan, qui, malgré les conventions, ne lui avoit pas été rendue; & l'on parla de préliminaires de paix. Alors Sabder khan se voyant abandonné, & prêt à être livré à ses ennemis, céda au conseil qu'on lui donnoit de quitter Surate, avec des

conditions avantageuses : il demanda aux Anglois un Vaisseau pour se retirer au Sind, & fit mettre ses effets en vente.

Le 28, ce Prince se rendit au jardin de Tchelibi, habillé en Fakir, & versant des larmes sur ses malheurs : le 6 Janvier, il fit voile pour le Sind sur un Vaisseau Anglois, armé de soixante Soldats ; & le 9 du même mois les Troupes Angloises & l'artillerie furent renvoyées à Bombaye.

Le Vaisseau qui portoit Sabder khan fut accueilli près du Sind d'une tempête affreuse, qui obligea le Capitaine de le ramener à Bombaye. Les Anglois offrirent à ce Prince un Vaisseau d'Europe, pour retourner sur-le-champ au lieu de sa destination. L'envie qu'il avoit de voir Bombaye, lui fit refuser cette offre. Il descendit à terre, & fut reçu dans la Ville au bruit de l'artillerie & avec les honneurs dûs à sa personne. Le Général, par ses politesses, tâcha de diminuer l'amertume de sa situation ; &, après avoir satisfait sa curiosité, le Nabab dépossédé fit voile une seconde fois pour le Sind.

Pendant que les Anglois triomphoient à Bombaye, Miatchen, qui pénétroit leurs desseins, délivré d'un Concurrent contre lequel leurs secours lui avoient été nécessaires, songea à en empêcher l'exécution. Quelques sommes considérables avoient commencé à le rendre favorable aux Hollandois ; pour parvenir à son but, il n'avoit d'autre moyen que de les soutenir dans l'état où ils étoient sous Sabder khan. La paix fut en conséquence conclue ; le fils du Gouverneur alla leur rendre visite, & fut reçu avec tous les honneurs ordinaires en pareille circonstance. Le Chef de la Loge Hollandoise, le reconduisit ensuite bien escorté, jusqu'à la Forteresse, & rendit sa visite au Gouverneur ; on lui tira sept coups de canons. Ces politesses ne manquerent pas de piquer la jalousie des Anglois ; mais Miatchen alla le soir même à leur Loge, pour les appaiser. Il étoit aisé de voir que c'étoit une feinte de sa part, puisqu'il permit aux Hollandois de faire leur Quai, & d'y ajouter deux bastions ; & en effet, ces Ouvrages furent achevés, malgré les menées sourdes des Anglois.

Miatchen, pour se concilier les esprits, donna encore

aux autres Nations Européennes des marques de bienveillance. M. le Verrier, Chef du Comptoir François, eut la permission de convertir en roupies les piastres & autres monnoies étrangeres, sans payer au Gouverneur le droit du coin ; & sur la vente des biens de Sabder khan, on lui remit cinq mille roupies pour les vols & autres dommages faits au Jardin François par les gens de ce Gouverneur.

Il ne restoit plus à satisfaire, que les Ganims (les Marates) auxquels Sabder khan avoit refusé de payer trois laks. On leur donna un lak comptant, le 27 Avril ; on leur en assigna sept autres sur le produit de la Doüane ; & il fut stipulé que jusqu'à entier paiement ils auroient un Tchoki à la Doüane de la riviere, & un autre à une porte de la Ville. Ils laisserent alors l'entrée libre aux vivres, qui, depuis près d'un an, étoient arrêtés.

Lorsque la tranquillité fut retablie dans Surate, Miatchen qui voyoit les Vaisseaux Anglois éloignés pour quelque mois de la rade, & les Européens s'observer mutuellement, crut qu'il étoit tems de se dedommager sur les habitans des frais de la guerre, & d'abaisser ceux qui avoient paru tenir la balance entre lui & Sabder khan. Il commença par Moulna Fakher eddin ; l'invita à dîner le 6 Juillet, avec le Sidi & Tchelibi ; & après le repas, fit lire une Lettre de Dehli qui lui donnoit ordre de l'arrêter: en même tems trois cents hommes furent envoyés à sa maison, pour la cercler. Le coup étoit vigoureux ; les Anglois dont Fakher eddin avoit pris le Pavillon, se remuerent envain en sa faveur ; leurs menaces furent inutiles. Le Gouverneur fit signifier aux Marchands assemblés pour cette affaire, qu'ils eussent à ne prendre aucun parti ; & fit même publier une défense de travailler chez les Anglois, & de les servir. Fakher eddin ne fut pas plûtôt arrêté, que les Marates qui campoient à Poulpara, demanderent cinq laks, pour lesquels il s'étoit rendu caution ; & Amerdin, son frere, en demanda vingt-cinq qu'il prétendoit que Fakher eddin avoit détournés du bien de leur pere. Telle est, pour l'ordinaire, la maniere de procéder des Asiatiques, même entre parens.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Pour donner le change & distraire les esprits, Miatchen, le 11 Juillet, fit publier que le Firman du Mogol, qui l'établissoit Nabab, étoit arrivé. Fakher eddin, ses gens & l'Ambassadeur Persan qui avoit secondé Sabder khan, n'en furent poursuivis que plus vivement. Sur cela, nouvelles ménaces de la part des Anglois, cris contre la vexation du Gouverneur. En effet, la Politique des Anglois, jusqu'à ce que leur puissance absorbât celle de la Ville, demandoit qu'ils soutinssent les Particuliers dont les forces réunies pouvoient arrêter le despotisme du Nabab.

Enfin le 25 Juiller, il se fit un accommodement. Mir Mohammed Aali, Gouverneur particulier (comme grand Maître) du Dorbar, alla voir les Anglois; on se fit de part & d'autre des présens : les Anglois accompagnés de ce Seigneur & du Sidi, rendirent visite au Nabab; & le lendemain, ils allerent voir le Sidi, qui, dans cette affaire, s'étoit porté comme Médiateur.

Miatchen de son côté donna, le 14 Août, un grand repas aux Anglois, dans le Jardin de Salabetpoura; & le premier Septembre, il fit annoncer par plusieurs salves d'artillerie, que la confirmation de ses *Patentes étoit* arrivée, avec celles de Gouverneur de *la Forteresse* pour son fils aîné. C'étoit un jeu par lequel ce Gouverneur amusoit le Peuple, tandis, qu'il prenoit des mesures pour sortir de la tutelle des Anglois.

Ceux-ci las, à ce qu'ils disoient, de la tyrannie de Miatchen, ou plûtôt, qui avoient pénétré ses vûes, se retirerent le 7 Septembre à *la Barre de Surate*, pour prendre les Vaisseaux qui alloient arriver de *Moka* & de Jedda. Miatchen qui sçavoit le besoin que les Anglois avoient de lui, ne s'attendoit pas à ce coup de vigueur. Il leur rembourssa douze mille roupies de frais qu'ils avoient faits; ce qui n'empêcha pas les Anglois, qui demandoient la liberté de Fakher eddin, d'emmener deux Vaisseaux du Nabab à Bombaye.

Coja Vartane, Marchand Arménien, fut la victime du procédé des Anglois. Le 27 Septembre on le conduisit à la Forteresse; il y fut maltraité, & ne put en sortir qu'en

faiſant des billets pour des ſommes aſſez conſidérables. Dans le même tems, Miatchen fit entourer la Maiſon de l'Ambaſſadeur Perſan. Vingt-cinq mille roupies données comptant, lui procurerent la liberté par l'entremiſe des Anglois & du Sidi; mais à condition qu'il quitteroit la Ville, & iroit demeurer au Bender du Sidi, juſqu'à ſon départ pour la Perſe: &, pour plus de sûreté, Miatchen garda trois laks d'indigo que laiſſoit cet Ambaſſadeur, ſauf à lui à en tenir compte par la ſuite.

Miatchen n'étoit pas content de rencontrer toujours le Sidi ſur ſes pas, & il avoit tout ſujet de s'en défier. Celui-ci étant un jour allé à ſon Jardin, le Gouverneur qui vouloit s'emparer de ſa maiſon, fit fermer ſur lui les portes de la Ville. Le Sidi plus adroit, rentra par une porte qui étoit mal gardée. Auſſi-tôt menaces de rupture, annonces de guerre. Les perſonnes qui ne trempoient pas dans cette querelle, prierent les Chefs Européens d'être Médiateurs: mais les Anglois ne voulurent pas accepter ce titre, que Fakher eddin n'eût été mis en liberté. Miatchen, qui ne ſe ſentoit pas le plus fort, y donna les mains le 7 Décembre; à condition toutefois que tant qu'il ſeroit Gouverneur, Fakher eddin ne ſortiroit pas de Bombaye. Ce Mogol partit de Surate le 27 Décembre, avec une eſcorte Angloiſe, fit voile pour Bombaye; mais ſes biens ne lui furent pas rendus.

Les demarches de Miatchen demandoient des forces plus conſidérables que celles qu'il avoit. Auſſi ſes procédés violens n'avoient-ils d'autre effet, que d'obliger les Grands qu'il avoit inſultés, à ſe déclarer contre lui. Aali navâz khan, le propre fils de ſa ſœur, étoit du nombre de ceux-ci. Ce Seigneur naturellement brave & plein de probité, s'étoit d'abord lié avec lui, & l'avoit même aidé à dépoſſéder Sabder khan. Malgré cela, un jour qu'il étoit ſorti de Surate, Miatchen en fit fermer les portes ſur lui; Aali navâz khan fut obligé de reſter dans le Jardin de la Beigom, & renoua dans la ſuite avec Sabder khan, dont il avoit épouſé la fille aînée.

Ces querelles particulieres amortiſſoient le commerce, & annonçoient quelque rupture éclatante, tandis que

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

d'autres fleaux affligeoient la Ville : le 9 Novembre, on avoit eu de la peine appaiser un incendie considérable, causé par une fusée qui tomba dans une des écuries du Cotoüal Fares khan.

Les mutations arrivées dans les Comptoirs Anglois & Hollandois ne changerent rien à la face des affaires. M. Darel
1750. ayant été relevé par M. Lemm, partit le 4 Janvier pour Talicheri; sa gestion ne le fit point regretter : & Jagrenat, Courtier de la Loge Angloise, alla à Bombaye rendre compte de ce qui s'étoit passé à Surate. Le Comptoir Hollandois eut aussi un nouveau Chef : M. Sroder fut relevé par M. Pekok qui arriva le 13 sur un Vaisseau de Batavia.

Le 23 Janvier, les Marchands & les Principaux de la Ville, moyennerent un accommodement entre le Gouverneur & le Sidi. On vouloit que Miatchen quittât le Dorbar ; mais il déclara qu'il n'en sortiroit pas, quand même la Cour de Dehli enverroit à Surate un autre Gouverneur. Ce Prince voyoit bien qu'on étoit las de lui, & que le nouveau Gouverneur se trouveroit à la porte de la Ville, quand on le voudroit. La paix se fit pourtant ; du moins on en eut les apparences : & Miatchen donna un serpeau au fils du Sidi. Cette reconciliation ne produisit pas dans la Ville l'effet qu'on pouvoit en attendre, parce qu'on apprit le 12 Février qu'un Vaisseau de Tchelibi richement chargé, avoit été pris par les Marates de Bacim; nouvelle qui jetta la consternation parmi les Marchands & les autres intéressés.

Il est suprenant que Miatchen n'eût pas prévu ce qui se tramoit contre lui. Sabder khan retiré au Sind, avoit pour créatures les Principaux de Surate que le Gouverneur aliénoit par sa conduite, & qui ne voyoient qu'avec peine les Anglois s'arroger dans cette Ville la qualité d'Arbitres. Le parti étoit pris entr'eux de retablir Sabder khan ; & les Hollandois piqués d'un côté des oppositions que les Anglois faisoient à la construction de leur parapet, & de l'autre liés de longue-main avec la famille de Sabder khan, n'étoient pas des derniers à appuyer cette résolution. Il falloit, pour en assurer le succès, brouiller Miatchen avec les Anglois, & arrêter par-là les secours qu'il pouvoit attendre.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

tendre de Bombaye. En conséquence, ils l'engagent à faire fermer la porte de la Ville sur M. Lemm qui étoit allé à son Jardin. Le Chef Anglois la fit enfoncer à coups de hache; & Miatchen eut beau désavouer ceux qui gardoient cette porte, il reçut de Bombaye une Lettre foudroyante, dans laquelle on le menaçoit de le chasser du Dorbar. Mais, comme les Anglois sçavoient à-peu près d'où le coup étoit parti, ils insistoient sur ce que les ouvrages des Hollandois fussent arrêtés.

Ceux-ci allerent toujours en avant; on se fit bonne mine le reste de l'année; & en 1751, lorsque la mousson des pluies fut décidée, & qu'on crût n'avoir plus rien à craindre de Bombaye, le 16 Avril, le Dorbar fut attaqué par Sidi Hafez Massoud khan, Vakar khan, Moulna khan, Fares khan, Sidi Kassem &c. & pris en vingt-quatre heures au nom de Sabder khan. Il y eut à-peu-près cent cinquante hommes de tués dans cette révolution. Miatchen assiegé ensuite dans la Forteresse, se trouva dans une situation fort embarassante. Les Anglois qui malgré ses défauts avoient besoin de lui, parce qu'il étoit leur homme, firent du bruit, refuserent de reconnoître Sabder khan, & se fortifierent dans leur Loge. Vakar khan gouverna la Ville en attendant que Sabder khan fut de retour du Sind. 1751.

Jusqu'alors les Anglois n'avoient paru que comme amis de Miatchen: un événement, en soi de peu de conséquence, tourna contr'eux les armes de Sidi Hafez Massoud khan; ce qui a causé dans la suite la ruine de Sidi Hafez Ahmed khan [1], fils de ce Sidi.

[1] On peut consulter à ce sujet les *Mém. du Col. Lawrence*, trad. franç: T. II. p. 46, 49 &c. Les causes de la guerre des Anglois contre le Sidi n'y sont pas présentées avec l'impartialité que l'on trouve sur d'autres événemens dans l'*Histoire des guerres de l'Inde*; & c'est le défaut que l'on peut reprocher à M. Holwell, lorsqu'il rapporte l'origine des troubles du Bengale (*Evenemens historiques &c. relatifs aux Provinces du Bengale &c.* tr. fr. prem. Part. ch. 2.). L'Ouvrage de cet Anglois, quant à la partie Historique & à la description des Provinces du Bengale, mérite, malgré cela, d'être lû; & l'on verra de même avec plaisir le Colonel Lawrence rendre un hommage forcé aux qualités de M. & même de Madame Dupleix. Je ne puis m'empêcher de transcrire ici ce qu'il dit de cette femme extraordinaire, qui à toutes les qualités & à tous les vices de son sexe, joignoit une fermeté, une grandeur d'ame, un esprit de détail, qui, au rapport des Européens établis dans l'Inde, lui ont fait partager avec justice la gloire des succès de son mari. « M. Dupleix, dit le Colonel Lawrence (*Mém.* T. I. p. 71.)

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Le 13 Juin, sur les 10 heures du matin, un Portugais, Soldat des Anglois, eut querelle avec un homme du Sidi; ils en vinrent aux coups & se blesserent tous les deux. Au bruit de ce combat, soixante Anglois sortent tambour battant de la Loge; du côté du Sidi, on leur tire plusieurs coups de fusil. Ils se défendent, & sont soutenus par trois cents Anglois qui marchent du côté du Poste du Sidi. Ils y sont reçus par plus de quatre mille hommes qui les accablent de fleches & de coups de fusils. La guerre une fois déclarée, les Soldats du Sidi, *ceux de Fares khan* & de plusieurs autres Chefs Maures se rassemblent, & marchent contre la Loge Angloise dont le canon les tient quelque tems en respect.

Le Sidi cependant étoit resté seul dans sa Maison, tandis que ses gens courroient contre les Anglois. Son fils pensa tomber entre leurs mains; il fut rencontré par un Cipaye qui ne le connoissant pas, le relâcha pour quelques bijoux: Sidi Mouftah courut le même risque.

Les troupes Angloises se replierent peu-à-peu sur la Loge où leur secours étoit nécessaire: les gens du Sidi gagnant de maison en maison, y avoient déja pénétré. Les affaires s'accommoderent ensuite; & Sabder khan, revenu du Sind, prit possession de la Nababie, dont il jouit peu d'années.

Miatchen perdit encore la Forteresse, qui lui fut enlevée après la mort de Sabder khan par le même Sidi Hafez Massoud khan, Lieutenant du Sidi Iakout khan, Keleidar de Rajpouri (Dondi Rajapour), & Chef d'une Colonie de Cafres établis dans cette Ville. La fonction propre du Sidi Iakout khan, étoit de tenir la mer avec une flotte pour protéger les Marchands contre les Pirates. Le Mogol lui avoit assigné pour cela un revenu de plusieurs laxs de roupies, payables en partie sur le Domaine de Surate. Sidi Hafez Massoud khan, Chef de l'escadre du Sidi de Rajpouri, commandoit pour lui au Bender (Port) de Surate, & jouissoit au plus d'un

» avoit épousé une femme qui ne lui cédoit ni pour l'esprit, ni pour l'orgueil, » & qui étant née dans le Pays, étoit au fait de toutes les intrigues qui s'y pra» tiquent, & se servoit de la connoissance qu'elle avoit de la Langue pour les » faire réussir. Voy. encore l'*Hist. des Guerres de l'Inde*, T. I. p. 179, 180.

lak de revenu : mais il étoit puissant par les divisions qui regnoient dans cette Ville depuis la mort de Tegh beig khan. *VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.*

Les Anglois ayant voulu s'opposer à l'invasion du Sidi, furent repoussés vivement ; &, sans la médiation du Chef François, M. le Verrier, ils couroient risque d'être tous égorgés dans leur Loge.

Cependant le voisinage de Bombaye effraya le Sidi. Il donna aux Anglois quelques laks enforme de dédommagement, & s'engagea par écrit à rendre la Forteresse à Miatchen au bout de deux ans. Il mourut dans l'intervalle ; Sidi Hafez Ahmed khan, son fils, lui succéda en 1756 dans la place de Gouverneur de la Forteresse ; & appuyé indirectement par les Hollandois, refusa de remplir son engagement. Sidi Massoud khan s'étoit emparé d'un terrein considérable près de la Forteresse, & approprié le tiers des revenus de la Ville : un autre tiers étoit donné aux Marates ; de façon que la portion qui restoit au Nabab étoit peu considérable.

Le Dorbar étoit alors occupé par Aali navâz khan, gendre & successeur de Sabder khan. Les deux Gouverneurs réunis, celui de la Ville & celui de la Forteresse, étoient assez puissans pour se soutenir par eux mêmes, & ils avoient avec les Hollandois des liaisons qui ne pouvoient que porter ombrage aux Anglois : aussi ceux-ci jurerent-ils leur perte. Ils se déclarerent ouvertement pour Miatchen, en l'envoyant à Bombaye : & leur conduite fit voir qu'Aali navâz khan avoit eu raison d'empêcher les mariages par lesquels la Beigom vouloit serrer le nœud qui unissoit déja sa famille à celle de Miatchen, & d'engager Sabder khan, qui avoit fait venir à Surate les deux fils de ce Mogol, jeunes Seigneurs courageux, avec celui de Mian Mitten, son frere ; de l'engager, dis-je, à les faire sortir de la Ville, sçachant bien qu'ils ne manqueroient pas de remuer en faveur de leur pere & des Anglois. 1756.

Miatchen chassé de la Ville & de la Forteresse de Surate, courut le Pays pendant trois à quatre ans. Il alla trouver Nana à Ponin, lui exposa ses droits, ses malheurs, lui demanda du secours ; & lui promit, ce qui vaut mieux que les plus justes prétentions, une somme considérable, s'il le retablissoit dans la Nababie. Pour appuyer ses rai-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

sons auprès de Nana par des succès en quelque sorte préparatoires, & commencer d'un autre côté à affoiblir le Sidi de Surate, Miatchen proposa au Chef Marate d'attaquer Rajpouri où résidoit le Sidi dont relevoit celui de Surate, lui représentant cette place comme très-facile à prendre. Nana goûta ce projet; & profitant des divisions qui regnoient à Aurengabad, mit le siege devant Rajpouri, dont il s'empara dans le courant de Juin 1758. Il attaqua ensuite la Forteresse, où le Sidi s'étoit renfermé: mais le siege de cette place traîna en longueur.

Au commencement de 1759, le fils du Sidi de Rajpouri se rendit à Bombaye pour prier les Anglois d'engager Nana à se retirer, leur promettant pour cela la Forteresse de Surate. C'étoit offrir ce qu'il n'avoit pas; & les Anglois le sçavoient bien. Le Sidi de Surate qui en fut averti, ne fit que se tenir plus sur ses gardes; & les Anglois laisserent agir Nana qui en prenant la Forteresse de Rajpouri, mina deux Puissances auxquelles ils en vouloient, les Sidis & les Hollandois.

'Hamilt. Lib. cit. T. I. p. 199-224.

A la prise de Rajpouri, le Comptoir Hollandois qui étoit dans la Ville, fut ruiné, malgré les représentations du Chef de Surate, M. Taillefer, qui envoya pour cet objet à Ponin une personne de son Conseil. Il étoit aisé de deviner à qui ils devoient la perte de cet Établissement. Nana ne manqua pas d'écrire, comme on fait en Europe, aux Chefs Européens de Surate des Lettres en forme de Manifeste, dans lesquelles il exposoit ses griefs contre le Sidi de Rajpouri. M. le Verrier en reçut de lui deux à ce sujet.

Si M. de Bussi s'étoit trouvé alors à Aurengabad, Nana obligé de réunir ses forces, & même de les rapprocher de cette Ville, auroit levé le siege de la Forteresse de Rajpouri; les deux Sidis se seroient dans la suite secourus mutuellement; & peut-être que les Anglois auroient manqué la Forteresse de Surate. Alors que de ressources de moins pour leurs Vaisseaux! Mais ils étoient comme assurés de ce qui devoit se passer dans le Dekan: les tresors du Bengale fixoient les Evénemens.

Heiderzingue, Divan de M. de Bussi, venoit d'être massa-

cré au milieu du Camp de Salabetzingue par les gens de Nizam Aali, lorsqu'il sortoit de complimenter ce Prince sur le Gouvernement d'Heider abad que le Soubeh dar, son frere, lui avoit accordé pour son entretien. Aussitôt, comme par représailles, Schanavâz khan, qui étoit en prison lorsque je passai à Aurengabad, & que l'on regardoit comme l'Auteur des anciens troubles, fut mis à mort avec six personnes de sa famille, par l'ordre du Soubeh dar du Dekan. L'Armée Françoise partit ensuite pour Heider abad emmenant avec elle Basaletzingue, troisieme frere de Salabetzingue qu'elle laissoit à Aurengabad : Nizam Aali s'étoit retiré à Brhânpour. Les nouvelles portoient que nos troupes manquoient de tout; que les Maures commandés par un Rajah, s'étoient tournés contre nous; & que M. de Bussi, après les avoir battus, avoit été obligé de forcer Heider abad, dont on lui avoit fermé les portes.

Il n'est que trop aisé de reconnoître, dans cette révolution, la main des Anglois qui nous suscitoient des affaires dans le Dékan, & nous rappelloient à la Côte de Coromandelle, pour exécuter plus facilement les projets de Conquêtes qu'ils avoient formés sur celle de Malabare; projets qui devoient conduire à notre expulsion totale des deux Côtes. Malheureusement M. Dupleix n'étoit plus à Pondichery. Malgré ses défauts, ce grand homme, je ne crains pas de l'appeller ainsi, auroit sçu déviner par ses intelligences, l'intrigue des Anglois, & la rompre par l'ascendant qu'il avoit sur les Maures & sur les Indous. J'ai vu en 1760 l'effet que son nom seul produisoit encore dans les terres, & l'impression que faisoit sur les Anglois, la nouvelle qui courut quelque tems, qu'il revenoit dans l'Inde avec une Escadre. Les Anglois étoient instruits de notre situation, de la foiblesse de notre administration; & c'est ce qui les détermina à presser l'expédition de Surate.

J'arrivai, comme je l'ai dit, dans cette Ville, le premier Mai 1758, lorsque les préparatifs de cette expédition se faisoient à Bombaye; & pour ne pas interrompre le fil d'une narration qui doit plus intéresser que ce qui me regarde personnellement, je vais continuer les affaires de Ci-d.p. cclxij.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie. 1758.

Surate jusqu'à la fin des guerres qui ont comme livré son commerce aux Anglois: j'aurai assez le tems d'ennuyer le Lecteur du récit de mes aventures.

Aali navâz khan commandoit alors à Surate. Avant que d'attaquer le Sidi dans son Fort, il falloit être sûr de la Ville, & par conséquent enlever le Dorbar au Nabab, Prince naturellement brave, droit, incapable d'une trahison, & encore moins propre à recevoir des Loix dans son Gouvernement. On a vu ci-devant qu'il devoit pancher pour les Hollandois; aussi Manscherdji, leur Courtier, passoit-il pour tout-puissant dans la Ville: & il faut avouer que ce Parse abusoit de la considération que le Nabab avoit pour lui, ou plûtôt pour ses Maîtres. Aali navâz kan étoit encore porté pour les François; & il a toujours donné, même depuis sa disgrace, des marques sensibles d'amitié à mon frere, Chef du Comptoir François. Mais ce Prince avoit le défaut des cœurs grands & généreux, celui de ne pas soupçonner la perfidie, & de ne pas assez ménager ceux dont il croyoit n'avoir pas besoin.

Il s'étoit brouillé depuis quelque tems avec le Sidi pour des raisons d'intérêt que les Anglois ne manquerent pas de grossir par leurs Agens secrets. Il étoit question d'une portion des droits qui revenoient au Sidi, & que le Nabab avoit affectée au paiement des laks promis aux Marates. Cette dette donnoit droit à ces derniers d'avoir deux Postes dans la Ville; & la proximité d'une Puissance aussi formidable devoit naturellement inquiéter le Nabab, & même donner à penser au Sidi dont l'autorité n'étoit que précaire. Mais on lui fit envisager le refus d'Aali navâz khan comme un trait d'avidité, & de prétendue supériorité.

Cid. p. cclxxxv

Miatchen cependant s'avançoit vers Surate avec quelques milliers de Cipayes dont plusieurs avoient servi dans l'Armée du Dékan, & avec des troupes de Nana. Des que le Sidi apprend qu'il est proche de la Ville, il va trouver la Beigom, dont il connoissoit les dispositions pour Miatchen, & lui offre d'aider ce Mogol à recouvrer la Nababie. Cette proposition fut reçue avec toute la vivacité

qu'une femme ambitieuse peut mettre dans ses passions. La Beigom en fit part à Miatchen, & lui envoya en même tems quelques fonds pour qu'il pût continuer son entreprise. Elle avoit sçu cacher ses dispositions à Aali navâz khan, lorsque ce Prince, après le Ramadan (le 8 Juin) lui avoit, selon la coutume, rendu visite.

Cette intrigue ne put être si bien conduite, que le Nabab n'en eût quelque vent. Il envoie en conséquence chez le Sidi qui lui assure qu'il n'est absolument pour rien dans le retour de Miatchen; & ces explications occasionnent une espece de reconciliation qui n'étoit que feinte de la part du Sidi, quoiqu'il l'eût confirmée par serment.

Miatchen sûr des intelligences qu'il avoit dans Surate, se présenta à la vûe de cette Ville. Les Troupes du Nabab sortirent deux fois contre lui, & furent obligées de rentrer avec quelque perte. Ce succès enhardit Miatchen; il passe la riviere, & s'empare sans peine de Render, grosse Aldée qui est presque vis-à-vis de la Forteresse. Quelques jours après il repasse la Riviere; le Sidi lui donne entrée dans la Ville, & la Forteresse canone le Dorbar. La Loge Françoise, dont les Chefs ne sont jamais entrés dans les querelles des Gouverneurs, devint le dépôt des effets les plus précieux même des personnes en place dans la Ville.

Les Troupes du Nabab livroient par intervalles, de petits combats à celles de Miatchen : mais il étoit aisé de voir, à la conduite de leurs Officiers, que la plûpart étoient gagnés. La trahison pénetra jusques dans l'intérieur du Dorbar. Aalina vâz khan préparé à tout événement, veut sçavoir ce qui lui reste de vivres. On ouvre en sa présence les jarres qu'il avoit fait remplir de riz, & il les trouve pleines de terre couverte d'une couche de riz. Ceux qui paroissent ses meilleurs amis, l'abandonnent. Il avoit confié son artillerie à deux Portugais, qui pour deux cents roupies enclouent ses canons; & lorsque le Nabab ordonne de faire feu, le Canonier disparoît, & les canons se trouvent hors de service. Aali navâz khan se voit

donc obligé de capituler : il ſort du Dorbar avec les honneurs dus à ſon courage, à ſa naiſſance, & ſe rend à la maiſon qu'il avoit dans la Ville, où il a vécu depuis en ſimple Particulier, reſpecté des Noirs & des Blancs, & même de ſes propres ennemis.

1758. Par cette révolution qui arriva en Décembre, & qui ne fut ſuivie d'aucun pillage, la Nababie rentra dans la famille de la Beigom, Veuve d'Azeret khan, belle-ſœur de Tegh beig khan, & dont Miatchen avoit épouſé la fille. Ci-d.p.cclxxvj

Les honneurs de la victoire furent pour le Sidi qu'il falloit endormir ſur le précipice qu'il venoit de ſe creuſer, en ſe privant du ſeul appui ſur lequel il pût compter. Le nouveau Nabab ne manqua pas de le flatter : & dans le fond, il eût été bien-aiſe de le voir aſſez fort, pour pouvoir, joint avec lui, rompre les projets des Anglois, qui alors ne l'aimoient pas plus que ſon neveu, & qui avoient deſſein de mettre Fares khan à ſa place. Auſſi, lorſque ſur la fin de Décembre, le Chef François, M. le Verrier, alla prendre congé de lui, ce Prince lui demanda-t-il, pourquoi les François ne venoient pas à Surate, pourquoi leur pavillon n'étoit pas élevé dans leur Loge; ajoutant, que ſous ſon premier Gouvernement, il avoit écrit à Pondichery pour faire revivre à Surate le commerce des François. Le Sidi que le Chef François avoit vu preſqu'enfant, lui tint les mêmes Diſcours, le chargea, ainſi que le Nabab, de Lettres pour le Gouverneur de Pondichery, relatives à cet objet, & lui rendit ſa viſite à la Loge Françoiſe; honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun Chef Européen.

Malgré les careſſes de Miatchen, le Gouverneur de la Fortereſſe avoit vent de ce qui ſe tramoit contre lui à Bombaye; il auroit deſiré de voir les François puiſſants à Surate, convaincu que les Hollandois n'étoient propres qu'à dominer, & non pas à ſe ſacrifier pour leurs amis. Mais quand Pondichery auroit eu quelques vûes générales ſur le Comptoir de Surate, l'état des François dans l'Inde leur permettoit-il d'aller chercher les Anglois près du Golfe du Cambaye, après être devenus dans le Bengale la victime

victime de leur ambition ; & tandis qu'à la Côte de Coromandel on se croyoit à peine en état de leur résister ? Il y avoit un moyen presque sûr de faire échouer les Anglois ; c'étoit d'armer contr'eux les Marates : la chose étoit facile, & on ne la tenta pas.

Bombaye connoissoit parfaitement la position critique dans laquelle se trouvoient nos Etablissemens. Aussi les Anglois continuerent-ils tranquillement les préparatifs de l'Expédition de Surate, sans même que la présence d'un Vaisseau Danois de soixante pieces de canon, leur portât ombrage. Ils eurent en même tems la prudence de confier l'exécution de leurs projets à l'homme le plus propre à couvrir en quelque sorte par les bonnes manieres le mal qu'il étoit obligé de faire : c'étoit M. Spencer, qui releva M. Ellis parti en Décembre 1758.

Il falloit au moins un prétexte pour commencer les hostilités. Les gens des Anglois ont querelle avec quelques Sidis : ceux-ci se défendent en braves ; & il y a du sang de répandu. Sur cela, plaintes portées à Bombaye ; la prétendue tyrannie du Sidi exagérée. Il y avoit déja à la rade deux Vaisseaux de guerre de l'Escadre de l'Amiral Pocok ; la flotte Angloise, composée de quelques Vaisseaux de Compagnie & de quantité de Barques de transport, étoit commandée par le Capitaine Watson. Dès que les Anglois apprennent qu'elle a mis à la voile, tout le Conseil, sur le prétexte d'une partie de promenade, sort de Surate le 3 Février sur le soir, & se retire à la Barre, pour y attendre les Vaisseaux. Ils laisserent à leur Loge un Employé, nommé Erskinne, qui sçavoit très bien le Maure, avec un Officier, trente Soldats & cent cinquante Cipayes, pour tenir seulement le Sidi en respect. Le Poste étoit dangereux ; les desseins des Anglois étoient connus. Les Marates qui en étoient instruits firent dire au Chef François de se tenir sur ses gardes ; ajoutant qu'il n'avoit rien à craindre de leur part, mais qu'ils ne répondoient pas des Anglois.

Voy. les Prétextes supposés dans les Mém. du Col. Lawrence, T. II. p. 46, 49.

1759.

Le Sidi quelques jours auparavant avoit été voir Aalinavâs khan ; & le 6 du même mois, le Parse Manscherdji,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

accompagné d'un de ses Officiers, retourna chez ce Seigneur. Ces visites avoient sans doute pour objet, des secours que le Sidi prévoyoit bien qu'il ne devoit pas attendre de Miatchen. Aali navâz khan au lieu d'insulter à sa situation, & de lui reprocher la conduite qu'il avoit tenue à son égard, lui fit présent d'un cheval de deux mille roupies, & ne voulut entrer dans aucune ligue, résolu de vivre particulier.

Le Sidi fit aussi demander à M. Boucard, Négociant François, des canons qu'il avoit dans le Jardin François : mais le Chef du Comptoir François, les lui fit refuser, à cause de la neutralité qui étoit à Surate entre les Nations Européennes. Le même Chef, au risque de voir brûler deux Vaisseaux dans lesquels il avoit un intérêt considérable, n'avoit pas voulu permetrre aux Anglois de s'en servir, quoique M. Spencer, qui sentoit l'avantage qu'il pouvoit en tirer, lui eût offert la valeur du plus grand (le *Louis-Quinze*) qui étoit de 32 pieces de canon.

La seule ressource étrangere qui restât au Sidi, étoit le secours des Hollandois : ils étoient au moins aussi intéressés que lui à empêcher les Anglois de prendre sur la Ville l'ascendant que la réussite de leurs projets *alloit leur donner*; sans parler des entraves que la Forteresse pourroit mettre au commerce des Nations établies à Surate. Ils avoient plus de deux cents Soldats; & quarante François auroient suffi pour défendre la Forteresse. Mais le caractere des Puissances foibles est de faire ce qu'il faut pour donner occasion à une plus puissante *de les écraser*, & de ne pas sçavoir se servir de leurs *avantages*, *lorsqu'elles sont en forces*. Les Hollandois ne voulurent pas prendre ouvertement le parti du Sidi, en employant à sa défense celles qu'ils avoient à Surate; mais ils entretinrent correspondance avec lui : & tandis que les Anglois entroient dans la Forteresse par une porte, le second du Comptoir Hollandois en sortoit par l'autre, au sçu de toute la Ville.

Je reviens aux Anglois. Ils s'étoient retirés à la rade trop précipitamment. Il fallut y attendre assez de tems l'arrivée de leurs troupes, qui ne se trouvant pas réunies

& prêtes aux eaux vives (qui ne viennent que de quinze en quinze jours) furent cause qu'il mirent près d'un mois à se rendre à la hauteur du Jardin françois; c'est-à-dire, à faire environ trois lieues dans la riviere de Surate. Ce qui les retarda le plus, ce fut une Galiote à bombe qui toucha deux fois sur le banc des Dombous. Pendant ce tems, la Ville étoit en combustion; chacun tâchoit de mettre ses effets en sureté.

Le 17 Février, les Anglois arriverent à Ombra, qui à une petite lieue de Surate. Le Sidi vit alors clairement que Miatchen alloit l'abandonner, malgré les obligations qu'il lui avoit, & quoiqu'il eût auprès de lui dans la Forteresse un de ses fils comme en otage.

Le 20, les troupes du Sidi investirent la Loge des Anglois, tandis que leurs embarcations étoient à une demi-portée de canon du Jardin françois : le même jour il repoussa leurs troupes; & ses gens tirerent un bon augure, de ce que d'un coup de canon ils avoient tué quatre Soldats & abbatu le Drapeau Anglois.

Le 22 Février, le Sidi s'empara du Jardin Anglois, & y mit des batteries qui incommoderent ses ennemis. Le lendemain il plaça des Tchokis dans le Jardin François; & sa réponse aux protestations du Chef François, fut qu'il ne faisoit que prévenir ses ennemis, & que lui, Chef François, ne pourroit pas les empêcher de s'en emparer. Bientôt les Anglois se trouvant arrêtés vis-à-vis ce Jardin par les eaux basses, en chasserent les troupes du Sidi, s'y posterent, & firent jouer de-là, le 25, deux pieces de vingt-quatre & un mortier de treize pouces. Ils placerent le *Louis-Quinze*, Vaisseau François, à l'avant de leurs Galiotes à Bombe, pour les garantir du feu de la Forteresse, tandis que le Sidi d'un autre côté brûloit trois de ses propres embarcations & les maisons qui pouvoient masquer son canon.

Le Jardin François fut pendant plusieurs jours le théâtre de la guerre & devint la proie des flammes & de l'avidité des Soldats. Le terrein des Hollandois qui se trouvoit entre deux feux, reçut aussi des dommages considérables, malgré leur beau Parapet. Ils eurent l'imprudence de se plain-

dre avec hauteur aux Anglois. La réponſe de ceux-ci fut que, s'ils ſe fâchoient pour quelques coups de canon perdus, on leur en enverroit directement.

Les Anglois canonerent la Forteresse pendant plusieurs jours, ſans gagner un pouce de terrein. Lorſqu'ils virent toutes leurs embarcations en riviere, & que toutes leurs forces, qui conſiſtoient en huit cents cinquante Européens, Artillerie & Infanterie, & quelques milliers de Cipayes, ſe trouverent réunies, ils ſe préparerent aux eaux-vives, qui devoient commencer le premier Mars, à faire une attaque générale. Ils avoient abondance de munitions de guerre. Le Capitaine Maitland, Commandant des troupes de terre, qui étoit du Regiment Royal-Artillerie, en avoit demandé beaucoup à M. Bourchier, Général de Bombaye; diſant qu'il ne connoiſſoit pas ſon ennemi, & ne le mépriſoit pas. Cette expédition leur avoit déja coûté bien du monde. Le 27, ayant appris de quelques-uns de leurs gens qu'il n'y avoit perſonne dans leur Jardin, le Capitaine Fenche partit avec deux cens hommes pour en prendre poſſeſſion: mais y il fut reçu de maniere à ne plus ſe fier à de pareils rapports, & obligé de ſe retirer avec perte de quarante-huit hommes.

Enfin la nuit du premier au deux Mars, huit embarcations monterent à la hauteur du Bender du Sidi; & à trois heures du matin, commença l'attaque générale qui dura jusqu'à neuf heures: elle fut meurtriere pour les Anglois; mais ils entrerent dans la ſeconde enceinte de la Ville, prirent leur Jardin, le Bender du Sidi, nettoyerent le Jardin de Tcelibi, & commencerent à bombarder la Forteresse avec trois mortiers à la diſtance de ſept cents verges. Ils traiterent en même tems avec Miatchen, à qui ils laiſſerent malgré eux le Dorbar, lui donnant Fares khan pour ſecond [1]; & ce Prince leur ouvrit en conſéquence la

[1] Voy. dans les *Mém. du Col. Lawrence* (T. II. p. 57 & ſuiv.). les pour-parlers qui eurent lieu entre les principaux de la Ville, & M. Spencer, qui vouloit donner le Dorbar à Fares khan. Les premiers, malgré les promeſſes qu'ils avoient (ſoi-diſant) faites aux Anglois, (voyant qu'il n'étoit plus queſtion de

Porte de la Mecque de la premiere enceinte. Le Sidi se voyant abandonné par le Nabab, qui prétexte que sa famille est à Bombaye, entre les mains des Anglois, leur envoye demander ce qu'ils veulent, pourquoi ils l'attaquent. De leur côté, point d'autre réponse que, *la Forteresse ou la guerre*; M. Spencer refuse même de lui députer personne. Le bombardement recommence le 3 à six heures du matin & dure jusqu'au soir. Le Sidi se défend foiblement: sa maison, celles de quelques Particuliers & la Tour dominante de la Forteresse sont endommagées par les bombes au commencement de la nuit; trois de ses Jemidars prennent la fuite. Epouvanté par ce fracas, plûtôt que vaincu, le Sidi, la nuit même, demande à capituler, & consent à livrer la Forteresse. Il en sortit en effet, sans rien emporter de ce qui y étoit; & elle resta fermée, jusqu'au moment où les Anglois y entrerent.

Le siége de la Forteresse de Surate dura proprement sept jours (du 25 Février à la nuit du 3 au 4 Mars), qui furent coupés par une tréve de deux jours & demi. Il y eut soixante-douze bombes de lancées. Le nombre des morts, du côté des Anglois, fut de cinquante-quatre hommes, parmi lesquels se trouverent trois Capitaines; ils eurent plus de quarante blessés, & la desertion leur enleva une centaine d'Européens; le tout bien par leur faute. Jamais en effet entreprise ne fut plus mal conduite que leur marche, depuis la barre jusqu'à Surate. Ils dévoient arriver tous dans les mêmes eaux, & donner ensemble; alors la prise de la Forteresse eût été l'affaire d'un jour ou deux: ou bien il falloit former un Camp hérissé de canons, pour arrêter les sorties & la Cavalerie, & se contenter de bombarder. La foiblesse de l'argamasse des magasins à poudre eût bientôt obligé le Sidi de se rendre, quand la désertion (qui ne déshonore pas en Asie), ne lui eût pas enlevé une partie de ses troupes.

L'étoile des Anglois l'a emporté à Surate sur les fautes

placer Fareskhan dans la Forteresse), insistent pour que Miatchen reste Nabab; & M. Spencer est obligé d'y consentir: suivent après cela les conditions du Traité entre Miatchen & les Anglois.

qu'ils ont faites au siege de la Forteresse, & la conduite de M. Spencer a affermi une conquête qui, si le Sidi eût eu de la tête, & que le Nabab l'eût secondé, pouvoit avoir pour les vainqueurs, les suites les plus funestes. En effet, rien n'étoit plus facile, même après la prise de la Forteresse, que de les écraser dans la Ville.

Ils y entrerent le quatre au matin; & les Tchokis qui environnoient la Loge, ayant été retirés, M. Erskine se rendit auprès de M. Spencer avec une foible escorte. Après cela le Capitaine Watson, qui commandoit la Marine, alla au Dorbar avec un détachement de soixante-dix à quatre-vingts hommes. Au retour, comme il vouloit passer devant la maison que le Sidi avoit dans la Ville, pour se rendre à la Loge Angloise, les gens de celui-ci s'opposerent : il y eut en route trois Anglois de tués ou blessés, & une quarantaine d'hommes du côté du Sidi. Arrivé près de la Loge, le Capitaine Watson, seul, à cheval & très-mal monté, crie à l'Officier qui gardoit la Loge, de faire sortir son détachement; celui-ci lui répond d'un balcon qui donne sur la rue. Lorsque les deux détachemens sont réunis, ils entrent dans la Loge accompagnés de quelques Cipayes, ayant dans le centre une piece de canon dont l'affût étoit en fort mauvais état, & dont les bœufs s'étoient détachés à quelques pas de-là. Ils furent bientôt rejoints par un second détachement qui avoit pris un autre chemin, après avoir essuyé de tems en tems quelques coups de fusil tirés par l'ordre du Sidi. Un Officier, nommé Hamilton, reçut même un coup de Katari dans la cuisse, étant à la tête de sa Compagnie, sans qu'on pût attraper celui qui l'avoit frappé. Enfin Miatchen envoya des Tchokis pour défendre la Loge Angloise; il en posta d'autres autour de la maison du Sidi : les Anglois y en placerent aussi, & braquerent six pieces de canon devant la Forteresse.

Pendant ce boulvari, il sembloit que les Anglois eussent perdu la tête, & rien n'étoit plus facile que de les assommer dans les rues, partagés comme ils étoient par détache-

mens qui ne pouvoient se soutenir. Lorsque tout leur monde fut rassemblé, ils se virent un corps de huit cents hommes portant chapeau, Blancs & Topas, & huit à neuf cents Cipayes. Ce fut avec ce Cortege, qu'ils entrerent dans la Forteresse à neuf heures du soir, en assez bel ordre. Tout se passa sans pillage; ils avoient même ordonné d'effrayer simplement en tirant à poudre, s'il y avoit émeute, & de ménager les hommes : c'étoit le commencement de l'administration de M. Spencer. Ils trouverent dans la Forteresse cinquante mille mans de poudre.

Tout étant préparé pour le triomphe des Anglois, le lendemain, cinq Mars, à six heures du matin, leur Pavillon fut hissé seul à la Forteresse & sur les embarcations du Sidi, & salué d'une décharge générale de l'artillerie de la Place, de celle des Vaisseaux, & de la mousqueterie. A midi les salves recommencerent, lorsque les Anglois rentrerent dans leur Loge. L'ordre dans lequel ils marcherent du Fort à la Loge, avoit quelque chose d'imposant pour le Peuple & d'humiliant pour les Grands.

A la tête paroissoit un élephant portant le Pavillon du Nabab, entouré d'un millier de Cipayes. Après eux venoit M. Spencer porté en Palanquin, entre Fares khan, second de la Ville, & le fils du Sidi de Rajpouri, aussi en Palanquin. Ils étoient suivis du fils de Miatchen & du Capitaine Watson à cheval, & de deux grands Jemidars aussi à cheval, qui précédoient quatre carrosses tirés par des bœufs, où étoient les Conseillers du Comptoir & les autres Employés. La marche étoit terminée par Jagrenat, Courtier de la Loge Angloise, suivi d'un éléphant, de plusieurs chameaux, & d'une foule de Cipayes, Dobachis &c.

Ainsi finit l'expédition des Anglois à Surate, bien conçue, mal concertée & encore plus mal exécutée. Ils y perdirent plus de deux cents Européens, quoiqu'ils eussent pour eux le Nabab; qu'ils fussent maîtres de la riviere; que Bombaye fût presque à la porte; & ils ne dûrent leur succès qu'à l'imprudence d'un homme sans expérience (le Sidi), & au fracas, inusité dans ces Contrées, que firent leurs bombes.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Les choses dans la Ville resterent comme elles étoient avant la prise de la Forteresse par les Anglois. Les Européens conserverent leurs Comptoirs, leurs Privileges; Miatchen garda le Dorbar; mais Fares khan, son second & l'homme des Anglois, fut le vrai Nabab: Vali-eul-lah [1] fut chargé des dehors de la Ville.

Les Marates qui dans les querelles des Princes du Pays avoient coutume de se rendre nécessaires, & de partager les dépouilles du vaincu, furent obligés, dans cette révolution, d'être pour quelques tems simples spectateurs. Un corps de leurs troupes s'approcha de la Ville; ils eussent voulu négocier avec Miatchen, malgré les protestations qu'ils avoient faites aux Anglois: & il est certain qu'un François député de Pondicheri à Ponin, auroit facilement tourné leurs armes contre les assiegeans. M. Spencer tint ferme, les éloigna poliment, éluda leurs offres de service, & déclara que pendant le siege il ne laisseroit approcher personne de la Forteresse. Les Marates se présenterent à la Loge Angloise le 11 du même mois de Mars; & après plusieurs poursuites, obtinrent le 24, trente-cinq mille roupies, dont ils furent obligés de se contenter, parce que Nana écrivit à leurs Chefs, ainsi qu'au *Nabab* & aux principaux Marchands, que les Anglois n'avoient agi que par son ordre.

Les Européens lésés dans cette guerre, n'avoient pas de dédommagemens à attendre, comme dans celle de Sabder khan; le plus grand mal étoit venu des Anglois qui étoient trop puissans pour faire des *restitutions*: ils avoient la Forteresse, un emplacement considérable près de cette Place appartenant au Sidi, sa flotte, un grand Caravanserai, & ils étoient encore maîtres des deux portes de la Ville entre lesquelles leur Jardin étoit situé. Aussi les Hollandois envoyerent-ils complimenter M. Spencer, au lieu de

Ci-d. p. cclxxxv.

[1] Dans les *Mém.* du Col. Lawrence, T. II. p. 51. Ce Maure est représenté comme un fourbe, qui avoit sacrifié Aali navâz khan, & qui offroit aux Anglois d'agir contre Miatchen

se plaindre des dégats causés dans leur Jardin. Les Anglois ne firent que rire de la députation, sans marquer aucune sensibilité à la part que les Hollandois prenoient à leurs succès. Ceux-ci s'aviserent quelques jours après de se brouiller avec les Anglois pour un salut de Vaisseau : mais leur Chef trouva le moyen de renouer avec M. Spencer, du moins politiquement, & lui rendit le 15 une visite d'une demi-heure. La réception de la part du Chef Anglois fut assez froide, quoique polie; & c'étoit tout ce qu'ils méritoient. D'un autre côté, ils recevoient tous les jours dans la Ville de nouveaux affronts. Leurs coulis étoient fustigés dans le Bazar par les ordres de Fares khan. M. Taillefer veut faire bâtir une cuisine; le terrein qu'il destine à cela dépend de la Forteresse; & la permission dont il a besoin lui est refusée.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Les François qui étoient moins puissans, furent traités avec plus d'égards, quoiqu'ils fussent les seuls qui n'eussent pas complimenté les Anglois : mais au fond ils ne reçurent que des paroles. Le 6, M. Spencer donna ordre d'évacuer leur Jardin; & quelques jours après il envoya le second du Conseil, assurer le Chef François des dispositions pacifiques de sa Nation à cette partie de la Côte, ajoutant qu'on lui rendroit ses Vaisseaux dont le besoin de la guerre l'avoit obligé de se servir. En effet, sur la fin du mois, le *Louis-Quinze* fut rendu dans l'état où l'avoient mis les canonades du Sidi. Le Chef François ne jugea pas que cette restitution méritât un remerciement; & les Anglois ne blâmerent pas sa fierté. Restoit le Nabab auquel on pouvoit demander des dédommagemens pour près de cinquante mille roupies de perte. Le Chef François s'adressa au Dorbar; on le pria d'attendre, on lui promit qu'il ne perdroit rien; & ce fut toute la satisfaction qu'on lui donna.

Les Sidis, esclaves de Tegh beig khan, se sentirent de la chûte de celui de la Forteresse. Adji Massoud, honnête homme, perdit le Gouvernement de Render. Sidi Jafer, caractere fourbe, intrigant & cruel, obligé de plier sous Fares khan, eut bien de la peine à se soutenir.

Mém. du Col. Lawrence, T. II. p. 51. 52.

Le Sidi retiré dans la maison qu'il avoit à Surate, y

étoit en apparence tranquille : Fares kan lui avoit fait dire de ne garder que dix pions, jusqu'à ce qu'on le menât à Bombaye. Le 14, le Capitaine Watson sur quelques soupçons, lui rendit visite, & trouva dans sa maison vingt barils de poudre & un grand nombre de canons. On découvrit aussi que plusieurs des premiers Maures de la Ville, avoient chez eux des soldats cachés. Cela fit retarder le départ des embarcations & des Troupes Angloises. Tout ce qui étoit dans la maison du Sidi fut enlevé ; & on lui donna une garde de trois cents hommes, plus pour le veiller que pour le défendre.

L'*Intrus*, espece de Carnaval qui dure quinze à vingt jours, finit cette année le 16 Mars au matin : les deux derniers jours avoient été remarquables par des folies de toute espece. Après cette fête, Fares khan se rendit à la Loge Angloise, d'où il sortit le soir avec M. Spencer, pour aller au Dorbar le faire reconnoître en qualité de Gouverneur de la Forteresse. Ils étoient précédés du Pavillon Anglois, suivi de celui du Nabab ; après eux venoient Sidi Jafer, Vali Eullah & plusieurs Officiers Anglois en carrosse, sans Troupes Européennes : le Sayed les avoit précédés au Dorbar. Le lendemain de cette visite, les Anglois hisserent à trois heures après-midi le Pavillon Mogol à la Forteresse avec le leur, & les assurerent tous les deux par des décharges d'artillerie : on battit le Nogara ; ils répandirent même dans le Public qu'ils enverroient à l'Empereur de l'Indoustan le revenu de la Forteresse. Ce n'étoit pas assurément leur intention. Ils n'auroient pas même eu pour les Maures cette premiere condescendance, qui, au fond, ne leur ôtoit rien de ce qu'ils étoient venus chercher à Surate, s'ils n'avoient pas craint les suites du zele patriotique. Le pays dépendoit toujours du Mogol ; & les Maures de considération étoient choqués de ne plus voir son Pavillon à la Forteresse. On disoit qu'Aali navâz khan, le Sayed, le Sidi même, excités par les Hollandois qui leur faisoient entendre qu'ils alloient être comme à Bombaye, sujets des Anglois, complottoient d'ôter cette tache au nom Mogol. Surate d'un autre côté se recrioit, disant que les

Ci-d. p. ccxvj.

François regarderoient la Ville comme Angloise, & prendroient ses Vaisseaux.

Les affaires ayant été arrangées par les bonnes façons de M. Spencer, qui sçavoit rendre supportables les traitemens les plus injustes, les Anglois, le 20 Mars, embarquerent pour Bombaye une centaine de soldats. Ils se préparoient à y faire passer le reste de leurs troupes ; mais le 31, ils reçurent ordre du Conseil supérieur de les garder : en effet, ils en avoient encore besoin pour imposer au moins à ceux qui auroient voulu remuer. Les Marates, le Sidi, les Maures de considération, le Peuple, tout étoit à craindre au commencement d'une administration qui mécontentoit également amis & ennemis. Le 4 Avril, les Troupes de Nana en vinrent aux mains, hors de la Ville, avec celles de Damangi, qui après avoir été pris par les gens du Chef des Marates, s'étoit sauvé à Aurengabad. Le 10 du même mois, la tyrannie de Fares khan occasionna une émeute. Son fils voulant exiger quelques sommes, il y eut bruit dans le Bazar ; ses Pions furent battus par des Parses, & plusieurs de ceux-ci blessés. Ordre aussitôt de Fares khan de prendre tous les Parses que l'on rencontrera. Le frere de Manscherdji tombe entre les mains de ses gens, & est renfermé. Manscherdji a l'imprudence d'aller le redemander ; il est lui-même arrêté : Jagrenat, son ennemi personnel, rappelle que ce Parse avoit menacé les Anglois du tems des pluies. Le second du Conseil Hollandois se rend aussi-tôt chez le Nabab, & reclame le Courtier de la Loge : mais Fares khan le refuse aux ordres mêmes de Miatchen. Enfin les premiers de la Ville qui craignoient pour le commerce, s'il y avoit rupture ouverte entre les Anglois & les Hollandois, Tchelibi, Sidi Jafer, Vali Eullah, vont solliciter la liberté de Manscherdji ; & après bien des pourparlers, ce Parse sort à minuit de chez Fares khan, exhallant sa colere en menaces, dont celui-ci ne craignoit pas les suites.

Ci-d. p. ccxij. suite de la note.

Ces restes d'incendie devoient inquiéter les Anglois. Cependant les besoins de leurs autres Établissemens, quoiqu'ils eussent appris, le 21 Mars, la levée du siege de Madras, les obligerent de renvoyer à Bombaye les forces avec

lesquelles ils avoient établi leur puissance à Surate; ils ne garderent que trois cents hommes. Le rembarquement se fit le 19, & deux jours après parut en rade un Vaisseau qui venoit charger des bleds pour Madras.

Il falloit, pour terminer aux yeux des Naturels du Païs & des Européens, ce qui concernoit la conquête des Anglois, que le Mogol leur envoyât la Commission de Gouverneur. Les Lettres du Visir, arriverent enfin à Surate [1]. Le Nabab les lut en plein Dorbar, le 11 Juillet; & les Anglois inviterent par des Députations & par des Lettres particulieres les Nations Européennes & les Marchands de la Ville, à venir, le 18 du même mois, assister dans leur Loge à la lecture de ces Lettres, qui, par provision, en attendant le Firman du Mogol, leur donnoient pouvoir de garder la Forteresse, & la Daroguie (l'Intendance) de la mer avec les Prérogatives attachées à ces Places.

Le Chef Hollandois s'excusa de prendre part à cette cérémonie; les Portugais y députerent leur Courtier. Le Chef François crut devoir marquer aux Anglois ce qui l'empêchoit d'envoyer à leur Assemblée. Ses raisons en général étoient qu'il n'y avoit que le Nabab, représentant à Surate le Mogol, qui eût droit de faire de pareilles convocations; que pour ce qui étoit des Nations Européennes, leurs Privileges étoient les mêmes, émanés immédiatement du Mogol; qu'elles ne dépendoient que de ce Monarque, & non les unes des autres; qu'au reste, il ne pouvoit, sans les ordres de ses Supérieurs, députer personne à des Assemblées de cette nature; démarche qui, vis-à-vis de la Ville, passeroit pour une reconnoissance solemnelle de la légitimité de leur puissance.

[1] On peut voir les différentes piéces que les Anglois recurent de Dehli, *dans les Mém. du Col. Lawrence*, T. II. p. 66-83. Les Anglois, dans la représentation qu'ils font au Mogol, lui dépeignent le Sidi comme un Tyran, un usurpateur, qui touchoit le Tanka sans protéger les Vaisseaux Marchands contre les Pirates. Ils ajoutent que les Habitans de Surate ont jetté les yeux sur eux comme seuls en état de les défendre; ce qui les a engagés à prendre la Forteresse, quoique, disent-ils, *nous ne nous mêlions dans ces Contrées du Monde que du Commerce de la Marchandise, & que nous n'aspirions ni à prendre ni à gouverner les Villes & les Pays.* (Ibid. p. 69). Il faut croire que ce langage est de stile: la conduite des Anglois dans le Bengale le contredit formellement.

La lecture de la Lettre du Visir se fit à la Loge Angloise à dix heures, au bruit de vingt-un coups de canon.

Les Maures que les Anglois avoient mis à Surate à la tête des affaires, leur donnoient de tems en tems des scenes dont la violence, quoiqu'analogue à la leur, pouvoit leur causer de l'inquiétude. Il falloit toute la douceur & toute la fermeté de M. Spencer pour en arrêter les suites. Fares khan, las apparemment de n'être qu'en second, après les services essentiels qu'il avoit rendus, crut qu'il n'étoit question que de se défaire de Miatchen, pour devenir Nabab; il gagne en conséquence six des gens de ce Prince, Cipayes & serviteurs, qui entrent la nuit dans son appartement pour l'assassiner. Le bruit qu'ils font en forçant les portes, les décelle; les Gardes viennent au secours, trois des Assassins sont pris; & sur l'assurance que le Nabab leur donne de leur grace, ils avouent que c'est Fares khan qui les a engagés à commettre cet attentat. Le lendemain, le fils du Nabab alla demander justice à M. Spencer qui se trouva fort embarassé. Le crime étoit avéré; ces hommes avoient montré un écrit signé de Fares khan; & les Anglois avoient besoin de lui. Le Chef Anglois fit appeller trois fois Fares khan, qui, sous différens prétextes, ne parut pas tant que ceux qui déposoient contre lui furent à la Loge Angloise. Mais dès qu'il les sçut partis, il se rendit chez M. Spencer, & l'assura que le Nabab avoit formé contre lui le même dessein. L'affaire dormit deux jours : le troisieme, Fares khan, Sidi Jafer, le fils du Nabab & le Capitaine Watson, allerent au Dorbar, tous quatre dans le même carosse. Le Nabab & Fares khan se donnerent la main; & l'on présenta le Bethel en signe de reconciliation.

On emploie les Scélerats pour de certaines entreprises, & l'on voudroit, quand on a obtenu par leur moyen ce que l'on desiroit, se défaire d'eux, parce que l'esprit de violence & de rapine qui les anime, & qui est bon pour le coup de main, trouble la tranquillité que l'on a dessein d'établir : telles étoient à peu-près les dispositions des Anglois à l'égard de Fares khan. Si Aali navâz khan, dont

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

la droiture étoit connue, avoit été disposé à se prêter aux vûës des Anglois, c'est-à-dire, qu'il eût consenti à gouverner la Ville, en les laissant absorber le commerce, on lui auroit rendu la Nababie; les offres qu'on lui fit quelques années après, prouvent ce que j'avance ici.

Ce qui devoit mettre le sceau à la Conquête des Anglois, étoit le Firman du Mogol, ou du moins le *Houzbeul hokom* du Visir. Ils reçurent au commencement d'Août cette seconde piece, datée du 24 Juin; & le 13 du même mois, elle fut lûe à leur Loge avec l'appareil le plus imposant. Le Ministre dans son *Houzbeul hokom*, approuvoit au nom du Mogol ce que les Anglois avoient fait, déclaroit M. Spencer Keleidar de la Forteresse de Surate, & Daroga de la mer & de la flotte du Sidi; ajoutant qu'on lui enverroit les Firman & Paravana nécessaires pour ces deux Places: dans la seconde, les Anglois succédoient à Sidi Iakout khan, Keleidar de Rajpouri, avec les revenus accordés à ce Sidi par le Mogol.

La satisfaction qu'eurent les Anglois, de voir une partie considérable du revenu de Surate entre leurs mains, fut un peu troublée par un acte de fermeté qu'ils n'auroient pas attendue de la part du Chef François. On a vu ci-devant que celui-ci avoit refusé d'envoyer personne à la lecture de la premiere lettre du Visir; mais le sieur Boucard, Négociant François, y avoit assisté, sur le prétexte de quelques affaires. Ce Particulier étoit fort lié avec les Anglois. Lorsqu'ils se retirerent à la Barre, il reçut chez lui leurs effets les plus précieux. Il les sollicitoit alors vivement d'employer leur autorité pour lui faire payer quarante à cinquante mille roupies qu'il prétendoit lui être dûës par des Marchands de la Ville; affaire dans laquelle les Chefs François n'avoient pas voulu entrer, parce qu'ils la croyoient louche. Le sieur Anquetil de Briancourt sçachant qu'on avoit répandu dans Surate, qu'il avoit approuvé la demarche de ce Négociant, l'envoya sommer trois fois de sortir de la Loge Angloise, où il étoit lors de la lecture de la seconde Lettre du Visir. Il le refusa; on lui remit en présence des Anglois, une sommation par écrit au nom du Roi.

Ci-d. p. ccviij.

Il la mit dans sa poche, & resta à la Loge. Le Chef François prit ses mesures pour le faire arrêter sans esclande à son retour. Mais les Anglois, qui ne vouloient pas qu'un homme sortant de chez eux, reçût un affront, le firent escorter de cent de leurs Pions. Le Chef François, sans foiblir, lui envoye le lendemain ordre de se rendre aux arrêts à la Loge Françoise, sous peine de désobéissance. Ce coup le frappe; & M. Spencer qu'il consulte est le premier à lui conseiller la soumission à son Chef légitime [1]. Le sieur Boucard se rend donc à la Loge, & y passe vingt-quatre heures, au grand étonnement de la Ville qui n'avoit

[1] L'autorité du Chef François de Surate sur les Particuliers de sa Nation, reconnue légitime par les Anglois maîtres de la Forteresse, dans une circonstance où cet aveu devoit leur coûter, & le détail de leur Expédition, prouvent l'inexactitude de ce qu'on a avancé dans la seconde Edit. de l'*Art de vérifier les Dattes*, p. 800. col. 1. art. Georg. II. Voici ce qu'on lit dans cet Ouvrage. « Le 2 Mars suivant ils (les Anglois) s'emparent de Surate, à l'embouchure du Fleuve Indus, l'une des plus belles Villes de l'Inde, & la plus » Marchande, appartenante à l'Empereur du Mogol. Ils la pillent, ils y détruisent les Comptoirs des François, & en remportent des richesses inestimables, » sans que le Grand Mogol paroisse se ressentir de cet outrage.

1°. Surate n'est pas à l'embouchure de l'Indus, mais au commencement du Golfe de Cambaye. 2°. Les Anglois n'ont pas pris cette Ville; ils ne l'ont pas pillée, selon la force de ce terme, quand il est question d'une Ville prise. 3°. Les François n'y ont qu'un Comptoir, que les Anglois n'ont pas détruit. 4° Ce que les Anglois ont retiré de leur Expédition ne peut pas s'appeller des richesses inestimables. Il est vrai que les Particuliers, entr'autres les Chefs du Comptoir, y font de belles fortunes, en tyrannisant les Marchands, les Armateurs, & absorbant en quelque sorte le Commerce : mais la Compagnie Angloise, abstraction faite de toute autre considération, est plus chargée qu'enrichie par l'acquisition qu'elle a faite. D'abord les cinq à six laks de Marchandises qu'elle peut envoyer d'Europe à Surate, s'y débiteroient également quand elle n'auroit dans cette Ville qu'une Loge comme les autres Européens. D'un autre côté le Gouvernement de la Forteresse, l'entretien de la petite flotte qui protége la navigation de la Ville, & les dépenses de la Loge, causent par an aux Anglois au moins deux laks & demi de frais; & leur revenu réel consiste à peu-près en 70000 roupies de Jaguires affectés à la Forteresse, & en pareille somme que la Doüane peut leur rapporter. Aussi n'est-ce qu'avec bien de la peine qu'ils payent l'intérêt de ce que leur Compagnie doit à Surate, & qui montoit encore en 1765 à cinq à six laks. 4°. Enfin, en arborant à la Forteresse le Pavillon du Mogol, les Anglois se sont reconnus Vassaux de ce Monarque; & leur conquête a été ratifiée par les Firmans usités en pareille circonstance.

D'après ces Observations, communiquées aux Sçavants Auteurs de l'*Art de vérifier les Dattes*, l'article auquel elles ont rapport, a été corrigé dans un *Errata* particulier : malgré cela, les suites funestes qu'a eu pour mon frere la prise du Vaisseau Maure le *Fez Salam*, m'obligent de les placer ici.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

jamais vû chez les Européens un acte d'autorité de cette force. Fares khan avoit envie de le faire enlever; & la chose étoit facile. Le Chef François, pour faire voir le pouvoir que lui donnoit sa place, alla tranquillement le soir se promener à son Jardin, & traversa pour cela une partie de la Ville. Pendant les vingt-quatre heures que durerent les arrêts, le Nabab, le Sayed, Aali navâz khan, & plusieurs des Principaux de la Ville, envoyerent à la Loge Françoise, en sçavoir les raisons, & complimenter le Chef François. Deux jours après, les Anglois écrivirent au sieur de Briancourt une Lettre un peu forte, prétendant qu'il les avoit insultés en mettant aux arrêts une personne qui leur avoit rendu une simple visite: la réponse du Chef François, plus polie, ferma la bouche aux Anglois. Le mépris d'une sommation faite au nom du Roi, par un Chef légitime, méritoit punition.

Le Firman du Mogol, daté du 4 Septembre, arriva enfin à Surate. Il fut lû le 21 Novembre à neuf heures & demie du matin, sous une tente devant la Forteresse; & M. Spencer, après avoir bien établi l'autorité des Anglois dans la Ville, quitta Surate en Décembre 1759, pour aller prendre à Bombaye le Poste de Commissaire de la Marine. Il fut remplacé par M. Press, homme bouillant, fougueux même, & le plus propre à faire regretter l'administration douce, honnête & bienfaisante, autant qu'elle pouvoit l'être, de son Prédécesseur. J'aurai occasion de parler des procédés violens de cet Anglois dans la suite de cette Relation.

Ce que je viens de rapporter des troubles de Surate, peut donner une idée juste du caractere des Maures, des Marates & des Européens établis dans l'Inde. A Surate, substituez une Province entiere; au Nabab, un Soubehdar, le Mogol lui-même; au petit Chef Marate de cette Ville, Nana ou Moraro; aux Loges Européennes, des Établissemens tels que Mâdras, Pondicheri; aux Chefs des Comptoirs, des Gouverneurs; & vous trouverez les mêmes passions, les mêmes intérêts, les mêmes procédés. C'est ce qui m'a engagé à entrer à ce sujet dans d'assez grands détails.

Je reprens la suite de mes voyages. Arrivé à Surate j'allai descendre à la Loge Françoise où mon frère m'attendoit.

doit. On m'y donna tous les secours dont je pouvois avoir besoin; & quelques jours de repos me remirent assez bien des fatigues que je venois d'essuyer. Il me restoit pourtant toujours des symptômes de dyssenterie que le changement de nourriture ne fit qu'irriter. Voyant que le mal augmentoit, malgré la force de mon tempérament, & las des remedes & des visites d'un Européen qui se disoit Médecin, je me condamnai à une diete absolue; & par le moyen de plusieurs prises d'Ipékakuanha que j'avois apportées de Mahé, je me tirai moi-même d'affaire en un mois & demi.

Le genre de vie que je menai après ma convalescence, ne contribua pas peu à retablir ma santé, qui demandoit un régime austere. Plusieurs raisons m'avoient engagé à prendre un logement particulier, & à paroître rarement à la Loge Françoise. Le caractere sec, mordant & exigeant du Chef François avoit dequoi rebuter. C'étoient difficultés sur tout, longueurs éternelles, remises qui ne finissoient point, pour des choses que l'on pouvoit faire sur-le-champ. Après bien des allées & des venues, je vis enfin paroître les Docteurs Parses pour lesquels j'avois fait le voyage de Surate, & avec qui je devois m'instruire de la Religion de Zoroastre : c'étoient les Destours Darab & Kaous, Chefs d'un des partis qui divisoient les Parses de Surate (on verra plus bas l'origine de cette division). Il ne fut d'abord question que du Manuscrit qu'ils prétendoient venir de leur Législateur. Ils devoient me le copier pour cent roupies ; cela demandoit du tems : & pressé de regagner les années que je croyois avoir perdues, j'aurois voulu commencer sur le-champ l'étude de leurs anciennes Langues. Je m'apperçus dès-lors du manége des gens de la Loge. Ils cherchoient à se faire valoir, & craignoient que je ne devinsse trop-tôt au fait. Je résolus de me passer d'eux, & de conduire mes affaires moi-même. Pour cela, il falloit quitter la Loge Françoise où j'étois fort à l'étroit, & où je sentois déja que je gênois.

Ces contretems me touchoient moins que la conduite de mes Docteurs ; leur lenteur me désespéroit. Après trois mois de séjour à Surate, je reçus enfin le Manuscrit

Voyage aux Indes, Orientales, IIIe. Partie.

qu'ils m'avoient promis. C'étoit le *Vendidad*, vingtieme Ouvrage de leur Législateur, volume *in*-4°. écrit en Zend & en Pehlvi. J'ignorois alors qu'il fut tronqué & altéré, comme je le découvris dans la suite; & après leur en avoir payé le prix, je comptois me mettre sur-le-champ à l'étude de ce Livre. Mais les Adarous qui craignoient de me voir marcher trop vîte, voulurent me faire commencer par l'Alphabet: je pris en effet celui qu'ils me donnerent; & il me servit à démêler promptement les caracteres dans lesquels étoit écrit le *Vendidad*.

Ces premiers pas ne plurent pas à mes Docteurs, qui croyoient presque me voir échapper de leurs mains; les réponses aux questions que je leur faisois, furent plus réservées. Ils affectoient un ton mystérieux qu'ils croyoient propre à donner du relief à leurs Leçons. Leurs visites étoient interrompues par de longues absences, toujours sous prétexte des dangers qu'ils couroient en sortant de chez moi. Une autrefois, ils me parloient des sommes considérables que M. Fraser leur avoit offertes pour avoir des Manuscrits Pehlvis, & de la récompense qui étoit réservée en Angleterre pour celui qui auroit traduit leurs Livres sacrés.

Tant que M. le Verrier resta à Surate, il ne me fut pas possible de tirer des Docteurs Parses autre chose, que le *Vendidad Zend & Pehlvi*, & quelques éclaircissemens généraux sur leur Religion. Les sommer de leur parole, c'eût été peine perdue: s'appercevant même du peu de considération que le Chef François avoit pour moi, ils se retirerent insensiblement.

Ci-d. p. xl.

J'étois alors dans la situation la plus triste, exposé aux traitemens que j'avois éprouvés dans le Bengale. On me refusoit tout à la Loge Françoise, & avec une sorte de mépris, qui ne pouvoit qu'éloigner de moi les gens du Pays. Il fallut faire des sommations en forme au Chef François; me plaindre amerement de ses procédés au Conseil supérieur & au Gouverneur de Pondicheri; envoyer à celui-ci une copie des Lettres que je venois de recevoir de M. le Comte de Caylus & de M. Boutin, Commissaire du Roi à la

Cid. p. xxxv.

Compagnie des Indes, qui me recommandoit au Gouverneur, & l'autorisoit à m'avancer de l'argent; & en attendant la réponse à cette expédition, me voir hors d'état de rendre ce que j'avois emprunté à Goa, pour faire le voyage de Surate: il fallut me réduire même au Kischeri, pour de ce que j'épargnerois de mes appoitemens, payer une partie de mes dettes, acheter les Livres dont j'avois besoin; & avec tout cela, travailler.

Quelle étoit pourtant le fondement de cette conduite bizarre & dure de M. le Verrier, d'ailleurs homme de bon sens, de probité & même religieux? La rareté de mes visites, mon peu de soin à faire ma cour, l'éloignement que j'ai toujours eu pour l'esprit de parti, & sans doute le silence de Pondichery qui ne m'avoit pas annoncé à Surate sur le pied que je m'étois flatté. Je tire un voile sur ces contradictions qui montrent la foiblesse de l'humanité. Peut-être même le Lecteur ne me pardonnera-t-il pas de l'en avoir entretenu. Mais je ne pense encore qu'avec une sorte d'attendrissement aux réflexions accablantes & souvent prolongées fort avant dans la nuit, que je faisois sur l'abandon dans lequel je me trouvois, après être venu du fond du Bengale chercher & traduire à Surate les Livres de Zoroastre [1].

Au milieu de ces querelles, que je puis appeller domestiques, j'étois assez bien avec les Nations Européennes établies à Surate, & en particulier avec le Chef du Comptoir Hollandois, M. Taillefer, homme poli & lettré. Comme Manscherdji, son Courtier, étoit le premier des Parses de Surate, je pensai qu'il pourroit avoir, lui ou son Docteur, un exemplaire du Manuscrit que les Destours de M. le Verrier m'avoient copié. D'ailleurs, comme il étoit ennemi personnel de mes Destours, la ressemblance

[1] La nuit du 20 au 21 Sèptembre 1758, jusqu'au 22 à midi, il y eut à Surate une crue d'eau extraordinaire; la moitié de la Ville fut inondée: les eaux s'écoulerent le soir du 22 jusqu'au 23. Plusieurs vieillards m'assurerent qu'il y avoit trente-deux ans qu'on n'avoit vû l'eau si haute.

La nuit du trente Octobre, fète dans la Ville à l'occasion du *Divali*, premier jour de l'an des Gentils.

de son Manuscrit avec le leur devoit attester l'authenticité de celui de Darab : c'étoit le moyen de découvrir la vérité que d'avoir des liaisons dans les deux partis. Mes espérances ne furent pas vaines : M. Taillefer, sur la fin de Novembre, m'envoya le *Vendidad Zend & Pehlvi* de Manscherdji, me marquant que ce Parse lui avoit assuré que *c'étoit la Copie la plus authentique & la plus exacte qui fût à Surate.* Aussi me *prioit-il d'avoir soin qu'il ne s'en perdît point de feuillets, & de le lui renvoyer le plûtôt que je pourrois* [1].

Dès-que je me vis en possession de ce trésor, je le comparai lettre par lettre avec mon Exemplaire ; & y trouvant des différences considérables, je recrivis à M. Taillefer, pour le prier d'engager Manscherdji à me laisser son Manuscrit quelque tems. Mon dessein étoit d'en extraire, comme j'ai fait, les différences.

---

[1] Le 30 Décembre 1758, il y eut une éclipse de Soleil que j'observai simplement de mes yeux, prenant l'heure sur une montre ordinaire, & sans pouvoir déterminer exactement les portions du disque qui étoient éclipsées. A onze heures & demie, la partie australe du disque du Soleil étoit obscure. L'obscurité augmenta jusqu'à midi douze minutes : la partie orientale du disque formoit un croissant. A vingt minutes, la partie australe beaucoup plus claire : celle de l'Est toujours un peu prise. A trente minutes, le disque plus dégagé. A quarante minutes, encore un peu d'obscurité, ainsi qu'à cinquante-neuf minutes. Fin de l'Eclipse, à une heure un quart.

Tandis que j'attendois à l'Orient, en 1755 le départ des Vaisseaux, quelques-uns de mes amis & de mes Protecteurs faisant réflexion que je me trouverois dans l'Inde en 1761, au passage de Venus sur le disque du Soleil, crurent qu'il seroit bon de m'envoyer les instrumens nécessaires pour l'observation de ce phénomene. M. le Comte de Caylus & M. Lamoignon de Malesherbes firent les frais de l'envoi, qui devoit consister en une Pendule à secondes, un Quart de cercle, quelques verres &c. M. l'Abbé Barthelemy grossit la caisse de plusieurs bons Livres tirés de son Cabinet, & M. l'Abbé de la Caille (nom à jamais respectable pour moi), mon ancien Maître, se chargea de revoir les instrumens. La caisse fut portée à l'Hôtel de la Compagnie : mais, vrai-semblablement par une erreur de chargement, elle n'aura pas été mise sur les Vaisseaux. Deux mois après mon arrivée à Pondichery, j'écrivis à ce sujet à M. de Saint Ard, Directeur de la Compagnie, qui par sa réponse, du 15 Juillet 1756, me fit entendre que cette Caisse étoit restée à l'Orient, & que je la recevrois au plus tard en 1757. Quatre ans après, mon frere, dans une Lettre du 28 Janvier 1760, crut devoir marquer à M. de Leyrit que je ne l'avois pas reçue ; & en effet je n'en ai entendu parler ni dans l'Inde, ni à Paris à la Compagnie. Je sens malgré cela toute l'obligation que j'ai aux personnes qui ont bien voulu contribuer à cet envoi ; & c'est avec bien de la sincerité que je leur en marque publiquement ma reconnoissance.

La réponse du Chef Hollandois fut très-polie : sans m'accorder positivement ce que je demandois, il me promettoit d'en parler à son Courtier. Pour moi, résolu de profiter de l'occasion, je commençai mon travail. J'aurois souhaité que mes Parses m'eussent aidé dans ma revision : mais je craignois, si je leur en parlois, que la honte de se voir confondus, ne leur fît divulguer le service que Manscherdji venoit de me rendre; ce qui auroit pu porter ce Parse à redemander son Livre avant que j'en eusse tiré le parti que j'espérois. D'ailleurs, me voyant peu de fonds, ils se rendoient rares : à peine paroissoient-ils une fois en quinze jours.

Enfin pour sçavoir à quoi m'en tenir sur les différences que je trouvois entre deux Manuscrits que l'on me donnoit pour être les mêmes, je questionnai doucement mes Docteurs Parses. Ce fut aussi dans cette vûe que je leur payai assez largement quelques Ouvrages Persans dont ils cherchoient à se défaire, & que je les engageai à m'apporter un petit Dictionnaire Pehlvi & Persan qu'ils m'avoient promis, & que des prétextes inventés à-propos (ruses qu'il faut feindre de ne pas remarquer, quand on veut tirer parti des Asiatiques), les empêchoient d'achever.

M. le Verrier quitta Surate au commencement de Janvier 1759, & laissa le Comptoir François de cette Ville à mon frere, qui reçut quelques tems après la Commission de Chef.

Vers le commencement de Février, voyant que mes affaires languissoient, je dis au Destour Kaous que son Manuscrit étoit différent des autres *Vendidads* du Guzarate, & lui montrai sur-le-champ l'exemplaire de Manscherdji. Il pâlit à l'ouverture du Livre, & feignit d'abord de ne pas connoître cet Ouvrage, ajoutant que c'étoit quelqu'autre Traité : il voulut ensuite soutenir l'authenticité de son exemplaire, parce qu'il ne croyoit pas que j'eusse eu la patience de comparer les Manuscrits lettre par lettre, & me quitta d'assez mauvaise humeur. Le lendemain, Darab, son parent, plus habile & plus sincere, & qui voyoit d'ailleurs qu'il n'étoit plus temps de m'en imposer, m'apporta un exemplaire parfaitement semblable à celui de

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Manſcherdji, m'aſſurant que tous les exemplaires du *Vendidad* reſſembloient à celui qu'il me préſentoit ; que la copie qu'il m'avoit donnée d'abord étoit corrigée dans la Traduction Pehlvie : mais que dans le Zend, il n'y avoit que quelques tranſpoſitions & changemens de lettres de peu de conſéquence. Il promit en même-tems de m'en apporter une pareille à celle de Manſcherdji, & même un exemplaire tout Zend, ſans Traduction Pehlvie. Ces avances furent accompagnées du *Vocabulaire Pehlvi & Perſan* dont j'ai parlé plus haut ; de quelques autres Manuſcrits, tant en Perſan Moderne qu'en ancien Perſan ; & d'une petite Hiſtoire en vers de la retraite des Perſes dans l'Inde.

Cette Hiſtoire conduit à celle des Parſes actuels, & peut faire connoître ce reſte des Diſciples de Zoroaſtre, qui à Surate ont été l'objet principal de mes recherches : je crois en conſéquence qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici l'abregé

II. On ſçait qu'Iezdedjerd, dernier Roi Perſe de la Dynaſtie des Saſanides, fut détrôné par le Khalif Hazeret Omar Ketab, & mourut l'an de Jeſus-Chriſt 651. C'eſt à la premiere année du regne de ce Prince (de Jeſus-Chriſt 632), que commence l'Ére des Parſes.

El Macine. L. 1. ch. 4. Vie d'Othman.

La Religion de Zoroaſtre ceſſa alors d'être dominante en Perſe. Quelques mois après la mort d'Iezdedjerd, les Perſes perſécutés par les Mahométans, ſe retirerent dans le Koheſtan, où ils reſterent cent ans. Ils deſcendirent enſuite à Ormus, ſur le Golfe Perſique ; & après y avoir paſſé quinze ans, ils firent voile pour l'Inde, & prirent terre à Diu.

Abrah. Roger, Mœurs des Bram. p. 46. note.

Voyage d'Herbert, tr. de l'Angl. p. 72.

Les Parſes, & preſque tous les Peuples de l'Orient, conſultent dans les affaires importantes, les Livres Aſtrologiques. D'abord ils jettent le Dé, cherchent enſuite dans les Livres de Divination, qu'ils appellent *Fals*, le nombre qui a retourné, & agiſſent ſelon ce que porte l'endroit du *Fal* qui répond à ce nombre. Les Parſes au bout de dix-neuf ans, croyant voir dans leur *Fal* que le ſéjour de Diu ne leur convenoit pas, ſe rembarquerent ; &, après avoir eſſuyé une violente tempête, ils aborderent à un endroit riant & fertile,

Voyage de Mandeſlo, in-4e. L. I. p. 213. Henry Lord, Hiſt. de la Rel. des anc. Perſ. trad. de l'Angl. p. 139. 140. Hamilt. Acc. of the Eaſt Ind. T. I. p. 158.

ſitué environ à trois coſſes [1] Sud de Nargol, qui eſt à ſept coſſes de Daman ſur la route de Bacim.

Lorſqu'ils furent deſcendus à terre, un de leurs Chefs alla ſaluer Djadiraeh, Prince Indien de cette partie du Guzarate, & lui fit quelques préſens. Le Rajah le reçut fort bien : mais voyant enſuite que ces Etrangers étoient en grand nombre & bien armés, il craignit qu'ils n'excitaſſent quelque trouble dans ſes Etats; ce qui le porta à leur propoſer cinq conditions capables, à ce qu'il croyoit, de les détourner du deſſein qu'ils avoient formé de s'établir dans ſon Pays. La premiere condition étoit, qu'ils lui dévoileroient les Myſteres de leur Loi; la ſeconde, qu'ils quitteroient leurs armes; la troiſieme, qu'ils parleroient Indien; la quatrieme, que leurs femmes paroîtroient en public découvertes comme celles des Indiens; la cinquieme enfin, qu'ils célébreroient leurs mariages au commencement de la nuit, ſelon l'uſage du Pays.

Comme ces cinq articles ne contenoient rien de contraire à la Loi de Zoroaſtre, les Parſes y ſouſcrivirent, & préſenterent au Rajah le Précis de leur Religion. Ne craignez rien, lui dirent-ils, de notre part : nous ſommes amis de tous les Indiens. Nous ſervons Dieu; & l'amour de notre Loi, nous fait fuir les Miniſtres de l'enfer : nous avons tout abandonné pour elle. Deſcendus de Djemſchid, nous adorons Dieu & tout ce qu'il a créé, les bœufs, les troupeaux, l'eau &c. Nous honorons le Soleil, la Lune, le feu. Nous ceignons le Koſti qui eſt compoſé de ſoixante-douze fils. Nous croyons que les femmes qui ont leurs regles, ou qui ſont nouvellement accouchées, doivent être ſéparées du monde pendant quarante jours, ſans voir le Soleil. Le Rajah ſatisfait de cet Expoſé qui rentroit aſſez dans la Religion des Indiens, per-

[1] Généralement les meſures des diſtances varient beaucoup dans l'Inde. Les Indiens donnent le nom de *Coſſe* au *Koroh* des Perſans, lequel, dans les Livres, eſt le tiers du *Farſang* ou du *Gao*; meſures de 3000 toiſes. Voyez les *Farhangs Djehanguiri* & *Berhan katée*, aux mots *kos*, *gao*, *koroh*; & ſur le *farſang*, la note 30 du premier *Mém. ſur les anc. Langues de la Perſe. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. T. XXXI. p.* 391-392.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

mit aux Parſes de prendre le terrein qui leur conviendroit ; & ceux-ci approuvant le choix fait par leurs Chefs, bâtirent dans l'endroit qui leur étoit accordé, une Ville qu'ils appellerent Sandjan.

Quelque tems après leur paiſible établiſſement, le Chef des Deſtours rappella aux Parſes le vœu qu'ils avoient fait, d'ériger dans leur nouvelle Colonie un Temple au Feu Behram, s'ils échappoient à la tempête qui les avoit aſſaillis au ſortir de Diu. Le Peuple conſentit à l'accomplir ; & les Deſtours allerent en conſéquence demander au Rajah un terrein de trois Farſangs (neuf mille toiſes) en quarré, eſpace néceſſaire, pour que du Sanctuaire on ne pût pas même entendre la voix des Prophanes. Le Rajah acquieſça à leur demande ; & les Parſes, pleins de zele, contribuerent de tout leur pouvoir à faire fleurir le nouvel Établiſſement.

Mandeſlo, L. 1. p. 128. 155 Tavern. L. 1. c. 5. p. 37. Theven. c. 4. p. 16-17.

Trois cens ans, plus ou moins (depuis Iezdedjerd), ſe paſſerent ainſi ſans autres événemens remarquables. Après ce tems les Parſes ſe diſperſerent. Les uns allerent s'établir à Bankanir (à neuf ou dix coſſes de Banſdah) ; d'autres à Barotch (à douze lieues au Nord de Surate) ; ceux-ci à Ankleiſer (entre Surate & *Barotch*) ; *ceux-là à Cambaye* (à ſeize lieues au Nord de *Barotch*) ; pluſieurs à Bariao (Aldée, éloignée alors d'une petite coſſe du lieu où eſt la Fortereſſe de Surate, & qui forme maintenant au Nord un des Fauxbourgs de cette Ville) ; d'autres enfin à Nauçari (à dix coſſes Sud de Surate) [1].

Les deux ſiecles qui ſuivirent cette diſperſion ne préſentent rien de conſidérable. Avec le tems, Sandjan ſe dépeupla ; les Deſtours diſparurent : Khoſcheſt, jeune Mobed, & ſon fils, ſont les ſeuls exacts Obſervateurs de la Loi, dont l'Hiſtoire faſſe mention juſqu'à l'an ſept cents [2] (d'Iezdedjerd).

[1] Les Parſes du Kirman, écrivant l'an 885 d'Iezdedjerd, au mois Aban (l'an de J. C. 1516), à ceux de l'Inde, adreſſent leur Lettre aux Deſtours & aux Behdins de Nauçari, de Surate, d'Ankleſeir, de Barotch & de Cambaet. Dans le *Vieux Ravaët*, fol°. 261, *versò*. 279, *versò*.

[2] Les 700 & les 500 ans ſont des comptes ronds, au lieu de 750 à 760 &

Il

Il y avoit (plus de) cinq cents ans que les Parſes étoient établis dans l'Inde, lorſque les Mahométans parurent à Tchapanir (huit coſſes au-delà de Cambaye, ſur la route d'Ahmadabad). Le nom du Rajah de Sandjan étoit devenu célébre dans le Pays. Le Sultan Mahmoud (Mohammed Schah) étant ſur le thrône du Guzarate, voulut rendre ce Prince tributaire, & ordonna à Alaf khan, ſon premier Miniſtre, de marcher contre lui. Alaf khan partit auſſi-tôt avec ſoixante mille chevaux. Le Rajah ſaiſi de frayeur à la vûe de l'orage qui le menaçoit, fit venir les Deſtours Parſes, leur rappella les bienfaits dont il les avoit comblés, ainſi que ſes Ancêtres, & les engagea à le ſeconder dans cette guerre.

Voyage aux Indes Orientales IIIe. Partie.

Ci-d. p. cclxvj.

La revûe faite, il ſe trouva quatorze cents Parſes en état de porter les armes, & qui vouerent tous leur vie au Rajah. La premiere action fut ſanglante. D'un autre côté l'on combattoit pour la vie, pour la liberté; & de l'autre, pour la gloire. Le corps des Indiens tomba ſous le fer Muſulman. Alors Ardeſchir, un des Chefs des Parſes, propoſe à ſes freres de ſoutenir ſeuls les efforts des ennemis. Les Parſes, animés par ſon exemple, ſe préſentent en bon ordre, & répandent la terreur dans l'armée d'Alaf khan. Ils ne perdirent qu'un de leurs Chefs nommé Kaouſ, qui fut précipité d'un coup de lance. Le camp, les tentes & les bagages des Muſulmans devinrent la proie des Parſes vainqueurs.

560 ou 580. L'Auteur de cette Relation adopte ordinairement les plus courts, & ſes réſultats ſont aſſez difficiles à concilier avec la ſuite des événemens. Je ſuppoſe qu'il calcule d'après l'Époque d'Iezdedjerd, quoiqu'il ne la nomme qu'à la fin, à l'occaſion du tranſport du feu Behram à Nauçari.

Henry Lord (*Lib. citat. p.* 141.) dit que les Parſes diſperſés dans l'Inde *perdirent enfin le ſouvenir de leur origine & de leur Religion, juſqu'à ne ſçavoir plus d'où ils étoient deſcendus.* La ſuite de cette Hiſtoire prouve le contraire. Les Parſes ſe relâcherent, oublierent le Pehlvi : mais l'eſpece de fureur avec laquelle ils combattirent les Mahométans, fait voir qu'ils ne méconnoiſſoient pas les deſtructeurs de l'Empire de leurs ancêtres.

Ci d. p. clxxv. not. 1. lig. 4. au lieu de *Birvi*, liſez : *Éirvi.* P. cclxiv. not. 2. dern. lig. 8°. *Kokeh fils ſon khan*; liſez, *Kokeh khan.* P. cclxv. *Rois d'Ahmadabad.* 1°. En marge, au lieu de 18e. *ſiecle*, liſez 14e. *ſiecle* : & p. cclxix. not. lig. 29. *Il y a près de 400 ans*; liſez, *il y a plus de 400 ans.*

Voyage aux Indes Orientales; IIIe. Partie.

La déroute ne fut pourtant pas si générale, qu'Alaf khan n'eût mis promptement une nouvelle armée sur pied, & rassemblé les débris de la premiere. Il reparut quelques jours après à la tête d'un corps formidable de Musulmans. Quoiqu'affoibli par les actions précédentes, le Rajah ne refusa pas le combat. Les armées étoient en présence. Ardeschir, qui voyoit la supériorité de celle d'Alaf khan, demanda au Rajah la permission d'aller lui seul affronter l'ennemi, & partit aussi-tôt armé de toutes pieces, & un filet pendu à la selle de son cheval.

Aux paroles de mépris qui accompagnent son défi, se présente un brave de l'Armée d'Alaf khan. Tous deux, comme deux tigres altérés de sang, s'élancent l'un sur l'autre: mais la valeur d'Ardeschir fixe la victoire; il démonte son adversaire, l'enveloppe de son rêts, & lui coupe la tête. Alaf khan, furieux de voir son champion vaincu, jure la perte des Parses & celle du Rajah. Aussi-tôt les armées en viennent aux mains; le carnage des deux côtés est affreux; Ardeschir, le rempart des Parses, tombe percé d'un trait; plusieurs Chefs distingués & le Rajah lui-même restent sur-le-champ de bataille. La mort de ce Prince termine le combat: Sandjan fut livré au pillage, & le Pays réduit sous la Domination Musulmane [1].

Les Parses, obligés de quitter Sandjan, se réfugierent dans les montagnes de Bahrout (près de Tchapanir), où ils passerent douze ans. Ils se retirerent ensuite à Bansdah, Ville située huit à dix cosses en deça d'Aurengabad, emportant avec eux le Feu Behram. Leurs anciens amis allerent au-devant d'eux les recevoir en pompe. Bientôt le concours fut général à Bansdah. On y alloit de tout côté adorer le Feu Behram; ce qui occasionna un renouvellement de zele.

Ce fut à-peu-près vers ce tems qu'arriva dans le Guzarate

[1] Je pense qu'il faut entendre de l'invasion des Mahométans ce qu'on lit dans Henry Lord (*lib. citat.* p. 141.). Ce Voyageur rapporte qu'un des Rajahs qui avoient reçu les Parses dans ses Etats, fut attaqué par un autre Rajah qui conquit son Pays & passa tous les Parses au fil de l'épée, comme attachés au parti de son ennemi.

le Destour Ardeschir, qui venoit du Sistan. Ce Destour donna aux Parses une copie du *Vendidad*, avec la Traduction Pehlvie. Comme celle que leurs Peres avoient apportée * en venant dans l'Inde, s'étoit perdue, on en tira deux de l'exemplaire d'Ardeschir ; & c'est de ces deux copies que viennent tous les *Vendidads Zends & Pehlvis* du Guzarate.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

* Ci-d. p. cccxviij.

Quatorze ans se passerent sans évènemens considérables. On vit ensuite paroître à Nauçari un riche Parse, nommé Tchengâh schah, fidéle observateur de la Loi. Il distribuoit son bien aux pauvres, fournissoit aux Parses des *Kostis* & des *Saderés*, & travailloit à ramener à la pratique exacte de la Loi de Zoroastre, les Peuples que l'ignorance & les troubles avoient engagés dans plusieurs erreurs. Pour y réussir, il s'adressa aux Destours du Kirman, les consultant sur différens points de la Loi qui étoient négligés dans le Guzarate. Dans la suite, lorsqu'il se présenta quelque chose de douteux, les Destours de l'Inde, suivant l'exemple de Tchengah schah, écrivirent à ceux de l'Iran, & les réponses de ces derniers forment les Ouvrages qui portent le nom de *Ravaët*, c'est-à-dire, *rapport*, *coutume*, *Histoire*.

Ci-ap. T. II. p. 529. Pl. IX. 1. 2.

Tchengah schah représenta à ses Concitoyens qu'il étoit difficile d'aller adorer le Feu Behram à Bansdah, parce que la fête destinée à ce culte arrivoit le 9 du mois Ader, qui étoit le tems des pluies [1]. Il leur fit ensuite goûter l'avantage d'avoir ce Feu dans leur Ville, & les engagea à l'y faire transporter. Le Peuple applaudit à la proposition ; & le Feu Behram, l'an 785 d'Iezdedjerd (de J. C. 1415) fut apporté en pompe de Bansdah à Nauçari. Les trois Mobeds de Sandjan, qui l'avoient accompagné, furent chargés de le garder à leur tour avec les autres Mobeds.

[1] En 785 d'Iezdedjerd, le 9 du mois *Ader*, répondoit au mois d'Août ; c'est la fin de la mousson des pluies à la Côte Malabare : elles y sont encore abondantes, & les routes presque impraticables. Un siecle ou deux après Tchengâh schah la Fête du Feu Behram se seroit trouvée au milieu de cette mousson. Dans la Lettre que j'ai citée ci-devant (p. cccxx. not. 1.), parmi les Parses de Nauçari, paroît *Dehian Ranan, fils du frere de Tchengah schah.*

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ici finit le petit Poëme, qui contient l'Histoire de la retraite des Parses dans l'Inde. Ce que j'ai dit du *Vendidad* apporté par Ardeschir, des Lettres écrites par Tchengâh schah aux Destours du Kirman, & ce que je vais rapporter des querelles excitées entre les Parses de l'Inde, je le tiens des Docteurs Parses avec lesquels j'ai conversé.

Pendant deux siecles les trois Mobeds de Sandjan n'eurent que leur mois de service auprès du Feu Behram, ainsi que ceux de Surate, Cambaye, Barotch, Nauçari & Souali; & selon ce qui avoit été reglé, ils ne remplirent pas à Nauçari d'autre fonction sacerdotale: mais dans la suite, par la négligence des Mobeds des autres Villes, ils s'arrogerent le droit de garder seuls ce précieux dépôt; droit considérable, par le revenu qui y étoit attaché.

Tel étoit-il y a plus de cent ans l'état des Parses & de leur Religion dans le Guzarate. Personne ne songeoit à troubler les Destours de Sandjan dans leur Ministere, tant qu'ils se tinrent dans les bornes qui leur avoient été prescrites. Mais depuis, les Mobeds de Nauçari les surprirent dans des fonctions différentes de celles qu'il leur étoit permis d'exercer dans cette Ville, le Peuple aimant mieux s'adresser à eux pour les prieres, qu'à ses propres Prêtres qui avoient tué six Parses dans une émeute de Religion. L'affaire fut portée devant les Marates, sous le Gouvernement desquels les Parses, qui formoient le plus grand nombre des Habitans de Nauçari, avoient alors (comme à présent) un Chef particulier. Le Commandant Marate ordonna aux Destours de Sandjan de retourner dans cette Ville ou à Bansdah, & sur leurs représentations, leur permit d'emporter avec eux le Feu Behram.

Ces Destours le porterent d'abord à Barsal, qui est à peu-près à douze cosses au Nord-Ouest de Daman, & l'y garderent sept ans. De-là il fut transporté à Odouari, grosse Aldée à quatre cosses environ, au Nord de Daman. Ce fut l'an 1114 d'Iezdedjerd (de Jesus-Christ 1744) que le feu Behram sortit de Nauçari, qui l'avoit possédé

plus de trois cens ans ; & il fut porté à peu-près l'an d'Iezdedjerd 1121 (de J. C. 1751) à Odouari, qui est environ à douze cosses de Sandjan, Aldée où il avoit d'abord été adoré.

Voici ce qui avoit donné lieu au meurtre dont je viens de parler. Les Parses & les Mobeds de Nauçari étoient en dispute depuis long-tems au sujet de la rétribution qu'on devoit donner pour la lecture du *Vendidad.* Dans le feu de la division un Mobed, il y a plus de cent ans, fut victime de la fureur des Parses, & les autres Mobeds sacrifierent six Parses à leur sainte vengeance.

Ci-d. p. cclxivi not. 2. n°. 3.

Salabat khan, Gouverneur de Surate, informé de ce tumulte, envoya un Officier à Nauçari, qui dépendoit alors de cette Ville, avec ordre d'emmener les Mobeds à Surate. On en prit cent, que Salabat khan retint six mois prisonniers. Cependant les Parses de Nauçari avoient écrit à ceux de Surate la maniere dont les Mobeds s'étoient conduits, leur marquant de ne pas communiquer avec eux. Les Parses de Surate refuserent en conséquence aux Destours, qui avoient des liaisons avec les Mobeds de Nauçari, les droits qu'ils avoient coutume de leur payer. La division dura plusieurs années, & ne cessa que sous Kartalab khan. Les Destours, à la tête desquels étoit Espendiar, voyant qu'ils ne pouvoient vaincre l'animosité des Parses, résolurent d'employer la force. Ils se rendent chez le Gouverneur, lui portent leurs plaintes, & lui découvrent que les Parses ont un Chef riche & puissant parmi eux, nommé Dandjipatan. Kartalab khan le fait aussi-tôt renfermer avec onze autres Parses, & ordonne qu'on les batte avec des rotins : son but étoit d'en tirer quelques sommes considérables. Lorsque les Mobeds virent frapper ces douze Parses, la compassion fit taire la vengeance ; & croyant par-là les sauver, ils dirent au Gouverneur, que Dandjipatan n'étoit que le frere du Chef des Parses ; mais Kartalab khan indigné de la fourberie, fit prendre les Mobeds, & les renvoya bien fustigés. Ce cruel traitement toucha les Parses. Ils ne pûrent voir les Mobeds punis pour avoir voulu sauver leurs freres, sans se réconcilier avec eux. La paix se fit, & les

Ibid. n°. 4.

Parſes de Surate payerent aux Deſtours les droits qu'ils leur avoient refuſés pendant cinq ans.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Les diviſions dont je viens de parler n'étoient que le prélude de celles qui agitent maintenant les Parſes de l'Inde. Lors de mon arrivée à Surate, je les trouvai partagés en deux Sectes, plus animés l'une contre l'autre que ne le ſont chez les Mahométans celles d'Omar & d'Aali. Voici en peu de mots l'origine de ce Schiſme.

Il y a quarante-ſix ans, plus ou moins, qu'il vint du Kirman un Deſtour fort habile, nommé Djamaſp. Il avoit été envoyé pour réunir les Parſes diviſés à l'occaſion du *Penom*, linge double dont les Parſes, dans certaines circonſtances, ſe couvrent une partie du viſage. Les uns vouloient qu'on le mît aux mourants, d'autres ne le vouloient pas. Djamaſp décida en faveur des derniers, ſelon l'uſage du Kirman. Si ce Deſtour n'avoit pas fait le voyage de l'Inde, cette frivole conteſtation auroit fait couler des ruiſſeaux de ſang.

Ci-ap. T. II, p. 350. Pl. IX. 3.

Djamaſp crut encore devoir examiner le *Vendidad*, qui avoit cours dans le Guzarate. Il en trouva la Traduction Pehlvie trop longue & peu exacte en pluſieurs endroits. L'ignorance étoit le vice dominant des Parſes de l'Inde. Pour y remédier, le Deſtour du Kirman forma quelques Diſciples, Darab à Surate, Djamaſp à Naucari, un troiſieme à Barotch, auxquels il apprit le Zend & le Pehlvi. Quelque tems après, las des contradictions qu'il avoit à eſſuyer, il retourna dans le Kirman.

Les Livres que ce Deſtour a laiſſés dans l'Inde, ſont une Copie exacte du *Vendidad Zend & Pehlvi*, le *Feroüeſchi*, la traduction du *Vadjerguerd* & le *Nerengueſtan*. Ces deux derniers Ouvrages ſont en Perſan, mêlé de Zend, & purement Cérémoniaux.

Darab, premier Diſciple de Djamaſp, & Deſtour Mobed conſommé dans la connoiſſance du Zend & du Pehlvi, voulut corriger la Traduction Pehlvie du *Vendidad* & rectifier quelques endroits du Texte Zend, qui lui paroiſſoient ou tranſpoſés, ou préſenter des répétitions inutiles. Il commença par expliquer à de jeunes Théologiens Parſes

les Ouvrages de Zoroaſtre, que les Mobeds liſoient tous les jours ſans les entendre. Un Peuple aſſervi, qui depuis long-tems pratiquoit mille cérémonies dont il ignoroit le ſens & la cauſe, devoit naturellement ſe livrer à des abus ſans nombre : ce fut ce que remarqua Darab, plus inſtruit que les autres. Les purifications étoient multipliées ; le Texte Zend étoit inondé de Commentaires Pehlvis ſouvent très inconſéquens. Darab tenta d'abord la voie de l'inſtruction. Mais il trouva un Adverſaire puiſſant dans la perſonne de Manſcherdji, Chef du parti qui ne vouloit pas de réforme, & fils lui-même de Mobed.

Un autre ſujet de diviſion les anima encore l'un contre l'autre. Darab avoit pour parent, Kaous, dont j'ai parlé ci-devant, qui avoit reçu du Deſtour Djamaſp les premieres teintures de l'Aſtronomie, ſelon les principes d'Oulough beigue. Ce Deſtour Mobed s'étant depuis perfectionné ſous un autre Parſe venu du Kirman, il y a environ trente-ſix ans, fit voir par les Tables d'Olough beigue, que, le *No rouz* (le premier jour de l'année) devoit s'avancer d'un mois, & que par conſéquent il y avoit eu erreur juſqu'alors. Une Lettre des Deſtours d'Iezd, datée du 22 du mois *Aban*, de l'an 1111 d'Iezdedjerd (de J. C. 1742), & apportée par le Parſe *Eſpendiar*, confirma la découverte de Kaous, mais ne le mit pas à l'abri de la haine de ſes confreres. Elle alla ſi loin, que Darab, il y a ſeize à dix-ſept ans, fut obligé de ſe retirer à Daman chez les Portugais ; & Kaous, à Cambaye chez les Anglois. Lorſque j'arrivai à Surate, preſque tous les Parſes de l'Inde ſuivoient le parti de Manſcherdji, parce qu'il étoit riche & puiſſant : Darab, dont la ſcience étoit reconnue par ſes Adverſaires mêmes, avoit quelques Diſciples, qui dans la ſuite ſe montrerent plus librement, lorſque l'autorité de Manſcherdji eut baiſſé à Surate avec celle des Hollandois, dont il étoit le Courtier.

Ci-d. p. ccciij.

III. Sous le Gouvernement d'Aali navâz khan, qui favoriſoit Manſcherdji, il étoit naturel que Darab & ceux qui lui étoient attachés, cherchaſſent quelqu'appui qui pût les ſouſtraire à la fureur du parti contraire. Ils promirent donc,

Ci-d. p. ccxciv

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

comme je l'ai deja dit, à M. le Verrier, Chef François à Surate, de me communiquer, sur le Zend & le Pehlvi, toutes les lumieres qu'ils pouvoient avoir, comptant par-là se faire, de la protection Françoise, un rempart contre Manscherdji. Mais ils ne pensoient pas que je voulusse, ni même que je pusse jamais traduire leurs Livres. Le *Vendidad* seul est un Ouvrage partagé en vingt-deux Sections. Il y avoit près de seize ans que Darab étoit à en expliquer six à ses Disciples. Comment en quelques années un Européen pouvoit-il, à l'aide du Persan moderne, lire le Zend & le Pehlvi, entendre ces deux Langues qui n'existent plus que dans les Livres, & traduire des Ouvrages dont les plus habiles Destours avoient peine à saisir le sens? Ils avoient consenti à me donner des leçons de Zend & de Pehlvi; & comme, en comparant les deux Exemplaires du *Vendidad* qui étoient entre mes mains, je m'étois rendu les caracteres Zends assez familiers, je voulois, sans perdre de tems, prendre ces leçons dans cet Ouvrage, dont j'étois sûr de posséder une Copie fidele. Je pouvois me livrer tout entier à ce travail, parce que je m'étois débarassé d'un vieux Akon (maître) Persan [1] qu'un de mes amis m'avoit procuré, & dont la lenteur & des explications ne me satisfaisoient pas. Ces gens-là ne jurent que par la coutume & par les Livres, & je voulois des raisons.

Pour ne pas effaroucher Darab qui croyoit me tenir un an à l'alphabet, je le priai de me montrer quelques Ouvrages Zends rares & précieux, avec promesse d'acheter deux Manuscrits Persans qui l'embarrassoient. Lorsque je

[1] Cet Akon étoit un Mogol de soixante-dix ans, nommé Fakher eddin, qui avoit été autrefois un des meilleurs Ecrivains de Surate pour la netteté du caractere. Il me montra un jour la Relation de la guerre de Miatchen & d'Aali navâz khan, que le *Vakee nevis*, chargé d'informer la Cour de Dehli de ce qui se passoit à Surate, y avoit envoyée. Cette piece faisoit mention de Pahlvans, qui d'un coup de sabre fendoient la terre à sept cosses de profondeur; les rues avoient été baignées par des fleuves de sang. On sçait comment il faut apprécier ces hyperboles Orientales; dans le Pays elles s'estiment leur juste valeur. Lorsque j'en montrai le ridicule à mon Akon, qui avoit vû cette petite guerre ainsi que moi, il me répondit que ces exagérations étoient de stile, & que personne n'y étoit trompé.

Ci-d. p. ccxcv.

fus maître de ces Livres, je le menaçai de l'abandonner, lui & Kaous, son parent, à Mancherdji, leur ennemi capital, s'il refusoit de m'aider à traduire le *Vendidad* en Persan moderne. Le stratagême réussit : cependant lorsqu'il me vit écrire sous sa dictée, le retourner de tous les sens, & ne l'écouter qu'avec précaution, la crainte le saisit, parce qu'il sentit que j'allois sçavoir à fond les Dogmes de sa Religion. Je fus plus d'un mois sans le revoir. Il prétendoit que sa mort étoit assurée, si les autres Destours avoient connoissance de ce qu'il faisoit chez moi. Kaous soutenoit que j'exigeois des choses que leur conscience ne leur permettoit pas de faire, & auxquelles ils ne s'étoient pas engagés. Mais les Manuscrits que j'avois leur firent faire des réflexions ; la peur de les perdre l'emporta sur le scrupule, & Darab consentit à ce que je demandois.

Ce n'étoit pas que leurs craintes fussent mal fondées. Manscherdji lui-même, sçachant l'usage que je faisois de son Manuscrit, ne fut pas plus tranquille que Darab : il craignoit que le Destour Bikh, son Docteur, n'en fut instruit. Voyant que je le gardois plusieurs mois, il me le fit redemander par le Chef Hollandois à qui il l'avoit prêté. Ma réponse fut polie & ferme. J'exposai à M. Taillefer qu'ayant commencé de marquer les différences qui se trouvoient entre le Manuscrit de Manscherdji & celui de mes Destours, il n'étoit pas naturel que je laissasse ce travail imparfait. Mes raisons ne plurent pas aux Hollandois avec lesquels, depuis un mois ou deux, je n'avois pas grandes liaisons. Ils en vinrent presque aux menaces. Je sçus même qu'un Membre de leur Conseil, mauvaise tête, s'étoit offert pour venir chez moi avec une troupe de Soldats, enlever le Manuscrit en question. Le Chef Hollandois, plus prudent, ne voulut pas en venir à des voies de fait. Il aimoit les Lettres ; & je suis sûr que, dans le fonds il ne blâmoit pas ma fermeté, quoiqu'il fût obligé de faire voir à son Courtier qu'il s'étoit prêté à ce qu'il pouvoit exiger de lui. La seule précaution que je pris, fut d'avoir sur ma table deux pistolets chargés ; & je continuai mon travail qui dura quatre mois,

après lesquels je renvoyai le Manuscrit en bon état.

Le scrupule des Destours Parses surmonté, & leurs petites ruses éventées, il ne me restoit plus à vaincre que les difficultés propres au genre d'étude que je commençois, & les embaras inséparables d'une guerre civile. Les Anglois faisoient alors le siege de la Forteresse : il falloit mettre en sureté ses propres effets, ceux du Comptoir, être toujours sur le *qui vive*. Ces troubles éloignerent d'abord mes Destours, qui reparurent au bout de quelque tems.

Me sentant assez fort pour commencer les Livres Zends, & impatient de regagner les mois que j'avois vu s'écouler au milieu des troubles, sans avancemens sensibles, je passai quelques jours à m'affermir dans la lecture du *Vendidad*, & à traduire sur le Persan interlineaire, le *Vocabulaire Pehlvi & Persan* dont j'ai parlé plus haut.

Ce travail, le premier qu'un *Européen* eût jamais fait en ce genre, me parut un événement dans la Littérature; & j'en marquai l'époque, qui fut le 24 Mars 1759 de J. C., le jour Amerdad, six du mois Meher de l'an 1128 d'Iezdedjerd, l'an 1172 de l'Hégire, & 1813 du regne du Rajah Bekermadjit.

Les commencemens furent assez ingrats : mais j'avois appris à mes dépens à avoir de la patience; & voyant jour à réussir dans le travail que j'entreprenois, j'informai le Gouverneur de Pondicheri du succès de mes tentatives, lui marquant les ruses de mes Parses, & les moyens dont je m'étois servi pour les découvrir & m'assurer de l'authenticité du Manuscrit qu'ils prétendoient être celui de Zoroastre.

Après avoir fait l'acquisition de quelques Livres Zends & Samskretans, je commençai la traduction du *Vendidad*, le trente Mars. Le Persan moderne me servoit de Langue intermédiaire, parce que Darab, de peur d'être entendu par mon Domestique, n'auroit pas voulu me développer en Langue vulgaire les Mysteres de sa Religion. J'écrivois tout; j'avois même l'attention de marquer la lecture du Zend & du Pehlvi en caracteres Européens : je comparois ensuite les morçeaux qui paroissoient les mêmes, pour m'assurer de l'exactitude des Leçons de Darab.

Par ce moyen, les accidens les plus fâcheux, les maladies, quelques longues qu'elles pussent être, n'avoient plus pour moi rien d'effrayant : j'étois toujours en état de reprendre mes études au point où je les aurois laissées; & rassuré contre la crainte d'oublier, la tranquillité de l'esprit n'eut pu que hâter ma guérison.

Ces précautions n'étoient que trop nécessaires; & elles eurent l'effet que j'en attendois. Ma santé fut plusieurs fois la victime de mon application, & du genre de vie que je menois. Un plat de riz & de lentilles faisoit toute ma nourriture. Le tems que je ne donnois pas à mon Destour, étoit employé à revoir ce que j'avois lu avec lui, & à préparer le travail du lendemain. Après le dîner, je ne pouvois me livrer au leger sommeil que l'on se permet dans les Pays chauds, parce qu'une fois il avoit servi d'excuse à l'absence de Darab, qui prétendoit que je ne lui avois pas ouvert, quand il avoit frappé. Le soir, je me délassois une heure ou deux en prenant l'air sur ma terrasse, l'esprit toujours occupé de l'incertitude du succès de mes recherches, & de la maniere dont elles seroient reçues en Europe.

Au milieu de ce travail opiniâtre, je ne négligeois pas les occasions d'étendre mes connoissance sur les Pays mêmes où je ne pouvois alors pénétrer, le Nord de l'Inde & l'Egypte [1] : mais un accident fâcheux m'arrêta au commencement de ma carriere.

[1] J'écrivis sur la fin de Mars au P. Tiefentaller, Jésuite, Missionnaire à Agra, par le moyen de qui je croyois pouvoir être instruit des troubles de la Cour du Mogol & des Antiquités du Pays. La réponse de ce Jésuite, datée de Narvar, le 17 Mai 1759, me fut remise le 12 Juillet. Elle étoit renfermée dans une Lettre adressée au P. Medard, Capucin & Missionnaire de Surate, qui contenoit sur la retraite de M. Law à Elahbad, la marche du fils du Mogol, la seconde irruption des Patanes sur Dehli & Lahor, la marche des Marates en petit corps d'armée vers Dehli, & les affaires du Bengale, des détails que l'on a sçus plus positivement par M. Law lui-même.

La Lettre du P. Tiefentaller ne pouvoit que m'engager à entretenir la correspondance qu'il m'offroit. Ce Jésuite s'étoit particulierement appliqué à la Physique & à l'Histoire Naturelle. Il étoit du Comté de Tyrol, Diocèse de Trente, & avoit quitté en 1740 sa Patrie, pour se consacrer aux Missions de l'Inde, où il étoit arrivé en 1743, après avoir passé plus de deux ans en Espagne. L'examen de la situation des

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Faisant un jour monter le coffre qui contenoit tous mes effets, je vis un des Coulis à qui le pied manquoit, prêt à être écrasé. Je saisis sur-le-champ une des mains du coffre & le tins un moment suspendu, tandis que le Couli se relevoit. Je ne m'apperçus alors d'aucun dérangement dans mon corps; mais au bout de quelque tems, l'application jointe aux grandes chaleurs, (c'étoit dans le mois de Juin) fit éclore un mal, dont l'effort que j'avois fait, m'avoit donné le principe : c'étoit ce qu'on appelle à Surate, le dérangement du nombril.

Cette maladie consiste dans le relâchement des vaisseaux umbilicaux, dont l'extrémité forme le nœud qui est au milieu du ventre. Si par ce relâchement les arteres s'élevent au dessus du nœud, on est sujet à des vomissemens continuels; & lorsque le dérangement se fait par le bas ou par le côté, il est suivi d'un cours de ventre qui, en peu de jours, réduit le malade à la derniere extrémité.

---

lieux, de leur fertilité, de la température de l'air, des mœurs, & du génie des Peuples, avoit rempli les momens que lui laissoient les fonctions de son Ministere; & il avoit eu soin de tout mettre par écrit. Les Livres Indiens, Arabes & Persans avoient aussi partagé ses soins, toujours dans des vûes relatives à son état. Il offroit de me communiquer ses recherches, qui pouvoient m'être d'un grand secours, avec un parfait désintéressement, ne demandant en retour que quelques-uns des Ouvrages nouvellement imprimés sur les Sciences & la Littérature, mes propres observations Géographiques &c. & en particulier la longitude de Surate. Malheureusement je n'avois ni Livres à lui envoyer, ni instrumens pour observer, ni même les fonds nécessaires pour une correspondance suivie : & à cette occasion, comme dans d'autres circonstances, *le mot du Chef Portugais* de Surate n'étoit que trop vrai. *Ce Monsieur,* disoit-il, parlant de moi, *demande bien des choses; mais on ne voit paroître ni argent ni ordre de ses Supérieurs.*

Le 2 Avril un Subrecargue Anglois, faisant voile pour Moka, nommé M. Scot, galant homme, & qui me paroissoit instruit, voulut bien se charger pour moi de quelques recherches concernant l'Egypte. Ces recherches avoient pour objet 1°. l'ancien Canal de communication commencé entre la mer Méditerranée & la mer rouge; 2°. Le lit de cette mer; s'il présente quelque gué, quand les eaux sont basses; 3°. La source du Nil & celle du Niger; 4°. Les Galas, leur origine, leur Langue, leur Religion; 5°. Le Christianisme d'Abyssinie. Je le priois en même-tems de m'acheter des Manuscrits Æthiopiens anciens & modernes

A Surate, le 4 Juin, éclairs pendant la nuit. Le 5, au soir, tourbillon; la nuit, éclairs : le tems chargé depuis trois jours. La nuit du 6 au 7, pluie abondante avec éclairs; tonnerre foible. Commencement de la mousson des pluies.

Les remedes que l'on emploie à Surate pour guérir cette maladie, tendent à remettre les vaiſſeaux dans leur place. Pour cela, on fait venir une Sage-Femme qui preſſe le ventre au malade à différentes repriſes, repouſſant toujours les vaiſſeaux, des côtés, du bas ou du haut vers le nœud, juſqu'à ce que, poſant le pouce ſur le nœud, elle ſente le battement des arteres. Alors on met le malade ſur ſon ſéant; on le fait manger, pour que les alimens, en paſſant par les vaiſſeaux, occaſionnent une tenſion, qui fixe les arteres umbilicales dans leur poſition naturelle. Il faut enſuite reſter tranquille, & marcher le moins que l'on peut; car un faux-pas, un mouvement forcé ou gêné, eſt capable de déranger, comme l'on dit, le nombril: &, le corps étant déja affoibli par la premiere attaque, les nerfs n'ont plus la force, en ſe roidiſſant, de remettre les vaiſſeaux à leur place; ſouvent même le malade n'eſt pas en état de ſupporter le remede, qui alors doit être beaucoup plus violent.

Ma chûte de nombril étoit plus ancienne que je ne croyois, parce que juſqu'alors, j'en avois attribué les ſymptômes à un ſang échauffé & à un dérangement d'eſtomac. La Sage-femme, quoique forte & aidée d'une compagne, me fatigua beaucoup ſans pouvoir remettre les vaiſſeaux à leur place. On fut obligée d'avoir recours à un Parſe robuſte que j'appellerois preſque le *Grand Frere ſecouriſte* de Surate. Il vint avec ſes inſtrumens qui conſiſtoient en un mortier, un pilon, & pluſieurs maſſes de fer de différens poids. Je n'eus pas alors beſoin de ces uſtenſilles: le Parſe me remit le nombril, après m'avoir mâſſé pendant deux heures; & je repris le lendemain mes occupations, malgré tout ce que pût dire mon nouvel Eſculape.

Il ſembloit que je préviſſe l'état dans lequel j'allois bientôt me trouver, tant je m'efforçai d'avancer le travail le plus inſipide qu'on puiſſe imaginer. Le matin, je collationnois le Manuſcrit de Manſcherdji avec l'exemplaire de Darab; & le ſoir, dans le fort de la chaleur, je traduiſois le *Vendidad* ſur ce dernier Manuſcrit. Ces deux Ouvrages furent achevés le 16 Juin, comme je l'avois annoncé le 11 à M. de Leyrit, en le priant de me procurer les quatre *Vedes*,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Livres ſacrés des Indiens, par le moyen d'Aranga poulley ou d'Arombaté. Mais à peine avois-je commencé de traduire les augmentions du Manuſcrit de Manſcherdji, que le cours de ventre me reprit de plus belle. Après deux jours de tranchées affreuſes, il fallut aller chercher le Parſe qui m'avoit déja fait ſentir la force de ſes muſcles. L'appareil fut cette ſeconde fois plus pénible que la premiere. On m'étendit ſur une natte; le Parſe m'oignit d'huile la nuque du cou, le poignet, & les chevilles des pieds qu'il me ſerra avec une petite corde; il me diſloqua preſque les mains & les pieds: enſuite me mettant ſur le ventre, il m'oignit d'huile l'épine du dos, & la frotta rudement des deux mains de haut en bas, pendant une heure. Me remettant après cela dans ma premiere ſituation, il me preſſa le ventre comme il il avoit fait la premiere fois, mais beaucoup plus violemment; puis renverſant ſon mortier en forme de cloche, il me mit ſur le nombril, ayant ſoin que le bord renfermât l'extremité dérangée, c'eſt-à-dire, l'endroit où il ſentoit l'artere. Il poſa après cela ſur ſon mortier, qui pouvoit peſer vingt livres, un poids de vingt-cinq livres, & continua de me preſſer le ventre pouſſant toujours les vaiſſeaux du côté du nœud, & rapprochant de ce point le centre de ſon mortier, juſqu'à ce que l'artere y répondît perpendiculairement.

Cette opération dura deux grandes heures. Le Parſe étoit en nage, & moi preſque ſans connoiſſanee: heureuſement elle réuſſit. On me remit ſur mon ſéant; je mangeai quelque choſe, & l'on me ſerra le ventre avec une ceinture. J'avois ſur le nombril un vaſe de terre, dont la partie convexe appuyant ſur le nœud, preſſoit les vaiſſeaux umbilicaux, & les tenoit dans leur ſituation naturelle.

Alors toute application me fut interdite; & je paſſai la fin de Juillet dans une inaction forcée, qui me peinoit plus que la crainte des nouveaux ſecours du Parſe. Quelques Lettres à M. de Leyrit & la revue de mes Ouvrages furent toute mon occupation. Comme j'avois eu ſoin d'écrire la traduction, & même la lecture des Livres Zends

& Pehlvis, j'avois l'esprit assez tranquille sur mon travail [1].

[1] Je reçus le 19 Juillet 1759 par la voie de Goa, une Lettre du P. Gaubil, datée de Pekin, le 2 Septembre 1758, que les Sçavants ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici.

» J'ai reçu, me dit ce Missionnaire, depuis cinq jours, la Lettre que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Goa le 20 Mars 1758. Je n'ai pas » reçu celle que vous dites m'avoir écrite de Pondichery.

» Les Polomen ou Brahmes sont venus en Chine des Indes il y a plus de seize » cens ans. Depuis plus de treize cens ans plusieurs Chinois mirent en caracteres » Chinois & en Langue Chinoise ce qu'ils apprirent des Polomen pour la Reli- » gion, l'Astronomie, la Géométrie &c. Ces Livres se sont perdus, & il n'en » reste que quelques fragmens tronqués & confus. Les Bonzes Chinois eurent » soin ensuite de mettre en Chinois la Doctrine Indienne; & dans leurs Livres » de prieres & autres, ils ont mis en caracteres Chinois, mais en Langue In- » dienne, bien des termes & des phrases que personne n'entend.

» Bien des Écrits ont été envoyés de Chine en Europe sur les caracteres Chi- » nois, matiere propre à dégoûter & rebuter le plus ardent dans ces sortes d'é- » tudes, où l'on risque de perdre bien du tems & de ne sçavoir que bien peu de » réel & d'utile, après s'être morfondu bien du tems. Quoiqu'il y ait bien des » Écrits imprimés & autres, sur les caracteres Chinois, je crois qu'il y a encore » bien des choses à dire là-dessus; mais il sera bien difficile de contenter en ce » genre, soit les Sçavants d'Europe, soit ceux qui en Chine ou ailleurs s'appli- » quent ou s'appliqueront à déchifrer les caracteres Chinois. Je n'ai actuellement » rien à dire là-dessus de bien précis & de bien nouveau. Je souhaite que vous » réussissiez bien dans la traduction de Zoroastre. Vous êtes en état d'instruire » l'Europe en ce genre & en d'autres, & j'espere que quelques points curieux » & utiles dans ce qui reste à sçavoir sur Zoroastre, seront par vous mis dans » un beau jour.

» Si vous exécutez le dessein de venir en Chine par la voie de Tartarie, vous » aurez bien des dépenses à faire, bien des obstacles à vaincre, & vous aurez » besoin plus d'une fois d'une patience héroïque. Ajoutez à cela bien des dangers » de perdre la vie. Je suis &c. »

» *P. S.* Supposé qu'autrefois les Chinois aient appris des regles sur le Sams- » kretan par la voie des Polomen, on ne trouve point ces Livres, & je ne crois » pas qu'il y en ait eu ».

Le P. Gaubil, dans cette Lettre, distingue les Brahmes venus à la Chine au premier ou au second siecle de l'Ere Chrétienne, des Bonzes (Disciples de Fo), & convient que les Chinois ont reçu des premiers bien des choses sur la Religion, l'Astronomie: mais il assure qu'il n'y a point à la Chine, & il pense qu'il n'y a jamais eu dans cette Contrée d'ouvrages faits sur la Langue Samskretane par ces Brahmes ou par les Chinois de leur tems, & que ce sont les Bonzes, venus après ces Brahmes, qui les premiers ont mis dans leurs Livres de prieres & dans d'autres Ouvrages, des mots Indiens en caracteres Chinois. Par-là le P. Gaubil répondoit à ma premiere question, qui rouloit sur l'ancienneté du Samskretan dans les Livres Chinois, sur les rapports possibles des deux Langues, & sur ce que je croyois qu'on pourroit trouver de l'ancien Chinois traduit en Samskretan, ou de l'ancien Samskretan, par exemple, de l'âge de celui des *Vedes*, traduit en Chinois.

Quoique la Lettre du P. Gaubil ne satisfit pas ma curiosité, elle me fit néan-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ma ſanté commençoit à peine à s'affermir, que la maladie du nombril me reprît avec plus de violence que jamais : c'étoit ſur la fin du mois d'Août. Il fallut répéter pluſieurs jours de ſuite l'opération violente que je viens de décrire. Mais la nature étoit ſi affoiblie que le moindre mouvement dérangeoit les vaiſſeaux umbilicaux. Les douleurs & l'épuiſement me cauſerent une eſpece de délire; & déja mon viſage étoit marqué de taches noires qui annonçoient une prochaine diſſolution. La jeuneſſe ranima un reſte de forces qui paroiſſoient éteintes ; & peu-à-peu, la nature prit le deſſus.

J'étois dans une convaleſcence qui demandoit les plus grands ménagemens, lorſqu'une avanture ſiniſtre me replongea dans de nouveaux maux, encore plus cuiſans que ceux auxquels je venois d'échapper.

Je fus attaqué le 26 Septembre, ſur les cinq heures du ſoir, au milieu de Surate, par un François que de mauvais diſcours avoient animé contre moi. L'affaire ſe paſſa en préſence de plus de quatre cents perſonnes qui n'oſerent pas nous ſéparer. Je reçus trois coups d'épée, deux coups de ſabre... & j'eus la force de me rendre à la Loge Françoiſe tout couvert de mon ſang. Il fallut enſuite ſouffrir les opérations les plus douloureuſes. Les Chirurgiens Anglois,

moins plaiſir. J'eſpérois par ſon moyen découvrir quelque choſe au ſujet des Parſes qui ſe retirerent à la Chine dans le ſeptième ſiecle avec le fils d'Iezdedjerd, connoître l'Époque dont ils ſe ſervoient, celle de leur Légiſlateur ; je comptois même que les Livres Chinois pourroient parler de leurs Dogmes. La Lettre du Procureur des Jéſuites de Macao, le P. Bouſſel, datée du 16 Novembre, qui accompagnoit celle du P. Gaubil, me nourriſſoit dans cette idée flatteuſe. Le P. Gaubil lui avoit fait part des différens voyages que je comptois entreprendre, & il m'offroit le plus obligeamment du monde ſa médiation pour le commerce Littéraire que je ſouhaitois d'entretenir avec le ſçavant Miſſionnaire, me priant de lui marquer le cours de mes ſtations, pour qu'il pût ſçavoir par quelles voies il me feroit tenir ſes réponſes ; & d'envoyer mes Lettres ouvertes, parce qu'il deſiroit profiter lui-même de ce qu'elles contiendroient. Le P. Bouſſel me mandoit auſſi qu'il venoit de recevoir une Lettre de moi au P. Gaubil, qu'il l'avoit envoyée à Pekin, & que comme il falloit au moins cent jours pour avoir la réponſe, je ne la recevrois qu'en 1760.

La maladie du P. Gaubil m'aura ſans doute privé de cette réponſe, que je n'ai pas reçue. La République des Lettres, par la mort de ce ſçavant Miſſionnaire, a perdu un homme profond dans les Antiquités Chinoiſes, & très-propre à lui faire connoître l'Hiſtoire, la Religion & les Arts de ce fameux Empire.

glois, Hollandois & Portugais se trouverent au premier appareil qui me fit perdre connoissance. On employa le fer & le feu; la force de mon tempéramment me sauva. Tandis que j'étois sur le lit, j'eus la satisfaction d'apprendre que le Nabab, Aali navâz khan, les principaux Seigneurs Maures & les Européens établis à Surate, envoyoient de tems en tems sçavoir de mes nouvelles. Le Nabab même fit faire les informations convenables. Le Domestique de mon Adversaire, connu pour avoir été très-attaché à son Maître, fut interrogé; & les Anglois, sur le rapport unanime des témoins, crurent pouvoir, malgré la guerre qui divisoit les deux Nations, m'accorder la protection de leur Pavillon. Le Conseil Supérieur de Bombaye approuva la conduite de celui de Surate; M. Crommelin, Général, écrivit lui-même à M. Spencer, qu'il avoit bien fait de me recevoir sous le Pavillon; & lorsque mon état me le permit, je me fis transporter à la Loge Angloise. J'y trouvai une chambre que M. Spencer m'avoit fait préparer; les deux premiers Conseillers vinrent m'y complimenter de sa part; le Chirurgien Major de la Forteresse chargé de la cure, me pansa régulierement, & mes forces reprirent peu-à-peu.

Tandis que j'étois chez les Anglois, j'engageai Nana baye, leur Moudi, a écrire à Nauçari, au sujet du *Nérenguestan* apporté dans l'Inde par le Destour Djamasp. Le 7 Octobre, ce Parse me montra la réponse qu'il venoit de recevoir; elle portoit qu'on ne sçavoit à Nauçari ce que cet Ouvrage étoit devenu. *Ci-d. p. cccxxvj.*

Sentant mes forces revenir, je fis chercher une maison où je pusse reprendre librement mes occupations; & l'on m'en trouva une où j'allai demeurer, restant toujours sous la protection Angloise. Mes blessures furent entiérement guéries, le 20 Novembre; & je me remis sur-le-champ avec Darab, à la Traduction des Livres Zends. Je commençai par les augmentations du Manuscrit de Manscherdji. La Traduction de ces augmentations fut suivie de celle d'*Izeschné*, du *Vispered*, du Volume des *Néaeschs & Ieschts &c*, du *Recueil Pehlvi* qui contient entr'autres Pieces curieuses, le *Boundehesch*, du *Si-rouzé*, du *Vadjerguerd*, de plusieurs

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ravaëts, & d'autres morceaux Perſans que Darab me communiqua. Une application ſoutenue, me mit au bout de quelques mois tellement au fait des Langues, de l'ancienne Hiſtoire, de la Religion & des Uſages des Parſes, que Darab n'eût oſé, & même n'auroit pu m'en impoſer; & quand il auroit ceſſé ſes Leçons, comme j'avois tout écrit, j'aurois été en état d'intrepréter de moi-même le peu d'Ouvrages qui me reſtoient à traduire; auſſi étoit-il exact, & n'oſoit-il me refuſer les explications que je lui demandois.

Le départ de M. Spencer & l'état dans lequel je ſçavois qu'étoient nos Comptoirs, contribuerent beaucoup à la rapidité de mes progrès, parce que je ne ſortois plus de chez moi; & que, craignant que la priſe de Pondichery ne m'arrêtât dans ma marche, je forçois en quelque ſorte le travail.

J'avois profité de mon ſéjour chez les Anglois, pour tirer parti du crédit qu'ils avoient dans la Ville. Fares khan me prêta, à la recommandation de M. Spencer, ſon exemplaire de *Barzour namah*, le ſeul qu'il y eût à Surate; & j'en fis tirer une copie. M. Spencer, avant que de quitter Surate, voulut bien ſe charger d'envoyer à *Dehli* au Wakil de la Compagnie Angloiſe, l'état des Livres que je demandois. C'étoient les quatre *Vedes* en Samskretan; la fin du *Barzour namah*; une ſuite à fleur de coin des roupies repréſentant chacune un des ſignes du Zodiaque, frappées par l'ordre de Nour djehan Beigom, femme de Djehanguir; des livres d'Hiſtoire ſur l'Inde & la Tartarie, & en particulier la Traduction Perſanne des quatre *Vedes*, faite par Feizi, frere d'Abeulfazel, Secrétaire d'Akbar [1]. J'avois auſſi prié en Novembre M. Erskine, Membre du Conſeil de Surate, qui parloit très-bien Maure, & alloit

Ci-d. p. cclxvij. ſuite de la not.

[1] M. Dow dans ſa *Diſſertation ſur les mœurs.... la Religion & la Philoſophie des Indiens* (trad. fr. Paris 1759, p. 10), prétend que cette traduction n'a jamais exiſté. Mais il ſuffit de comparer ce qu'il dit de Feizi, avec la facilité que lui, M. Dow, a trouvée chez pluſieurs Brahmes & Pendets à communiquer la connoiſſance de leurs myſteres, pour voir que ce qu'il prétend n'eſt rien moins que prouvé. Des Brahmes & des Mahométans m'ont aſſuré que Feizi avoit appris le Samskretan à Benarès, où il avoit paſſé trois ans habillé en Indou.

commander à Tattah sur le Sind, d'acheter pour mon compte les curiosités naturelles que cette contrée pourroit lui offrir. Il devoit encore faire copier les Inscriptions que l'on disoit être sur les murs d'un Temple fameux, près de Tattah, bâti, selon l'opinion du Pays, par Alexandre; me faire chercher des Cartes des montagnes, de Candahar, & m'envoyer des Livres Samskretans, Sinds & Patanes, s'il lui tomboit sous la main. Je n'eus nouvelle de mes commissions qu'en Septembre 1760. M. Erskine me marqua du Sind, qu'il n'y avoit aux environs de Tattah, ni Temple, ni autres Monumens anciens, ni Inscriptions Indoues; qu'on n'y rencontroit que quelques Tombeaux des Rois du Sind, avec des Inscriptions Arabes ou Persannes presqu'effacées. Il me promettoit ensuite des Livres & des Cartes. Quoique cette réponse assez courte ne dût pas fort me satisfaire, je profitai de l'offre qui terminoit la Lettre, & lui marquai les Livres que je desirois. C'étoient, indépendamment de ceux pour lesquels M. Spencer avoit écrit à Dehli, le *Madar eul afazel*, Dictionnaire Persan très-estimé; le *Rozot eussafa* complet; des Mémoires sur les Rajahs Iessing & Jessomsing, sur le Kaschemire, Candahar; le *Nadeschah-namah* (*l'Histoire de Thamas Kouli khan*); la suite des Rois de l'Inde depuis Genghiskhan, Ci-d. p. cclxxij avec des détails, & celle des Rajahs de Dehli, auxquels ils ont succédé; des Alphabets Tartares &c. le *Seroud-namah*, Traité de Musique vocale & instrumentale, composé par Abou Aloufah; & le *Tasvirnamah*, traduction Persanne d'un Ouvrage sur la perspective & sur la Peinture, fait par Ebn hossein.

Toutes ces demandes excitoient la surprise me concilioient l'amitié des personnes auxquelles je les faisois, m'attiroient même des promesses; mais aucune n'a eu l'effet que je pouvois en attendre. M. Erskine, le 8 Novembre de la même année, m'écrivit de Mahim, près de Bombaye, où il étoit revenu pour rétablir sa santé, qu'il comptoit à son retour au Sind, me procurer les Livres que je desirois; & que, quoiqu'il crût que les Inscriptions dont il m'avoit parlé, ne fussent que des passages de l'Al Koran, il tâcheroit de faire

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

copier celles qui étoient sur deux ou trois Tombeaux des anciens Rois du Sind, & me les enverroit. La mort de ce galant homme m'a privé du fruit de ses promesses.

Avant que M. Spencer quittât Surate, je me trouvai avec lui à deux Assemblées de Nation, les deux seules auxquelles je pusse assister, sans déroger à la qualité de François. L'objet de la premiere étoit l'adjudication des marchandises de son Vaisseau ; la seconde étoit une Fête que le Nabab lui donnoit au Jardin de la Beigom.

L'adjudication se fit le matin dans la grande Salle de la Loge Angloise. Les prix avoient été débattus & convenus auparavant entre le Courtier & les Marchands; & l'on sçait que ces marchés, où il est souvent question de plusieurs millions, se font avec la plus grande tranquillité & la plus grande bonne-foi, entre ces gens que nous traitons de barbares. Le Marchand propose son prix sans longs préliminaires; la réponse se fait en mettant la main l'un dans celle de l'autre sous une châle, ou sous toute autre voile. L'Acquéreur marque par le nombre de doigts qu'il plie ou étend, ce qu'il diminue du prix demandé; & quelquefois le marché se conclud, sans qu'on ait presque proféré une parole. Pour le ratifier on se prend les mains une seconde fois; & il est terminé par un présent fait à l'Acheteur par celui qui vend, & proportionné au marché & à la qualité des Parties contractantes. Il est à naître qu'on ait vu quelqu'un ne pas tenir un accord fait de cette maniere. Après les conventions particulieres, les Marchands de la Ville se rendent à la Loge, s'ils ont à traiter avec le Chef ou avec le Comptoir d'une Nation Européenne.

Nous entrâmes dans la Salle de la Loge Angloise sur les dix heures du matin. Elle étoit remplie de gens accroupis sur des nattes, & qui d'eux-mêmes s'étoient placés selon leur rang, c'est-à-dire, selon leurs richesses. On y voyoit des Indous, des Parses, des Arméniens, des Maures, des Sidis (Cafres), des Mogols & des Arabes. Ces derniers, qui sont les plus considérés, avoient des chaises, & étoient placés à droite & à gauche des sieges qui nous attendoient. L'occupation générale de cette assemblée, singulié-

rement bigarrée par les différentes couleurs, & la variété des habillemens, étoit pour les Musulmans, le Hoka; & pour le reste (les Parses exceptés) le Betel.

Lorsque nous eûmes pris séance, Jagrenat, Courtier des Anglois, fit la lecture du marché, & présenta la liste des marchandises, on en apporta même quelques montres pour la forme, & chacun des Adjudicataires redonna sous le mouchoir sa parole à M. Spencer pour la partie qu'il achetoit. Les présens furent ensuite distribués : ils consistoient en châles, pieces de Mousseline & paquets de betel. On renouvella le feu de Hokas; cérémonie qui fut suivie d'aspersions d'eau-rose, & de rafraîchissemens pour les Arabes, c'est-à-dire, de petites tasses de caffé que l'on servit brûlant & sans sucre, à plusieurs reprises : après quoi, chacun se retira. Telle est la forme des Assemblées de Marchands & même des Assemblées générales que les Européens convoquent pour les affaires de leurs Comptoirs : tout s'y passe de la même maniere, en présence du Conseil & de toutes les personnes attachées à la Nation : seulement on n'y fait pas de présens.

La Fête que le Nabab donna à M. Spencer, fut assez triste, parce que les Bayaderes, qui en Asie animent ces divertissemens, n'y parurent pas. Le Nabab sçavoit à ce sujet la façon de penser de son Hôte, & s'y conforma.

Après avoir dîné splendidement au Jardin Anglois, le Conseil, sur les cinq heures, se rendit partie en carosse, partie à cheval à Salabetpoura au Jardin de la Beigom : j'étois dans la voiture de M. Spencer. L'entrée de ce fameux Palais de Tegh beig khan est précédée d'une espece de place, & n'a rien d'ailleurs qui l'annonce magnifiquement. Nous traversâmes deux cours assez spacieuses où nous vîmes beaucoup de chevaux. Au bout de la derniere, en tournant sur la droite, on trouve une longue avenue en Jardin qui conduit au premier corps de logis. Cette avenue consiste en deux allées d'arbres, séparées par un parterre bordé de platte bandes, & qui présente un amas confus de fleurs de toute espece, & sur tout de Mougri, de Roses, de Tchampa, accompagnées de quelques Arbres fruitiers.

Ci-d.p.cclxxv.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

La Terre, dans ces allées, eſt couverte d'argamaſſe; & l'on voit ſur la gauche en allant au bâtiment, des rigoles par leſquelles s'écoule l'eau qui ſert à arroſer les platte-bandes & le milieu. Cette avenue eſt de la largeur du bâtiment, c'eſt-à-dire, de quinze à vingt toiſes, & peut avoir deux cents cinquante à trois cents pas de long; elle aboutit à un terrein vuide au milieu duquel eſt un baſſin plein d'eau, & qui eſt terminé par les degrés qui conduiſent à la terraſſe du bâtiment.

Le premier corps de logis eſt compoſé du rez-de-chauſſée & de deux étages auxquels on monte par un eſcalier en vis qui eſt en dehors par derriere. Chaque étage préſente le même coup d'œil. Au rez-de-chauſſée, on entre d'abord dans un grand Divan, dont le côté qui répond à l'avenue, eſt tout ouvert. Cette piece eſt ſans fenêtres, & n'a d'autres ornemens que des tapis de Perſe ſur le carreau, & des niches dans les murs comme au Palais du Nabab de Bengale. Au fond (au rez-de-chauſſée), ſont deux portes, dont l'une, à droite, mene à l'eſcalier; par la ſeconde qui eſt à gauche, on va dans la ſeconde cour. Le Divan eſt accompagné de chambres à droite & à gauche. Nous entrâmes par la porte qui étoit ſur le côté, à gauche, dans le bain dont la fraîcheur nous ſaiſit, malgré la chaleur extrême que l'on ſentoit en dehors. L'épaiſſeur des murs couverts d'argamaſſe & la conſtruction de ce bain y entretiennent cette fraîcheur, qui ceſſe dès que les fourneaux ſont allumés; il eſt compoſé de trois pieces à l'abri du ſoleil, & qui n'ont de jour que par des yeux percés à la voûte. J'aurai occaſion dans la ſuite de faire la deſcription de ces Bâtimens qui ſont en quelque ſorte néceſſaires dans les Pays chauds.

Ci-d. p. xliij.

Au-delà du premier corps de logis, eſt un grand terrein, où l'on voit pluſieurs pieces d'eau, avec des jets qui retombant ſur des talus de pierre picotée, forment d'aſſez belles nappes.

Le dernier corps de logis eſt l'appartement des femmes. Ce bâtiment eſt bas, & conſiſte en un ſimple rez-de-chauſſée, diſtribué d'une maniere particuliere. Après avoir tra-

verse le Divan, on rencontre un petit bassin, sur le bord duquel les femmes passent une partie de la journée. Ce bassin est entouré de chambres. A droite & à gauche regnent des corridors, le long desquels sont les appartemens des femmes, qui consistent en trois pieces : 1°. une chambre à coucher ; 2°. une chambre de bain, tapissée en dehors d'une espece d'herbe qui ressemble à du chiendent, & qui ayant été arrosée le matin, repand une odeur suave, & entretient la fraîcheur dans cette piece : 3°. une chambre pour les Mosses.

Après avoir passé l'appartement des femmes, on entre dans un grand Jardin dont le mur termine le terrein du Palais de la Beigom. C'est là que se trouve l'étang dont j'ai parlé plus haut, & où Tegh beig khân tâchoit de rallumer par des débauches poussées jusqu'à la brutalité, les feux d'un tempéramment ruiné par l'usage & par la vieillesse. On me dit que ce Palais lui avoit couté vingt-deux laks de roupies (cinq millions & demi), & qu'il avoit été bâti en six ans. Ci-d.p.cclxxvi.

Nous satisfîmes pendant deux heures notre curiosité, & revinmes ensuite à la terrasse du premier corps de logis. Le Nabab arriva sur les sept heures avec son fils, précédé d'un grand nombre de Massardjis. Après les premiers complimens, on servit des rafraîchissemens de Scherbet, des sucreries ; l'eau-rose ne fut pas épargnée : & tandis que nous nous entretenions sur les usages des Européens (je parlois Persan avec le fils de Miatchen), on tiroit, à quelques minutes de distance & deux à la fois, des gerbes & des pots à feu, qui rendoient une lumiere bleuâtre ; mais sans éclater à la fin avec bruit : c'est le défaut de l'artifice des Maures. On suppléoit à ces chutes tristes par des coups de fusil. La Fête se termina de cette maniere, c'est-à-dire, d'une façon assez sombre : & nous reprîmes le chemin de la Loge Angloise au milieu d'un boulvari affreux de Peuple, de chevaux, de Soldats qui tiroient de tems à autre des coups de fusil ; & environnés de plusieurs milliers de flambeaux faits de méches huilées, qui rendoient une odeur dégoûtante. Cid. p. cclxv. note. n°. 26.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Les Fêtes que les Maures ſe donnent entre eux ſont d'un goût fort différent de celle que je viens de décrire.

Une partie du jour ſe paſſe en tours de force, dont les Acteurs ſont ordinairement Bengalis. J'ai vu dans une de ces fêtes deux hommes, debout ſur une corde lâche attachée à deux bambous mal aſſurés, tenir eux-mêmes une corde (ce qui formoit un ſecond étage en corde) ſur laquelle monta une jeune fille qui portoit ſur ſa tête un grand rond de bois couvert de pluſieurs vaſes pleins d'eau, & cela ſans en renverſer une goutte.

Après les tours de force, paroiſſent les Danſeurs avec leurs inſtrumens, le tambour la flûte, & le tâl, dont le ſon, agréable à des oreilles Aſiatiques, affecte d'abord d'une façon fort différente, celles des Européens. Mais à la longue, on s'y accoutume; & il en eſt de cette Muſique, comme des uſages & de la vie en général des orientaux, qui, au bout de quelques années, accoquine (ſi je puis me ſervir de ce terme) tellement les Européens, que leur Patrie offre à peine quelque choſe à leurs regrets.

Quelquefois les Danſeurs jouent des eſpeces de farces. Ce ſera un Soldat qui, partant pour l'armée, témoigne à ſa maîtreſſe la peine qu'il ſent de la quitter. Ils mettent par terre un monçeau d'armes & d'habits. Le Soldat armé d'un ſabre, d'une pique & d'une rondache qu'il agite en danſant, fait le tour de cette eſpece de trophée, ſuivant ſa Maîtreſſe, & faiſant les mêmes pas qu'elle. Le jeu des armes, l'air paſſionné, les reproches marqués par les geſtes, les pas lents ou vifs, arrêtés ou redoublés, ſelon la ſituation de leurs cœurs; tout forme une Pantomime aſſez intéreſſante dont le ſon des inſtrumens regle les mouvemens par ſes inflexions. La danſe eſt à petits pas, & de la plus grande préciſion, ſur-tout du côté de la femme. Le tambour, qui eſt derriere les Danſeurs, s'approche d'eux, plus ou moins & ſemble leur communiquer l'action, la fougue qu'on remarque dans ſon jeu & dans ſon viſage.

La nuit amene un ſpectacle analogue au goût dominant

nant des Peuples du Midi, la danſe des Bayaderes. Elle ſe fait au ſon du tâl & d'un petit tambour de terre. Lorſque les ſpectateurs ſont généreux, & peu ſcrupuleux, les Domeſtiques ſe retirent, & les Danſeuſes paroiſſent toutes nues. Ce qu'on peut imaginer de plus laſcif dans les poſtures & dans les geſtes, accompagne alors leurs danſes; & l'on verra en Aſie, (comme en Europe) des perſonnes riches, priſes par les agaceries dont elles les accompagnent, ſe ruiner en préſens donnés à ces victimes de la débauche : j'ai parlé ci-devant du Mogol Maaz eddin, dont la Danſeuſe Laalkoner gouvernoit l'Empire. Si la paſſion n'éteint pas tout-à-fait la raiſon, du moins lui impoſe-t-elle ſilence pour le moment. Les préſens en argent & en bijoux échauffent les Danſeuſes, que leur propre action & les odeurs dont elles ſont parfumées, remuent déja de la maniere la plus violente; tous les genres de plaiſirs ſe ſuccédent; la danſe recommence enſuite; & quelquefois de grands Seigneurs feront venir ſucceſſivement dans une nuit quatre à cinq bandes de Bayaderes, & les renverront épuiſées. Sur la fin de la nuit, lorſque la ſatiété des plaiſirs invite au repos, on fait entrer un Motreb (eſpece de Violon) qui, par des airs doux & monotones, tirés de trois cordes & répétés ſouvent, provoque le ſommeil. D'autres vont ſe jetter dans les bras d'un jeune Eſclave Abyſſin, & prolongent quelquefois en dormant, par une imagination échauffée, des momens que la foibleſſe de la nature arrache à leurs deſirs.

Ci-d. p. cclxxiv not. no. 53.

Tels ſont les plaiſirs vers leſquels la plûpart des Aſiatiques, & en particulier ceux qui habitent les Pays méridionaux, dirigent tous leurs vœux; & ils n'ont que du mépris pour ceux que la nature en rendroit incapables. Ce goût influe ſur leurs uſages, leurs Religions; il contribue à leur faire ſupporter les violences du Deſpotiſme ſous lequel ils vivent. Auſſi pour faire durer ces plaiſirs plus long-tems, emploient-ils, outre l'opium, des remedes dans leſquels il entre des cantharides & d'autres ingrédiens dont il n'y a que la forte tranſpiration des Pays chauds qui puiſſe corriger l'action corroſive : nul âge, chez eux, ne ſemble ſe refuſer à l'effet qu'ils en attendent.

Les liaisons que j'avois avec les Anglois cesserent au départ de M. Spencer, parce qu'il fut remplacé par un homme qui ne connoissoit, ni bienséances, ni égards; je veux parler de M. Press, accoutumé à vivre avec les Maures dont il parloit fort bien la Langue, & dont il avoit pris tous les défauts.

J'ai peine à me séparer de la vertu qui se présente avec l'air qui lui est naturel : ce fut le sentiment que j'éprouvai, en quittant M. Spencer. Je l'accompagnai jusqu'en rade, au milieu des fanfares & du bruit de l'artillerie. J'étois seul de ma Nation, & vrai-semblablement le seul du Vaisseau, occupé des réflexions que je faisois alors. Tous les Membres du Comptoir Anglois regrettoient, dans ce digne Chef, l'Auteur de leur fortune ; les Etrangers Européens se rappelloient sa conduite également sage, ferme & honnête; les Marchands de la Ville conduisoient des yeux celui qui avoit encouragé leur commerce, qui en avoit maintenu la liberté ; le Nabab voyoit avec peine s'éloigner de Surate l'homme dont dépendoit le repos de sa vieillesse ; les Sidis mêmes : que ne peut pas la probité reconnue, & qui, obligée de s'armer de sévérité, en cache autant qu'elle peut les dehors effrayans! Les Sidis presque dépouillés de leurs biens, suivoient le garant sûr de ceux qu'on leur avoit laissés : tel étoit M. Spencer partant de Surate (& M. Dupleix quittant Pondichery); il emportoit avec lui les vœux de la Ville. Je contemplai avec le plaisir le plus pur, le triomphe de la probité; & si ç'eût été dans un autre Pays, j'aurois été surpris de le voir complet & sans retour.

Réduit presqu'à moi seul, une nouvelle catastrophe m'obligea de garder une solitude encore plus absolue. On apprit sur la fin de Novembre 1759, que le *Fezsalem*, Vaisseau Maure, nommé autrefois *le Merry*, armé par Tchelibi Aabdeul kader, & chargé de huit laks de marchandises, avoit été pris en rade de Maskate, par un Capitaine François, commandant le *Condé*; quoiqu'il eût un passeport du Chef François de Surate.

Voici comment la chose étoit rapportée dans les Let-

tres que l'on reçut à Surate. Deux Vaiſſeaux François, le *Condé* & la Frégate l'*Expédition*, s'étant préſentés le 3 Octobre devant Maskate, avec Pavillon Hollandois (Anglois, ſelon la Lettre du Conſeil de Pondicheri), pluſieurs Officiers deſcendirent à terre, & demanderent à qui étoient les autres Vaiſſeaux qu'ils voyoient dans la rade. Informés que le *Fez ſalem* eſt de Surate & appartient à Tchelibi, ils retournent à leurs bords; & la nuit même, le *Fez ſalem* eſt enlevé, & l'on en coupe les cables, pour le mettre au large. Le canon de Maskate eut beau défendre la franchiſe du Port; les François riposterent, & leur feu fit du ravage dans la Ville. Le lendemain, le Capitaine du *Condé* envoya demander à l'Imam de Maskate pourquoi il tiroit ſur ſes Vaiſſeaux, s'il vouloit ſe battre; ajoutant que ſon monde étoit en état, & que le Vaiſſeau qu'il emmenoit, appartenoit à ſes ennemis. L'Imam ne ſe ſentant pas en forces, ceſſa de faire feu, & les Vaiſſeaux François quitterent la rade.

Dans la conſternation que cauſa à Surate la nouvelle de cette priſe, il n'y eut qu'un cris au Bazar. Sur le-champ, les Intéreſſés viennent à la Loge Françoiſe; la colere anime leurs regards; à des mouvemens qui peignent le déſeſpoir le plus affreux, ſuccede l'abbattement. Peut-être qu'ailleurs il y auroit eu émeute, & que le Chef François & les Particuliers attachés à la Nation, ſeroient devenus la victime des premiers tranſports. Des Turcs, des Arabes, des Marchands Indiens, qui voient leur fortune paſſer entre les mains de gens avec leſquels ils n'ont rien à démêler, ont aſſez de bon ſens, ſont aſſez maîtres d'eux-mêmes, pour ne pas rendre le Repréſentant de la Nation reſponſable de la violence de quelques Particuliers. Au lieu d'éclater en menaces indécentes, ils conjurent mon frere d'être lui-même leur Avocat. Ils lui repréſentent le commerce de Surate ruiné, les plus riches Marchands réduits à l'état de Fakir. Le Nabab joint ſes prieres aux leurs, écrit lui-même à Pondichery; & mon frere, ſans autre force que celle de la perſuaſion, après être entré dans leurs peines, les renvoie à demi conſolés par l'eſ-

pérance de voir leurs droits reconnus aux Tribunaux des Conseils Supérieurs.

Le Chef François n'eut rien de plus pressé, que d'envoyer toutes les Pieces de cette malheureuse affaire au Conseil de Pondichery, & d'y joindre un Mémoire qui développoit le droit des Intéressés. Ce Mémoire est daté du premier Décembre 1759.

Le Procès-verbal de prise, daté du 17 Octobre de la même année, & écrit au bas du Passeport qui avoit été rendu au Nakhoda (Pilote) Maure, portoit en substance que le *Fez salem* avoit été pris, 1°. Parce que Surate étant entre les mains des Anglois, qui s'en étoient déclarés Souverains en y arborant leur Pavillon & en y tenant garnison, il étoit probable que le Chef François n'avoit donné ledit Passeport que par force; 2°. Parce que les Tchelibis, depuis l'expédition des Anglois, étoient leurs sujets; qu'ils étoient liés depuis long-tems d'intérêts avec eux; qu'on ne pouvoit pas donner la liberté du commerce aux ennemis de la Nation; & que le Vaisseau étoit chargé de marchandises Angloises. On avoit marqué d'ailleurs à Pondichery que le Vaisseau avoit été pris sous Pavillon Anglois; on prétendoit que le *Merry*, Vaisseau Anglois, vendu en tems de guerre à un Maure, étoit de bonne prise entre les mains de ce dernier; & celui qui avoit signé comme faisant fonction de Commissaire, le procès-verbal de prise, le sieur Martin, faisoit valoir des raisons d'intérêt qui donnoient action contre les Marchands de Surate au sieur Boucard, son beau-pere.

Le Chef François démontre, dans son *Mémoire*, 1°. que le seul *Maître reconnu à Surate*; est le Nabab; que tous les Européens y jouissent de la même liberté, y ont garnison dans leurs Loges, comme les Anglois, & paroissent dans la Ville avec leurs Pavillons; que les Anglois ont, il est vrai, de plus que les autres, la Forteresse, & quelques portes de la Ville: mais uniquement comme succédant aux possessions & aux droits du Sidi, qui n'a jamais passé pour Maître de Surate. 2°. Qu'on ignore à Surate que le Roi ait déclaré de bonne prise les Vaisseaux ennemis vendus en tems de guerre, & pris sous un Pavillon étranger; & que cette Ordonnance, si

Ci-d. p. ccciv. & cccxj. not. 1

elle existe n'a jamais été communiquée aux Chefs du Comptoir, ni par conséquent notifiée aux Marchands de la Ville. 3°. Que les Marchands de Surate, Tchilibi & autres, ne sont sujets que du Mogol représenté par le Nabab ; qu'ils sont amis de toutes les Nations ; & que sortant d'une rade neutre, ils portent de même des marchandises de toutes les Nations. 4°. Que les dédommagemens dus pour les pertes que le Comptoir François & les Particuliers ont souffertes pendant la guerre de Surate, ne peuvent être un prétexte de garder le *Fez salem*, parce que ces pertes n'ont pas encore pu être réparées ; que d'ailleurs cela regarde les Anglois, qui, en rendant, en tems de guerre, les deux Vaisseaux du Chef François, ont fait une action qui prouve qu'ils ne se sont pas emparés de Surate ; qu'au surplus leurs vexations particulieres ne forment pas l'état général de la Ville. 5°. Enfin, que les fonds répétés par le sieur Boucard, ne peuvent plus être allégués, puisque M. Spencer les lui a fait rentrer. Le Chef François finit en représentant la consternation où est Surate, qui a les yeux sur la Loge Françoise, tandis que les autres Nations gardent le silence : il ajoute que, si la réponse de Pondichery n'est pas favorable, cette affaire peut rouvrir la plaie qu'occasionna à Surate la chute du Pavillon François sous M. Grangemont.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Ci-d. p. cccvi

Ci-d. p. cccxi

Mon frere apprit l'année suivante, par deux Lettres, l'une de M. de Leyrit, du 24 Février 1760, & l'autre du 25 du même mois, écrite par le Conseil de Pondicheri, que ce Conseil désapprouvoit la prise de *Fez salem*, & écrivoit à ce sujet à l'Isle de France & à la Compagnie : & en effet, le Conseil de l'Isle de France déclara le Vaisseau de mauvaise prise, par un arrêté du 23 Avril de la même année. Ces nouvelles remirent les esprits pour un tems. Depuis (au commencement de Février 1769) le *Fez salem* a été remené à Surate par le même Vaisseau qui l'avoit pris, le *Condé*, & rendu vuide aux Propriétaires, avec une compensation que mon frere a ménagée.

La difficulté en attendant la réponse de Pondichery, étoit de se soutenir à Surate. Malgré l'espece de confiance

VOYAGE aux Indes, Orientales, IIe. Partie.

que les Marchands avoient dans la justice de leur cause; le Douanier arrêta en Janvier 1760 des marchandises venues de Goa pour le Chef François; & il fallut un ordre du Nabab pour les faire relâcher. Quelques jours après, sur le bruit qui courut que le *Fez salem* avoit été pris à cause des cinquante mille roupies que M. Boucard avoit depuis long-tems répétées sur les Marchands de la Ville, les Tchelibis s'étant saisis de son Banian, le menacerent de le faire expirer sous les coups, s'il ne leur faisoit un billet de trois laks. Heureusement un tiers qui se trouva présent, fit sentir à ces Arabes, que leur conduite ne feroit que gâter l'affaire. Le Banian fut donc relâché; & sur les plaintes de M. Boucard, soutenues par le Chef François, les Tchelibis firent une sorte de réparation, en donnant chez eux une châle au Banian.

Il n'en fut pas de même du *Doüai* [1] jetté en Février 1764 par Tchelibi Salé, sur les deux Vaisseaux que le Chef François alloit envoyer à Bengale & à l'Isle de France. Cette espece d'*embargo* que rien ne put lever, priva mon frere, dans le moment où la Compagnie lui donnoit des nouvelles de la paix, d'une fortune considérable, que les pertes qu'il avoit essuyées pendant la guerre, rendoient bien légitime.

[1] Voici ce que mon frere me marquoit au sujet du *Doüai*, en me faisant part de la perte (de 24000 liv. par an) que lui causoit la démarche de Tchelibi. « Tu » sçais, sans doute, me dit-il, ce que c'est que jetter le *Doüai*. C'est faire un jure- » ment au nom des Puissances du Pays, pour empêcher que telle ou telle chose, qui » se trouve contre l'équité, ait lieu, jusqu'à ce que ces Puissances aient pris une » entiere connoissance du fait, & prononcé un Jugement en conséquence. Ce jure- » ment a tant de force que le Nabab lui-même ne peut aller contre. *Il faut procéder* » à l'examen du fait, ou que celui qui a *jetté le Doüai s'en désiste. J'ai vû* ces » jours-ci jetter le *Doüai* d'une *maniere assez plaisante.* La querelle étoit entre » deux Banians qui se disputoient un petit terrein. L'un alloit se marier; l'autre » faisoit bâtir une maison. Le premier dit au second, dans le fort de la que- » relle : de la part du Nabab & des Anglois, & au nom des Puissances du Pays, » j'ordonne à tous ces Ouvriers qui travaillent pour toi, de s'en aller chez eux; » & de ne point bâtir sur ton terrein, que notre affaire ne soit terminée; & » moi, repliqua celui qui faisoit bâtir, par le même jurement & aux mêmes » conditions, je te défends de te marier. Ces juremens prononcés, d'un côté » les Charpentiers & les Maçons laissent l'ouvrage; de l'autre, les parens & la fian- » cée se retirent chacun dans leurs familles. Comme des deux Contendans, le » fiancé étoit le plus pressé, il vint me trouver; je lui fis entendre raison, ainsi qu'à » sa Partie que j'appellai. Au bout de deux jours le différent fut terminé, le *Doüai* » levé de part & d'autre; & le mariage alla son train, ainsi que la maison.

Le danger étoit donc pressant, au milieu d'un Peuple dépouillé de son bien par des Etrangers auxquels il n'avoit fait aucun tort. Quoique je fusse sous la protection Angloise, comme François, comme frere du Chef François, j'étois exposé, ainsi que lui, à me voir massacrer, dans un moment de désespoir. Celui qui pouvoit tenir la Ville en respect, & qui avoit assez d'humanité pour le faire, M. Spencer, alloit quitter Surate. Mon frere fut obligé de se mettre en défense, en braquant deux canons à la porte de la Loge; d'armer quelques François fugitifs qu'il y avoit reçus, & même de faire des provisions de bouche, parce qu'on le menaça de le cercler. Cette espece d'emprisonnement dura jusqu'à la réponse de Pondichery. Ces périls redoublerent mon ardeur; je me hâtai d'achever la Traduction des Livres Parses, sortant à peine de ma maison, & ne faisant qu'un seul repas.

Mes fenêtres dominoient sur l'argamasse d'une Mosquée, au-delà de laquelle étoit la maison d'un riche Mogol, dont les femmes avoient aussi vûe sur cet argamasse, & par conséquent sur mes fenêtres. Dans un Pays où celles de toutes les maisons sont fermées avec des nattes ou des treillis à cause des femmes, les miennes, qui étoient toujours ouvertes, leur parurent un spectacle nouveau. Mon habillement, mon air, ma jeunesse, piquerent leur curiosité: elles sçurent par leurs Domestiques que j'étois François, & que je n'étois pas marié. Elles voulurent cependant s'en instruire par elles-mêmes; & sur la fin de Janvier, je vis paroître à une fenêtre une femme âgée, d'un air assez respectable, qui me cria, en Maure: va plus doucement, Feringui (*hasté djo Feringui*). Je me promenois alors dans ma chambre, seul délassement que je prisse, après une étude de six heures. Je me retournai à cette voix. La vieille continue: où est ta femme (*toumara djourou kanhé*)? Je n'en ai pas, lui dis-je (*amko djourou nei*). Cette réponse fut suivie d'un éclat de rire, accompagné d'expressions tendres de la part de deux femmes âgées de vingt ans, qui parurent alors à la fenêtre. Comment, disoient-elles, un jeune homme sans femmes! Elles voulurent sçavoir quel étoit l'Indien qui

paroiſſoit le jour dans ma chambre ; & lorſque je leur eus dit que c'étoit un Parſe, mon Domeſtique; la vieille, ſans autres préliminaires, me cria : viens la nuit (*ratko ao*). Je ne répondis pas à ces avances : mais curieux de ſçavoir comment ces femmes vivoient entr'elles, je continuai de laiſſer mes fenêtres ouvertes ; & elles ne me punirent pas de mon indifférence, ou du moins de ma prudence, en fermant les leurs.

L'habillement de ces femmes attira d'abord mon attention. La plus blanche des deux avoit le bas du corps couvert par de grands caleçons à pieds, d'étoffe de ſoie fond rouge à fleurs d'or, qui ſe nouoient au-deſſus des hanches. Ses baboches (ſes pantoufles) étoient de velours brodé, le bout terminé en pointe, comme à celles des hommes, & recourbé en deſſus. Au haut du corps, elle portoit une eſpece de corſet, nommé *Tchouli*, couvert d'une étoffe pareille à celle de ſes caleçons.

Le Tchouli ſe met aux filles, dès l'âge de ſept à huit ans ; elles le portent jour & nuit, & il leur ſoutient la gorge, ſans la gêner. Cette eſpece de corſet a deux manches qui deſcendent un ou deux doigts au-deſſous du coude. Le devant eſt composé de deux hémiſpheres creuſes, faites d'oſier bien ſouple couvert de coton piqué, ou de carton garni de même de coton, ou ſimplement d'une mouſſeline double & bordée, que l'on tient bien tendue par le moyen de deux cordons qui s'attachent derriere le dos.

Par-deſſus le Tchouli & les grands caleçons cette Mogole portoit une robbe de mouſſeline à fleurs d'or, fendue par devant, à manches longues, & qui lui deſcendoit juſqu'à la cheville du pied : cette robbe ſe croiſoit & ſe nouoit ſur ſes hanches avec des cordons qui lui prenoient la taille exactement ; & l'endroit qui répondoit à la gorge, étoit couvert de chaque côté d'un tiſſu brodé en or, en argent & ouvragé en perles. Cette femme avoit le cou, les bras, les doigts & les oreilles, chargés de bijoux. Ses cheveux garnis de brillans & treſſés en forme de longue queue, flottoient ſur ſon dos. Ce qui lui donnoit le plus de grace, étoit un voile de mouſſeline verte très-claire,

qu'elle

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

qu'elle avoit ſur la tête. Ce voile étoit bordé d'un tiſſu d'or, qui lui formoit ſur le front une eſpece de bandeau ; le reſte tomboit en pointe derriere le corps, voltigeant au gré du vent, & relevant par des ombres les fleurs de la robbe que l'on voyoit au travers. Tel eſt l'habillement de toutes les Femmes Mogoles ; la différence ne conſiſte que dans la richeſſe ou la ſimplicité des étoffes & de l'ajuſtement : la ſeule choſe qui choque d'abord la vûe d'un Européen, eſt l'anneau qu'elles portent au cartilage qui forme le bout du nez.

L'habillement des Indoues, Brahmines, Baniannes & autres, eſt plus dégagé. Ces femmes marchent les pieds nuds; elles ont les doigts des pieds & ceux des mains chargés de bagues, & pour l'ordinaire, peints en rouge, ainſi que la plante des pieds & le dedans des mains. Au-deſſus de la cheville du pied, elles portent un ou pluſieurs anneaux d'or ou d'argent, qui jouent ſur la jambe. Le bas de leur corps eſt couvert d'une pagne qui prend au-deſſus des hanches & deſcend juſqu'à la cheville du pied. Cette pagne eſt une piece de mouſſeline rayée ou une autre piece d'étoffe plus ou moins riche, dont elles forment pluſieurs tours ſur leurs reins. Un des bouts ſe paſſe ſur les hanches, entre la peau & cette eſpece du jupon ; l'autre, plié & large à-peu-près de ſix doigts, prend ſous le bras droit, couvre en devant une partie du Tchouli, paſſe ſur l'épaule gauche, & pend négligemment derriere le dos où l'on voit le chef de l'étoffe : quelquefois elles le font revenir en devant ſur l'épaule droite, après l'avoir étendu ſur leur tête ; ce qui fait l'effet de nos mantelets. Du reſte elles ont le corps nud depuis le nombril juſqu'au deſſous de la gorge, le col couvert de joyaux de toute eſpece, de colliers qui leur pendent ſur l'eſtomac, & des braſſelets en or ou en argent, & à pluſieurs rangs, aux bras & même deſſus les manches du Tchouli. Elles ſe font au viſage des taches rouges & jaunes avec de la couleur, portent le Lingam au front, & ont les oreilles percées dans pluſieurs endroits, & remplies de joyaux. Leurs cheveux treſſés, oints d'huile de Coco, & garnis de bijoux, pendent quelquefois comme une longue

queue ; quelquefois ils ſont relevés ſur le derriere de la tête, & attachés avec une forte aiguille d'or ou d'argent, qui traverſe cette eſpece de piramide.

Je reviens à mes Mogoles. Au milieu des folies que peuvent faire des femmes qui veulent ſe venger en quelque ſorte de la contrainte d'un Maître incommode, je les voyois, chaque fois que le Moullah de la Moſquée appelloit à la priere, ſe proſterner & réciter avec une apparence de recueillement les formules preſcrites dans ces circonſtances. Du reſte, manger abondamment & ſouvent, conſulter à chaque inſtant de petits miroirs qu'elles portoient au doigt en façon de bagues, eſſayer fréquemment les ajuſtemens qu'elles croyoient les plus propres à relever leurs charmes, fumer le Hoka, mâcher du Betel, & dormir le jour comme la nuit preſque nues ſur une multitude de couſſins; telles étoient à-peu-près leurs occupations & leurs plaiſirs. Elles danſoient quelquefois entr'elles, contrefaiſoient mes geſtes, & mettant ſur leur tête une eſpece de chapeau, jouoient le Feringui.

Les viſites que ces femmes ſe font, ſont très-libres, parce qu'elles ſe dédommagent par la licence des propos, de la gêne où elles vivent avec leurs maris. C'eſt alors à qui *brillera le plus par les ajuſtemens* & les bijoux; elles ſe mettent du rouge au viſage. On préſente la collation, comme chez les hommes. Enſuite paroiſſent les *Ramjanis*, Bayaderes, qui ne danſent que devant les femmes; mais qui ne ſont pas plus modeſtes que celles qui jouent en préſence des hommes. Les danſes ſont accompagnées de chants, &, du côté des ſpectatrices, de cris, de fréquents éclats de rire. Il en eſt à-peu-près de même des Noces : tandis que les hommes s'amuſent entr'eux, les femmes des deux familles font un charivari qui déconcerteroit le perſonnage le plus grave.

Un des divertiſſemens qui plaiſent le plus aux Femmes Mogoles, eſt celui qu'elles prennent au *bain*. Les bains publiques à Surate, & je crois dans toutes les grandes Villes de l'Orient, ſont des bâtimens voutés, faits de pierres ou de briques enduites de maſtic. Ils ſont compoſés de trois pieces. On laiſſe ſes habits dans la premiere : la ſeconde

ont des fontaines d'eau tiede ; la troisieme est pour l'ordinaire si chaude, qu'on a peine à se tenir sur le pavé. Ces deux dernieres pieces sont plus grandes, & éclairées par des yeux percés dans la voûte, & garnis de verres diversement colorés. Les fourneaux qui échauffent l'eau, sont ou dessous le sol ou à côté des murailles ; & l'eau se répand dans le bain par plusieurs robinets qui sortent du mur. Les hommes entrent dans les bains, lorsque les femmes en sont sorties, c'est-à-dire, depuis une ou deux heures après midi, & les occupent jusqu'à la nuit: de cette maniere, les bains sont servis alternativement par des femmes & par des hommes.

Lorsqu'on a quitté ses derniers vétemens, l'homme du bain vous étend sur une planche ; & après vous avoir aspergé d'eau chaude, vous masse (presse) tout le corps, fait craquer toutes les jointures, celles des doigts. Ensuite, il met le patient sur le ventre ; & lui appuyant les genouils sur les reins, il lui prend les épaules, & lui fait craquer plusieurs fois l'épine du dos, accompagnant tous ces tiraillemens de grandes claques sur les parties musculeuses, à-peu-près comme font les Palfreniers en étrillant les chevaux. Telle est la premiere partie de la question. Le Baigneur s'arme ensuite la main droite d'un gand de crin, avec lequel il frotte le corps de maniere à être lui-même tout en sueur : il lime avec une pierre-ponce les parties où la peau est plus endurcie, comme à la plante des pieds. Cette opération faite, il frotte tout le corps de savon & d'odeurs, & finit par l'épiler ou le raser.

Ce manege dure bien trois quarts d'heure ; & il faut convenir qu'après cela, on ne se reconnoît plus. Il semble presque qu'on soit un homme nouveau. On sent dans le corps, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte de quiétude produite par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ses parties. La peau est quelque tems couverte d'une sueur légere que lui donne une douce fraîcheur. Enfin on se sent vivre. Passer ensuite deux heures sur un canapé, & s'endormir, partie de foiblesse, partie de chaleur, après avoir fumé un demi-Hoka, est un plaisir que ne sentiront jamais les corps resserrés par les froids

du Nord, ou livrés à l'activité inquiete des climats tempérés.

L'exercice du bain, où l'on est simplement patient, supplée aux courses violentes, aux parties de chasse, aux danses des Européens, ou plutôt les compense bien supérieurement. Les Musulmans en sont quittes pour une demie roupie; mais, comme Feringui, j'étois obligé d'y aller *incognito*, & je payois une roupie & demie : aussi étois-je baigné dans toutes les formes.

Le céremonial pour les femmes n'est pas si violent : mais le massage & les frottemens, dans les Pays chauds, leur plaisent autant qu'aux hommes. Dans les Colonies Européennes, on voit les Dames passer une partie de la journée sur des canapés, environnées de mosses accroupies sur des nattes, qui leur massent les jambes, & successivement tout le corps.

Ce que je sçai des occupations des Femmes Mogoles dans le bain, c'est qu'elles y folâtrent entr'elles, découvertes seulement de la tête à la ceinture, & y passent quelquefois des demi-journées. Le Hoka, le Scherbet, le Caffé, & autres boissons, sont leurs rafraîchissemens. Elles font des parties de bain, comme en Europe on feroit une partie de bal. Lorsqu'un jeune homme est curieux de voir, avant le mariage, la fille qui lui est destinée, il ne lui est pas difficile de gagner quelques personnes de la famille qui proposent de ces parties; il met ensuite, par le moyen d'un présent, le Maître du bain dans le secret, & obtient de lui la permission de jetter à la dérobée quelques regards par les petites fenêtres percées dans la voûte. Ceci seroit indécent en Europe : mais le haut du corps depuis la ceinture, n'est pas chez les Asiatiques, même Mahométans, un objet de curiosité qui tire beaucoup à conséquence. Quant aux Indiens, rien n'est plus commun que de rencontrer parmi eux des femmes qui ont la gorge découverte, ou du moins très-visible : à la Côte de la Pêcherie, & jusqu'au-delà de Mahé, les femmes Tives sont absolument nues, depuis la ceinture [1]

[1] Le 21 Décembre 1759, nouvelle de l'assassinat d'Aalemguir Sani, Empereur de l'Indoustan. Le 1 & le 2 Mars 1760, derniers jours de l'*Intrus* des Gentils : le Peuple, comme dans les Païs purement Indiens, court la Ville barbouillé de *Mindi* & de Safran, & les Grands se traitent entr'eux.

Je reçus enfin, vers le milieu du mois d'Avril, une Lettre du Gouverneur de Pondicheri, en date du 24 Février, qui me permettoit de retourner à la Loge Françoise. Je remerciai le Conseil Anglois de Surate & celui de Bombaye, de la protection qu'ils m'avoient accordée d'une maniere si obligeante; & sans quitter la maison que j'habitois, & qui m'étoit beaucoup plus commode que la Loge Françoise, je rentrai sous le Pavillon de ma Nation.

J'avançois à grands pas dans la connoissance des Mysteres, de la Langue & de l'Histoire des Parses. Je découvrois tous les jours quelque Livre nouveau à acheter; & mon frere, autorisé en cela par M. de Leyrit, appuyoit de son autorité les propositions que je faisois à mes Destours. D'ailleurs, comme ils me voyoient en état de me passer d'eux, ils n'osoient plus me rien refuser. Ce n'est pas qu'ils n'employassent mille moyens, pour se rendre nécessaires, allonger le tems & augmenter le prix des Manuscrits; ils étoient aidés dans ce manege par l'Interprête de la Loge, bon Parse, honnête homme, officieux même; mais peu riche & intéressé. Accoutumé aux petites ruses de mes Destours, il m'étoit facile de les découvrir; & souvent ils en étoient eux-mêmes la dupe. L'Interprete de la Loge étoit ami d'un jeune Destour, du parti de Manscherdji, nommé Sapour, dont il auroit voulu produire le pere à la place de Darab. Malheureusement pour lui, de l'aveu même de ces nouveaux Destours, je sçavois plus de Zend & de Pehlvi que tout leur parti. Je tirai cependant quelqu'avantage de cette nouvelle connoissance. Elle tint mes Destours en respect; les deux

Le 15, le tems se brouille; le soir, quelques gouttes de pluie. Le 16, pluie de plusieurs heures.

Le 20 Mars, Jeudi, *No rouz*, *Sultani*. Le Soleil entre dans le Signe du Bélier, à 6 *Gueris* du premier *Pehr*; ce qui donne 8 heures, 24′ du matin: selon d'autres Astronomes, à un *Pehr*, 28 *pâls*; ce qui donne (à 24″, le *pâl*) 9 heures environ 11′ 12″. Le 20 Mars répond au 9 du mois *Adar*, de l'an 2071 d'Alexandre (de l'Ere des Seleucides); au 5 du mois *Schaaban*, de l'an 1173 de l'Hégire; au 4 du mois *Meher kadim*, de l'an 1129 d'Iezdedjerd; & au premier du mois *Farvardin*, de l'an 682 de Djela euddin. Ce *No rouz* est appellé *Sultani*, c'est-à-dire, *Royal*, parce qu'il a été établi par Djemschid, & renouvellé par Djelal euddin Melek schah.

côtés me fournissoient à l'envi les Livres que je voulois avoir, & se démasquoient réciproquement.

Il se passa un jour, à ce sujet, en présence du Chef François, une scene qui finit d'une maniere assez plaisante. J'avois découvert que Darab me donnoit, pour complet, un Livre fort cher (une partie du *Grand Ravaët*) qui n'étoit pas entier. Ce sage Maître, à qui sa Loi défendoit de jurer, protestoit, par ce qu'il avoit de plus sacré, qu'il disoit la vérité. Je fis le fâché ; je menaçai : Darab appella de moi à mon frere, à qui j'envoyai les pieces du procès. Il croyoit en imposer à une personne qui n'entendoit pas sa Langue.; les gens de la Loge, c'est-à-dire, le Banian & l'Intreprête étoient présens. La douceur ne fit que le rendre plus ferme dans sa premiere assertion ; les menaces ne produisirent aucun effet. Alors paroît Sapour, *tanquam Deus ex machinâ*, qui lui reproche le front avec lequel il soutient une imposture, & lui montre la suite du Manuscrit qu'il assuroit être entier. Celui-ci, sans se déconcerter, sourit, convient qu'il a chez lui plusieurs cahiers du même Ouvrage, & dit tranquillement, qu'il les fournira, si l'on augmente le prix du Livre. La condition fut acceptée ; & Darab se retira, je ne dis pas sans confusion, mais sans qu'il parût presque que la scene qui s'étoit passée, le regardât.

Voy. ci-ap. la notice des Mss.

La lecture des Livres Liturgiques m'avoit instruit des plus petites cérémonies de la Loi ; j'avois acheté les Instrumens de cuivre qui servoient dans les Offices des Parses, des *Kostis*, un *Saderé*, un *Pénom* : mais ma curiosité n'étoit pas satisfaite. Je voulois entrer dans le Temple des Parses, & y assister à quelque partie de leur Liturgie. Connoissant la sévérité de leur Loi, je croyois la chose impossible : ma présence, selon les Livres Zends, devoit souiller le Temple, & ôter aux prieres toute leur efficace. Aussi aucun Étranger n'étoit-il jamais entré dans les *Derimhers* de Parses, si l'on en excepte le Mogol Schah Akbar, qui, loin d'honorer le feu sacré par des offrandes, l'avoit souillé de sa salive. Cependant un petit présent & l'espérance de se promener par la Ville dans mon

Ci-ap. T. II. p. 529-534.

[redacted] engagea Darab à satisfaire ma curiosité. Il prit pour cela un jour de pluie * : j'étois habillé en Parse, accompagné d'un seul Pion, qui devoit se tenir à une certaine distance de la porte du *Derimher*, & qui même ne me guidoit que d'assez loin, de peur d'être reconnu, les environs de ce Temple étant habités par une foule de Parses. Dans quelques endroits, j'avois de l'eau jusqu'au genouil ; le tems étoit sombre : & comme je n'étois pas trop au fait des rues de Surate, je pensai plusieurs fois m'égarer & presque me noyer.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

* *Le 20 Juin 1760.*

Lorsque j'arrivai, il y avoit peu de monde au *Derimher*. Darab vint me recevoir, & me mena à la Chapelle du Feu, où son fils officioit : c'étoit à six heures & demie du soir, au *Gah Evesrouthrem*.

Ci-ap. T. II, p. 108.

Le vieux Darab, malgré les objections que je lui avois quelquefois faites contre ce que je trouvois de déraisonna-dans sa Religion, m'avoit vu étudier avec tant de soin ses Livres, & m'occuper si sérieusement des plus petites minuties, au lieu de les mépriser, comme font pour l'ordinaire les Étrangers, qu'il me croyoit presque un Proselyte à qui il ne manquoit que les cérémonies de l'initiation ; & je pense que cette idée soulagea un peu sa conscience. Plusieurs fois il avoit tâché de me faire quitter mon Hoka, me représentant que j'avois lu dans les Livres Parses, que ce qui sortoit du corps, salive, haleine, souilloit le Feu. Au lieu de le contredire durement, ce qui l'auroit rebuté, je me contentois de lui répondre, *que j'étois Chrétien*. Lorsque je fus en présence du Feu, que je regardois avec les simples Parses par le grillage qui fermoit la chapelle du côté du Nord, Darab me demanda si je ne lui ferois pas quelque petite offrande. En qualité de Chrétien, lui dis-je, je ne puis faire ce que vous me demandez. Darab ajouta, mais avec un air embarrassé mêlé de quelque chose de sinistre, que des Musulmans, sans avoir eu le privilége de voir le Feu, avoient fait des présens au *Derimher*. La position étoit délicate : j'étois seul, sans autre arme que mon sabre & un pistolet de poche ; & si les dévôts qui faisoient leurs prieres dans le *Derimher*, m'avoient soupçonné

Ibid. p. 568. Pl. XIII. III.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

pour ce que j'étois, je pouvois en un moment être facrifié au zele de la maifon du Feu. Sans paroître ému, je repondis à Darab, en hauffant la voix, que j'étois venu pour voir le *Derimher*, & rien de plus. Ma fermeté lui ferma la bouche; il me pria de parler plus bas: il craignoit encore plus que moi qu'on ne me reconnût. Il m'expliqua enfuite, à voix baffe, l'ufage des différentes parties du *Derimher*. J'examinai tout; j'entrai par-tout; & je me gravai dans l'efprit tout ce que je vis affez nettement, pour pouvoir en faire à mon retour le plan & la defcription que l'on verra ci-après dans le fecond Volume, p. 568-572.

Après avoir confidéré avec attention la diftribution du *Derimher*, je m'approchai, fans paroître avoir autre vuë que de fatisfaire ma curiofité, du lieu deftiné à la récitation de l'*Izéschné*. Darab fit quelque difficulté de m'y laiffer entrer, proteftant qu'il feroit enfuite obligé de le purifier: mais je paffai outre, & je trouvai dans un coin de l'*Izeschkhanéh* fes Livres Zends, Pehlvis & Perfans, & entre autres, des Manufcrits qu'il m'avoit affuré ne pas avoir. Je fçavois que fa Bibliotheque étoit au *Derimher*, & c'étoit une des raifons qui m'avoient engagé à chercher le moyen d'entrer dans ce Temple.

Satisfait de ma vifite, qui avoit duré près d'une heure, je rejoignis mon Pion, qui m'attendoit à une portée fufil du *Derimher*. Darab, trompé dans fon attente, n'eut pas lieu d'être fi content. Il avoit compté tirer de moi quelque chofe pour l'entretien du Feu; & la découverte que j'avois faite, le mettoit dans la néceffité, s'il ne vouloit pas rompre avec moi, de me vendre ou faire copier les Livres qu'il m'avoit jufqu'alors refufés.

Ci-ap. T. II. p. 590. Pl. XIII, IV.

Quelque tems après j'allai hors de Surate, voir les *Dakhmés* (les Cimetieres) des Parfes. Ce font des efpeces de tours rondes, dont les murs font faits de pierres quarrées, & qui peuvent avoir quinze toifes de diametre. Tandis que je faifois le tour de ces Cimetieres, dont les murs étoient affaillis par une armée de corbeaux, de grailles & autres oifeaux carnaciers, plufieurs Parfes qui me voyoient de loin, murmuroient contre ma curiofité. Sur ces entrefaites, arriva un

un Convoi dont je fus obligé de m'éloigner. De l'endroit où je m'arrêtai, je vis les *Nesa salars* faire le *Sag-did*, (c'est-à-dire, *présenter le chien*), & porter le corps dans le *Dakhmé*. Ensuite le Convoi, qui étoit resté à plus de quatre-vingt pas delà, revint en priant, les hommes deux à deux, & se tenant par la manche, comme en allant. A mon retour les murmures augmenterent; dans les rues de Surate, plusieurs Parses disoient hautement que j'avois profané le lieu de leur sépulture: mais ces plaintes n'eurent pas d'autres suites; & tandis que je me sentois en haleine, j'allai voir le lieu où les Indous brûlent leurs morts.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie. *Ci-ap. T. II. p. 584-585.*

Cet endroit se nomme Poulpara; il est sur le bord du Tapti, au-dessous du Jardin du Parse Roustoum, célebre par les belles fleurs qu'il produit, & où les Habitans de Surate, Naturels & Etrangers, vont souvent prendre le plaisir de la promenade. Au midi de ce Jardin, à quelque distance, est un grand emplacement sur le bord de la riviere, où il y a plusieurs fosses de la longueur du corps d'un homme, dans lesquelles brûle un feu continuel. On pose le cadavre dessus & il s'y consume promptement. Les Indous, en portant les corps à Poulpara, chantent des morceaux de Liturgie; au lieu que les Parses prient à voix basse.

Au midi de ce terrein est le Deol de Poulpara, qui est consacré à Maha Deo, c'est-à-dire, au Lingam. On voit au-dedans un Takour, ou Autel de Maha Deo, couvert d'un Dais. En dehors à gauche paroit Gonès en bas-relief, *Ci-d. p. ccxl.* accompagné de deux Schoupdars. Il tient de la main droite une épée, la pointe en bas; & de la gauche, un bâton de Commandement qui ressemble à un trident.

Le 12 Juillet les Indous célébrerent la Fête des Mouches. Indépendamment des prieres aux Pagodes & des purifications prescrites, ils montrerent leur zele pour la conservation de ces animaux, en exposant en dehors de leurs maisons les choses sur lesquelles ils se jettent ordinairement, comme du sucre, de la farine, &c. Cette fête me fit penser à aller voir l'Hôpital des animaux, dont plusieurs personnes m'avoient déja parlé.

Cet Hôpital est au-delà de la porte de Nauçari, dans

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

le fauxbourg de Sakranpoura, qui fournit Su[illegible]es publiques. Sur les six heures du soir on les voit assises devant leurs portes, parées de tous leurs ajustemens; ce qui forme une allée plus fréquentée par les Galants de Surate que les promenades qui embellissent les dehors de la Ville. L'emplacement qui forme l'Hôpital des animaux est fort grand & divisé en plusieurs parties, comme on peut le voir dans le Plan [1]. On y nourrit de toutes sortes d'animaux, que la dévotion des Indous donne à cet Hôpital. Les Ecrivains du Nabab, qui sont Indous, font ce qu'ils peuvent pour engager ce Prince à leur abandonner les chevaux qui sont hors de service; les Brahmes m'en montrerent un qu'ils avoient, après bien des sollicitations, obtenu de retirer dans leur Hôpital: c'étoit une sorte de triomphe de leur Religion, dont ils se glorifioient. Les animaux, dans cet Hôpital, sont nourris aux frais des Banians, & servis par des Brahmes logés dans l'enceinte, jusqu'à ce qu'une mort naturelle les dérobe à leurs soins. J'y ai vû une Tortue de terre longue de deux pieds & demi, haute d'un pied & demi, & large d'un pied. C'étoit le plus vilain animal qu'on pût voir; elle avoit peine à marcher: on me dit qu'elle avoit cent ans. Les Insectes, puces, punaises &c. sont hors de l'enclos, à gauche en entrant. Leur nourriture consiste en riz, farine & sucre, qu'on leur jette de tems en tems par la porte.

Pl. IV. II.

La vûë de l'Hôpital des animaux, entretenu par des êtres raisonnables avec tout l'ordre, le soin, le zele même que l'on pourroit exiger d'eux, s'il étoit question de leurs semblables, & cela dans un Pays où il n'y a d'Établissemens publics, ni pour les malades, ni pour les vieillards; la vûë d'un pareil Hôpital auroit de quoi étonner, si l'on ne sçavoit pas que la Nature se plaît aux disparates, en Asie comme Europe.

[1] Voici l'explication de ce Plan. 1. Logement du Portier. 2. Bœufs; Chameaux. 3. Bœufs, Singes attachés. 4. Tortue de terre. 5. Pigeons; devant ce Pigeonnier & dans les cours, Poules & Coqs. 6. Lapins. 7. Grillage en bois. 8. Maison à deux étages. 9. Terrein pour les troupeaux. 10. Etang. 11. Bœufs &c. 12. Chevaux & Bœufs. 13. Bœufs mourans. 14. Grillage en bois. 15. Insectes.

Sur la fin de Juillet, il nous arriva à mon frere & à moi, une petite avanture qui peut faire connoître le caractere des Européens établis dans l'Inde. Nons avions paſſé deux jours au Jardin François, & une affaire de conſéquence obligeoit mon frere de ſe trouver ſur les ſept heures à la Loge Françoiſe. Nous rencontrâmes entre les deux enceintes de Surate, dans un chemin étroit, la garde Cipaye des Anglois, composée de près de deux cents hommes, qui alloit à ſon poſte, c'eſt-à-dire, à une des portes de la Ville. L'uſage en pareille circonſtance, entre Chefs Européens, eſt que l'on s'arrête de chaque côté, pour ſe faire la politeſſe de céder le pas : mais vis-à-vis d'une troupe de Noirs, le Chef François ne pouvoit ſe détourner, ſans une eſpece de déshonneur. Mon frere ordonna à ſon Cocher d'avancer. Les Cipayes Anglois, au lieu de ſe partager en deux files, couchent en joue le carroſſe, leur Chef tire le ſabre ſur quelques Pions qui nous eſcortoient, & le Cocher s'arrête malgré nous. Mon frere outré, alloit mettre pied à terre : je lui remontrai que n'y ayant à la tête de cette troupe aucun Européen à qui il pût parler, ni qu'il pût rendre reſponſable de l'affront qu'on lui faiſoit, il valloit mieux céder en partie pour le moment, que de ſe compromettre avec des des gens dont les Anglois, ſi même ils ne les ſoutenoient pas, pouroient ſimplement déſavouer la conduite ; & qui d'ailleurs en ſeroient quittes, pour dire qu'ils ignoroient nos uſages.

Ci-devant, p. ccciv.

Tandis que nous nous conſultions & que le Dobachi de mon frere parlementoit avec le Capitaine Cipaye, le Cocher ſe détourna un peu, la troupe ſe preſſa de ſon côté ; & moitié de gré, moitié de force, nous paſſames réciproquement.

Rendu à la Loge Françoiſe, mon frere envoya ſur-le-champ, porter ſes plaintes au Chef Anglois. Ce que j'avois prévu, arriva. On répondit qu'une troupe allant monter ſa garde, ne devoit pas ſe déranger ; le Capitaine fut ſeulement blâmé d'avoir menacé : mais il n'y eut pas de réparation ; & mon frere eut beau s'adreſſer à Bombaye, les Anglois, qui ſçavoient en quel état étoient

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

nos affaires dans l'Inde, ne le ſatisfirent pas plus [redacted]on-ſeil de Surate. Ces procédés violens l'engagerent à paroître plus rarement dans la Ville; & moi, qui malgré ma Philoſophie, avois peine à digérer ce ton de maître, je pris le parti de ne ſortir que bien armé, prêt à faire le coup de Sabre avec le premier Anglois qui me diſputeroit le pas [1].

J'achevai, en Septembre, ce qui concernoit les Parſes & la Traduction de leurs Livres, & me retirai à la Loge Françoiſe, pour faire les préparatifs d'un voyage que je méditois depuis long-tems, & qui avoit rapport aux Parſes ainſi qu'aux Indous. Le développement des Antiquités de ce dernier Peuple formoit la ſeconde partie du plan que j'avois deſſein de remplir. Je m'étois propoſé, en quittant ma Patrie, de lui rapporter les Loix ſacrées de toute l'Aſie. L'article des Parſes étoit fini, & je me ſentois aſſez de force pour commencer celui des Indous. Je fis donc chercher les quatre *Védes* à Surate, à Brhânpour & à Ahmadabad, ne pouvant envoyer à Sadranpoura où l'on me dit que le Brahme Dehram les poſſédoit. Ces Ouvrages, à ce que croient les Brahmes, ont été compoſés par Khreſchnou, il y a environ quatre mille ans.

Ci-d. p. iij. vj.

Tandis que mes amis agiſſoient de leur côté, & que mes émiſſaires s'informoient des lieux où l'on pourroit trouver ces Livres précieux, un Parſe envoyé par Manſcherdji, vint ſur la fin de Septembre, me les offrir de la part de quelques Brahmes qui n'oſoient pas ſe faire connoître: j'acceptai l'offre. Mais quand il fut queſtion de les montrer, le Parſe prétexta des difficultés; je fus même pluſieurs jours ſans le revoir. On prétendoit que Nana, Chef des Marates, avoit fait chercher les Brahmes pour les punir & empêcher le marché; Manſcherdji intimidé ou feignant de l'être, ne voulut plus paroître Entremeteur immédiat: & il fallut que mon frere répondit de trois mille roupies, pour engager le

[1] Le 24 Juillet 1760, Fête de la Mecque. Le Nabab ſe rend à la Moſquée. En Arabie on y va la veille; & le 24, il y a repas dans les familles.

Parſe en queſtion à laiſſer ſes Manuſcrits à la Loge Françoiſe pendant un jour. Je regardois tout cela comme des tours du Parſe qui vouloit rehauſſer le mérite de ſes peines, ou du Banian de la Loge, qui avoit deſſein de nous dégoûter. Je commençai néanmoins le marché. Le Parſe comptoit m'en impoſer facilement, parce que je n'entendois pas le Samskretan. Je fis d'abord examiner par des Brahmes les Manuſcrits qu'il me donna : je les montrai enſuite à des Sciouras. Ces deux Claſſes ſont les premieres de celles qui partagent les Indous à Surate. On connoît aſſez les Brahmes, je vais dire un mot des Siouras.

Ces Prêtres Indous, nommés auſſi Djettis, menent une vie qui a quelque choſe de particulier. On en voit peu ſe marier. Ils ſont vétus de blanc, ont la tête découverte, & portent leurs cheveux courts, comme les Abbés en France. Ils ont à la main un ballet pour nettoyer les endroits où ils s'aſſeyent, de peur d'écraſer quelque inſecte. Ils rejettent une partie des cérémonies que les Brahmes pratiquent, & généralement ſont moins habiles qu'eux dans la lecture des anciens Livres, quoiqu'ils aient auſſi leurs Docteurs & leurs Ouvrages claſſiques [1]. Leur occupation principale eſt de courir les rues & les maiſons, pour reciter ſur les malades, ſur les enfans, ſur les femmes en travail, certaines prieres, qu'on leur paie en les nourriſſant bien. Auſſi la plûpart ſont-ils chargés d'embonpoint; ils ont même quelque choſe d'éfronté dans le regard, & de laſſif dans le maintien. Les maiſons des Indous & des Indoues leur ſont ouvertes en tout tems; & la Chronique ſcandaleuſe rapporte à leur ſujet des avantures dont on s'amuſe à Surate comme ailleurs aux dépens des Intéreſſés.

Ci-ap. p. ccclxviij.

Tandis que je ſuis ſur le chapitre des Indous, je crois devoir dire un mot du Chef des Joguis qui fait ſa réſidence à quelque diſtance de Surate, dans un Jardin de palmiers

[1] Les Sciouras appellent le premier homme *Rikaba Deva*, & ſa mere, *Marou Devi*. Ces êtres ont été créés de Dieu dans le *Aiodha* (le Nord de Dehli). Selon les Brahmes, *Sed* eſt le nom de Dieu, & *Kamata*, celui du premier Dev créé de Dieu.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

& de cocotiers. Celui qui en 1760 avoit ce titre étoit un gros homme, d'une assez belle phisionomie. Il étoit toujours nud comme la main, sans qu'on remarquât que la présence des femmes qui le servoient, lui fît la moindre impression.

La religion de ce Chef est le Lingam. Par le moyen de ses Joguis, qui sont répandus dans toute l'Asie, il a des correspondances jusqu'à l'extrémité de la Tartarie. Il se sert de ces especes de gueux qui n'ont pour-tout vétement que quelques loques qui leur couvrent la tête, pour faire un grand commerce de pierreries brutes : ceuxd'entr'eux qui sont entiérement nuds, les cachent dans les tresses de leurs cheveux. Un Européen habile feroit avec ces gens-là des coups d'or ; & généralement, pour la sureté de la correspondance, & en particulier pour certains détails secrets, que des Envoyés ou des Patmars ne peuvent sçavoir, le Chef des Joguis, qui passe parmi ses Devots pour une sorte de Demi-Dieu, mérite d'être cultivé.

Je reviens aux *Vedes.* Les Brahmes & les Sciouras de Surate, m'assurerent unanimement que les Manuscrits qu'on m'offroit, n'en étoient que les extraits ; & même plusieurs Sciouras me dirent que les *Akho Vedes*, c'est-à-dire, les *grands Vedes*, étoient chacun de cent mille Beits, à trente-deux lettres, le *Beit.* Le mot *Sanitah*, qui signifie *extrait*, & qui étoit en marge, interprété par des Parses & par des Brahmes désintéressés & habiles dans le Samskretan, convainquit d'ignorance ou de mauvaise foi le Marchand des prétendus *Vedes.* D'ailleurs le prix qu'il vouloit de ces Extraits étoit trop déraisonnable pour que je m'en accomodasse. Je me contentai donc de cotter exactement le nombre des divisions & des subdivisions de ces *Sanitahs* [1], & d'en faire copier les premieres

[1] Je crois devoir donner ici la notice externe, si je puis m'exprimer ainsi, de ces *Sanitahs* des *Vedes.* Ce morceau servira à guider dans leurs recherches les curieux qu'un goût pareil au mien pourra conduire aux Indes. Ces *Sanitahs* sont divisés en *Hads* qui contiennent chacun plusieurs *Kants* ; ils se feuilletent de bas en haut, & non pas de droite à gauche, comme les MSS. Arabes & Persans.

Sanitah du Sam Veda.

Volume assez mal conditionné, de quarante-cinq feuillets longs, à huit lignes

& les dernieres feuilles. Elles pouvoient m'être d'une grande utilité.

la page ; avec des chiffres sur les mots, pour marquer combien de fois on doit en lisant les répeter.

1e. *Had*=	5 *Kants*.	3e. *H.*=	4* *K.*	5e. *H.*=	5 *K.*	7e. *H.*=	5 *K.*	9e. *H.*=	5 *K.*	11e. *H.*=	5 *K.*
2e.	5	4e.	5	6e.	5	8e.	5	10e.	5	12e.	4
										(*peut-être*	
										13 *H.*=	2 *K.*)

* *peut-être*, 5.

Sanitah du Ridjou Veda (selon la prononciation des Sciouras,) Djederdjou Veda, selon celle des Brahmes.

Cet Ouvrage est comme divisé en deux parties ; la premiere de 73 feuillets ; la seconde, de 44 : en tout 117 feuillets. Ce Volume est bien écrit. Dessus & dessous les mots sont de petites lignes rouges transversales ou perpendiculaires, qui indiquent quand il faut lever, baisser la main, la porter à droite, à gauche, crocher les doigts &c. en lisant ce *Vede*. La Préface comprend deux feuillets & demi ; la premiere Partie, 20 *Hads*, ainsi que la seconde.

1e. *Had*=	31 *Kants*.	8e. *H.*=	63 *K.*	15e. *H*=	65 *K.*	22e. *H.*=	34 *K.*	29e. *H.*=	60. *K.*	36e. *H.*=	24 *K.*
2e.	34	9e.	40	16e.	66	23e.	65	30e.	22	37e.	21
3e.	63	10e.	34	17e.	99	24e.	40	31e.	22	38e.	28
4e.	37	11e.	83	18e.	77	25e.	47	32e.	16	39e.	13
5e.	43	12e.	117	19e.	95	26e.	25	33e.	97	40e.	17
6e.	37	13e.	58	20e.	90	27e.	45	34e.	58		
7e.	48	14e.	31	21e.	61	28e.	46	35e.	22		

Sanitah de l'Atharvana Veda.

Manuscrit fort vieux, pourri, rongé, de 460 feuillets environ ; avec des lignes rouges, comme au *Sanitah* précédent, mais moins fréquentes, & dont quelques-unes sont à côté des lettres. Je n'ai pû en compter ni les *Hads* ni les *Kants*, les feuillets n'étant pas en ordre.

Autre *Sanitah* de l'*Atharvana Veda*, Volume assez vieux, de 90 feuillets ; plus neuf autres feuillets ajoutés ; avec des chiffres sur les mots, comme au *Sam Veda*.

1e. *Had*=	23 *Kants*.	6e. *H.*=	23 *K.*	11e. *H.*=	11 *K.*	16e. *H.*=	21 *K.*	21e. *H.*=	13 *K.*	3e. *H.*=	13 *K.*
2e.	22	7e.	24	12e.	20	17e.	14	22e.	9	4e.	12
3e.	19	8e.	14	13e.	18	18e.	19	*feuill. ajout.*		5e.	14
4e.	19	9e.	20	14e.	26	19e.	18	1e. *H.*=	9	6e.	10
5e.	22	10e.	23	15e.	14	20e.	18	2e.	7		

Sanitah du Raghou Veda.

Ouvrage en huit volumes : les deux premiers & les deux derniers un peu vieux ; les quatre autres nouvellement & proprement écrits.

Premier volume de 118 feuillets.		*Second vol. de 115 feuillets.*		*3e vol. de 100 f. avec des lig. au commencement comme au 2e Vede.*		*Quatrième vol. de 101 feuillets*	
1e. *Had*=	37 *Kants*.	1e. *H.*=	26. *K.*	1e. *H.*=	54 *K.*	1e. *H.*=	33 *K.*
2e.	38	2e.	27	2e.	36	2e.	28
3e.	35	3e.	26	3e.	30	3e.	31
4e.	29	4e.	29	4e.	25	4e.	36
5e.	31	5e.	29	5e.	26	5e.	30
6e.	32	6e.	32	6e.	30	6e.	25
7e.	37	7e.	25	7e.	27	7e.	35
8e.	26	8e.	27	8e.	26	8e.	32

résolu que j'étois d'aller à Benarès chercher & traduire les *Vedes* mêmes, qui sont comme le dépôt des Antiquités Indiennes.

En attendant que je pusse exécuter ce dessein, je fis copier les trois Dictionnaires Samkretans les plus estimés dans l'Inde, sçavoir l'*Amerkosch* & le *Viakkeren*, Dictionnaires des Brahmes, & le *Nammala*, Dictionnaire des Sciouras. Cette opération achevée, deux Mahométans devoient sous la dictée des Brahmes & des Sciouras, les traduire en ma présence en Persan moderne ; & de cette derniere Langue, je comptois les mettre en François [1].

Mais bientôt l'état de nos affaires ne me permit plus de tirer de mes Brahmes le parti que je m'en étois promis. On apprenoit de la Côte les nouvelles les plus tristes ; & chez les Noirs, la considération tient à la puissance & à l'opulence. Aussi l'Ouvrage commencé sous mes yeux, alloit-il fort lentement ; & même, si je n'avois pas sçu que le

Cinquième volume de 124 feuillets.		*Sixième volume de 101 feuillets.*		*Septième vol. de 121 feuillets.*		*8e vol. de 132 f. av. quelq. l. rou. à la fin.*	
1e. *Had* =	27 Kants.	1e. *Had* =	40 Kants.	1e. *Had* =	41 Kants.	1e *Had* =	30 Kants
2e.	30	2e.	40	2e.	32	2e.	24
3e.	33	3e.	49	3e.	23	3e.	28*
4e.	[illegible]	4e.	53	4e.	28	4e.	31
5e.	27	5e.	38	5e.	32	5e.	27
6e.	25	6e.	38	6e.	28	6e.	27
7e.	33	7e.	39	7e.	30	7e.	35
8e.	36	8e.	33	8e.	29	8e.	63

* ou 29.

On rencontre dans les *Vedes* quelques lettres différentes des caracteres Samskretans actuels. Lorsque les Indiens lisent ces Ouvrages, ils récitent de mémoire avant & après chaque *Vede*, une priere relative à ce *Vede* ; ce qui forme huit prieres que j'ai fait copier.

[1] Le 18 Septembre *No rouz* de Darab & du Kirman. *Ci-d. p. cccxxviij.*

Le 7 Octobre fin de l'*Atibara*, tems d'ouragans, pluies, vents &c. qui avoit duré neuf jours. Le 18, *No rouz* de Manscherdji. Le 23, naissance & mort de Mahomet. La Fête commence douze jours auparavant. Le Sayed & les autres grands Musulmans donnent des repas dont les mets ont été bénis dans le Masdjed, & l'on distribue au peuple du grain béni.

Les 1, 2 & 3 Novembre, pluie, vent violent du Sud. Le 4, beau tems. Le 5 au soir, préparatifs du *Divali*, premier jour de l'année des Gentils. Le 8, *Divali* : la Fête commence trois jours auparavant. *Ci-d. p. cccxv. not. 1.*

commencement

commencement de l'*Amerkosch* contenoit la description du Lingam, peut-être m'eut-il été impossible de découvrir que mes Brahmes, qui ne vouloient pas dévoiler le fonds de leurs Mysteres, paraphrasoient & pallioient plûtôt qu'ils ne traduisoient. *VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.*

Ces détours que je ne pouvois que voir, sans être en état de les empêcher, me déterminerent à laisser mes Indous & mes Mahométans, copier quelques Ouvrages dont j'avois besoin, & à hâter le voyage que j'avois concerté. La Ville, depuis l'insulte des Cipayes Anglois, me servoit d'honnête prison; & mon frere, pour se soustraire à la fureur des Noirs, animés par un ennemi que la neutralité empêchoit de se montrer, & auxquels d'ailleurs nos malheurs ôtoient l'espérance de revoir le *Fez salem*, comme on les en avoit flattés; mon frere étoit en quelque sorte obligé de se tenir renfermé dans sa Loge. *Cid. p. cccxlix.*

Je pris ce tems pour aller voir les Pagodes de Keneri & celles d'Elephante. Les dernieres sont plus connues, parce qu'elles sont dans une Isle peu éloignée de Bombaye. Quelques Voyageurs [1], ont parlé des premiers, mais d'une maniere extrémement succinte, & sans faire mention des *Inscriptions*.

Je partis de Surate le dix-huit Novembre 1760, sur les deux après midi, en palanquin, accompagné de quatre Cipayes & de mon Domestique (ce qui avec les Beras, formoit un cortege de treize personnes), & muni de papier, d'une boussole, de pistolets, & de deux passeports, l'un du Nabab & l'autre des Marates.

A une demi-heure [2] de chemin de Surate, je m'arrêtai

[1] Linschot fait mention des quatre étages de Pagodes creusées dans les montagnes de Salcette, & même de celle dont les Portugais firent une Eglise; il nomme Elephante *Porij*, ce qui revient à *Galipouri*, nom Indien de cette Isle. *Hist. de la Navigat. de Linschot*, trad. fr. 2e. édit. p. 83. Voy. aussi dans le Tom. I. des Voyages recueillis par Thevenot, *les Antiquités de Persepolis*, p. 24. note; Hamilton, *Acc. of the East Ind.* vol. 1. p. 179, 238; & le *Voyage aux Indes de Henri Grose*. trad. fr. p. 83 &c. 104, 105.

[2] Les *Beras* en portant le Palanquin vont un pas forcé, duquel ils font à peu-près une lieue par heure.

au Tchoki d'Oudena, affermé par Nana au Chef Marate, résidant à Surate. Je passai ensuite le Nala du même nom, après lequel est une longue levée, pratiquée au milieu du chemin, qui pendant une partie de l'année est noyé par les pluies ou par les marées. A un quart d'heure de chemin de-là, est Oudena, Aldée peu considérable. Un quart d'heure plus loin, le Pays assez beau, plaines & jouaris des deux côtés à perte de vûe. A trois heures vingt minutes, la route Est; landes. A trois heures quarante minutes, le Bandra Kari; le Pays est couvert de palmistes qui fournissent Surate de Sour: la route Sud. A trois heures quarante-cinq minutes, grand étang; landes terminées par des terres cultivées. A l'Est paroît Bestan, petit endroit, dans un Pays plat, bien cultivé: la route toujours assez mauvaise jusqu'à Ladjpour. Plus loin, à l'Ouest, on rencontre Ouan, petite Aldée. Au Sud-Est, le Pays est beau. A quatre heures trente minutes, plaines: à gauche, un puits nommé Schopdar. A quatre heures quarante-cinq minutes, ancienne Place du Tchoki qui étoit alors à Satchin; le chemin coupé entre deux buttes; ensuite le Kari Miti, dont le lit est fort grand, & qui paroît venir de l'Est Sud-Est. A cinq heures dix minutes, la route toujours au Sud; Satvalla, (c'est-à-dire, *les sept arbres*), puits & petit Kari dans le Sud Sud-Est. A cinq heures quarante-cinq minutes, Satchin, avec puits & Kari: le Tchoki de cette Aldée dépend immédiatement de Nana. A une cosse de-là, Kari; une demi-cosse plus loin, deuxieme Kari. A une cosse de ce Kari, est Ladjpour, Aldée gardée par deux Tchokis de Nana. Il faisoit nuit, lorsque j'arrivai dans cet endroit; & mes gens eurent bien de la peine à y trouver du riz & des lentilles pour faire leur Kicheri. Je me contentai de quelques fruits & d'un verre de lait, & passai la nuit dans mon palanquin hors de l'Aldée.

Nous partimes de Ladjpour le 19, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin. A six heures trente minutes, grand Kari; les terres cultivées rendent le chemin difficile: la route Sud Sud-Est: puits, & chemin coupé. A sept heures, à l'Ouest, paroît l'Aldée de Pansra; & à l'Est, celle de

Bara : ensuite puits, mauvais chemin. A sept heures dix minutes, puits à gauche : ensuite landes ; beau chemin. La route toujours Sud Sud-Est. A sept heures vingt minutes, beau Pays cultivé des deux côtés du chemin ; puits au milieu des champs, qui est prolongé par une citerne découverte, & dont les murs communiquent par deux arcades : un escalier conduit au bas de ce puits. A sept heures trente minutes, Aldée d'Assondar, avec un puits ; Pays cultivé ; les chemins mauvais. Cette Aldée est à une cosse & demie de Nauçari.

Je quittai Assondar à sept heures quarante minutes. A huit heures, mauvais chemin dans un fond ; landes dont les herbes sont bonnes pour les bestiaux : arbrisseaux ; la route toujours Sud Sud-Est. A huit heures dix minutes, grand Kari ; à l'Est, arbres ; landes à l'Ouest. A neuf heures, le Mogolke Kari, large, un peu profond, dont la direction est Est & Ouest, ainsi que celle de presque tous les Karis & Naddis de la Presqu'Isle ; ensuite champs de tabac ; sables, pâturages garnis de chevaux. A neuf heures quinze minutes, Nauçari, précédé d'un Kari, d'une plaine, & d'un Tchoki de Kederao, Gouverneur Marate de la Ville. A l'entrée de Nauçari, est une grande Pagode de Maha Deo (le Lingam) ; à gauche, on voit deux petits massifs ronds en forme de tour. Je ne fis pour lors que donner à mes gens le tems de se rafraîchir à Nauçari, remettant à m'y arrêter à mon retour.

Je partis de Nauçari à dix heures trente minutes. Au delà de cette Ville, plaines & vergers visités par les singes qui s'y promenent en troupes, & viennent quelquefois à Nauçari enlever des enfans. A dix heures quarante-cinq minutes, mauvais chemin, ruisseau. A onze heures, petit Kari, la route à Est. Bois de palmiers, cocotiers, tamariniers, au milieu desquels passe le chemin. A droite, jouaris ; à gauche, fond de vase ; ensuite plaine couverte de bestiaux. A onze heures quinze minutes, petit Kari : la route toujours à l'Est : Aldée de Celtins ; ensuite étang d'Ourde, dont l'eau est douce.

Cet endroit est à-peu-près à trois cosses de Nauçari ; je m'y arrêtai quelques momens, & en partis à midi quinze

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

minutes. Au-delà, landes, petit Kari. A midi trente minutes, toujours la route Est & landes. A midi quarante-cinq minutes, Kari & Aldée. A une heure, petit Kari, bas-fond, landes. A une heure dix minutes, mauvais chemin dans des creux & des brouſſailles. A une heure quinze minutes, petit Kari. A une heure trente minutes, beau Pays, cultivée; à gauche plaine. A une heure quarante-cinq minutes, la route Sud-Oueſt; landes, grand étang. A trois heures quinze minutes, puits; Salege, petite Aldée; un peu plus loin, Naddi de Sombari, dont le cours eſt Eſt & Oueſt, le lit fort grand, fond de ſable: c'eſt de cet endroit que viennent les figues & les mangues de Surate: Nana y a un Tchoki. A trois heures vingt-cinq minutes, plants de manguiers; plus loin, Kakoara. Depuis Nauçari, les Singes ſemblent aſſiéger la route. A trois heures trente minutes, mauvais pas; fonds, chemin difficile le long du Naddi de Sombari: deux autres mauvais pas de ſuite; creux qui coupe le chemin. On quitte enſuite le bord du Naddi. Plus loin, étang de Gandivi; Takia Muſulman d'Abouſaïd. A trois heures quarante-cinq minutes, petit Kari. A quatre heures quinze minutes, étang, levée; Gandivi, groſſe Aldée avec Bazar, dépendante de Damangi, Chef Marate: Nana y a un Tchoki particulier, & les Mahométans des Maſſdjeds.

Ci-d. p. cccvij.

Le Banian du Comptoir François de Surate m'avoit donné des Lettres pour ſon Correſpondant de Gandivi; cet Indien me mena à l'ancien Entrepôt de la Compagnie Françoiſe dans cette Ville. Je le trouvai à moitié ruiné & inhabité, & aimai mieux aller coucher dans mon palanquin au pied d'un arbre hors de la Ville, près de quelques maiſons de Tiſſerands.

Le 20 ſur les deux heures du matin, je fus reveillé par des cris confus qui me firent tourner la tête du côté de l'Aldée. Le quartier près duquel j'étois, composé de maiſons de bois & de paille, étoit en feu; & les flammes alloient gagner l'arbre qui me ſervoit de couvert. Mes ſecours auroient été inutiles; &, comme Etranger, j'étois plus expoſé qu'aucun autre à être volé, & même maſſacré, dans l'obſcurité de la

nuit, par les Coureurs que le prétexte du secours répand par-tout dans de pareils accidens ; je réveillai donc mes gens, & nous allâmes attendre le jour à quelque distance de-là, fort heureux de n'avoir pas été arrêtés en chemin.

Je me mis en route sur les six heures, & passai à six heures dix minutes, le Kari de Gandivi, qui est fort grand. Au-delà, palmiers, cocotiers, landes. A six heures trente minutes, Nala de Gandivi ; beau chemin ; arbres touffus ; ensuite route qui paroît coupée entre des montagnes. Les landes regnent toujours avec les cocotiers & les palmiers. A six heures quarante-cinq minutes, petit ruisseau d'eau-douce. A sept heures, petit étang ; mauvais chemin dans un fond. A sept heures trente minutes, étang de Kakaora, avec l'Aldée de ce nom, suivie d'un puits. La route Est Sud-Est. Les terres cultivées : on voit sur la gauche quelques paillottes. A sept heures quarante-cinq minutes, le Pays toujours cultivé : la route Sud Sud-Est. A huit heures, chemin entre des vergers ; champs pour les bestiaux ; ensuite landes, descente entre de petites montagnes coupées ; Kari d'Ondas, large & un peu rapide, dont le cours est Est & Ouest : à l'Ouest, à trois cosses de Gandivi, l'Aldée d'Ondas qui s'étend en longueur ; le Tchoki est à Nana.

J'arrivai à Ondas à huit heures quarante-cinq minutes. Mes gens s'y rafraîchirent, & nous partîmes à neuf heures trente minutes. La route Sud. Jusqu'à neuf heures cinquante minutes, le chemin dans les broussailles, coupé entre des montagnes assez hautes : ensuite landes. Plus loin, le Naddi Karereka (c'est-à-dire, *arrête-toi*), d'eau-douce, un peu rapide, & dont le fond de roches & de mousse, est dangereux pour les chevaux. A dix heures dix minutes, à gauche, on apperçoit à l'Est & au Sud-Est, les montagnes de Pannela qui sont à Nana. Belle route au milieu des landes : ensuite chemin mal marqué dans les foins. A dix heures vingt minutes, grand étang de Raola Dongri, montagne fort haute : ensuite mauvais chemin, haut & bas, au milieu des roseaux & des jouaris. A dix heures trente minutes, petit Kari de Raola Dongri : mauvais

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

chemin dans les brouſſailles. A dix heures quarante minutes, Olgaon, à l'Oueſt : aſſez beau chemin dans les landes. A onze heures, puits, arbres. A onze heures vingt minutes, beau chemin, toujours dans les landes : enſuite la route entre deux fonds. A l'Eſt, grand étang de Dongri, endroit dépendant du Marate Kederao, Gouverneur de Nauçari. A onze heures quarante-cinq minutes, route vers les montagnes qui commencent à paroître à l'Eſt. A midi, montagne à l'Eſt; c'eſt la premiere de la chaîne dont la montagne de Dongri fait partie. A midi cinq minutes, une petite montagne à l'Oueſt. A midi trente minutes, Pays cultivé; petites montagnes. A midi quarante minutes, Naddi de Bam, à trois coſſes de Varſal. Je m'y arrêtai un moment, & en partis à midi quarante-cinq minutes. A une heure, forêt d'arbres bas & touffus. A une heure quinze minutes les brouſſailles s'éclairciſſent. A une heure trente minutes, petit Kari de Vilimora ; la route Oueſt Sud-Oueſt, toujours dans les bois. A une heure trente-ſix minutes, éclairci. A une heure quarante-ſix minutes, étang à droite; enſuite petite cahute pour celui qui garde les Nelis. A deux heures, deſcente entre des montagnes; enſuite le Kari de Koley; à gauche, l'*Aldée* de Tchikley, à une coſſe & demie de Varſal : la route Oueſt Sud-Oueſt.

Ci-d. p. ccclxxj

Mes Beras ſe repoſerent un moment. Parti à deux heures vingt-minutes, je me trouvai à deux heures trente minutes à la fin de la forêt; enſuite plaines, fonds, Pays cultivé. A trois heures, Naddi de Varſal, guéable dans quelques endroits, rapide & portant batteaux. Au-delà eſt une grande plaine ſuivie d'un Kari formé à la nouvelle lune par le flux de la mer qui eſt à trois ou quatre coſſes de-là. On rencontre, à l'entrée de Varſal, une aſſez jolie Pagode de Maha Deo; & à côté, un Tchoki de Nana. Varſal eſt à ſix coſſes & demie d'Ondas, & à cinq de Paori, qui eſt à trois coſſes d'Odoüari, éloigné de Daman environ de quatre coſſes.

Je reſtai aſſez long-tems ſur le bord du Naddi; le rivage étoit couvert de Paſſagers. Il fallut attendre le batteau, & même uſer de quelque violence pour empêcher un

Parse de le remplir de chevaux; ce qui m'obligea de passer le reste du jour & la nuit à l'entrée de Varsal. Du côté du Naddi, cette Ville paroît comme au milieu d'une forêt de cocotiers & de bambous, & présente le plus beau paysage du monde. Son commerce consiste principalement en toiles & en bois de sandal; & la commodité du transport des marchandises, qui se fait par eau, le rend très florissant. La Pagode près de laquelle je m'arrêtai, retentit toute la nuit du chant monotone des Brahmes & du bruit de leurs instrumens. Cette Musique ne finit que sur les trois heures du matin.

Le 21, je partis de Varsal à six heures quarante-cinq minutes. Jusqu'à sept heures quinze minutes, assez beau chemin dans les landes; plaines: la route Sud-Est, toujours à la vûe de Pannela. Ensuite mauvais chemin dans des fonds bourbeux & au milieu des foins. A sept heures vingt minutes, à l'Est, étang de Varsal; mauvais pas, fond. A sept heures trente minutes, à droite Kari de Banki un peu profond: ensuite terres labourées suivies de landes. A huit heures, mauvais chemin, ensuite terres labourées. A huit heures vingt minutes, mauvais chemin, bourbe, jouaris couverts d'eau. A huit heures trente minutes, plaine à la vûe de Pannela; à droite Massdjed, puits & maisons; la route à l'Est du Fort de Pannela, qui paroît flanqué de quatorze bastions en forme de tours, & fermé de deux enceintes, dont la porte est à l'Est: il est gardé par les gens de Nana. Plus loin, six ou sept montagnes; ensuite grande plaine à l'Est. Les Ghâtes paroissent à l'Est dans un lointain très-reculé. Dergah de Mirza Sami. A neuf heures dix minutes, petit Kari, d'où l'on apperçoit Pahlri; près de-là, petite élévation formée des pierres que les Indous, en passant jettent sur le lieu où sont les cendres d'un de leurs Santons. A neuf heures quinze minutes, creux & eau. A neuf heures vingt cinq minutes, grand Naddi de Palipor, dont le cours est Est & Ouest; le fond de roches. La moitié de la largeur du lit dépend de Pannela; l'autre, de Pahlri, qui est à une cosse & demie de-là. Le canon de Pannela porte à la rive ultérieure.

Je m'arrêtai sur le bord de ce Naddi, & en partis

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

à dix heures dix minutes. A dix heures quinze minutes, le Kari de Pahlri; ensuite fonds suivis de plaines. A dix heures vingt minutes, mauvais fond. Un second à quelque distance. A dix heures quarante-cinq minutes, petit Kari. A onze heures, Pahlri, gros endroit dépendant du Rajah d'Orjingue. Cette Ville a des fauxbourgs, & est fermée de portes. Le Palais du Rajah fait de briques & fort élevé, paroît à découvert du côté du Nord. Il est surmonté de deux Pavillons en forme de chiroles d'éléphant.

A onze heures deux minutes, ruisseau. A onze heures huit minutes, quelques maisons; Pays cultivé; plaines: montagnes à l'Est fort éloignées. A midi trente minutes, Kari de Kotla, rapide; je m'y arrêtai un quart d'heure. A midi cinquante-une minutes, fonds plein d'eau. A midi cinquante-cinq minutes, petit Kari; la terre cultivée sur les bords: plaines. A une heure, vingt minutes, landes, mauvais chemin; à gauche, étang. A une heure trente minutes, l'Aldée de Parasnoa: le chemin toujours dans les Nelis; ensuite landes. A deux heures dix minutes, quelques maisons, landes. A deux heures trente minutes, beau chemin, planté de gros arbres; ensuite fonds, eau qui coule entre des *montagnes coupées; au-delà*, forêt de gros arbres, terres cultivées. La route sur le bord de la mer. Depuis Surate, les chemins extrêmement difficiles. A deux heures quarante-cinq minutes, Odoüari sur le bord de la mer.

Ci-d. p. cccxxiv cccxxv.

Cette Aldée n'est habitée que par des Parses. On laisse à droite les maisons au milieu desquelles est le *Derimker*, qui renferme le Feu sacré, nommé *Behram*. Cet édifice est couvert d'un double toit, bordé d'un auvent; & n'a pas, à l'extérieur, une forme différente de celle des autres maisons. A gauche du chemin, est un grand étang. Au-delà d'Odouari, la route est le long de la mer; sur la gauche regnent de beaux vergers de cocotiers.

A trois heures trente minutes, Colek, Aldée qui est comme le haras des éléphants du Rajah d'Orjingue; Kari du même nom, portant batteau. Au-delà commence le Domaine de Daman, c'est-à-dire, des Portugais. A quatre heures, à gauche,

che, maisons & plants de cocotiers. A quatre heures trente minutes, eau douce qui vient du Nord : on voit de-là Daman. A quatre heures cinquante minutes, plaines incultes : on réprend le bord de la mer ; maisons de Maquois ; deux Eglises ruinées. Ensuite paroît le Petit Daman dont la Forteresse forme un exagone ; la porte est à l'Est ; les pointes Est & Nord sont flanquées de bastions : cette Forteresse étoit alors sans canons & en assez mauvais état. Comme il étoit trop tard pour me rendre au grand Daman, je passai la nuit dans l'Aldée attenante à la Forteresse du petit Daman.

Le lendemain, 22, je quittai cet endroit, & passai sur les dix heures avec assez de peine & très lentement, dans une Almedine Portugaise, le Kari de Daman, qui est fort grand. Cette Ville, autrefois considérable, se sent de l'état foible & bas où sont les Portugais dans l'Inde. Je n'eus pas la curiosité d'y entrer : il auroit fallu aller saluer le Gouverneur, m'arrêter peut-être du tems, & cela pour voir quelques Eglises de Moines, des Noirs en veste, sans bas ni chapeaux, & deux ou trois Fidalgues Portugais fumant la chiroute. Le bastion de Daman qui domine la mer, est garni de quatorze canons. Un peu plus loin que le Kari, est la Ville Noire, remplie de Maquois & de Banians qui font tout le commerce de cet endroit.

A une demi-cosse de Daman, eau douce sur le bord de la mer. Là finit le territoire de Daman, & commence celui de Nana.

La route sur le bord de la mer. A une cosse de Daman, on voit la pointe de Nargol qui en est à sept cosses au Sud-Ouest. Toujours les montagnes à l'Est, de même que le fond de l'Anse que forme le bord de la mer. On passe le Kari de Tchouraonla : à l'Est sur les montagnes paroît la Forteresse d'Indergol qui est à Nana. Ici les cosses sont plus longues qu'au Nord de Daman.

Je quittai le Kari précédent à onze heures. Au-delà, le bord de la mer forme une seconde Anse. A onze heures vingt minutes, Kari de Marob, sans Aldée : vis-à-vis l'embouchure, arbres dans la mer, & banc de sable qui paroît au reflux ; les Ghâtes à l'Est : le rivage est bordé d'arbres.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Je quittai le Kari de Marob à onze heures cinquante-cinq minutes. A midi trente minutes, cabanes de Pêcheurs. A midi cinquante minutes, ruisseau d'eau saumache, qui coule Est & Ouest; à gauche tapis de verdure. De-là à Nargol, trois cosses & demie.

Mes Beras s'arrêterent vingt-cinq minutes. A une heure trente minutes, Kari de Naroli, Aldée dépendante autrefois des Portugais. A deux heures quinze minutes, Aldée de Karsas : la route Sud. A trois heures quinze minutes, les montagnes paroissent aller du Nord-Ouest à l'Ouest. Arbrisseaux, nommés *Kiouras*, hauts de quatre pieds, qui portent des graines blanches, & une fleur dont les feuilles sont jaunes & blanches, longues & odoriférantes. On en fait une Escence, dont le Tola vaut une roupie un quart.

A trois heures trente minutes, eau douce; la route toujours Sud. A une demi-cosse de-là, *Nargol*. On peut arriver dans cette Aldée par une autre route que celle du bord de la mer, que mes gens avoient prise. Pour se rafraîchir, & avoir un chemin plus ferme, mes Beras marchoient sur le sable mouillé, que la mer en se retirant laissoit libre. La réverbération des rayons du Soleil sur les flots de la mer qui battoient presque mon palanquin, me donna dans la tête : la soif augmenta le mal; nous nous arrêtâmes près de quelques Kiouras, & l'eau que j'y bus, me donna une petite colique accompagnée de fievre. Heureusement mon domestique connoissoit à Nargol un riche Parse chez qui il me conduisit. Cet homme se prêta à ma situation : je passai le reste de la journée & la nuit suivante dans sa Varangue; & quelques tasses thée, du repos & la diete me tirerent d'affaire.

Ci-d. p. cccxix. cccxx.

Sadjam, premier Établissement des Parses dans le Guzarate, est à trois cosses Sud-Est de Nargol. Cet endroit est actuellement peu considérable; à peine y voit-on quelques Parses : ils sont tous descendus à Nargol. Si mes forces me l'avoient permis, je me serois transporté dans cette Aldée: mais il n'étoit pas prudent de brusquer au commencement d'un voyage, tandis que la route m'annonçoit bien

d'autres fatigues. Je me contentai donc des détails que me donna à ce ſujet le Parſe qui m'avoit reçu dans ſa maiſon.

Je partis le 23, de Nargol à ſept heures du matin : la route au milieu des cocotiers. Etang de Nargol, plants de palmiers, ſuivis d'une grande plaine. A une coſſe, le Kari de Nargol, allant Eſt & Oueſt, que l'on paſſe en batteau : les montagnes vont du Nord-Eſt au Sud-Oueſt : beau chemin.

Je quittai le Kari de Nargol à huit heures. A huit heures quinze minutes, petit Kari. A huit heures trente minutes, Oumergaon : le chemin paſſe par l'Aldée. A neuf heures, petit ruiſſeau d'eau douce.

Mes Beras s'arrêterent ſur le bord une demi-heure. A neuf heures trente-deux minutes, eau douce. A dix heures vingt minutes, l'Aldée de Deïer. A dix heures trente minutes, Kari de Gouvara & commencement du Diſtrict du même lieu.

Je quittai ce Kari à dix heures quarante-cinq minutes. A onze heures, l'Aldée de Djan, avec un Kari ſans batteau. Je fus obligé d'attendre une heure que l'eau eût baiſſé, pour le paſſer à gué. Mes gens mangerent enſuite leur Kicheri, tandis que des reſſentimens de fievre me tenoient ſous un arbre dans mon Palanquin.

Nous nous mîmes en route à trois heures après-midi. A trois heures vingt minutes, l'Aldée de Borli. A trois heures quarante-cinq minutes, le Pot, petit Kari. A quatre heures, l'Aldée d'Oloüar. A quatre heures cinquante minutes, le Kari de Tchikla. A cinq heures trente minutes, on apperçoit Dindou. Eau douce ; plus loin, Narkott éloigné d'une coſſe de Dindou. A ſix heures vingt minutes, l'Aldée de Kotombi. A ſix heures quarante-cinq minutes, Dindou, endroit conſidérable, à douze coſſes de Nargol. Du côté de l'Aldée, eſt un Fort quarré, conſiſtant en quatre courtines flanquées de quatre baſtions. Ce Fort commande le Kari ; il venoit d'être réparé par les Marates qui avoient bien de la peine à protéger les habitans contre les courſes des Pirates. Le bord du Kari eſt garni d'une eſpece de parapet bas, long de cent toiſes. Le Kari ſe paſſe en batteau.

J'allai descendre chez le Curé des Chrétiens de ce lieu. Il n'étoit pas alors dans l'Aldée. Son pere, Vieillard respectable, me donna l'hospitalité, & me régala d'une poule bouillie qui me remit un peu.

Le lendemain, 24, nous passâmes le Kari, à neuf heures cinquante minutes. A dix heures, étang, maisons dépendantes de Dindou; la route Est. A dix heures quinze minutes, Kari de Tchandoli, suivi de l'Aldée du même nom. A dix heures vingt-cinq minutes, l'Aldée de Karapokren. A dix heures trente-huit minutes, celle de Barpokendi. A onze heures, chemin un peu difficile; eau douce. A onze heures quarante-cinq minutes, Kari de Barol. A midi dix minutes, petit Kari de Tchitchen; l'Aldée est fort longue: ensuite beau chemin dans des allées d'arbres. On rencontre une petite Pagode quarrée, nouvellement bâtie; plus loin, est le grand Kari de Tchitchen, que l'on passe en batteau.

A une heure dix minutes, la Forteresse Tarapour, réparée par les Marates dans le goût Européen, excepté les bastions du milieu, qui sont en partie ronds & en partie quarrés: en tout, quatre canons sur les bastions. Le vieux côté de la Forteresse regarde Tchitchen, & le neuf, la mer. A une heure vingt-cinq minutes, l'Aldée de Tarapour, dont l'Eglise dépend de celle de Dindou.

Je trouvai à Tarapour le Curé Dindou, qui me reçut dans la petite maison qu'il avoit dans l'Aldée. Comme j'avais besoin de prendre langue avec lui, & qu'il étoit chargé de me faire avoir quelques Passeports Marates, je n'allai pas plus loin ce jour-là. Mes affaires ne furent prêtes que le lendemain à midi; tems auquel arriverent les Coulis, qu'il avoit envoyés la veille arracher des pieds de Tek & de Schampa, à cinq lieues de là, dans les Mattes au pied des Ghâtes. Il me promit de les envoyer surement à Surate dans leur terre. Ce bon Prêtre se donna encore la peine de me faire chercher deux Beras, pour complêter mon train: un de mes Beras de Surate avoit déserté, & la fievre en obligeoit un autre de rester à Tarapour. Je quittai le Curé de Dindou, très-satisfait de ses soins obligeans, &

muni de Lettres pour le Curé de Ponjser, qui étoit l'Aldée de l'Isle de Salcette, la plus proche des Pagodes de Keneri.

Je partis de Tarapour, le 25 à midi trente minutes. A l'Est, belle pépiniere de cocotiers. A une heure quinze minutes, Kari de Tarapour; la route sur le bord de la mer. A une heure vingt-cinq minutes, autre Kari; à l'Est, petit étang. A une heure cinquante-cinq minutes, Aldée de Tchikli. A deux heures trente minutes, Kari de Dopguer: l'Aldée est sur une montagne. A deux heures quarante-cinq minutes, Kari de Poplen, grande Aldée. A trois heures quinze minutes; Kari de Kalou, que l'on passe en batteau. Ce lieu est abondant en huîtres.

Au bord du Kari, sur le penchant de la montagne, est la cabane d'un Santon Indien, devant laquelle on voit plusieurs piliers de la forme indiquée dans la Pl. IV, no. III. A. Près de là on trouve un puits. L'Aldée est sur le Kari, dans le fond.

A quatre heures trente minutes, Nadigan, Aldée assez longue; forêt de cocotiers; beaux arbres touffus. A cinq heures cinq minutes, eau douce : à cinq heures trente minutes, la route Sud-Est, droit dans les montagnes; petit Kari de Sat patti, (*c'est-à-dire, sept Karis en un*). A cinq heures quarante minutes, le grand Kari de ce nom, fort large; banc de sable en forme d'Isle au milieu : mes Beras furent obligés de mettre le palanquin sur leur tête. A l'Est, montagnes fort hautes. Plus loin, sur une montagne, Fort de Nana avec un étang.

A une cosse de-là, Sirigam, Aldée considérable, à sept cosses de Tarapour. Plus loin est la Forteresse avec un Kari qui porte de petites Barques. Cette Forteresse est un quarré flanqué à chaque côté de trois bastions hauts & forts : la porte est au Nord.

Le 26, je partis de Sirigam à quatre heures du matin, parce que les habitans m'avoient paru trop curieux à mon sujet, & que je craignois d'être retardé par de nouvelles enquêtes de la part du Commandant de la Forteresse. A quatre heures cinquante minutes, Kari de Ma-

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

him, guéable A cinq heures trente minutes; l'Aldée de ce nom; petit Fort à l'Eſt de Mahim, formant un triangle flanqué de deux baſtions pentagones; l'un au Nord, le ſecond à l'Eſt: une embraſure à chaque baſtion.

Le Fort de Mahim eſt long & baigné en partie par les eaux du Kari qui eſt diviſé en deux bras par une Langue de terre, dont la pointe répond au pied même du Fort. Le ſecond bras du Kari ſe paſſe au batteau. Ce qu'on voit de la Forteresſe ſur la route eſt une eſpece de courtine baſſe, détruite, avec des baſtions preſque ruinés; & plus loin, une porte aſſez haute joignant la courtine au Sud. A droite du Fort de Mahim, ſont des terres noyées.

A ſix heures trente minutes, cotoyant le Kari, je rencontrai l'Aldée de Khelmi, avec un Fort commencé, dont les murs étoient déja haut de cinq à ſix pieds. Près de-là ſont trois tours abandonnées. A ſix heures quarante-cinq minutes, je paſſai entre ces tours où je vis un puits à roue avec un ſeau de cuir. Plus loin, ſur le Kari, eſt un baſtion quarré, ruiné; enſuite une Egliſe détruite. Au-delà du Kari, eſt Dando. Dans le fond, montagnes, & route de Ponin. D'ici à Sirigarh, ſix coſſes; & autant, d'ici à Agacim.

Ci-d. p. ccxxvij

Je quittai Dando à huit heures: la route à l'Eſt. A huit heures quinze minutes, aſſez bel étang au Sud. A huit heures trente minutes, la route toujours à l'Eſt; landes; enſuite Aldée de Gaongueraie; chemin pierreux A huit heures quarante-cinq minutes, Kari du même nom. A neuf heures, fonds bourbeux; eau douce; plaine, ruiſſeau d'eau douce à l'Oueſt. A neuf heures quinze minutes, la route *Eſt Sud-Eſt*: Aldée de Dongrin; eau douce. A neuf heures trente minutes, la route entre les montagnes. A neuf heures cinquante minutes, étang. On voit au Nord, la Forteresſe de Tchandori ſur les Ghâtes; la route Sud.

Je quittai l'étang précédent à dix heures trente minutes. Juſqu'à onze heures cinq minutes, mauvais chemin dans des terres graſſes, inondées; enſuite landes. A onze heures vingt minutes, cabanes de Marchands de Sour; mauvais chemin entre des *Djoüeurs*.

Le Djoüeur eſt un arbriſſeau ſans feuilles, dont les bran-

ches sont vertes, & se partagent aux extrémités en bouquets de trois petites branches. Les premieres branches vont en diminuant jusqu'à la cime, & forment avec le corps de l'arbre une espece de pyramide. Elles peuvent avoir un pouce d'épaisseur, se cassent aisément & rendent une espece de lait aigre & cuisant.

A onze heures trente minutes, Gantora, à l'Est: la route au Sud. A l'Ouest, le Fort d'Arnal qui est à Nana.

On voit du bord du Naddi de Gantora, Bovamelangue, tombeau d'un Santon Musulman, élevé sur les Ghâtes, route de Ponin. Les dévots y vont une fois l'an en pélerinage. Ce Monument est gardé par des Fakirs, & paroît de loin comme trois Forts. Les Indiens & les Musulmans, lorsqu'ils apperçoivent ce tombeau, récitent ce vers Maure,

Sonneké sedj roupeké palangue.

dont la finale rime au nom du Tombeau, & qui signifie : *le matelas (du Fakir) est d'or, & son lit d'argent.*

Il fallut attendre long-tems le batteau de passage, qui étoit de l'autre côté du Naddi, & nous mîmes plus d'une heure à le traverser. Mes gens s'arrêterent au-delà pour se rafraîchir.

Parti à quatre heures trente minutes, je trouvai à quatre heures trente-quatre minutes, un Kari; la route Sud: ensuite mauvais chemin sur des levées faites de boue dans des quarrés de Jouari & des champs de Nelis remplis d'eau. A cinq heures, vingt minutes, Aldée de Mokam, suivie de chemins pareils. A cinq heures trente minutes, Agacim, Aldée assez considérable.

Je me mis en route le 27, à cinq heures & demie du matin, au coup de canon de Bombaie, marchant toujours dans les Jouaris. A six heures, étang à l'Ouest, & maisons à l'Est. A six heures dix minutes, à l'Est, Aldée de Kombari: beau chemin; route Est un quart Sud. A six heures trente-cinq minutes, l'Aldée d'Outar. A six heures quarante minutes, grand étang à l'Est. A six heures quarante-cinq minutes, Sipala; ensuite mauvais chemin, comme le 26, dans les Jouaris; levées, fonds bourbeux. A sept heures dix minutes,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

étang à l'Eſt; la route Sud; mauvais chemin. A ſept heures vingt-deux minutes, Vagoli, avec un Kari du même nom; bel étang à l'Eſt; la route par l'Aldée; beau chemin entre des haies; Egliſe détruite. A ſept heures cinquante minutes, Nermol, à deux coſſes de Bacim; deux étangs; Pagode de Nana, dédiée à Maha Deo (au Lingam).

Mes gens ſe repoſerent quelque tems dans l'Aldée; & nous partîmes à huit heures trente-cinq minutes. A neuf heures dix minutes Gorkof (ou, Vaſerkot) Fortereſſe en terre, peu conſidérable, ſituée ſur une montagne, à l'Eſt. A neuf heures trente-cinq minutes; Guiridji. A neuf heures quarante minutes, Vanſli. A dix heures, Papri; enſuite Bacim *de Serra*, à l'Eſt, à une coſſe. A dix heures quinze minutes, Bacim; le Fort à l'Eſt.

Cette Ville, autrefois ſoumiſe aux Portugais, eſt maintenant entre les mains des Marates qui s'en emparerent il y a environ 35 ans (en 1740 ſelon M. Otter). Après Goa, je n'ai pas vu à cette Côte de Ville mieux ſituée pour le commerce: elle eſt au commencement d'une Anſe qui renferme pluſieurs Iſles, entr'autres celle de Salcette. La Fortereſſe a été bâtie par les Portugais, & ſeroit ſuſceptible d'un belle défenſe entre des mains aguéries. C'eſt un exagone régulier. Les baſtions ſont à *oreillons*, & portent neuf canons de face; ceux du milieu, ont les faces doubles. Le milieu de pluſieurs courtines eſt encore défendu par un baſtion quarré; & celle qui bat l'Anſe, eſt protégée par un pâté en maçonnerie conſtruit ſur le bord du baſſin. Des deux portes, l'une qui eſt au Sud, eſt ouverte; les Marates ont condamné celle du Sud-Oueſt. Il peut y avoir maintenant, ſur les baſtions, quarante canons en batterie.

Voy. T. II. p. 119. 126.

Pl. IV. n°. III. B.

En partant de Bacim, on laiſſe la Fortereſſe au Nord, & l'on a Salcette au Sud, au-delà du baſſin; à l'Oueſt, l'Iſle de Daravi; les Ghâtes à l'Eſt, en terre ferme; au Sud Sud-Eſt, Tanin, Ville principale de Salcette, ſituée ſur le bord de l'Iſle oppoſé aux Ghâtes. C'eſt par cette derniere Ville que les Marates, ſous la conduite de Tchemenandji Apa, ſecondé du Rajah de Pahlri, célebre dans cette contrée par ſon courage, ont commencé la conquête de Salcette. Le Chef Marat

Ci-d. p. ccxj. ſuite de la note, p. ccclxxvj.

Marate qui commande dans cette Isle, réside ordinairement en terre ferme dans un petit Fort qui peut battre Tanin, & vient de tems en tems dans cette Ville.

Salcette par elle-même, sans parler de la proximité de Bacim, méritoit bien de tenter la cupidité de Nana. La fertilité des terres répond à l'aspect sous lequel cette Isle se présente du côté de la mer. Elle a dix-huit cosses de long, de Gourbandel à Bandoura, & quatorze à quinze de large, de Tanin à Maroüa. Elle est remplie de Villages presque tous Chrétiens, & rapporteroit en Nelis, pâturages &c. à un Peuple actif, plus de vingt-quatre laks de roupies par an. Depuis que les Marates s'en sont emparés, les Moines Portugais & les autres Prêtres blancs, se sont retirés à Goa; les Curés Canarins occupent les débris des Couvents & des Eglises sous l'inspection d'un Vicaire-Général aussi Canarin, qui réside à Carlin: dans le Sud de l'Isle.

L'Isle de Daravi, située à l'Ouest de Salcette, a six cosses de long, du Nord-Ouest au Sud Sud-Est. L'intérieur est inhabité: on voit sur la plus haute montagne une Eglise détruite. Les bords offrent plusieurs Aldées; comme, Dongrin (qui donne encore son nom à l'Isle) situé à la pointe opposée à *Bacim*; Outan, au milieu de la Côte, vis-à-vis Salcette; plus loin Gorie; puis Manora, à l'autre extrémité qui est séparée de Maroüa par une passe (un canal) qui conduit à Bombaye. L'autre débouquement de Bombaye qui est au Sud Sud-Est, entre Salcette & la terre ferme, est plus étroit & embarrassé de bas fonds. Au Nord Nord-Ouest est celui de Surate, entre Bacim & Dongrin.

Je fus obligé de passer le reste de la journée à Bacim, pour attendre le flux & faire chercher un Batelier qui voulût me conduire à l'Aldée la plus proche de Keneri. Mon embarras pendant cet intervalle fut de contenir mon équipage. Je perdis, malgré mes soins, un de mes Beras; mais quelques corbeilles de fruits que m'envoya le Commandant de la Forteresse, releverent mon autorité, & remirent l'ordre dans mon domestique. Je n'aurois pourtant pas voulu recevoir souvent de ces sortes de présens,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

qui, par le retour, m'auroient mis mal à l'aise.

Je montai le 28, à une heure après midi, avec tout mon monde, dans un batteau de passage, & quittai la terre ferme à une heure dix minutes. A une heure vingt-cinq minutes, la route Est Sud-Est. A une heure quarante minutes, à l'Est, Baïnel, Aldée de Salcette, avec une espece de Fortin; un petit canal formé par l'eau de la mer, y conduit; l'Église est sur le bord de l'Isle. En deça, toujours sur le bord, est Gourbandel, endroit plus considérable. On voit à l'Ouest un autre bras ou canal d'eau de mer, au-delà duquel est le chemin que suivent les Patmars de Bombaye. La route Est. A une heure cinquante minutes, Mourda: bras de mer qui y conduit. La route Sud entre Salcette & Daravi. A trois heures cinq minutes, vûe des montagnes de Keneri.

Pl. IV. III. B.

Le batteau étoit entré dans un canal étroit, tel que celui qui conduit à Baïnel; après avoir gouverné avec beaucoup de peine au milieu des joncs, nous fûmes arrêtés par la terre, sans trop sçavoir où nous étions. Deux de mes gens allerent à la découverte, & me rapporterent qu'Iekser n'étoit pas éloigné. Je fis débarquer mon palanquin, congédiai mes Maquois, & me rendis dans cette *Aldée*, où j'arrivai sur les quatre heures. Je traversai ensuite Monpeser, passai par Paro, & me trouvai à Ponjser, à cinq heures cinq minutes.

Le bruit de mon cortege m'annonça au *Curé* du lieu, qui n'avoit jamais reçu de pareille visite. Je vis en conséquence sortir d'un Couvent de Paulistes (de Jésuites) ruiné, un homme en robe-de-chambre, qui me reçut avec beaucoup d'affabilité.

Il avoit été prévenu par une Lettre du Curé de Dindou. Après les premiers complimens, il me mena à son Église; & l'heure du souper arrivée, je partageai avec lui le Cari pimenté & le poisson fumé qu'il m'avoit fait préparer comme un régal. Monsieur le Curé mangeoit avec ses doigts, comme les autres Noirs; ce qui ne me surprit pas. Mais je fus un peu étonné de le voir trouver mon eau-de-vie trop foible: sa boisson de préférence étoit de l'arak

distillée ; liqueur blanche, brûlante, & qui n'a rien de gracieux au goût. Nous mangions dans une salle haute, vaste, délâbrée, garnie d'une planche posée sur deux traiteaux, & de quelques bancs mal assurés. Mon palanquin étoit à quelques pas de-là dans une varangue qui donnoit sur l'entrée de la maison, & d'où je pouvois veiller mes gens, auxquels le bon Canarin avoit fait avoir des provisions. Jusques-là tout alloit bien ; seulement il falloit prendre garde, en me rendant à mon appartement, de tomber du premier étage en bas par les trous fréquens du parquet qui étoit rongé de vers, & dont les planches branloient depuis plusieurs années. Le fils d'un Noir, élevé dans une chetive paillotte, tenté presque de croire les Prêtres Européens d'une nature supérieure à la sienne, ne regarde qu'avec une sorte d'admiration leurs habits, leurs meubles, leurs maisons, & se croit fort honoré d'habiter des mâsures qui le rapprochent de ceux qui ont occupé ces maisons.

Pour ne pas perdre de tems, le lendemain de mon arrivée, le 29, je commençai mes courses littéraires. Le Curé de *Ponjser* m'avoit parlé des Pagodes de Djegueseri sur la route de Tromba. Comme il y avoit peu de chose à y observer, je crus qu'une journée me suffiroit. Je partis donc en palanquin, à sept heures quinze minutes, de *Ponjser*, avec un guide, & traversai le petit pont de l'Aldée qui est soutenu par six arches assez bien faites, dont les piles sont renforcées, comme en Europe d'avances, en maçonnerie.

A sept heures quarante-cinq minutes, petit pont à deux arches; plus loin, Église détruite. A huit heures dix minutes, l'Aldée de Pari; puis landes & cocotiers jusqu'à un ruisseau qui roule des pierres & du gravier La route Sud, ensuite un peu Est, puis Sud-Ouest. A neuf heures, autre ruisseau. A neuf heures quinze minutes, troisieme ruisseau; fond de gravier : petite Pagode Neuve; bel étang: la route Sud Sud-Est. A neuf heures vingt minutes, Aldée de Gorgom : terres labourées ; ensuite landes : Pagode quarrée avec un dôme rond, nouvellement bâtie. A neuf heures trente minutes, petite Aldée de Maledjas ; à

gauche, étang. Au-delà ſont les Pagodes de Djegueſcri, à-peu-près à trois coſſes Sud-Eſt de Ponjſer.

Pl. IV. IV. A & B.

Je traverſai d'abord la grande Pagode (A), & la petite (B) qui eſt au bout. Rentrant enſuite par celle ci; c'eſt-à-dire, par le Nord, j'en tirai le plan dont voici l'explication.

(1) Eſt une porte quarrée, ſur laquelle ſont des bas-reliefs preſqu'effacés. On y diſtingue encore une eſpece de Roi aſſis, entouré de ſa Cour. Sous ſon trône paroît une figure à ſix bras, aſſiſe. On voit deux Sphinxs ſur les colonnes du coin de la façade : les colonnes ſont cannelées.

Le premier Divan (2) ou Veſtibule, eſt large de ſix cannes [1], long de quatre, haut de deux. Le milieu (3) de la Pagode eſt large de cinq cannes. De chaque côté eſt un Divan à quatre colonnes. Les figures de la gauche (4), ſont détruites. A droite (5), dans la niche du milieu (6), paroît Gonès à tête d'éléphant; & à la premiere niche (7), une femme, & en haut un enfant ſemblable à un Ange, qui ſemble voler vers elle. La longueur du Veſtibule (8) : on y entre par l'ouverture (9), eſt de cinq cannes.

Pl. IV. IV. A.

Revenant toujours du Nord au Sud par un paſſage découvert, où la montagne eſt comme coupée en deux, on entre dans la grande Pagode (A). Le bas relief du haut de la porte (1) eſt preſque effacé. On y voit encore un homme aſſis, qui a la main ſur ſa cuiſſe. Au-deſſus de cette porte eſt une chambre baſſe, eſpece de premier étage. L'eſcalier qui y conduiſoit, eſt détruit : il n'en reſte que le pilier (2). Les colonnes de la porte ſont quarrées ; voyez le chapiteau dans la Pl. IV n°. IV. C.

Suit un Veſtibule (3) de cinq cannes de long ſur trois de large : des deux côtés, Divans (4) de deux cannes & demie de profondeur, cinq de large & trois de haut, ſans figures. A chaque Di-

[1] Les Plans que préſente cette Planche, ſont principalement pour aider l'imagination. La diſtribution eſt exacte : mais je ne garantis pas abſolument les dimenſions; le plus ſûr eſt de conſulter les Deſcriptions. L'échelle ne regarde pas les vûes, colonnes, Lingams &c. Elle n'eſt que pour les Plans d'excavations, & ſeulement pour les nos. IV, V, VI, & VIII.

van, six colonnes, dont la partie inférieure (ou le pied-d'estal) longue d'une canne & demie, est quarrée: voyez le haut dans la Pl. IV n°. IV. D. En face, à la porte de l'excavation du milieu, sont deux figures (5) (une de chaque côté de la porte) gigantesques, debout, tenant à la main un bâton, & portant le Cordon de Brahme : chaque géant a un enfant à sa gauche. Dessus la porte, est un beau bas-relief assez bien conservé, représentant un homme haut de trois pieds, assis, qui a sur la tête un bonnet de peau de bête, dont les deux oreilles sont droites ou relevées ; & le haut en forme de perruque à boucles ou écailles, qui se rabat par derriere. A côté de cet homme, paroissent deux Vieillards, les mains étendues vers lui, ressemblant à des Ministres en présence de leur Roi, ou à des personnes qui prient. Le Roi & ses Ministres sont renfermés dans une espece d'Arcade garnie de fleurs, à droite & à gauche de laquelle sont des figures d'hommes & de femmes qui ont les mammelles nues, hautes de deux pieds.

L'excavation du milieu est large de quinze cannes, longue de dix, & a six colonnes en quarré qui forment quatre galeries (6), larges chacune de deux cannes. Au milieu est le Sanctuaire (7), sans figures. Aux quatre portes qui sont Nord, Sud, Est & Ouest, les figures du bas sont détruites. On voit au milieu du Sanctuaire, un Autel quarré (8) d'une canne de haut, & de trois quarts de canne en quarré. Dessus est le Lingam féminin *.

* Pl. IV. IV. E.

A gauche de l'excavation du milieu, au coin, est un autre portique (9) (ou salle) de deux cannes de large, au bout duquel on voit une chambre ou citerne (10). A l'Est est une petite chambre (11) dans laquelle est un Lingam, vis-à-vis du bœuf (12).

Du même côté (13), autre excavation commencée, & précédée d'une espece de cour (14), où le sommet de la montagne est percé.

Le dernier vestibule (15) de la Pagode (A) (ou le premier en entrant par le Sud), a deux cannes de long, sur six de large. On voit sur la porte des bas-reliefs presque effacés, qui représentent des Divans ou chambres ; au haut, à gauche,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

la figure d'un homme assis; & à la porte (16), deux figures de taille gigantesque, presque détruites. A droite & à gauche de cette piece sont deux Divans (17) longs d'une canne & demie de long, sur deux de large : les figures en sont effacées. A l'entrée, à droite (19), est une petite citerne.

Ces Pagodes ne présentent point d'Inscriptions. Elles sont creusées dans une montagne peu élevée, & percée par le haut dans plusieurs endroits. On descend quelques marches (18) pour entrer dans la grande.

Passant dans la Pagode (A), j'apperçus, dans un coin, une petite Statue de pierre, d'un pied de long, assez brute, représentant un boeuf couché; l'animal étoit avec sa sonnette, & encore tout gras de l'huile des Sacrifices. Je proposai à mon domestique, qui etoit Parse, de le prendre: il le refusa. Un de mes Pions, bon Musulman, & moins scrupuleux, l'enleva, & le mit dans mon Palanquin. Nous comptions que personne ne nous avoit vus; mais au sortir de la Pagode, plusieurs Brahmes me suivirent, parlerent à mes gens; &, comme ils ne virent rien dans mon Palanquin qui pût autoriser leurs soupçons, ils n'oserent pas redemander cet objet de leur culte. Je regagnai tranquillement *Ponjser*, charmé de pouvoir porter en Europe un Dieu * tiré d'une des plus célebres Pagodes de l'Inde. Voilà comme la curiosité sçait colorer les actions criminelles.

** A mon retour je l'ai donné à M. le C. de Caylus.*

De retour à Ponjser, avant que d'aller à Keneri, je voulus voir la Pagode de Monpeser, Aldée par laquelle j'avois passé, & qui est à deux tiers de cosse au Nord-Ouest de Ponjser. Tandis que le Curé de ce dernier endroit préparoit les vivres dont mes gens avoient besoin pour le voyage de Keneri, où je devois passer quelques jours, je me mis en route pour Monpeser, le 30, à la pointe du jour. A une demi-cosse, je trouvai sur la droite, un ruisseau d'eau douce. Arrivé à Monpeser, je me mis sur-le-champ à examiner la Pagode qui forme une très grande excavation, dont on peut voir le plan dans la Planche IV.

Pl. IV. V. A.

(1) Est une pierre propre à recevoir une Inscription, & sur laquelle il y en avoit peut-être une autrefois. Elle est

en dehors, à gauche, au-dessus d'une petite citerne comme aux Pagodes de Keneri, près de la fenêtre (2) ; les Portugais y ont fait une petite Croix en relief. La salle (5) a sept cannes de profondeur & douze de largeur. Au fond sont trois chambres, qui étoient peut-être autrefois des Divans ; à droite & à gauche de ces chambres, les caveaux (6) dans lesquels on entre par les trous (7). Les Portugais, qui faisoient leur École dans la Pagode, avoient bouché la porte du caveau de la droite, (6[a]) pour que les enfans n'allassent pas dans ce lieu, qu'ils avoient rendu le réceptacle des immondices : elle est maintenant ouverte ; mais on ne peut guere y entrer sans lumiere. Je donnai deux flambeaux à mes Pions. Il y avoit à craindre de rencontrer dans ce caveau quelque tigre gîté. Ces animaux viennent souvent dans les Aldées sur-tout en hiver, & le bruit couroit qu'ils avoient dévoré depuis peu des bœufs & un enfant. Je m'approchai de la porte ; mes Pions avoient le sabre nud ; je tenois le mien de la main droite, de la gauche un pistolet d'arçon à deux coups ; & j'en tirai un, pour faire sortir les bêtes féroces. Au bruit du coup, redoublé par l'écho, mes Pions jettent leurs flambeaux ; le reste de mes gens, qui ne m'escortoient que de loin, disparoît, & je me trouve seul dans les ténebres à l'entrée du caveau. Mon premier mouvement fut mêlé de colere & d'envie de rire. Il ne sortit rien ; mes Pions se rassurerent, rallumerent leurs flambeaux, & je ne vis qu'un caveau assez large & humide.

Les Chrétiens du Pays, crédules & fertiles en histoires fabuleuses, autant pour le moins que les Indous, rapportent qu'un Franciscain marcha dans ce lieu sept jours durant, & rencontra dans son chemin un puits, dans lequel il descendit son Caffre avec une corde : celui-ci ne reparoissant pas, le Franciscain effrayé revint sur ses pas, & sortit du caveau.

Dans la chambre du coin (7), on voit sur le mur, en haut un groupe d'enfans ; & en bas, six figures.

A gauche de la salle (3) est un Autel (9), dressé par les Portugais. A côté (10) figure gigantesque, de deux cannes

de haut, qui à la main droite sur sa poitrine, & la tête couverte d'un bonnet dont le devant est relevé comme à celui des Grenadiers, ainsi que les oreilles qui sont à écailles. En bas, à droite, paroissent trois femmes nues & debout; à gauche, trois autres figures humaines assises; & au-dessus, une multitude de petits hommes debout, d'autres à cheval.

La salle (3) a six colonnes dans la largeur, deux Divans (4, 5,) avec deux colonnes à chaque Divan, & deux autres colonnes devant la porte du Sanctuaire ou chambre du fond (11) dans laquelle est un trou dans la terre (12); les figures du Divan (5) ont été couvertes de plâtre par les Portugais, qui ont aussi gâté les colonnes, pour faire de ce lieu une Eglise.

Hors de la Salle, à gauche, est une petite Chambre (13) à deux colonnes; devant laquelle est un trou rond (14) creusé en terre, d'une canne de long, sur une demie canne de large. C'est l'ouverture d'une Citerne souterraine, que l'on dit aller jusqu'à la montagne de Keneri, qui en est à plus de trois cosses. Quand les eaux sont basses, on y voit un rang de colonnes long à-peu-près de dix cannes, qui a été laissé pour empêcher le terrein d'enfoncer.

Au-dessus de la Pagode, sont les ruines du Couvent des Franciscains.

A gauche, en dehors (15), est une excavation de sept cannes de large & de trois de profondeur, où l'on voit trois colonnes quarrées. Elle communique à la petite Chambre (13) par le trou (16) qui est un reste de porte basse presque bouché. On nomme ce lieu, les *Ecuries*. On peut voir, dans la Pl. IV, n°. V, B, la forme du chapiteau des colonnes de Monpeser.

Les Brahmes prétendent qu'il est écrit dans leurs Annales, que les excavations de Djegueseri & de Monpeser, ainsi que celles de Keneri, sont l'ouvrage d'Alexandre le Grand: mais ils ne produisent pas ces Annales; & leur folie est d'attribuer à ce Prince ou aux Dews, ce qui leur paroît au-dessus des forces ordinaires de l'homme.

L'Église des Chrétiens de Monpeser est à gauche de la Pagode. On y voit une Pierre Sépulchrale sur laquelle est une

Inscription

Inscription Portugaise de 1590. Les Marates, après avoir ruiné cet Edifice, en ont transporté les bois à Tanin. A quelque distance de l'Église, est une espece d'Antre (ou de Citerne), dont l'eau, à ce que l'on prétend, rend noirs les Blancs qui s'y baignent. Pure Fable, comme tout ce que l'on dit des autres citernes ; je ne pus vérifier le fait, parce qu'il n'y avoit pas alors d'eau dans ce trou.

Les Brahmes de cet endroit appellent *Balbotes*, les caracteres Samskretans ; & *Mourls*, les lettres courantes : ils se servent encore de celles-ci pour écrire le Samskrétan.

Je fus de retour à Ponjser, sur les dix heures : mes gens se reposerent quelques momens, empaqueterent leurs provisions & les miennes, qui consistoient en riz & en œufs ; & je partis à onze heures pour Keneri (ce mot signifie *pélerinage*), avec deux Guides que me donna le Curé de Ponjser.

La route Nord-Est. A onze heures vingt-cinq minutes, arbres, broussailles. A onze heures vingt-huit minutes, petit étang. A onze heures trente-deux minutes, petit fond, eau. A onze heures quarante-cinq minutes, commencement des montagnes ; la route Nord un quart Est. A midi dix minutes, petite fondriere. A midi douze minutes, eau courante. A midi quarante minutes, eau, ainsi qu'à quarante cinq minutes. A midi cinquante-cinq minutes, seconde montagne ; pierres brûlées : Puits de Samatang, de trois quarts de canne de profondeur, creusé dans le roc au milieu du chemin, par les Brahmes des Pagodes, pour le soulagement des Pelerins. Il y a des Indiens qui débitent gravement qu'il communique à celui de Monpeser.

Ci-d. p. cccxcxij.

A une heure quinze minutes, pied de la premiere montagne des Pagodes. J'arrivai à une heure quarante-cinq minutes, aux Pagodes, qui sont à-peu-près à trois cosses Est de Ponjser.

Pour bien entendre la situation des Pagodes de Keneri, il faut d'abord se représenter la montagne, ou plûtôt les montagnes dans lesquelles elles sont creusées.

Ce sont comme trois montagnes de pierre, unies l'une à l'autre depuis la racine jusqu'aux deux tiers environ de leur

hauteur ; dont deux (A, B) sont séparées par un grand enfoncement en précipice, qui, resserré à l'Ouest par les deux pointes respectives de ces montagnes, s'élargit du Sud-Ouest au Nord Est, & est terminé, de l'Est au Nord Nord-Ouest, par la troisieme montagne (C), qui unit les deux autres, formant dans le fond une espece de ceintre. Cette derniere montagne paroît taillée à pic ; elle est creusée en dessous : les deux premieres sont en talus. On va de l'une à l'autre à travers les ronces, de petits arbrisseaux, des ravines d'eau, des quartiers de rochers.

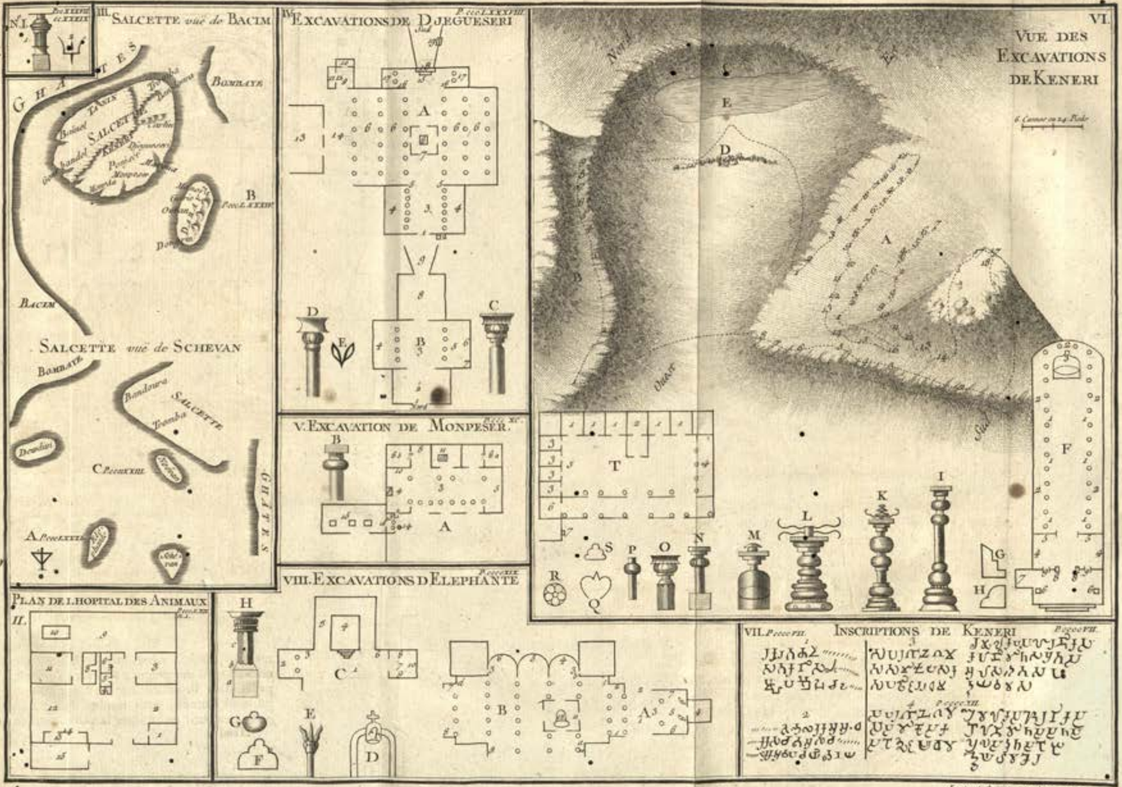
Aux trois quarts de l'enfoncement, on trouve les ruines de deux ponts (D), formés de quelques pierres longues, posées sur d'autres pierres placées de champ. Ces ponts servoient de communication aux deux montagnes à Pagodes; ils ont été détruits par les Portugais. Au-delà est un étang (E) d'eau croupie, qui s'étend jusque sous la montagne (C) du fond.

Il n'y a à la montagne (B) qu'un rang ou étage d'excavations; la montagne (A) qui est vis-à-vis, en présente jusqu'à quatre, placés en amphithéatre.

Du sommet de la montagne (A), près d'un Pelouse(18) à degrés, taillée dans le roc, Tanin m'a paru à l'Est Nord-Est; Bacim, à l'Ouest Nord-Ouest; Bombaye, au Sud-Ouest; Ponjser, au Nord-Ouest; Maroüa, à l'Ouest Nord-Ouest; Bandoura, au Sud-Ouest.

Les Montagnes qui partagent l'Isle de Salcette dans la longueur, vont du Nord Nord-Est, en tournant au Sud Sud-Est : celles de Keneri vont du Sud à l'Ouest, par l'Est & le Nord.

Après cette description générale, je passe aux Pagodes creusées dans ces montagnes. L'entrée du plus grand nombre étoit remplie d'herbages & de roseaux fort hauts, que les pluies avoienr fait croitre. Il fallut y mettre le feu, pour me frayer un passage dans les caveaux les plus reculés. Quelquefois j'étois obligé de me faire descendre avec des cordes dans les creux pour lesquels il n'y avoit pas d'escaliers; ailleurs il falloit monter sur les épaules de mes Pions, pour escalader des pans de murailles détruites, & sauter de pierre en pierre à l'ardeur du Soleil sur des rochers glissans &



Laurent Sculpsit.

brûlans, où le moindre faux-pas m'exposoit à teindre de mon sang une lieue de roc en précipice. Mes gens ne jugerent pas à-propos de me suivre par-tout. Enfin à force de fatigues & de courses, j achevai la visite des Pagodes de Keneri.

Des Monumens de cette nature mériteroient bien que les Anglois, qui sont pour ainsi-dire à la porte, envoyassent une personne habile en lever les plans & dessiner toutes les figures qu'ils présentent. Un travail de cette nature, accompagné d'explications données par des Brahmes instruits, seroit certainement bien reçu en Europe. Pour moi, voyageant en tems de guerre, très-loin des Comptoirs François, & borné par le tems & par la dépense, je ne pus que répéter à Keneri ce que j'avois fait à Iloura. Mes soins se tournerent principalement du côté des Inscriptions. Elles sont au nombre de vingt-cinq, toutes gravées en creux sur la pierre. La grandeur des lettres n'est pas toujours la même : mesure commune, elles sont longues environ de deux pouces. De ces Inscriptions, vingt-deux sont dans les caracteres du no. VII. de la Pl. IV. il y en a une en caracteres Samskretans modernes, & deux en caracteres Mongous. Plusieurs étoient presqu'effacées, les autres au moment de l'être. Me regardant pour ainsi dire comme envoyé pour sauver d'une ruine totale des Monumens précieux, qui pourroient nous donner l'ancien Tamoul ou l'ancien Samskretan, & des traits importans de l'ancienne Histoire de l'Inde, je tâchai de les copier avec la plus grande exactitude, marquant soigneusement les lacunes & gardant le nombre & proportionément la longueur des lignes. Après avoir porté l'attention jusqu'au scrupule, je fis une nouvelle revûe des Pagodes, pour vérifier les Inscriptions.

Voy. Bayer, Elem. Litter. Mungal. in Comment. Petropolit. T. III. p. 389. T. IV. p. 289.

Mon dessein étoit d'abord de les donner toutes dans cette Relation : mais sans parler des frais, toujours à ménager dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, le tems nécessaire pour graver ces Inscriptions, eut trop retardé la publication du *Zend-Avesta*. (Les mêmes raisons m'ont obligé de supprimer les Cartes Géographiques) : je me contente donc d'en présenter ici une, avec six lignes prises de deux autres : cela forme treize lignes qui renferment à-peu-près le

plus grand nombre des caracteres dans lesquels ces Inscriptions sont écrites. Je donnerai le reste dans un autre Ouvrage avec la traduction Hébraïque des Priviléges des Juifs de Cochin.

J'ai cru devoir ponctuer ma marche sur la Planche, pour que les curieux qui seront tentés de faire le même pélerinage, puissent plus aisément me suivre & me corriger.

Cette exactitude, ennuyeuse pour certains Lecteurs, fournira peut-être à d'autres le moyen d'évaluer le tems que l'on a dû mettre à ces Ouvrages; d'en fixer par-là l'époque, & de comparer la mesure de connoissances, le degré d'habileté que pouvoient avoir les Indiens, pris dans un tems très-éloigné, tel qu'est certainement celui de ces excavations; de le comparer avec ce que nous sçavons de plusieurs Peuples célebres, considérés dans une époque correspondante.

De même, ces détails de routes par cosses, demie, quarts de cosse; par puits, arbres, ruisseaux, Villes, grandes & petites Aldées, terres enfriche ou cultivées, montagnes & rivieres, dirigées de tel ou tel côté; anses, rochers dans la mer; gissement des Côtes, changemens des embouchures de rivieres, direction des courants; ces détails peuvent mettre en état d'établir sur la population, sur la quantité de terre habitée, cultivée, une sorte de calcul entre les parties du Globe auxquels ils ont rapport, & les Royaumes de l'Europe les plus connus; ils peuvent aider à fixer le gissement général de la Terre, qui dépend de la position des montagnes & du cours des rivieres, combinés avec l'action moins sensible des mers.

Après ces réflexions préliminaires, je commence la description des excavations de Keneri. Sachant que celles de la montagne (B) étoient en moindre nombre, je voulus d'abord les visiter, pour examiner ensuite à loisir celles de la montagne (A). J'allai en conséquence à l'excavation (8), où je laissai mon Palanquin avec plusieurs de mes gens, & passai à l'autre montagne. (B)

1°. Grande excavation de neuf cannes de long & de six de large, consistant en plusieurs trous qui ont peu de hauteu

2°. Excavation où l'on voit d'abord un Divan ou Vestibule, à deux colonnes. Au fond, est une Chambre sui-

vie d'un Sanctuaire, dans lequel paroît un homme assis, tenant sa pagne : on appelle cet endroit, la *Boutique*; & cet homme, le *Banian*.

3°. Vestibule profond d'une canne, avec deux fenêtres larges chacune d'une canne, suivi d'une Chambre de trois cannes & demie de large, sur deux de profondeur & une & demie de haut. Au fond, dans une espece de Sanctuaire, sont trois figures d'hommes assis. Celle de la gauche est entre deux Ministres debout, qui tiennent un fouet. Sous les deux autres paroissent des hommes assis, ressemblans à des Ministres; & immédiatement sous celle du milieu, on voit deux petites figures d'hommes, qui tiennent le pilier sur lequel pose le siége ou trône de cette figure. A droite & à gauche des trois premieres, on en voit d'autres debout, tenant un cordon de leur main gauche qui est élevée. A l'entrée de l'excavation à gauche, est un trou en terre, c'est-à-dire, en bas dans le rocher.

4°. Excavation de cinq cannes de large, deux & demie de profondeur; qui présente une Chambre détruite.

5°. Vestibule de cinq cannes de large, cinq de long, deux de haut, suivi d'une chambre de cinq cannes en quarré, dont le mur au bas est garni d'une banquette à l'Est & au Nord. A gauche, Chambre de deux cannes en quarré avec une banquette à l'Ouest.

Au-dessus d'un trou ou d'une petite citerne où il y avoit sans doute autrefois de l'eau, est une Inscription assez bien conservée, sur une pierre qui a trois pieds & demi en quarré [1]. Cette Inscription est de douze lignes, dont les cinq premieres sont plus écartées que les autres.

6°. Excavation dégradée, de quatre cannes en quarré.

7°. Excavation de quinze cannes de large, six de profondeur. Au fond six Chambres, chacune de deux cannes en quarré, excepté la troisieme qui a trois cannes de large, trois de long, & est suivie d'une autre Chambre de deux cannes en quarré. Trou en dehors, à gauche en entrant.

[1] Ce n'est pas une pierre ajoûtée : mais on a formé dans le roc le modele d'une pierre à Inscription, qui semble appliquée sur le mur. Il en est de même des autres pierres à Inscriptions dont je parlerai dans la suite.

8°. Vestibule de cinq cannes de large, une & demie de profondeur, avec deux colonnes octogones dégradées; suivi d'une Chambre de cinq cannes de large, quatre de profondeur, garnie d'une banquette. Au fond est une niche où l'on voit un homme assis, qui tient sa Pagne.

En-dehors, au-dessus du trou à l'eau, on voit une Inscription de huit lignes, sur une pierre haute de deux pieds, & large de deux & demi, dont il ne reste sur la largeur qu'un pied trois quarts. Les trois premieres lignes & la cinquieme sont assez entieres; le reste presque fruste.

9°. Excavation à peu-près de même étendue, formant un Vestibule suivi d'une Chambre, à droite de laquelle est une autre chambre dont la porte est dans cette premiere. Au bout de celle-ci, est une autre Chambre de deux cannes en quarré. Petite citerne en entrant en dehors.

Je gagnai ensuite les ruines (D) d'un des ponts qui joignoient autrefois les deux montagnes; je m'approchai de l'étang (E); & revenant de-là à la montagne (A), je repris la visite des excavations.

Pl. IV. IV. B. La plûpart ont une entrée semblable à celle des Pagodes de Djegueseri.

Premier étage, allant du Sud-Ouest au Nord-Est.

1o. Vestibule de six cannes de large & de deux de profondeur. A droite en entrant, petite citerne. A gauche niche où paroissent deux femmes assises, à ce qu'il me semble, & un enfant entr'elles, de bout, tenant sa Pagne. Le vestibule est suivi d'une chambre qui a cinq cannes en quarré. Au fond est un Sanctuaire en Divan, au milieu duquel est un Lingam * d'une forme particuliere. A droite du Sanctuaire est une autre Chambre de deux cannes en quarré. L'excavation totale a une canne & demie de haut.

**Pl. IV. VI. L.*

2o. Vestibule de cinq cannes de large, une & demie de profondeur, deux de haut, avec deux colonnes octogones. Au fond, Chambre de cinq cannes en quarré, à droite de laquelle, est une autre Chambre de trois cannes.

Inscription vis-à-vis la petite citerne, au-dessus d'un autre trou de la largeur de la pierre de l'Inscription, c'est à-

dire de cinq pieds. Le haut de cette pierre eſt briſé. Elle préſente cinq lignes & demie, ſéparées par un intervalle d'une ligne & demie, qui eſt ſuivi de cinq autres lignes.

3°. Excavation de huit cannes de large, cinq de profondeur. On trouve en entrant, deux Chambres, dont une de trois cannes en quarré : celle du fond, d'une canne en quarré. Trois autres Chambres détruites.

Inſcription de cinq à ſix lignes, ſur une pierre de trois pieds de large, un & demi de haut. Elle eſt en dehors ſur la petite citerne, & preſque effacée ; il n'en reſte que les dernieres lettres à droite de quatre lignes.

4°. Veſtibule de huit cannes de large, trois de profondeur : à gauche, trou ſans eau. Le Veſtibule eſt ſuivi d'une Chambre de ſix cannes de large, cinq de profondeur ; à chaque coin de laquelle eſt une Chambre de deux cannes en quarré. Au fond, Divan à deux colonnes, dont le mur, en face de l'entrée, eſt chargé de figures. Aux deux extrémités de ce Divan, de chaque côté paroiſſent ſur le mur, comme en regard, des hommes de bout, tenant leurs Pagnes. Cette piece eſt ſuivie d'une autre Chambre vuide, de deux cannes en quarré.

Suite du premier étage un peu plus élevée, allant dans l'Eſt.

5°. Excavation de quatre cannes de large, deux de profondeur, formant deux trous.

6°. Excavation d'une canne & demie de haut & en quarré : le Lingam * (M) au milieu.

7°. Excavation de ſix cannes de large, cinq de profondeur : banquette à l'Eſt & à l'Oueſt. A gauche, trois petites Chambres. Pl. IV. VI. M

8°. Chambre de deux cannes & demie en quarré : l'entrée ſimple.

9°. Excavation dégradée, de quatre cannes de large, une de profondeur avec une banquette.

10°. Veſtibule ſoutenu par quatre colonnes, formant deux arcades. A gauche, au bout du Veſtibule, citerne pleine d'eau ; à droite, eſt un homme aſſis, à côté duquel

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

paroissent deux petits hommes, debout, qui tiennent de la main gauche un arbre dont le fruit ressemble à la pomme. En face, au fond du Vestibule, est un homme assis; & vis-à-vis lui, un autre homme debout, qui tient un arbrisseau, dont la fleur approchante à celle du Soleil, s'éleve à la hauteur de son oreille.

Le Vestibule est suivi d'une Chambre large de six cannes, profonde de cinq. De chaque côté, est une autre piece de deux cannes en quarré.

Au bout est un Sanctuaire en Divan, dans lequel, en face on voit un homme assis, qui tient sa Pane; ses Schoupdars sont debout. Sur les murs des côtés, paroissent neuf figures humaines assises, dont une est accompagnée de deux Schoupdars qui portent des bonnets de poil, façonnés en écailles. Cette figure a derriere la tête un *condé* * rond plat & ouvragé, qui lui tient les cheveux. *Pl. IV. VI. R.*

Deuxieme étage, allant de l'Est à l'Ouest Sud-Ouest.

1o. Divan à deux colonnes, de quatre cannes de large, une & demie de profondeur. Ensuite Chambre de quatre cannes en quarré. A gauche, autre chambre d'une canne & demie en quarré.

2o. Divan sans colonnes, suivi d'une Chambre de cinq cannes en quarré. A gauche de cette Chambre, sont deux petites chambres de deux cannes, & à droite, un Divan. On voit, dans cette excavation, plusieurs figures d'hommes debout & assis; entr'autres un bas-relief qui représente un homme assis, avec ses deux Schoupdars. Sous cet homme, sont deux hommes qui tiennent le pilier * qui porte son siege. *Pl. IV. VI. P.*

Grande Inscription à l'entrée, sur une pierre large de cinq pieds, & haute de trois. Le haut, c'est-à-dire, le quart de la pierre est brisé. L'Inscription est de onze lignes, dont sept sont en gros caracteres & quatre en caracteres plus menus.

3o. Simples trous creusés; petite citerne; Chambre détruite: le tout de quatre cannes en quarré.

4o. Divan à deux colonnes (une détruite), de quatre cannes de large, trois de profondeur, aux deux extrêmités duquel

quel sont deux chambres, l'une à droite, l'autre à gauche. On entre ensuite dans une grande piece de quatre cannes en quarré; dans laquelle rend une Chambre qui est à gauche. Au fond est le Sanctuaire où l'on voit, en face de l'entrée, un homme assis; & sur le mur, à droite, deux figures d'hommes assis, l'une au-dessus de l'autre.

5°. Divan de six cannes de large, avec trois colonnes presque détruites, dont le fût est cannelé. Au-dessus du chapiteau, sont quatre tigres, derriere lesquels paroît un enfant assis. Aux deux extrémités du Divan, on voit des hommes assis, accompagnés chacun de deux Schoupdars ou Ministres, dont l'un tient un fouet, l'autre un arbrisseau assez haut.

Suivent deux grandes Chambres de quatre cannes en quarré; avec une petite à gauche de chaque Chambre. Au milieu de la seconde Chambre, est une niche; & hors de la niche, une Statue d'homme (ou de femme) assis, avec un bonnet pointu en forme de mitre, qui a les jambes croisées comme les Tailleurs, & la poitrine garnie de bijoux. Cette figure est assez bien faite.

6°. Excavation pareille à la précédente, seulement plus petite d'une canne. Au fond est une niche avec une petite figure.

7°. Entrée de cinq cannes de large, avec une Chambre de chaque côté, à deux colonnes. Suit une piece de quatre cannes en quarré, dans laquelle sont trois Divans (un en face, un à chaque côté) à deux colonnes, de deux cannes de large: l'excavation est en tout de onze pieces.

8°. Excavation dégradée, de cinq cannes en quarré, présentant deux Chambres. Petite citerne pleine d'eau.

9°. Pareille Excavation, dégradée.

Suite du second étage, un peu plus élevée, allant au Sud.

10°. Pareille Excavation, plus petite d'une demi canne; dégradée.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Ci-d. p. cccc.

11°. Excavation pareille à la précédente, de deux Chambres, avec deux colonnes à l'entrée.

Inſcription qui préſente le reſte de ſix lignes, ſur une pierre haute de deux pieds, large de trois.

12°. Excavation plus grande d'une canne, avec deux colonnes.

Inſcription de neuf lignes, bien conſervée, ſur une pierre large de trois pieds & demi, haute de deux.

13°. Pareille Excavation, ſituée preſque au-deſſus de l'excavation (8) ci-ap. p ccccvij; avec une Chambre de plus, à l'entrée, à droite.

Inſcription de quatre lignes, preſqu'effacée, ſur une pierre d'un pied de haut, cinq de large, vis-à-vis l'eau, au-deſſus de l'entrée, à droite de la Chambre qui eſt à l'entrée à droite.

14°. Veſtibule de ſix cannes & demie de large, une & demie de long; avec ſix colonnes. Dans ce Veſtibule, à l'entrée à droite, on voit un homme de bout, tenant une eſpece de pomme*, & un arbriſſeau dont la fleur s'éleve à la hauteur de ſon oreille; & à côté de lui, deux femmes debout. Il y a dans ce Veſtibule, cent cinquante-ſept figures, dont dix-ſept grandes, aſſiſes. Le bonnet* des femmes paroît être à mailles avec des aigrettes au milieu. Le *Condé* de l'homme eſt auſſi à mailles, il a au front une eſpece d'aigrette* à laquelle tient ſon bonnet qui pend enſuite par derriere, & dont les oreilles ſont relevées.

Ci-ap. p. cccc.

* Pl. IV. VI. Q.

* Ibid. S.

Après le Veſtibule, eſt une Chambre de ſept cannes & demie en quarré, autour de laquelle, en dedans, regne une banquette: le mur eſt chargé de figures juſqu'au plancher. Les gens du Pays appellent cette excavation l'*École*, à cauſe de cette quantité de perſonnages: mais il paroît que c'eſt une ſuite de Princes. Ils ſont aſſis: à côté de chaque Prince ſont deux Miniſtres ou Schoupdars debout, l'un le fouet levé, l'autre tenant de la main gauche un arbriſſeau pareil à celui du Veſtibule. On compte cent figures ſur chacun des trois murs, ce qui fait trois cents. Je crois que ce ſont vingt Rois Indiens avec leur Dorbar.

L'excavation renferme encore quatre Chambres, deux de chaque côté, ſans figures.

15°. Petite excavation de quatre cannes en quarré, consistant en deux Chambres.

16°. Excavation de cinq cannes en quarré, qui comprend trois Chambres; dégradée.

Troisiéme étage, montant du Sud-Ouest à l'Est.

1°. Pareille Excavation, de trois Chambres.

Inscription de cinq lignes, fort effacée, sur une pierre d'un pied de haut, deux pieds & demi de large.

Suite du troisiéme étage, un peu plus élevée.

2°. Pareille Excavation, de deux Chambres. Citerne séche ainsi que la plûpart de celles des Pagodes d'en haut.

Inscription de sept lignes, fort effacée.

3°. Pareille Excavation, de deux Chambres.

Inscription de sept lignes sur une pierre brisée, large de trois pieds deux pouces, haute de trois pieds.

4°. Pareille excavation, avec deux colonnes.

5°. Pareille excavation.

6°. Vestibule de cinq cannes de large, une un quart de profondeur, avec six colonnes. Au bout de cette piece à gauche, on voit un homme assis, & à côté de lui, deux Schoupdars. Suit une Chambre de quatre cannes en quarré. Dans celle du fond, est un homme assis.

Quatriéme étage, allant du Sud, en tournant, à l'Est.

1°. Pareille Excavation de trois Chambres, avec six colonnes.

Inscription de onze lignes, sur une pierre brisée, large de deux pieds & demi, & haute de trois, qui est au-dessus de l'eau, en dehors.

2°. Excavation dégradée, de trois cannes en quarré, avec deux colonnes.

3°. Un peu plus bas, excavation de deux cannes en quarré.

4°. Pareille excavation.

Deux Inscriptions ; l'une de trois lignes, sur une pierre large de deux pieds & demi, & au-dessus du trou à l'eau, en dedans de l'excavation ; l'autre d'une ligne plus longue, sur la porte en entrant.

5o. Un peu plus haut, pareille excavation, consistant en une Chambre bien conservée.

6o. Excavation de même étendue, de deux petites Chambres.

Inscription de deux lignes, sur le mur, en face.

7o. Divan de quatre cannes de large, une de profondeur, avec deux colonnes ; suivi d'une grande Chambre. Autre Chambre à gauche ; au fond est un Sanctuaire à colonnes, détruit.

Je revins de-là sur mes pas, pour achever cet étage que j'avois pris à la hauteur de la sixieme excavation du troisieme étage.

Même étage descendant au Sud.

8o. Excavation pareille à la précédente, on y monte par trois degrés. Au bas, à l'entrée, à droite, sont deux Chambres. Au fond, grande piece quarrée, à gauche de laquelle est une petite Chambre.

9o. Pareille excavation. Au Vestibule figures presque détruites, semblables à celle de la page ccccij.

10o. Excavation de trois cannes en quarré ; dégradée.

11o. Vestibule à deux colonnes, large de trois cannes & demie, profond d'une & demie ; avec les mêmes figures que ci-d. page ccccij. Suit une Chambre avec les mêmes figures, dont une à droite, debout entre deux femmes, tient l'arbrisseau déja mentionné. A droite, sont deux autres Chambres, dont les portes donnent dans la précédente. Dans celle du fond, au milieu, la figure manque : il ne reste que les deux Schoupdars.

Deux inscriptions qui paroissent récentes, chacune de douze lignes perpendiculaires ; gravées peu profondément, & en caracteres Mougous, sur deux pilliers qui font partie des murs ; l'une haute d'un pied, l'autre large & haute de quinze pouces.

12o. Divan à deux colonnes; à droite, figures détruites; point de figures, à gauche. Ensuite salle de trois cannes en quarré; figures comme à la page ccccij. Dans le Sanctuaire, on en voit une assise, accompagnée de deux Schoupdars. L'excavation a quatre cannes en quarré.

Dans le mur qui sépare la salle du Sanctuaire, est un trou, par lequel les Brahmes, à ce que l'on prétend, faisoient passer les femmes qui refusoient d'avouer les crimes dont elles étoient accusées. Lorsqu'elles étoient coupables, elles restoient au milieu, sans pouvoir passer. Ce trou peut avoir dix pouces de diametre en tout sens.

13o. Pareille excavation sans figures, avec une petite citerne.

Inscription de neuf lignes, fort effacée, au-dessus de la citerne, sur une pierre haute de deux pieds & demi, large de trois.

14o. Excavation de trois cannes en quarré, avec une colonne.

17o. Sur le sommet de la montagne, sont deux citernes de deux cannes de long, une & demie de large, une demie de profondeur, creusées dans le roc vif, qui est noir & à grain.

18o. Plus bas, Pelouse à degrés, où les Brahmes prenoient le frais.

Je descendis de-là au premier étage des excavations, & remontai par l'Ouest, à l'endroit où j'avois laissé mon Palanquin.

Premier étage, allant du Sud à l'Ouest Nord-Ouest.

1o. Excavation de dix cannes à-peu-près de haut & de profondeur, & de six de large, avec un étage qui consiste en de simples fenêtres, sans Chambres, ni escalier qui y conduise. En bas aux deux coins, sont des trous; au fond, trois chambres obscures. A l'entrée de l'excavation, on voit deux colonnes * hautes, de deux cannes & demie, sur une moins un cinquieme, de diametre. On nomme cet endroit la prison.

* Pl. IV. VI. N.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie. *Pl. IV. VI. L. M.

2o. Excavation de douze cannes de long, sept de large, deux de haut. Deux chambres au fond, en face, dans lesquelles regne une banquette qui en fait le tour. A l'entrée, deux Lingams * de nouvelle forme. On voit autour les mêmes figures que ci-d. page cccxcvij, ccccij.

Voy. le Plan. Pl. IV. VI. F.

3o. Grande excavation à laquelle on monte par trois degrés. La partie la plus considérable est terminée en voûte, & longue de dix-neuf cannes, large de sept & haute de huit. Les Jésuites Portugais avoient fait de cette excavation, une Église; & elle porte encore ce nom. On compte sur la longueur, quatorze colonnes (1), séparées du mur par le passage (2). Au bout est le Lingam (3), sans le chapiteau de celui de la page cccxcix. On voit sur le chapiteau des deux premieres colonnes en entrant, des tigres; & sur ceux des autres colonnes, quatre éléphans avec leurs cornars, placés l'un à la file de l'autre, & formant chacun une face; ou pour une face, deux petits éléphans qui saluent de la trompe le Lingam, placé au milieu d'eux. Six colonnes de cette forme * de chaque côté; les autres unies : les fûts à six faces.

*Ibid. L.

Le portique peut avoir trois cannes & demie de profondeur. Aux deux extrémités (4), on voit deux figures de quatre cannes de haut, représentant deux hommes qui tiennent leur Pagne de la main gauche. Au-dessus de ces figures, est un ceintre garni de fleurs & d'hommes jettés en forme d'Anges : les colonnes de ces ceintres sont cannélées à côtes. Près du ceintre, figures, comme ci-d. page ccccij. En face (5) sont huit grandes figures, quatre d'hommes & quatre de femmes; deux hommes & deux femmes de chaque côté : leur bonnet, comme ci-devant page ccccij.

L'entrée de cette excavation est découverte : là s'élevent deux colonnes (6) de six cannes de haut. On voit sur celle qui est à droite, une roue à moudre renversée : c'est ce que les gens du Pays appellent, une famille qui pile (ou qui broye) du riz.

A gauche (7) est une chambre où l'on voit, sur le mur, des hommes debout & assis, comme ci-devant page cccxcvij.

Cette premiere partie de l'excavation communique encore au portique par les fenêtres (9).

Deux Inſcriptions ſur les piliers (8) * ; la premiere (G) de 23 lignes, la ſeconde (H) de 11. Ces piliers ſont briſés ; il n'en reſte que ce qui paroît dans la Planche. Le haut de celui de la gauche (H) manque : la pierre de l'Inſcription a une canne de haut, ſur trois quarts de canne de large. **Pl. IV. VI. G. H.*

4o. Petite Chambre en niche. Dedans eſt le Lingam *, avec les figures ordinaires, ci-devant page cccxcvij. A gauche, paroiſſent des Schoupdars. *VII. 1. 2. & Ci-d. p. cccxcv. av. dern. lig.*

5o. Montant plus haut on rencontre une excavation d'une canne en quarré, où ſont deux figures qui tiennent du feu : le feu eſt briſé. En face, eſt une grande citerne à deux ouvertures. *Pl. IV. VI. K.*

Inſcription de deux longues lignes, ſur une pierre briſée, au-deſſous des deux trous de la citerne.

6o. En deſcendant, excavation de cinq cannes de large, deux & demie de profondeur, conſiſtant en deux Chambres.

Inſcription de ſept lignes, qui paroît gravée comme ſur deux Planches ſéparées, au-deſſus d'une citerne à deux ouvertures, qui eſt à gauche en entrant. *Pl. IV. VII. 3.*

7o. Excavation de cinq ouvertures ou fenêtres, avec trois Chambres, prenant en tout cinq cannes de large ſur trois & demie de profondeur.

Traces d'une Inſcription de deux lignes, ſur les quatre ouvertures de la citerne.

8o. Grande excavation qui juſqu'aux Chambres du fond & de la gauche a quinze cannes de large, & ſix de long. On nomme cet endroit l'*Ecurie*. La quatrieme des Chambres du fond (1) (qui ſont au nombre de ſix) eſt le Sanctuaire (2), au fond duquel on voit un homme aſſis, avec deux Schoupdars ; & des deux côtés, d'autres figures comme ci-d. p. cccxcvij. *Voy. le Plan. Pl. IV. VI. T*

Dans la ſalle du milieu, à gauche (5) ſont les portes de quatre chambres (3) : à droite, Divan à quatre colonnes (4). Le milieu de l'excavation a cinq colonnes de face. L'entrée eſt une galerie ſoutenue en devant par huit colonnes, qui unies par des maſſifs ne laiſſent que trois Ouvertures. A gauche de cette galerie eſt une petite piece (6) où l'on voit trois hommes aſſis, entourés de leurs Schoupdars, comme à la p. cccxcvij.

Grande Inſcription de dix-huit lignes (dans les

caracteres du no. VII. de la Pl. IV, mais plus menus) à gauche en dehors, au-dessus de la citerne (7), sur une pierre large d'une canne un quart, & haute d'une canne.

Sur le fronton, en dehors, on voit une autre Inscription de six lignes, en caracteres Samskretans modernes, qui prolonge toute la largeur de l'excavation.

Je n'ai point trouvé de Brahmes qui aient pu lire les vingt-deux Inscriptions de Keneri, qui sont dans les caracteres de celle de la Pl. IV, no. VII; ni l'Inscription en lettres Mongoues. Pour celle dont je viens de parler, comme elle est en ancien Samskretan, il ne m'a été pas été possible d'en avoir la Traduction.

Je termine cette Description par la Relation du Voyage que plusieurs membres du Conseil de Bombaye firent à Keneri quelque tems après moi : elle m'a été donnée par un de ceux qui étoient de ce voyage. On pourra, en la lisant, juger de la maniere dont des Voyageurs différens voient les mêmes objets.

» (1) Dimanche, 28 Décembre 1760, nous partîmes

» [1] *Sunday* 28 *Décembre* 1760, at day break, this morning, we set out for » the caves, and after travelling about 2 miles were obliged to dismount, on ac» count of the badness of the road. We partly walked, and partly clambered 4 mi» les, and then came tho the entrance of an arched cave 50 feet high, ornamented » with 32 pillars, each 27 feet high and 8 ¾ round from the middle to the base: » from te top to the middle they were cut into octogons. The lengh of this » cave was 84 feet and 21 wide from pillar to pillar. At the upper end is a very » large pillar, round at top, 50 feet in circumference at the base. By the flowers » &c. strewed round this pillar, the Marattas pay their adorations here. You en» ter this cave by a Portico 36 feet long and 15 wide, at each end of which are » two figures 20 feet high, having over their left shoulder a robe which rea» ches to their ancles; otherwise they are naked. Round this Portico are several » small figures, representing, as is supposed, their Idols of Worship. We left » this cave, and after passing several others cut into small square rooms, and » climbing over very difficult parts of the rock, entered à kind of Veranda 75 » feet long and 12 wide supported by 9 pillars: of on end is a small Pagoda. » Then you enter a Hall 63 feet by 25 ½ and 9 feet high. Within this are » 10 small appartements, seemingly designed for lodging rooms; this are neatly » cut out 11 feet by 6. In the Veranda before this Hall, among many others the » following names remain perfect. W. Aislabie E. Baker 1708. John Hanmer » 1697 & J. Courtney. There is also *Anno*, but the surname is mouldered away. » Here most of our Companions left their names for Posterity to wonder at. A» bout every cave are great numbers of small Tanks, neatly cut out of the rock;

» le matin

» le matin, à la pointe de jour, pour aller voir les Caver-
» nes; & après avoir fait environ deux milles, nous fû-
» mes obligés de mettre pied à terre, à cause des mauvais
» chemins. Nous fîmes ensuite, partie en marchant, par-
» tie en grimpant, l'espace de quatre milles : après quoi,
» nous nous trouvâmes à l'entrée d'une Caverne voûtée,
» haute de cinquante pieds, ornée de trente-deux piliers,
» hauts chacun de vingt-sept pieds, & de huit trois quarts
» de circonférence. Depuis le milieu jusqu'à la base, ces
» piliers sont ronds; & du haut au milieu, ils sont
» tailllés à huit angles. La longueur de cette Caverne est de
» quatre-vingt quatre pieds; & la largeur de vingt-un,
» d'un pilier à l'autre.

» Tout au fond de la Caverne, est un pilier très-large,
» rond par le haut, & de cinquante pieds de circonfé-
» rence à la base. C'est en répandant des fleurs &c. autour de
» ce pilier, que les Marates remplissent dans ce lieu les de-
» voirs de leur Religion.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Cid. p. ccccvj. 3°.

» their mouths two feet ½ square of different depths; but their sides we could
» not reach. These Tanks were all full of excellent water. The whole mountain,
» which appears to be the highest upon Salset, is one massy rock. The ca-
» ves about it, we were told are so numerous as not to be seen in three days,
» and are not only cut out of the solid rock on every side, but sometimes one
» above another four stories. How far they penetrate into the mountain we could
» not know, being unprovised vith lights. In places difficult to pass, steps were
» originally cut in the rock; but time and the rains have worn many of them
» away; so that we often found great difficulty in clambering from cave to cave.
» from the top of this mountain a prospect opens itself almost beyond descrip-
» tion, and scarce to be beheld without trembling and dread. A regular Valley
» appears of a most amasing extent intirely covered with verdure. To the very
» bottom in an opening, on one side of this Valley, a river winds and loses it-
» self among the mountains. Beyond this river is a plain, and this plain is boun-
» ded by the sea: mountains and huge rocks fill up the other parts of the pros-
» pect; and immediately under the eye are dreadfull precipices and steep descents
» to the bottom of the Valley. We found the land wind here excessive cold and
» strong; which added not a little to the difficulty of getting along in many
» places, and made us glad af a firm footing upon the top of the mountain.

» It is impossible from the accounts of the country People to form any judge-
» ment of the time when these surprising vorks were cut out, or of their use.
» Balajee Punt, the present Governour of Salset, told us they were the work
» of some of the petty Deities five hundred thousand years ago; others give still
» more ridiculous accounts. It is most probable by their number and security,

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

» On entre dans cette Caverne par un Portique long » de trente-six pieds, & large de quinze. A chaque extré» mité de ce Portique, sont deux figures de vingt pieds » de haut, qui ont sur l'épaule gauche une robe qui leur des» cend jusqu'à la cheville du pied : le reste (du corps) est » nud. Autour de ce Portique sont quantité de petites figu» res qui représentent, à ce que l'on prétend, les Idoles » que les (Marates) adorent.

» Nous laissâmes cette Caverne; & après en avoir passé » plusieurs autres taillées en petites Chambres quarrées, & » avoir grimpé sur des endroits du rocher, d'un accès très» difficile, nous entrâmes dans une espece de Varangue, » longue de soixante-quinze pieds, large de douze, soute» nue par neuf piliers. D'un côté est une petite Pagode; » ensuite on entre dans une Salle de soixante-trois pieds de » (large) sur vingt cinq & demi (de profondeur) & neuf de » haut. Au-dedans cette Salle, sont dix petits apparte» mens qui paroissent destinés à servir de logemens. Ils sont » taillés proprement, & ont douze (pieds de long,) sur » six (de large).

Ci-d. p. ccccvij 80.

» Dans la Varangue qui est devant cette Salle, entre plu» sieurs noms, les suivans se sont conservés entiers: W. » Aislabie, E. Baker 1708. John Hanmer 1697 & J. Court» ney, l'an: les chiffres sont effacés. Nous y laissâmes aussi » la plûpart nos noms, pour transmettre à la Posterité le » témoignage de notre admiration.

» Aux environs de chaque Caverne (*plutôt*, de toutes les » Cavernes) sont un grand nombre de petites Citernes, » creusées proprement dans le roc, & dont l'ouverture a en

» that they were the strong Hold of some very ancient Nation; and i have la» tely been informed there is still in being a very old book written by a Jesuit » and printed in Portugal, which in a History of the East Indies gives an ac» count of these caves, that they were the work of a Gentou King, some thou» sand years ago, to secure his only son from the attempts of another Nation » to gain him over to their Religion. But be they what they will, they must have » been the work of many years and many hands, and deserve in my opinion to » be ranked among the Wonders of the world. The short time we were at these » caves would not permit of my taking off two long Inscriptions, apparently » very ancient, which might probably give some light into their History; i

» quarré deux pieds & demi. Elles sont de différentes profon-» deurs; mais nous ne pumes en atteindre les côtés (en » dedans). Ces Citernes étoient remplies d'une très-bonne » eau.

» La montagne entiere, qui paroît être la plus haute de » Salcette, est un roc massif. On nous dit que les Caver-» nes qui sont autour, étoient en si grand nombre, » qu'on ne pourroit les voir (toutes) en trois jours; & elles » ne sont pas seulement taillées dans le roc même de tous » les côtés, mais quelquefois l'une au-dessus de l'autre, » jusqu'à quatre étages. Nous ne pûmes pas sçavoir jusqu'à » qu'elle profondeur elles pénétroient dans la montagne, » ne nous étant pas munis de lumieres.

» Dans les passages difficiles, il y avoit autrefois des » degrés taillés dans le roc : mais la plûpart ont été dé-» truits par le tems & par les pluies; de maniere que nous » eûmes souvent bien de la peine à grimper d'une Caverne » à l'autre.

» Du haut de cette montagne s'ouvre une vûe qui est au-» dessus de toute Description, & que l'on ne peut presque » envisager sans craindre & sans trembler. Tout au bas, » dans un entre deux (de montagnes) paroît une vallée » réguliere, & d'une très grande étendue, entiérement cou-» verte de verdure. A côté de cette vallée, serpente une » riviere qui se perd dans les montagnes; & au-delà de » cette riviere regne une plaine qui est terminée par la mer. » Des montagnes & des rochers très-élevés remplissent les » autres côtés vers lesquels la vûe s'étend; & immédia-» tement sous les yeux sont des précipices effrayants,

---

» could only take the two following, though fear they are of a more modern » date.

Place des deux Inscriptions, que je crois n'en former qu'une.

» It is to be observed that the Elephanta and the caves of Keneree were the » work of the same hands; and this appears by two pillars which support the » entrance of one nest correspording exactly with those which support the Ele-» phanta. The Marattas make on annuel pilgrimage to these Caves, and hold » them in great veneration. »

» & des descentes escarpées, jusqu'au fond de la vallée.
» Nous trouvâmes dans cet endroit le vent de terre extrê-
» mement froid & violent ; ce qui n'ajoutant pas peu à la
» peine que nous avions déja à nous tenir dans plusieurs en-
» droits, nous fit sentir le plaisir de trouver une assiette
» ferme sur le sommet de la montagne

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

» Il est impossible d'établir rien de fixe, d'après ce que » disent les gens du Pays, sur le tems auquel ces Ouvrages » étonnans ont été faits, ni sur l'usage auquel ils ont été » destinés. Balagi Pont, Gouverneur de Salcette, nous » dit que c'étoit l'Ouvrage que quelques Divinités d'un » Ordre inférieur, il y avoit cinq cents mille ans. D'au- » tres rapportent à ce sujet des choses encore plus ridi- » cules.

» Il est très-probable, eu égard à leur nombre & à la su- » reté (qu'elles peuvent procurer), que c'étoit la Place » forte de quelque Nation très ancienne ; & j'ai appris de- » puis peu qu'il y avoit un Livre très-ancien, fait par un » Jésuite, & imprimé en Portugal, dans lequel l'Auteur par- » lant de ces Cavernes dans une Histoire des Indes Orienta- » les, rapportoit qu'elles étoient l'Ouvrage d'un Prince Gen- » til, (qui les fit creuser) il y a plusieurs mille ans, pour » garantir son fils unique des efforts qu'une autre Nation fai- » soit pour l'attirer à sa Religion. Mais quelles que soient » ces Cavernes, elles doivent avoir été l'ouvrage de bien » des années & de bien des bras ; & méritent, selon moi, » d'être mises au rang des Merveilles du Monde.

» Le peu de tems que nous fûmes dans ces Cavernes, » ne me permit pas de copier deux longues Inscriptions, » selon les apparences, très anciennes, & qui probablement » pourroient jetter quelque lumiere sur l'Histoire de ces » Monumens. Je ne pus prendre que les deux suivantes * ; » mais en craignant cependant qu'elles ne soient d'une date » plus modernes. *Ensuite paroissent les Inscriptions.*

Ci-d. p. ccccvij suite du n°. 3.

* *Ibid. 6°.*

* *Pl. IV. VII. 4.*

» Il est bon d'observer qu'Éléphante & les Cavernes de » Keneri sont l'ouvrage des mêmes mains. Cela paroît par » deux piliers qui soutiennent l'entrée d'une des cavernes » de Keneri, & qui répondent exactement à ceux sur les- » quels porte Éléphante.

» Les Marates vont tous les ans en pélerinage à ces ca» vernes, & les ont en grande vénération.

Les différences qui se trouvent entre la copie de l'Inscription de la p. ccccvij que présente la Relation Angloise & celle que j'ai donnée, paroîtront peu considérables aux personnes qui sçavent combien il est facile, en copiant des caracteres, d'unir les traits qui doivent être séparés, & *vice versâ*.

Dans la premiere partie (que le Voyageur Anglois prend pour une Inscription entiere) de cette Inscription: le bas du premier caractere de la premiere ligne, différe un peu dans tous les endroits où il se trouve; le cinquieme caractere de la seconde ligne de ma copie, manque dans la copie Angloise; & le cinquieme de la troisieme ligne, est différent.

Dans la seconde partie, le huitieme caractere de la troisieme ligne manque dans ma copie; le troisieme de la quatrieme ligne differe un peu; le cinquieme est différent, & le sixieme manque.

J'ajoute deux réflexions. 1o. La crainte du Voyageur Anglois sur la date de l'Inscription qu'il rapporte, est visiblement mal fondée, puisqu'il n'entend pas cette Inscription, & qu'elle est écrite dans les mêmes caracteres que les deux grandes qu'il ne put pas copier. 2o. La raison qui lui fait attribuer les excavations d'Éléphante & celles Keneri aux mêmes mains, me paroît très-foible. Tous les jours, des Ouvrages imités se répondent, sans venir du même Artiste.

Je réprends la suite de mes courses. Après avoir satisfait ma curiosité, autant que les circonstances & le peu de secours que j'avois pu tirer de mes gens me l'avoient permis, je quittai Keneri, & revins à Ponjser le soir du quatre Décembre.

Je réposai peu la nuit; & dès le grand matin, le 5, après avoir pris congé du Curé de Ponjser, qui s'étoit prêté on ne peut plus obligeamment à tout ce que je lui avois demandé, je partis avec un guide pour Eléphante: il falloit traverser l'Isle de Salcette dans la longueur.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Je me trouvai à Djegueſeri ſur les neuf heures. A neuf heures cinq minutes, ruiſſeau. A neuf heures dix minutes, maſures ; mauvais chemin ; enſuite la route Eſt & Eſt un quart Nord : brouſſailles ; toujours chemin mauvais & montagneux. A neuf heures cinquante-cinq minutes, Kondoti : l'Aldée à droite ; à gauche l'Égliſe conduite par un Curé Canarin. A dix heures, étang à droite ; croix à gauche : la route Eſt un quart Sud : petite montagne, enſuite terres labourées. A dix heures quinze minutes, Marole, Aldée de moyenne grandeur, dont l'Égliſe eſt aſſez jolie, & dépend de Kondoti. A dix heures vingt minutes, l'Aldée de Naoguer ; bel ombrage ; la route Eſt Sud-Eſt. A dix heures vingt-trois minutes, ruiſſeau pierreux. A dix heures quarante-cinq minutes, un autre ruiſſeau preſqu'à ſec. Mes Boués s'arrêterent un quart d'heure, & nous partîmes à onze heures. A onze heures cinq minutes, l'Aldée de Moïlin. A onze heures quarante minutes, Carlin : là les montagnes qui traverſent Salcette dans la longueur, s'approchent de la mer & vont au Sud.

Je trouvai à Carlin, dans un ancien Couvent de Religieux un peu mieux conſervé que celui de Ponjſer, le Vicaire-Général de Salcette, Prêtre Canarin de quarante-cinq à cinquante ans, grand babillard, aimant fort les Zopis de Brandwin & l'arak diſtillée, & enflé de quelques *diſtinguo* ſcholaſtiques qu'il avoit appris à Goa dans les Ecoles de Théologie des Franciſcains. L'abord de ſon Preſbytere me plut ; c'étoit une petite plaine entourée de cocotiers & de palmiers, qui avoit un air très-riant.

On alla m'annoncer ; mais M. le Vicaire-Général accoutumé à faire le Prêlat avec les jeunes Bachelier Canarins, ne parut pas. Je montai par un eſcalier délâbré, dans une varangue qui avoit vûe ſur la petite plaine où mes gens étoient reſtés. Sa Révérence ſortit de ſon appartement au bout d'un quart d'heure, l'œil vif, & les deux coins de la bouche couverts d'une écume, ou ſi l'on veut, d'une ſalive blanchâtre, provoquée par le fréquent uſage de l'arak. Il fut ſans doute choqué, ou du moins ſurpris, de ce que je ne lui baiſois pas la manche : auſſi ſes politeſſes furent-elles aſſez froides.

Après avoir pris quelques momens de repos, je me vis exposé à un danger d'une nouvelle espece. Plusieurs de mes Beras, las des courses que je leur faisois faire, voulurent m'abandonner. Le Parse Irdji, mon fidele domestique, eut beau leur représenter qu'ils s'étoient engagés à me ramener à Surate, leur montrer les suites que pouvoient avoir leur désertion, leurs familles étant dans cette Ville : rien ne les toucha. Je vis bien qu'il falloit montrer de la fermeté, parce que ces mutins croyoient n'avoir rien à craindre dans un Pays soumis aux Marates. Je prends sur le champ mon pistolet, & marche droit à celui qui paroît le plus décidé. Le Vicaire Canarin, qui jusqu'alors n'avoit pas pris grande part à mon embarras, voulut me retenir. En effet, c'eût été pour lui & pour moi, une affaire terrible, si j'avois tué cet Indou. La crainte radoucit ce Bera ; les autres se soumirent. Alors je feignis de vouloir renvoyer l'auteur de cette petite revolte, en retenant sa toque : on me pria, je me laissai toucher, & le calme se remit dans mon petit domestique. Mais cette scene m'obligea de veiller mes gens de plus près, & d'avoir toujours sous les yeux quelque portion de leur bagage.

Sur les cinq à six heures, je remontai dans la varangue du Vicaire-Général de Carlin, où je trouvai couchés sur deux bancs deux Canarins de vingt-cinq ans, tous frais moulus du Seminaire, & qui venoient faire leur cour à mon hôte, pour obtenir quelque Vicariat. La seule chose qui parût regler leurs desirs, dans les Bénéfices qu'ils sollicitoient, étoit le nombre de pots de Mautegue (de beurre) de sacs de riz, de paquets de Chiroutes &c. que ces Places pourroient leur rapporter. C'étoit un spectacle assez amusant pour moi, de voir ces faces noires s'ajuster avec prétention devant un morceau de miroir cassé, se traiter mutuellement avec une sorte d'importance, assaisonnant leurs complimens de quelques rots, au milieu d'un tourbillon de fumée, qui se reproduisoit continuellement de leurs chiroutes (1). Je ripostai par un hoka de Bazar que j'a-

[1] Fumer la *Chiroute* ou le *Hoka*, sont les deux manieres dont les Indous prennent le tabac en fumée.

vois acheté à Bacim, & qui leur parut un bijoux précieux.

La *Chiroute* simple consiste dans une feuille ou deux de tabac, roulées en cornet, que l'on allume par un bout, & que l'on fume par l'autre. Elle est consumée en cinq à six gorgées : c'est à-peu-près comme si l'on avoit un charbon dans la bouche. La Chiroute composée est un paquet de feuilles de tabac roulées, formant un bâton de la grosseur du petit doigt & long de quatre à cinq pouces. Cette Chiroute se fume comme la premiere, presque jusqu'à ce qu'on ait le feu sur les levres. Il y en a de parfumées : on en fabrique même pour les petits-maîtres, qui sont presque toutes d'odeurs, minces, courtes, & où l'on sent à peine le tabac.

Mais en ce genre, rien pour l'élégance & la délicatesse n'approche du *Hoka*. Cet instrument, d'un usage général dans l'Inde & en Perse, & qui, comme la tabatiere en France, supplée à la conversation & remplit les momens d'ennui de la vie des Asiatiques, mérite d'être décrit avec quelque détail.

La Chiroute a trois inconvéniens ; le bout qui brûle n'est pas assez éloignée de la bouche ; la fumée suit de trop près le mouvement qui l'attire, & porte avec elle toute l'âcreté du tabac. Les deux premiers inconvéniens ont fait inventer les pipes plus ou moins longues ; mais le Hoka est le seul instrument qui y remédie pleinement ainsi qu'au troisiéme

Le Hoka, avec le tems, s'est perfectionné comme la Chiroute ; le plus simple consiste en un tuyau de bois auquel on adapte le vase qui porte le tabac, & dont le bout inférieur entre dans un Coco que l'on a rempli d'eau Ce Coco est percé dans un autre endroit ; on forme avec le pouce & l'index une espece de bourelet que l'on met entre sa bouche & le trou du Coco ; & c'est par-là que l'on tire la fumée qui s'est en quelque sorte décrassée dans l'eau. Voilà la naissance du Hoka.

On a ensuite ajusté au deuxiéme trou du Coco un second tuyau de bois plus ou moins long, dont l'autre extrêmité entre dans la bouche : mais ce second *Hoka*, lorsque le tuyau qui répond à la bouche est d'une certaine longueur, ne peut servir quand on marche

Le Hoka, qui est en usage en Perse & dans l'Indoustan, présente le dernier degré de perfection & de commodité auquel cet instrument ait été porté ; il est composé de dix parties. Je commence par celle qui entre dans la bouche, le *Monal*. Cette espece d'embout terminé en cône, est ordinairement d'Agathe, ou d'Onyx, ou simplement de marbre noir ou blanc, ou même de métal. Il a 2 pouces 2 lignes de long, & 9 lignes à son plus grand diametre.

Dans le *Monal* entre l'extrêmité d'un tuyau de bois, qui fait partie du *Netcha*, tuyau flexible, long de 14 pieds, dont le diametre intérieur est de 4 lignes, & l'extérieur de 6. Ce long tuyau est un spiral ou ressort de fil d'archal, sur lequel, pour empêcher la fumée & l'humidité de pénétrer en dehors, on met une pellicule prise d'un arbre, qui croit plus communément dans le Kaschemire que dans le reste de l'Indoustan. Cette pellicule se couvre ensuite d'une mousseline plus ou moins fine en triple ou quadruple, liée proprement pat bandes qui rentrent l'une dans l'autte, & forment comme des jointures pour faciliter le jeu du *Netcha*. Le second bout de ce tuyau est de bois & s'inseré dans un des tuyaux de l'*Ondevi*, qui est aussi de bois & garni de mousseline, long de 9 pouces, & dont le diametre intérieur est de 5 lignes.

Le bout inférieur de ce deuxiéme tuyau entre dans un vase qui est proprement le *Hoka*, & donne son nom à l'instrument. Ce vase est fait en forme de bouteille, dont le cou en cône tronqué renversé, a 2 pouces de long, sur un pouce 9 li-

Jusques-là

Jusque-là tout alloit bien : mais M. le Vicaire-Général s'avisa, je ne sçai sur quoi, d'ergoter, en citant saint Thomas. Quoique la *Somme* de l'Ange de l'École fût un peu rouillée chez moi, je repliquai. Qui fut surpris de voir un blanc-bec, un Cavalier, un François, parler Théologie dans l'Inde ; ce fut notre Canarin. Je le poussai sans beaucoup de peine ; de son côté les injures succéderent aux Distinctions ; l'heure du souper vint ; & mon homme alla manger seul dans sa chambre un plat de riz & de carvate, me laissant le champ de bataille.

Les deux aspirans aux Vicariats prirent sa place, mais avec moins de chaleur. Sur les dix heures, ils se coucherent sur les bancs où je les avois trouvés, & fumant toujours leurs chiroutes, argumentoient par le Maître des Sentences. Lorsque je voyois que le sommeil alloit rallentir leur feu, je poussois, de mon Palanquin, un argument aussi baroque que leurs faces ; & nos deux Champions recommençoient de plus bel. Sur le minuit n'entendant plus

---

gnes de large, au bord, à son plus grand diametre : le corps du vase est rond, & peut avoir cinq pouces de haut sur six de large. Le *Hoka* est ordinairement de verre bleu, peint en or (les plus beaux viennent de Patna), ou de Toutenague incrustée en or ou en argent : ou bien on prend un *Coco*, auquel on adapte un cou d'argent.

Le tuyau qui reçoit le bout du *Netcha*, ne doit descendre dans le *Hoka* de verre, que jusqu'au bas du cou de ce vase, pour que l'eau n'y entre pas lorsque l'on tire la fumée. L'extrémité inférieure de ce tuyau est liée par un tampon qui entre dans le cou du vase, à un autre tuyau de bois, garni aussi de mousseline, long de 16 pouces, dont le bout inférieur, long de 4, trempe dans l'eau. Ce troisieme tuyau est encore uni au précédent, à six pouces environ du tampon, par une petite traverse, garnie de fil d'or, qui les soutient tous les deux : & ces deux tuyaux forment ce qu'on appelle l'*Ondevi*.

L'extrémité supérieure de ce troisieme tuyau entre dans le cou (qui a un pouce & demi de long) du *Tchelem*, bassin du Hoka. Ce bassin est un vase de verre haut de 3 pouces, fait comme le calice d'une fleur, & dont le plus grand diametre a 3 pouces & demi.

Le trou du *Tchelem* est couvert d'une plaque de cuivre, ronde percée de quelques trous, & large d'un pouce & demi, sur laquelle on met le tabac : ou bien on forme une pile de tabac haute de près de 3 pouces, que l'on entoure d'un linge mouillé, & que l'on fait entrer dans le *Tchelem*.

La partie de la pile de tabac qui s'éleve au-dessus du bord, est renfermée dans une cheminée de vermeille, ouvragée à jour, haute de 2 pouces, & qui s'enclave dans le rebord du bassin.

Cette cheminée est surmontée d'une espece de petit dôme de même métal & du même travail, qui est percé au sommet pour laisser la fumée s'évaporer & l'air agir sur le feu.

que le bourdonnement occasionné par un reste de branlement de mâchoire, je pris quelques heures de repos.

Je me mis en route le lendemain, 6 Décembre, sur les sept heures, mes Canarins encore dans les bras du sommeil. J'avois les Ghâtes à gauche, & à droite, les montagnes de Salcette, peu hautes & qui paroissoient répondre à Bombaye. A sept heures & demie, étang; eau qu'il faut passer; Aldée de Colegam : la route Est; montagnes à gauche & en face. A huit heures, Sourim paroît au Sud-Ouest: terres inondées par le flux de la mer; levées, petites écluses: la route Sud-Est. A huit heures six minutes, beau chemin. A neuf heures trente-six minutes, à droite l'Aldée de Gansla;

L'instrument entier pose sur un bourelet de velours brodé en or, placé dans un bassin d'argent, ou sur tout autre pied, par exemple, de Sandal. Dans d'autres Hokas le grand vase dans lequel entre l'*Ondevi*, est de crystal, haut d'un pied, fait comme une caraffe à Limonade, & pose simplement sur son fond : le bas est rempli de fleurs en émail.

Le *Netcha* s'éleve d'un pied ½ au-dessus de l'*Ondevi*, & retombe ensuite à côté. Passant après cela l'extrêmité à laquelle aboutit le *Monal*, entre les deux tuyaux de l'*Ondevi*, on fait faire au *Netcha* 3 ou 4 tours sur la petite traverse qui les unit: puis on fait entrer, à deux ou trois pouces de profondeur, le *Hoka* de verre dans le bourrelet; le panchant un peu en arriere, pour balancer le poids des tuyaux qui chargent par devant, où est celui qui porte le tabac.

Lorsque le tabac est allumé, la fumée que l'on tire passe par le cou du bassin, (le *Tchelem*), descend dans le deuxieme tuyau de l'*Ondevi*, se filtre de-là par l'eau dont le grand vase (le *Hoka*) est rempli, remonte ensuite dans le premier tuyau de l'*Ondevi*, puis dans le grand tuyau flexible (le *Netcha*), & entre dans la bouche par le *Monal*, après avoir parcouru une espace de 16 à 17 pieds.

Alors, dépouillée par l'eau de ce qu'elle a de plus grossier, impregnée même de parties balsamiques, lorsque l'on a mis dans le grand vase des odeurs, de l'eau rose, elle ne porte à la bouche qu'une vapeur légere, qui réveille agréablement les sens, chatouille mollement le gosier, & à la longue, peut produire un doux enyvrement, sans charger la tête ni l'estomac.

Les Mogols ne quittent presque point le Hoka. Assis, en marchant, à cheval même, on les voit toujours le *Monal* à la bouche. Il y a une maniere de se servir du Hoka avec grace; de prolonger, de cadencer en quelque sorte le glou glou que fait l'eau lorsque l'on tire la fumée; de rendre cette fumée par la bouche, le nez & les oreilles, en ondulations qui se repliant ensuite sur le visage, le couvrent comme d'un nuage. Cet instrument est encore un objet de luxe; il y en a d'un prix considérable, parce que tous les tuyaux peuvent être d'or ou d'argent, ainsi que le grand vase & le bassin; & le tuyau flexible, garni à proportion en or, de lames d'argent, ou de pierres précieuses. Les Grands ont un Domestique particulier, dont l'unique fonction est d'avoir soin du Hoka, de le préparer & de le servir.

Nota. La pellicule que l'on met sur le fil d'archal du *Netcha*, se nomme *Boj patter*. Cette épiderme, qui se trouve sous l'écorce de l'arbre, est blanchâtre d'un côté; & de l'autre, couleur de canelle. Elle est très-mince, très-serrée; & quoiqu'humectée fortement d'un côté, ne donne point passage à l'eau.

ensuite, un étang. A dix heures six minutes, à gauche l'Aldée de Goreni. A dix heures trente-six minutes, la route Est; à droite montagnes assez élevées; eau, ensuite chemin dans les broussailles : plus loin, l'Aldée de Dakliman; eau, Kari de cette Aldée. A onze heures six minutes, à gauche l'Aldée d'Aïvela.

Sur la derniere montagne de Salcette, on voit les restes d'une Eglise de Jésuites; l'extrémité de cette montagne est Sud-Ouest : de-là on apperçoit la pointe de Bombaye : les Ghâtes à l'Est, la mer au Sud.

J'arrivai à Tromba sur le midi. Cette Aldée est habitée par des Pêcheurs, & termine Salcette au Sud, à dix-sept cosses à-peu-près de Gourbandel.

On compte sept cosses de ce dernier endroit à Ponjser, & sept cosses un quart de Ponjser à Carlin; sçavoir, de Ponjser à Barodi, une cosse un quart; de-là à Gorgom, une cosse; de-là à Maledjas, une demi-cosse; de-là à Kondoti, deux cosses; de-là à Marole, une demi-cosse; de-là à Moïli, une cosse; de-là à Carlin, une cosse.

Ci-d. p. ccclxxxv. ccclxxxvii.

J'eus assez de peine à trouver à Tromba une petite barque pour passer à Eléphante. Un Chrétien du lieu m'en procura une; & après deux petites heures de navigation, j'abordai sur les trois heures à Eléphante. Le vrai nom de cette Isle est *Galipouri* : ce n'est proprement qu'un grouppe de montagnes.

Sur le champ, je me fis porter par le bord de la mer aux Pagodes. Je les parcourus d'abord pour voir si je n'y trouverois pas d'anciennes Inscriptions comme à Keneri. Je n'y vis que des noms de Voyageurs, dont la plûpart étoient Anglois & Portugais. Je me contentai donc de prendre les dimensions des excavations & les proportions des colonnes &c. comme j'avois fait à Keneri.

Voy. le plan. Pl. IV. VIII. A.

Commençant par la Pagode (A) qui est à droite de la grande (B), & dont l'entrée (1) a sept cannes de haut, on rencontre une citerne sous une roche coupée (2); ensuite un Divan (3) de quatre cannes & demie de large sur une canne de long, & une canne de trois quarts de haut. Au fond est le Sanctuaire (4) de deux cannes & demie en quarré,

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

ſans figures : au milieu, on voit une eſpece de Lingam renverſé. A droite (6) au bout du ſecond Veſtibule (5) qui a deux colonnes ſemblables à celles de la Pagode (B), quatre cannes & demie de large, une canne trois quarts de haut, & une & demie de profondeur, eſt un homme aſſis, dont le bonnet reſſemble à ceux des figures des Pagodes de Djegueſeri & de Keneri : à ſes côtés, ſont deux hommes aſſis, qui le regardent. A l'autre extrémité (7), au bas eſt la ſuite de la citerne dégradée ; au-deſſus, une Chambre commencée par une eſpece de fente, d'environ un pied & demi de large. En face de l'entrée, à droite (8) de la porte du Sanctuaire, eſt une figure mutilée ; à gauche (9), paroît un homme à quatre bras, aſſis, appuyé ſur le coude, tenant un bâton. A gauche de cet homme, ſont deux femmes debout, l'une paſſant la main derriere le cou de l'autre ; & plus loin à gauche de cette femme, on voit un homme debout, qui a ſur la tête un bonnet pareil à celui dont je viens de parler, à longues oreilles, avec une eſpece de chevelure pendante, qui eſt peut-être un ornement du bonnet.

Ci-d. p. ccclxxxix. cccc. ccccij.

Pl. IV. VIII. B.

De cette petite Pagode, on entre dans la grande (B) dont l'excavation a ſept cannes de profondeur, de *a* à *b* ; & ſeize de large, de *c* à *d* : elle eſt ſoutenue par trente colonnes, dont ſix dans la plus grande profondeur, ſur ſept dans la plus grande largeur.

Voy. la Deſcript. de cette Pagode dans le Voy. d'Ovington trad. franç. T. I. p. 153-157. & dans celui d'Henri Groſſ. trad. franç. p. p. 84-87.

Le Sanctuaire (11) a quatre cannes profondeur, avec une porte à chaque face ; à chaque côté de ces portes, eſt un géant debout, nud, tenant une épée. Au milieu eſt le Lingam (12) de la forme ordinaire.

Du côté de la Pagode (A), à droite (1) eſt une grande figure mutilée, repréſentant un homme debout, à huit bras. Le premier bras droit eſt briſé ; le ſecond, armé d'un ſabre ; le troiſieme tient par la cuiſſe un enfant renverſé ; du quatrieme, qui eſt élevé au-deſſus de ſa tête, le Géant ſoutient un voile qui le couvre en forme de tente, & pend par derriere. Le premier bras gauche du coloſſe eſt briſé : de ſa ſeconde main il tient une eſpece de mortier plein, (ou une coupe) ſur lequel paroît tomber un enfant ; & de ſa troiſieme une cloche, d'où le battant (*ou le pilon, ſi c'eſt un mortier*) paroît ſortir. Le quatrieme bras poſé com-

me le quatrieme de la droite, ſoutient le même voile. Derriere les bras droits, eſt un éléphant dont la tête répond au ſabre que tient le ſecond bras. On voit deſſous pluſieurs petites figures; & au-deſſus de l'arcade ou ceintre, où eſt la grande figure, une eſpece d'écuſſon * : le caractere du milieu eſt gravé en creux.

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.
* *Pl. IV, VIII. D.*

A l'extrémité correſpondante (2) de la colonnade, eſt un homme à quatre bras, debout : on voit à ſa droite, une femme debout, derriere laquelle eſt une autre femme auſſi debout. Plus bas, à droite de ces femmes, & un peu en devant, eſt une autre femme tenant un bâton de commandement Au coin, eſt un homme debout, plus petit, qui tient un vaſe *. Le Géant a dans la main gaucheune eſpece d'Ananas. Ce grouppe eſt compoſé de huit grandes figures, ſurmontées de petites en forme d'Anges.

* *Ibid.* F.

Avançant vers le fond, de chaque côté eſt une chambre (3), de trois cannes & demie en quarré, & d'une canne & demie de haut, ſans figures.

Au fond à droite (4), eſt un Géant debout, de quatre cannes de haut : ſa femme debout, à gauche, haute de trois cannes un quart, a la main gauche appuyée ſur une naine. Le coloſſe a quatre bras, un de ſes bras gauches eſt appuyé ſur un gros nain entiérement nud, qui a au cou une ſorte de colier, d'où pend ſur ſa poitrine une eſpece de caleбaſſe*, & qui de la main gauche paroît tenir une couleuvre capelle qui lui entoure le bras. Vis-à-vis du Géant, on voit un homme aſſis ſur ſes talons, & à gauche de cet homme deux femmes debout, qui tiennent un bâton, & dont une a la main ſur ſon ſein. Ce grouppe eſt compoſé de ſept grandes figures, au haut deſquelles on en voit beaucoup de petites.

* *Ibid.* G.

Au fond, au milieu (5), eſt un buſte ou demi-corps, à trois viſages, chacun d'une canne de haut. On peut juger de ce que feroit le corps, s'il étoit entier, par les doigts qui ont une canne de long, ſur neuf pouces d'épaiſſeur : le diametre du braſſelet eſt d'une demi-canne. Ce buſte a un beau colier, orné de pierreries en forme de colier d'Ordre, & un bonnet qui feroit curieux à deſſiner. Des deux côtés du buſte ſont deux Schoupdars de forme coloſſale, qui ont chacun un nain à leur gauche.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Au fond, à gauche (6) eſt une femme debout, & panchée, qui a quatre bras : une de ſes mains droites eſt appuyée ſur une tête de bœuf ; d'une de ſes mains gauches, elle tient une eſpece de miroir. A gauche paroiſſent deux femmes, l'une tenant un bâton, l'autre un coffret. A droite eſt une femme debout, qui a un bâton * dans la main : derriere, on voit un éléphant.

* Pl. IV. VIII. E.

Toujours à gauche (7) eſt un homme aſſis : à droite, paroiſſent trois femmes, dont une tient ſon enfant près de ſon ſein, à côté d'un homme qui eſt debout : l'on voit un homme & une femme à gauche de l'homme aſſis.

A l'extrémité oppoſée, (8) ſont trois figures d'hommes aſſis ſur des ſieges ſéparés & ſur une même ligne ; celui du milieu a quatre bras & eſt entiérement nud : ils ſont accompagnés de Gonès à tête d'éléphant. Ce groupe eſt compoſé de huit figures de moyenne grandeur & mutilées. Celle du milieu qui eſt plus grande, paroît avoir la main ſur le ſein d'une femme qui n'a plus de tête.

A l'entrée de la Pagode, à gauche (9), eſt une figure aſſiſe, le reſte briſé [1] ; à droite (10), une grande figure à dix bras. Ce Géant a une main ſur ſa poitrine ; d'une de ſes mains gauches il tient un enfant. A ſa droite paroiſſent deux femmes, un homme derriere elles : à ſa gauche, un homme qui tient un bâton.

A gauche de la grande Pagode, eſt une autre excavation moins conſidérable (C), dont la ſalle du milieu (1) a neuf cannes de large, cinq & demie de profondeur, trois & demie de haut.

A gauche (2), Divan de trois cannes de large, deux de profondeur, avec deux piliers à l'entrée ; dans lequel il y avoit alors un demi pied d'eau.

En face de l'entrée (3), eſt un Géant entre deux Nains.

[1] Lorſque les Marates eurent repris Salcette, pour faire tomber le plâtre avec lequel les Portugais avoient maſqué pluſieurs figures ; ils tirerent dans les Pagodes de Monpeſer & d'Éléphante quelques coups de canon, qui firent ſauter avec le plâtre une partie des bas-reliefs. Voyant l'effet de la canonade, ils la firent ceſſer, & prirent le parti de dégager les figures en ôtant le plâtre avec le marteau.

Au fond (4), Sanctuaire dans lequel est le Lingam : quatre marches conduisent à la porte qui est Nord-Ouest. Cette piece a quatre cannes de profondeur, trois de large : autour (5), excavation d'une canne & demie de large.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

En face, de l'entrée, à droite (6), est un autre géant à quatre bras, appuyé sur un nain. (7) est un Divan de deux cannes & demie de profondeur où il y avoit alors de l'eau. Au bout (8), on voit Gonès ; vis-à-vis (9), un homme debout ; au fond (10), six figures peintes sur le mur, & assez fraîches ; trois de ces figures représentent des femmes, dont une porte un enfant entre ses bras.

La base (*a*) * des colonnes de l'excavation (B), est haute d'une canne, & large de deux tiers de canne. Du pied d'estal au chapiteau, une canne (*b*). Figures aux coins ; au-dessus du pied d'éstal ; le fût (*c*) cannelé : la colonne entiere est de de deux cannes & demie, ainsi que l'intervalle des colonnes, dans la largeur. *Pl. IV. VIII. H.

Apres avoir examiné avec soin ce qu'il y avoit de curieux dans ces Pagodes, j'allai passer la nuit dans la petite Aldée de Pêcheurs, qui forme une rue sur le panchant d'une des montagnes d'Éléphante.

Le lendemain, 7 Décembre, dès que le jour parut, je me transportai au bas de la seconde montagne, en face de Bombaye, dans un coin de l'Isle, où est l'Éléphant qui a fait donner à Galipouri le nom d'*Éléphante*. L'animal est de grandeur naturelle, d'une pierre noire & détachée du sol, & paroît porter son petit sur son dos. De-là j'allai reprendre le batteau qui devoit me transporter à Tanin. Je regagnai Tromba, louvoyant entre les Isles qui remplissent l'espece d'Ance que forment la terre ferme à l'Est, Bombaye au Nord & Salcette au Nord-Est. P. IV. III. C.

De Schevan, nommé encore Karandja, qui est au Sud Sud-Est, retournant à Tromba, je vis Noévan à l'Est Nord-Est ; Galipouri, à l'Ouest Nord-Ouest ; les Ghâtes, à l'Est Sud-Est ; le Pilon de Carnal, dépendant de Nana, à l'Est ; Donguer, à l'Ouest Nord-Ouest ; & Dewdivi, appellé aussi Patek, au Nord Nord-Ouest.

On voit à Tromba, sur le bord occidental de l'Isle, deux

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

Églises ruinées, & une espece de bastion rond, presque détruit, sur le plain. Je partis de cette Aldée, à neuf heures dix minutes, & me rendis à Tanin par mer, prenant par le Nord-Est. A neuf heures quarante minutes, Isle plate du côté de Salcette, ou terres noyées. A dix heures vingt-trois minutes, la route Nord : fin des terres basses ; les montagnes de Salcette près du bord de la mer. Espece d'Ance dans l'Isle de Salcette, au Nord Ouest, qui sépare la derniere montagne qui va à Tromba, des autres qui sont de Ouest Nord-Ouest à Est Sud-Est. Cette derniere direction prouve que Salcette est une portion de terre séparée du continent. Le bassin large : les Ghâtes de l'autre côté, presque sur le bord de la mer : la route Nord Nord-Est. A onze heures trente minutes, fin de l'Anse : même route. A midi, à droite paroît Bovamelangue sous une forme un peu différente de celle qui a été décrite ci-devant. A midi trente minutes, à gauche terres inondées, peu étendues : le bassin se retrecit des deux côtés. A midi cinquante minutes, fin des terres inondées, ou Isles basses : toujours la route Nord Nord-Est. A deux heures quinze minutes, au milieu de l'eau, Islot ou Bastion détruit par les Marates, dont il ne reste que le sol. A trois heures, le bassin très-étroit ; Tanin ; *Bastion sur le plain*.

Ci-d. p. ccccxix.

Ci-d. p. ccclxxxiij.

Descendu à Tanin, je me rendis chez le Curé des Chrétiens de cette Ville, à qui celui de Ponjser m'avoit annoncé. La réception qu'il me fit, fut très-polie. Il m'offrit sa table. Mais, comme ces Prêtres Canarins se mettent en général fort à leur aise, & que je m'étois apperçu que les manieres Européennes les gênoient, je le remerciai, & allai m'installer dans une Chambre haute attenante à son Église, délâbrée, & dont le plancher n'étoit pas plus sûr que celui du Presbytere de Ponjser. Un cadre, une méchante table, & une chaise, furent les meubles dont on la garnit.

Les Marates en s'emparant de Tanin, ont laissé aux Chrétiens une partie de leurs Églises, & la plus grande liberté d'exercer leur Religion ; aussi les fêtes s'y célebrent-elles avec la même pompe qu'à Goa ; les Processions se font sans danger, & même avec une sorte de respect de la part des Gentils.

Le

Le lendemain de mon arrivée, 8 Décembre, jour de la Conception de la Vierge, on célébroit la Fête de l'Église de Tanin. Les Chrétiens s'y rassembloient déja de tous les endroits de l'Isle, & la plûpart des Curés des environs devoient s'y rendre pour augmenter le Clergé de la Paroisse. J'ignore d'où le Curé de Tanin avoit pu sçavoir que j'eusse de la voix. A peine commençois-je à prendre quelques momens de repos, après avoir arrangé ce qui regardoit mon petit domestique, que je le vis entrer dans mon galetas avec deux faces noires, armées de basses & de violons : c'étoit pour me prier de chanter le *Credo* en faux-bourdon, le lendemain à la Grand'Messe. La proposition me parut singuliere. Dans mes voyages, j'avois été pris plusieurs fois pour Médecin, & je m'étois tiré d'affaire, en n'attendant pas l'effet de mes avis : mais je ne sçavois pas qu'un François dût être Musicien. J'eus beau alléguer mon incapacité, le repos dont j'avois besoin; mes excuses furent prises pour un excès de modestie, & il fallut être Chantre malgré moi. La soirée se passa à répéter avec les deux Adjoints du Curé.

Le spectacle du lendemain me dédommagea de la fatigue de la veille. J'allai sur les neuf heures à l'Église, que je trouvai remplie de plusieurs milliers de Chrétiens, tous noirs & répandant une odeur très-forte. La Nèf étoit ornée de branchages disposés en arcades accompagnées de colonnes & de balustrades faites avec du papier de couleur, en or & en argent. J'étois seul de blanc au milieu de cette foule de Noirs; & je chantai le *Credo* en faux-bourdon, avec quatre instrumens, qui m'accompagnerent ou que je suivis tant bien que mal.

La vûe de ces Chrétiens étoit fixée sur moi; on m'écouta dans le plus grand silence. Les cérémonies se firent avec beaucoup de décence. Je vis après la Messe, plusieurs Indiens païens amener leurs enfans, & leur faire dire des Évangiles sur la tête; d'autres emporter de l'huile de la lampe qui brûloit devant la Chapelle de la Vierge. Quand il fallut sortir, la tribune sur laquelle j'étois avec mes Musiciens, ébranlée en bas & en haut par l'affluence du Peuple, man-

qua effondrer. Nous en fûmes pour la peur, & en effet, c'eût été dommage de périr, avant le ſplendide repas qui m'attendoit.

C'étoit chez le Curé de Tanin, qui donnoit à dîner à ſes Confreres au nombre de quinze, aux Marguillers, aux Chantres & par conſéquent à moi, ſans parler de ma qualité d'Européen & de frere du Chef François de Surate, qui me valût les honneurs de la Table. Sa maiſon étoit en face d'un grand étang entouré d'arbres, & au milieu des paillottes des Chrétiens du lieu.

Je trouvai en entrant la table dreſſée dans une longue ſalle, & entourée de bancs. Bien-tôt on la couvrit de deux Cochons de lait, de pluſieurs plats de riz & de Caris, de ceux que l'on appelle à Goa, *ſi da pout*, & de *peſch Carvate.* Les Convives en ſoutanes noires, la tête raſée & nue, ſans bas ni ſouliers, prirent ſéance, & l'on me plaça au haut de la table. Que l'on ſe répréſente ce qu'il peut y avoir de dégoutant dans les repas des Lapons & des Hotentots, & l'on aura une idée juſte de ce banquet. Chacun y mangeoit avec ſes doigts, un coude ſur la table, la jambe nue & pliée ſous la cuiſſe. La ſauce qui ruiſſeloit de toute part, l'odeur forte de l'arak, la ſueur des Officians, les rots, les propos libres, la malpropreté du ſervice, tout faiſoit tableau; je regrettois de n'avoir pas un ſecond avec qui je pûſſe philoſopher ſur une pareille aſſemblée.

Le repas fini, chacun ſe retira pour faire la *ſieſte* ou fumer la chiroute. Le Vicaire-Général de Carlin fut du nombre de ces derniers, & voulut me chercher querelle au milieu de cette peuplade qu'il croyoit à ſa dévotion; mais je le malmenai de maniere qu'il partît le lendemain: le Curé de Tanin le pria d'être plus modéré; & le Peuple à qui j'avois chanté le plus beau *Credo* qu'il eût jamais entendu, ne me regardoit qu'avec une ſorte de vénération.

Ce reſpect & l'accueil que me fit le Gouverneur de Salcette, ne contribuerent pas peu à contenir mes gens, qui commençoient à s'ennuyer de la longueur du Voyage.

Je rendis visite à ce Chef Marate le 9. Il étoit sous un grand Bangala, entouré de ses Écrivains, & occupé à voir travailler à un Vaisseau de vingt canons qu'un Constructeur Anglois lui avoit fait, & qu'on devoit bien-tôt lançer à l'eau. Ma petite *sagoüade* parut lui faire plaisir; il m'offrit le betel & me présenta des fruits que je donnai à mes gens. Nous parlâmes ensuite des Monumens de Keneri & d'Elephante, & du commerce de Surate; je lui fis diverses questions sur les affaires des Européens aux deux Côtes, & crus voir qu'obligé de ménager les Anglois, il n'en avoit pas moins du penchant pour les François. Nous nous quittâmes fort contens l'un de l'autre; & il me promit de me faire expédier, quand je le souhaiterois, les Passeports dont j'avois besoin pour repasser dans les terres des Marates.

Depuis mon arrivée à Tanin, je m'étois senti indisposé. La fievre me prit le 9 au soir avec frisson, & dura trois jours que je passai sur mon cadre à boire du Thé. Lorsque je fus en état de me tenir sur une chaise, je m'occupai à mettre au net les Inscriptions de Keneri, & une partie du brouillon de mon Voyage écrit en abrégé, tandis que ces différens objets étoient encore frais à ma mémoire. Après avoir achevé ce travail, j'attendis deux jours pour voir si ma santé ne se remettroit pas; mais un nouvel accès de fievre & les fonds qui commençoient à me manquer, m'obligerent de quitter Tanin.

Je partis le 16 Décembre, & suivis la route que j'avois prise en venant. Seulement, au-delà Bacim, je m'écartai un peu à l'Est, & allai chercher au bas des Ghâtes, des graines de Tek & de Schampa. Ce dernier effort m'épuisa; je fus saisi d'une fievre chaude, & l'on fut obligé de me faire prendre quelques heures de repos à Agacim.

J'arrivai dans cette Aldée le jour de la Fête de l'Église du lieu, par les plus beaux Vergers du monde. Les chemins étoient remplis de Peuple qui se rendoit à l'Église, avec autant de liberté que dans un État Chrétien. Le Curé, occupé après la Messe à traiter les Prêtres Canarins qui l'avoient aidé dans les Cérémonies Ecclésiastiques, ne prit pas garde à moi,

quoique mon Palanquin remplît la varangue de sa Maison & sans une *Signare* qui voulut bien me faire chaufer de l'eau, j'aurois passé mon accès de fievre sans rien prendre.

La Fête d'Agacim me rappella celle de Tanin. En gros voici la vie de ces Prêtres Canarins. La Messe, le Breviaire, la Chiroute, le Zopi d'arak distillée, le Cari & la Sieste, sont ce qui remplit les jours qui ne sont pas Fêtes; & ces jours sont très rares, parce que leur usage est de se rendre chez celui de leur Confrere qui les invite à quelque Fête de Patron ou de simple Dévotion, telle qu'est celle du Rosaire &c. La Messe est suivie d'un grand repas, & à son tour celui-ci, en pareille circonstance, leur rend le même service, qui est payé de la même monnoie; ce qui fait un cercle de repas, de Fêtes & de Cérémonies Religieuses très-propre à retenir des Peuples qui pourroient se laisser tenter par l'extérieur de la Religion Indienne.

La fievre me reprit au-delà d'Agacim; & dans le fort de la sueur, j'eus la folie d'ordonner qu'on me jettât sur le corps de l'eau froide, & mes gens la simplicité de m'obéir. Cette imprudence n'eut pas d'autre suite : la fievre continua, & j'arrivai à Varsal, sans avoir rien pris depuis Agacim. Là, voyant mes *Beras* manger de gros raiforts, je me sentis envie d'en goûter. On m'en apporta un d'un pouce & demi de diametre, que je mangeai au sel avec assez d'appétit, & sans en être incommodé. A Gandivi la fievre me quitta après un leger repas de lentilles au riz, & je dormis deux ou trois heures; ce que je n'avois pas fait depuis huit jours.

Lorsque je fus arrivé à Nauçari, je fis prier le Destour Djemschid de me venir voir dans le Jardin où je devois passer la nuit. Ma réputation avoit volé dans cette contrée. Ce Destour se rendit auprès de moi sur les dix heures du soir. Nous nous entretimmes en Persan, & en Pehlvi; il m'avoua que Darab, dont il blâmoit d'ailleurs la conduite, étoit le plus habile Destour de l'Inde, & m'assura qu'il n'avoit plus le *Neringuestan* qui avoit été apporté du Kirman par le Destour Djamasp. La couversation finit par des marques réciproques.

d'amitié, & il me promit de m'écrire à Surate ; ce qu'il fit quelques mois après en Pehlvi & en Persan.

J'arrivai à Surate après huit jours de marche, exténué & presque sans connoissance. Mon retour fit un plaisir sensible à mon frere; la longueur de mon Voyage l'avoit inquiété. Pour moi, dans un moment de calme, les dangers que j'avois courus & les fatigues que j'avois essuyées se présentant vivement & en masse à mon esprit, firent couler de mes yeux quelques larmes : mes amis les essuyerent, & quatre jours de repos & de bonne nourriture firent disparoître tous les symptomes de la fievre.

Mais cette apparence de santé ne fit que luire quelques momens pour moi. Dans les premiers jours de Janvier 1761, des coliques affreuses, accompagnées de douleurs aux doigts & à la joue droite, que l'on crut causées par la goutte, m'obligerent, après de vains efforts, de me mettre au lit. La patience fut mon Médecin; la diette & sans doute un reste de jeunesse triompherent du mal: mais je me trouvai dans une foiblesse qui me détermina à renoncer au Voyage de Benarès & à celui de la Chine. L'état de nos affaires auroit d'ailleurs rompu toutes mes mesures, quand mes forces ne se seroient pas refusées à mes desirs. Pondichery assiegé, les secours de toute espece nous manquoient ; il y avoit plusieurs années que la Loge de Surate n'avoit reçu de fonds du Chef - Comptoir : mon frere avoit peine à se soutenir, & ne pouvoit absolument se charger d'aucuns frais à mon sujet. Dans cette extrémité quel parti prendre?

Je possédois plus de cent quatre-vingt Manuscrits * dans presque toutes les Langues de l'Inde; entre autres deux Exemplaires des Ouvrages de Zoroastre & d'une partie des Livres Pehlvis ; sept Dictionnaires Persans modernes ; les trois plus fameux Dictionnaires Samskretans de l'Inde.

* Voy. l'Appendice qui est après le Discours Prélim.

J'avois de l'*Indou* d'un tems extrêmement reculé dans les Inscriptions de Keneri ; du *Samskretan* très - ancien, dans les premiers feuillets des Extraits des *Vedes*, & de trois cens ans dans les Traductions de quelques Ouvrages de Zoroastre ; du *Tamoul* de mille ans dans les Privileges

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

des Juifs de Cochin. Je ne parlerai pas des graines, fleurs, & feuilles * que j'avois fait chercher à grands frais ; de plusieurs autres curiosités naturelles ; des Instrumens de Religion des Parses ; d'une collection assez considérable des Monnoies de l'Inde.

* *J'ai remis les feuilles à M. Bernard de Jussieu.*

Le péril auquel toutes ces richesses Littéraires, (ainsi que mon propre travail,) alloient être exposées, & l'état languissant où je me trouvois, me déterminerent à repasser en France, remettant à des tems plus favorables la Traduction des *Vedes*, l'explication des Antiquités Indiennes & la suite des recherches que je m'étois proposé de faire sur les différentes Religions de ces contrées.

Les premiers auxquels je demandai le passage furent les Suédois qui étoient venus commercer à Surate avec un Vaisseau de soixante canons bien équipé, & qui devoient au mois de Mars retourner en Europe par la Chine. C'étoit prendre une route un peu longue : mais je comptois la mettre à profit, vérifier à la Côte Malabare, où le Vaisseau devoit toucher, plusieurs points relatifs aux Antiquités du Pays ; prendre langue à Cantong pour le projet que j'avois d'abord conçu : & même, si j'y rencontrois quelque Vaisseau François, mon dessein étoit de lui confier mes papiers, & de m'enfoncer dans l'Empire de la Chine, ou dans le Thibet. Cette idée me rendoit mes premieres forces, & effaçoit absolument de ma mémoire les peines & les fatigues que j'avois essuyées depuis huit ans. Le refus que les Suédois firent de me recevoir à leur bord, dissipa toutes mes espérances. Ils avoient dessein de relâcher à Bombaye, & craignoient que la présence d'un François ne fût cause qu'on leur fît quelqu'avanie.

Après avoir déposé au Secrétariat du Comptoir François le refus des Suédois, je songeai à la voie Hollandoise. Les mêmes raisons se cacherent sous celles-ci ; que les Hollandoient ne pouvoient passer aucun Étranger sans lui donner quelque titre dans leurs Vaisseaux, par exemple, celui de Matelot, de Bosseman ou autre de cette nature. Il ne me fut pas difficile d'entendre ce langage.

Restoient les Portugais, les Anglois & les Vaisseaux des Naturels du Pays, chargés pour Bassora. La lenteur des

Portugais & le peu de sureté qu'il y a dans la plûpart de leurs Vaisseaux de l'Inde pour les effets d'un Étranger, m'empêcherent de recourir aux Frégates. Pour ce qui est des habitans de Surate, Banians, Arabes ou Parses, aucun n'eût osé me passer sans une permission par écrit des Anglois.

Réduit à m'adresser aux Ennemis de ma Nation, en tems de guerre, quoique le progrès des Lettres & des connoissances humaines (objet pour lequel j'étois venu dans l'Inde), & par conséquent mon retour en Europe, dussent intéresser tous les Peuples policés, je ne sçavois trop quel parti prendre. J'étois sûr que les Anglois, généreux quand on les prend par un certain côté, me donneroient passage sur leurs Vaisseaux: mais le leur demander, étoit un point délicat.

Tandis que je flottois dans une incertitude à laquelle je ne voyois pas d'issue, mon frere reçut de Mahé une Lettre qui me tira d'embarras. Le nouveau mari de Madame .... Ingénieur de la Place, poussé par de mauvais conseils, me menaçoit de porter à Pondichery & même en Europe, l'affaire dont j'ai parlé ci-devant. J'ai sçu depuis que son dessein étoit de me faire entrer en composition : mais il me connoissoit mal ; jamais on n'a rien tiré de moi par menaces, & d'ailleurs, dans l'Inde comme en Europe, je n'ai jamais eu ni desiré rien au-delà du nécessaire. La Lettre de l'Ingénieur de Mahé vint on ne peut plus à propos. Je resolus sur-le-champ de redemander aux Anglois la protection qu'ils m'avoient déja accordée ; j'alléguai les poursuites du nouveau mari de la Veuve, la nécessité d'aller moi-même terminer cette affaire en Europe, & les priai en même tems de me donner passage sur leurs Vaisseaux pour Bassora, ou pour l'Angleterre.

Ci-devant, p. cccxxxvj.

Le Conseil Anglois de Surate envoya ma Requête à Bombaye où elle fut accordée d'une voie unanime. J'en reçus la premiere nouvelle sur la fin de Janvier par les amis que j'avois au Comptoir Anglois de Surate, & elle me fut confirmée le mois suivant par MM. Spencer & Holford, Conseillers de Bombaye, à qui j'avois écrit ainsi qu'au Conseil Supérieur & au Général. M. Spencer dans

sa Lettre du 11 Février 1761, me marquoit que dans un jour ou deux, je receverois une Lettre du Conseil qui m'annonceroit qu'on m'avoit accordé la Protection Angloise, & le passage sur un Vaisseau d'Europe; il me faisoit entendre en même tems, avec les paroles les plus obligeantes & les plus polies, qu'étant responsable à des Supérieurs, on ne pourroit, dans les circonstances présentes, se dispenser de s'assurer qu'il ne passoit pas par mes mains de papiers de conséquence, quoique dans toute autre affaire, on fût très-disposé à s'en rapporter à ma parole: il me renvoyoit, pour l'explication, à MM. Boyer & Stakhouse, Membres du Conseil de Surate. La Lettre finissoit par des offres de services sur lesquelles je pouvois compter, si je passois à Bombaye.

Cette Lettre signifioit que mes effets iroient en Angleterre scellés du Sceau de la Compagnie, comme en effet cela arriva; & quoique M. Holford dans sa lettre du 18 Février me marquât qu'on me laisseroit le choix de Bassora, ou des Vaisseaux d'Europe, je vis par celle de M. Spencer que cette derniere voie étoit plus agréable au Conseil Anglois; ce qui me détermina à l'accepter. J'envoyai en conséquence à Bombaye mes Lettres de remerciement, sans attendre celle du Conseil Supérieur, qui ne vint pas; & le quatre Mars, M. Crommelin, Général de Bombaye, me fit l'honneur de me marquer, par une Lettre écrite en Anglois & en François, qu'il étoit charmé d'avoir pu contribuer en quelque chose à mon soulagement & à mon bien-être.

MM. Stakhouse & Boyer, en conséquence des Lettres de M. Spencer, me procurerent toutes les aisances que ma situation demandoit. Comme j'avois des affaires à regler avec mon frere, & que d'ailleurs je ne voulois pas être à charge aux Anglois, je demeurai toujours à la Loge Françoise, occupé à faire achever quelques copies de Livres. Ce qui nous embarrassoit assez mon frere & moi, étoit le prix du passage. Je ne voyois pas d'argent à la Loge dont je pûsse disposer; & cependant le Comptoir me devoit plus d'une année d'appointemens.

Tandis

Tandis que je pensois aux expédiens, les Anglois reçurent à Surate la nouvelle de la prise de Pondichery. J'étois alors à déjeûner avec M. Boyer. Je vis dans son visage quelque chose d'extraordinaire ; les égards qu'il avoit pour moi, l'empêchoient de se livrer entiérement à la joie que devoit lui causer une conquête de cette importance. Son embarras me fit soupçonner quelque chose. Depuis dix à douze jours, les Banians répandoient dans la Ville des bruits qui ne nous étoient pas favorables ; & il y avoit plus de deux mois que mon frere n'avoit reçu de Patmar de la Côte. Entendant nommer Pondicheri à voix basse, je demandai à M. Boyer si cette Ville étoit prise ; il me l'avoua. Ce fut pour moi un coup de foudre : mais sans me livrer à une douleur inutile, je le priai de trouver bon que j'informasse mon frere de ce triste événement ; & il y consentit.

Je tire un voile sur l'horreur de notre situation ; sans fonds, sans amis, sans appui, isolés pour ainsi dire à Surate, l'objet du mépris des Nations Indiennes qui nous croyent bannis pour jamais du Pays ; l'objet de leur fureur, parce qu'elles regardent les fonds du *Fezsalem* comme absolument perdus, & les assurances des Conseils François, comme des espérances frivoles dont a voulu les leurer. Mon frere eut besoin de toute sa fermeté pour ne pas succomber à l'impression que lui fit la perte du premier de nos Etablissemens. Ci-d. p. ccclix.

La prise de Pondichery ne fit que hâter mon départ. Le Banian de la Loge déclara qu'il n'avoit plus d'argent à avancer ; mon frere se trouvoit hors d'état de fournir à ma subsistance, & pouvoit encore moins me donner ce qui m'étoit dû par le Comptoir. Dans cet embarras, il envoie demander au sieur Boucart le montant d'une somme qu'il devoit au Comptoir François. Celui-ci, qui s'étoit mis sous la Protection Angloise, répond que la Compagnie n'existant plus, il ne doit rien. Les sommations, les menaces eussent été alors hors de saison. J'examinai les Lettres que ce Négociant avoit écrites à mon frere, & en trouvai une dans laquelle il promettoit de payer nommément à M. Anquetil, Chef du Comptoir François de Surate, la somme de quatre

mille Roupies en plusieurs termes. Alors, au lieu de perdre le tems à lui prouver que la Compagnie n'étoit pas éteinte par la prise de Pondichery, mon frere, par un transport en forme, me passa la Lettre du sieur Boucart, en payement de la somme qui m'étoit due par le Comptoir François de Surate, pour appointemens non reçus, avance d'une année, & prix de mon passage en Europe; & moi, en qualité d'Anglois, j'assignai le sieur Boucart, aussi Anglois, pardevant le Conseil Anglois de Surate. Il étoit bien avec le Chef, M. Press, qui n'osa pourtant pas prendre sur lui de décider en sa faveur. Les autres Membres du Conseil lui firent sentir la noirceur de son procédé, & lui montrerent que cette Lettre étoit un vrai billet fait à M. Anquetil, sans rapport direct à la Compagnie. Cependant, comme M. Boucart étoit un homme à ménager, l'affaire fut renvoyée à Bombaye. Mes amis m'assurerent en même-tems que ce n'étoit que pour donner à ce Négociant le tems de se consulter; & que s'il vouloit poursuivre, il seroit certainement condamné.

J'écrivis en conséquence au Conseil de Bombaye, au Général, & envoyai à M. Spencer la copie d'un Mémoire un peu vif, que j'avois fait pour le Conseil de Surate. La goutte me retenoit alors sur le lit; & le nouveau Procès que j'avois à soutenir n'étoit pas propre à ôter aux humeurs l'âcreté qui cause ce mal, ou du moins qui l'irrite. Je sçus bientôt que Bombaye pensoit comme Surate, & que M. Spencer, en marquant à M. Boucart que cette affaire ne pouvoit que le déshonorer, lui avoit conseillé de la finir sans attendre un ordre positif du Conseil Supérieur.

Ci-d. p. vij.

Mais il falloit que mon départ de l'Inde fut marqué au même coin que celui de Paris; qu'il fut semé de difficultés, comme le reste des opérations qui m'avoient tenu près de six ans dans cette Contrée.

Toutes mes affaires étant arrangées autant que la position critique où nous nous trouvions à Surate pouvoit le permettre, je me disposois à quitter cette Ville, & déja mes effets étoient à bord du Vaisseau qui devoit me conduire à Bombaye, lorsque j'appris qu'il étoit question de les dé-

barquer, & qu'on m'accusoit auprès du Chef Anglois d'emporter des Manuscrits que je n'avois pas payés. L'affaire alloit à me priver du fruit d'un travail opiniâtre, lorsque je touchois au moment où je pouvois en jouir. Ce coup m'étonna, mais ne me déconcerta pas; je devinai la main qui le portoit. Le Destour Kâous, parent de Darab, n'avoit jamais approuvé ses complaisances; & celui-ci, au désespoir de me voir partir si promptement, se flattoit de pouvoir, par le moyen des Anglois dont je dépendois alors, arrêter mes effets, ou du moins m'obliger de lui donner quelque somme considérable, comme en dédommagement du tems qu'il auroit voulu être encore à mes gages. La prise de Pondicheri les enhardit: le Nom François sembloit anéanti dans l'Inde. Il fallut donc prouver que tout ce que j'emportois m'appartenoit légitimement. L'altercation se passa en présence du Chef Anglois; elle fut vive; je menaçai ce Chef de porter l'affaire à Bombaye, où je le citerois lui-même: j'étois dans ces momens de désespoir où l'on ne respecte rien. Les Anglois démêlerent aisément que les Destours Parses ne cherchoient qu'à empêcher le transport de leurs Livres en Europe, ou du moins à tirer parti de l'état d'oppression où ils nous voyoient. Mon frere, pour couper couper court à leurs poursuites, se rendit ma caution; & quand ils virent que les Anglois se contentoient de sa parole, ils disparurent. Ces tracaceries reveillerent les douleurs de la goutte, & je passai sur le lit le peu de tems qui s'écoula jusqu'au départ de Vaisseau.

Ce fut le 15 Mars 1761 que je quittai Surate, dans un état de foiblesse que l'air de la mer ne pouvoit qu'augmenter, sans autre ressouce que l'humanité de nos ennemis & le billet que mon frere m'avoit passé en compte, & pénétré de me voir dans l'impossibilité de reconnoître les services de mes domestiques, ceux des gens de la Loge, de l'Interpréte Manekdji, & même de récompenser, comme je croyois qu'ils le méritoient, les Destours Darab & Kâous, dont j'avois déja oublié les mauvais procédés.

La traversée fut courte & tranquille; j'étois avec un galant homme, le Capitaine Purling, & j'ai toujours tâ-

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Voyage d'Ovington, trad. fr. T. I. p. 136. Voy. de Henri Groff. trad. franç. p. 45. 81.

ché de ne pas être incommode. Nous mouillâmes le 16 dans le Port de Bombaye, & je descendis sur-le-champ à terre avec le Capitaine.

Je ne m'arrêterai pas ici à faire la description de Bombaye; cette Isle est assez connue par les Relations des Voyageurs Anglois. Elle a en longueur environ deux heures de chemin, du bout du Port à Mahim, qui répond à la côte de Salcette, sur laquelle est Bandoura; & une heure & demie de large. La longueur est du Nord au Sud-Ouest. Du côté de la pleine mer Bombaye étoit autrefois couverte de cocotiers & de bamboux qui faisoient une partie de son revenu & donnoient le plus bel ombrage: mais en même-tems les coquillages & les poissons pourris dont on se servoit pour fumer les terres & le pied de ces arbres, rendoient l'air de cette Isle très-mal sain: Avant la derniere guerre, la crainte des François a obligé de couper ces arbres pour dégager les environs de la Ville qui est d'ailleurs assez mal fortifiée.

Le Château n'est d'aucune défense. La seule force de Bombaye contre des Européens, est dans son Port. Aussi est-ce là que se montrent les Anglois: tout y est dans un ordre admirable. La maison du Commissaire de la Marine est la premiere que l'on apperçoive de ce côté: elle est belle, commode, & communique au Port par une porte de derriere. Les Magasins & l'Arsenal sont peu éloignés & sur la mer.

D'un autre côté est la Porte de la Doüane, où commande un Conseiller qui y a sa maison, dans l'enceinte. L'affluence du Peuple & la quantité de marchandises qui remplissent les Cours & les Magasins, caracterisent bien un Peuple dont le commerce est l'élément.

Voilà les deux endroits qui font proprement l'état de Bombaye, comme de tous les autres Etablissemens Anglois. Le Général qui n'a guerre qu'à signer les actes qui en sortent, & à présider de tems en tems aux Conseils, a un Palais dans la Ville fort sombre, où il réside peu. Il habite plus volontiers Parell, grande maison de Campagne, accompagnée de terrasses & de Jardins, que l'on a formée d'une ancienne Eglise distribuée en Croix. Plusieurs Conseillers ont aussi des Maisons de Campagne hors de la Colonie, dans

des endroits sabloneux & découverts. La mieux située étoit alors celle de M. Byfill, second de Bombaye. Elle est bâtie sur une espece de roc qui domine la mer, à côté du point de mire sur lequel les Vaisseaux gouvernent en entrant dans le Port. Cette maison étoit l'après dînée le rendez-vous des premiers de la Colonie qui y alloient prendre le thé.

Bombaye placée entre Moka, Bassora, Surate & la côte Malabare, n'est quelque chose que par sa situation & son Port. Mais si les Anglois trouvoient le moyen de se faire céder Salcette par les Marates, indépendamment du revenu de cette Isle, Bombaye pourroit devenir un des plus beaux Etablissemens de l'Inde par tous les agrémens de la vie que l'on trouve dans Salcette, & qui dédommageroient de la sécheresse & de la stérilité de cette premier Isle.

Je n'eus pas d'autre logement à Bombaye que la maison de M. Spencer, alors Commissaire de la Marine : c'étoit mettre le comble aux services qu'il m'avoit rendus à Surate. Il assaisonna ce nouveau bienfait de tout ce qui pouvoit me rendre supportable le séjour d'une Ville que je voyois remplie de Prisonniers François. L'arrivée de l'Escadre commandée par l'Amiral Stevens occasionna des repas chez le Général Crommelin & chez Mr Spencer. Je me trouvai à plusieurs de ces fêtes, où l'on eut pour moi tous les ménagemens que la politesse, que l'humanité prescrit à l'égard d'un ennemi que l'on oblige.

Dans les derniers jours que je passai à Bombaye, j'eus avec M. Spencer plusieurs conversations sur les Etablissemens des Européens dans l'Inde. Si jamais homme a été propre à concilier des partis animés l'un contre l'autre, c'étoit ce généreux Anglois. Je lui disois que, si les Compagnies remettoient leurs intérêts à deux hommes d'une probité reconnue, à lui par exemple & à M. de Leyrit, on verroit peut-être les querelles s'assoupir. Il souhaitoit sincerement l'union des deux Nations ; mais il revenoit toujours aux grandes Possessions des François, à leurs Conquêtes ; ce qui me fit penser qu'il désaprouvoit ces opérations : & je crus voir, malgré la modération & la sévere probité qui mettoient le sceau à toutes ses démarches, que

la prééminence, que l'étendue même de commerce dans une Nation différente de la sienne, étoit dans son esprit une sorte de crime.

M. Spencer me parla d'une espece d'épreuve qui se pratiquoit à Anjingue parmi les Malabares, lorsqu'il y étoit Chef. Quand un homme accusé de vol ou autre crime, le nioit, on l'obligeoit de mettre sa main dans de l'huile bouillante; on la renfermoit ensuite dans un sac, attaché au poignet par des cordons sur lesquels le Juge Anglois faisoit mettre le sceau de la Compagnie. Au bout de quelques jours, on ouvroit le sac; &, si la main de l'accusé ne se trouvoit pas endommagée, il étoit renvoyé comme innocent.

M. Spencer avoit bien voulu me communiquer une grande Carte de l'intérieur & des côtes du Sud de la presqu'Isle, faite par des Brahmes; je venois d'en achever la copie, & prêt à quitter l'Inde, il me restoit sur la nature des Manuscrits que je portois en Europe, un doute qui me causoit de l'inquiétude : je crus pouvoir lui ouvrir mon cœur. Je lui dis donc qu'ayant perdu dans le Bengale la copie des premieres lignes du Manuscrit Zend d'Oxford que j'avois apportées d'Europe, j'ignorois si mes Manuscrits en renfermoient un pareil. M. Spencer me tranquillisa pleinement sur cet article par un moyen sur lequel il me demanda le secret. Il arrangea ensuite lui-même mon passage avec le Capitaine du Bristol qui se disposoit à mettre à la voile; lui paya, pour cela, mille roupies, & me donna douze cens roupies en especes & en billets sur M. Hough, son Correspondant à Londres. Ces sommes étoient en avance du montant de la Lettre dont p. ccccxxxiv. j'ai parlé plus haut. J'endossai cette Lettre, la lui remis, & il se chargea de la faire payer après mon départ. Je donnai ma parole qu'il n'y avoit rien dans mes papiers qui traitât de ce que l'on appelle affaires d'Etat, relativement aux querelles qui divisoient alors les deux Nations; & l'on apposa le sceau de la Compagnie sur mes effets qui furent remis en cet état au Capitaine du Bristol.

Je quittai Bombaye le 28 Avril 1761, comblé des politesses de M. Spencer, du Général Crommelin, de tous les Anglois, & en particulier de ceux que j'avois connus à Su-

rate. Le Vaisseau mit à la voile le jour même que je m'embarquai ; il portoit en Angleterre plusieurs Officiers François prisonniers, que l'Escadre avoit amenés de la Côte de Coromandel.

Que l'on se représente la dureté froide & réfléchie, jointe à la bassesse d'ame, à un intérêt sordide, & l'on se fera le Portrait du Capitaine Quicke avec qui je passois en Europe. La traversée fut analogue à son caractere. Il alloit presque jusqu'à nous reprocher la viande sallée & la poussiere de biscuit qui faisoient toute notre nourriture. Nous relâchâmes quelques jours à Onor, & mouillâmes le 5 Mai à Talicheri.

Je descendis promptement à terre, & M. Hodjès, Commandant du Comptoir, me fit donner une chaise découverte, portée par quatre hommes, pour me conduire à Mahé. Je trouvai dans cet endroit les Peres Claude & Emmanuel. Ce dernier, sur une Lettre du P. Eusebe, mon ami, qui résidoit à Talichery, me donna le *Dictionnaire François & Malabare*, qu'il s'étoit engagé en 1758 de me faire copier. Le Pere Claude me remit une Lettre de M. l'Abbé Barthelemi [1], qu'il avoit sauvée du Secrétariat de Mahé; je l'engageai à faire chercher les *Vedes* aux Pagodes de Taliparom & de Gokorn, & retournai à Tali-

Ci-d. p. cxciij.

[1] Cette Lettre datée du 10 Mars 1760, étoit en réponse à celle que j'avois eu l'honneur d'écrire de Surate à M. l'Abbé Barthelemy, le 4 Avril 1759; & dans laquelle je lui marquois que j'avois achevé la Traduction du premier *Fargard* du *Vendidad*.

J'ai souvent parlé de vous avec les personnes à qui vos intérêts sont précieux, me disoit ce Sçavant qui a toujours eu pour moi l'amitié la plus tendre; *j'ai lu vos Lettres à l'Académie, lorsqu'elles ont contenu quelques singularités historiques.* Il m'engageoit ensuite à *tirer de mes Docteurs toutes les lumieres qu'ils pourroient me donner sur l'ancien Persan, jusqu'à ce que j'eusse entiérement traduit le Manuscrit qu'on m'avoit dit être de Zoroastre;* & me parloit, supposé que je revinsse promptement en Europe, d'un *voyage très-utile à faire, celui d'Egypte, que de découvertes faites depuis mon départ* (par M. de Guignes, *sur le rapport des Hiéroglyphes Egyptiens avec les Caracteres Chinois, tendant à prouver que les Egyptiens sont une Colonie Chinoise*) *rendroient fort intéressant.*

Cette Lettre consolante étoit accompagnée d'un billet de M. le Comte de Caylus, aussi du 10 Mars 1760, dans lequel ce Sçavant me recommandoit surtout la Traduction des Livres de Zoroastre.

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

cheri, où le Pere Eusebe me promit de faire à ce sujet les perquisitions qui dépendroient de lui.

Je trouvai au Gouvernement l'Ingénieur de Mahé qui m'attendoit. Je lui avois écrit le matin que mon dessein n'étoit pas de m'expatrier éternellement, ni de plaider en Europe pour une affaire qui m'avoit assez donné de peines & de chagrins; qu'il sçavoit aussi bien que moi une maniere plus courte de vuider le différent qu'elle avoit fait naître entre nous deux. Il m'assura que son intention n'avoit pas été m'inquiéter; que sa Lettre étoit le fruit des mauvais conseils & me demanda mon amitié.

M. Hodjès pendant la rélâche que nous fîmes à la Côte, témoigna aux Prisonniers François les égards les plus marqués: il en logea plusieurs près de son appartement, le Major & les Capitaines de troupes se chargerent des autres, & il y eut pour nous plusieurs repas au Gouvernement. Le Capitaine du Vaisseau, dont on rapporta quelques mauvais procédés, promit d'avoir des manieres plus honnêtes: mais il n'augmenta pas ses provisions; ce qui étoit l'article essentiel.

Nous quittâmes Talichery le 15 Mai, & pendant le reste du mois, la traversée ne nous offrit rien de particulier: seulement la mauvaise humeur & la tristesse crurent avec le besoin. Le Capitaine mangeoit dans son particulier, & la table des Officiers où nous (les François) étions, n'étoit servie qu'en viande salée. On nous donnoit à boire de mauvaise arak mêlée d'eau, dans un unique vase de cuir, garni d'étain, que nous voyons nettoyer le matin avec les brosses à souliers. Quelquefois l'ordinaire, pour quinze personnes, étoit augmenté de la moitié d'une tête de cochon de lait. Notre déjeûner consistoit en biscuit pourri, & en mauvais beurre rance, relevé par de l'arak à Matelot, servie dans le vase de cuir dont je viens de parler; & tous les deux ou trois jours, dans les commencemens, on nous gracieusoit d'un pain frais d'une demi-livre pour huit personnes. Telle étoit la nourriture pour laquelle j'avois payé cent louis au Capitaine.

Je passai plus d'un mois & demi sans presque manger: ma

ma voix diminuoit tous les jours avec mes forces; je me voyois anéantir avec une sorte d'indifférence. Le Capitaine Quicke ajouta la plaisanterie au cruel traitement qu'il me faisoit éprouver; & déja j'entendois les arrangemens d'un de mes camarades de voyage, qui avoit jetté un dévolu sur ma chambre.

Cette piece étoit ma seule consolation; j'y passois la plus grande partie de la journée, à revoir mes papiers, à lire, ou à dormir pour ne pas entendre les propos de corps-de-garde de six Officiers (dont deux Lieutenans) des Vaisseaux du Roi d'Angleterre, qui repassoient avec nous, & faisoient assez bassement leur cour au Capitaine.

Nous cédâmes dans les commencemens notre portion de pain frais, qui pouvoit revenir à une once, à la femme d'un Officier François, née à Pondichery, qui passoit en Europe avec son mari. L'épreuve étoit un peu forte pour une jeune Indienne, élevée dans la mollesse asiatique: mais le besoin donne des forces aux tempéramens les plus délicats. Cette femme supporta fort bien la traversée, sans avoir presque goûté un morceau de viande fraîche, & quoiqu'elle fût en butte à des tracasseries de société, envenimées par le mal aise. Un reste d'humanité, soutenue par la politesse naturelle au François, avoit d'abord engagé à se priver pour elle des vivres qui sembloient lui être plus nécessaires qu'à des hommes: mais la faim fit bien-tôt taire les égards; chacun pensa à soi, & ne regarda presque plus son voisin, que comme un Compétiteur importun. Il fut ensuite résolu qu'à tour de rôle deux mangeroient le pain entier, tandis que les autres dormiroient; & cet arrangement dura jusqu'aux gros tems qui nous réduisirent au simple biscuit, ou plûtôt à la pourriture de biscuit.

Il sembloit que le Capitaine eût des prétentions sur nos effets, à voir la maniere dont il prenoit notre situation. Son air moqueur me choqua. Un jour, pour adoucir, à ce qu'il croyoit, la diete austere à laquelle il nous avoit condamnés, il s'humanisa jusqu'à nous donner un déjeûné en chocolat. Le chocolat se trouva de même alloy que le biscuit; & prenant ce nouveau trait pour une insulte cruelle, je lui

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

jettai presque la tasse au visage. Mon homme, qui n'étoit ni brave ni endurant, alla exhaler sa colere sur le gaillard: le malheur pour lui étoit qu'il ne pouvoit diminuer notre ration. Cette scene me remua les sens; le dépit ranima mon courage, & je résolus de vivre, malgré mon avare & barbare Capitaine. Je me jettai enconséquence en affamé sur la viande salée, que je tâchai de faire passer avec force poivre & vinaigre. Mon estomac se prêta à cette espece de fureur; le Capitaine eut le déplaisir de voir que des os garnis de viande salée à moitié pourrie, sortoient de notre table plus secs que les planches de son Vaisseau. Cet appétit dévorant donna de l'inquiétude à mes amis: mais rien ne put me retenir. Mes forces revinrent; je me portois, contre toute apparence, le mieux du monde, après plus d'un mois & demi de diete, lorsque nous fûmes assaillis d'un coup de vent qui nous mit à deux doigts de la mort.

Malgré la foiblesse où j'étois avant ce retour de santé, j'avois observé (très-grossièrement il est vrai) avec une longue vûe, couché sur le dos, dans la gallerie, le passage de Vénus sur le Disque du Soleil. C'étoit le 6 Juin, & nous étions par l'estime au quatre-vingt-quatrieme degré de longitude, & à 5° 21' au moins de latitude méridionale. A midi Vénus me parut, *sur le Soleil*, au trois quarts du Disque; à deux heures cinq minutes, près du bord; & à deux heures trois quarts, hors du bord.

Le 19 Juillet, à quatre heures du matin, on vit à la clarté de la Lune un grand Vaisseau à une demi-portée de canon, allant Nord-Est: sur-le-champ branle-bas général; menace de jetter nos coffres à la mer, de nous renfermer à fond de câle. Le Capitaine avoit perdu la tête; nous vîmes bien que si nous étions attaqués, notre résistance ne feroit pas grande. Cette rencontre n'eut pas de suite, parce que le Vaisseau, à l'aide d'un petit changement de route de notre côté, disparut bien-tôt; mais elle nous donna de l'inquiétude pour le reste de la traversée. En effet plusieurs des Passagers avoient leur fortune avec eux; & moi, je me serois fait jetter à la mer avec mes effets, plûtôt que de paroître en France sans mes papiers.

Le ſoir du même jour, 19 Juillet, je réfléchiſſois ſur ce qui s'étoit paſſé le matin, lorſque j'entendis ſur le gaillard un bruit affreux. Il pouvoit être neuf heures; la nuit étoit noire, & nous avions les perroquets dehors, le vent ſoufflant du Nord-Oueſt avec une violence extrême. Je montai ſur le gaillard pour jouir du ſpectacle d'une tempête. Le Capitaine avoit peine à ſe faire entendre avec le porte-voix: mais les Matelots Anglois ſont ſi bien ſtilés à la manœuvre, qu'en moins d'une demi-heure les perroquets & les petits huniers furent bas; & cela fort à-propos, car le vent renforçant continuellement, un moment de retard eût pu nous faire capoter. Nous étions par 37°, 45' de latitude méridionale; & par l'eſtime, à 5 ou 3 de longitude du Cap de bonne-Eſpérance. La nuit fut employée à diminuer peu-à-peu les voiles : le bruit du vent, joint à celui des vagues faiſoit friſſonner de frayeur. Au point du jour, on abbattit les grands huniers, la miſaine fut déchirée, & l'on eut bien de la peine à abbattre la grande voile, dont les coups donnoient au Vaiſſeau des ſecouſſes terribles. La mer ſur les huit heures ne préſentoit qu'une ſuite d'abîmes qui ſe varioient avec une impétuoſité que le Vaiſſeau arrêtoit quelquefois. Cette énorme machine ſembloit alors devoir éclater en morceaux: nous en entendions les membres craquer, comme ſi on l'eût pillée, ou reſſerrée entre deux murs. L'eau de la mer, couverte d'une écume blanche, mêlée de feux pétillants, paroiſſoit animée; & chaque lame, haute de plus de quarante pieds, ſembloit un monſtre marin prêt à nous engloutir.

Le Vaiſſeau ne faiſoit pas de route, ſoutenu uniquement par une voile baſſe, triangulaire, tendue entre le grand mât & celui de miſaine, nommée le Foc, & par une plus petite appellée la Pouilleuſe. On tendit des cordes en travers ſur le gaillard, pour ſervir d'appui aux Matelots. Quoique les canons fuſſent bien amarés, pluſieurs briſerent leurs cables; les coffres, les chambres, tout ſous le pont cédoit au mouvement du Vaiſſeau, & la moitié de l'entre-pont étoit preſque dans l'eau.

Sur les onze heures du matin, le grand mât craqua, &

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

nous vîmes le moment où il alloit casser. Deux heures après, l'avant du Vaisseau fut successivement assailli par trois lames, dont une suffisoit pour l'enfoncer, & qui nous donnerent près d'un pied d'eau sur le pont.

Le vent continua toute la nuit du vingt au vingt-un. Le vingt-un, il diminua peu-à-peu; & le soir, le froid se fit sentir assez vivement. Le reste du houli des vagues causoit un clapotage & un tangage qui enlévoient le cœur. Enfin le 22, la mer parut appaisée; on visita le Vaisseau, où l'on ne trouva qu'une voie d'eau qui augmenta jusqu'à la relâche, sans qu'on sçût alors d'où elle venoit. C'étoient trois membres qui avoient été enfoncés par les lames, & qu'on revêtit d'un doublage à Sainte-Héléne. Il se trouva que les courants nous avoient porté un degré au Nord.

Pendant cette tempête je ne quittai guere le gaillard, ne voulant rien perdre de ce qu'elle avoit de pittoresque. Le Capitaine, bon Marin, ne se déconcerta pas, quoique le danger fût peint sur son visage. Ses Officiers, vrais loups de mer, nous assurerent qu'ils n'avoient jamais essuyé un pareil coup de vent. Aussi n'y a-t-il que des Anglois qui osent passer le Cap-de-bonne-Espérance en hiver avec un Vaisseau qui fait son cinquieme voyage; c'est-à-dire, avec un Vaisseau condamné.

Il s'en falloit bien que les passagers fussent tranquilles: cependant, tandis qu'une lame plus forte d'un degré pouvoit nous engloutir, nous étions dans la grande chambre, assis par terre, à rire des culbutes que le rouli nous faisoit faire.

Il n'y eut pas de feu dans le Vaisseau, tant que dura la tempête. L'équipage n'eut pour nourriture, ainsi que nous, que de la pâte de farine, accommodée en *pounding*, relevée avec un peu de beurre fondu & de viande salée. La masse qui nous étoit destinée, étoit dans un grand plat de fer, posé sur le plancher; chacun tâchoit d'en attraper ce qu'il pouvoit: & crainte d'accident, le soir du 20, on fut obligé de le clouer au plancher. Pour notre déjeûné, on suspendit une assiette de fer dans laquelle il y avoit un peu de beurre; & c'étoit au plus adroit à y frotter habilement son

biſcuit, tandis que le rouli faiſoit pancher l'aſſiette de ſon côté. Cette ſituation paroîtra ſans doute affreuſe à ceux qui ne ſçavent pas ce que c'eſt que la mer : mais il n'en eſt pas de même dans un Vaiſſeau ; à deux doigts de la mort & le ventre vuide, on plaiſante, ou du moins l'inſtant qui ſuit le danger en paroît à cent lieues [1].

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Nous arrivâmes à Sainte-Heléne le 25 du mois d'Août ; & avant que de jetter l'ancre, nous tournâmes l'Iſle à la portée du piſtolet

Je ne dirai rien de Sainte-Heléne : les Voyageurs en ont aſſez parlé. Cette Iſle eſt par 11°. 2' de longitude, & 16°. de latitude méridionale. L'air y eſt très-ſain, les légumes fort bons ; la vûe de l'Iſle, du côté de la mer, préſente un païſage charmant. La Ville forme une eſpece de camp dans une vallée entourée de montagnes aſſez hautes. Les fortifications me parurent peu de choſe, & les troupes que les Anglois y entretenoient, commandées par deux Capitaines, peu nombreuſes. Notre arrivée fit du bruit à

Voy. des Holland. &c. T. I. p. 478.

[1] Le 30 Juillet, à 35° 28' de latitude méridionale, nous vîmes la terre ſur les onze heures du matin, au Nord Nord-Oueſt, ſans avoir de fond. Nous en étions à-peu-près à ſeize lieues. On crut que c'étoit le Cap Faux. La mer étoit douce, unie, le vent à l'Eſt : le courant portant au Sud : beau tems. A l'Eſt du banc & du Cap à quelque diſtance, les courans portent au Nord ; & à l'Oueſt, ils portent au Sud. La variation 19° 5'. Le 31, au matin, la mer unie.

Le ſoir du 2 Août, 50 milles de faits Oueſt Nord-Oueſt : latitude 35e. 36'. la nuit du 2 au 3 & le 3, coup de vent de Nord-Oueſt ; la mer groſſe : nous paſſâmes la journée à la Cape ſur un Foc. Le ſoir le vent tourna à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, toujours avec la même violence : les courants portoient au Sud.

Le 4, ſur les neuf heures, on jetta la ſonde & l'on trouva quatre-vingt-cinq braſſes, le fond de ſable gris. Nous étions ſur le banc, & les courants portoient au Sud. Nous jugeâmes alors que la terre que nous croyons avoir vûe, pouvoit être la haute montagne qui eſt à l'Eſt du Cap Faux, & que nous étions pour lors près du banc. Les trois jours de vent arriere qui ſuivirent, font la largeur du banc des aiguilles ; & nous eûmes le coup de vent à la pointe Oueſt du banc.

Le 6 à midi, 35° 3' de latitude, calme. Nous pouvions être à quarante lieues Oueſt du Cap. Au ſoleil couchant, la variation ſe trouva de 17° 52'. Le 7, calme.

Le 9, 35° 52' de latitude ; enſuite les courânts portent un demi degré au Nord, Variation 17° 52'. Le 12, 31° 57' de latitude, les courants diminuent, portant toujours au Nord : le vent Eſt Sud-Eſt. Variation, 170.

Au 28e. degré de latitude, le vent Sud-Eſt. Il nous parut froid lorſqu'il étoit à l'Eſt, & encore plus froid, à l'Oueſt.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Sainte-Hélene ; nous nous trouvions quatre Vaiſſeaux de Compagnie, dont trois portoient des Priſonniers, & M. de Laly y ayant déja paſſé, ainſi que M. de Moracin, on y connoiſſoit les François.

Le Gouverneur nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous logea chez des Particuliers, qui, pour notre argent, nous procurerent tous les agrémens qui dépendoient d'eux. Le tems de la relâche s'écoula, ſelon l'uſage, dans les plaiſirs.

Deſcendu à terre, mon premier ſoin fut de viſiter mes papiers, & de leur faire prendre l'air pluſieurs jours ; du reſte, plein des ſuites de mon Voyage, les divertiſſemens m'occuperent peu. Cette conduite me fit paſſer pour Philoſophe, & me valut une viſite à laquelle je ne m'attendois pas. Les Anglois avoient envoyé dans cette Iſle, M. Maſculine, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le Diſque du Soleil. Cet Aſtronome, quand nous arrivâmes, étoit à ſon Obſervatoire, ſitué à deux milles, dans les montagnes ; & la politique, en tems de guerre, ne ſouffroit pas que l'on me permît d'y aller. Sçachant que j'étois au camp, il s'y rendit, & me fit l'honneur de me venir voir chez le Capitaine Kilpatrik, où je logeois. Nous nous entretînmes quelque tems ſur l'Inde & ſur les Sciences de ce Pays. Quant à l'objet direct de ſon Voyage (l'Obſervation du paſſage de Vénus), il m'avoua que les nuages l'avoient empêché de le remplir, & me dit qu'il comptoit reſter encore huit à dix mois à Sainte-Héléne, pour perfectionner la Théorie de la Lune.

La phyſionomie de M. Maſculine parut plaiſante à quelques-uns de mes Compagnons de voyage. Il étoit monté ſur un cheval de Scavant, avoit un habit brun & uni ; & une perruque ronde & bouffante, à la mode des Miniſtres, avec un peu de cet air de complaiſance qui eſt particulier aux Docteurs Anglois. Nous l'invitâmes à ſouper, & il ne ſe fit pas beaucoup prier. Lorſque la bierre & le vin blanc commencerent à lui monter au cerveau, nous nous apperçûmes qu'il quittoit ſouvent la table. On le ſuivit, & on le trouva dans la cour regardant le Ciel attentivement.

A son retour, il nous parla étoiles, les yeux fixés sur le fond de son verre. Pour lui donner le plaisir de les voir toutes ensemble, nous le conditionnâmes de maniere que le Ciel entier étoit ouvert à ses yeux : voilà les François.

Le Bristol partit de Sainte-Héléne le 10 Septembre, de conserve avec trois autres Vaisseaux de Compagnie, poussé par les vents alisés qui regnent dans ces Parages. Nous avions fait quelques provisions de fromages, de caffé & de vin blanc, pour suppléer à l'éternel bœuf salé & à l'arak du Capitaine Quicke : ces petites douceurs nous firent trouver le reste de la traversée moins long. C'étoit pour les Anglois un spectacle assez singulier que de voir douze François qui n'avoient presque rien mangé de la journée, passer deux heures le soir autour d'une bouteille de vin blanc, avec des marques de gaieté que leur situation présente & future ne sembloit pas comporter. Le Capitaine qui nous entendoit de sa Chambre, prit ces petites assemblées pour des bravades, & s'en plaignit : mais nous allâmes notre train ; seulement nous fûmes obligés de nous éclairer nous-mêmes sur la fin de la traversée, & pour reconnoître ses attentions, je lui fis présent des provisions qui me restoient, & il n'eut pas honte de les recevoir.

L'approche du terme de notre voyage remettoit peu-à-peu les esprits [1]. Nous eûmes un petit coup de vent, le 2

---

[1] Les vents nous favorisoient assez. Le 22 Septembre, nous fîmes cent trente milles. La variation du lever du Soleil fut de 6° 40' : vent arriere Sud Sud-Est. A midi, le Soleil étoit au Zenit. A une heure & demie, nous nous trouvâmes au-delà de la Ligne dans l'hémisphere septentrional, avec un air frais.

Du 25 au 28 inclusivement, petit vent ; la route, un demi-degré par jour : chaleurs.

Le 29, au septieme degré : calme de quatre jours.

Le 4 Octobre, petit vent, variable : du 6 au 8 inclusivement, petit vent. Nous ne fîmes en huit jours que trois degrés.

Le 8, au dixieme degré, vent Nord-Est.

Le 11, grand vent Nord-Est.

Le 21, au vingt-sixieme degré, le vent Sud.

Le 22, vent Sud-Ouest.

Le 23, au trente-deuxieme degré de latitude ; vent Sud-Ouest, violent ; orage, pluie, à la Cape : le soir le vent Nord-Ouest ; la nuit mauvaise.

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Novembre, le vent paſſant ſucceſſivement du Nord Oueſt à l'Eſt, au Sud, au Nord-Eſt. La mer groſſit le clapotage devint ſi violent que, le Vaiſſeau ayant été balotté longtems, il ſe trouva, le 3, que la tête du gouvernail étoit briſée, & que le reſte ne tenoit qu'à quelques crampons. Auſſi tôt ſignal d'incommodité aſſuré d'un coup de canon. La mer étoit horrible, & nous déſeſpérions d'avoir du ſecours des trois Vaiſſeaux qui marchoient avec nous; parce qu'il paroiſſoit impoſſible de riſquer une chaloupe ou un canot. Abandonnés à nous-mêmes, notre reſſource, dans un reſte de traverſée de plus de trois cens lieues, eut été en partie dans la Providence. Il eut fallu abattre toutes les chambres de deſſus & de deſſous le pont, & gouverner, comme l'on auroit pu, avec une grande poutre, répondante au reſte du gouvernail, & dirigée par des cables attachés ſur le pont, à droite & à gauche; embarras inconcevable, ſans parler du danger preſqu'inévitable dans une groſſe mer.

Heureuſement les canots des trois Vaiſſeaux, après pluſieurs tentatives inutiles, nous aborderent. Ils étoient garnis de Charpentiers, de Serruriers, de groſſes barres de fer & de deux forges. Par ce moyen, nous eûmes trois Forges qui jouerent la journée du 3 & la nuit ſuivante. Les Charpentiers firent d'un *mât de miſaine*, deux jumelles épaiſſes de ſix pouces; & le lendemain à midi, la tête du gouvernail ſe trouva conſolidée entre ces deux jumelles liées par des cercles de fer d'un pouce d'épaiſſeur. La difficulté avoit été de les attacher. Les Charpentiers dans l'eau juſqu'au cou, avoient été obligés d'enfoncer ſous l'eau des clous d'un demi-pied de long; & les forces alloient leur manquer lorſque l'ouvrage ſe trouva achevé, quoique ſur les neuf heures la mer fût devenue aſſez calme.

Les 24 & 25, grand Houli, mer forte; orage au Nord; à *quelque diſtance*. Variation, 9°. 12'.

Le 28, au trente-ſeptieme degré, commencement des Açores; le premier de la Lune, le vent changé au Nord-Eſt. Depuis le onzieme degré, le vent avoit toujours fraîchi au lever de la Lune, & ceſſé à ſon coucher.

Le 30, au trente-huitieme degré de latitude; le vent revient au Sud-Oueſt: petit frais.

Le jour que l'on forgea les liens du gouvernail, fut pour moi un vrai spectacle. Quatre Vaisseaux balottés par une mer orageuse; trois Forges en feu sur un de ces Vaisseaux; des Ouvriers occupés dans le plus grand rouli, à des Ouvrages qui paroissoient demander une assiete sûre; les Forges qu'il falloit changer de côté, selon le vent; enfin six cents hommes séparés par quelques pouces de planches, d'un gouffre qui battoit les flancs de leurs Vaisseaux, ayant devant leurs yeux deux cens hommes prêts à périr, sans que ce danger, qui se renouvelle souvent en mer, diminuât rien de leurs projets de gain: la vûe de cet ensemble me fît faire des réflexions qui m'étourdirent sur notre situation. Aussi, après avoir tout considéré pendant le jour, allai-je tranquilement me coucher. Mon sang froid piqua le Capitaine. Il ne put s'empêcher de témoigner par des termes familiers aux Marins Anglois, son dépit, en me voyant dormir, tandis que l'on enfonçoit près de ma tête des clous d'un demi-pied dans le gouvernail, & que les vagues pouvoient, d'un moment à l'autre, me noyer dans mon lit.

Ce danger fut le dernier que nous courûmes; & si l'on excepte plusieurs branle-bas occasionnés par la vûe de quelques Vaisseaux, & le régime sec & dur auquel le bon Capitaine nous avoit réduits, le reste de la traversée fut assez doux: du moins l'espérance & l'approche du terme nous le firent trouver tel.

Nous mouillâmes dans le Port de Portsmouth le 17 Novembre 1761. Avant que le Vaisseau y entrât, plusieurs Matelots de la Marine du Roi, qui revenoient de l'Inde, se sauverent dans un canot, pour se soustraire aux Loix de la *Presf*, selon lesquelles on les auroit forcés, après dix années passées hors de leur Patrie, de remonter sur-le-champ dans d'autres Vaisseaux, & d'y recommencer le service, sans avoir la liberté d'embrasser leurs femmes & leurs enfans.

Le Port de Portsmouth, de quelque côté qu'on le considére, présente le plus beau coup d'œil. Il est précédé d'une grande Anse, suivie d'un canal moins large en forme de gorge. Après ce canal, on entre dans le Port, grand

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

baſſin, preſque fermé, qui a ſix à ſept milles de diametre, & peut contenir plus de trois mille Embarcations. L'Officier qui y commande eſt un Amiral qui demeure ordinairement dans ſon Vaiſſeau. De différens côtés, on apperçoit ſur les bords des Villes floriſſantes, des bois, des Paiſages; qui, joints à cette forêt de mâts, à cette Ville ambulante que renferme le Port, forment le tableau le plus varié & le plus complet.

Un ſpectacle d'un nouveau genre égaya notre deſcente à Portsmouth. Le Capitaine nous avoit remis à un Lieutenant de Vaiſſeau de Roi, chargé de nous conduire à terre ſous l'eſcorte d'une Compagnie de fuſiliers. Les embarras du débarquement qui dura pluſieurs heures, & la lenteur du Boat, donnerent le tems aux filles publiques de s'attrouper ſur le plain. Nous les voyons courir par les rues de traverſe, & ſe précipiter ſur le Port; barbares agréables qui, comme à la ſuite d'un naufrage, venoient nous ravir par l'appas du plaiſir, les débris d'une ſanté que les fatigues de la mer avoient déja preſque ruinée. Il étoit plaiſant de voir d'un côté les Commis avec un viſage de Corſaire examiner nos hardes, défaire nos paquets; & de l'autre, des filles aſſez jolies, baragouinant quelques mots de François, & ſur-tout ceux de leur métier, nous tirer à *elles*, careſſer nos petits Domeſtiques, promettre de ne rien exiger de pauvres Priſonniers tels que nous qui venions de ſix mille lieues. Les Fuſiliers étoient obligés de les écarter: malgré *cela*, *elles* nous ſuivirent juſqu'à l'Auberge où l'on nous conduiſit; le lendemain nous les trouvâmes dès le matin à la porte, & il fallut ſouffrir qu'elles nous accompagnaſſent à la Doüane.

Le penchant décidé des François cédoit alors chez nous à un Agent plus puiſſant, à la faim. Lorſque nous étions prêts d'entrer dans le Port, je pariai que nous mouillerions le 16; & mon pari fut d'une pomme, une bouteille de vin rouge, une côtelette de bœuf & du pain à diſcrétion. Voilà en effet ce qui nous avoit manqué pendant ſept à huit mois, & dont nous regardions la poſſeſſion preſque comme le ſouverain bien.

Deſcendu à Portsmouth, je me trouvai Priſonnier

parce que j'étois François, & presque sans une obole: la relâche de Sainte-Héléne m'avoit épuisé. Heureusement le Capitaine Maklout, Ecossois, me donna le montant d'un billet de trois guinées, qui m'aida à payer les dépenses pressantes. Le coffre qui renfermoit mes Livres & mes Manuscrits, alla à la Doüane; & il ne me fut permis de garder avec moi que mes hardes & mes papiers. Ma situation étoit embarrassante; je n'étois ni Militaire, ni Employé, & je voyois que les Lettres du Conseil de Bombaye n'avoient aucune force en Angleterre. Je pris le parti, après quelques réprésentations, de laisser agir, & d'écrire en France à ma famille, à mes amis, à mes Protecteurs, aux Syndics & Directeurs de la Compagnie des Indes; & d'envoyer au Ministre (M. le Duc de la Vrilliere) l'état des Manuscrits que je destinois à la Bibliotheque du Roi. M. Ham agent du Commissaire-Général des Prisonniers, vint nous trouver, ainsi que M. Buknal, chargé de la remise des fonds que la Compagnie des Indes de France faisoit tenir aux Prisonniers. Nous n'eûmes qu'à nous louer de la politesse de ces Messieurs, de leur humanité: mais il fallut partir pour Wickham, gros Bourg à douze milles de Portsmouth. Je remis à M. Ham les papiers qui concernoient mon affaire, avec deux Lettres pour Londres adressées, l'une à M. Guiguer, Commissaire-Général des Prisonniers, l'autre à M. Pitt (actuellement Comte de Chatham), Ministre d'Etat, dont la probité m'avoit été fort vantée par les Anglois de l'Inde. On me permit de visiter à la Doüane mes Manuscrits que je trouvai en bon état; & je me rendis, le 20, à Wickham, où plusieurs de mes amis, Officiers Irlandois au service de France, m'avoient retenu un lit.

Nous étions sur notre parole dans cet endroit, avec permission de nous promener deux milles à la ronde. Les Officiers & les Employés reçurent la paye du Roi d'Angleterre en qualité de Prisonniers; je la refusai, protestant contre l'espece de violence que l'on me faisoit: mais je n'étois pas le seul lézé; les Prisonniers de Mahé qui, selon les articles de la Capitulation, eussent dû être transportés sur le champ avec leurs effets au premier Port de France, furent

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

obligés de passer trois mois en Angleterre avec des frais considérables.

Je n'avois pas compté sur cette détention, dont j'ignorois le terme; il falloit attendre les réponses aux Lettres que j'avois écrites en France, & même supposer qu'en tems de guerre ces Lettres seroient rendues exactement. Au bout de quelques jours, je commençai à me trouver à l'étroit. On sçait qu'en Angleterre, le simple nécessaire coûte presqu'autant que le superflu en France; & la saison très-rude pour des personnes qui avoient passé plusieurs années dans les Pays chauds, augmentoit nos besoins. Quelques honnêtes Juifs vinrent fort à propos me débarrasser d'un reste de luxe asiatique: mais cela ne pouvoit aller loin. J'envoyai donc à Londres à M. Hough le billet de M. Spencer, & passai les journées dans mon petit réduit, occupé à faire la Notice des Manuscrits que je destinois à la Bibliotheque du Roi, & à mettre en ordre une Relation abrégée de mes opérations littéraires. Quelques promenades solitaires & une ou deux visites à deux Anglois de considération, dont les Châteaux étoient près de Wickham, furent tout le délassement que je me permis. L'inquiétude jointe à la retraite, & peut-être le changement de climat, me donnerent une fievre tierce, dont deux saignées me délivrerent.

Ma situation empirant, sans que je reçusse de nouvelles de Londres, je fis un lot du reste de mes petits meubles, & devois les livrer au même Juif qui avoit commencé à me dépouiller, lorsque je vis entrer dans ma chambre M. Garnier, un des deux Anglois dont les terres étoient proche de Wickham. Mes Compagnons de Voyage avoient mangé chez lui, & je m'étois contenté de lui faire une visite. Après les premiers complimens, il me présenta vingt guinées. Surpris de cette offre, je lui dis que je n'avois pas besoin d'argent: le galon défait qui étoit sur ma table, me décéloit. Ce généreux Anglois insista, ajoutant qu'il sçavoit l'embarras où je devois être, & que je pourrois lui rendre cette somme lorsque j'aurois reçu réponse de Londres. J'eus beau lui indiquer quelques autres François aussi embarrassés que moi, il fallut prendre les vingt guinées, sans

sçavoir qui avoit pu me faire connoître à M. Garnier. Il eut bien de la peine à recevoir mon billet; & depuis ce tems, j'ai toujours été surpris des marques d'amitié qu'il s'est plu à me donner, amitié qui a été suivie des services les plus essentiels.

Je reçus enfin, au commencement de Décembre, une Lettre de M. Hough, qui m'envoyoit par son Commissionnaire de Portsmouth, cinquante livres sterlings: & mon premier soin fut de rendre à M. Garnier les vingt guinées qu'il m'avoit prêtées. Mon exactitude lui parut scrupuleuse; il m'offrit quelques jours après un logement chez lui pour le tems que j'avois à passer à Vickham: je n'acçeptai point ce second bienfait, & il approuva les raisons de mon refus.

M. Garnier (la mort en l'enlevant m'a privé d'un ami que je regretterai toujours) étoit un homme veuf, âgé de plus de soixante ans, d'une physionomie noble & revenante, & qui passoit huit à neuf mois dans sa Terre de Wickham. L'agriculture, & une Bibliotheque bien composée, y faisoient son amusement. Il avoit voyagé en Italie, en Allemagne, en France, & parloit fort bien des endroits où il avoit été. Les Langues sçavantes lui étoient familieres, ainsi que l'Histoire naturelle, & sur-tout la Chimie. François d'origine, il aimoit la nation; mais une sorte d'enthousiasme le rendoit idolâtre du Parlement Anglois, & par conséquent ennemi de notre Gouvernement. Personne ne se faisoit dans le Pays plus d'honneur de son bien; & il n'y avoit pas à Vickham de Particulier à qui il n'eût rendu quelque service: aussi y étoit-il adoré. Toutes ses espérances étoient dans un fils de dix-neuf à vingt ans, qui étudioit alors à Cambridge, & pour lequel il ne ménageoit rien. Tel étoit M. Garnier à qui j'ai eu en Angleterre les plus grandes obligations. Ce portrait, quoique tracé par la reconnoissance, paroîtra vrai à tous ceux qui l'ont connu

J'étois moins inquiet à Vickham de moi-même, que de mes Manuscrits; mon coffre étoit à la Doüane dans un magasin bas & humide, & les pluies durerent tout le mois de Décembre. Craignant que mes Manuscrits n'en eussent

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

souffert, je demandai, sur la fin de ce mois, la permission d'aller à Portsmouth les visiter, & elle me fut refusée. Je fis part de mon inquiétude à M. Garnier, qui écrivit un mot à M. Eddowes, Commissaire de l'Arsenal de Portsmouth ; celui-ci communiqua l'affaire à l'Amiral Geary, qui commandoit dans le Port, & cet Amiral fit dire à l'Agent du Commissaire des Prisonniers, que, s'il persistoit dans son refus, il me feroit venir dans son propre Boat. Ces paroles mirent fin aux difficultés, & j'allai à Portsmouth où je trouvai mes Manuscrits en bon état. Mais je ne pus obtenir d'en transporter à Wickham deux sur lesquels j'avois à travailler ; & M. Ham lui-même eût beau en parler au Directeur de la Doüane, comme il m'avoit promis de le faire par sa lettre du 20 Décembre, il fallut les laisser dans ce dépôt jusqu'à nouvel ordre. J'eus soin pendant les deux jours que je passai à Portsmouth, de me montrer peu, & cette conduite mesurée me concilia l'amitié des personnes auxquelles j'avois rapport.

Cependant l'ordre de renvoyer les Prisonniers de Wickham en France arriva, & l'on voulut me faire partir avec eux: mais je déclarai net à celui qui étoit chargé de ce district, que je ne quitterois pas l'Angleterre, sans avoir vu Oxford, puisqu'on m'y avoit retenu Prisonnier contre le droit des gens. Le desir de comparer mes Manuscrits avec ceux de cette célebre Université, n'avoit pas peu ajouté aux raisons qui m'avoient comme forcé de prendre, pour revenir en Europe, la voie Angloise. Je me trouvois alors en fonds, & je venois de recevoir une Lettre polie de M. Robert James, Secrétaire de la Compagnie des Indes d'Angleterre, datée du 5 Janvier 1762. J'avois envoyé le 17 Décembre à Messieurs les Directeurs les papiers qui constatoient que le Conseil de Bombaye m'avoit reçu sous la protection Angloise, les priant d'appuyer la grace que leurs représentans dans l'Inde m'avoient accordée. Le Secrétaire me répondit au nom de ces Messieurs qu'ils avoient remis mes papiers aux *Commissaires chargés du soin des Matelots malades ou blessés & des Prisonniers*, & leur avoient en même-tems recommandé mon affaire. C'étoit me dire que j'étois

Ci-d. p. ccccxxx. ccccxxxj.

en Angleterre sur le pied de prisonnier ; & en effet les différents passeports qui me furent expédiés dans la suite, me donnoient cette qualité : mais à ce vernis près, qui m'a fait faire des dépenses dans un tems où je manquois d'argent, je n'ai qu'à me louer de la maniere dont les Anglois se sont prêtés en tems de guerre à ce qui pouvoit piquer ma curiosité.

La Lettre du Secrétaire de la Compagnie des Indes n'auroit pas arrêté celui qui étoit chargé du détail des Prisonniers ; & malgré mes protestations, il y a apparence que j'aurois été obligé de suivre le sort de mes Compatriotes : mais trois jours avant leur départ, je reçus plusieurs Lettres qui changerent ma situation. La premiere, datée du 9 Décembre 1761, étoit de la Compagnie des Indes de France. MM. les Directeurs m'accusoient la réception de la Lettre que je leur avois écrite le 27 Novembre, & me marquoient *qu'ils étoient fort satisfaits d'avoir pu contribuer au succès des soins que je m'étois donnés pour la recherche des Antiquités Asiatiques.* La seconde, de la même date, étoit de M. Bignon, Bibliothécaire du Roi : il me marquoit qu'il écrivoit à M. Stanley, un des Commissaires Généraux de l'Amirauté ; qu'il ne doutoit pas que, par son moyen, la liberté, mes papiers & mes effets, ne me fussent rendus ; ajoutant que je ferois bien de les lui adresser, puisqu'ils étoient destinés pour la Bibliotheque du Roi. Ces Lettres consolantes me furent envoyées par M. Stanley lui-même, qui m'annonçoit que l'on me permettoit de faire le Voyage d'Oxford, & que l'Agent pour les Prisonniers recevroit au premier jour du Bureau des Matelots malades &c. les passeports dont j'avois besoin pour cela. Ces Lettres vinrent très-à propos, & M. Bignon ne pouvoit me recommander à personne dont la protection dût être plus prompte & plus efficace, que celle de M. Stanley. Ce Seigneur, naturellement officieux, & qui a toujours aimé les Lettres & les François, ne pouvoient manquer de saisir une occasion d'obliger, en satisfaisant son goût dominant.

Je passai quelques jours seul à Wickham, après le départ des Prisonniers François ; & pendant ce tems je re-

çus une Lettre de M. Thomas Birch, Secrétaire de la Société Royale, datée de Londres, le 7 Janvier 1762. Je lui avois écrit le 27 Novembre & le 23 Décembre, pour le prier de s'intéresser en qualité d'homme de Lettres, à ma situation, & en particulier de m'envoyer la copie des premiers feuillets du Manuscrit de Zoroastre qui étoit à Oxford, s'il ne m'étoit pas permis d'aller moi-même consulter cet Ouvrage sur les lieux. Après des excuses sur le délai de sa réponse, causé parce que ma premiere Lettre ne venoit que de lui être remise, M. Birch me marquoit que la Société Royale n'avoit aucune autorité sur l'Université d'Oxford, & que cette Université ne souffriroit pas qu'aucun de ses Manuscrits fût transporté à une telle distance (à Londres ou à Wickham). Il ajoutoit que, si je voulois lui marquer plus en détail les circonstances de ma détention, il feroit tout son possible pour m'obtenir la permission d'aller à Oxford.

Ces offres très-obligeantes venoient trop tard : mais elles me firent voir au moins que les Lettres étoient de toutes les Nations; & elles me donnerent une idée favorable des Sçavans, auxquels je me disposois à aller rendre visite.

Mon Voyage étant décidé, je pris de M. Garnier des Lettres de recommandation pour le Principal du College de Winchester, & pour le Docteur Barton, Chanoine du College de Christ à Oxford. J'avois reçu le 13 Janvier de M. Eddowes, à qui j'avois fait part du changement de ma position, les complimens les plus flatteurs; il m'assuroit en même-tems que l'on me remettroit de sa part une Lettre pour le Docteur Warton, Professeur de Poésie; & qu'en général je serois recommandé à tous les Sçavans de l'Université. Muni de ces passeports, plus nécessaires dans un sens pour le succès de mon voyage, que celui du Bureau des Matelots malades &c, je partis de Wickham le 14 Janvier, portant avec moi quelques morceaux Indous & les trois plus beaux Manuscrits anciens Persans destinés pour la Bibliothéque du Roi; sçavoir le *Vendidad Sâdé*, le *Vendidad Zend & Pehlvi* & le Volume qui renferme l'*Izeschné Zend & Samskretan*, & les *Ieschts Sâdés*. Je crus qu'il seroit juste de montrer une partie de mes richesses à des personnes que j'allois prier de m'ouvrir leurs trésors. Le

Le Principal du College de Winchester, que je vis en passant dans cette Ville, me donna les Lettres dont M. Eddowes m'avoit parlé. Je m'arrêtai peu chez lui, malgré les efforts qu'il fit pour me retenir quelques tems; & je continuai ma route par des chemins assez difficiles. Il fallut plusieurs fois traverser des landes & des terres couvertes d'eau; ce qui fatigua beaucoup ma voiture. Sur les six heures du soir, une des petites roues cassa, & je fus obligé de monter un des chevaux, tenant devant moi mes trois *in-folio*, tandis que le postillon montoit l'autre avec mon domestique. Nous fîmes de cette maniere trois grands milles au milieu de la nuit, incommodés de la pluie, & arrivâmes harassés à l'Auberge.

Les chaises de poste Angloises sont assez commodes; on y tient deux à l'aise : mais, au lieu qu'en France on change seulement de chevaux à chaque poste, en Angleterre il faut y prendre une nouvelle voiture; sans cela, on est exposé, particulierement un étranger, à ne pas trouver de chevaux. Il arrive de ce changement de chaise, que l'on perd du tems, sur-tout la nuit; que les coffres sont mal attachés, & qu'il s'égare souvent des paquets. J'éprouvai tous ces inconveniens dans mon voyage de Wickham à Londres. J'avois loué pour celui-ci une chaise avec deux chevaux pour huit jours. Cette voiture m'ayant manqué en chemin, je fus trop heureux d'en trouver une à l'Auberge où je passai la nuit.

Je partis le lendemain 15 de grand matin; & malgré les *turn-pikes* (barrieres qui vous arrêtent presqu'à chaque double mille, & auxquelles il faut payer un demi schilling & quelquefois un schilling) j'arrivai le 17 Janvier à Oxford sur les neuf heures du matin.

Oxford est une Ville composée de Colleges, de Professeurs, d'Ecoliers, & de Domestiques, Marchands & Ouvriers employés au service des Colleges; de maniere qu'en Été, comme les Professeurs & les Ecoliers y sont en bien moindre nombre, elle est presque déserte, mais c'est le vrai tems pour voir commodément les

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

bâtimens publics qui sont très-beaux. Il y a peu de rues qui ne soient décorées par quelque édifice superbe.

Arrivé à Oxford, mon premier soin fut de sçavoir où demeuroit M. Swinton. On m'indiqua sa demeure, & je lui remis une Lettre qui me procura de sa part un accueil assez gracieux : c'est beaucoup dire ; M. Swinton, Sçavant d'ailleurs du premier mérite, est un petit homme ratatiné dont les yeux percés comme avec un vilebrequin, sont bordés de rouge & cachés sous d'épais sourcils, gris blancs. La Lettre que je lui présentai annonçoit le sujet de mon Voyage ; après m'avoir offert une tasse de Thé, il me conduisit chez le Docteur Barton que nous ne trouvâmes pas.

De-là, nous allâmes à la Bibliotheque Bodleïenne, où l'on me montra le *Vendidad Sâdé*, attaché avec une chaîne, dans un endroit particulier. Il faisoit très-froid; & j'aurois souhaité l'emporter à mon Auberge pour le comparer avec mon exemplaire. La proposition ne fut pas reçue: le Docteur Browne, Vice-Chancelier de l'Université,& Garde de la Bibliotheque, me dit seulement qu'on me permettroit de l'examiner à mon aise à la Bibliotheque même. Je promis de revenir le lendemain, & jettai un coup d'œil sur le Vaisseau de cette Bibliotheque. C'est un quarré long, peu élevé & assez obscur, dont l'intérieur forme une ⌶ couchée. Au milieu, devant les tablettes attenantes aux murs, sont d'autres corps isolés; ce qui double en partie la Bibliotheque. Le devant des premieres Tablettes est garni de pupitres. Cette Bibliotheque renferme encore un Médaillier peu considérable. En général, elle n'a pas l'apparence de nos Bibliotheques publiques.

Le lendemain 18 , je me rendis sur les neuf heures à la Bibliotheque Bodleïenne, où, malgré le froid qui étoit très-vif, je passai une heure à examiner le *Vendidad Sâdé*, dont je copiai la Notice qui est écrite en caracteres Zends: on peut la voir dans la *Liste des Manuscrits Zends &c. déposés à la Bibliotheque du Roi.* Je donnai cette Notice au Bibliothécaire qui en avoit une autre peu exacte, où le nom du *Djed dew dad* (ce qui est la même chose

Ci-ap. au commencem. de la 2e part. du 1. vol. n°. 1.

que *Vendidad*) étoit méthamorphosé en nom d'Auteur.

Après m'être assuré que le plus beau de mes Manuscrits étoit le même que le Manuscrit Zend de la Bibliotheque Bodleïenne, je témoignai au Docteur Swinton l'envie que j'avois de voir les Manuscrits de M. Hyde, & ceux de M. Fraser. Ces Manuscrits étoient entre les mains du Docteur Hunt, Professeur en Arabe, que l'on avoit chargé de les mettre en ordre pour la Bibliotheque Radclivienne. J'allai donc, conduit par M. Swinton, chez ce Docteur, qui m'offrit poliment de me les faire voir sur les trois heures. J'acceptai l'offre, & me rendis chez le Docteur Barton qui m'attendoit à dîner, avec mon *Ciceroné*, le Docteur Swinton. Le repas fut honnête; mais je ne vis qu'avec peine le ton humble du Docteur Swinton vis-à-vis du Docteur Barton qui ne le valoit au plus que par trente mille livres de rente en bénéfices, dont il jouissoit. On but au bon succès des Ouvrages de Zoroastre, & j'engageai fort ces Messieurs à faire revivre les liaisons que les Sçavans d'Angleterre avoient autrefois avec ceux de France. Ces paroles leur firent plaisir : ils me dirent que j'étois le premier François qu'ils se rappellassent d'avoir vu à Oxford pour un objet purement relatif aux progrès des connoissances humaines; ils me chargerent en même temps de faire connoître à mes Compatriotes les sentimens dans lesquels ils étoient, & Madame & Mademoiselle Barton appuyerent ce que disoient les Docteurs. Après avoir pris le caffé, le Docteur Barton, qui étoit de la Société des Antiquaires, voulut me donner un plat de son métier. Il nous fit monter dans son cabinet & montra au Docteur Swinton, l'Apollon des Docteurs Riches, un tiroir plein de Médailles, sur lesquelles il lui demanda son avis. Cela occasionna quelques *impromptus* d'Antiquité, après lesquels nous nous rendîmes chez le Docteur Hunt. Mais avant que de quitter son cabinet, le Docteur Barton me montra dans sa Bibliotheque les *Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres*, ajoutant qu'il les regardoit comme le Recueil le plus complet dans ce genre.

En traversant la cour du College de Christ, je ne pus

m'empêcher de rire en moi même de la figure de mes deux Conducteurs. Le Docteur Swinton, tout ramassé dans sa robbe, la tête baissée & couverte d'un méchant bonnet gras à trois cornes, avoit tout l'air d'un suppôt d'Université : le Docteur Barton, grand & bien fait, le précédoit de quelques pas, faisant flotter gravement une belle robbe, dont les devants doublés de satin assortissoient avec un bonnet de velours, dont la pointe antérieure baissée sur le front du Docteur, lui rendoit le regard plus fier. Ajoutez à cela des tours de tête à droite & à gauche, comme d'un homme qui s'admire en compassant sa marche, & vous aurez le portrait d'un riche Chanoine Anglois.

Nous trouvâmes le Docteur Hunt aussi affublé de sa robbe. Après les premiers complimens, comme le tems pressoit, il alla chercher les Manuscrits du Docteur Hyde indiqués dans la Liste que j'ai déja citée, & me dit qu'il entendoit l'ancien Persan. Mais, sans insister sur ce que la lecture Persanne se trouvoit sous les caracteres Zends dans les Manuscrits qu'il me présentoit (le *Viraf namah* & le *Sad der*), je lui fis voir que ce qu'il prenoit pour de l'ancien Persan n'étoit que du Persan moderne revêtu de caracteres anciens, qu'il lisoit à l'aide d'un alphabet Zend & Persan, qu'il avoit trouvé dans le Manuscrit des *Neaeschs* appartenant au Docteur Hyde. La Science de M. Hunt se trouva en défaut devant le Livre des *Néaeschs* de ce Docteur ; &, pour achever de le convaincre, j'ouvris les trois *in-folio* que j'avois apportés. Il en admira les caracteres, la condition, mais ne put absolument y rien lire. Je lui montrai dans l'un de ces trois Livres, les *Néaeschs* qu'il avoit sous les yeux, & ajoutai que M. Fraser avoit apporté d'autres Ouvrages de ce genre, dont je lui dis les noms. C'étoit le Destour Sapour qui m'avoit appris ces particularités à Surate, en m'assurant que cet Anglois ne sçavoit ni Zend ni Pehlvi, & qu'il parloit seulement un peu le Persan moderne. Surpris de me voir si bien instruit, le Docteur Hunt alla chercher les Manuscrits de M. Fraser, qui se trouverent tels que je lui avois dit, & j'en copiai les Notices en Persan.

Mes Manuscrits donnerent dans l'œil au Docteur, & il me

dit, sans doute pour plaisanter, qu'étant Juge de Paix d'Oxford, il pouvoit me faire arrêter pour l'affaire qui m'avoit porté à recourir au Pavillon Anglois, & retenir mes Livres. Piqué de la réflexion, je lui dis que je ne le craignois point, & qu'il répondroit de mes papiers au Ministre Anglois (M. Pitt), & au Roi de France, à qui ils avoient été annoncés. Cette répartie vive, accompagnée d'un regard méprisant, fit changer la conversation. Nous avions tort l'un & l'autre; le Docteur, de toucher cette corde dans la position où j'étois; & moi, de prendre ses paroles trop à la lettre. Tout se passa ensuite fort honnêtement.

Le Docteur Hunt me parla des *Vedes*, & alla chercher un porte-feuille mal en ordre qu'il disoit en contenir une partie. Ne soyez pas surpris, Monsieur, ajouta Madame Hunt, de voir ces papiers dans cet état ; nous n'avons pas encore eu le temps de les arranger. Pour l'aider dans ce travail, je fis présent à son mari d'un bel Alphabet Samskretan ; & ne voulant pas faire de jaloux, je promis aux deux autres Docteurs, de leur envoyer de Wickham des Alphabets raisonnés des différentes Langues Asiatiques, anciennes & modernes, dans lesquelles j'avois des Manuscrits.

Le Thé qu'on nous servit, interrompit un moment la conversation; après quoi, j'allai voir la Collection des Manuscrits de M. Fraser, que le Docteur Hunt avoit placée dans une grande chambre. Comme c'étoit à la lumiere & même qu'il étoit tard, je ne pus les examiner tous en particulier. Le Docteur Hunt me montra les principaux, qui étoient, cinq parties du *Rozot eussafa*; le *Schah namah* avec le Dictionnaire; le *Tarikh Ttabari*; le *Tarikh Kaschmiri* (depuis les tems les plus reculés jusqu'à la conquête de ce Royaume par Akbar) par Hossein ben Aali, du Kaschmire ; l'*Akbar namah*; le *Mirat Sekanderi*, contenant l'Histoire de Guzarate jusqu'à la conquête de ce Royaume par Akbar ; un Abrégé du *Barsour namah*; des *Divans*; le *Zitch d'Oulough beigue*; quelques *Poranas* Indiens ; un petit *Nammala*, & trois volumes incomplets du *Mahararat*: mais je ne vis aucun Livre Pehlvi dans cette Collection qui pouvoit monter à deux cents cinquante volumes.

Ci-d.p.cclxvj. not. nos. 8, 9.

Très-satisfait de la complaisance & des politesses du Docteur Hunt, je le quittai pour me rendre à mon Auberge; mais le Docteur Swinton m'engagea de passer un moment chez lui. J'y trouvai un Bachelier qui s'appliquoit à l'Histoire de la Bactriane. Madame Swinton, jeune Genevoise, parlant fort bien François, me fit l'accueil le plus gracieux, & son mari me présenta une médaille des Rois de Perse semblable à celles qui sont au commencement de l'Ouvrage du Docteur Hyde sur la Religion des Perses: on voyoit d'un côté une tête de Roi, & de l'autre un réchaud de feu posé sur un pied en forme d'Autel. Il fallut bon gré malgré que je lui disse ce que je pouvois y lire. J'eus beau lui déclarer que les caracteres étoient en partie effacés & en partie différens des lettres Zendes: tout cela fut pris pour défaite. Alors fâché de ne pas pouvoir reconnoître autrement les peines que M. Swinton s'étoit données pour moi, je tâchai de déchifrer la légende, & lui présentai ce que je croyois, pour le moment, y appercevoir. Ce bon Docteur me reconduisit à mon Auberge. Il avoit eu la complaisance de m'accompagner partout, les deux jours que je passai à Oxford. Je sentis, en l'embrassant, une vraie peine de ne pas le voir plus opulent.

Je partis d'Oxford le 19, & arrivai à Wickham le 21, sans autres accidens que quelques erreurs de route, qui vinrent de ce que le premier jour nous allâmes de nuit, & que les chemins étoient fort mauvais.

M. Garnier & le Particulier qui avoit le district des Prisonniers, furent surpris de me voir si-tôt de retour. Mon passeport me donnoit trois jours à Oxford, & je n'en avois employé que deux: mais j'étois bien-aise de soutenir à ma façon l'honneur du caractere François. Je dois aussi rendre justice à celui des Anglois. Je ne reçus que des politesses dans les Auberges où je m'arrêtai, quoique ce fût dans le fort de la guerre, & que je m'annonçasse publiquement pour ce que j'étois. Ces bonnes gens, bien différens du Peuple de la Cité à Londres, me dirent qu'ils aspiroient après la paix. En effet, les vivres étoient à un prix exhorbitant. Je payai à Winchester une tasse de caffé

trois livres. Le Maître de l'Auberge, à qui je témoignai ma surprise, me demanda si les glaces, les fauteuils en velours &c. des appartemens ne devoient être comptés pour rien. Il faut avoüer que les Auberges sont très-propres en Angleterre; les grands Seigneurs, les Princes mêmes s'y arrêtent quelquefois long-tems: mais on ne doit pas s'attendre à y trouver des mets bien délicats. La viande consiste le plus souvent en *beef steaks*, (*côtelettes de bœuf*) qui feront le déjeûné d'une Demoiselle de quinze ans, comme du plus fort Matelot. Quand vous arrivez, le *Land lord* (l'Aubergiste) a tout ce que vous souhaitez; le résultat est qu'on vous sert des *beef-steaks*.

Ce voyage m'apprit qu'une partie de l'Angletter étoit en friche. La moitié du chemin n'étoit que landes; & je voyois dans les Villages des vieillards, des filles à marier, des enfans depuis sept jusqu'à douze ans; mais peu d'hommes de quarante ans, & encore moins de jeunes garçons.

Je reçus à Wickham une lettre de M. Guiguer, Commissaire-Général des Prisonniers, datée de Londres le 20 Janvier. Il m'accusoit la réception de celle que je lui avois écrite d'Oxford le 17; &, après les complimens les plus polis, il m'annonçoit que je trouverois à Wickham un passeport pour me rendre à Londres, où j'en recevrois un autre pour m'embarquer à Douvres, ou à Harwich, ou à Londres même, pour Ostende, voie plus commode & moins couteuse. Cette Lettre hâta mon départ; & après avoir pris congé de M. Garnier qui eût souhaité me retenir chez lui quelques jours, & lui avoir rendu mille graces pour les obligations essentielles que je lui avois, je me rendis à Portsmouth.

Je fus obligé de passer trois jours dans cette Ville, à cause de mes effets qui furent visités à la Doüane avant que d'être plombés pour Londres. Je reçus pendant cette intervalle les plus grandes politesses de la part de M. Buknal & de M. Ham. J'aurois bien voulu témoigner de vive voix à M. Eddowes les sentimens de reconnoissance dont j'étois pénetré: mais j'eus le déplaisir de ne pas le trouver à l'Arsenal où il dé-

VOYAGE aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

meuroit ; & de crainte de causer des soupçons en paroissant plusieurs fois en tems de guerre dans un endroit tel que celui-là, où même je ne pouvois aller qu'en traversant la principale Batterie qui protege le Port, je ne jugeai pas qu'il convînt de lui faire une seconde visite.

Portsmouth est une Ville du second ordre, assez bien bâtie & très peuplée : j'ai déjà parlé de son Port ; la distribution est la même que dans les autres emplacemens de cette nature. Je fus curieux avant que de quitter cette Ville, de voir l'Eglise & l'Hôpital. Ce dernier bâtiment n'étoit pas entiérement achevé ; il est situé dans un endroit bien aëré, qui est séparé de Portsmouth par un petit bras de mer. C'étoit où M. Ham demeuroit ; il eut la politesse de m'y donner à déjeûner. Le bâtiment est grand, simple, propre ; & tout y est dirigé pour la commodité des malades.

Je ne trouvai rien dans l'Eglise de différent de ce que j'avois vu en Hollande. J'assistai à l'Office du soir un jour de Fête avec une parente de M. Buknal : nous entrâmes dans un banc peu éloigné de celui des Chantres. J'y vis converser & rire comme dans nos Eglises, & il me sembla que le chant en Langue vulgaire étoit bien moins d'accord, quoique soutenu par l'Orgue & par les Chantres, qu'il ne l'est en Latin.

Lorsque mes affaires furent terminées, j'envoyai mes effets à Londres par les voitures publiques, & partis en chaise pour cette Ville, où j'arrivai sans autre accident que la perte des habits de mon Valet, & d'une partie de mon équipage. J'avois changé de chaise la nuit. Le matin, lorsque je m'apperçus de l'absence du paquet, le Postillon offrit de retourner le chercher sur la route que nous avions suivie. Je le laissai aller ; & il revint, comme je m'y attendois, sans avoir rien trouvé. Ce sont des tours des garçons de poste, qui attachent mal, sur-tout la nuit, une valise ou une malle, & qui vont ensuite la chercher où ils pensent qu'elle doit être tombée : le Postillon est de moitié avec eux.

J'arrivai à Londres, le 31 Janvier, sur les cinq heures du soir. Je fus plusieurs heures sans pouvoir me faire servir

par

par les gens de l'Auberge, où mon Hôte de Portsmouth m'avoit adressé. C'étoit un Cabaret renforcé, & ma qualité de François m'y faisoit regarder de mauvais œil ; au lieu que dans les *Bagnios* où descendent les honnêtes gens, je n'eusse reçu que des politesses. Ma patience surmonta l'antipatie des domestiques ; une servante plus humaine fit taire ses camarades ; & après avoir fait un mauvais souper, je pris quelques heures de repos, assez inquiet de la maniere dont j'arrangerois mes affaires dans ce triste hospice.

Je sçavois que le fils de M. Garnier étoit à Londres ; le lendemain, je fis chercher l'endroit où il demeuroit. J'ignorois que son pere lui eût donné ordre de m'offrir sa maison, & mon dessein étoit uniquement de prendre ses conseils sur ce que j'avois à faire dans cette Ville. Ma Lettre lui fit un vrai plaisir ; comptant que j'arriverois plûtôt, il m'avoit déja fait chercher dans les *Bagnios*. Il vint aussi-tôt me trouver, fit transporter mes effets dans sa maison, & m'engagea le plus poliment du monde à y passer le tems que j'avois à rester dans la Capitale.

M. Garnier demeuroit dans le quartier de Pall-mall. Pour me conformer à ce que M. Guiguer m'avoit marqué, je me rendis de-là à Tower hill où étoit le Bureau des Matelots malades & des Prisonniers. Cet endroit est hors des barrieres de Londres ; & je fus obligé de prendre un fiacre, parceque les chaises à porteur, voitures propres, douces & commodes, ne vont que dans la Ville. A l'exception de quelques endroits de Pall-mall, qui est le quartier de la Cour, Londres alors n'étoit pas pavé. Le milieu des rues présentoit une mer de bouë, au milieu de laquelle perçoient de tems en tems des pointes de cailloux qui faisoient faire aux carrosses les mêmes sauts que les pointes de rochers font faire aux Vaisseaux. Les personnes qui alloient à pied, n'avoient d'autre asyle que le bord des maisons, qui formoit un espece de trotoir large de trois pieds, pavé de pierre, fort souvent couvert d'eau, & où, sans parler de la foule, on étoit exposé à avoir le corps froissé par les bâtons des chaises à porteurs. Pour aller

d'une rue à l'autre, il falloit marcher lestement sur deux rangs de pavés formant comme une chaussée dans la mer de boue dont je viens de parler. Les carrosses les mieux suspendus ne pouvoient entierement rompre le cahotage : mais il n'y a ni rouli, ni tangage, qui vallût les secousses d'un fiacre. Je fus près d'une demi-heure à prendre l'équilibre de la voiture, me tenant fortement aux côtés. Je le perdis bientôt par une inquiétude qui pensa me coûter cher. Voyant le fiacre s'arrêter, je m'avisai de mettre la tête à la portiere pour crier au Cocher d'aller plus vîte ; un cahotage violent me prit dans cette situation, & pendant plusieurs minutes, les deux côtés de la portiere me souffleterent alternativement sans que je pusse tirer ma tête de cette presse, ni me jetter sur les coussins.

J'arrivai sans autre accident à Tower hill, où je demandai à voir M. Guiguer. Cette faveur ne me fut pas accordée. Le Secrétaire me donna un passeport pour le tems que je comptois rester à Londres ; il me remit ensuite plusieurs Lettres de France qui avoient été retenues dans ce Bureau, entre autres deux de M. l'Abbé Barthelemy, qui me firent un vrai plaisir : ce Sçavant avoit pris un intérêt vif à mon Voyage de l'Inde, & j'étois charmé de voir que mon retour le trouvoit dans les mêmes dispositions.

Muni du passeport de Tower hill, je songeai aux moyens de passer en France ; & sçachant que la Compagnie des Indes de France avoit pour Agens à Londres MM. Cotin & la Fond, j'allai leur rendre visite. J'eus tout lieu d'être content de leur réception ; repas, offres de services, invitation à rester quelque tems en Angleterre pour y jouir de leur Campagne, tout fut employé à mon égard. M. la Fond se chargea de me chercher une occasion pour Ostende, arrangea lui même le marché avec un Capitaine Flamand, & fit passer mes coffres à la Doüane, sans nouvelle visite ; ce qui me délivroit d'un grand embarras. En Angleterre les Marchandises & les effets des Particuliers ne sont visités & ne paient de droits qu'à l'entrée & à la sortie du Royaume : ils peuvent ensuite être transportés d'une Province dans

l'autre, sans être sujets à aucune visite ; usage très-propre à faire fleurir le Commerce par la communication qu'il facilite.

Après avoir pris les arrangemens nécessaires pour mon passage en France, je m'occupai à Londres, en attendant le jour du départ, à voir les objets qui peuvent piquer la curiosité d'un étranger. La reconnoissance guida mes premiers pas, & me conduisit chez M. Stanley qui avoit son logement à l'Amirauté, bâtiment de peu d'apparence. Je trouvai dans ce Seigneur, un homme zélé à rendre service, d'un commerce facile, d'une Littérature étendue, &, ce qui me plut davantage, envisageant les Sciences & les Lettres avec ce coup d'œil sûr & cette élévation d'esprit qui distinguent l'homme de goût du simple Erudit.

Les Sciences en Angleterre sont sur un autre pied qu'en France. Paris est le centre des connoissances; & les rapports que tous les états ont réciproquement les uns avec les autres dans cette grande Ville, ôtent aux gens de Lettres cette rudesse & cet empesement qui naissent de l'étude sèche & sombre du Cabinet. En Angleterre le titre de *Docteur* donné à tous les Sçavants, en fait un Corps à part, qui a tout le Pédantisme de l'École. La plûpart résident à Oxford & à Cambridge, Villes dont l'air, à un mille à la ronde, semble impregné de Grec, de Latin & d'Hébreu. Quelquefois ils font des Voyages à Londres, où les habitans, la plûpart Marchands, ou tenant au Commerce, à la Marine, les voyent pour leur amusement, & croyent les bien payer en leur donnant de bons repas. Des inventions utiles, c'est-à-dire, relatives au Commerce ou à la Marine, ou tout-à-fait singulieres; voilà ce qui, dans cette Ville, peut donner de la considération à un Sçavant: & encore quelle considération ? Le *True Englishman* (c'est-à-dire *le vrai Anglois*) dit : *J'ai du bien, & je le dépense comme il me plaît; les Militaires & les Marins sont d'honnêtes Domestiques à mes gages, faits pour augmenter ce bien, & m'en assurer la jouissance ; les Sçavants & les Artistes m'amusent.* Aussi en Angleterre, les titres de Littérature qui font du bruit dans les autres Etats de

l'Europe, sont-ils très-peu de chose, hors des deux Universités.

Le *Musæum* est le principal Établissement littéraire à Londres, auquel l'Etat s'intéresse. A la tête sont les premiers Seigneurs de l'Angleterre. On a choisi, pour placer les richesses qu'il contient, le plus bel Hôtel de Londres, celui de Montaigu, qui ne figureroit pas à Paris avec un Hôtel du second Ordre. Lorsque je passai dans cette Ville, les Sçavants qui avoient la direction du *Musæum*, étoient au nombre de huit ; le Bibliothécaire (*Principal Librarian*), le Docteur Knight qui avoit deux cents guinées d'appointemens ; trois Sous-Bibliothécaires, MM. Morton, Maty & Empson, à cent guinées d'appointemens ; trois Assistans, & un Garde pour la salle, où se rassembloient les personnes qui avoient à travailler sur quelque Livre ou Manuscrit de ce Dépôt. Cette salle est dans un bas ; en hiver, il y a du feu. Les Gens de Lettres que je viens de nommer, étoient logés au *Musæum*, mais très petitement.

J aurois été fâché de quitter Londres, sans avoir vu cet Établissement. Un des amis de M. Garnier, le Docteur Maurice, connu de MM. Knight & Morton, se chargea de m'y conduire, & engagea même le premier de ces Docteurs à avancer le jour auquel on pourroit me le montrer ; parce que les places sont retenues & inscrites dans un registre, & qu'on n'y admet que dix ou douze personnes à la fois.

Le *Musæum* ne m'offrit rien de surprenant. Avec le tems, la Collection qu'il renferme, pourra être considérable : alors il y avoit à-peu-près de tout, des Livres, des Manuscrits, des Curiosités naturelles, mais en petite quantité ; & si l'on excepte un Dictionnaire Grec, en Lettres onciales, que l'on me dit être du dixieme siecle, & le Manuscrit Alexandrin de la Version des Septantes, le reste étoit très-ordinaire. J'y vis une figure Egyptienne en marbre, couverte des caracteres que que M. Nedham prétend être Chinois. Le Sçavant qui nous conduisoit dans les différentes Salles du *Musæum* m'avoüa qu'on soupçonnoit dans le procédé de ce Docteur, plus que de la charlatanerie. C'étoit M. Morton qui se donnoit cette peine ; & quoiqu'il s'excusât sur son

peu de connoiſſance en fait d'Hiſtoire naturelle, & qu'il fût fâché que M. Maty n'eût pas pu nous faire valoir les richeſſes de ce Dépôt en ce genre, je n'en conçus pas une plus grande idée. J'y vis des pierres communes & des inſectes aſſez ordinaires, mis au rang des raretés. Enfin, & pour le Vaiſſeau, & pour ce qu'il contenoit, en France le *Muſæum*, tel qu'il étoit alors, n'auroit paſſé que pour un beau Cabinet de Particulier.

Au ſortir du *Muſæum*, je montai chez M. Morton. Ce Docteur s'eſt acquis de la réputation par les Tables d'Alphabets Hébraïques, Grecs, Arabes &c. de différens âges, qu'il a publiées. Il me fit préſent de ceux qu'il avoit donnés au Public, & me montra le brouillon de différens Alphabets Samskretans fort défectueux, qu'il alloit faire graver. Il prétendoit poſſéder l'Alphabet Zend, parce qu'il avoit dans ſon Recueil quelques caracteres reſſemblans aux Lettres Zendes; je le tirai de cette erreur qui paroiſſoit lui plaire, en lui apprenant que la valeur qu'il donnoit à ces caracteres, étoit abſolument différente de celle des mêmes figures dans l'Alphabet Zend: & en effet, s'il ſuffiſoit que deux caracteres ſe reſſemblaſſent pour venir l'un de l'autre ou être identifiés, on trouveroit des Lettres Romaines, Hébraïques, Indiennes, juſques dans les Hiéroglyphes Mexicains. Je quittai M. Morton très-ſatisfait de ſa politeſſe & de celle des autres Sçavants du *Muſæum*, avec leſquels j'aurois déſiré que mes affaires m'euſſent permis de converſer plus long-tems, ainſi qu'avec les Docteurs d'Oxford.

Je ne parlerai pas ici des objets qui, à Londres, fixent ordinairement la curioſité des Étrangers; tous les Livres en font mention. Tels ſont;

1°. L'Egliſe de Saint-Paul. Je montai à grands frais ſur les trois heures & demie au haut du Dôme, d'où la Ville de Londres me parut couverte d'un nuage épais de fumée de charbon de terre.

2°. La Salle de Weſtminſter, remarquable par la hardieſſe de la voûte, & qui ne reſſemble d'ailleurs qu'à une grande halle, au coin de laquelle eſt une petite piece garnie très ſimplement, où ſe tient la *Cour de Weſtminſter*,

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

3°. L'Eglise de Westminster, peu différente de Notre-Dame de Paris, & devenue célebre par les Mausolées en marbre, la plûpart faits par un François mort il y a trente-cinq à quarante ans, dont elle est décorée; tels que ceux de Dryden, de Shakespeare, de Newton &c.

4°. Le Pont de Westminster, qui me parut étroit, & où, dans les mauvais tems, le trotoir, qui est fort bas, ne garantit pas de la boue du milieu du Pont : celui de Blacks Friars n'étoit pas achevé.

5°. Le Palais de Saint-James, qui, du côté de la Ville, n'a guere plus d'apparence que l'Hôtel de Sens, & du côté du Park, présente une façade plus large que le Palais Royal. Le Park qui fait la promenade publique de Londres, est un grand terrein composé de cinq à six allées d'arbres, longues comme les Thuileries, avec deux ou trois tapis verds. Le Portefaix y entre avec le Duc & Pair; ce qui fait qu'en hiver il est plein de boue, & ressemble réellement à un Parc.

6°. Waux-hall, qui présente en raccourci le spectacle des caffés de nos boulevarts; avec cette différence que d'un côté les premieres voix de l'Opera chantent au Waux-hall, & que de l'autre, nos caffés offrent une variété préférable au coup-d'œil monotone d'un Jardin.

7°. Les Spectacles, qui n'ont rien de différent de ceux de Paris, à la licence près, qui n'y respecte personne. Le jour que j'assistai au *Couronnement*, piece de Sharespea, au Théâtre du célebre Garrick, après la grande piece, je vis paroître sur la scene plus de cinquante Matelots chantant de *huzzés* contre les Puissances avec lesquelles l'Angleterre étoit alors en guerre. Il est vrai que ces farces indécentes ne sont que pour le Peuple; & un jeune Seigneur Anglois à côté de qui j'étois, me dit qu'il étoit fâcheux que M. Garrick se laissât aller à de pareilles excès, pour plaire à la multitude. J'ai sçu depuis que cet Acteur avoit de bonnes raisons pour en agir ainsi. Il avoit vû son Théâtre brisé, & sa propre maison exposée à être brûlée, pour avoir annoncé par une Pancarte, plusieurs Acteurs François, qu'il avoit enrôlés à Paris & dans les

Provinces. Un danger de cette nature rend malgré ſoi populaire.

Si j'avois eu plus de tems à paſſer à Londres, mon plaiſir auroit été d'étudier le caractere de l'Anglois dans ſes différens états ; le Peuple à la Bourſe, à la Doüane & juſque dans les Tavernes ; les Pairs & les Membres de la Chambre des Communes au *Bagino*, où ils font des parties de plaiſirs de trois à quatre jours ; les femmes au jeu où elles paſſent entr'elles des nuits preſqu'entieres, tandis que les maris ſont au *Bagino*, ou chaſſent le Renard ; l'Anglois a ſa campagne, qu'il viſite en tout tems, au moins tous les huit jours, & où il étale ſa magnificence ; enfin les Eccléſiaſtiques dont les filles rempliſſent ſouvent, à la mort de leur Pere, les lieux publics de Londres. Mais ce qui m'auroit peut être fait prolonger mon ſéjour en Angleterre, c'eſt le caractere des Angloiſes dans leurs Terres. Elles y paſſent ſouvent des mois entiers ſeules, occupées de la lecture ou livrées à quelqu'amour romaneſque. Avec une tournure d'eſprit ſérieuſe, quelque choſe de tendre, de franc & de vif dans les ſentimens, elles ſont aimables, ſans être gênantes. Ce ſont des hommes pour la force des réſolutions, & leur généroſité n'a pas de bornes. Enfin en Angleterre on peut parler bon ſens avec une perſonne jeune, charmante, & qui a tout ce qui nous fait ſupporter les folies & le papillottage de nos petites Maitreſſes. Il s'en faut bien que les Anglois leur reſſemblent. Jeunes, ils ſont trop faits ; & les années les ramenent à la ruſticité que l'éducation avoit bannie avec peine : le même Anglois que vous avez vu poli à Paris, eſt un autre homme à Londres ; il eſt méconnoiſſable dans ſes terres.

Le peu de jours que je paſſai à Londres, ne me permit pas d'approfondir les Obſervations qu'un Peuple auſſi eſtimable pouvoit me fournir ; & quand j'y aurois ſéjourné plus long-tems, la coutume de payer en détail aux Domeſtiques les repas qu'un ami vous donne, ne m'auroit pas engagé à fréquenter ſouvent les perſonnes dont les lumieres auroient pu m'être utiles.

Je quittai Londres le 12 Février, pour me rendre à

MANOCKJEE SORABJEE ASHBURNER

Voyage aux Indes Orientales, IIIe. Partie.

Gravezende; charmé de sortir de l'odeur du triste charbon de terre dont cette Capitale est enfumée pendant huit mois, enchanté des politesses de M. Garnier, mais peu prévenu en faveur d'un Peuple enthousiaste de trois objets; 1°. d'un Parlement, susceptible comme les autres Corps, de foiblesses & de passions; 2o. d'un Ministre, qui venoit de recevoir une Pension considérable de la Cour; 3o. de la Bourse, où il dépose toutes ses richesses, au point qu'un homme qui a cinquante mille livres de revenu, n'a pas cinquante louis dans sa maison, paie son Boulanger en billets sur la Bourse, sans faire reflexion que la diminution du crédit de la Nation, & le retard d'un an ou d'eux d'intérêts suffisent pour culbutter toutes les fortunes de l'Angleterre, où tout ce qui est nécessaire à la vie est prodigieusement cher, par l'abondance actuelle de l'argent.

M. Garnier poussa la politesse jusqu'à me reconduire à quelques milles de Londres, avec un de ses amis. Avant que de partir, ces Messieurs me conseillerent de faire ce qu'on appelle *la bourse des Voleurs;* c'est une somme que l'on donne, sans se la faire demander deux fois, au premier homme armé qui se présente pour cela : le Voleur se retire ensuite, sans tuer. Cette espece d'accord tacite entre le Voleur & le dépouillé, me parut singulier, chez un Peuple qui vante tant sa liberté & la sagesse de son Gouvernement. Ma seconde bourse fut mon pistolet; & nous ne fûmes point attaqués.

Nous nous arrêtâmes à quatre milles de Londres à Greenwich, pour voir l'Hôpital de la Marine qui donne sur la Tamise. Le coup-d'œil du côté de l'eau, est assez beau, quoique le bâtiment soit manqué. Il est composé de deux grands pavillons, d'une Architecture noble & solide: l'Eglise est dans l'enfoncement. Ce sont les Invalides de l'Angleterre, mais qui pour l'apparence n'approchent pas des nôtres. Le nombre des Marins nourris dans cet Hôpital montoit à 1550, celui des gardes malades à quatre-vingt-quinze : l'Amiral Townsend étoit alors à la tête de l'Établissement. Je vis les salles : elles sont belles & spacieuses; & l'on voulut bien nous montrer le bouillon des Matelots, que je trouvai très-bon. Le mérite de cet Établissement consiste

dans

dans l'ordre & la propreté qui y regnent, le soin que l'on prend des Malades, & le droit qu'ont tous les Marins blessés d'y demander une retraite : aussi ne rencontre-t-on dans les cours que des estropiés. Quoique je fusse avec des Anglois, comme mon air me décéloit, on me conseilla de ne pas rester long-tems dans les salles, parce que ma vûe ne pouvoit que rappeller à ces ames farouches la cause de leur malheur. Un Anglois qui va se promener à nos Invalides, n'a pas besoin d'un pareil avis.

Indépendamment des Marins invalides, on nourrit à l'Hôpital de Greenwich un assez grand nomdre (il y en avoit alors cent quarante) d'Enfans, fils de Matelots tués ou blessés, qui y sont instruits dans les Sciences relatives à la Marine, telles que les Mathématiques, le Pilotage &c. Une partie de ce que l'on donne au Portier pour voir les salles, & ce que rapporte la vente de l'Explication des plat-fonds & autres Peintures (faites en partie par le Chevalier Thornhill) dont elles sont décorées, entre dans le fonds destiné à l'entretien de ces enfans. Cette Explication est imprimée en Anglois & en François, & présente les noms de ceux qui ont donné au moins cent livres sterlings pour la fondation de cet Hôpital.

Mes amis m'accompagnerent deux milles au-delà de Greenwich, jusqu'à un Village où je tâchai de reconnoître, quoique très-foiblement, par un petit dîner les politesses dont ils m'avoient comblé. Nous nous séparâmes ensuite, & je continuai ma route jusqu'à Gravezende où j'arrivai le soir.

Gravezende est un gros Bourg fort mal-propre en hiver, & qui n'est guere habité que par des Marins. Je fus obligé d'y attendre un jour le petit bâtiment sur lequel étoient mes effets. Il arriva le sur-lendemain 14 Février. Les Commis de la Doüane vouloient faire la visite du petit coffre qui contenoit mes papiers, & que j'avois apporté dans ma chaise ; mais l'Aubergiste le descendit dans le Both par le derriere de sa maison qui donnoit sur la Tamise, & je m'embarquai sur-le-champ.

Nous descendîmes la Tamise assez tranquillement, tan-

que le Royal George, Vaiſſeau de cent canons, perdit ſes perroquets & ſon grand hunier, en voulant doubler la pointe qui eſt au-delà de Gravezende. Le Mauvais tems nous prit aux Dunes; le bâtiment n'avoit que cinq hommes d'équipage, & portoit ſept ou huit Paſſagers. J'étois couché dans le lit du Maître ou Capitaine, accablé par le mal de mer. J'avois d'abord eu aux pieds un froid très-violent : le froid fut ſuivi d'un engourdiſſement auquel ſuccéda un feu inſupportable. Pendant ce tems, deux Paſſagers, Marchands de Paris à la toilette, ſe battoient ſur le Gaillard; & les vagues, qui enfloient conſidérablement, balayoient le pont de notre chetive barque. Je craignois moins pour moi que pour mon coffre, qui, quoiqu'attaché au mât, pouvoit d'un moment à l'autre être emporté par les lames.

Le vent fut ſuivi d'un brouillard épais accompagné de neige. Le Patron ne ſçachant où il étoit, vouloit changer de route, & s'aller échouer ſur les côtes d'Irlande, plûtôt que de périr en mer corps & biens. Ce projet m'effraya & me donna la force de monter ſur le pont. Je l'aſſurai que le verd-ſale de l'eau de la mer annonçoit les bas-fonds des environs d'Oſtende; & comme principal intéreſſé, j'obtins de lui qu'il continueroit encore la route quelques tems. Sur les deux heures après-midi, le brouillard baiſſa, le vent devint largue, & nous apperçûmes Oſtende. On peut juger de la joie que je reſſentis. Enfin, après avoir mis quatre jours à une traverſée qui peut ſe faire en dix-huit heures, & pendant laquelle je n'avois ſucé que deux biſcuits, trempés dans de mauvais brandewin, nous jettâmes l'ancre dans le Port d'Oſtende le 17, ſur les quatre heures & demie, lorſque le vent alloit nous être contraire. Nous étions ſuivis par deux embarcations qui eurent le malheur de ne pas pouvoir aller auſſi vîte que nous. L'une s'échoua contre la Côte, quelques lieues plus bas; l'autre fut obligée de revirer de bord, & aura vraiſemblablement été ſe perdre ſur les Côtes d'Irlande.

L'embarras du débarquement m'obligea de paſſer deux heures ſur le Port dans un tems où il geloit à glace. Mes

coffres furent déposés à la Doüane qui dépendoit alors des gens de l'Impératrice Reine, & j'allai présenter mes devoirs à M. le Chevalier de Sainte-Aldegonde, Commandant des troupes Françoises qui étoient en garnison dans la Ville. Rendu à l'Auberge, je n'eus que la force de me mettre au lit, & le lendemain je me trouvai les deux pieds pris de la goutte. La douleur étoit supportable, quoique vive; & si mes effets avoient pu passer sans visite, je me serois sur-le-champ mis en route pour Dunkerque. Mais de nouvelles difficultés devoient donner au mal le tems d'augmenter, & me retenir aux portes de ma Patrie, après une absence de près de huit ans. On me dit d'abord qu'on visiteroit mes coffres; ce qui étoit une opération très disgracieuse dans l'état où j'étois. Il fut ensuite question de droits, même pour mes Papiers, Livres & Manuscrits. Je crus devoir faire part de ma situation à M. de Lesseps, Ministre du Roi à Bruxelles: je lui marquai qui j'étois, & la destination des richesses Littéraires dont j'étois chargé. Je souffrois cependant les plus grandes douleurs; & dans des accès d'une certaine force, je me mettois les pieds dans le feu pour faire diversion au mal par un autre. Les frais que me causoit mon séjour à Ostende, où l'habitude de voir des Anglois rend la vie presque aussi chere qu'à Londres, étoient un autre tourment qui ne faisoit qu'augmenter le premier.

Impatient de hâter mon départ, je fis appeller le Médecin de l'endroit. Il approuva les cataplasmes de pain & de lait que je mettois à mes pieds pour aider l'enflure; & vint deux fois me tenir compagnie, m'exhortant à la patience. Effrayé de me voir manger, sans recevoir de remedes, je m'en débarrassai par un présent; & lorsque l'enflure fut à son période, le mal diminua.

Je pensai alors sérieusement à quitter Ostende. Il y avoit deux voies à prendre; celle de terre & celle de mer. La premiere ne pouvoit avoir lieu pour mes effets, avant la visite, ou du moins, sans un ordre de Bruxelles. Celle de mer étoit moins couteuse; il suffisoit pour faire sortir mes effets du Dépôt de la Reine, de les estimer mille à douze

Voyage aux Indes Orientales, IIe. Partie.

cents livres, pour lesquelles il y avoit une bagatelle à payer, par exemple, vingt sols pour quatre cents livres. C'étoit ce que M. le Chevalier de Sainte-Aldegonde m'avoit marqué, en ajoutant que de cette maniere, ils seroient plombés, & non visités. Ne recevant point de réponse de Bruxelles, je pris ce dernier parti, mis mes deux coffres dans une Pogne avec mon domestique, & résolus de m'en aller par terre à Dunkerque avec mes papiers. Il fallut donner en présent aux Commis environ ce que la visite m'auroit couté; & la veille de mon départ, lorsque mes coffres venoient d'être embarqués, je reçus de M. de Lesseps la Lettre la plus polie, datée de Bruxelles le 26 Février, accompagnée du passeport que j'avois demandé, signé par les Membres du Conseil des Finances de l'Impératrice.

Ces deux pieces ne firent que me donner quelque considération dans l'esprit des gens de la Doüane d'Ostende: les principaux frais étoient faits, & mon voyage arrangé.

Je partis d'Ostende avec un reste de goutte, le 6 Mars, passai par Gravelines, & arrivai le soir à Dunkerque, où je restai deux jours dans des transes continuelles; la mer étoit mauvaise, & l'on m'avoit fait connoître dans cette Ville le danger que couroient les Pognes, quoiqu'elles allassent terre à terre. Mes effets arriverent le 8 au matin, & la journée fut employée à obtenir des Commis de Dunkerque que mes coffres allassent à Calais. Après une légere visite cette faveur me fut accordée; & je partis le 9 pour cette Ville, où j'arrivai le soir.

Je trouvai à Calais, chez le Receveur, M. Cafieri, un passeport des Fermiers-Généraux, comme M. Bignon me l'avoit annoncé. Les manieres du Receveur furent les plus honnêtes; les choses se passerent à mon égard avec toute l'aisance que je pouvois desirer: je pense même que si j'avois été dans l'embarras, il m'auroit aidé de sa bourse.

La rigueur de la saison m'obligea ensuite de me séparer d'une partie de mes Manuscrits. J'avois toujours des douleurs

de goutte, & je craignois qu'elles n'augmentassent dans un voyage de dix jours au milieu de la neige. Je remis en conséquence mes effets au carosse, sous la conduite de mon Domestique, & partis le 12 en poste portant avec moi mes papiers, les Manuscrits destinés à la Bibliotheque du Roi & quelques curiosités naturelles.

J'arrivai à Paris le 14, sur les six heures du soir sans autre accident que d'avoir manqué perdre, près de Saint-Denis, tout ce que contenoit un coffre plombé à Calais, qui étoit derriere ma chaise. Les cahos fréquens l'avoient presque brisé, & plusieurs planches entr'ouvertes avoient déja laissé passer quelques hardes. Heureusement mon Postillon, honnête homme, qui avoit remarqué l'état dans lequel il étoit, tournant de tems en tems la tête, apperçut des gens ramasser quelque chose derriere la chaise : il s'arrêta ; le pied droit enflé, je fus obligé de descendre au milieu des boües, la pluie sur le corps, & nous ratachâmes comme nous pûmes ce qui se détachoit. Je l'engageai ensuite à n'aller que le pas jusqu'à Saint Denis, & payai un homme qui se tint derriere la chaise le reste du chemin. A Saint-Denis, il fallut détacher ce coffre, l'envelopper d'une grande toile, le lier avec des cordes, & dans cet état il arriva heureusement à Paris. On peut juger de mon inquiétude, exposé comme j'étois à perdre une partie du fruit de mes peines, à la porte de Paris.

Je descendis à la Doüane, selon ce que M. Bignon avoit eu la bonté de me marquer ; & dès que je me fus nommé, je vis paroître M. Pesche, Directeur des Fermes, ami de M. Bignon & de M. l'Abbé Barthelemy, qui abrégea de la maniere la plus obligeante, le cérémonial d'usage. Je le quittai comblé de ses politesses, & allai oublier dans les bras d'un pere presque septuagenaire, & de freres que j'aimois tendrement, les fatigues d'un Voyage aussi long que périlleux.

Le lendemain, 15 Mars, je déposai à la Bibliotheque du Roi les OUVRAGES DE ZOROASTRE & les autres Manuscrits

VOYAGE aux Indes Orientales, IIe. Partie.

que j'avois destinés pour ce précieux Trésor. La reconnoissance me conduisit ensuite chez les personnes qui s'étoient intéressées à mon Voyage, qui l'avoient favorisé. Je trouvai dans M. l'Abbé Barthelemy un Sçavant obligeant, &, ce qui me toucha le plus, un ami. M. le Comte de Caylus, M. Lamoignon de Malesherbes & M. Bignon, me reçurent avec une sorte de tendresse. Le Ministre (M. le Comte de Saint-Florentin) voulut bien agréer l'hommage de mes travaux, & répandre sur moi les graces du Roi. Les Sçavans que j'avois vus à Paris, avant mon départ, & ceux auxquels M. l'Abbé Barthelemy me fit connoître, s'empresserent de me témoigner la joie que leur causoit mon retour. Bien-tôt le bruit de mon voyage & l'importance des Manuscrits que j'avois déposés à la Bibliotheque du Roi, fixerent sur moi l'attention des personnes du premier rang: M. le Duc de Choiseul, M. le Comte de la Guiche & M. de Saint Simon, Évêque d'Agde, me firent l'accueil le plus favorable. Encouragé par ces marques flatteuses d'une approbation générale, & cédant à l'empressement du Public, des Etrangers mêmes, dont la curiosité avoit été piquée par l'annonce des Ouvrages que j'avois apportés, je songeai dès-lors à mettre en ordre les Traductions & les Recherches littéraires qui m'avoient occupé dans le cours de mes Voyages.

J'avois passé près de huit ans hors de ma Patrie, & près de six dans l'Inde. Je revenois en 1762, plus pauvre que lorsque je partis de Paris en 1754, ma légitime ayant suppléé dans mes Voyages, à la modicité de mes appointemens. Mais j'étois riche en Monumens rares & anciens, en connoissances que ma jeunesse (j'avois à peine trente ans) me donnoit le tems de rediger à loisir; & c'étoit toute la fortune que j'avois été chercher aux Indes.

IV. Ce sont les principaux des Monumens dont je viens de parler, sçavoir, les ANCIENS LIVRES DES PARSES, que j'offre maintenant au Public. Ces Livres comprennent d'abord le ZEND-AVESTA, c'est-à-dire, le VENDIDAD, l'IZESCHNÉ, le VISPERED, les NÉAESCHS, les AFERGANS, les IESCHTS & le SI-ROUZÉ; Ouvrages que les Parses, dans l'Inde comme en Perse, attribuent unanimement à ZOROASTRE, leur Législateur, & pour lesquels ils ont la même vénération que les Juifs pour le Texte Hébreu. Je ne prétends pas, que sur ma parole on convienne de leur authenticité; je demande seulement que l'on suspende son jugement jusqu'à ce qu'on ait lu le Mémoire * dans lequel j'ai tâché de l'établir: & si l'on trouve que les raisons qui y sont détaillées, ne prouvent pas absolument que Zoroastre soit l'Auteur des Livres Zends; il suffira aux personnes instruites de jetter les yeux sur les Livres mêmes, pour reconnoître qu'ils sont aussi anciens que le Législateur Perse; qu'ils présentent, autant que des Livres liturgiques le peuvent faire, le vrai Systême des Mages & le développement de celui des Chaldéens; que les Gnostiques & les premiers Sectaires, tels que Valentin, Basilide & Manes, y ont puisé le fonds de leurs Dogmes; & que Mahomet lui-même paroît avoir eu connoissance de ce qu'ils renferment.

** Voy. le Journal des Sçav. Mai & Juin 1769.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 433. suite de la not. 1.

Les *Livres Zends* actuels font partie de l'*Avesta* (c'est-à-dire, de la *Parole*) apporté par Zoroastre, & qui, au rapport des Parses, étoit divisée en vingt-un *Nosks* [1] (c'est-à-dire *Parties*). Selon plusieurs Docteurs Parses, sept de ces Nosks traitoient du premier Principe, de l'origine des êtres, de l'Histoire du Genre humain &c.; sept rouloient sur la Morale, & les Devoirs Civils & de Religion; & sept avoient pour objet la Médecine & l'Astronomie.

Eulma Eslam, Tchengréghatch namah, c. 2.

---

[1] Les Livres Pehlvis & quelques Ouvrages Persans font mention de trois autres *Nosks*, qui doivent completter l'*Avesta* à la fin du Monde. Il est ici question de ceux que Zoroastre prétendoit avoir reçus d'Ormusd. *Voy. ci-ap. T. I. 2e. part. p.* 46. Henri Lord (*Hist. de la Relig. des Pers.* p. 176.) divise le *Zend-Avesta* en trois Traités, à chacun desquels il donne sept Chapitres.

Les *Ravaëts* nous donnent les noms & les Notices particulieres de ces vingt-un Nosks [1]; les matieres qui y sont indiquées, répondent assez à la Division présentée par les Parses : mais, pour trouver sept Livres sur chacune des trois parties de cette division, il faut supposer que le même Ouvrage traitoit de plusieurs sujets différens, & que quelques-uns auront été omis par celui qui a rédigé ces Notices.

Cap. T. II. p. 337.

Après les *Livres Zends*, l'Ouvrage pour lequel les Parses ont le plus de respect, est le *BOUN-DÉHESCH*. Ce Traité est écrit en Pehlvi : il passe pour la Traduction d'un Ouvrage Zend qui ne se trouve pas dans l'Inde; & aucun Parse ne se rappelle d'avoir ouï dire au Destour Djamasp que de son temps l'Original existât au Kirman. Comme le *Boun-déhesch* ne fait pas partie des Livres liturgiques, les troubles qui agitent depuis plus de quatre cents ans les Parses du Kirman auront pu faire disparoître l'Original.

Lettre des Parses du Kirman à ceux de l'Inde, citée ci-d. p. cccxxviij.

Les Parses ont encore plusieurs Prieres particulieres composées de morceaux *Zends*, & des Formules qu'ils nomment *Vadjs Nérengs* & *Taavids*, écrites en Parsi & en Pehlvi, avec les caracteres Zends. Le *NÉRENGUESTAN*, apporté dans l'Inde par le Destour Djamasp, renferme un grand nombre de ces formules ; d'autres se trouvent dans le Volume des *Ieschts-sâdés*.

Tels sont les Livres sacrés & liturgiques des Parses. Il n'est pas rare de rencontrer des Prêtres qui sçachent par cœur ceux qui sont écrits en Zend : mais en général, ils s'inquietent peu de les entendre. Les Ouvrages purement cérémoniaux fixent toute leur attention ; & la plus petite Pratique Religieuse fera naître de longs Commentaires. C'est l'objet ordinaire des questions que font les Parses de l'Inde à ceux du Kirman ; & si l'on ne connoissoit la

[1] Ces Notices sont à la fin du *Mémoire sur l'authenticité &c. Journ. des Sçav.* Juin, 1. vol. 1769.

foiblesse

foiblesse de l'esprit de l'homme, les passions qui l'animent dans les choses où il croit être le plus de bonne foi, on seroit surpris de voir les Disciples d'un Législateur dont les Ouvrages donnent de la Divinité les idées les plus sublimes, recommandent l'intelligence de la Loi, la pureté intérieure; de les voir aussi peu frappés de ces objets, tandis qu'ils ont un attachement servile pour les pratiques qui forment l'extérieur de leur culte.

Ce que la Religion de Zoroastre prescrit de raisonnable, ce qu'elle a de grand, n'est pas particulier à ce Législateur, & ne flatte pas l'orgueil de ses Disciples, en leur donnant un caractere distinctif; au lieu que les Cérémonies, les Usages, sont comme des livrées, qui les séparent du reste du genre humain, & qui leur disent continuellement, qu'ils sont les vrais, les seuls Serviteurs d'Ormusd, de l'Etre-Suprême. Tel est le motif qui soutient une Religion même opprimée.

Je reviens aux *Livres Zends*. Plusieurs sont traduits en Pehlvi & en Persan moderne; d'autres en Samskrètan & en Indien moderne du Guzarate; ce qui facilitera l'étude de ces deux dernieres Langues aux personnes qui entendront le *Zend-Avesta*.

Comme ces Ouvrages passent en Perse & dans l'Inde pour des Textes originaux, & que ce sont d'ailleurs des Monumens d'une antiquité respectable, j'ai cru devoir les collationner sur plusieurs Exemplaires, marquant scrupuleusement les variantes. On trouvera ci-après à la fin de l'*Appendice* & à la tête de la seconde Partie du Tome premier, les Notices de tous les Manuscrits dont je me suis servi : il me suffit maintenant d'indiquer l'usage que j'en ai fait.

J'ai comparé ensemble cinq Exemplaires du *Vendidad*. Les trois que j'ai donnés à la Bibliothéque du Roi, ont été vérifiés sur celui de Manscherdji, ennemi déclaré de Darab, & sur celui de Darab lui-même, lequel fait partie de mes Manuscrits, & est la Copie fidelle du *Vendidad* apporté par Djamasp, Destour du Kirman, faite par le même Darab.

Ci-d. p. cccxv. cccxvj.

Ci-d. p. cccxxvj.

J'ai Collationné & revu avec la même exactitude les Traductions & autres morçeaux particuliers, écrits en Pehlvi, & les Ouvrages Persans qui traitent de Zoroastre, ou de sa Religion ; & le desir d'assurer d'une maniere incontestable la nature de mes Manuscrits, m'a conduit, comme on l'a vu ci-devant, à Oxford dans le cœur de l'hiver, & a beaucoup contribué au choix que j'ai fait pour revenir de l'Inde, des Vaisseaux Anglois, malgré les désagrémens auxquels je devois naturellement m'attendre. *Ci-d. p. cccclix.*

Après avoir parlé des *Livres Zends*, des moyens que j'ai employés dans l'Inde pour en avoir les copies les plus exactes, de l'usage que j'ai fait de ces copies, je vais rendre compte en peu de mots de l'Ouvrage que je présente aux Sçavants.

Considérant que le Public avoit quelque droit sur les connoissances que je pouvois avoir acquises dans l'Inde relativement aux *Livres Zends*, j'avois cru d'abord devoir les rassembler sous différens chefs propres à répandre du jour sur la Traduction de ces Livres, & peut-être à la rendre moins insipide. Je distribuois en conséquence mon Ouvrage en quatre Volumes *in-4o*. Le *Zend-Avesta*, qui formoit le second & le troisieme Volume, se trouvoit comme soutenu par le premier, & par le quatrieme ; le premier, composé de cinq Dissertations qui, en résolvant les questions que l'on peut faire sur cet Ouvrage, en en montrant l'ensemble, y servoit naturellement d'Introduction ; le quatrieme, qui renfermoit trois morceaux propres à éclaircir plusieurs endroits des *Livres Zends*, & à rendre ces Ouvrages intéressans par des résultats qui en présentoient l'accord avec l'état actuel de la Religion des Parses. Ce plan demande à être exposé avec plus de détail.

Dans la premiere Dissertation du premier Volume, j'établissois par des preuves de toute espece, que les *Livres Zends*, attribués maintenant à Zoroastre, étoient réellement de ce Législateur.

Les doutes que l'on eût pu avoir sur l'authenticité de ces Ouvrages une fois levés, je passois dans la seconde Dissertion, à l'époque de celui qui en est l'Auteur, Zoroastre. Le

témoignage combiné des Grecs, des Latins & des Orientaux fixoit cette époque au sixieme siecle avant Jesus-Christ; résultat qui étoit encore appuyé sur plusieurs calculs chronologiques.

Cette Dissertation étoit suivie d'une Exposition du Systême Théologique, Physique & Moral des Perses divisée en neuf sections. Les sept premieres présentoient dans le plus grand détail les différens articles que j'ai réunis en cinq points dans le Tome II, p. 592, 593; elles les présentoient comme tirés des Livres Zends, Pehlvis & Parsis, comme comparés avec ce qu'on lit à ce sujet dans les anciens Auteurs, & avec la Doctrine des Parses modernes. La Morale & la Politique de Zoroastre étoient le sujet de la huitieme section. Dans la neuvieme, je prouvois par l'examen critique du Texte Syriaque des * *Actes des Martyrs de Perse*, 1°. qu'on ne pouvoit conclure de ces *Actes*, que sous la Dynastie des Sasanides, les Perses eussent rendu aux Créatures les honneurs dûs à l'Etre-suprême, au Créateur; 2°. que ces *Actes* fournissoient plusieurs traits qui sembloient démontrer le contraire, en plaçant clairement les Astres, les Éléments & les autres Génies au-dessous d'Ormusd, & dans le rang de productions de ce Principe; 3°. que les saints Martyrs persécutés par les Rois de Perse & par les Mages, avoient raison, quoique leurs Persécuteurs ne fussent pas Idolâtres proprement dits, de tout souffrir plûtôt que de consentir à des actions qu'on leur proposoit comme une marque de renoncement au Christianisme. J'établissois ensuite par les témoignages comparés des Grecs, des Latins & des Perses, que Mithra, dans la Religion de ce dernier Peuple, étoit un Génie subordonné à Ormusd & distingué du Soleil.

* *Donn. par M. Et. Evod. Assemani. Rom.* 1748. *in-fol.*

Ce premier Volume étoit terminé par deux Dissertations sur les Langues dans lesquelles sont écrits & traduits les Livres de Zoroastre, & en général sur les anciennes Langues de la Perse, le *Zend*, le *Pehlvi*, le *Deri* & le *Parsi*.

A la tête du second Volume paroissoit la Notice des Manuscrits *Zends*, *Pehlvis*, *Parsis* & *Indous*, contenant

les Ouvrages de Zoroaſtre & les autres Traités relatifs à ce Légiſlateur ou à ſa Religion, que j'ai dépoſés à la Bibliotheque du Roi, à mon retour de l'Inde.

Cette Notice étoit ſuivie de la Vie de Zoroaſtre puiſée dans ſes propres Écrits, dans les Traditions conſervées par ſes Diſciples, par les Mahométans, & dans les Auteurs Grecs & Latins.

Enſuite commençoit le *Zend-Aveſta* par le *Vendidad-ſâdé*, Ouvrage qui comprend le *Vendidad* proprement dit, l'*Izeſchné* & le *Viſpered.*

Le troiſieme Volume préſentoit les *Néaeſchs*, *Patets*, *Afergans*, les prieres aux *Gâhs*, les *Vadjs*, *Nérengs*, *Taavids*, les *Ieſchts* & le *Si-rouzé* qui terminoit le *Zend Aveſta.*

Le quatrieme volume étoit compoſé 1o. Du *Boun-deheſch*, Coſmogonie des Parſes, traduite du Pehlvi; Ouvrage curieux par lui-même, & dont le ſujet eſt analogue à pluſieurs endroits des Livres Zends, les développe. 2o. De deux Vocabulaires, l'un *Zend, Pehlvi & François*, l'autre *Pehlvi*, *Perſan* & *François*, qui pouvoient donner une idée de ces Langues. 3o. De l'Expoſition des Uſages Civils & Religieux des Parſes, morceau qui réuniſſoit le Culte actuel avec celui que preſcrivent les *Livres Zends.* 4o. D'une Table des Matieres très-ample & ſouvent en forme d'*Appendice.*

Dans cette diſtribution les Textes auroient été accompagnés d'explications plus détaillées, toutes les parties de l'Ouvrage ſe répondoient, ſe ſoutenoient en quelque ſorte mutuellement. Les raiſons ſuivantes, que tout le monde n'approuvera peut-être pas, m'ont engagé à changer de Plan.

Le *Zend-Aveſta* eſt un Ouvrage qui demande à paroître ſeul. Il ſemble qu'il y ait de la témérité à un homme de Lettres, à oſer, en préſentant au Public un pareil compoſé, en porter un jugement; la prudence lui ordonne de ſe contenter du titre de Traducteur, ou tout au plus d'Hiſtorien.

J'ai retranché en conſéquence le premier Volume, qui renfermoit les matieres ſujettes à diſcuſſion. Les Differta-

tions dont il devoit être composé ont été lûes à l'Académie, & plusieurs sont déja dans ses Mémoires, auxquels, si le sujet paroît intéressant, on pourra avoir recours. J'ai conservé le second Volume, & dans la *Vie de Zoroastre*, je ne suis, comme je l'ai déja dit*, que l'écho des Grecs, des Latins & des Orientaux.

Pour avancer la publication de l'Ouvrage, j'ai abrégé les Notes, & fait un seul Tome (le second) des Volumes III & IV; & il est aisé de voir que dans l'*Exposition des cérémonies*, & même dans le *Précis raisonné du Systême Théologique, Cérémonial & Moral de Zoroastre*, que j'ai cru propre à terminer l'Ouvrage, comme en étant le résumé; il est aisé de voir que dans ces deux morceaux je ne suis qu'un Historien de faits, de dogmes, de pratiques, d'idées.

Je ne dirai rien de l'Introduction qui forme la premiere Partie du premier Tome. Le *Voyage* pourra paroître aux yeux des Sçavants déplacé & quelquefois minutieux; les Curieux n'y trouveront peut-être pas ce que l'annonce sembloit leur promettre. Je passe condamnation sur tous les Jugemens qu'on pourra en porter. C'est un hors-d'œuvre que je puis avoir tort de risquer, & auquel je ne tiens pas plus, qu'un Voyageur par goût, aux lieux par lesquels il passe. J'en dis autant de la *Vie de Zoroastre*, de l'*Exposition des Usages des Parses* & du *Précis* qui la termine. Ce que j'offre proprement au Public, c'est la Traduction du *Zend-Avesta*, du *Boun-déhesch*, des *Vocabulaires*; & pour peu qu'on jette les yeux dessus, on verra que je n'ai épargné, ni soins ni peines, pour la rendre exacte. Les renvois indiqués aux marges, montrent que j'ai comparé tous les endroits qui semblent avoir quelque rapport pour les choses ou pour les expressions. J'ai de plus consulté les Traductions & les Commentaires Pehlvis & Indous, les *Ravaëts*, les autres Livres des Parses écrits en Persan Moderne, & leurs Usages actuels.

J'ai traduit le *Vendidad* sur cinq Manuscrits; l'*Izeschné* & le *Vispéred*, sur quatre; les *Néaeschs*, *Afergans* & plusieurs *Ieschts*, sur trois; les autres *Ieschts*, sur deux. La Traduction présente les Textes, exactement tels

qu'ils sont, & selon l'ordre qu'ils suivent dans les Livres *Sâdés*.

Je commence par le *Vendidad*, que je donne séparément, quoiqu'il fasse partie du *Vendidad-Sâdé*; parce que, selon les Parses, c'est le seul des Ouvrages de Zoroastre qui soit resté entier, & qu'on le trouve séparé de l'*Izeschné* & du *Vispéred*, dans les *Vendidads Zends & Pehlvis*.

La Traduction du *Vendidad* est suivie de celle de l'*Izeschné* & du *Vispered* mêlés ensemble [1]. Dans les Manuscrits qui présentent ces Ouvrages traduits en Pehlvi ou en Samskretan, on les trouve séparés l'un de l'autre. Deux raisons m'engagent à les donner tels qu'ils sont dans le *Vendidad Sâdé*. 1°. Ce dernier ouvrage est moins rare que les Livres Pehlvis ou Samskretans, dans lesquels l'*Izeschné* & le *Vispered* se trouvent séparés. 2°. Une Table des Chapitres les fera lire aisément de suite, & rétablira par conséquent l'ordre des Matieres, si l'on trouve que la distribution que j'adopte l'interrompe: au lieu que, si ces Ouvrages étoient donnés séparément, celui qui, à l'aide de la Traduction, voudroit lire l'Original dans le *Vendidad Sâdé*, auroit de la peine à l'y retrouver. De plus les morceaux correspondans de ces deux Ouvrages ont ordinairement du rapport; & c'est peut-être ce qui aura porté à les mêler ensemble.

Tous les autres Ouvrages Zends, à l'exception du *Si-rouzé*, sont compris, comme dans l'Original, sous le titre des *Ieschts Sâdés*. Ce Livre renferme encore beaucoup de Prieres écrites en Pehlvi ou en Parsi avec les caracteres Zends. J'ai cru devoir en donner aussi la traduction, mais en caracteres italiques, pour que l'œil pût distinguer aisément ce qui est traduit sur le Zend, de ce qui l'est sur le Pehlvi ou sur le Parsi.

L'explication des Cérémonies que le Prêtre doit observer en récitant les Livres Zends, est écrite en Indien du Guzarate, avec les caracteres Samskretans, ou en Parsi, avec

[1] A peu-près comme les morceaux des Livres des Prophetes, que les Juifs nomment *Haphtarot*, & qui se lisent de tems immémorial dans les Synagogues aprés le Pentateuque. Buxtorf. *Syn. Judaïc.* cap. 16. p. 329. edit. 1661.

les Lettres Zendes. Pour mieux distinguer cette explication du Texte même, je l'ai écrite en Lettres italiques, & placée comme la *Rubrique* dans nos Livres d'Eglise : ainsi tout ce qui paroît en italique est traduit du Pehlvi ou du Parsi, ou de l'Indien.

J'ai renfermé, autant qu'il m'a été possible, entre deux crochets, ce que j'ai été obligé d'ajouter au Texte & à l'explication des cérémonies, pour en rendre le sens plus clair; & j'ai renvoyé en notte l'explication des endroits qui m'ont paru demander de plus grands détails.

Tel est l'Ouvrage que je présente au Public. Etant le premier & le seul en Europe qui entende le *Zend* & le *Pehlvi*, j'ai cru que ce mérite (si c'en est un) demandoit de moi une exactitude plus scrupuleuse. Je l'ai portée au point de ne pas même redouter la revision des Parses de l'Inde ou du Kirman. Mais plus convaincu que personne de la foiblesse de l'esprit humain & en particulier de l'insuffisance de mes lumieres, pour mettre le Lecteur en état de retrouver ma traduction dans les Manuscrits déposés à la Bibliotheque du Roi, & lui fournir le moyen de la comparer avec les Textes, de la corriger sur ces Originaux, j'ai fait à ces Manuscrits des Tables des Livres, Sections, des Chapitres mêmes, & marqué aux Sommaires qui commencent la seconde Partie de ce premier Volume, la page correspondante des deux principaux Manuscrits, le *Vendidad-Sâdé* & les *Ieschts-Sâdés*; j'ai de plus donné dans les Notices qui précedent les Sommaires, les premiers & les derniers mots des Manuscrits & des principaux Traités qu'ils renferment en caracteres Européens, pour qu'on pût surement en faire demander des copies en Perse ou dans l'Inde.

L'amour de la vérité ennoblit & fait goûter le travail le plus insipide : j'ose dire que c'est le seul mobile qui m'ait conduit dans celui-ci; & je compte, après cet exposé fidele, qu'on me passera la dureté de style & les tours forcés que je n'aurois pu éviter dans les Traductions, qu'aux dépens de l'Original. Ceux qui connoissent le génie Oriental, ne croiroient pas à Zoroastre, s'il parloit trop bien François.

V. Je me suis engagé au commencement de cette Introduction, à faire voir que M. Hyde ne sçavoit, ni le Zend, ni le Pehlvi. C'est de l'*Ouvrage* même de ce Sçavant *sur la Religion des Perses* & du *Recueil de ses Dissertations*, que l'on vient de donner en Angleterre [1], que je tirerai les preuves de ce que j'ai avancé.

Ci-d. p. iv. not. 1.

Mais avant que de commencer cette discussion désagréable, je déclare que mon dessein n'est pas de rien dire qui puisse nuire à la réputation que les Ouvrages de ce Docteur lui ont justement acquise. Il avoit assez de parties d'ailleurs, & pouvoit très-bien ne pas entendre deux Langues mortes, sans qu'on eût pour cela raison de méconnoître la profondeur de son sçavoir dans les Antiquités Orientales. Je ne m'attacherai pas non plus à relever toutes les fautes que j'ai remarquées dans l'*Histoire de la Religion des Perses*. Quel est Ouvrage qui n'en ait pas, sur-tout, quand il est question de défricher une terre, de frayer une route nouvelle, comme a fait le Sçavant Anglois?

Mon objet unique est de m'assurer un bien (si ç'en est un) que je crois m'appartenir en propre, à l'exclusion de tous ceux que l'on croiroit y avoir des prétentions. Le projet n'est pas trop modeste: mais ce que je soutiens est vrai; & je me trouve dans des circonstances qui m'obligent de m'exprimer nettement, aux risques d'encourir la honte de la vanité.

J'avouerai encore qu'en soi, il est fort indifférent que ce soit tel ou tel qui ait fait telle découverte. Le Public aime à jouir sans trop prendre garde à la main qui l'enrichit. Cette raison m'engage à être le plus court qu'il me sera possible dans une discussion qui d'ailleurs n'est pas de mon goût.

Je prouverai contre ce qu'on a dit de M. Hyde, que ce

[1] Voici le titre de ce Recueil : *Syntagma Dissertationum quas olim Auctor Doctissimus T. Hyde S. T. P. separatim edidit. Accesserunt nonnulla ejusdem opuscula hactenus inedita, necnon de ejus vitâ scriptis que Prolegomena ; cum Appendice de linguâ Sinensi, aliis quæ Linguis Orientalibus ; unà cum quam plurimis Tabulis æneis quibus earum caracteres exhibentur. Omnia diligenter recognita à Gregorio Sharp &c. Oxonii 1767. 2 vol. in-4°.*

Sçavant

n'entendoit ni le Zend ni le Pehlvi ; & contre ce qu'on a avancé de M. Otter, que je suis le premier en France, qui aye songé à traduire les Livres de Zoroastre, à les apporter en Europe, & qui aye exécuté ce projet.

§ I.

Indépendamment de ce que M. Hyde semble dire de lui-même, dans son *Histoire de la Religion des Perses*, ce qui jusqu'ici a le plus contribué à lui faire attribuer la connoissance de l'ancien Persan, ce sont les phrases en caracteres anciens qu'il a répandues dans son Ouvrage ; on a cru qu'elles étoient aussi dans une Langue ancienne : mais, je suis obligé de le dire, ce n'est (à quelques mots près dont il a trouvé le sens dans le *Farhang Djehanguiri*) que du Persan moderne, revêtu de Caracteres Zends. Pour prouver ce que j'avance, je vais donner la Lecture de ces phrases en caracteres Européens : les personnes qui entendent le Persan moderne, les traduiront sur-le-champ sans difficulté.

Phrases en caracteres Zends qui se trouvent dans l'Histoire de la Religion des Perses. Edit. 1760.

P. 14. *Bé nanmé Iezdan bakhschâeschguer dâdâr.*

In nomine Dei clementis, justissimi.

C'est une formule Persanne que les Parses mettent à la tête de tous leurs Livres, comme les Arabes, leur *Bism Illah arrahman arrahim.*

P. 17. *Ké bar Zeratoscht amad iekin.*
Behin az hama dinha ast in.
Hoc enim ad Zerâtuscht venit pro certo,
Istam esse omnium Religionum optimam.

Ce *Beit* est tiré de la premiere *Porte* du *Sad der*, Poëme Persan.

Voy. les Mss. Zends Pehlvis & Pers. de la Biblioth. du Roi. n°. XIII. 7. p. 228. lig. 3.

P. 18. *Nomaïand an beman ta schak zeguehan*
Konam dour o hadiram (lisez, *peziram*) *din Iezdan*
Hami khaham ke z'an borhan nomaïand
Hakikat bar hama guehan nomaïand.

Id (illam Legem) mihi ostendant, ut dubia è Mundo
Procul arceam, & Dei Religionem amplectar.
Cupio ut mihi de eâ demonstrationem ostendant,
Veritatem toti Mundo demonstrent.

Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Biblioth. du Roi. n°. XIII. 2. p. 78. lig. 14.

Ces deux *Beits* sont tirés du commencement du *Viraf-namah*, Poëme Persan; aussi bien que le *Beit* suivant, qui se trouve à la fin du même Poëme.

Ibid. p. 135. lig. 5.

P. 18. *Hama bar rahé Zeretoschte Speteman.*
Hami rastand (bar) dine mazdeieznan.

Omnes in via Zerâtuscht Sphitaman
Iverunt in Religione τȢ (il falloit dire τῶν) *Mazdiysenân.*

Id. n°. III. p. 403. lig. 7, 8. Ci ap. T. II. p. 99.

P. 77. *Tchoun zer revan padeschah baromand bed.*
Sicut Zer revan Rex fœcundi estote.

M. Hyde donne ces paroles Persannes comme tirées d'un Livre Zend, & confond les phrases, en joignant l'attribut de l'une avec le sujet de l'autre.

Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. n°. XIII. 2. p. 81. l. 8.

P. 100. *Besate naghz goherbast asgandand*
Bekhor o ater az har sou paragandand.
Stragula pulchra, margaritis intertexta straverunt;
Suffitus & odores quà quà versus sparserunt.

Tiré du *Viraf-namah.*

Id. n°. III. p. 295. lig. 18.

P. 137. *Neaesch Ardeïsour. Laudatio* τῶ *Ardisûr.*

M. Hyde traduit *Neaesch* par *laudatio*, d'après les Dictionnaires Persans.

Ibid. Vadé avi Ardoisour.
Rivos aquarum Arduisûr det.

Ibid. p. 401. lig. 8. Ci ap. T. II. p. 97.

Ces paroles Parsies sont tirées du *Nekah*. *Vadé* ou *avadé*, signifie *abondant*, *fécond*, & non pas *ruisseau*.

P. 138. *Bé gueti ab ô atesch tchoun beischtand.*
Bedan padasch eknoun dar beheschtand.

In hoc mundo cùm Aquam & Ignem bene curassent,

Ideò pro mercede jam in Paradiso sunt.

Tiré du *Viraf-namah*. Dans le premier vers, *ïeschtand*, mot formé du Zend, désigne un culte Religieux, & est mal rendu par *curassent*. Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. n°. XIII 2. p. 94. l. 18.

P. 163. *Gahânbarha* : ce nom est Persan; en Zend c'est *Rethvanm*. Id. 7. p. 232. lig. 10. Ci-ap. 2e part. p. 80. not. 3.

P. 166. *Gah Haouené gah Rapitevan*
Gah Oziren, gah Evesrouthrem, gah Oschehen. Mss. Zends, Pehlv. & Pers. de la Biblioth. du Roi. n°. III. p. 408-417. Ci-ap. T. II. p. 103-111.

M. Hyde ignoroit que ces cinq noms désignassent les cinq parties du jour.

On peut consulter sur les noms des bons & des mauvais Génies qu'il donne aux P. 175-180, le *Mémoire sur le passage de Plutarque &c.* dans le trente-quatrieme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles Letttres, pages 413-415.

Les noms des mois, qui paroissent à la P. 188, sont tels qu'on les trouve dans les Livres Persans, ainsi que ceux des cinq jours ajoutés aux 360 de l'année (p. 19.); & les trente jours du mois (*ibid.* & 192 193). Ce Docteur ajoute (p. 193) une réflexion qui montre qu'il ignoroit les racines de tous ces mots. Les *Parses*, dit-il, *sont portés à prononcer* p *au lieu de* b, *en conséquence ils écrivent...*, *Deypâdur*, *Deypâhmihr*, *au lieu de Deybâdur...; ce qu'il ne faut pas imiter*. Il n'auroit pas fait cette Observation, s'il eût sçu que, dans ces deux mots, le *pa* vient du Pehlvi *pavan* : ainsi de *Din pavan Atoun*, s'est formé *Dée péh Ader* (*Deypâdur*).

P. 304, *Tchoun Goschtasp schâh zourmand bed.*
Sicut Rex Gushtasp fortes estote. Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl du Roi n°. III. p. 403. l. 1, 2. Ci-ap. T. II. p. 99.

M. Hyde donne ces paroles comme tirées d'un Livre Zend, & confond les phrases de l'Original.

On peut consulter, sur les mots de la p. 313, *Zerethoschtresch*, *Zerethoschtre*, *Zerethoschtro*, la *Vie de Zoroastre*, ci-après, 2e. Partie, page 3.

P. 330. *Tchoun Zerethoschtré namdar bed.*
Sicut Zarathushtra celebris nominis estote. Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 400. lig. 19 20. Ci-ap. T. II. p. 97.

M. Hyde donne ces paroles Persannes, comme tirées

du *Zend-Avesta*, ainsi que les suivantes, où il confond les phrases de l'Original.

Mss Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 403. lig. 7. Ci-ap. T. II. p. 99.

P. 330. *Tchoun Zerethoschtré der zivaschné bed,*
Sicut Zaratushtrâ longævi estote.

Je ne répéterai pas ici, sur les douze mots de la p. 437, ce que j'ai dit de M. Hyde dans mon premier *Mémoire sur les anciennes Langues de la Perse*. J'ai montré dans cette Dissertation, que ce Docteur s'étoit trompé sur deux points essentiels : 1o. » en donnant le nom de Pehlvi à la Langue » de l'*Avesta*, tandis que c'est un idiôme différent ; 2o. en » croyant entendre la Langue des Ouvrages de Zoroastre, » parce qu'il avoit trouvé dans le *Farhang Djehanguiri*, » l'explication de plusieurs mots anciens «.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 348-353. Ibid. p. 351.

La seconde preuve que M. Hyde n'entendoit pas l'ancien Persan, se tire de ce que, quand il veut traduire quelque mot vraiment Zend, & que les Parses de l'Inde ne viennent pas à son secours, il se trompe, ou ne donne que le sens que lui a fourni le *Farhang Djehanguiri*. On trouvera plusieurs fautes de ce genre dans la Dissertation que je viens de citer, à la fin du *Mémoire sur le Passage de Plutarque*, & à la fin de la seconde Partie du *Mémoire sur l'Authenticité des Livres Zends*. On verra même dans ce dernier morceau, que M. Hyde n'a pas toujours pris le sens du *Farhang Djehanguiri*; trésor où il a puisé presque toute sa science sur les Parses.

Dans le Journ. des Sçav. 1769. Juin prem. vol.

Ce Docteur a fait dans la Traduction du *Sadder*, une faute considérable, que je crois devoir relever parce qu'elle vient de ce qu'il n'avoit pas appris la Religion des Parses dans les sources, & sur-tout de ce qu'il ne sçavoit pas leurs anciennes Langues. La cinquieme *Porte* de cet Ouvrage traite, dans la Traduction de M. Hyde, de l'obligation de faire l'aumône; & cependant l'Original Persan n'en dit pas le mot. Ce Docteur croyoit que ces expressions, *No zoudi hardan* (*faire le No zoudi*), avoient rapport à l'aumône; il les traduit en conséquence par *præstare eleemosinam*: & ignorant de même ce que c'est que le *Guetikherid*, il rend ces deux mots par, *facere hujus Mundi emp-*

Hist. Rel. vet. des Perses, p. 451. Mss. Zends Pehlv. Pers. de la Bibl. du Roi. n°. XIII 7. pag. 231. l. 6. 12. Ci-ap. T. II. p. 553.

tionem; ce qu'il présente comme un des fruits de l'aumône. On voit par-là, que souvent, pour bien entendre des Livres écrits d'ailleurs dans une Langue que l'on sçait, il faut encore être au fait de la matiere qui est traitée dans ces Livres.

J'ajoute à ces remarques trois exemples des erreurs où M. Hyde est tombé, quand il a voulu traduire de lui-même des expressions Zendes.

Ce Docteur, p. 18, s'exprime ainsi : *Mazdiyâsenan est eorum* (*Persarum*) *Codex sacer Verbi Dei* (*Sc. Zeratushti scripta*), *ut quando nos Scripturam Sacram, aut Bibliorum Codicem nominamus* : il répete la même chose à la p. 345. *Mazdeiesnan* est le nom des *Serviteurs de Dieu*, des Parses, & non celui d'un Livre. Ci-ap. 2e. part. p. 88. not. 2.

A la p. 239, M. Hyde se donne beaucoup de peine pour trouver dans le Persan moderne, l'étymologie du mot *Farvardin*. Certainement s'il eût sçu le Zend, s'il eut pu lire les Livres Zends qu'il avoit entre les mains, il auroit vu que ce mot signifie les *Feroüers* (*les ames*) *de la Loi* : ce qu'il ajoute à la p. 240 le mettoit sur la voie ; *iste Angelus*, dit-il, *creditur præ esse animabus quæ in Paradiso*. Ibid. p. 83. not. 6.

Ce Sçavant ne consulte de même (p. 160.) que le Persan moderne sur l'étymologie du nom d'Ahriman. La Lecture des Livres Zends auroit dû lui apprendre que ce nom est une abréviation d'*Enghré meniosch*, qui paroît souvent dans l'*Izeschné*. Ibid. p. 81. not. 1. & p. 155. &c.

Une derniere preuve que M. Hyde ne sçavoit pas le Zend, c'est qu'il avoit des Livres écrits dans cette Langue, & que cependant il n'en fait aucun usage dans son Ouvrage, qu'il n'en cite aucun passage.

Par exemple, dans les chap. VI & VIII, p. 135-148-159, ne devoit-il pas produire des Textes du *Néaesch* du feu, & de celui d'*Ardouisour*, pour établir la Nature du Culte que les Parses rendent au feu & à l'eau ? Pourquoi dans les chapitres IX & XXII, lorsqu'il parle des Principes des êtres reconnus par les Parses, ne fait-il aucun usage des Livres Zends ? Cependant le *Tems sans bornes* (*Zeroüané akerené*), est nommé dans le *Néaesch du Soleil*. Mss. Zends Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. n°. III. p. 284. lig. 18. Ci-ap. T. II. p. 10.

Il est donc démontré par les différentes preuves que je viens de développer (un plus grand nombre marqueroit

une ſorte d'acharnement), il eſt démontré que M. Hyde ne ſçavoit, ni le Zend, ni le Pehlvi. Alors, dira-t-on, comment entendre ce qu'il avance dans ſon Ouvrage ? *Nos itaque*, dit ce Docteur, p. 24, 25, *abſtruſiores res, ex obſcuris ſuis latebris, ſedulâ diligentiâ & diſpectione eruendo, genuinis ipſis Veterum Perſarum Monumentis præcipuè freti ſumus, ex eorum mente & tenore in ſequentibus dicturi, inde eliciendo quantùm de vetere Perſiſmo & eorum Magiſmo impræſentiarum ſitienti animo ſufficiat, donec* IPSISSIMA ZOROASTRIS SCRIPTA (*quantivis certè redimenda*) *publici juris fortè facta fuerint, ſi modò Bonarum Litterarum Fautoribus tale quid Sumptibus ſuis procurare & promovere videbitur : ut illam Antiquitatum partem, nondum tentatam, & hactenus inexploratam nobis tandem ſcrutari & rimari liceat. Et ſanè, (niſi ſurdeſcat ævum) ſi aliquid hujus generis præſtandum ſperetur, oporteret, ut jam ſtatim ſuppeditatis neceſſariis ſumptibus (ſine quibus id nunquam fieri poterit) mox inchoetur & acceleretur biennalis opera præparatoria, quæ ad res ex Oriente coëmendas requiretur; ut (ſi interim ex Oriente comparari potuerint) quam primum Prælum ab hoc opere vacaverit, immediatè aggrediamur alterum illud typis mandare : ne fortè aliàs dum moras trahimus, cito pede prætereunte ætate, planè excidat illud deſignatum & hactenus deſideratum opus (quale eſſe* ZOROASTRIANORUM EDITIO), *antequam ad optatam finem perducatur. Ego ex meâ parte paratus ſum ſuſcipere laborem.....*

Les paroles du Docteur Anglois me paroiſſent inſinuer le contraire de ce que l'on en a conclu juſqu'ici : s'il entendoit l'*Izeſchné* & les *Néaeſchs*, pourquoi ne les donnoit-il pas ſimplément au Public, au lieu de mettre à contribution les Protecteurs des Lettres? Comme il avoit une Traduction Perſanne du *Sad der* & du *Viraf namah*, il comptoit vrai-ſemblablement qu'on trouveroit de même en Orient des Traductions des Livres Zends, ou des Dictionnaires plus étendus que le *Djehanguiri*; & c'étoit pour l'acquiſition de ces ſecours, qui lui étoient abſolument néceſſaires, qu'il demandoit du tems & des fonds; c'étoit pour engager les curieux à lui fournir ces fonds, qu'il faiſoit entrevoir des eſpérances, qu'il donnoit même des aſſurances

auxquelles il ne pouvoit satisfaire sans des connoissances qu'il n'avoit pas encore acquises. Le Public n'a pas répondu à ses desirs; ainsi on doit conclure que l'Ouvrage qu'il annonce; n'a pas été commencé : & c'est ce qui est confirmé par l'examen du *Recueil des Dissertations de ce Docteur*, qui vient de paroître en Angleterre.

Le premier Volume de ce Recueil ne renferme que des morceaux qui ont déja paru; sçavoir, les *Tables Astronomiques d'Oulough beigue*, & l'*Itinera Mundi*, avec les Traités qui les accompagnent dans la premiere Édition, & quelques augmentations au Commentaire sur les Tables d'Oulough beigue. Ces Ouvrages sont précédés de *Prolegomenes* qui présentent la Vie de M. Hyde, & parlent de ses différens Ouvrages.

Lorsque l'Éditeur en est à 1700, année où parut l'*Histoire de la Religion des Perses*, il ne dit pas un mot du *Zend*, des anciens Livres des Parses, de la connoissance que le Docteur Anglois est supposé avoir eue de ces Livres, de la Traduction que l'on veut qu'il en eût faite. Il se contente de prendre (& avec raison) la défense du systême de ce Sçavant sur la nature du Culte des Élémens chez les Perses. *Prolegom. p. xxvj-xxviij*

Plus bas, il rapporte une Lettre de M. Hyde écrite le 15 Juin 1701, à M. Wanley Garde de la Bibliotheque Hansloanienne. Dans cette Lettre, le Docteur Anglois parlant à son ami de l'*Histoire naturelle* de l'Égypte, faite il y a plus de cinq cents ans par Abdullatif, lui marque, qu'après avoir passé près d'une année à la traduire, il est résolu d'employer celles qui peuvent lui rester, à quelques Notes sur la Bible, qui doivent renfermer l'Histoire des Rois de Perse dont l'Écriture fait mention. La Traduction de cet Ouvrage (d'Abdullatif), dit-il, *took me up the best part of a year, and the correcting at the press, and adding some notes, will be the best part of another year; and therefore y am disposed rather to burn it than throw away ani more time about it, being desirous to spend the little remender of my time upon some Biblical notes, comprehending therein the History of the Kings of Persia so far as they are concerned in Scripture, or perhaps the end of the Empire : and this i think, will be work enough* *p. xxx, xxxj.*

for me, if i had more time than i can justly hope for.

Ces paroles prouvent que M. Hyde ne traduisoit pas alors les Livres Zends qu'il possedoit, ni les autres Ouvrages qui forment le *Zend-Avesta.* Elles nous apprennent encore qu'il venoit de passer près d'une année sur l'*Histoire naturelle* d'Abdullatif.

Prolegom. p. xxxij. Au mois d'Avril de la même année 1701, se sentant affoibli, il quitta la place de Garde de la Bibliotheque Bodleïenne, & mourut de maladie le 18 Février 1702, âgé de soixante-sept ans.

Ces dates prouvent clairement que ce Docteur n'a point traduit, qu'il n'a pas pu traduire les Livres Zends, depuis la publication de son *Histoire de la Religion des Perses*: d'un autre côté, j'ai montré, par cet Ouvrage même, qu'il ne les avoit pas traduits, avant que de le donner; & en effet le catalogue de ses Manuscrits ne fait aucune mention d'une pareille Traduction.

p. xxxij-xxxiv *En ergo*, dit l'Éditeur du Recueil, *Operum quæ moliebatur Catalogum ab Antonio a Wood* (*in Athen. Oxoniens.*) *sic descriptum.* Ce Catalogue, inséré encore dans le Dictionnaire de Chauffepié, renferme trente-trois articles, dont les 16, 19 & 20, ont rapport aux Perses.

Art. XVI. *Historia Regum Persiæ ex ipsorum Monumentis & Authoribus extracta*, in-4°. C'est vrai-semblablement de ce morceau, fait sur des Livres Persans modernes que devoient être tirées les Notes dont ce Docteur parloit à M. Wanley.

Art. XIX. *Zoroastris Perso-Medi opera omnia Mathematico-Medico-Physico Theologica, Persicè & Latinè*, *in-fol.*

Art. XX. *Liber Erdaviraf-namah, Persicè & Latinè*, *in-4°.*

Hist. Rel. vet. Pers. Præf. Edit. 1760. Les Manuscrits de M. Hyde sont annoncés comme étant au *Musæum* de Londres : ces Manuscrits ne font aucune mention de la Traduction de l'*Izeschné* ni de celle des *Néaeschs*; Livres Zends que possédoit le Docteur Anglois; quoique celle du *Viraf namah*, Poëme Persan, y soit nommée. D'un autre côté, le *Vendidad-Sâdé* n'a été apporté en Angleterre qu'en 1723; & le Volume des *Ieschts-Sâdés*,

Sâdés, que depuis cette époque par M. Fraser. M. Hyde n'a donc pu avoir connoissance de ces deux derniers Manuscrits Zends.

D'après ces Observations, je soutiens que le Manuscrit, No. XIX, ne renferme aucune Traduction des Livres Zends; que c'est un Ouvrage fait sur des Livres Persans modernes: & si, en l'annonçant ainsi dans un Catalogue, les Anglois ont voulu donner à entendre que M. Hyde, leur Compatriote, avoit traduit les Ouvrages Originaux de Zoroastre, sans manquer à la reconnoissance que je dois à une Nation qui m'a rendu des services essentiels, je les somme de produire ce Manuscrit, ou du moins de dire nettement & en détail ce qu'il contient.

Le second Volume du *Recueil des Dissertations &c.* renferme, 1°. le *Schahi ludium*; 2°. le *Nerdi ludium*; 3°. une édition plus exacte de la Lettre de M. Hyde à Edouard Bernard *sur les Mesures, & sur les Poids de la Chine*: ces trois Ouvrages ont déja paru. 4°. *Specimen mor nevochim Maimon. Arab. & Lat. cum notis* (p. 435-438). 5°. *Specimen Hist. Timur. Arab. Pers. & Lat.* (p. 440-443). 6°. *Specimen Cantici primi Poetæ Haphez. Pers. & Lat. cum notis* (p. 447-448). 7°. *un Discours sur l'ancienneté, l'excellence & l'utilité de la Langue Arabe, prononcé le* 18 *Mars* 1691 (p. 451-459).

Ce Discours, qui est fort au-dessous de la réputation de M. Hyde, est suivi d'un Recueil de Lettres d'Olearius, de Boyle, d'Hermannus, de Gronovius & de quelques autres Sçavants à ce Docteur (p. 463-503). Personne dans ces Lettres ne lui fait compliment sur sa science dans le Zend, ni ne l'engage à traduire les Ouvrages de Zoroastre, qu'il est censé posséder.

Ce Volume est terminé par un *Appendix* (p. 507-530) de l'Editeur qui traite très-sommairement & d'une maniere peu satisfaisante, de la Langue Chinoise, & de plusieurs autres Langues de l'Orient: cet *Appendix* est suivi de seize Planches, dont le plus grand nombre a déja paru.

Le mérite de ces deux Volumes est de présenter en beau papier & en beaux caracteres des Ouvrages de M.

Hyde, aſſez difficiles à trouver ; de faire corps avec l'*Hiſtoire de la Religion des Perſes* : & il réſulte de l'extrait que je viens d'en donner, qu'il n'y a parmi les Ouvrages manuſcrits ou imprimés de M. Hyde, aucun morceau de traduit du *Zend* ni du *Pehlvi*, aucun morceau qui ait rapport à ces Langues & aux originaux de Zoroaſtre.

Mais l'Angleterre poſſede du moins depuis long-tems pluſieurs Livres Zends, & c'eſt à un de ſes premiers Sçavants que l'Europe doit une connoiſſance plus exacte de l'Hiſtoire & de la Religion des Perſes. En France les Ouvrages de Zoroaſtre ont paru pour la premiere fois en 1762, & je ſuis le premier (de pareilles aſſertions coûtent à la nature) qui les aye traduits, qui aye penſé à les traduire : c'eſt ce que je vais prouver, contre ce qu'on a dit de M. Otter dans le *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, Edit. 1760. T. II. p. 998.

§ II.

Voy. le Journ. des Sçavants 1770. Juin 1 vol. in-4°. p. 366-368.

Le Livre qu'on lui attribue (*à Zoroaſtre*), dit M. l'Abbé Ladvocat, Auteur du *Dictionnaire Hiſtorique &c. eſt un in-folio qui ſe trouve en Manuſcrit dans la Bibliotheque du Roi. Feu M. Otter en avoit commencé la traduction : mais il y trouva tant de Fables qu'il abandonna ſon projet.*

Juſqu'ici je n'avois pas cru devoir relever cet anecdote, avancée ſans preuves, comme le ſont pour l'ordinaire celles qui rempliſſent des Dictionnaires abrégés, tels que celui du Bibliothécaire de Sorbonne. C'eſt une choſe avouée que cet Écrivain, peu ſcrupuleux ſur la certitude des faits qui pouvoient figurer dans ſon Ouvrage, ſe donnoit rarement la peine de remonter aux ſources. D'ailleurs, les circonſtances dans leſquelles il avoit jugé à propos de publier l'anecdote dont il s'agit pouvoient faire naître des ſoupçons, ſur leſquels je croyois devoir garder le ſilence, ne penſant pas qu'une pareille retenue pût accréditer un fait notoirement faux. Voici en peu de mots ce dont il eſt queſtion.

L'anecdote rapportée dans l'Édition du *Dictionnaire Hiſtorique-Portatif*, donnée en 1760, n'eſt pas dans celle de 1752. J'eus l'honneur de voir pluſieurs fois M. l'Abbé

Ladvocat, au commencement de 1754 : je lui parlai du Voyage que je comptois faire dans l'Inde; il me montra les *Mémoires des Missionnaires Danois de Tranquebar*, & ne m'ouvrit pas la bouche du fait en question. Je pars de Paris au commencement de Novembre; le Vaisseau sur lequel je m'embarque, met à la voile le 24 Février 1755; & le trait qui regarde M. Otter ne se trouve pas non plus dans l'Édition du *Dictionnaire Historique-Portatif*, qui parut cette année.

Le 4 Avril 1759, j'annonce de Surate, par Moka & par Bassora, à M. le Comte de Caylus & à M. l'Abbé Barthelémy, que j'ai commencé la Traduction des Livres Zends, & que celle du premier *Fargard* du *Vendidad* est achevée. Mes Lettres arrivent vraisemblablement en France sur la fin de la même année; & M. le Comte de Caylus, toujours occupé du progrès des connoissances humaines, me marque *que la Traduction de ce singulier Ouvrage suffira pour illustrer mon Voyage dans l'Europe, le rendre célebre; & pourra même compenser en quelque façon, les peines, les dangers & les fatigues que j'aurai essuyées.* Ci-d. p. ccccxxxix. not. 1.

La Lettre de ce Sçavant est datée du 10 Mars 1760; & quelques mois après (l'Approbation du *Dictionnaire Historique &c.* Edit. 1760, est du premier Juin) M. l'Abbé Ladvocat, par une simple addition faite à l'article *Zoroastre* de l'Édition 1755, apprend au Public que l'Ouvrage attribué à ce Législateur est à Paris à la Bibliothéque du Roi, & qu'un Voyageur habile dans les Langues Orientales, & qui a séjourné plusieurs années dans le Levant, M. Otter, en a commencé la Traduction, & l'a discontinuée, à cause des Fables qu'il y a trouvées.

Quoique ce procédé présente quelque chose de louche, j'étois résolu de n'en point parler : mais comme le fait qu'il tend à établir, a été rapporté en 1769, à-peu-près dans les termes du Bibliothécaire de Sorbonne, par les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique-Portatif*, imprimé à Amsterdam (Rouen) Tome 4, page 564; qu'il vient d'être répété en 1770, encore dans les termes de M. l'Abbé Ladvocat, par l'Auteur *de la Philosophie de*

la Nature, Tome I, page 112, note *a*; & que, selon la marche des Écrivains modernes, d'autres Auteurs pourroient copier ceux que je viens de citer, je me suis cru obligé d'insister d'abord sur les circonstances dans lesquelles le fait avancé dans le *Dictionnaire Historique &c.* a été publié, & de discuter ensuite le fait même avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Les preuves qui en démontrent la fausseté, ne laissent rien à desirer.

De retour de l'Inde en 1762, j'eus occasion de voir plusieurs fois M. l'Abbé Ladvocat. Un jour que je me trouvai à dîner avec lui chez feu M. Léonard de Malpeines, Conseiller au Châtelet, il fut beaucoup question de Zoroastre & des Livres Zends. M. de Guignes & M. l'Abbé Mignot, de l'Academie des Belles-Lettres, étoient du repas. On parla de la *Relation abrégée de mon Voyage*, qui venoit de paroître dans le Journal des Sçavants, avec la *Liste des Ouvrages de Zoroastre* que j'avois apportés de l'Inde. M. l'Abbé Ladvocat avoit lû ces deux pieces. De mon côté j'ignorois l'Addition qu'il avoit inserée dans l'Édition de son *Dictionnaire* de 1760; & quoique ma Relation & mes Discours la contredissent formellement, il n'avança absolument rien qui y eut rapport: jamais même les Sçavants que je viens de nommer, avant mon départ, ni depuis mon retour, ne l'ont entendu parler de cette anecdote. Ce silence fait voir que M. l'Abbé Ladvocat n'y tenoit pas beaucoup; & en effet il en est peu d'aussi visiblement fausses.

1°. Il est certain que le *Manuscrit in folio* dont parle le *Dictionnaire Historique-Portatif*, n'est pas maintenant à la Bibliotheque du Roi. Cette assertion est appuyée premierement sur l'examen que j'ai fait tant des Manuscrits Persans dont les notices se trouvent dans le Catalogue de cette Bibliotheque, que des Manuscrits Indiens & autres Manuscrits Orientaux qui y ont été déposés depuis l'impression du Catalogue; en second lieu, sur le témoignage de MM. Capperonnier & Bejot, Gardes des Livres imprimés & Manuscrits de la Bibliotheque du Roi, dont voici les Certificats.

Je soussigné, Garde des Manuscrits de la Bibliotheque

du Roi, certifie que les seuls Ouvrages connus sous le nom de Zoroastre, que possede maintenant la Bibliotheque du Roi, sont les Livres Zends & Pehlvis, qui y ont été déposés par M. Anquetil du Perron le 15 Mars 1762; & que je n'ai point ouï dire qu'on y en ait jamais vu d'autres, ni que M. Otter eût commencé la Traduction d'aucun ancien Manuscrit de ce genre. A Paris le 26 Avril 1770. Signé, *Bejot.*

J'atteste la même chose. A la Bibliotheque du Roi, ce 26 Avril 1770. Signé, *Capperonnnier.*

2°. Il suit encore de ces certificats, que du tems de M. Otter, il n'y avoit pas à la Bibliotheque du Roi de Manuscrit tel que celui qu'on suppose y avoir été. La Lettre que je vais citer, tirée des Manuscrits de M. Picques, prouve que long-tems auparavant, lors même que l'Angleterre possédoit l'*Izeschné* & les *Néaeschs*, il n'y avoit à Paris aucun Manuscrit de ce genre, aucun Ouvrage qui portât le nom de *Zoroastre*. M. Hyde avoit demandé au P. Le Quien s'il n'y auroit pas en France, quelqu'Ouvrage de *Zoroastre*. Ce Pere lui écrivant en Mai 1701, au sujet de son *Histoire de la Religion des Perses*, lui dit : *nullum Volumen Zoroastris seu Zerdust reperi, aut cujus scriptura ad specimen quod ad me misisti videatur accedere : nec in aliis Bibliothecis Urbis Parisiorum, temetsi locupletissimis extant aliqui.* Un Sçavant, comme le P. Le Quien, qui s'exprime aussi formellement, avoit certainement consulté la Bibliotheque du Roi. *Syntagma Dissert. Thom Hyde, T. II. p. 495.*

3°. M. Otter n'a jamais rien fait de relatif à l'ancienne Histoire des Perses, à leur Religion, ni commencé la Traduction d'aucun Ouvrage de Zoroastre. Ce que j'avance est fondé sur l'examen des Papiers de ce Voyageur, que j'ai fait à la Bibliotheque du Roi, en présence du Garde des Manuscrits; sur le témoignage des deux Gardes de ce Dépôt précieux, qui ont connu M. Otter, & dont l'un, M. Bejot, a revu avec lui les Notices des Manuscrits Persans du Catalogue; sur la lecture que j'ai faite de l'extrait du Mémoire de M. Otter sur la conquête de l'Afrique par les Mahométans, des Observations qui suivent cet extrait, de son Voyage imprimé quelque tems avant sa mort, en *Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXI. Hist. p. 111-136. Id. T. XXIII Hist. p. 305-307.*

1748, & de son éloge fait par M. de Bougainville, lequel détaille les Ouvrages qu'il avoit achevés, commencés, ou simplément projettés, mais qui, non plus que les morceaux précédens, ne fait aucune mention des Ouvrages de Zoroastre.

4°. Enfin M. Otter ne sçavoit pas l'ancien Persan, & n'a pu par conséquent commencer la Traduction des Ouvrages de Zoroastre. Ici j'en appelle à tous les Sçavants qui l'ont connu, qui ont entendu parler de lui; & je ne crains pas qu'aucun atteste le contraire de ce que j'avance. D'ailleurs ce qu'on a imprimé de ses Ouvrages, & ses Manuscrits conservés à la Bibliotheque du Roi [1], en démontrent la vérité: le nom du *Zend-Avesta* ne se trouve pas même dans son Voyage.

Ces quatre points établis d'une maniere incontestable, menent à la consequence suivante; sçavoir, que *les Livres Zends & Pehlvis, que j'ai déposés à la Bibliotheque du Roi, le 15 Mars 1762*, sont les *premiers*, les *seuls* Manuscrits de ce genre, les *seuls Ouvrages de Zoroastre*, qu'on y ait jamais vus; & que je suis le *premier* en France, qui aye pensé à enrichir ma Patrie de ces Ouvrages, à les traduire, comme je suis le *premier* en Europe qui aye appris les Langues dans lesquels ils sont écrits.

Je souhaite qu'en faveur de la vérité, on me passe l'*Egoïsme* indispensable dans un Journal où l'on parle presque toujours de soi, & dans une discussion où l'on défend en quelque sorte sa propre existence.

[1] Les Manuscrits de M. Otter, conservés à la Bibliotheque du Roi, renferment 1°. Un Discours sur la Langue Arabe, en Latin, 2°. Le brouillon de ses deux Mémoires sur les conquêtes des Mahométans en Afrique & en Espagne. 3°. Des Traditions des Mahométans sur les Prophetes, les Khalifes &c. 4°. Des fragmens du *Raoud eul akiour*, Recueil d'Histoires; 5°. Un Conte tiré du *Tarikh Ishaki*. 6°. Un abrégé de la traduction de l'Histoire des *Mahabarets*, morceau de Mythologie & d'ancienne Histoire Indienne. 7°. Quelques feuillets de son Voyage.

Fin du Discours préliminaire.

APPENDIX

§ I.

MONNOYES ET POIDS DE L'INDE.

MON dessein n'est point de donner ici un Traité des Poids & des Monnoyes de l'Indoustân. Je compte, lorsque mes occupations me le permettront, examiner avec soin les Monnoies Orientales que renferme le Cabinet des Médailles du Roi ; je joindrai à ces monnoyes celles que je me contente pour le présent de faire simplement connoître. Cela formera une Collection qui, accompagnée de Types gravés exactement, & de l'explication des Légendes, pourra completer ce qu'on trouve sur cette matiere dans différens Voyageurs.

Les principaux Ouvrages qui méritent d'être consultés à ce sujet, sont : le *Recueil des Voyages des Hollandois*, &c. Tom. 1, p. 403-451, 497-506. T. 3, p. 10-14. Le *Voyage des Indes* de Thévenot, p. 51-53. Le *Voyage d'Ovington*, trad. Fr. Tom. 1, p. 217-220. Hamilton, *A new Account of the East Indes*, à la fin du second vol. pag. 1-10 ; mais sur-tout les *Voyages de Tavernier*, Tom. 2, in-4°. p. 1-30.

En général, dans la Presqu'Isle de l'Inde, les grandes sommes se comptent par *Kourours*. Le *Kourour* est de cent *Laks*, le *lak* est de cent mille *Roupies* d'argent, & la *roupie* dans nos Comptoirs est évaluée à quarante-huit sols. Cette *roupie*, l'année qu'elle est frappée, se nomme *sikkah*, (c'est-à-dire *au coin* de l'année), & baisse dans le commerce l'année suivante, la troisieme, la quatriéme &c. quoiqu'elle n'ait rien perdu de sa valeur intrinséque : à Bengale, cela va de trois pour cent, à cinq &c. plus.

Communement le poids le plus considérable est le *Man* qui est égal à quarante *Seres* ; la *Sere* est de trente-cinq *Tolas*. On verra plus bas les Subdivisions de ces mesures.

Au Nord, la monnoie la plus considérable est la *Roupie*

d'or ; & au-dessous du vingtieme degré, sur-tout chez les Princes Indous, la *Pagode d'or* (la plus forte est de quatre roupies & demie d'argent) est ordinairement employée comme la plus haute monnoie.

Monnoyes & Poids de l'Inde.

La plus petite monnoie usitée aux deux Côtes, aux vingt-un & vingt-deuxieme degrés, vient de dehors, & présente une division de valeur considérable. A Bengale ce sont les *Coris*, petits coquillages apportés des Maldives, & dont quatre font un *Ganda*; vingt *Gandas* font un *Poni*; six *ponis*, un *Adana*; & selon la quantité de *coris*, apportée dans l'année, la *roupie* est de quarante ou quarante-huit *ponis*. A Surate, on se sert de petites *amandes* séches & ameres qui viennent de Bassora : en 1760, deux mille quatre cents faisoient la roupie.

La derniere division de la *roupie*, d'usage dans les marchés un peu considérables, est l'*Ana*, qui en est la seizieme partie : les autres, comme le *peça*, le *poni*, sont pour le détail. Le *peça* sert encore de poids; ainsi trente ou trente-deux *peças* font une *serre*.

Les *roupies* sont ordinairement rondes, & ont des Légendes Persannes, ainsi que les *demi-roupies* & les *quarts de roupie* : les Légendes Indoues sont pour les *pagodes* & les *Fanons*. On trouve malgré cela à l'Est du Gange, des *roupies* & des *demi-roupies* octogones, avec une légende Bengalie de chaque côté.

J'ai vu deux autres monnoies d'argent, rondes & fort minces, avec des caracteres Indous. La premiere, de six lignes de diametre, présentoit de chaque côté une espece de bâton de Commandement, entouré de points & de caracteres Marates. La seconde avoit quatre lignes & demie de diametre, avec un pareil bâton, des points, & quatre caracteres Marates; mais elle étoit frappée seulement d'un côté, & de maniere que les caracteres paroissoient de l'autre en bosse.

Après ces Observations générales, je passe au Monnoies que j'ai, ou rassemblées, ou simplement eu occasion de connoître dans le cours de mes Voyages. Les premieres sont celles dont on trouvera ici la forme & le poids : je les ai

j'ai remises à mon retour au Cabinet des Médailles du Roi. Ma collection seroit plus considérable, si l'avidité d'un de mes domestiques ne m'avoit pas privé à Surate, d'une partie des monnoyes que j'avois ramassées dans mes Voyages de Bengale à Pondichery & de Goa à Surate. *Monnoyes de l'Inde.*

La forme des Légendes que présentent les roupies est presque toujours la même : le nom de la Ville, celui du Prince, l'année de son regne & celle de l'Hégire, font toute la différence. La Roupie d'Ahmadabad servira de modele, & m'exemptera de traduire les autres.

D'un côté on lit : *Zarb Ahmadabad saneh 2 djolous meimanat manous* ; de l'autre, *sikkah mobarek padeschah ghazi Aalemguir 1169* (ces chifres sont à droite d'*Aalemguir*) : c'est-à-dire, *frappé à Ahmadabad, l'an 2 de l'heureuse installation, coin* (ou *empreinte*) *béni, du Roi victorieux Aalemguir* (*sani, l'an de l'Hégire*) 1169.

La maniere de lire les Légendes n'est pas uniforme : quelquefois on commence par la ligne d'en haut, mais plus communément par celle d'en bas.

A LA CÔTE DE COROMANDEL.

MONNOYES DE MADRAS.

Pagode d'or à l'étoile. Longueur, cinq lignes ; largeur, quatre lignes & demie ; épaisseur, une ligne ; poids, soixante-trois grains trois quarts. 1 = trois roupies & demie d'argent.

D'un côté est une étoile ; de l'autre, une figure de pagode, avec un bonnet semblable au chapiteau du Lingam *. ** Pl. IV. VI. M.*

Roupie d'argent d'Arcate, frappée sous Schah djehan. Diametre, huit lignes trois quarts ; épaisseur, une ligne un quart ; poids, trois gros moins un grain un quart. On lit dessus, d'un côté : *zarb Arkat saneh* (suit un épi ou une fleur) *djolous meimanat..* ; de l'autre côté, *sikkah... schah ghazi Schahdjehan.* Le reste des Lettres est coupé.

Double Ana d'argent. Diametre, cinq lignes ; épaisseur, une demi-ligne ; poids, vingt-sept grains trois quarts. Même Inscription qu'à la roupie : on lit d'un côté, *meimanat manous.*

Monnoyes de l'Inde.

Fanon d'argent. Diametre, quatre lignes & demie: épaisseur, presqu'une ligne; poids, trente-sept grains trois quarts.

D'un côté, figure pareille à celle de la pagode; de l'autre, deux portions de cercles qui se coupent.

Demi-fanon d'argent avec la même empreinte. Diametre, trois lignes un quart; épaisseur, une ligne deux tiers; poids, dix-huit grains & demi.

MONNOYES DE PONDICHERY.

Roupie d'argent au croissant, frappée l'an 5 d'Aalem guir sani. Diametre, dix lignes; épaisseur, une ligne; poids, trois gros. 1 = 7 fanons & demi d'argent = 2 lt 8 s.

On lit dessus, d'un côté: *zarb Arkat saneh* 5 (le croissant) *djolous meimanat manous*; de l'autre, *sikkah mobarek padeschah ghazi Aalemguir.*

Double fanon d'argent. Longueur, sept lignes; largeur, six lignes; épaisseur, une demi-ligne; poids, cinquante-huit grains.

D'un côté, est une couronne dont le haut est rempli d'étoiles; de l'autre, cinq fleurs de lis.

Fanon d'argent. Diametre, cinq lignes; épaisseur, deux tiers de ligne; poids, vingt-neuf grains.

Même empreinte; seulement des points au lieu d'étoiles.

Cache de cuivre rouge, dont seize au fanon, avec des fleurs de lis d'un côté, de l'autre, des caracteres Malabares.

Toutes les monnoyes de cuivre, dont il sera fait mention dans la suite, sont de cuivre rouge.

A LA CÔTE MALABARE.

MONNOYES DE TRAVANCOUR.

Point de Roupie particuliere.

Fanon d'or, rond. Diametre, trois lignes; épaisseur, un sixieme de ligne; poids, six grains & demi. 3 = 1 Roupie d'argent.

Des deux côtés vont des traits dont j'ignore la signification.

Fanon d'argent doré. Diametre, trois lignes & demi;

épaisseur, un quart de ligne : poids, six grains & demi. $7 \frac{1}{2}$ =1 roupie d'argent. *Monnoyes de l'Inde.*

Les traits sont différens de ceux du fanon d'or.

Fanon d'argent. Diametre, deux lignes & demi; épaisseur, une demi-ligne; poids, six grains & demi. 36 = une roupie d'argent.

La même empreinte qu'au fanon doré.

Cache de cuivre. Diametre, quatre lignes & demie; épaisseur, une demi-ligne; poids, vingt-quatre grains. 10=1 fanon d'argent; 360=1 roupie.

D'un côté, est un Lingam; de l'autre, une figure pareille à celle que Vischnou tient du bout des doigts d'un de ses bras gauches.

Christian. des Indes de la Crose. T. II. p. 250. fig. édit. 1758.

MONNOYES DE COCHIN.

Point de Roupie particuliere.

Fanon d'argent, nouveau. Diametre, trois lignes & demie; épaisseur, un cinquieme de ligne; poids, six grains & demi. 20=1 roupie d'argent.

Fanon d'argent, vieux. Diametre, trois lignes; épaisseur, un cinquieme de ligne; poids, six grains un quart. 17=1 roupie.

En 1757 la roupie de Bombaye étoit de vingt-deux fanons nouveaux & de $24\frac{1}{2}$ vieux; & le fanon de Mahé, de 3 fanons $\frac{3}{4}$ nouveaux & de 4 fanons vieux.

Ces fanons ont tous la même empreinte, qui approche de celle des fanons d'argent de Travancour. On voit d'un côté, une espece de grand J, avec des points; & de l'autre, comme des oreilles aussi avec des points.

Cache de plomb Diametre, six lignes; épaisseur, un quart de ligne; poids, dix-neuf grains trois quarts. 80=1 fanon vieux. 2200=1 roupie d'argent.

En 1757, cent *caches* = un fanon nouveau; 92=1 fanon vieux.

D'un côté, est une espece de raquette ou de harpe; de l'autre, un grand V, avec un O à chaque jambage & un 8 au haut.

Monnoyes de l'Inde.

MONNOYES DE PANANI.

Les monnoyes de Calicut ont cours à Panani; mais les *Tares* y sont de cuivre. En 1757, une roupie de Mahé ou cinq fanons d'argent = trois fanons d'or & deux tares ; une roupie de Bombaye = trois fanons d'or & demi ; une roupie de Pondichery = trois fanons d'or.

Les vieux fanons d'or sont plus forts, mais d'un or moins fin que les nouveaux. Un fanon d'or, vieux = trente-neuf tares : un fanon d'or, nouveau = quarante tares.

MONNOYES DE CALICUT.

Roupie d'argent de Bombaye = trois fanons d'or, douze tares d'argent en 1757.

Fanon d'or. Diametre, trois lignes ; épaisseur, un cinquieme de ligne : poids, six grains & demi. 1=16 tares d'argent ; 4=1 roupie d'argent.

Même empreinte qu'aux fanons de Cochin.

Demi Tare d'argent. Diametre, deux lignes & demie ; épaisseur, un sixieme de ligne ; poids, un grain deux tiers. 32=1 fanon d'or ; 18=1 fanon d'argent de Mahé.

D'un côté, est comme un grand J, avec des points ; de l'autre, un Soldat, tenant de la main gauche un grand arc ou une pique, & de la droite, un bâton.

Sur d'autres tares, au lieu du Soldat, on voit une espece de figure assise, qui a les cuisses écartées.

MONNOYES DE MAHÉ ET DE TALICHERY.

La *Pagode à l'étoile de Madras* vaut, dans ces deux endroits, trois roupies, deux fanons de Bombaye ; la *roupie de Bombaye* y vaut cinq fanons, moins trois tares.

Fanon d'argent. Diametre, six lignes ; épaisseur, plus d'une demi-ligne ; poids, quarante-deux grains.

D'un côté, on lit en caracteres Persans : *Talicheri P saneh 175...* ; & de l'autre, *bera Kopni Francis.*

Fanon d'argent d'Aali Rajah. Diametre, six lignes ; épaisseur, une demi-ligne ; poids, quarante-un grains trois quarts. 5=une roupie.

On lit d'un côté, *Aali Rajah al Malk alk..*; de l'autre, *alſaneh bal hedjri, 1169.* Monnoyes de l'Inde.

Tare de cuivre. Diametre, ſept lignes & demie; épaiſſeur, une ligne un quart; poids, un gros trente-huit grains. 107=1 roupie.

D'un côté, cinq fleurs de lis; de l'autre, l'année 1752, en chifres Européens.

Demi-Tare de cuivre. Diametre, cinq lignes & demie; épaiſſeur, près d'une ligne; poids, cinquante-huit grains. Même empreinte.

MONNOYES DE MANGALOR.

La *pagode de Mangalor* = quatre roupies & demie d'argent, ou quinze fanons d'or; la *roupie* = trois fanons d'or, ſix tares; le *fanon d'or* = dix-ſept tares (peças) & demie; la *tare de cuivre* = quatre bouzourouks (ou caches).

Bouzourouk de cuivre. Longueur & largeur, trois lignes; épaiſſeur, une ligne un tiers; poids, vingt-huit grains & demi.

L'empreinte pareille à celle de la ſeconde eſpèce de demi-tare de Calicut, ci-devant, p. Dviij. lig. 24.

MONNOYES D'ONOR.

Pagode d'or. Diametre, quatre lignes un quart; épaiſſeur, une ligne; poids, ſoixante-cinq grains & un quart. 1 = trois roupies d'argent, trois fanons d'or.

D'un côté, ſont deux figures aſſiſes, qui ont ſur la tête un bonnet long terminé en pointe; de l'autre, trois lignes en caracteres Marates. Cette pagode a cours à *Mangalor*, mais non à *Talicheri.*

Roupie de Bombaye.

Fanon d'or. Diametre, deux lignes trois quarts; épaiſſeur un tiers de ligne; poids, ſix grains & demi. 1=17 *Peças* & demi de cuivre; 4=1 roupie d'argent.

Même empreinte qu'à la Pagode.

Cache, morceau de cuivre, ſans forme fixe, peſant trente-deux grains. 4=1 Peça; 62=1 Fanon d'or; 256 =1 Roupie.

Monnoyes de l'Inde.

MONNOYES DE GOA.

Les Monnoyes de Bombaye ont cours dans cette Ville.

Pardo, monnoye d'argent de Portugal, frappée sous Jean V, en 174.... Diametre, neuf lignes & demie; épaisseur, une demi-ligne; poids, un gros trente-neuf grains. 1 = une demi-roupie d'argent.

Autre *Pardo*, monnoye d'argent d'Espagne, frappée sous Philippe V, en 1721. Diametre, un pouce épaisseur, un tiers de ligne; poids, un gros trente-sept grains & demi.

Peça d'étain, rond, ou *fadia*. Diametre, seize lignes; épaisseur, une forte ligne; poids, cinq gros vingt grains. 50=1 roupie d'argent, à Daman.

D'un côté est l'écusson de Portugal; de l'autre, espece de roue ou cercles concentriques, coupés par trois lignes.

Demi-Peça d'étain. Diametre, treize ligne; épaisseur, une ligne foible; poids, deux gros quarante-six grains.

D'un côté, l'écusson de Portugal; de l'autre, 1727 OIio.

Autre *demi-Peça*. Diametre, quatorze lignes & demie; épaisseur, une demi-ligne; poids, deux gros quarante-deux grains.

D'un côté, l'écusson de Portugal; de l'autre, *OO* I 1722 S $7\frac{1}{2}$.

Naceri d'étain. Diametre, dix lignes & demie; épaisseur, une demi-ligne; poids, un gros soixante-un grains.

D'un côté, l'écusson de Portugal, de l'autre, une croix.

Autre *Naceri* plus fort de neuf grains, avec la même empreinte. Diametre, onze lignes; épaisseur une forte demi-ligne.

MONNOYE MARATE.

Peça de cuivre. Diametre, neuf lignes; épaisseur, une ligne & demie; poids, deux gros trente-sept grains.

On voit trois lignes Marates de chaque côté.

MONNOYES DE BOMBAYE.

Roupie d'argent, frappée l'an cinq du regne d'Aalemguir. Diametre, neuf lignes; épaisseur, une ligne un

quart ; poids, trois gros un grain. 1 = 80 Douganis. Monnoyes de l'Inde.

D'un côté, on lit : *zarb Monbey ſaneh 5 djolous meimanat manous*; de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah . . . . Aal. . . . .*

Demi-Roupie d'argent. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur, ſix lignes ; poids, un gros trente-ſix grains.

D'un côté, on lit : *zarb. . . . ſaneh 15 djolous me . . . nat. . .* de l'autre, *ſchah ghaz. . . . ſchah.*

Quart de Roupie d'argent. Diametre, ſix lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, quarante-cinq grains.

D'un côté, on lit : *zarb Mombey ſaneh 22 djolous meimanat. . . .* de l'autre, 5 en chiffre Européen, avec des caracteres Perſans rognés.

Double Dougani d'étain, rond. Diametre, dix-ſept lignes ; épaiſſeur, une ligne & demie ; poids, ſept gros quarante-neuf grains.

On lit, d'un côté : *auſpicio Regis & Senatûs Angliæ :* de l'autre côté eſt une Couronne ; au bas, *Bomb.*

Dougani d'étain avec la même empreinte. Diametre, quinze lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, trois gros trente-cinq grains.

Second *Dougani d'étain*, avec la même empreinte. Diametre, ſeize lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, quatre gros vingt-neuf grains.

Demi Dougani d'étain. Diametre, dix lignes ; épaiſſeur, une ligne ; poids, un gros ſoixante-huit grains.

D'un côté, on lit, $\frac{1}{2}$ *pice* ; l'autre côté préſente un cœur avec un 4 au haut, coupé par deux lignes en croix, & dans les eſpaces compris entre les portions de ces deux lignes, les lettres majuſcules, IEC.

Quart de Dougani d'étain. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur une demie ligne ; poids, ſoixante-deux grains & demi. D'un côté la même empreinte ; de l'autre $\frac{1}{4}$ *pice.*

Fanon de cuivre ; Monnoye Angloiſe, frappée ſous George II. en 1747. Diametre, treize lignes ; épaiſſeur, une demi-ligne ; poids, deux gros vingt-ſept grains.

Cache de cuivre, pareille à celle de Travancour, de quatre lignes en quarré ; épaiſſeur, une demi-ligne,

Monnoyes de l'Inde.

poids, vingt-quatre grains. 360=1 Roupie d'argent.

MONNOYES DE SURATE.

Roupie d'or ; Roupie d'argent.

Roupie d'argent de Bombaye, frappée l'an 5 d'Aalem-[illegible] ſani. Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, une ligne & [illegible]ie ; poids, trois gros un grain & demi.

D'un côté, on lit : *zarb Mon.... ſaneh 5 djolous meima-[illegible]t manous*, de l'autre, ...*padeſchah ghaz II .... Aalemguir.*

Demi-Roupie d'argent.

Quart de Roupie d'argent. Diametre, ſept lignes ; épaiſſeur, moins d'une demi-ligne ; poids cinquante-cinq grains.

D'un côté, on lit.... *djolous*,) un cocotier dans le *ſin*) *meimanat* .... ; de l'autre, *ſchah ghaz* ....

Double Ana d'argent. Diametre, cinq lignes & demie ; épaiſſeur, un quart de ligne ; poids, ving-ſix grains un quart.

Même légende, d'Aalemguir ſani.

Ana d'argent. Diametre, quatre lignes ; épaiſſeur, un cinquieme de ligne ; poids, douze grains & demi. 16=1 Roupie.

Légende, de Schah djehan.

Peça d'argent, frappé ſous Teigh beig khan. 48=1 Roupie.

Peça & demi de cuivre. Longueur, dix lignes ; largeur, neuf lignes ; épaiſſeur, deux lignes ; poids, cinq gros dix-ſept grains.

Des deux côtés, Légende Perſanne, effacée.

Peça de cuivre, vieux, de ſept lignes en quarré : épaiſſeur, près de trois lignes ; poids, trois gros quarante-ſix grains. 42=21 Takas = 1 Roupie.

Des deux côtés, légende Perſanne effacée.

Peça de cuivre, nouveau, de ſix lignes à-peu-près en quarré, trois lignes d'épaiſſeur ; poids, trois gros, quarante-huit grains.

Légende Perſanne, effacée.

Autre Peça plus neuf, & plus fort d'un grain ; morceau de cuivre, long de onze lignes.

Légende

Légende Persanne des deux côtés, à moitié effacée.

Peça de plomb d'Aalemguir. Diametre, neuf lignes; épaisseur, deux lignes; poids, quatre gros trente grains & demi. 4=1 Ana; 60 ou 64=1 Roupie.

Légende Persanne presqu'effacée. D'un côté, on lit: *zarb,. saneh djolous...*; de l'autre... *Aalemguir.* Les Peças de plomb varient de six grains & plus, quand ils ont servi.

Adela, demi Peça de cuivre, vieux, à-peu près rond. Diametre, sept lignes; épaisseur, une ligne; poids, un gros trente-sept grains.

Légende Persanne, effacée.

Demi Peça de cuivre de 1768, à-peu-près rond. Diametre, sept lignes & demie; épaisseur, une ligne; poids, un gros quarante-deux grains.

Légende Persanne, effacée.

Demi-Peça de plomb. Diametre, sept lignes; épaisseur, une ligne & demie; poids, deux gros dix-neuf grains & demi.

D'un côté, on lit... *djolous*; le reste, qui, ainsi qu'aux autres Peças, est pareil à la Légende des Roupies, est effacé.

Naceri. 2=1 *Adela.*

Badam, amande qui vient de Bassora. 10=1 *Naceri*; 40=1 Peça; 2400=1 Roupie.

ROUPIES ET PEÇAS DE DIFFÉRENS ENDROITS.

Peça de cuivre de Barotch. Diametre, neuf lignes; épaisseur, deux lignes; poids, trois gros quarante-cinq grains.

D'un côté, on lit.... *Felous* ..; de l'autre... *Barotchi.*

Roupie d'argent de Cambaye, frappée l'an 20 de Mohammed Schah, 1150 de l'Hégire. Diametre, dix lignes & demie; épaisseur, cinq sixiemes de ligne; poids, trois gros trois quarts de grain.

D'un côté, on lit: *zarb Kambaet saneh 20 djolous meimanat manous*; de l'autre, *sikkah mobarek padeschah ghazi Mohammed schah 115....*

Roupie d'argent de Baonaguer, au-delà de Cambaye, frappée l'an 5 de Schah djehan. Diametre, neuf lignes & demie; épaisseur, une ligne un tiers; poids, deux gros soixante-six grains.

Monnoyes de l'Inde.

D'un côté, *zarb Ba (onaguer* eſt coupé) *ſaneh 5 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Schah djehan.*

Peça de cuivre de Baonaguer. Diametre, huit lignes ; épaiſſeur, deux lignes & demie ; poids, trois gros cinquante-ſix grains.

D'un côté, *félous Ba...* de l'autre.... *ſaneh djolous meimanat....*

Roupie d'argent d'Ahmadabad, preſque à fleur de coin. Diametre, dix lignes trois quarts ; épaiſſeur, quatre cinquiemes de ligne ; poids, trois gros un grain. Voyez la Légende ci-deſſus p. DV.

Ci-d. p. cclxvij ſuite de la not.

Seconde *Roupie d'argent d'Ahmadabad.* Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, une ligne un ſixiéme : poids, trois gros moins deux grains & demi.

D'un côté, le Signe du Lion ; & au-deſſous, *ſaneh 13 djolous ;* de l'autre côté, 1028 *Ahmadabad ra daver Nour djehan Djehanguir Schah Akbar* : c'eſt-à-dire, *l'an 13 de l'inſtallation*, *1028 (de l'Hégire),Nour djehan (femme) du Roi Djehanguir, (fils) du Roi Akbar, étant Gouvernante d'Ahmadabad.*

J'ai vu dans le Cabinet de M. le Marquis de Paulmy, une *demi-Roupie d'Agra* de l'an 1027 de l'Hégire, avec le ſigne du Scorpion d'un côté, & de l'autre le nom de Djehanguir ; & deux *Peças de cuivre* du même regne, l'un au ſigne du Lion, l'autre au ſigne du Taureau.

Roupie d'argent d'Agra, frappée l'an 18 de Mohammed Schah, 1148 de l'Hégire. Diametre, dix lignes ; épaiſſeur, une ligne & un ſixieme de ligne ; poids, trois gros moins un grain.

Ci-d. p. cclxxj. not. n°. 2.

D'un côté, *zarb Akbarabad maſtaker eulkhelafeh ſaneh 18 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *ſikkah mobarek padeſchah ghazi Mohamed ſchah* 11.....

Roupie d'or de Dehli, nommée *Aſchrafi*, frappée l'an 13 de Mohammed ſchah. Diametre, neuf lignes ; épaiſſeur, trois quarts de ligne ; poids, deux gros ſoixante-deux grains. Cette roupie eſt plus forte de cinquante grains, que le Louis d'or.

Monnoyes de l'Inde.

D'un côté, on lit : *zarb dar eulkhelafeh Schah saneh 13 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *sikkah mobarek takht keran sani Mohammed schah padeschah ghazi 114.....*

Roupie d'argent (à ce que l'on m'a dit, *de Tchin*, au Nord de Dehli). Diametre, neuf lignes un quart ; épaisseur, une ligne & un cinquieme ; poids, trois gros moins deux grains.

La Légende coupée & d'un côté presqu'effacée. On lit encore d'un côté : *zarb.... 1..... djolous meimanat manous ;* de l'autre.... *Aalemguir sani....*

Roupie d'argent du Moultan, frappée l'an 14 de Mohammed Schah, de l'Hégire 1144. Diametre, dix lignes & demie ; épaisseur, une ligne ; poids, trois gros moins deux grains.

D'un côté, *zarb Asleranguerava dsaneh 14 djolous meimanat manous* (cette premiere Partie se lit de haut en bas) ; de l'autre, *sikkah mobarek padeschah ghazî Mohammed schah 1144.*

Roupie d'argent d'Atava dans le Kaschmire, presqu'à fleur de coin, frappée l'an 6 de Ferrokhseir. Diametre, un pouce ; épaisseur, trois quarts de ligne ; poids, trois gros moins deux grains.

D'un côté, on lit : *zarb Atava saneh 6 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *sikkak zad az fazel hak berasm o zerah padeschah bahar o bar Ferrokhseir 1130.*

Seconde *Roupie d'argent d'Atava*, frappée l'an 15 de Mohammed Schah, 1145 de l'Hégire. Diametre, onze lig. épaisseur, une ligne ; poids, trois grois moins un grain ;

D'un côté, on lit : *zarb Atava saneh 15 djolous meimanat manous* ; de l'autre, *sikkah mobarek padeschah ghazi Mohammed schah* 11...

Roupie d'argent de Lahor, frappée l'an 3 de Ferrokhseir, 1126 de l'Hégire. Diametre, onze lignes ; épaisseur, une ligne ; poids, trois gros moins un tiers de grain.

D'un côté, on lit (de haut en bas) : *zarb Lahor dar eul sultanat saneh 3 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *az fazel hak padeschah bahar o bar Ferrokhseir berasm o rah mobarek 1126.*

Roupie d'argent de Brhânpour, frappée la premiere an-

Monnoye s. de l'Inde.

née de Bahadour fchah, 1116 de l'Hégire. Diametre, dix lignes ; épaiffeur, une ligne ; poids, trois gros moins un quart de grain.

D'un côté : *zarb Brhânpour dar eul ferour faneh ahad meimanat manous ;* de l'autre, *fikkah mobarek Schah Aalemdar Bahadour padefchah ghazi 1116.*

Roupie d'argent de Mouller, frappée la premiere année d'Aalemguir fani, 1168 de l'Hégire. Longueur, onze lignes; largeur, dix lignes ; épaiffeur, trois quarts de ligne ; poids, trois gros moins un grain.

D'un côté, *zarb Aurengnagar faneh ahad djolous meimanat manous ;* de l'autre, ... *zad fikkah mobareh faheb keran aaz bar eddorein Schah Alemguir fani 1168.*

Roupie d'argent d'Aurengabad, frappée l'an 6 d'Aalemguir fani, 1173 de l'Hégire. Diametre, 9 lignes & demie ; épaiffeur, une ligne & un cinquieme, poids, trois gros ;

D'un côté, *zarb Aurengabad faneh 6 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *padefchah ghazi Aalemguir fani 1173.*

Roupie d'argent de Heiderabad, frappée la premiere année d'Aalemguir fani, 1168 de l'Hégire. Diametre, neuf lignes & demie ; épaiffeur, une ligne ; poids, trois gros moins un grain & demi.

D'un côté : *zarb madjh ... faneh ahad djolous meimanat manous ;* de l'autre, *fikkah .... defchah ghazi ... lemguir, fani* 1168.*

Roupie d'argent de Lakhno, au Nord d'Elahbad, frappée l'an 43 d'Aureng-zeb. Diametre, dix lignes & demie ; épaiffeur, trois quarts de ligne ; poids, trois gros moins trois grains.

D'un côté : *zarb Lakhnô faneh 43 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *dar djehan zad tchoun bodre mounir Aureng-zeb* (*Alemguir*).

Seconde & belle *Roupie d'argent de Lakhno*, frappée l'an 5 de Mohammed fchah, 1135 de l'Hégire. Diametre, onze lignes & demie ; épaiffeur, quatre cinquiemes de lig. poids, trois gros moins quatre grains.

D'un côté : *zarb Lakhno faneh 5 djolous meimanat manous ;* de l'autre, *fikkah mobarek padefchah ghazi Mohammed fchah 1135.*

Roupie d'argent, frappée l'an 5 d'Aalemguir. Diametre, onze lignes; épaisseur, une ligne; poids, trois gros trois grains. *Monnoyes Arabes.*

D'un côté: *zarb.... gak saneh 5 djolous meimanat manous*; de l'autre,.... *padeschah ghazi* (une étoile) *Aalemguir sani.*

J'ajoute ici quelques Monnoyes Arabes qui m'ont été données à Cochin & à Surate.

Roupie d'argent de Karek, Isle du Golfe Persique, où les Hollandois ont un Comptoir. Diametre, neuf lignes; épaisseur, une ligne & un sixieme; poids, trois gros, un grain & demi.

D'un côté, *aley djezirat djar al kabir 1749* (en chiffres Européens); de l'autre, *derhem men Kopni Olandevi.*

Monoye arabe, de cuivre. Diametre, huit lignes; épaisseur, un tiers de ligne; poids, quarante-huit grains & demi.

D'un côté: *la Illah lilla Allaho*; de l'autre, *Mohammed rezoul Allah.*

Autre *Monnoye Arabe* de même métal, pesant cinquante-cinq grains.

Même Légende, moins bien conservée.

Monnoyes d'argent de l'Arabie Heureuse (l'Iemen).

Monnoye d'argent de Moka, dans la mer rouge. Diametre, six lignes moins un sixieme; poids, sept grains & demi.

On ne peut lire de la Légende que le mot *Almehedi.*

Komassi de cinq Laks, frappé à Sanaa sous l'Imam Almehedi, l'an de l'Hégire, 1168. Diametre, sept lignes & demie; épaisseur, un quart de ligne; poids, trente grains & demi.

D'un côté, *Az nazraou zarb Sanaa 1168*; de l'autre, *al Imam Almehedi.*

Komassi de quatre laks. Diametre, sept lignes trois quarts; épaisseur, un cinquieme de ligne; poids, vingt-cinq grains & demi.

Monnoyes Arabes.

D'un côté, *zarb Sanaa;* de l'autre, *Almehedi 1169.*

Komaſſi de deux laks. Diametre, ſix lignes & demie; épaiſſeur, un ſeptieme de ligne; poids, douze grains moins un quart.

D'un côté, *Almehedi* 1167; de l'autre, une fleur.

Komaſſi d'un lak. Diametre, cinq lignes & demie, ſur ſix; épaiſſeur, un huitieme de ligne; poids, ſix grains un quatrieme de grain.

D'un côté, *zarb Sanaa*; de l'autre, *Almehedi.*

Komaſſi d'un demi-lak. Diametre, cinq lignes; épaiſſeur, un huitieme de ligne; poids, trois grains & demi.

Même Légende, l'année effacée.

Lorſque j'étois à Cochin, le Cor-Évêque George Namet Eulla me donna trois monnoyes d'argent, rondes, de l'Arabie-Petrée, qui avoient cours à Conſtantinople, & portoient la Legende ſuivante, dont la premiere Partie ſe trouve ſur toutes les monnoyes de cette Ville, & la ſeconde change, ſelon les Empereurs.

D'un côté *: Sultan albarein ve Khakan albahrein al Sultan ebn Sultan;* de l'autre, *Ahmed Khan ebn Mohammed Khan zarb fi Coſtantanih ſaneh 1115;* c'eſt-à-dire, *frappée à Conſtantinople, l'an 1115 (de l'Hégire, ſous l'Empire) du Sultan des deux Terres, du Khakan des deux mers, le Sultan Ahmed Khan, fils de Mohammed Khan.*

La premiere de ces monnoyes, large de ſix lignes = un *Meſrié;* la ſeconde, large de neuf lignes = cinq *Meſriés;* la troiſieme, large de douze lignes = dix *Meſriés.*

Monnoyes de Conſtantinople.

Monnoye d'argent frappée l'an 1163 de l'Hégire. Diametre, onze lignes & demie; épaiſſeur, une demi-ligne; poids, un gros quarante-cinq grains & demi.

D'un côté, *zarb fi Coſtantanih ſaneh 1163* (au-deſſus le chiffre du Grand Seigneur, qui préſente ſon nom entrelâſſé); de l'autre, *Al Sultan, al Sultanaïn ve Khakan al bahrein Sultan al barein.*

Autre, de même métal, avec la même empreinte. Diametre, dix lignes & demie; épaisseur, une demi-ligne; poids, un gros trente-deux grains. Poids de l'Inde.

Autre, de même métal, avec la même empreinte. Diametre, onze lignes; épaisseur, un tiers de ligne; poids, un gros vingt-trois grains.

Autre, de même métal, avec la même empreinte presqu'effacée. Diametre, huit lignes & demie; épaisseur, un tiers de ligne; poids, cinquante-cinq grains.

Autre, à fleur de coin. Diametre, cinq lignes & demie; épaisseur, un septieme de ligne; poids, sept grains & demi.

D'un côté, le chiffre du Grand Seigneur; de l'autre, *Fi Eslamboul*, 1115.

Monnoye de cuivre. Diametre, huit lignes; épaisseur, un quart de ligne; poids, trente-neuf grains & demi.

D'un côté, le chiffre du Prince; de l'autre, *zarb fi Costantanih*; l'année effacée.

POIDS DE SURATE.

Le poids le plus considérable est le *Candi* = 20 Mans = 720 livres.

Le *Man* = 40 Seres = 35 livres.

La *Sere* = 35 Tolas, ou 13 onces quatre gros vingt-cinq grains: on l'évalue ordinairement à quatorze onces.

La Sere paka = deux Seres ordinaires; & alors le Man est de quatre-vingt Seres ordinaires, ou de soixante-dix livres.

Tola de poids. Cube de plomb, à quatorze faces, de six lignes en quarré, quatre & demie d'épaisseur, pesant trois gros, dix grains trois quarts. 1 = 32 Vâls.

Tola foible. Cube quarré de plomb, dans lequel on a inséré un pois de cuivre. Diametre, six lignes; épaisseur, deux lignes & demie; pois, trois gros six grains & demi.

Demi-Tola de plomb, rond. Diametre, cinq lignes; épaisseur, deux lignes; poids, un gros quarante-deux grains & un sixieme.

Autre demi Tola, quarré, dans lequel on a inséré un pe-

Poids de l'Inde.

tit morceau de cuivre. Diametre, cinq lignes; épaisseur, deux lignes & demie; poids, quarante-deux grains & demi.

Portion de Tola, de plomb, quarrée. Diametre, quatre lignes; épaisseur, deux lignes; poids, soixante-neuf grains.

Autre portion de Tola, de plomb, ronde. Diametre, quatre lignes; épaisseur, une ligne & demie; poids, soixante-six grains.

Quart de Tola, de plomb, quarré. Diametre, cinq lignes; épaisseur, une ligne; poids, cinquante-sept grains & demi.

Portion plus petite de Tola, de plomb, ronde. Diametre, quatre lignes; épaisseur, une ligne; poids, quarante-sept grains & demi.

Autre portion de Tola, de plomb, ronde. Diametre, trois lignes; épaisseur, une ligne; poids; trente-trois grains.

Massa = 2 Vâls & demi, plus un demi Rati.

Double Vâl, petit morceau rond de porcelaine, pesant treize grains.

Vâl, petit morceau rond de porcelaine, pesant sept grains.

Gômtchi (ou *Tcheromti*), grain rond & rouge, dont l'extrémité à laquelle tient la queue, est noire. Longueur trois lignes; épaisseur deux lignes; poids, deux grains. 1 = un Rati ou un tiers de Vâl.

Grain de Jouari (d'orge) = un quart de Gomtchi = un demi grain.

§ II.

OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE ET DE COMMERCE.

1°. *Bezoar*. Celui qui se tire du singe, est le plus rare. Après ce Bezoar, est le *Kaani*, c'est-à-dire, le Bezoar *des Mines*, qui se trouve dans les montagnes de Beder, à l'Est d'Aurengabad. On le frotte avec de l'eau rose sur une pierre de Porphyre, ou sur toute autre pierre dure. Ce qui s'en détache est bon pour l'estomac, pour les maux de tête, & même peut servir de contre-poison. Celui que j'ai apporté pese trois Tolas & demi. Les Bezoars que l'on tire du Cabril

bril & du Chameau, sont moins estimés que le *Kaani*.

II°. *Lezard marin*, appellé en Persan, *Regue mahi*, c'est à-dire, *Poisson de sable*. Cet animal vient de Bassora. Le plus grand de ceux que j'ai apportés, est de sept pouces, les autres de cinq, avec la queue, qui est comme une prolongation du corps. Le lézard marin a le corps couvert de petites écailles fines, couleur de Caffé, & bordées de brun. La tête du grand dont je viens de parler est longue de neuf lignes & en pointe : la mâchoire supérieure avance sur l'inférieure. Il a le ventre blanc, la queue longue d'un pouce & demi, & terminée en pointe comme celle des lezards ordinaires. Ses quatre jambes, longues de plus d'un pouce, sont composées de deux parties & armées chacune de cinq doigts. Le premier, qui est comme le pouce, a deux articles; les quatre autres, trois, comme à la main de l'homme : ils sont garnis d'ongles & couverts de petites écailles. Aux flancs, depuis les jambes de devant jusqu'à celles de derriere, paroissent des marques d'écailles d'un brun foncé.

IIIo. *Toutenague*, sorte de Métal qui tient du Fer & de l'Etain. On en connoît dans l'Inde de deux especes; la premiere, celle de la Chine, qui est fusible, mais toujours friable : les petites monnoyes percées qui ont cours dans cet Empire sont de ce métal. La seconde espece de Toutenague est celle d'Odehpohour : on en fait des *Hokas*, & des *Gargoulettes*.

Ce dernier vase (la Gargoulette) a la forme d'une bouteille à long cou. Le fond, composé de deux hémispheres soudées, est rond, a un demi-pied de large sur quatre pouces de haut, & va en diminuant jusqu'au cou (auquel il est soudé), qui est long d'un demi-pied, & dont le diametre intérieur est d'un pouce. On garnit ordinairement l'orifice de ce tuyau, en argent ou en or : la monture descend d'un pouce & demi en dehors, & se rabat d'un demi en dedans. La Gargoulette se bouche avec un bouton d'argent massif ou creux, qui entre de neuf lignes dans le cou. Ce vase est pour l'ordinaire couvert d'un sac de toile rouge, plissée, attachée avec des liens de soie d'or ou d'argent & assujettie au haut

Histoire Naturelle.

du cou par la monture dont l'orifice est garni. On mouille de tems en tems cette espece de robbe de la Gargoulette, pour entretenir la fraîcheur de l'eau qu'elle contient. Le vase dans cet état se pose sur un pied, comme le Hoka. On fait encore des Gargoulettes de plomb très-minces & assez légeres.

Je reviens à la Toutenague. On la fond en saûmons à Odehpohour, sans y rien mêler. A Surate on la fond une seconde fois, mettant dessus un peu de Salpêtre en poudre pour la purifier; & après l'avoir laissé reposer, on la bat jusqu'à ce que l'eau coule dessus comme sur le fer chaud: pour une sere de Toutenague, il faut gros comme une noisette de salpêtre. Lorsque l'on veut souder un vase de Toutenague, l'eau de salpêtre tient lieu de borax; & l'on se sert, pour soudure, de morceaux d'étain & de cuivre rouge, mêlés ensemble.

IV°. Je fis quelques perquisitions à Surate, pour avoir le secret de la teinture des *Tchittes*, c'est-à-dire, pour connoître le mordant qui y attache le rouge si fortement que plusieurs années de blanchissage, ne le rendent que plus vif. Il ne me fut pas possible d'obtenir ce que je desirois. Peut-être qu'avec plus de tems, j'en fusse venu à bout. Cependant, à moins que de rencontrer de ces circonstances qui tiennent du hazard, il est difficile de croire que les motifs les plus puissans, portent à révéler un secret qui fait en partie la richesse d'une Contrée. Plusieurs Teinturiers me dirent à ce sujet qu'un Chef Hollandois avoit promis à l'un d'eux un lak de Roupies, sans avoir pu en tirer le secret en question. La mort de ce Teinturier eût suivi de près son infidélité, si l'appas d'une récompense d'ailleurs considérable, l'eût porté à priver, par cet aveu, sa Patrie & ses Confreres du gain qu'ils faisoient avec les Etrangers. On m'apprit seulement que le *Fateki* (ou *Fatekli*) servoit à rendre les couleurs adhérentes; mais on ne me dit pas ce que c'étoit.

V°. La *Colle des Charpentiers de Surate* se fait avec la vessie d'un poisson nommé *Dhangri* en Indou, & *Pesch Corvin* en Portugais. On trouve dans la tête de ce poisson, au haut, deux substances très-dures, blanches & polies, qui

paroissent être des os pétrifiés. Les *Peschs Corvins* que j'ai vus, ressembloient assez à la carpe. Les écailles de ce poisson sont rouges & blanches; les nageoires & la queue, de même couleur, quand il est frais : ensuite tout devient d'un blanc-jaune. Ceux que l'on trouve près de Surate, n'ont guere plus d'un demi-pied; au-dessous de Rajpouri, ils sont plus longs : c'est de-là que l'on apporte les vessies qui servent à faire la colle; elles ont au moins sept pouces de long, & le man en est assez cher. Voici comment on prépare ces vessies. D'abord on les bat sur l'enclume, jusqu'à ce qu'elles aient trois fois leur grandeur naturelle; ensuite on les laisse détremper dans l'eau pendant un jour. Lorsqu'elles sont bien molles, on les fait dissoudre un jour entier sur le feu, remuant toujours, & mettant de l'eau (avec du vin, la colle seroit plus forte) à diverses reprises, jusqu'à ce que tout ne paroisse qu'un seul liquide homogêne & continu, que l'on laisse ensuite reposer & s'épaissir pendant trois jours. Pour employer cette colle, on la fait fondre; & elle forme un mastic qui lie tellement le bois, qu'il semble d'une seule piece, & se cassera plûtôt à côté de la jointure, qu'à la jointure même. *Histoire Naturelle.*

J'ajouterai un mot sur ceux qui travaillent le bois à Surate. On ne voit pas dans leurs Atteliers, cette multitude de ciseaux, rabots, scies tournantes & autres, établis &c. Ils font la plûpart de leurs plus beaux Ouvrages, avec un seul ciseau, un petit rabot pour quelques rainures, & sur-tout avec une espece de hache qui leur sert à fendre le bois, le tailler & l'unir. Le gros orteil du pied est ordinairement le *Valet* avec lequel ils tiennent leur Ouvrage : la terre leur sert d'établi. L'habitude, le tems & la patience, suppléent au nombre & à la variété des outils.

VI°. *Cheval marin*; poisson de couleur brune, long de six pouces, dont le corps est partagé en plis, selon le nombre des vertebres du dos, & presente au ventre sept faces, & quatre à la queue. La tête de cet animal, longue de quatorze lignes, avec une espece de huppe sur le haut, ressemble à celle du cheval; sa bouche est longue d'un demi-

Histoire Naturelle.

pouce. Il est sans pieds, & peut avoir au ventre un pouce d'épaisseur. Le reste du corps diminue en pointe, & forme une queue recorvillée en dedans.

VII°. *Areta*, arbre du savon, à-peu-près de la hauteur d'un maronnier, & dont la feuille est environ de la même longueur que celle de cet arbre. La semence est grosse comme une noisette, & tient à l'arbre par grappes de trois, quatre & cinq grains, dont la peau extérieure est verte & veinée & a quelqu'épaisseur. Entre cette peau & l'épiderme intérieur, est une gomme jaune. L'épiderme couvre un noyau rond, d'un noir de jais & extrémement dur, lequel renferme une amande. On met la semence dans l'eau, & l'on en frotte la peau extérieure qui mousse & sert aux mêmes usages que le savon.

VIII°. Le *Tek* est un arbre raisineux, qui vient assez haut. Il suffit, pour en faire connoître l'utilité, de dire qu'on en fait même des Vaisseaux à trois mâts.

Ci-d. p. ccclxxx.

On a vû, dans la troisiéme Partie de mon *Voyage*, les peines que je me suis données pour avoir à Surate des pieds de Tek & de Schampa. Des trois pieds de Tek que j'avois fait planter dans le Jardin François avec deux pieds de *Schampa*, deux en Février, avoient de petits bourgeons verds. Mon dessein étoit de former une Pepiniere de ces arbres, & de bien connoître, en les suivant de près, la nature du sol, la température de l'air, & le climat qui leur conviennent, pour en apporter ensuite des pieds en France dans leur terre, ou du moins des graines bien conservées, & essayer, si, par exemple, en Provence, on ne pourroit pas en faire venir. J'aurois fait les mêmes essais sur le *Sisem*, bois noir & à veines, moins commun que le Tek, & sur le *Sandal*, bois jaune, précieux, odoriférant, le plus serré de tous les bois. Le Sandal est un arbre peu élevé, & ses branches sont rarement droites; de sorte qu'il est assez difficile d'en faire des meubles un peu considérables. La boête de Sandal que j'ai apportée & qui a vingt-trois pouces de l'arge sur quinze & demi de profondeur & vingt de haut, passoit à Surate pour la plus grande qu'on eût faite de ce bois. Le Sandal rouge sert pour les blessures.

Le tems ne me permit pas de faire sur ces arbres les épreuves que je m'étois proposées. Je ne pus apporter en Europe que des graines de Tek & de Schampa, qui ont été remises à Trianon, où je crois qu'elles n'ont pas pris. Histoire Naturelle.

La graine de Tek est ronde & de la grosseur d'une forte aveline. Elle est couverte d'une feuille mince, qui, lorsqu'elle est séche, ressemble a de la pelûre d'oignon, & tire sur le gris-brun. Après cette feuille est un duvet couleur de terre, peu tenace, étendu sur une substance épaisse d'une ligne, d'un brun grisâtre & un peu molle, qui en est comme la racine. Cette substance couvre une coque d'un blanc jaune, épaisse & dure comme du bois, qui renferme dans des cellules séparées une ou deux petites amandes fort blanches.

IX°. Le *Schampa* porte une fleur jaune & blanche. La graine de cet arbre est oblongue ; les plus fortes sont de la grosseur d'une forte aveline ; la peau extérieure de cette graine a quelque consistance ; elle est d'un noir gris, semé de points blancs, & la pellicule qui la tapisse en dedans est jaune. Cette peau renferme un, deux, trois, quatre & cinq noyaux ajustés l'un à l'autre, de maniere qu'ils paroissent n'en faire qu'un seul. Ces noyaux sont huileux, d'un jaune-pâle, & couverts d'une peau mince. Sous cette peau, est une espece de coque, dure comme du bois, qui renferme une petite amande fort huileuse : tout cela est odoriférant. La graine de Schampa vient à l'arbre par grapes ou bouquets de cinq, de huit &c. L'arbre se transplante lorsqu'il a trois pieds, en tout tems ; mais mieux, avant les pluies. Il porte des fleurs, quand il est haut comme un petit maronnier, c'est-à-dire, lorsqu'il a trois ans de transplantation : sa plus grande hauteur est de trois pieds de plus. Il donne des fleurs plus de vingt ans. L'essence que l'on tire de ces fleurs coûte deux roupies & demie le Tola.

Indépendamment de cette essence, les Distillateurs Indiens en tirent de dix-huit especes, la plûpart odoriférantes, de plusieurs fleurs, de quelques herbes, & même de la terre.

La premiere est l'*Ater de Rose* : le meilleur vient du Kaschmire, & vaut trente Roupies le Tola ; j'ai apporté

Histoire Naturelle.

du commun, dont le Tola eſt de douze Roupies. 2°. L'eſſence de *Mougri*, petite fleur blanche & mince, (l'arbre qui le porte s'éleve à cinq à ſix pieds) : le Tola deux Roupies, un quart ; communement, quatre Roupies. 3°. l'*Ather bô*, compoſé de Sandal & d'Ambre gris : le Tola, une Roupie. 4°. Le *Pandeli :* le Tola, une Roupie un quart. 5°. L'*Abil*, tiré de treize ſortes de fleurs différentes : le Tola, trois quarts de Roupie. 6°. Le *Karana*, tiré d'une eſpece de paille, & fait à Brhânpour : le Tola, une demi-Roupie. 7°. Le *Matti*, tiré d'une terre noire, priſe du Tombeau d'Aureng-Zeb, à Rouza, & bonne (ſoit-diſant) pour raffraîchir la tête, les temples : le Tola, trois Roupies. 8°. Le *Sandeli goul ab*, c'eſt-à-dire, *Sandal & Eau-roſe*, fait à Aurengabad : le Tola, deux Roupies. 9°. Le *Sandal :* le Tola, une demi-Roupie. 10°. Le *Musk :* le Tola, deux Roupies. 11°. L'*Ambre gris :* le Tola, deux Roupies. 12°. Le *Madjmoun* (*mêlange*) tiré de vingt-trois fleurs différentes : le Tola, une Roupie un quart. 13°. Le *Kaſſ :* le Tola, une Roupie un quart. 14°. Le *Kioura :* le Tola, une Roupie un quart. 15°. Le *Seveti.* 16°. Le *Bolſeri.* 17°. Le *Tchombeli.* 18°. Le *Nemali.*

J'ignore le prix de ces quatre dernieres eſſences ; il ne me fut pas poſſible d'en avoir, non plus que du *Kioura*, parce que ce n'étoit pas, lorſque je les demandai, la ſaiſon des fleurs dont elles ſont tirées, & que pour l'ordinaire les diſtillateurs n'en font que pour l'année.

X°. *Zerounbad ;* nom Perſan d'un arbre appellé en Indou *Narkatchour* &, en François, *Zedoaire.* Cet arbre eſt petit & croit à quinze à vingt lieues de Surate du côté de Barotch. Sa racine eſt blanchâtre & a l'odeur du Camphre. On la coupe par petits morceaux ; elle eſt bonne pour les maux d'eſtomach & de ventre, pour les indigeſtions & pour la fiévre accompagnée de friſſon.

XI°. On ſçait que dans l'Inde on donne le nom d'*Argamaſſe* à l'eſpece de Stuc luiſant & blanc comme du lait, dont les murs des maiſons ſont enduits ; & de-là, aux terraſſes mêmes, que l'on fait de ce maſtic pour que les eaux s'écoulent plus facilement. Indépendamment du Jagre (ſucre non rafiné), & de la chaux dans laquelle il entre

des coquilles d'œuf, les ingrédiens qui, à la côte de Coromandel, composent ce stuc, sont l'*Olonde*, espece de poix brune, que l'on cuit, & dont on n'employe que l'eau; le *Makaïlon*, sorte de craye tirant sur le bleu clair; le *Karekaye*, espece de noix de galle, & le *Tanikaye*, autre noix de la forme & de la grosseur d'une olive.

Histoire Naturelle.

XII°. Les Brahmes, indépendamment de leur cordon (fait de six fils de coton, & long de cinq pieds deux pouces & demi), portent, ainsi que les Banians, des colliers qui leur prennent juste le cou, faits d'un bois mol & jaune, nommé *Toulsi*. Ce collier est à deux rangs; composés chacun de trente-deux grains longs & arrondis, marqués de trois divisions & traversés par un fil. Ces rangs sont terminés de chaque côté par un rang simple qui s'attache derriere le cou. Les deux rangs se réunissent en devant à un petit morceau de bois, qui les divise chacun en deux parties, & fait l'effet des croix à nos colliers. Le Chapelet des Brahmes est du même bois, & de cent sept grains, marqués aussi de trois divisions. Ils portent encore des colliers & des brasselets faits de *Mondera*, fruit d'un arbre qui croît dans le Guzarate. Ce fruit est rond, d'un brun clair, & couvert d'une peau, qui en séchant se ride, se change presque en bois, & devient si dure que le coûteau a peine à y mordre. Les plus gros *Monderas* ont quatre lignes de large, sur trois d'épaisseur; & les petits près de trois sur deux. J'en ai cassé plusieurs, & j'ai trouvé que le cœur étoit partagé par la continuation du bois, en deux cellules oblongues tapissées d'un raiseau brillant, couleur pourpre, dont les fils partant de l'extrêmité du fruit opposée à celle de la queue, alloient répondre aux différens points de la circonférence. Le bois est d'un blanc jaunâtre; près des cellules il a une ligne d'épaisseur, ailleurs deux, & la peau une demi ligne.

Les Indous Gossins ont des colliers qui leur prennent juste le cou & s'attachent par derriere, faits de bois de *Schampa*, & composés de soixante-cinq grains, couleur maron, taillés en poires.

XIII°. Voici la forme d'un *Fétiche* Mahométan. On sçait que les Orientaux attribuent à ces Amulettes la vertu de

Commerce. de Surate.

chasser les maux, de rendre même invulnérable celui qui les porte. Ils les renferment dans des sachets ou dans de petites boëtes de métal qu'ils s'attachent plus volontiers au bras.

7	12	1	14	8	11	14	1
3	13	8	11	13	2	7	12
16	3	10	5	3	16	9	6
9	6	15	4	10	5	4	15

XIV°. COMMERCE DE SURATE *en 1760.*

Marchandises apportées par les Vaisseaux d'Europe.

Vendu à Surate.

Vif-argent. le man = 64 Roupies.
Cochenille. la sere paka = 19 R.
Safran. la sere paka = 13 R.
Dents d'Éléphants, de Guinée. le man = 50 R.
Plomb. le man = 5 R.
Fer en barre. le candi = 120 R.
Acier. le candi = 150 R.
Cuivre rouge. le man = 22 R.
Vermillon. le man = 9 R.
Drap Anglois, bleu, rouge, verd; la yard = 4 R.
Les draps François sont plus estimés.

Envois du Bengale.

Vendu à Sur.

Sucre en poudre. le sac de 4 mans = 19 R.
Soie écrue. la sere = 19 R.
Areque. le man = 2 R. ½
Laque. le man = 5 R.
Sucre en pierre (candi). le man = 7 R. ½

Envois de la Côte Malabare.

Vendu à Surate.

Piment (poivre en gr.) le man = 12 R.
Areque. le man = 3 R. ½
Bois de Sandal. le man = 6 R.
Kaire (cordes faites de filamens tirés du cocotier). le candi = 100 R.
Cardamon. le man = 60 R.
Cocos. le Mille = 50 R.

Envois de la Chine & de Batavia.

Vendu à Surate.

Toutenague. le man = 7 Roupies.
Étain. le man = 11 R. ½
Sucre en pierre, de la Chine. le man = 8 R. ½
Sucre en poudre bien blanc. le man = 6 R.
Sucre en canne, de Batavia. le man = 5 R. ¼
Clou de Girofle. la sere paka = 6 R.
Muscade. la sere paka = 3 R.
Fleur de Muscade. la sere = 5 R.
Canelle. la sere = 2 R.

Vendu à Surate pour le Bengale.

Coton. le candi = 80 R.
Châles les plus fines = 130 R.
Châles les plus communes. = 25 R.
bled. sac de cinq mans = 4 R.
le bled le plus blanc. le sac = 4 R. ½

Je souhaite que cet état des Marchandises qui se débitent à Surate, nous engage à reprendre un Commerce très lucratif, & qui ne suppose pas de nouveaux frais, puisque nous jouissons dans cette Ville des mêmes priviléges que les Anglois & les Hollandois. Les Suédois & les Danois, qui n'y ont pas de Comptoirs, s'y rendent tous les deux ou trois ans. Ils vont en droiture à Surate, descendent de-là la Côte Malabare, remontent ensuite à la Chine ou dans le Bengale, & reparoissent en Europe au bout de vingt ou vingt-un mois avec un gain considérable, & qui monteroit même à près de 200 pour 100, s'ils jouissoient des avantages que nous négligeons, je ne sçai pourquoi, depuis très long-tems.

§ III.

§ III.

Manuscrits Orientaux.

MANUSCRITS ORIENTAUX.

Il ſeroit à deſirer que les perſonnes que les Puiſſances chargent d'acheter des Manuſcrits dans l'Orient fuſſent plus délicates ſur le choix des Ouvrages. On ne connoîtra jamais l'Aſie exactement, tant qu'on n'aura pas tout ce que les Sçavants de cette partie conſidérable du Globe ont écrit ſur les Langues, les Antiquités, les Religions, la Philoſophie, l'Hiſtoire Naturelle, & les Arts. Pour cela il faudroit qu'un Voyageur n'eut qu'une partie à completter. Arrêté au milieu de ma courſe par les événemens que j'ai rapportés dans mon Voyage, je n'ai pû achever que ce qui concernoit les Parſes. Les Manuſcrits que j'ai apportés de l'Inde & dont je vais donner les noms, ſont les pierres d'attente d'un édifice que je deſire voir élever par une ſuite de Voyageurs éclairés.

MANUSCRITS TURCS.

1. *Recueil de Lettres Turques*, fait par le P. Juſte, Miſſionnaire Capucin; précédé d'un Ouvrage Arabe du même Miſſionnaire & d'un morceau Perſan, leſquels traitent de Dieu, de l'Homme & du reſte de la Nature, comme, des animaux, des arbres, des fruits, des fleurs &c. — *in-12.*

2. *Expoſition de la Morale Chrétienne*, des dix Commandemens de Dieu &c. — *in-12.*

MANUSCRITS ARABES.

3. *Kamous*, Dictionnaire Arabe très-eſtimé, en deux Volumes; le premier finit au mot *djamzara*, à la moitié du *reſch*, & eſt terminé par un Traité *dar Eelm feraez*, c'eſt-à-dire, *de la diſtribution des Héritages, ſelon la Loi Muſulmane :* le ſecond Volume commence à la moitié du *ſin*, au mot *neſtâs*. On ſçait que l'ordre Alphabetique, dans ce Dictionnaire ſe prend de la derniere lettre du mot. — 2 *Volumes in 8°.*

Pococ. ſpecim. Hiſt. Arab. p. 361. Catal. de la Bibl. du Roi Mſſ. Arab. nos 1240-1244. Gol. Lexic. Præf.

4. *Farhang ſorreh fil loghât*, Dictionnaire Arabe, eſtimé, qui ſuit la même marche que le *Kamous*. — *in-4°.*

Manuscrits Orientaux.

5. *Mokaddem eul loghât*, Vocabulaire Arabe, qui présente les différentes formes du pluriel dans les noms, avec la Traduction Turque interlinéaire. — *in-4°*

6. *Molatefa*, roulot formé de lettres écrites sur différens sujets à des personnes de tout état, & collées les unes au bout des autres pour servir de modeles. — 2 *roulots.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Arabes, n°. 252. Maracci Refut. Alcor. &c. d'Herbel. Bibl. Orient. p. 198.

7. *Al Koran.* —*in-18.*

8. *Anvar al tanzil ve esrar al tavil*, Commentaire de l'Alkoran, composé par Beizavi, mort sur la fin du treizieme siecle. Le texte entier de l'*Alkoran* se trouve par parties dans le Commentaire. — *in-4o.*

9. *Hez alkab al mosamma bal kafi schareh el vafi aboul barkat Aabdullah al Hanifi*, Exposition étendue de *Vafi* (la premiere *Surate* de l'*Alkoran*), relative à la Discipline & aux Cérémonies de la Loi Musulmane, par Aabdullah, de la Secte des Hanifites. — *in-4o.*

MANUSCRITS PERSANS.

ANCIEN PERSAN.

Ouvrages de Zoroastre, ou simplement relatifs à la Religion des Parses.

10. *Vendidad Zend & Pehlvi*, copié sur l'Exemplaire du Destour Djamasp. — *in-4°. oblong.*

Voy. ci-ap. les Notices des Mss. Zends, Pehlv. & Persans de la Bibl. du Roi. n°s. I. II. III. IV. XIII. & XV.

11. *Izeschné Zend & Samskretan &c.* — *in-4o.*

12. *Vispered Zend.* — *in-4°.*

13. *Ieschts Sâdés. gros in-8°.*

14. *Recueil* en trois Parties. La premiere, écrite par Darab, fils de Sohrab, fils de Bahman, fils de Farhamrouz, contient les *Néaeschs* du Soleil, de la Lune & du Feu; l'*Afergan* à Dahman, ceux des Rois, des Gâhanbars; les Prieres aux cinq *Gâhs* du jour, le tout en Zend & en Pehlvi; l'Original du *Farhang Pehlvi & Parsi*, & l'*Iescht* d'Ormusd en Zend & en Pehlvi. La seconde Partie de ce Recueil, écrite par le Mobed Sapour, renferme le *Vispered Zend & Pehlvi; l'Iescht* de Serosch en Zend, en Samskretan, & en ancien Parsi tenant du Pazend & écrit en Ca-

racteres Zends. La troisieme Partie présente le *Hâoûenîm* (les neuf, dix & onzieme *has* de l'*Izeschné*) en Zend & en Parsi ; le *Si-rouzé* en Zend & en Parsi ; le même morceau en Zend & en Pehlvi, écrit par le Destour Sapour ; le *Néaesch Khorschid Zend & Parsi*, écrit en Caracteres Persans par Kika, Habitant du Village de Mehder, dans le Paraganah de Partchoul située à l'Est & dépendant alors de Surate ; & le même *Néaesch* dans les mêmes Langues, suivi de plusieurs *Nérengs* & *Vadjs* en Indou, le tout écrit en Caracteres Persans. — *in-8°.* Manuscrits Orientaux.

15. *Recueil* contenant, 1o. en Parsi (caracteres Zends), l'*Afrin Gâhanbar*, le *Nam setaeschné*, l'*Afrin Zerdust* ; 2°. en Zend, les *Ieschts* d'Ardibehescht, de Venant ; 3°. en Parsi (caracteres Zends), une portion de *Ravaët*, qui traite entre autres choses, du Feu Behram, de Djemschid, de l'Origine des Gâhanbars &c. 4°. en Parsi (caracteres Persans), l'*Eulma Eslam*, & deux Préfaces du *Schah-namah*. — *in-4°.*

16. *Petit Ravaët*, qui renferme le *Si-rouzé* en Zend, des détails sur les Cérémonies & Pratiques de la Religion de Zoroastre, des Prieres &c. le tout mêlé de Zend & de Parsi ; suivi de plusieurs Lettres des Destours du Kirman à ceux de l'Inde, relatives à la Loi, parmi lesquelles se trouve celle dont j'ai parlé ci-d. qui traite du *No rouz*. — *in-12.* Ci-d. p. cccxxvij.

PERSAN MODERNE.

17. *Noskh tohafat eul mohabein dar Eelm Khat o Ketabat*, Ouvrage estimé, sur l'Ecriture Arabe, qui traite de la maniere de former les Lettres, de leurs noms &c. — *in-12.*

18. *Principes de la Langue Persanne* ; suivis de Phrases en Persan, en François & en Latin. — *in-12. en Caracteres Européens.*

19. *Recueil précieux*, qui contient huit morceaux de Grammaire Arabe, servant d'Introduction au Persan Moderne, entr'autres, le *Mizan*, l'*Adjenas feel*, le *Sarf mir.* — *in-8°.*

20. *Manazer eul Inscha*, Traité de Grammaire en Arabe, commenté en Persan par Scheikh Mahmoud-djani, fils de Scheikh Mohammed, du Guilan. — *in-12.*

21. *Schareh Nessab Ssobian*, Traité de Versification, des

Synonymes &c. composé par Abounasser Ferahi, & commenté par Mohammed ben Fassih. — *in-12.*

Manuscrits Orientaux.

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 380. not. 9.

22. *Farhang Djehanguiri*, excellent Dictionnaire Persan, achevé sous le regne de Djehanguir, au commencement du dix-septieme siecle. — *in-fol.*

Ibid. 382. not. 11.

23. *Farhang Berhan katee*, Dictionnaire Persan, le plus étendu & le plus exacte que l'on connoisse dans l'Inde, composé par Mohammed Hossein, qui florissoit l'an de l'Hégire 1062, de J. C. 1651. — *in-fol. reglé, parfaitement bien écrit, unique en Europe, achevé (de copier) à Surate, l'an de l'Hégire 1143, de J. C.* 1730.

Entier à la Bibl. du Roi. Mss. Pers. n°. 185.

24. *Extrait du Farhang Serouri*, Dictionnaire en cinq Parties, dont la quatrieme renferme des mots annoncés comme tirés du *Zend Pazend Vesta.* — *in-*4°.

25. *Farhang Kafsch eul loghât*, Dictionnaire Persan, composé par Aabdurrahim. — *in-8°.*

26. *Montekab eul loghât*, ou *Choix des meilleurs expressions*, bon Dictionnaire Persan, fait par Aabdurraschid Hosseini, sous le regne de Schah djehan. — *in-8°.*

Ibid. n°. 186.

27. *Farhang de Kavam euddin*, Dictionnaire Persan, estimé; à la fin, Synonymes Persans. — *in-8°.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. XXXI. p. 382. not. 12.

28. *Farhang pour le Masnavi*, fait par Aabdullatif, du Guzarate. — *in-12.*

29. *Les trois Dafters de l'Inscha d'Abeul fazel*, Secrétaire d'Akbar, sur la fin du seizieme siecle. Le premier contient des Lettres d'Akbar (*écrites par Abeul fazel*) aux Rois de Perse, de Turquie &c; le second, des Lettres d'Abeul fazel à Khan khanan, Général d'Akbar. Le troisieme *Dafter* est un Recueil rare de Lettres dont le style rend le sens difficile à saisir : dans l'Inde il y a très-peu de Sçavans en état de le lire. — *in-8°.*

30. *Recueil* contenant trois *Inschas*; le premier, l'*Inscha Iousefi*, de Iousef, qui vivoit dans l'Inde l'an 1122 de l'Hégire, de J. C. 1710; le second, l'*Inscha Khalifah*, composé par Khalifah schah Mohammed qui vivoit dans le Pourab, il y a cent dix ans, plus ou moins; & le troisieme, l'*Inscha de l'Imam Hossein*, de Dehli, mort il y soixante-dix à quatre-vingt ans. — *in-8°.*

31. *Inscha* très-estimé, qui comprend les Lettres de plusieurs Empereurs de l'Indoustan; des Firmans, Paravanas &c. d'Akbar, dé Djehanguir, de Schah djehan, servant de Modeles de Lettres entre grands Seigneurs. — *in-12.* Manuscrits Orientaux.

32. Lettres de Schah Akbar à Aabdeullah Khan, à Khan khanan & a d'autres Seigneurs de son Empire.—*in-12.*

33. *Nobavah mounir*, Lettres d'Aureng-zeb à ses Visirs, aux Gouverneurs de Provinces &c. — *in-12.*

34. *Molatefa.* — *6 roulots.*

35. *Recueil* contenant quelques Lettres d'un Visir, & des Gazettes de Dehli. (*Ekhbarat Dorbar maala*). — *in-12. oblong.*

36. *Sad der*, ou les *cent Portes*, Traité en vers de Théologie Morale & Cérémoniale des Parses. —*in-8o.* Ci-ap. Mss. Zends, Pehlv. & Pers. de la Bibl. du Roi. no. XIII. 7.

37. *Mino-khered*, en vers. — *in-12.* Id. no. X.

38. *Tafsir Hoseini*, Commentaire de l'*Alkoran*, très-estimé, avec le texte entier, comme dans celui de Beizavi; fait par Hosein, l'an de l'Hégire 897 (de J. C. 1491). — *in-4o.* d'Herb. Bibl. Orient. p. 87.

39. *Recueil* qui contient la paraphrase de quelques Versets l'*Alkoran*, des Préceptes de Morale; l'Explication de plusieurs expressions particuliers à Scheikh Saadi par ordre alphabétique; un Traité des Nombres exprimés en Lettres, un morceau de Tables Astronomiques; les Devoirs des Musulmans. —*in-12.*

40. *Tchehel hadisé scherif melk Hakiki;* c'est-à-dire, les *quarante paroles* de Hakiki (en Arabe) sur la Théologie Musulmane, expliquées en Persan. —*in 12.*

41. *Ketab lataef el hakaiek*, ouvrage divisé en deux Parties; la premiere, de quatre livres, la seconde, de deux; composé par Sayed Aali, de la Ville d'Hamadan, sur la connoissance de Dieu, de ses Attributs, les Devoirs des Musulmans, & différens points de Théologie Musulmane.— *gros in-4o. mêlé de Passages de l'Alkoran.*

42. *Djavaer eul esrar*, Traité de la connoissance de Dieu &c. par Aali Hamzah, nommé Aseri. — *in-12.*

43. Deux petits Traités de la Priere, & un de Morale nommé *Nan o houleh.* — *in-12.*

Manuscrits Orientaux.

44. *Kefaïet Almoumenin*, sur les obligations des Musulmans, les pratiques qui leur sont prescrites. — *in-12.*

Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Ind. n°. 104.

45. *Bhagot*, Conference sur la Théologie & l'Histoire Indienne entre le Rajah Bir batchhit & le Dew Sakhed, traduite de l'Indien par Abeul fazel. — *grand in-fol. achevé (de copier) l'an 1137 de l'Hégire, de J. C. 1724, l'an sept de Mohammed schah, 1781 de l'Ere Indienne.*

46. *Zakhirat el Moulouk*, Traité des devoirs de l'Homme, de ceux des Rois, des Sujets, de la Justice &c. par Molana Aali, fils de Schahab, d'Hamadan. — *in-12.*

47. *Recueil* qui contient le *Resalat Kiafiah*, Traité de Divination par l'inspection des différentes parties du corps; & deux autres Ouvrages sur le même sujet, dans lesquels les Prédictions répondent à des grouppes de deux ou trois lettres indiquées par le sort. — *in-12.*

48. *Fâl namah*, Traité de Divination semblable aux deux derniers du Volume précédent; suivi d'un autre, par l'inspection des différentes parties du corps. — *in-8°.*

49. *Recueil* qui contient le *Kitab Iousefi dar Eelm ttab*, c'est-à-dire, *le Traité de Médecine d'Ieusef*; différentes Recettes pour augmenter l'appétit charnel; l'Explication de plusieurs mots relatifs à la Médecine & au corps humain; & le *Mirats al mohakekin*, petit Traité Philosophique sur nature de l'Homme, son ame, son corps &c. — *in-12.*

50. *Recueil* qui contient le *Kitab resalat djavaher-namah gofteh Molana Djami*, ou *le Traité des Pierres précieuses de Molana Djami*; précédé de Dialogues Turcs & Persans, de l'Histoire de Judith, de la Prophétie de Jérémie & de la Vie de sainte Agnès, le tout en Persan. — *in-12.*

51. *Dar hessab*, Traité d'Arithmétique, ou de la maniere de compter en usage chez les Indiens, parmi le peuple, & de celle des Astronomes; suivi du *Si fessel.* — *in-8°.*

52. *Si fessel*, ou *les trente Articles*, Élémens d'Astronomie servant d'Introduction au *Zitch* d'Oulough Beigue, faits par Mohammed, fils de Mohammedin, de Kaschghar. — *in-12.*

Bibl. Orient. p. 935.

Catal. de la Bibl. du Roi.

53. *Zitch Oulough beigue*, Tables Astronomiques d'Ou-

lough beigue, petit fils de Tamerlan & Prince de Samarkhand, composées l'an de l'Hégire 841 (de J. C. 1437), accompagnées de l'Exposition des Eres qui ont cours en Orient, & de Prolégomenes Astronomiques; mises en Persan par Mohammed Maeran, l'an 904 de l'Hégire, de Jesus-Christ 1498. — *in-4°.* *Manuscrits Orientaux.* *Mss. Pers. n°. 164. Voy. Hyde & Gravius.*

54. *Takvim Persan*, Almanach qui présente les mois & les jours des Mahométans, ceux des Parses, l'état du Ciel &c. pour l'an de l'Hégire 1160, 2058 d'Alexandre, 1116 d'Iezdedjerd, 669 de Djelaleuddin, 1803 de Bekermatchit (Rajah d'Odjen), & 1669 de Saki (ou Saka) Salevhân. — *in fol. de 13 feuillets.* *Voy. Beckii, Ephemer. Pers.*

55. *Kitab hadjaeb el makhloukât*, c'est-à-dire, *Livre des Merveilles des Créatures*, qui traite des années, des mois, du Zodiaque, de la Géographie, des Fleuves, Rivieres, Montagnes, des Animaux terrestres, des Poissons, des Oiseaux, des Arbres &c. composé par Aabed Zekeria. — *in-12. avec des figures assez bien faites.* *Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Pers. n°. 141. sans tit. ni figures.*

56. *Djamee el hekaïât*, c'est-à-dire, *Recueil d'Histoires*; Ouvrage divisé en quatre Parties qui contiennent chacune vingt-cinq chapitres, composé l'an 625, de l'Hégire (de Jesus-Christ 1228) par Djemal euddin Mohammed. — *in-fol. qui renferme les quinze premiers Chapitres de la premiere Partie.* *Ibid. n°. 75. Bibl. Orient. p. 490. art. Iletmisch.*

57. *Tebkat Nasseri*, Abrégé précieux d'Histoire universelle qui finit aux Descendans de Genghiskhan; composé vers le milieu du treizieme siecle. — *in-8°.* *Mém. de l'Ac. des Bell. Letr. T. XXXI. p. 379. not. 5.*

58. *Nezam el Tavarikh*, Abrégé d'Histoire universelle, depuis Adam & Kaïomorts jusqu'à Houlakou khan, Roi de Perse, de la Famille des Mogols; composé par Molana Abousaïd Aabdullah Beizavi, l'an 674 de l'Hégire (de Jesus-Christ 1275). — *in-12.* *Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Pers. n°. 92.*

59. *Schah-namah*, Poëme de soixante-quatre mille *Beits*, ou Distiques, composé sur la fin du dixieme siecle, par Ferdousi; comprenant l'Histoire des Perses, depuis Kaïomorts jusqu'à Iezdedjerd, dernier Prince de la quatrieme Dinastie de leurs Rois, dans le septieme siecle. — *in-fol. avec figures.* *Ibid n°. 228. Mém. de l'Ac. &c. loc. cit. n. 3. Le même Poëme dans les Mss. de M. Frazer, avec le Farhang.*

Manuscrits Orientaux. Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Perf. n°. 99. Mém. de l'Ac. loc. cit. not. 4.

60. *Tavarikh du Schah namah*, Abrégé rare & précieux, en Prose, mêlé des vers du Poëme, fait par Tavakkol Hosseini, l'an 1060 de l'Hégire (de Jesus-Christ, 1649). —*in-8o.*

61. *Rozot eussafa*, Histoire Universelle en sept Volumes, composée par Mir Khavand Schah. *Premier Vol.* qui finit à *Iezdedjerd*; *cinquieme vol.* qui remonte à Jafet, tige des Princes du Touran, & comprend l'Histoire de de Ginghiskhan & de ses enfans. — 2 *Vol. in-fol.*

Hist. de Genghisc. par M. Petit de la Cr. p. 545.

62. *Guerschasp-namah*, Histoire en vers de Guerschasp & de plusieurs autres Héros Iranians, sous Zohâk & sous les premiers Rois de la Dynastie des Keanides. —*in-8o.*

Mém. de l'Ac. des Bell. Lett. T. cit. p. 380. not. 8.

63. *Barzou-namah*, Poeme Persan de plus de soixante mille Beits, composé par par Ataï, Poëte célebre, mais inférieur à Ferdousi, & moins ancien que lui; qui contient l'Histoire de Roustoum, de Sohrab, de Barzou &c. Héros fameux sous la Dynastie des Keanides. — 2 *Volumes in-4o. avec figures, unique en Europe.*

64. *Recueil précieux*, contenant le *Faramourz-namah*, le *Djehanguir-namah* & le *Banougoschasp-namah*; c'est-à-dire, l'Histoire de Faramours & de Djehanguir, fils de Roustoum, & celle de Banougoschasp, fille de ce Héros, sous les premiers Princes Keanides. — *in-8o.*

65. *Daschtan Sousan rameschguer*, Histoire en vers, de la Danseuse (l'Actrice) Sousan & de ses Conquêtes, sous le regne de Ké Khosro; composée à ce que l'on croit, par Ataï. — *in-12.*

66. *Recueil* contenant le *Zerdust-namah*, précédé de l'*Histoire de la Retraite des Parses dans l'Inde.* — *in-12.*

Ci-ap. Notices &c. n°. XIII. 1. 8.

67. *Recueil* contenant le *Tchengreghâtch-namah* & le *Djamaspi*, *en vers.* — *in-8o.*

Ibid. 3. 9.

Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Perf. n°. 277.

68. *Bahman-namah*, Histoire en vers de Bahman, fils d'Espendiar, fils de Gustasp, Prince de la Dinastie des Keanides; composée sur la fin du onzieme siecle. — *in-4o.*

69. *Darab-namah*, Ouvrage qui renferme les dernieres années de Bahman fils d'Espendiar, une partie de la Vie d'Homaï, celle de Darab, celle du dernier Darab, & une partie des Expéditions d'Alexandre. — *in-fol. achevé (de copier) l'an 992 de l'Hégire, 1584, de J. C.*

70.

70. *Conférence* de Malkah, Reine de Roum, avec un Sçavant du Tourkestan; suivie de deux morceaux d'Histoire qui regardent l'un Behramgour & l'autre Mahmoud le Ghasnevide. — *in-12*. Manuscrits Orientaux.

71. *Djang-namah*, Histoire en vers des Guerres de Schah rokh, Roi d'Erât, par Mir Aboul kassem. — *in-12*. Bibl. Orient. p. 770.

72. *Recueil* contenant l'Histoire en vers des Amours d'Azad bakht, Roi de Perse, de Firouz bakht, Roi d'Egypte, & d'Erschad, fils d'un Roi de Katay. — *in-12*.

73. *Akbar-namah tasnif Feizi*, Abrégé du *Tavarikh* d'Akbar, fait par Feizi, frere d'Abeulfazel. — *in-12*.

74. *Djehanguir-namah*, Histoire du regne de Djehanguir, faite par le Nabab Motamet khan, Général de sa Cavalerie & le Compagnon de ses Voyages. — *in-12*. Ci-d. p. cclxvij. suite de la note.

75. *Tarikh Hind*, morceau précieux d'Histoire de l'Inde & du Sind, depuis les Ghorides (l'an 590 de l'Hégire, de Jesus-Christ 1193) premiers Rois de Dehli, après le Rajah Pethara, jusqu'en 987 de l'Hégire, de Jesus-Christ, 1579. — *in-8°*. Ci-d. p. cclxxij. suite de la note.

76. *Karestan mounir*, Histoire de Vala Akhter, fils de de Gueti afrouz, Roi d'Ormusd, composée sous le regne de Schah djehan; précédée du *Dibatcheh paé Zehouri*. — 12.

77. *Recueil* contenant, 1°. des détails sur l'Indoustan, des morceaux de Géographie, d'Astronomie; 2°. le *Tohafat eul Eerakein*, Ouvrage ancien & difficile à entendre, qui présente l'Histoire de deux Rois de l'Irak; 3°. la Préface du *Divan d'Aâbdeul ghanim*, du Kaschmire, faite par son Disciple. — *in-12*.

78. *Anvar soheli*, portion du *Kalileh ve damneh*, Ouvrage traduit originairement d'un Livre Indou, nommé *Kartak ve damnak*, fait par le Brahme Pidpai; mise de l'Arabe en Persan par Abeulfazel. La Morale & la Politique, dans cet Ouvrage, sont enseignées par de petites Histoires, par des Apologues d'animaux. — *in-8°*, *avec figures*. Catal. de la Bibl. du Roi. Mss. Pers. n. 381. Bibl. Orient. p. 118.

79. *Eeïardanesch*, portion du *Kalileh ve damneh*, mise en Persan par Abeulfazel — *in-12*.

80. *Masnavi*, Poëme en six Parties, sur la Morale, la Bibl. Orient. p. 565.

Manuscrits Orientaux.

Politique, la Religion ; composé par Djelal euddin, au commencement du 13e. siecle. — *in-4o. contenant les quatre dernieres Parties.*

81. *Divan Aarfi*, Ouvrage en vers sur la Morale & la Politique, avec des Notes critiques. — *in-12.*

82. *Divan Bederchatch*, avec des Notes critiques ; suivi du *Divan Aboüasfereh*, sur la Morale. — *in-8o.*

83. *Goulestan*, Poëme très-connu de Scheikh Saadi, composé sur la fin du treizieme siecle. — *in-12.*

Bibl. Orient. p. 416-729.

84. Second Exemplaire du même Ouvrage, suivi d'un morceau du *Divan* de Khadjeh Hafez, cousin germain de Scheikh Saadi, dans le quatorzieme siecle. — *in-12.*

85. *Bostan*, excellent Poëme du même Scheikh Saadi. — *in-12.*

Catal. de la Bibl. du Roi. MSS. Persans, n. 359-366. Bibl. Orient. p. 667.

86. Second exemplaire du *Bostan*, avec des Notes critiques.

87. *Khamsé Nazami*, c'est-à-dire, les *cinq Ouvrages de Nazami*, Poëte célebre. Ces cinq Ouvrages sont, le *Mekhzan esrar* (*le Coffre des secrets*), le *Roman de Khosro & de Schirin*, le *Scherf namah* (*le Livre élevé*) qui renferme le *Haft peguer* (*les sept sources*), le *Sekander-namah Khoschki* (*l'Histoire des expéditions d'Alexandre par terre*, & le *Sekander-namah Beheri*, *les expéditions du même Conquérant par mer.* — *in-8o. avec fig. unique pour la délicatesse & la netteté des caracteres.*

88. Second Exemplaire du *Mekhzan esrar*, avec des notes critiques entre les lignes. — *in-12.*

89. *Bahardanesch*, Roman estimé, composé par Moulla Eenaiet eullah, l'an 1060 de l'Hégire, de Jesus-Christ, 1649. — *in-12.*

Bibl. Orient. p. 496. 939.

90. *Iozef Zelikha*, Histoire en vers des Amours de Joseph & de Zelikha, fille de Putifar, composée par Nazami. — *in-12.*

Ibid. p. 573.

91. *Ketab Leli o Madjnoun*, Histoire en vers des Amours de Madjnoun & de Leli, par Moulla Hatefi, de l'Indoustan. — *in-12.*

92. *Noskheh Nel o Daman*, Amours de Nel & de Daman, Histoire Indienne, en vers. — *in-12.*

93. *Toutti-namah*, ci-d. *Livre du Perroquet*, composé par

Ziae Nakhschi. Cet Ouvrage comprend cinquante-deux Histoires ou Contes qui sont censés rapportés par un Perroquet. *in-8*. Manuscrits Orientaux.

94. *Saki namah*, Recueil de vers sur différens sujets, par exemple, à la louange du Printems, du vin, de l'amour, de la danse, des Villes, des Assemblées &c. — *in-12*.

95. *Hadikhat hakim Sanaï*, Poëme sur différens sujets, de Philosophie Morale, de Politique, à la louange de l'amour, du vin &c. composé l'an 525 de l'Hégire, 1130 de J. C., par Hakim Sanaï. — *in-12*.

96. *Recueil de Distiques*, sur différens sujets. — *in-12, obl.*

MANUSCRITS MAURES EN CARACTERES PERSANS.

97. *Deux Vocabulaires Persans & Maures*, avec l'explication au premier, en Anglois. — *in-12*.

98. *Recueil* qui contient le *Kolassat el meaamelat*, & le *Anvaa el eeloum*; Traités des Cérémonies & Pratiques de la Religion Mahometane, composées d'après Masoudi, Tatarkani &c. — *in-4o. en langage de Lahor.*

99. *Goulestan*, traduit en Maure, suivi d'une petite Histoire Morale dans la même Langue. — *in-8o*.

MANUSCRITS EN INDIEN DU GUZARATE.

100. *Viraf-namah*. — *in-4o. avec figures.*

101. *Takvim*, qui présente l'état du Ciel selon l'Astronomie des Indous. — *roulot*.

102. *Recueil* qui contient en Indou un Almanach Astrologique, les mois, les années, & les jours des Indiens; en François, la moitié du Calendrier des Gentils de Surate; & en Persan, la suite des Gouverneurs de Surate, des Rois & des Soubehdars d'Ahmadabad, la famille de Nizam el moulk, les Soubahs de l'Indoustan & les Monarques de cet Empire, depuis le douzieme siecle jusqu'en 1762. — *in-8o*.

MANUSCRIT CANARIN.

103. *Exposition de la Doctrine Chrétienne*, en Portugais & en Canarin de Goa. — *in-12, en Caracteres Européens.*

MANUSCRITS EN TAMOUL DE LA COTE MALABARE.

Manuscrits Orientaux.

104. *Actes d'un Concile tenu à Cranganor*, chez les Chrétiens de Saint-Thomas. — *3 Volumes d'olles (de feuilles) de Palmier.*

105. *Vaïddia grandom*, Livre de Médecine. — *2 Volumes d'olles.*

MANUSCRITS EN TAMOUL DE LA COTE DE COROMANDEL.

106. *Dictionnaire François & Tamoul* du P. Beſki, Jéſuite, Miſſionnaire du Madurey; ſuivi de la Grammaire Malabare du même Miſſionnaire, traduite en François de l'Original Latin. — *in-fol. Fr. — Mal.*

Ci-d. p. cccxxxix.

107. *Prieres Chrétiennes*, Formule du Mariage &c. — *in-4o. Portugais-Malabar.*

108. *Explication de la Doctrine des Gentils*, par le Pere Beski. — *3 Volumes d'olles.*

109. *Deſcription de la Pagode de Schalembron.* — *1 vol. d'olles.*

MANUSCRITS SAMSKRETANS.

110. *Amerkoſch*, Dictionnaire Samskretan en trois Parties, à l'uſage des Brahmes; très-eſtimé. — *3 Volumes in-8o.*

111. Second Exemplaire de l'*Amerkoſch*, avec des eſpaces plus conſidérables entre les lignes, pour la Traduction que j'avois fait commencer. — *5 Volumes in-8o.*

Ci-d. p. ccclxviij.

112. *Viakkeren*, Dictionnaire Samskretan, à l'uſage des Brahmes. — *5 Volumes in-8o.*

113. *Nammala*, Dictionnaire Samskretan à l'uſage des Scioûras. — *in-8o.*

114. Second Exemplaire du *Nammala*, avec des eſpaces plus conſidérables entre les lignes, pour la Traduction projettée. — *in-8o.*

115. *Premiers & derniers feuillets des Sanithas des quatre Vedes*, avec les Prieres que l'on recite avant & après la Lecture de ces Ouvrages. — *in-8o.*

LIVRES QUE JE N'AI PU AVOIR.

1o. Les *Néaeſchs* du Feu, de la Lune & du Soleil, en

Samskretan : on m'a assuré qu'ils étoient à Nauçari. *Manuscrits Orientaux.*

2°. Les *Néaeschs* de l'Eau & de Mithra, en Pehlvi & en Samskretan.

3°. L'*Ormuzd Iescht* Samskretan.

4°. Le *Tahrif Si-Rouzé en Pehlvi*, depuis le dix-septieme jour inclusivement jusqu'au trentieme. Ce morceau est entier, à ce que l'on croit, à Bombaye, chez les enfans de Bamandjiset : ils m'ont assuré qu'ils ne l'avoient pas.

5o. L'*Izeschné Pehlvi.*

6o. Le *Nérenguestan*, Ouvrage *in*-4o. de vingt à vingt-cinq Cahiers, qui traite principalement des Cérémonies de la Loi des Parses, & dont le commencement parle du *Vars* (*du crin pris de la queue d'un bœuf*). *Ci-ap. T. II. p. 533. Vieux Ravaët, fol. 265. recto.*

7o. Les six premiers *Fargards* du *Vendidad*, en Samskretan.

8o. Le *Gustasp Iescht*, apporté du Kirman (à ce que disent les Parses de Surate), il y a quatre cens ans par Meheriar Marzaban; le *Sam-namah*, le *Timur-namah*, l'*Aalemguir-namah*, le *Faramours-namah de mer*, le *Schah djehan-namah*, le *Kalemat taïebat* (Ordres ou Firmans d'Aureng-Zeb) par le Nabab Eenaïet eullah, Khan du Kaschemire ; des *Farhangs* Persans - Marates (on m'a assuré qu'il n'y en avoit pas) ; le *Djéib eul seyer*, Histoire universelle en huit Volumes, & des Cartes Géographiques faites par les Naturels du Pays.

L'Inde est une contrée fertile, qui offrira toujours au vrai sçavant, même au simple Curieux, une Moisson abondante d'objets de recherches également utiles & intéressantes. J'ai glané dans un âge où les forces ne répondent pas toujours au courage, & dans un tems où la fureur des armes avoit dévasté les plus belles Provinces. Convenons de bonne foi (c'est la conséquence où peuvent mener mes foibles travaux), convenons que, tandis que nous remuons continuellement quelques lieues de terrein mille fois fouillées, la plus grande partie du Globe nous est encore inconnue. Voyageurs instruits & courageux,

Manuscrits Orientaux.

ne prenons plus la portée de notre vûë pour la mesure de l'Univers ; osons franchir les Ghâtes , les Cordilleres , pour sçavoir où nous en sommes de notre route : le sommet de ces hautes montagnes nous montrera l'espace immense qui nous reste à parcourir.

Fin de la premiere Partie du Tome premier.

MANOCKJEE SORABJEE ASHBURNER

00050620

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018